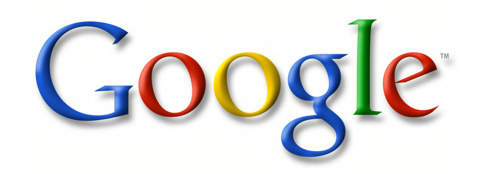
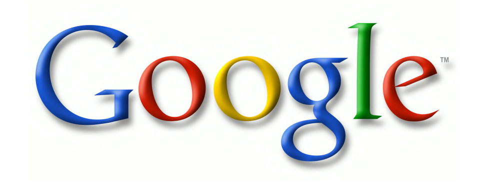

Google







HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

TOME ONZIÈME.

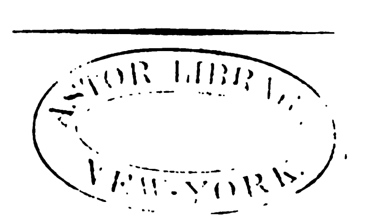
HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.

TOME ONZIÈME.

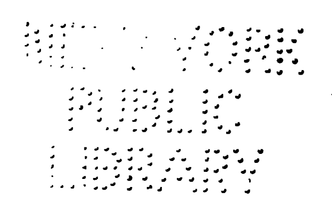


DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,

CHEZ TENRÉ, LIBRAIRE, RUE DU PAON, N° 1.

M. DCCCXX.



HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CENT-TROISIÈME.

SUITE DU RÈGNE
D'ANDRONIC II PALÉOLOGUE.

Il se formoit en Asie, depuis un siècle, une puissance qui devoit inquiéter l'Europe et renverser l'empire grec. C'étoit celle des Ottomans, dont il est nécessaire de connoître l'origine, parce qu'elle se trouve liée aux grandes scènes de l'histoire moderne, et plus particulièrement à l'histoire de Constantinople. Cette origine remonte à la grande irruption des Mongouls et des Tartares, dont les rapides conquêtes avoient, plus d'un demi-siècle avant l'époque où nous sommes (de 1206 à 1227), changé la face de l'Asie. Les vastes montagnes situées entre la Chine, la Sibérie et la mer Caspienne, étoient peuplées d'une multitude de hordes qui formoient des émigrations lorsque la population devenoit trop nombreuse. Témugin, si connu dans l'histoire sous le nom de *Gengis kan*[a], les réunit toutes, et sut en faire un peuple victorieux et conquérant. Il fut proclamé grand-kan ou empereur des Mongouls et des Tartares. Ces deux dénominations sont indifféremment appliquées à la nation par quelques his- AN. 1295.

[a] L'auteur de l'histoire généalogique des Tartares donne l'étymologie de ce mot. On disait *Zingis-kan* avant Voltaire, qui a fait adopter celui de *Gengis-kan*. *Zin*, en langue mongoule, signifie *grand*, et *gis* est le signe du superlatif. Cette *histoire généalogique* a été écrite par un descendant de Gengis-kan. Des Suédois, prisonniers en Sibérie, la traduisirent sur le manuscrit mongoul. Cette traduction fut imprimée en 1726, à Leyde, 2 vol. in-12.

toriens. Cependant la première a été restreinte à la famille impériale, tandis que la seconde s'est étendue indistinctement à toutes les peuplades du nord.

Les pays que les Tartares inondèrent avec la rapidité d'un torrent, soit sous Témugin, soit sous ses successeurs, sont séparés par de telles distances, qu'ils paroissoient garantis de toute invasion de la part du même peuple. Cependant, dans un très-court espace de temps, on vit la Chine conquise deux fois, la Perse envahie, ainsi que la Russie, la Pologne et la Hongrie. En moins de six années (de 1236 à 1242) les Tartares parcourent le quart de la circonférence du globe, passent le Volga, le Kama, le Don, le Borysthène, la Vistule et le Danube; brûlent Moscou, ravagent la Pologne jusqu'aux frontières de l'Allemagne, détruisent Cracovie et Lublin; ne laissent en Hongrie qu'une ville et deux forteresses; enfin la pauvreté des habitans de la Sibérie et la rigueur du climat ne les mit point à l'abri de leur férocité. La terreur se répandit dans l'Europe au point que le pape crut devoir leur envoyer des moines de Saint-Dominique pour apaiser et convertir ces barbares. Mais le grand-kan répondit que les enfans de Gengis et de Dieu étoient revêtus du pouvoir de soumettre ou d'exterminer les nations, et que, pour éviter lamort, le pape devoit venir supplier en personne. Heureusement l'empereur Frédéric II sut faire usage d'une milice plus formidable que celle du pape, et d'armes plus puissantes que les foudres de l'Eglise. Il écrivit aux rois de France et d'Angleterre, aux princes allemands, pour leur faire sentir le danger. Les barbares échouèrent devant le château de Neustadt en Autriche, et décampèrent à l'approche d'une armée d'Allemands.

Les lieutenans du grand-kan trouvèrent dans leur pouvoir et dans leur éloignement les moyens de se procurer l'indépendance, et de ne plus reconnoître de suprématie. Chacun adopta un régime conforme à sa situa-

tion ; les uns conservèrent la simplicité des mœurs pastorales, et les autres prirent celles des villes de l'Asie. Mais il falloit à tous un nouveau culte. Après un moment d'incertitude entre l'Evangile et le Koran, ils se décidèrent pour la religion de Mahomet. Le sultan de Carizme gouverna les états de Perse avec sagesse, et les défendit avec un courage héroïque ; mais enfin il succomba sous le nombre. Après sa mort, son armée, composée de hordes turcomanes, se dispersa ; plusieurs chefs de cette armée s'enrôlèrent au service d'Aladin, sultan d'Iconium, et furent les obscurs ancêtres de la race ottomane. Orthogrul, sujet et soldat de ce sultan, établit à Surgos, près du Sangarius, un camp de quatre cents tentes, qu'il gouverna pendant cinquante-deux ans. C'est le père du calife Othman. Il s'appela d'abord *Thaman*, et donna son nom à cette nation ottomane dont il devint le chef, et qui détruisit l'empire grec. Il étoit placé sur les frontières de l'empire. Sa religion lui prescrivoit le *gazi*, c'est-à-dire la guerre contre les infidèles. C'étoit donc un devoir à remplir que d'être toujours les armes à la main et d'attaquer les Grecs. Voici la marche qu'il suivit pendant un règne de vingt-sept années. A chaque campagne il recrutoit et augmentoit son armée. Au lieu de se retirer du canton dont il venoit de s'emparer, il conservoit les positions susceptibles de défense. Après avoir abandonné au pillage les châteaux et les villes, il en réparoit les fortifications. C'est ainsi que, cessant peu à peu de mener une vie errante, il parvint à donner à son peuple une patrie. Tels furent l'origine et les progrès des Ottomans. Les historiens ont varié sur leur chef, qu'ils représentent, les uns comme un brigand, fléau de l'humanité, les autres comme un héros. De tous les écrivains modernes, celui qui paroît avoir apporté dans l'histoire le plus de bonne foi, le plus d'amour pour la vérité, le plus d'exactitude, et qui se soit le mieux servi du flambeau de la critique, a dit qu'Othman

étoit *doué à un degré éminent de toutes les vertus d'un soldat, et qu'il profita des circonstances de temps et de lieu qui favorisoient son indépendance et ses succès.* [a] Cette opinion, qui tient un juste milieu entre les deux autres, nous semble préférable.

Othman portoit aux Grecs une haine implacable. Quand sa religion n'auroit point approuvé ce sentiment, [b] il auroit été justifié par une perfidie dont il avoit failli devenir la victime, et qu'il est bon de rapporter. Un seigneur grec, gouverneur du château de Jarissar, invite aux noces de sa fille les Turcs les plus distingués habitant dans son voisinage, et fait à Othman des instances plus vives qu'aux autres. Il avoit le projet de le faire arrêter : mais Othman fut averti, et dès-lors il se crut en droit de prévenir la trahison par la trahison, et d'employer contre les Grecs l'arme dont ils faisoient un si fréquent usage. Il confie au gouverneur de Belejiki, gendre futur et complice de celui de Jarissar, un complot chimérique, qu'il assure être formé par les Turcs ses rivaux, qui, pendant qu'il seroit aux noces, devoient attaquer sa résidence. Pour inspirer plus de confiance, il le prie de recevoir ses femmes, ainsi que ses effets les plus précieux. Le gouverneur de Belejiki, ne voyant dans cette prière qu'un moyen de s'emparer plus facilement de sa proie, lui accorde ce qu'il lui demande. Othman fait habiller en femmes quarante jeunes gens, favorisés dans ce déguisement par les longs voiles en usage alors comme aujourd'hui, et les envoie avec des caisses contenant des armes et des torches au lieu de trésors. Pendant la fête on met le feu au châ-

[a] Gibbon, histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, chap. 64.

[b] Les auteurs de l'histoire byzantine traitent, à cause de cette haine, Othman de fléau, et transmettent en même temps le récit du fait qui la motive suffisamment : de manière que, blâmant et justifiant à la fois cette haine, ils font éprouver au lecteur un sentiment pénible, et cet embarras que cause un jugement contredit par les preuves.

teau de Belejiki. Le gouverneur, son beau-père et leurs gens s'y rendent en hâte. Des soldats qu'Othman avoit mis en embuscade tombent sur les Grecs, et les taillent en pièces. Othman s'empare ensuite des deux châteaux, de leurs gouverneurs, et même de la mariée, qu'il fit épouser à son fils Orcan. Beaucoup de guerriers célèbres n'ont point dans leur agression une excuse aussi légitime.

Cet événement rendit Othman l'implacable ennemi des Grecs. Partout il excitoit la haine contre eux, et leur cherchoit des ennemis. L'empire étoit en danger, et sa chute certaine, lorsqu'un général habile l'en garantit; mais elle ne fut que différée. Le protovestiaire Tarchaniote avoit un fils, nommé gouverneur dans l'Orient par Andronic, qui lui confia les meilleures troupes. Il s'appeloit Alexis Philanthropène. Il réunissoit au courage d'une jeunesse impétueuse le sang-froid et le calme que donnent les ans et l'expérience. Il savoit inspirer aux soldats le respect et l'amour. Il parvient en peu de temps à reprendre aux Turcs leurs conquêtes, et les rejette au-delà des frontières de l'empire. Il fut arrêté quelque temps près de Méladun par une femme qui commandoit un château très-fort, construit sur les ruines de l'ancien Didymion des Milésiens. C'étoit l'une des femmes de Soliman pacha, seigneur turc. Elle s'étoit enfermée dans cette forteresse avec une bonne garnison. Philanthropène croit pouvoir s'en emparer par ruse. Il fait proposer à cette nouvelle amazone de l'épouser, quoiqu'il fût marié, et de déposer à ses pieds sa fortune et ses conquêtes. Elle répondit qu'elle se défendroit jusqu'à la dernière extrémité. Honteux de ce refus, et voyant sa gloire compromise, Alexis réunit tous les moyens qui sont en sa puissance, fait donner l'assaut, et s'empare de la place. Il fit distribuer, suivant son usage, tout le butin à ses soldats.

Soit que le trésor fût épuisé, soit par négligence, soit que l'on crût que l'armée devoit pourvoir elle-même à

au milieu d'eux des envoyés de Libadaire. Ce gouverneur n'avoit que de mauvaises troupes, sur lesquelles il ne pouvoit compter, parce qu'elles étoient mal disciplinées, et n'avoient point encore fait la guerre. Il ne pouvoit, sans une folle témérité, les opposer à l'armée de son rival, toujours victorieuse. Au lieu de combattre il prit donc le parti de négocier et de recourir à la ruse. Instruit de la méfiance des Crétois, il envoie à leurs chefs des émissaires chargés de promettre, au nom d'Andronic, amnistie pour leur troupe, et de grandes récompenses, s'ils vouloient livrer Philanthropène, qui leur avoit confié la garde de sa personne. Coratzès et ses officiers convinrent, avant de donner une réponse définitive, de faire une dernière démarche auprès du général pour l'engager à prendre le titre et les attributs du chef de l'empire. S'il se rendoit à leurs vœux, c'étoit une preuve de sa sincérité, et les Crétois devoient lui rester fidèles : s'il les rejetoit, il en falloit conclure qu'il faisoit des arrangemens secrets aux dépens de ceux qui avoient embrassé sa cause, et, dans cette supposition, il étoit urgent de le prévenir. Tel fut le raisonnement d'après lequel les Crétois continueroient ou cesseroient d'être fidèles à leur général. De sa réponse dépendoit l'événement. Les principaux Crétois vont le trouver, et lui représentent qu'il importe à sa sûreté, comme au succès de sa cause, de paroître à la tête de son armée avec les attributs impériaux; que les soldats en auront plus de courage, et ses partisans plus de confiance; enfin qu'un grand nombre de citoyens attendoient, pour se décider, cette démarche, qui seule pouvoit mettre un terme à leurs incertitudes. Au lieu de dissimuler le dépit que lui causoient ces observations, Philanthropène exprima son mécontentement, prit un ton absolu, l'air dédaigneux, et traita de pusillanimité les craintes qu'on paroissoit lui témoigner. Les Crétois traitent aussitôt avec Libadaire, acceptent

les propositions qu'il leur faisoit, prennent de concert avec lui toutes les précautions convenables; et, de part et d'autre, ajoutent aux sermens les plus redoutables pour se garantir une fidélité réciproque, l'échange de ce qu'ils avoient de plus précieux, c'est-à-dire de leurs reliques. Les commissaires détachèrent de leur cou celles qu'ils portoient, et se les donnèrent réciproquement. Cette cérémonie rendoit le parjure plus odieux. Libadaire range ses troupes en bataille; son rival fait mettre les siennes sous les armes, les harangue, et va se mettre à la tête des Crétois, ne doutant point de la victoire. Ceux-ci, quand les deux armées sont à la portée du trait, entraînent leur général, et le livrent à Libadaire. L'armée de Philanthropène, n'ayant plus de chef, est aussitôt vaincue qu'attaquée. On en fit un horrible carnage. Aucun des Turcs enrôlés sous les drapeaux du rebelle ne fut épargné. Libadaire, qui craignoit qu'on ne lui enlevât son ennemi, qui dans les fers le faisoit trembler, prit sur lui de le condamner à perdre la vue, supplice qui n'étoit infligé que par l'empereur. Philanthropène fut livré aux Juifs, qui remplissoient les fonctions de bourreaux. Plusieurs de ses partisans, et particulièrement les moines, subirent la même opération. Libadaire s'empara des trésors et de la famille du général, que celui-ci avoit fait déposer à Nymphée, dans la tour de Porphyrogénète.

Pendant que cet événement se passoit, les deux empereurs étoient dans la dernière consternation. A la nouvelle de la révolte de Philanthropène, ils craignirent de perdre le trône et la vie. Ils connoissoient les talens et l'habileté de ce général. Ayant mis à sa disposition les meilleures troupes de l'empire, il leur paroissoit impossible de réduire ce rebelle. Dans cette extrémité ils songeoient à composer avec lui, et s'occupoient de lui offrir le titre et la dignité de César avec les revenus nécessaires, lorsqu'un courrier vint leur annoncer la prise

de Philanthropène et la destruction de son armée. Andronic sort sur-le-champ de son palais avec sa garde et sa cour, se rend au monastère des Hodéges, et s'y prosterne aux pieds de la Vierge, à l'intercession de laquelle il attribue le changement que venoit d'éprouver sa situation; ensuite, pour récompenser Libadaire, il le nomme stratopédarque.

Les Turcs, furieux de la sévérité avec laquelle Libadaire avoit traité leurs compatriotes, ravagèrent et mirent au pillage tout le pays situé entre le Pont-Euxin et la mer de Rhodes. Il étoit nécessaire d'envoyer un général et des troupes capables de les repousser. L'empereur choisit Jean Tarchaniote dont il connoissoit les talens militaires, et n'écouta point le patriarche qui vouloit le détourner de ce choix, parce que ce général étoit schismatique : c'étoit un motif de plus pour lui donner des occupations qui l'empêchassent de se mêler des affaires de l'Eglise. Tarchaniote justifia les espérances d'Andronic; il battit les Turcs, et les força de s'éloigner des frontières de l'empire, quoiqu'il eût une armée qui méconnoissoit la discipline militaire. Les officiers vivoient dans le faste et la mollesse; une partie des soldats, que le pillage avoit enrichis, s'affranchissoit du service, dont le poids accabloit les autres : ceux-ci tomboient dans le découragement; ceux-là ne recevoient ni ne transmettoient d'ordre. Tarchaniote exigea de l'égalité, soit dans les devoirs à remplir, soit dans la fortune des soldats : comme elle ne venoit que du butin, il voulut un partage entre tous, et le prescrivit. Cette mesure lui fit des partisans et des ennemis. Il se forma un parti de mécontens qui se liguèrent et dénoncèrent leur général comme un ambitieux, un autre Philanthropène ayant des projets de révolte et voulant secouer le joug impérial. Cette accusation trouva des gens disposés à la croire. L'évêque de Philadelphie, Théolepte, ennemi personnel de Tarchaniote, dont il avoit toujours

été reçu avec une froideur méprisante, accrédita les bruits qui se répandoient sur ce général. L'ambition et le désir de se venger lui firent même concevoir une entreprise téméraire; ce fut de prévenir les ordres de l'empereur, et d'arrêter le général au milieu de son armée, ne doutant pas plus de l'approbation d'Andronic que de la réalité des projets qu'on supposoit formés par Tarchaniote. Long-temps il attendit une occasion favorable : elle se présente enfin. Le général, pour goûter un moment de repos, s'étoit retiré dans une maison de campagne, n'emmenant avec lui que quelques domestiques. L'évêque, instruit de cette circonstance, rassemble des gens armés et se présente à la porte de la maison du général; celui-ci se réfugie dans un couvent voisin, et s'y barricade. Théolepte l'investit, et, avant de commencer l'attaque, lit à haute voix tous les chefs d'accusation contre le général, qui répond et fait des représentations à l'évêque sur l'inconvenance de son action. Théolepte n'en devient que plus furieux, et donne le signal à sa troupe. Tarchaniote, n'ayant aucun moyen de résistance, a recours à un expédient qui donne une idée de la superstition de ce siècle. Il fait paroître aux yeux des assaillans une image de saint George : à cette vue tous ces guerriers prennent la fuite, abandonnant leur intrépide évêque, qui reste seul. Tarchaniote auroit pu le châtier; mais il dédaigna de le faire. Dégoûté du service, il le quitta. L'empereur le fit arrêter et mettre en prison, soit qu'il ajoutât foi aux dénonciations faites contre lui, soit que cet officier eût donné quelque nouvelle preuve de son zèle fanatique pour les arsénites. C'étoit un pays bien mal défendu que celui où le général le plus habile préféroit à la guerre les discussions théologiques.

La retraite de Tarchaniote remit les provinces de l'Orient dans le danger dont il les avoit délivrées. Ses successeurs, qui n'avoient aucun de ses talens, se firent An. 1297.

battre, et les Turcs augmentèrent de nombre et d
dace. Après avoir ravagé les frontières, ils s'avanc
vers Constantinople, au point de causer dans cett
pitale de vives inquiétudes. Les mécontens répand
des libelles contre l'administration, et même c
l'empereur. Andronic, oubliant toute convenanc
n'ayant point le sentiment de sa dignité, crut qu'il
de son honneur de réfuter publiquement celui d
pamphlets dans lequel il étoit le plus mal traité. Il
voque les grands de l'empire, le sénat, le clergé
évêques, les courtisans, les principaux citoyens
dans cette assemblée imposante et nombreuse, il
nonce un discours dans lequel il répond à tous le
proches que lui faisoit l'auteur du libelle, et ter
cette singulière apologie par sommer ce pamphlé
de se nommer : ce que celui-ci n'eut garde de faire.
silence fut regardé comme un aveu de sa défaite. C
dans le même temps qu'on publia l'anathème dont
avons parlé, et qu'Athanase avoit lancé clandes
ment contre Andronic. Des enfans, qui cherch
des nids sur le haut des colonnes de Sainte-So
trouvèrent le vase qui renfermoit cette excommu
tion. La forme de l'écrit, les sceaux qui l'acco
gnoient leur impriment une sorte de respect ; i
portent au patriarche, qui, reconnoissant que c'es
excommunication fulminée par son prédécesseur,
pêche son frère Méthadius vers Andronic pour le
plier de se rendre au palais patriarchal, étant
l'impossibilité de se transporter à celui de l'empe
Méthodius annonce une affaire de la plus grande
portance : elle paroissoit telle en effet aux yeux d
dronic comme à ceux du patriarche. Le princ
immédiatement l'envoyé. En prenant connoissan
l'anathème, il tremble, se croyant sur le bord
abîme ; il convoqua immédiatement un synode, c
posé du patriarche d'Alexandrie, de l'évêque d'E

tous ceux qui se trouvoient à Constantinople,
ue des moines les plus versés dans la science du
anon. On entendit avec une silencieuse terreur
ure de ce formidable écrit; il étoit adroitement
: pour produire le plus grand effet sur des esprits
nimes. Athanase commençoit par provoquer sur
toutes les malédictions, et par se vouer lui-même
pplices éternels, s'il avoit manqué sciemment à un
: ses devoirs. Avant de lancer l'anathème, il l'ap-
sur lui-même dans le cas où il se seroit écarté de
e doctrine dans une circonstance de sa vie. Cette
tion oratoire étoit évidemment prise pour inspi-
ıs de confiance et prouver la persuasion qu'il avoit
innocence et de sa sainteté. Passant ensuite aux
, il les *vouoit irrévocablement à l'anathème, les
:hant du sein de l'Eglise.* Il terminoit par ces
*Périsse avec eux celui qu'ils ont poussé à me
avec tant de cruauté.* Ces paroles épouvantèrent
nic, à qui elles étoient adressées. Il prie en trem-
l'assemblée de s'occuper des moyens à prendre
ıne conjoncture aussi fâcheuse. Les évêques pen-
qu'Athanase seul pouvoit annuler l'excommuni-
. Des canonistes, envisageant cet acte sous son
ɔle point de vue, prouvèrent qu'il ne devoit cau-
cune inquiétude, étant produit par la vengeance
ɔlère; qu'étant furtif et clandestin, il étoit de nul
enfin, quand bien même il seroit valide, le
e avoit le pouvoir de l'anéantir, étant au-dessus
ınase, qu'il avoit droit de faire comparoître et de
:r. L'assemblée partagea l'opinion de ces cano-
quant à la précipitation qui avoit dicté cet ana-
; mais elle persista à croire qu'il ne pouvoit être
ue par celui qui l'avoit prononcé; quelques-uns
ent même qu'Athanase n'en avoit plus le pou-
et qu'aucune puissance sur terre ne pouvoit infir-
:ette excommunication. C'étoit déclarer le mal

sans remède. Heureusement pour le foible Andronic, cet avis ne fut que celui de la minorité de l'assemblée. L'empereur, croyant qu'il ne pouvoit prendre trop de précautions, exigea qu'on envoyât à l'ancien patriarche une députation pour savoir s'il avouoit l'écrit dont on s'occupoit, et s'il étoit toujours dans les mêmes sentimens. Athanase convint que cet anathème étoit le fruit de la colère; qu'il devoit être considéré comme nul, déclarant qu'il l'annuloit en *tant que de besoin*, et qu'avant de quitter le siége patriarchal, il avoit eu l'intention de le détruire. Andronic voulut que cette déclaration fût écrite. Athanase le fit dans les termes les plus expressifs, et le calme se rétablit dans les esprits. Un autre événement les troubloit à la même époque, et causoit dans la capitale de l'empire une consternation générale : ce fut un tremblement et des inondations telles, que les historiens les ont traitées de déluge dans leurs descriptions.

An. 1298. Au mois de mars 1298, le patriarche Veccus mourut dans la citadelle de Saint-George, où depuis plusieurs années il manquoit de tout. On prétend qu'Andronic avoit pour ce prélat une grande considération, et qu'il vouloit le rappeler. Ce qui rend cette intention douteuse, c'est le dénûment dans lequel il le laissa, pouvant adoucir les rigueurs de sa prison et pourvoir au moins à ses besoins, s'il ne lui rendoit pas la liberté. La persévérance de Veccus, qui sacrifia les honneurs et les dignités à son opinion, lui a concilié l'estime générale dans les églises grecque et latine. La première, le croyant dans l'erreur, mais de bonne foi, le plaignit et le regretta; la seconde loua hautement sa conduite et sa doctrine.

Vrosc, crâle ou roi de Servie, aidé de ce Cotanitze dont nous avons parlé, et qui s'étoit évadé de sa prison, dévastoit les frontières occidentales de l'empire. Les troupes que commandoit de ce côté le grand-connétable Tarchaniote Glabas étoient insuffisantes pour repousser

les Serviens. Glabas ne dissimula point la situation des affaires. Il déclare qu'il falloit renoncer à l'espoir de réduire jamais ce peuple sauvage qui, se réunissant pour une expédition, se dispersoit aussitôt qu'elle étoit faite, et trouvoit un asile assuré dans des forêts impénétrables. Une alliance paroissoit au connétable être le seul moyen d'arrêter et de contenir ces barbares. Mais le crâle avoit tant de fois violé les traités conclus avec lui, qu'il n'inspiroit plus aucune confiance. Andronic, qui partageoit l'opinion de son général, ne vit d'autre expédient que de proposer au roi des Serviens d'épouser sa sœur Eudoxie. Cette princesse étoit veuve de Jean Comnène, prince des Lazes, ou souverain de Trébizonde. Elle le pleuroit sans cesse. Laissant la couronne au prince Alexis Comnène, l'aîné de ses deux enfans, elle vint avec l'autre à Constantinople. L'offre de sa main, faite à son insu, fut acceptée avec empressement. Outre l'avantage que trouvoit le crâle dans cette union, il avoit besoin de la protection d'Andronic pour assurer le trône à ses enfans. Vrosc, surnommé Milatin, l'occupoit au préjudice d'Etienne, son frère aîné, qui en avoit été exclus parce qu'il étoit boiteux. Celui-ci menoit une vie obscure et tranquille, et se résignoit à son sort; mais il n'avoit pas renoncé au sceptre pour ses enfans; et comme ceux du crâle étoient bâtards, Etienne pouvoit espérer qu'on rétabliroit en faveur des siens l'ordre de succession à la couronne. Ces prétentions n'avoient plus lieu du moment où il naîtroit des enfans d'un mariage légitime entre le crâle et la sœur d'Andronic. On passa un traité pour convenir de cette alliance. L'empereur exigeoit qu'on lui livrât la fille de Tertère, roi de Bulgarie, et Cotanitze; la première, parce qu'elle vivoit en concubinage avec le crâle; et le second, parce que Andronic vouloit le punir et se venger. Vrosc n'hésitoit point à les sacrifier tous les deux. Dans toute cette négociation, on avoit oublié l'article principal, sans

lequel le traité ne pouvoit recevoir d'exécution : c'étoit le consentement d'Eudoxie. Non-seulement elle le refusa positivement, mais exprima le mécontentement qu'elle éprouvoit de voir qu'on disposoit d'elle avec autant de légèreté. Elle déclara qu'elle ne vouloit point se remarier, quelque avantageux que fût le parti qu'on lui proposoit; que, si jamais elle changeoit d'avis, ce ne seroit point en faveur d'un homme qui auroit quelque ressemblance avec le crâle de Servie. L'empereur fit d'inutiles efforts pour vaincre la répugnance d'Eudoxie. Pour dédommager Vrosc, il lui donna sa propre fille, malgré la révoltante disproportion d'âge qu'il y avoit entre elle et le crâle, car elle étoit à peine sortie de l'enfance, et Vrosc avoit quarante-cinq ans. Simonide faisoit les délices de sa famille, qui ne pouvoit se passer d'elle, et qui, malgré cette circonstance, en fit le sacrifice aux intérêts de la politique. Cette victime fut conduite à Thessalonique par Andronic lui-même, malgré la neige et les rigueurs d'un froid excessif. Le prince partit le 6 février, et s'arrêta d'abord à Dripée pour y attendre son frère Constantin Porphyrogénète, qu'il avoit la barbarie de traîner à sa suite dans une cage. Il craignoit que sa mère, pendant son absence, ne mît ce prince en liberté. Andronic étoit tellement honteux de cette alliance, qu'il n'en avoit point fait part au patriarche Jean. Mais celui-ci, en étant informé, résolut de faire des représentations au prince sur un mariage qui blessoit toutes les convenances. L'empereur, soupçonnant son dessein, en prévint l'exécution en lui donnant l'ordre, avant de se mettre en route, d'aller l'attendre à Sélivrée. Le patriarche s'y rend, y passe plus d'un mois sans voir arriver le prince. Il paroît enfin avec toute sa cour. Au moment où le prélat alloit le haranguer en sortant de l'église, l'empereur lui demande brusquement sa bénédiction pour sa fille, et continue sa route. Jean ne perd point courage, et reste à Sélivrée

jusqu'au retour d'Andronic, résolu de lui parler. Comme la fête de Pâques approchoit, le prince, voulant remplir les devoirs de sa religion, et ne le pouvant sans la permission du patriarche, lui dépêcha pour l'obtenir un de ses principaux officiers. On suppose que Jean avoit l'intention de la refuser, mais qu'une somme d'argent le rendit plus traitable. Quoi qu'il en soit, il l'accorda. Obligé de revenir à Constantinople pour soigner sa santé, il s'enferma dans le monastère de Pammacariste, sans vouloir remplir aucune des fonctions patriarchales, ni même recevoir personne, témoignant par cette conduite combien il blâmoit celle de l'empereur.

A peine entré dans Thessalonique, le prince le fit savoir au chef des Serviens, qui commença par montrer la mauvaise opinion qu'il avoit d'Andronic en lui demandant des otages. La manière dont l'empereur s'étoit emparé de Michel, et que probablement Cotanitze ne laissoit point oublier du crâle, justifioit cette méfiance injurieuse. Sa demande fut accordée. On se donna mutuellement des otages, dont l'échange eut lieu sur le fleuve Vardar, qui séparoit la Servie des terres de l'empire. Vrosc, n'ayant plus de craintes fondées, se met en route, et livre lui-même à l'empereur Cotanitze et la fille du roi des Bulgares. Alors le prince lui présenta Simonide. Le crâle la traita avec beaucoup de respect. Ils reçurent tous deux la bénédiction nuptiale, qui leur fut donnée par Macaire, archevêque d'Achride. L'empereur donna des fêtes à son gendre, et distribua des présens à tous ceux qui l'accompagnoient. Il mit à sa disposition un corps de troupes pour contenir les partisans d'Etienne. Les deux princes se séparèrent ensuite satisfaits l'un de l'autre.

Pendant son séjour à Thessalonique, l'empereur y reçut une députation de la république de Venise, qui demandoit le renouvellement des anciens traités. Elle exigeoit toujours la restitution des biens confisqués

qu'Andronic persistoit à ne vouloir pas rendre. Les am-bassadeurs réduisirent leurs prétentions et se bornèrent à demander moitié : le prince étoit sur le point de céder, lorsque ses courtisans lui conseillèrent de tout refuser, prétendant que Venise étoit dans une situation à n'inspirer de crainte à personne. Andronic les crut, et les Vénitiens se retirèrent avec la résolution de se venger. L'empereur, avant de revenir à Constantinople, voulut profiter du voisinage où il se trouvoit, à Thessalonique, du sébastocrator, pour se faire rendre par ce prince la ville de Démétriade en Thessalie. Cette ville faisoit partie de la dot de Théaphano, sœur de la femme de l'empereur Michel, morte en allant rejoindre le sébastocrator. Celui-ci n'osa pas refuser de rendre une ville qui ne lui appartenoit point, puisque le mariage n'avoit pas eu lieu. Mais il y mit tant de lenteur, qu'il finit par la garder.

An. 1299. 1300. Andronic croyait mériter les honneurs du triomphe pour avoir livré honteusement sa propre fille à un prince barbare, dans le dessein de garantir de ses insultes les frontières de l'empire. Il voulut donc rentrer en pompe dans sa capitale. Précédé des ordres qu'il prescrivoit à ce sujet, il s'arrêta dans le voisinage de cette ville pour donner le temps de prendre les dispositions convenables. Tous les habitans sortirent de Constantinople, le 22 novembre, et vinrent au-devant de lui. La foule fut si considérable, que, la route étant encombrée, l'empereur ne put rentrer dans son palais qu'à la nuit, après avoir long-temps attendu.

A peine de retour, il se jette dans de nouveaux embarras à l'occasion d'un mariage qu'il voulut faire pour récompenser Chumne, préfet du Caniclée, dont il projeta d'unir la fille au prince Alexis Comnène, son neveu, souverain de Trébizonde. Cette jeune personne avoit une fortune considérable, et comme sa naissance étoit commune, Andronic lui fit porter les ornemens particuliers

aux femmes de despotes, afin qu'elle eût le pas sur les autres dames de la cour. Si le prince avoit dédaigné de consulter Eudoxie lorsqu'il l'offrit au crâle de Servie, il n'eut pas plus d'égards pour son pupille, et crut pouvoir en disposer sans son aveu. Mais Alexis l'avoit prévenu en épousant la fille d'un seigneur de l'Ibérie riche et puissant. Furieux de ce contre-temps, Andronic voulut faire casser ce mariage, et pour y parvenir, il eut recours à sa ressource ordinaire; c'est-à-dire au clergé. Il dénonça lui-même au tribunal ecclésiastique son neveu, comme s'étant marié, quoique mineur, sans son consentement. Le clergé discuta longuement. La majorité, à la tête de laquelle étoit le patriarche, trouva le mariage valide, faisant principalement valoir la grossesse de la jeune princesse. Eudoxie, mère d'Alexis, voulant retourner à Trébizonde auprès de son fils, et craignant que l'empereur n'y mît obstacle, feignit de blâmer Alexis, et promit de le forcer à répudier sa femme. Andronic fut sa dupe, et la laissa partir; mais elle approuva la conduite du prince et se moqua de son frère quand elle ne fut plus en son pouvoir. L'empereur, n'osant résister à son clergé, fut obligé de renoncer à son projet. Pour dédommager la fille de Chumnus, il lui promit son propre fils, l'aîné des enfans qu'il avoit eus d'Irène. Mais cette impératrice, outrée de dépit, déclara qu'elle s'y opposeroit de tout son pouvoir. Andronic, pour avoir la paix, feignit d'abandonner cette idée, espérant que par la suite il disposeroit Irène à l'adopter.

Depuis le retour d'Andronic à Constantinople, le patriarche Jean n'étoit sorti de sa retraite qu'à l'occasion du mariage d'Alexis, et pour faire partie du tribunal qui le déclara valide malgré l'empereur. Andronic l'engageoit à reprendre ses fonctions, et chaque jour l'en pressoit avec de vives instances. Elles furent inutiles, et Jean déclara qu'il resteroit dans son couvent jusqu'à ce que l'empereur s'y présentât avec les

principaux membres du clergé en nombre suffis pour former un synode, devant lequel il feroit un exp de ses plaintes : il ajouta même que, si cette deman lui étoit refusée, il abdiqueroit. Au lieu de le pren au mot et de punir cette témérité, l'empereur lui a corda ce qu'il demandoit, indiquant le jour où la co férence auroit lieu. La manière dont il s'y rendit est nouvel aveu de sa foiblesse. Ce fut pendant la nuit, av les ecclésiastiques qu'il avoit choisis, au nombre de quels étoit Pachymère [a] qui, dans sa volumineu histoire, n'oublie aucune des particularités de ce conférence singulière dans laquelle on voyoit le ch d'un vaste empire paroître devant un moine qu'il avo fait évêque, et recevoir ses réprimandes. Elles ne lu furent pas épargnées ; et, si l'on met de côté l'infractio aux convenances, on est forcé de convenir qu'elle étoient méritées. Jean conservoit de la rancune de la manière dont il avoit été traité à Sélivrée : il avo d'anciens et longs reproches à faire. Il n'en omit aucun Il commença par le mariage de Simonide avec Urosc Il en fit voir l'absurdité, puisque la princesse n'avoi que huit ans, tandis que le crâle étoit âgé de quarante-cinq ans. Il peignit l'opprobre dont s'étoit couvert l'empereur en donnant sa fille à un homme déshonoré pa la licence de ses mœurs, par l'habitude de ne jamai tenir sa parole, accusé même d'avoir commis un doubl inceste avec la femme de son propre frère et la sœur de cette princesse, qui étoit religieuse. Le patriarche prétendoit connoître cette particularité de la mère du roi des Serviens, qui la lui avoit confiée en le priant d'empêcher le mariage de son fils avec Simonide. Il prétendit ensuite qu'Urosc, s'étant engagé par serment à reconnoître la fille de Tertère pour femme légitime, il n'avoit

[a] Pachymère est estimé comme témoin des événemens qu'il raconte; mais quelquefois il réunit deux défauts qui sembleroient devoir s'exclure : c'est d'être obscur et prolixe.

abandonner sans devenir parjure. On doutoit même
cette union pût être annulée. De ces faits qui ne
ernoient que la famille impériale, le patriarche passa
; reproches d'un intérêt général. Il traça avec har-
e le tableau des maux dont l'état étoit accablé, la
gence ou l'incapacité des ministres, les abus vexa-
s de l'administration, enfin le poids des impôts, qui
nt également au-dessus des besoins de l'empire,
toit sagement gouverné, comme au-dessus des fa-
s de ceux qui devoient les payer. Il termine par des
ésentations énergiques à l'occasion d'une taxe nou-
ment établie sur le fer et le sel, et par des plaintes
tes contre Andronic qui avoit souvent refusé de
endre. Ce discours causa dans l'assemblée une sur-
: d'autant plus grande, qu'on n'avoit pas l'idée de la
bilité d'articuler de tels reproches en face de celui
en étoit l'objet et qui avoit en main l'autorité su-
ıe. Si ce langage eût été tenu au sein du sénat et
;rands officiers de l'empire, une pareille démarche
it mérité tous les suffrages. Mais le lieu, l'orateur
; assistans étant également déplacés, on humilioit
iitement l'empereur, et une action louable en elle-
ıe et courageuse n'étoit plus qu'une imprudente
rité. Andronic, habitué au commerce des prêtres,
t dissimuler et dévorer un outrage. Il écouta pa-
ment et sans changer de couleur les dures vérités
ı venoit de lui faire entendre. Il répondit au re-
ıe du mariage de Simonide par la raison d'état,
pour rendre la paix au peuple, exigeoit un sacri-
ussi coûteux de sa part. On auroit pu lui répliquer
c'étoit sa faute s'il n'avoit pas d'autres moyens
puissance, et s'il n'existoit pas d'armée à oppo-
ıx entreprises du crâle. Andronic tâcha de prouver
te que Simonide étoit l'épouse légitime d'Urosc;
es mariages entre souverains ne sont point assu-
aux mêmes formalités que les autres, surtout

quand ils ont l'intérêt public pour excuse. Il prit adroitement pour juge l'assemblée, qui témoigna sa reconnoissance par d'unanimes applaudissemens. Reprenant la parole, il répond à l'article relatif aux impôts en représentant qu'il avoit été forcé par d'impérieuses circonstances d'en mettre sur le fer et le sel; que ce n'étoit qu'à la dernière extrémité qu'il l'avoit fait, et après avoir réformé sa maison et diminué le traitement des officiers et dignitaires de l'empire. Il rappela la conduite de quelques-uns de ses prédécesseurs qui, sans avoir les mêmes besoins, avoient mis sur leurs sujets des taxes bien plus onéreuses; comme si l'exemple d'une injustice faisoit loi pour en commettre une autre! Passant ensuite aux reproches personnels du patriarche sur la nature de leurs relations, il fit une distinction entre les demandes que lui faisoit ce prélat; désignant les unes comme faisant partie des devoirs qui lui étoient imposés par ses fonctions, et les autres comme de pure bienveillance. Il prétendit n'avoir jamais refusé les premières, et que, s'il n'avoit pas toujours accordé les secondes, c'étoit moins sa faute que celle des circonstances. Andronic finit ce discours étudié en priant le patriarche d'oublier le passé; en promettant d'avoir plus d'égards pour lui; enfin en lui tenant un langage affectueux qui désarma sa colère. Il promit de retourner au palais patriarchal, et tint parole dès le lendemain. Cette longue apologie, faite en termes mesurés, prouve (si Pachymère n'a point prêté sa plume à l'empereur), qu'Andronic avoit prévu tous les reproches qui lui seroient adressés; si réellement il l'avoit improvisée, elle démontreroit que ce prince s'étoit formé à la discussion en assistant à tant de conférences ecclésiastiques, en les provoquant même, et ce mérite, fort médiocre dans le chef d'un gouvernement, et même rien moins que désirable, expliqueroit son goût pour ces assemblées. On diroit qu'il ne pouvoit s'en passer. En effet, après celle

que le patriarche avoit facilement obtenue, l'empereur s'empressa d'en convoquer une nouvelle, dans laquelle il exprima son repentir et les remords qu'il éprouvoit pour avoir concouru à la déposition de l'évêque d'Ephèse, et l'avoir même fait enfermer, parce qu'il s'étoit déclaré contre les écrits du patriarche Grégoire. Enfin il annonça qu'il vouloit dédommager ce prélat. L'assemblée applaudissoit à cette intention, lorsque le patriarche Jean et les évêques de Smirne et de Philadelphie la combattirent avec aigreur. La discussion s'anima : Jean, qui ne supportoit point la contradiction, se retira pour la seconde fois dans le couvent de Pammacariste, et n'y voulut avoir communication avec personne. Les évêques, que cette humeur fantasque fatiguoit, et supposant le même mécontentement dans Andronic, lui présentèrent un mémoire contre le patriarche. N'apporter aucun soin dans le gouvernement de l Eglise ; rendre des décisions sans consulter le corps épiscopal, et réformer celles prises par ce corps en plein synode ; laisser les bénéfices vacans pour s'en approprier les revenus ; y nommer au mépris des lois qui prescrivoient l'élection ; confier la régie des biens de l'église de Constantinople à son fils Ephraïm, qui en dépensoit les revenus dans la débauche : tels étoient les chefs d'accusation contre Jean. L'empereur étoit d'autant plus disposé à les accueillir, que, dans la puérile frayeur que lui avoit inspiré l'anathème lancé par Athanase, il croyoit n'en être entièrement affranchi que lorsque ce patriarche seroit replacé sur son siége. Mais Jean, dont la retraite n'étoit qu'une ruse, en sort le 25 octobre et se présente devant Andronic, qui lui demande sa bénédiction et le prie de reprendre l'exercice de ses fonctions. C'étoit ce que désiroit le patriarche. Pour éviter le reproche de contradiction auquel il s'exposoit en revenant de lui-même après avoir si formellement exprimé l'intention contraire, il eut recours à un pieux stratagème. Il sup-

posa l'apparition d'un jeune homme qui, pendant la nuit, lui avoit adressé ces mots : *Si vous m'aimez, paissez mes agneaux*. C'étoit donc uniquement par obéissance et par amour de Dieu qu'il revenoit prendre soin de son troupeau. Le plus grand nombre des évêques, à qui de pareils moyens étoient familiers, ne crurent point à ce conte ; mais l'empereur se garda bien d'en douter. Tout ce qui sortoit des lois de la nature avoit droit de lui plaire, et sa disposition à croire étoit en raison de l'invraisemblance du fait dont on lui faisoit le récit. Cette imposture lui fit rendre ses bonnes grâces et son estime au patriarche. Il alla même jusqu'à faire des démarches au-dessous de sa dignité pour ramener à ce prélat les évêques qui ne vouloient plus communiquer avec lui. Tout entier au soin de réconcilier des prêtres, il négligeoit les affaires de l'état. Leur situation s'aggrava tellement, qu'il fut obligé de s'en occuper.

An. 1301. Nous avons laissé les Turcs s'avançant dans l'intérieur de l'empire au point d'inquiéter la capitale; reculant ensuite et se jettant sur d'autres provinces, ils y portoient le pillage et la mort. La conduite d'Andronic pendant qu'on dévastoit ses états, suffiroit pour motiver le jugement qu'on doit porter de ce prince, si toutes les actions de sa longue vie n'étoient autant de preuves de son incapacité. Que faisoit-il pendant les incursions des barbares? Des projets de mariage, dont le plus absurde fut le seul exécuté; des réponses aux pamphlets écrits contre lui; des consultations sur un écrit trouvé dans un pot; enfin des convocations d'assemblées pour réconcilier des prêtres, recevoir des réprimandes, ou discuter quelques questions oiseuses. Ce n'étoient pas des moyens vigoureux de résister aux Turcs; et si ces barbares eussent eu un chef habile et une bonne discipline, c'en étoit fait de l'empire. Mais s'ils ne le renversèrent point alors, ils en dévastèrent les provinces, au point d'interrompre le cours des occupations théologiques de l'empereur. Il

sentit en même temps le danger et l'impossibilité d'y résister par la nullité de ses ressources. Celles auxquels il avoit ordinairement recours, son patriarche et son clergé, ne pouvoient lui rendre aucun service dans cette circonstance; et, par sa faute, il n'avoit ni troupes en état de faire la guerre, ni général capable de la bien faire. Il étoit donc dans la position la plus critique, lorsqu'il en fut tiré par un secours inattendu. C'étoit l'arrivée sur les frontières d'une horde d'Alains, qui demandèrent à défendre l'empire. On a vu dans cette histoire [a] l'origine de ce peuple nomade. Chasseur et guerrier tour à tour, il avoit fait trembler les Mèdes et pénétré dans les Gaules. Le parti qui se présentoit avoit servi récemment sous Nogaïa. L'empereur l'accueillit avec enthousiasme, et mit dans sa conduite avec les Alains une imprudence excessive. Il leur accorda des distinctions qu'ils ne demandoient pas, des présens auxquels ils ne songeoient point, et greva le trésor, déjà surchargé de pensions qui contribuoient à l'épuiser, de nouvelles pensions pour les nombreux officiers de ce corps. Il assigna même aux soldats une paie plus forte que celle qu'il accordoit aux siens. Il parloit sans cesse de leur bravoure, de leurs faits d'armes, qu'il exaltoit aux dépens de la milice nationale, sur laquelle il ne

[a] Tome 2, liv. 19, p. 406. Les détails que donne Le Beau ne sont et ne peuvent être que des conjectures, puisque les historiens varient sur cette origine. Quand on en est réduit aux conjectures sur un fait historique, il ne faut omettre aucun des témoignages sur lesquels le lecteur peut établir son opinion. Il n'est donc pas inutile de compléter ceux qu'a rapportés Le Beau. Ainsi à Procope, dont il adopte l'avis, on peut opposer Josephe et Ptolomée, qui prétendent que les Alains, au lieu d'être Sarmates, étoient Scythes, et les placent autour du mont Imaüs. Suivant Ammien-Marcellin, les Alains étoient le même peuple que les *Massagètes*; ce qui augmente les difficultés, puisqu'on n'a point assez de notions sur ce dernier peuple pour faire même une conjecture. L'idée de faire des Alains un peuple noble plaît à l'imagination: elle a souri à Le Beau (t. 2, liv. 19, p. 407). Mais elle est plus poétique que positive, et l'histoire, qui ne doit admettre que des faits, n'a point de place pour les fictions, ou ne leur en donne une qu'en leur conservant leur caractère essentiel.

versoit que du mépris. Enfin il exigea que la cavalerie grecque cédât aux Alains leurs chevaux et leurs armes. On auroit tout au plus pardonné à un prince de vingt ans cet enthousiasme irréfléchi. Un prince sage auroit établi une concurence salutaire entre les Alains et ses troupes, et se seroit servi des premiers pour inspirer aux secondes une noble émulation. Mais Andronic les leur sacrifia. Dans le traité qu'ils passèrent avec lui, ces nouveaux alliés obtinrent, aussitôt qu'ils le demandèrent, trois conditions. La première étoit de n'être jamais renfermés dans des places ou dans des villes murées; condition également remarquable, soit qu'elle ait eu pour motif une précaution de prudence pour conserver aux soldats leurs mœurs et leurs habitudes, soit que la méfiance l'ait dictée. La seconde, de n'être point incorporés dans les troupes de l'empire et de rester toujours distincts d'elles; la troisième enfin, de n'être jamais conduit que par leurs propres officiers. Les deux dernières conditions paroissent avoir été adoptées par les Suisses, qui se vendent depuis trois siècles. La servile complaisance d'Andronic étoit faite pour révolter les Grecs et leur inspirer contre ces auxiliaires une jalousie qui, n'étant que trop motivée, devoit finir par nuire aux intérêts de l'état. L'empereur fit trois corps des Alains. Il envoya l'un en Asie, l'autre au gouverneur des Alisons, qui avoit besoin de secours. Le troisième, considéré comme l'élite de la troupe, devoit servir sous les ordres de l'empereur Michel, que son père avoit projet de mettre en campagne. A peine le premier corps qu'on envoyoit en Asie, eut-il passé le détroit de Gallipoli (aujourd'hui celui des Dardanelles), qu'il s'abandonna au pillage, traitant de même amis comme ennemis. Cette conduite excita des plaintes d'autant plus amères, que les éloges donnés par Andronic à ces nouveaux venus avoient été plus exagérés. Un pareil démenti le mortifioit: heureusement ces pillards, qui se

battoient bien, contribuèrent au gain d'une bataille que les Grecs livrèrent aux Turcs peu de jours après; et décidant de la victoire par leur bravoure, ils réparèrent ainsi le tort qu'ils venoient de faire à leur réputation.

Pour leur en imposer davantage et les contenir dans les bornes du devoir, Andronic envoya son fils, l'empereur Michel, en Orient. Il y prit le commandement de l'armée. Ce jeune prince montra beaucoup d'ardeur; ce qui plut aux Alains, qui n'aimoient qu'à se battre. Il chercha l'ennemi, qui se fit d'autant moins attendre, qu'il exprimoit hautement de son côté le désir d'en venir aux mains. Les deux armées étoient en présence, lorsqu'au moment du signal tous les officiers grecs font des observations à Michel sur le danger auquel il exposoit sa personne et ses troupes; ils représentent que la confiance des Turcs est une preuve de leur supériorité; qu'ils ne demandent le combat que parce qu'ils sont certains de la victoire; qu'une défaite seroit un malheur plus grand dans la circonstance que dans toute autre; enfin que ce malheur deviendroit sans remède si le prince perdoit la vie ou la liberté. Au lieu de témoigner l'indignation que lui faisoit éprouver un conseil aussi pusillanime, Michel fait sonner la retraite. Les historiens supposent que ce fut contre son gré, mais sans rien rapporter qui puisse autoriser leur conjecture. Le désordre de la retraite avoit l'air d'une fuite. L'armée entre dans Magnésie. Les Turcs prennent ses bagages et se présentent devant les murs de la ville au moment où l'on venoit d'en fermer les portes. Ils campèrent dans les environs, surveillant la place sans l'assiéger. Les Alains, accoutumés à une vie agitée ou paisible, se plaignent de l'inaction dans laquelle on les tient. Ils expriment hautement le désir d'aller se mesurer avec l'ennemi, représentant que, quand ils prenoient les armes, c'étoit pour s'en servir, et non pour se livrer à des exercices qui n'ont d'autre résultat que la fatigue et l'ennui;

An. 1302.

que leur coutume étoit de se battre, de vaincre, et de jouir ensuite tranquillement du fruit de leurs victoires; qu'ils étoient faits pour la gloire ou le repos; qu'on leur refusoit également l'un et l'autre; enfin ils annoncèrent qu'il falloit les mener au combat ou leur donner leur congé, bien résolus à ne pas prendre d'autre parti. Cette déclaration jetoit Michel dans le plus grand embarras. La retraite des Alains le laissoit sans ressources. Il avoit successivement perdu ses autres alliés. Asan, l'ancien roi de Bulgarie, qui étoit venu à son secours, venoit de mourir: le prince Michel, despote, qui lui avoit amené des troupes, tomba malade et repartit avec elles. Les meilleurs soldats désertoient. La retraite des Alains alloit rendre sa situation désespérée. Il ne négligea rien de ce qui pouvoit les retenir, employant tour à tour les prières et les promesses. Enfin il parvint à les faire consentir à rester encore trois mois; mais ce ne fut qu'après que le prince leur eut promis avec serment de ne point s'opposer à leur départ lorsque l'époque seroit arrivée, et de leur faire distribuer alors des sommes d'argent dont ils déterminèrent eux-mêmes la valeur. Michel, aux abois, fut obligé de tout accorder. Pour tenir sa parole, il sollicita son père avec les plus vives instances, en lui faisant connoître les engagemens qu'il avoit pris avec les Alains, et l'extrémité à laquelle il se trouvoit réduit; faisant voir que ces événemens auroient sur l'état une influence nuisible. Mais Andronic, qui ne savoit ni prévoir ni prévenir le danger, n'envoya que des secours insuffisans. A l'expiration du terme convenu, les Alains firent les préparatifs de leur départ. Michel, qui ne pouvoit ni les retenir ni se passer d'eux, voyant qu'il couroit les plus grands risques en prolongeant son séjour à Magnésie, forme le projet d'en sortir furtivement, se proposant de prendre tant de précautions, que personne ne s'aperçût de sa fuite. Il attendit une nuit obscure et orageuse pour se mettre en route. Mais on

avoit pénétré son dessein : le bruit s'en répandit dans la ville. Au moment du départ, non-seulement les troupes mais tous les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe, sortent spontanément des maisons pour suivre le prince. Les ténèbres, la foule qui se pressoit, causèrent beaucoup d'accidens. La terreur se répandit rapidement dans le pays, et de là dans les provinces voisines. Ceux qui demeuroient dans des villes en sortoient, croyant voir l'ennemi. Les Turcs profitèrent de ce désordre pour suivre et harceler les fuyards, qu'ils massacroient sans pitié, mettant le feu aux maisons. Une multitude innombrable périt : ceux qui échappèrent se retirèrent à Pergame, dans les murs d'Adramytte et dans les environs de Lampsaque. L'épouvante fut telle, qu'on en vit plusieurs traverser l'Hellespont et chercher en Europe une nouvelle patrie. Le jeune Michel avoit cherché un asile à Pergame ; et, ne s'y croyant point en sûreté, il se retira bientôt à Cyzique avec quelques soldats. Mais les Turcs, qui mettoient beaucoup de prix à s'emparer de cette proie, se dirigèrent aussitôt vers cette ville. A leur approche, l'empereur en sortit pour se retirer à Péges, place située sur le bord de la mer. Les fatigues, les contrariétés, le chagrin, la honte que lui causoit une expédition aussi désastreuses, le rendirent malade au point que sa vie fut dans le plus grand danger. On en instruisit Andronic, en lui demandant les médecins les plus habiles de la capitale. Alarmé pour son fils, l'empereur lui envoya les siens sans délai. Mais croyant moins à l'efficacité de leurs remèdes qu'à celle de la protection de la Vierge, il fit chanter une messe, puis envoya par un moine, au prince Michel, les restes de l'huile des lampes allumées pendant la célébration des saints mystères. Pachymère raconte avec une admirable bonne foi qu'à l'instant où le moine se mit en route, Michel se sentit soulagé ; qu'il vit en songe une belle dame qui lui ôta du corps un clou, cause et siége du mal ; qu'à

fait que suivre les instructions de son gouvernement; il ajouta que, si l'empereur vouloit rendre tous les effets qu'il avoit fait confisquer précédemment, et dont les Vénitiens réclamoient en vain la restitution, ceux-ci ne refuseroient point de se réconcilier. Andronic accepta sur-le-champ une proposition qu'il avoit rejetée dans une position moins humiliante que celle dans laquelle il se trouvoit. Il envoya des ambassadeurs à Venise pour renouveler les anciens traités aux conditions exigées par la république.

An. 1303. Les événemens arrivés dans l'année 1302 avoient été tous désastreux, et la chute de l'empire se préparoit sous un prince sans énergie pour le bien, et qui, ne faisant que des fautes, ne savoit les réparer que par de nouvelles fautes. Nous l'avons vu contractant d'ignobles alliances, accueillant des étrangers, et leur faisant de honteuses avances, abaissant ses sujets, et leur inspirant un mécontentement fondé, cherchant enfin des ressources chez les autres, parce qu'il ne savoit pas tirer parti des siennes. Nous le verrons suivre toujours la même marche, et présenter constamment le spectacle d'un prince foible, incertain, superstitieux, et quelquefois cruel.

Ayant garanti ses frontières du côté de la Servie par un mariage, il crut pouvoir faire usage du même moyen dans une circonstance pareille. Soliman pacha, chef des Turcs voisins des Grecs en Asie, faisoit des incursions sur les terres dépendantes de l'empire. Pour les garantir, Andronic crut se faire un allié de Soliman en lui donnant une femme. Un compagnon d'arme de Nogaïa, Tartare de nation, et nommé Cuximpaxis, s'étoit, après la catastrophe de ce prince, réfugié à Constantinople avec sa famille. Pour faire sa cour à l'empereur, il se convertit, et reçut le baptême. Andronic crut qu'en mariant la fille de ce Tartare avec Soliman, celui-ci non-seulement respecteroit les frontières, mais les

feroit respecter par les autres chefs des Turcs. Pour mieux parvenir à ce but, il imagina de donner le commandement d'une province à Soliman au moment où le mariage seroit fait. Ce projet lui paroissoit un coup d'état. Soliman prit la femme qu'on lui offroit, fut nommé gouverneur de Nicomédie, et ne changea pas de conduite. Amurat, autre chef d'un parti de Turcs, ravageoit la Mésothinie, et le nouveau marié préféra sa cause à celle d'Andronic. Cette aventure ne lui fit point ouvrir les yeux sur la nullité des ressources qu'il employoit et sur la petitesse de ses vues. Il ne lui falloit qu'une occasion pour le prouver de nouveau. L'apparition subite d'un guerrier la lui fournit; Andronic ne la laissa point échapper. Il est question de Roger Deflor, que l'histoire nous présente tantôt comme un aventurier, tantôt comme un héros, et qui paroît avoir eu toutes les qualités propres à jouer ces deux rôles. Il étoit né à Tarragone le 14 juillet 1262. Son père, d'origine allemande, avoit été successivement attaché à l'empereur Frédéric et à son petit-fils Conradin, dont il prit le parti, et pour lequel il périt dans la bataille de Tagliacozzo, le 23 août 1268. Le vindicatif Charles d'Anjou voulut punir non-seulement les partisans du jeune prince, mais encore leur postérité. Roger Deflor, âgé de six ans, fut compris dans la proscription générale. Il vivoit à Brindes avec sa mère, dans l'indigence et l'obscurité. Un Provençal, chevalier du temple, obligé de relâcher dans ce port pour y radouber son vaisseau, vit Roger. Lui trouvant l'air martial, d'heureuses dispositions, il le prit à bord et se l'attacha, prévoyant que cet enfant étoit destiné à de grandes aventures. Roger répondit aux soins de son bienfaiteur. A quinze ans il passoit pour un marin habile. Il se signala par quelques exploits contre les Maures. A vingt, il prit l'habit des templiers, et fit sa profession à Barcelonne, dans une maison de cet ordre. Le grand maître lui confia

le commandement d'une galère de la religion, avec laquelle il inspira la terreur dans les mers du Levant. Dans les dernières croisades il passa en Palestine avec quelques autres chevaliers, et s'établit à Saint-Jean-d'Acre. Il étoit dans cette place lorsque Mélec-Tasérat, sultan d'Egypte, se présenta à la tête d'une armée pour assiéger la ville. Pendant la durée du siége, Roger se distingua par sa bravoure et son audace. Dans une sortie qu'il commandoit, il culbute les ennemis, leur enlève l'étendard de Mahomet, et tue leur général de sa propre main. Mais, les assiégeans ayant reçu des renforts puissans, la place fut prise d'assaut en 1291. Roger ayant prévu cette catastrophe, et la regardant comme inévitable, offrit aux principaux habitans de les recevoir sur son vaisseau, ainsi que leurs effets les plus précieux. Il y fit pareillement transporter les trésors de son ordre, pour empêcher, disoit-il, qu'ils ne tombassent entre les mains des infidèles. Mais l'usage qu'il fit de ces richesses, en se les appropriant au lieu de les restituer à l'ordre, prouve quelle étoit sa véritable intention, et peut aider à décider si l'on doit le ranger dans la classe des aventuriers ou dans celle des héros. Le grand-maître de Malte le dénonça comme un apostat et un brigand, et fit beaucoup de tentatives pour s'emparer de sa personne. L'impartialité exige que nous ne laissions pas ignorer le silence de quelques historiens sur ces derniers faits. Ils représentent Roger, au sortir de Saint-Jean-d'Acre, occupé du soin de rassembler les chevaliers, les guerriers chrétiens débandés, et d'en former une petite armée navale, avec laquelle il parcourt les mers, infestant les côtes de l'ennemi, battant ses flottes, et portant des secours aux chrétiens. Mais, comme ces mêmes historiens se taisent sur la restitution du trésor de Malte, on peut croire qu'elle n'eut pas lieu. Roger étoit à Marseille lorsqu'il apprit les démarches du grand-maître contre lui. Il leva l'ancre, et fit voile vers le port de

Gênes, ville dans laquelle il avoit des amis. Ticin Doria, l'un d'eux, l'ayant aidé à former un équipage bien armé, il offrit ses services à Robert, duc de Calabre, qui faisoit des préparatifs de guerre contre Frédéric d'Aragon. Le duc reçut Roger avec mépris. Frédéric disputoit à cette époque le trône de Sicile aux rois de Naples de la maison d'Anjou. Il appela Deflor à son secours. Celui-ci, piqué contre le duc de Calabre, se rendit sans délai près de Frédéric avec sa petite armée. Il battit les Napolitains dans toutes les rencontres, et détruisit leur marine. Frédéric lui dut la conservation de ses états, la conquête de la Sicile, et le créa vice-amiral en récompense de ses services. La paix ayant fait poser les armes à ses ennemis, Roger se vit dans une inaction qu'il ne pouvoit supporter, n'osant congédier sa troupe, et n'ayant aucun moyen de la faire subsister. Elle étoit composée de deux mille aventuriers, sans patrie, pour qui la guerre, dont ils avoient l'habitude, étoit un véritable besoin. La plupart, nés dans la Catalogne, avoient dès leur enfance quitté leur pays. Tous étoient également déterminés, avides de pillage, et propres aux coups de main les plus hardis. C'est dans ces circonstances que Roger, qui craignoit les poursuites du grand-maître et celles du fougueux Boniface VIII, à qui le chef de l'ordre avoit inspiré son ressentiment, vint offrir ses services à l'empereur de Constantinople. Sachant que les Turcs faisoient de grands progrès dans l'empire, il sentoit que son offre ne pouvoit qu'être acceptée avec reconnoissance. Il ne se trompa point. Tel étoit Roger Deflor, nouveau personnage qui va paroître sur la scène, et que nous devons faire connoître, parce que nous allons lui voir jouer un rôle important. Il propose à ses soldats de passer en Orient. Ils accueillent ce projet avec des transports de joie. De son côté Frédéric l'approuve, enchanté de se débarrasser d'hôtes fort incommodes en temps de paix. Quelques volontaires obtinrent la permission de com-

battre sous les ordres de Roger, qu'ils proclamèrent capitaine-général de cette expédition. L'on convint d'envoyer une députation à l'empereur pour régler les conditions qu'Andronic accepta sans hésiter (comme il faisoit toujours quand il étoit dans l'embarras), quoique les ambassadeurs fussent très-exigeans. A leur arrivée Roger mit à la voile, et sortit du port de Messine. Sa flotte étoit composée de vingt-six navires équipés. Dans l'intervalle du départ de l'ambassade à leur retour, le bruit de cette expédition s'étant répandu, la troupe s'étoit grossie de Siciliens, d'Aragonois, et d'Almogavares. Ces derniers descendoient de ceux qui avoient détruit en Espagne l'empire romain, et disputé ce pays aux Sarrasins. Accablés par le nombre, obligés de céder à ces nouveaux conquérans, ils s'étoient réfugiés dans des montagnes inaccessibles, y vivant en sauvages, vêtus de la peau des animaux qu'ils tuoient à la chasse, et se nourrissant de leur chair. Leur nombre étant augmenté, ils sortirent de leurs forêts pour piller les habitations les plus voisines, et devinrent peu à peu redoutables. Leur armure consistoit dans un réseau de fer, un petit bouclier, une épée, et quelques dards, qu'ils lançoient avec une force irrésistible. Les rois d'Espagne s'en servirent. Ils en formèrent une milice invincible, acharnée aux combats, et que la victoire ou la mort pouvoient seules désarmer. On croit que Roger avoit quatre mille Almogavares sur sa flotte, et deux mille Catalans; et l'on fait monter cette troupe à huit mille hommes, en y ajoutant les Siciliens et les Aragonois; tous gens déterminés, robustes, ne respirant que la guerre et le pillage. A cette époque les états les plus puissans pouvoient rarement mettre des armées plus considérables sur pied, chaque soldat et chaque cheval devant être entièrement revêtu de fer ou d'airain, et l'éducation ainsi que l'armure d'un guerrier coûtant seule le travail de longues années.

La flotte appareilla dans le mois de septembre 1303. A son entrée dans le port de Constantinople, on fit des fêtes publiques. Les deux empereurs et les personnages les plus distingués accueillirent de la manière la plus flatteuse Roger et ses compagnons d'armes. Andronic leur assigna le quartier de Blaquernes. Il leur paya, sans qu'on le lui demandât, quatre mois d'avance de la solde convenue. Cette solde étoit beaucoup plus considérable que celle des troupes nationales, et de plus, en raison des campagnes de chaque soldat; de manière que le prince récompensoit des services auxquels il étoit étranger. Comme il ne savoit point s'arrêter, il fit distribuer aux officiers, outre la haute paie qu'ils recevoient, des présens auxquels ils ne pouvoient prétendre qu'après des actions d'éclat. Il résultoit de cette conduite irréfléchie que l'empereur, ne se réservant plus de moyens, couroit risque de rendre le soldat indifférent aux événemens. Quant à Roger, il commença par l'élever à la dignité de magneduc, titre qui répond à celui de généralissime des armées de terre et de mer. C'étoit une des premières charges de l'empire. Mais ce n'étoit point assez pour Andronic, s'il n'employoit le grand moyen auquel il avoit coutume de recourir, et dont plusieurs exemples récens auroient dû le dégoûter. Il vouloit marier son nouvel hôte, et se l'attacher par les liens du sang. Le crâle de Servie, dont il avoit fait son gendre, ternissoit un peu l'éclat d'une pareille alliance, et diminuoit le prix qu'on y pouvoit mettre. Cependant Roger, sans état, signalé par le pape et le grand-maître du temple comme un dépositaire infidèle, comme un spoliateur de l'ordre, n'avoit pas le droit d'être difficile. Il accepta donc pour épouse Marie, fille d'Irène sœur d'Andronic et d'Asan, roi détrôné de Bulgarie. Les noces se firent avec une pompe et une prodigalité également déplacées dans la circonstance où l'on se trouvoit.

On a prétendu qu'Andronic, en comblant Roger de tant d'honneurs, avoit un motif qui faisoit supposer dans ce prince une étendue de vues dont il n'a point donné de preuves dans le reste de sa vie. Les historiens grecs ayant transmis des détails à ce sujet, c'est un devoir pour nous de ne pas les omettre. On a donc prétendu qu'en attirant Roger Deflor, il avoit l'intention de s'opposer aux François. Charles, comte de Valois, frère de Philippe le Bel, vouloit chasser l'empereur du trône de Constantinople, parce que Catherine de Courtenay, qu'il venoit d'épouser, avoit sur ce trône des droits, qui sont nuls quand la force des armes ne les seconde pas. C'étoit cette même princesse dont l'alliance, recherchée par Andronic pour son fils aîné, le prince Michel, avoit été sur le point de se conclure. Fille unique de Philippe Ier, petite-fille de Baudouin, empereur de Constantinople, Catherine de Courtenay avoit été élevée à la cour de Charles II, roi de Naples, son oncle maternel. Philippe le Bel la réclamoit, parce que sa présence étoit nécessaire en France pour l'administration des biens qu'elle y possédoit; mais ce n'étoit qu'un prétexte, il vouloit la marier. Charles ne la laissa partir qu'à condition qu'elle ne feroit qu'une courte absence, et qu'elle ne se marieroit jamais sans son consentement; ce qu'il pouvoit exiger comme étant son tuteur. Il craignoit qu'elle n'épousât un prince qui ne fût point assez puissant pour reconquérir le trône auquel elle avoit droit. Voici l'origine de ce droit. Baudouin et Philippe, son fils, pour récompenser les services de Charles Ier, grand-père de Catherine du côté de sa mère, avoient concédé à ce prince la seigneurie directe de la principauté d'Achaïe; celle des terres données à la veuve de Mainfroi, prince de Tarente, et de plus enfin les îles de l'Archipel, à l'exception de quatre. Catherine, comme héritière, ratifia cette donation en faveur de Charles II, son oncle, par un acte qu'elle signa. Le roi de Naples trans-

mit à Philippe, prince de Tarente, son fils, et à ses héritiers, ses droits sur la principauté d'Achaïe, le royaume d'Albanie, etc., pour tenir le tout en fief des rois de Sicile, sous une redevance annuelle; mais le trône de Sicile étoit occupé par Frédéric, frère de Jacques, roi d'Aragon, et au préjudice de Charles II, au père duquel cette île avoit été enlevée à la suite des vêpres siciliennes. Ainsi l'exercice de droits fort litigieux en eux-mêmes, sur des royaumes ou provinces éloignés, sembloit dépendre d'abord de la possession d'une île dont il falloit s'assurer. Boniface VIII, le plus chatouilleux des papes sur les prérogatives pontificales, et le plus ambitieux pour en acquérir de nouvelles, occupoit alors le saint-siége. Ses prédécesseurs s'étoient toujours considérés comme seigneurs suzerains de la Sicile; il se gardoit bien de mettre en doute une pareille prétention, et de rien omettre de ce qui pouvoit la faire valoir. Frédéric refusoit de lui faire hommage de la Sicile, et Boniface désiroit qu'elle rentrât sous la domination des princes de la maison d'Anjou, plus soumise que celle d'Aragon. Il ne négligea rien pour arriver à ce but. A force de tentatives et de négociations, il parvint à obtenir de Frédéric la cession de cette île, à condition qu'il épouseroit Catherine, impératrice titulaire de Constantinople. Le pape et Charles II s'engageoient à donner cent mille onces d'or pour la conquête de l'empire grec. Ce projet ne plut point à Philippe, qui fit tout ce qui dépendoit de lui pour en empêcher l'exécution. Il fut aidé par Catherine, qui l'aimoit, et qu'on marioit pour la seconde fois à son insu. Elle représenta que Frédéric, en cédant la Sicile, se trouveroit sans état, sans domaine, avec un titre qui, en le plaçant au rang des souverains, exigeroit une cour et une représentation qu'il seroit dans l'impossibilité de tenir: circonstance qui rendroit le titre dérisoire. Frédéric, approuvant ces raisons, préféra la couronne de la Sicile dont il

étoit possesseur à celle de Constantinople qu'on lui promettoit. Catherine de Courtenay fut, quelque temps après, fiancée par Philippe le Bel au fils aîné de Jacques I[er], roi de Majorque. Le contrat étoit dressé lorsque ce prince se fit moine, aimant mieux la bure de saint François que la pourpre royale et la main de Catherine. Enfin, après tant de projets de mariage formés et rompus, cette princesse épousa Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Comme ils étoient parens à un degré qui, à cette époque, forçoit d'avoir recours au pape pour obtenir des dispenses, on les demanda. Boniface, toujours occupé de son intérêt, ne les accorda qu'après avoir fait prendre à Charles l'engagement d'enlever la Sicile à Frédéric et de chasser les Aragonois de la Pouille. Ces promesses faites avec serment, l'évêque d'Amiens publia la dispense dans la maison des frères-prêcheurs, à Paris, le 28 janvier 1301. Catherine céda tous ses droits sur l'empire de Constantinople au comte de Valois, qui partit au printemps pour l'Italie, accompagné de cinq cents chevaliers françois. Il avoit à conquérir le trône de Sicile pour un autre, et pour lui celui de Constantinople. Il devoit commencer par chasser les Aragonois. Il se rend d'abord dans la ville d'Agnani, résidence de Boniface. Il expose au saint-père qu'il est temps de faire valoir les droits de la postérité de Baudouin à l'empire de Constantinople, parce que l'on avoit à craindre que les Grecs ne se prévalussent de la prescription. Boniface, qui ne laissoit échapper aucune occasion d'établir ou d'exercer une prétention, fait délivrer au comte un acte par lequel il le confirme dans tous ses droits sur l'empire. Ce qui valoit mieux comme moyen de conquête, ce fut la concession du produit d'un décime extraordinaire que le pape accorda sur tous les biens ecclésiastiques. Le comte de Valois alla rejoindre ensuite à Rome Charles II, qui l'attendoit pour lui remettre deux diplomes. Par le

premier, le roi de Naples transmettoit au comte, en les confirmant, tous les traités que Charles d'Anjou son père, et lui-même, avoient faits avec Baudouin et Philippe Ier pour la conquête du trône de Constantinople. Dans le second, le roi s'engageoit à ne contracter aucune alliance avec Andronic. Cette convention fut acceptée par Robert, duc de Calabre, fils aîné de Charles II. Il y avoit loin de ces concessions et de ces traités, toujours inutiles ou nuls sans une armée, à la possession du sceptre de l'empire. Boniface avoit engagé Charles de Valois dans la guerre de Sicile; elle fut terminée par un traité de paix avec Frédéric, qui promit au comte des secours lorsqu'il se mettroit en campagne pour la conquête de l'empire. Cette première condition remplie, Charles espéroit pouvoir commencer l'exécution de son projet; mais Philippe son frère avoit besoin de lui dans la guerre qu'il soutenoit contre les Flamands. Il le rappela. Ce second obstacle levé, il en vint un troisième dans la rupture entre le roi de France et Boniface, sans le concours duquel l'expédition contre les Grecs ne pouvoit avoir lieu. Charles se vit donc obligé de l'ajourner et d'attendre les événemens.

Tel étoit le rival qu'Andronic avoit à craindre. Tels étoient les droits de ce rival; droits aussi nuls que les ressources, puisqu'ils étoient les mêmes que ceux de Baudouin, qui n'en avoit point eu lui-même, et qui n'avoit dû le trône qu'à la force. Nous avons cru devoir entrer dans ces détails pour faire connoître la nature des prétentions, les moyens qu'on avoit de les réaliser, et combien les craintes de l'empereur avoient peu de fondement.

Nous avons laissé ce prince mariant Roger Deflor avec sa nièce, et prodiguant l'or, malgré la pénurie du trésor public. Il donna des fêtes brillantes qui durèrent plusieurs jours; mais elles furent brusquement interrompues par une querelle entre les Almogavares

et les Génois qui demeuroient à Constantinople. C
querelle, qui devint grave et sanglante, n'eut,
le principe, d'autre cause qu'une plaisanterie adr
par deux Génois à un Almogavare sur la singul
de son costume et l'originalité de sa figure. Le de
sauvage, qui n'entendoit point raillerie, répon
tirant l'épée, et fond sur les Génois. Ceux-ci,
leur fuite, sont secourus par leurs compatriotes. L
mogavare appelle à lui les siens. On se bat; le
coule, l'alarme se répand dans toute la ville. Les
nois du faubourg de Péra courent aux armes, se
nissent, et marchent vers le quartier habité par
Almogavares, qui, secondés des Catalans, font une
résistance. L'empereur avoit vu de son palais le
mencement de la querelle. Ne soupçonnant point qu
pût s'aggraver, indisposé d'ailleurs contre les Gér
qui plus d'une fois avoient agi en maîtres, il n'
pas fâché de les voir un peu corriger. Mais, quand i
la dispute devenir un combat en règle, il dépêcha
salon, grand-drungaire, pour rétablir la paix et
déposer les armes. Il étoit trop tard. On se battoit
tant d'acharnement, que cet officier fut tué dans la m
Roger seul put arrêter la fureur des Catalans et la r
entière des Génois, dont trois mille périrent
cette affaire. Ceux-ci devinrent les ennemis irréco
liables des premiers, qu'ils contrarièrent dans la
toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. Les Gé
possédoient des établissemens et des comptoirs
toutes les provinces de l'empire. Le commerce exc
qu'ils faisoient dans l'Orient les rendoit redoutable
d'immenses richesses qui les mettoient en état d'équ
des flottes, de solder des armées, et de se faire crai
des rois les plus puissans. Andronic, par sa néglige
couroit risque de se brouiller avec eux comme ave
Vénitiens, et de les voir se liguer contre lui. Ma
haine que ces deux nations avoient l'une pour l'a

toit un obstacle qui le sauva. Il sentit qu'il falloit séparer les Génois des Almogavares. En conséquence, il fit passer la troupe de Roger en Orient, où les Turcs continuoient à faire des progrès.

Ils menaçoient Cyzique. La situation de cette ville la rendoit importante. Elle garantissoit Constantinople du côté de l'Asie. Avant de partir, Roger, qui craignoit que le commandement de la flotte ne fût confié à un Génois, pria l'empereur d'y nommer un officier de son armée. Andronic y consentit. Il nomma Ferdinand d'Aonez, noble castillan, renommé par son courage et ses talens dans l'art militaire. L'empereur, pour se l'attacher, ne manqua pas l'occasion de le marier. Il lui fit épouser une dame de sa famille. Tous les préparatifs étant faits, Roger partit avec sa troupe, ayant sous ses ordres un corps d'Alains restés au service de l'empereur, et un détachement de troupes impériales.

On seroit dans l'erreur, si l'on croyoit que ces événemens avoient suspendu le zèle d'Andronic pour les affaires de l'Eglise. Il s'en occupoit toujours, et par sa maladresse se mettoit dans l'embarras. Les évêques demandoient le rétablissement de celui d'Ephèse, et le patriarche Jean y mettoit toujours obstacle. Voyant toutes leurs démarches inutiles, ils se liguèrent contre ce patriarche. Ils avoient, comme nous l'avons dit, attaqué son administration. Ils essayèrent de décrier ses mœurs. Hilarion, évêque de Sélivrée, se mit en avant. Il dénonce le patriarche à l'empereur, l'accuse d'un crime honteux, avouant n'en avoir pas été le témoin, mais assurant tenir le fait d'un homme irréprochable et digne de foi. Cet homme, mort récemment, étoit connu pour être un imposteur. L'empereur reçut mal le délateur ; mais, au lieu de le punir, il lui ordonna de se taire. Cette conduite étoit moins propre à détruire l'accusation qu'à l'accréditer. Hilarion ne manqua pas de faire ses confidences en demandant le secret. Le pa-

triarche, instruit des bruits qu'on faisoit courir sur son compte, convoque les évêques, exigeant la condamnation du calomniateur et une réparation publique. L'assemblée, composée en grande partie de partisans d'Hilarion, ne parut pas disposée en faveur du prélat calomnié, qui sortit furieux, jurant qu'on ne le verroit siéger au milieu des évêques qu'après la punition de celui de Sélivrée. Il retourne au monastère de Pammacariste, et fait passer à l'empereur un acte par lequel il se démet de sa place, parce qu'ayant été diffamé, il ne pouvoit plus paraître en public. Andronic, qui aimoit beaucoup les assemblées du clergé, ne laissa pas échapper l'occasion d'en convoquer une. Il réunit dans son palais le corps épiscopal, les moines et beaucoup d'ecclésiastiques. On examina la question de savoir si la démission du patriarche étoit valable et conforme à l'esprit des canons. Cette question s'embrouilla, se prolongea : les uns, et c'étoit le plus grand nombre, prétendoient que le patriarche étoit engagé par son serment, et qu'il ne pouvoit plus, sans crime, reprendre l'exercice de ses fonctions; les autres représentoient que le serment qu'il avoit fait n'étoit que conditionnel, et conséquemment nul en lui accordant ce qu'il demandoit. Parmi tous ces jurisconsultes ou théologiens, celui qui se distingua le plus par la subtilité de ses raisonnemens, ce fut Andronic lui-même, au rapport des historiens. Ce fait explique son goût pour les synodes, les discussions et les prêtres. Après avoir longuement péroré, il ne prit point de conclusion, et laissa la question problématique. Comme on étoit loin de s'accorder, on convint qu'on s'en rapporteroit à la bonne foi du patriarche, qu'on le prendroit lui-même pour juge, et qu'il seroit sommé de déclarer son opinion sur la valeur de son serment. Cette décision le mit dans un cruel embarras, parce qu'il craignoit également de perdre le siége patriarchal ou d'être accusé d'inconstance, et de se voir blessé dans

son amour-propre. Il avoit compté sur la foiblesse d'Andronic, mais il oublioit que l'influence qu'on exerce sur un prince foible exige une action continue, et que l'absence la détruit. Reconnoissant son erreur et sa faute, il fit une réponse évasive à ceux qui vinrent l'interroger. Il leur dit, quant au serment sur lequel on lui demandoit son avis, que ce n'étoit qu'une formule dont il se servoit souvent pour imprimer à ses discours le sceau de la vérité ; qu'on devoit savoir qu'il n'avoit jamais exigé de serment de personne, parce qu'il pensoit qu'on n'avoit pas le droit de faire intervenir la Divinité dans les conventions humaines. Quant à la validité de sa démission, il déclara qu'il adopteroit le jugement de ceux à qui il appartenoit de prononcer sur ce point, pourvu qu'il fût rendu à l'unanimité ; mais que si trois seulement différoient dans leur avis, il ne renonceroit point à sa dignité. Cette réponse ne faisoit qu'augmenter les difficultés, parce qu'il se réservoit des ressources. Quels étoient ceux qui pouvoient prononcer ? et dans qui Jean reconnoissoit ce droit ? On l'ignoroit, et le patriarche pouvoit toujours le contester. Ensuite l'unanimité qu'il exigeoit paroissoit impossible. La réponse du patriarche occasionna une vive discussion qui dégénéra bientôt en dispute ; l'aigreur s'en mêla : l'on en vint aux injures, et l'assemblée se sépara sans rien décider. L'empereur jugea qu'il falloit laisser les choses comme elles étoient, et le patriarche dans son couvent. Mais comme ce projet avoit besoin de discussions, il entama de nouvelles conférences avec les arsénites. L'expérience qu'il acquéroit en dissertant dans les synodes lui fit croire qu'il avoit assez de talent pour les persuader, et que la conversion de ces fanatiques lui étoit réservée comme une récompense due à son zèle. En conséquence, il résolut de ne point réunir de docteurs et de ne consulter personne. Avec le caractère d'Andronic, on pense que le mystère donne de l'importance aux actions les plus indifférentes.

une nation dont la conduite étoit une suite d'offenses à l'Être suprême; d'autres appeloient un examen sévère sur le moine prophète, afin de voir s'il étoit digne, par la pureté de sa doctrine et de ses mœurs, de la faveur insigne qu'il supposoit lui être accordée par Dieu. Les plus raisonnables provoquoient la méfiance, craignoient que cet oracle ne fût un stratagème dont on découvriroit bientôt le motif. Ils faisoient en outre observer que l'étude attentive des phénomènes de la nature pouvoit donner à l'homme le don de les prévoir, et d'en annoncer le retour; conséquemment, qu'il n'y avoit rien de surnaturel dans cette prédiction, qui d'ailleurs étoit faite de manière à mettre à couvert l honneur du prophète. Si les fléaux arrivoient, c'est que Dieu étoit trop irrité, que les prières n'avoient pas été faites avec ardeur et sincérité. Si l'on ne voyoit rien paroître, c'est qu'elles avoient désarmé la colère divine. On ne prit aucune décision; mais l'empereur, mécontent de ce résultat, l'imagination toujours frappée de la visite nocturne du moine prophète, convoque dès le lendemain une assemblée beaucoup plus nombreuse que celle de la veille. Il y débite un long discours: rappelant toutes les circonstances de la prédiction et ses suites, s'exprimant avec enthousiasme, il atteste que ce n'est qu'après un examen réfléchi qu'il a reconnu dans la prophétie qui occupoit tous les esprits les caractères et conditions d'après lesquels on ne pouvoit, sans crime, la méconnoître et refuser d'y croire. Puis, se levant à la fin de ce discours, il s'écrie, en s'adressant à l'assemblée : *Allons voir le saint homme.* Ce saint homme, qu'il ne nommoit point, étoit le patriarche Athanase.

Les historiens, en racontant ce fait, se taisent et sur les motifs qui firent prendre à l'empereur une telle résolution, et sur les personnages dont il se servit pour l'exécuter; car il est probable qu'il n'agit point seul. Quant au motif qu'il pouvoit avoir, sa pusillanimité

peut autoriser à croire qu'il agissoit d'après l'influence de l'anathème et celle de la prédiction, qui, se combinant ensemble dans sa tête, y causoient une terreur dont il ne pouvoit se défendre. Quoi qu'il en soit, Andronic entraîne l'assemblée, et, pour ôter toute excuse, fait donner des chevaux à tous ceux qui vouloient en trouver une dans leur âge ou leurs infirmités. Quant à l'empereur, il marche à pied malgré la saleté des rues, et se met à la tête du cortége, sachant seul l'asile du saint homme vers lequel il le dirigeoit. La curiosité grossit ce cortége d'une foule innombrable qui voulait connoître le nouveau prophète. On arrive à la porte du couvent où demeuroit Athanase. Depuis plus de neuf ans il n'en étoit point sorti, et n'y avoit reçu personne. Dès que l'empereur paroît, Athanase se présente un bâton à la main et la tête couverte d'un chapeau de paille. Cette circonstance pourroit faire présumer que l'empereur l'avoit fait prévenir, et conclure que l'un étoit fourbe et l'autre dupe. A la vue d'Athanase le mystère cesse, et l'on connoît le prophète dont Andronic venoit de faire un si si pompeux éloge : on le salue, on se prosterne à ses pieds, on le proclame patriarche : le clergé le prie avec instance d'en venir remplir les fonctions : le peuple demande à grands cris sa bénédiction : Athanase la refuse par modestie, se contentant de leur donner, par *humilité*, sa main à baiser. Il ne voulut point revenir sur le trône patriarchal, alléguant son âge et sa santé : mais il se réservoit un rôle plus important ; c'étoit d'éclairer le prince dont on surprenoit la religion, de lui faire connoître les abus sous lesquels le peuple gémissoit. Il y parvint, en déplorant ces abus, en plaignant ce prince de ce qu'il n'avoit personne auprès de lui pour lui faire connoître la vérité, enfin en insinuant la disposition dans laquelle il étoit de se dévouer pour remplir un emploi si dangereux. Andronic déclare que dans tout l'empire il n'y avoit personne qui pût exer-

cer aussi dignement une aussi noble fonction que le vénérable Athanase : il le supplia de s'en charger dans sa retraite, puisqu'il ne vouloit point en sortir, d'y recevoir tous ceux qui auroient des sujets de plainte, et de les lui transmettre. Cet emploi donnoit au patriarche un grand crédit, et le rendoit redoutable. Il vouloit être puissant sans le paroître, et donner à ses vengeances les formes de la justice. Son couvent fut inondé d'une foule de gens qui dénonçoient les tribunaux et les officiers de l'empereur. Athanase accueilloit tous les plaignans, faisoit examiner de nouveau les jugemens rendus, pour les confirmer ou les casser. On s'adressoit à lui pour obtenir des faveurs d'Andronic; et ce patriarche étoit le canal des grâces, le prince ne refusant jamais aucune de ses demandes, espérant vaincre la résistance qu'il montroit pour remonter sur le trône patriarchal; car Andronic ne perdoit point cet objet de vue, pensant toujours à l'excommunication, et croyant qu'elle ne pouvoit être levée entièrement que lorsque Athanase seroit revêtu de cette dignité. Le peuple redemandoit son ancien pasteur, et secondoit les désirs d'Andronic; mais il n'en étoit pas de même du clergé. Le moment d'enthousiasme étoit passé; il ne voyoit dans l'événement dont il avoit été dupe que ce qu'il falloit y voir, la fourberie de l'un des deux acteurs, la foiblesse et l'aveuglement de l'autre. Les évêques craignoient le ressentiment d'Athanase. Le replacer sur le siége de Constantinople, c'étoit en quelque sorte reconnoître qu'on n'avoit pas eu le droit d'exiger sa démission, que cette démission avoit été extorquée; c'étoit déclarer intrus le patriarche qui depuis plus de neuf ans en exerçoit les fonctions; enfin c'étoit frapper de nullité tous les actes de son administration : dès-lors on se replongeoit dans de nouveaux troubles. Ses partisans prétendoient qu'on étoit obligé de le rétablir sur le trône, parce que l'acte qui l'en avoit fait descendre

n'étoit ni régulier ni canonique. Les plus modérés consentoient à son rappel, pourvu que, laissant intact tout ce qu'avoit fait Jean, Athanase promît d'agir avec douceur, et de ne plus déposer de son chef aucun évêque. Voyant que la sévérité d'Athanase étoit le principal obstacle à son retour, Andronic voulut tirer parti de cet obstacle même. Il représenta que l'austérité du patriarche avoit pour base la sainteté, la régularité des mœurs, la pureté de sa doctrine; qu'il étoit encore plus sévère envers lui qu'envers les autres. Quant à lui, chef de l'empire, il déclara être dans l'intention de provoquer pour son compte cette salutaire sévérité, la préférant à la flatterie. Ces exhortations ne persuadoient personne, parce qu'on savoit qu'Andronic avoit dans son pouvoir une garantie suffisante contre les prétentions d'Athanase, et que, quand il le voudroit, il sauroit s'affranchir de son joug, en supposant que ce patriarche fût assez maladroit pour y vouloir assujettir le prince. Le clergé ne dissimula donc point la répugnance qu'il éprouvoit: elle étoit partagée, et dès-lors justifiée par le patriarche d'Alexandrie, prélat dont les vertus étoient reconnues, et qui avoit toujours désapprouvé la conduite d'Athanase. L'empereur l'avoit consulté plusieurs fois sur le rappel de ce dernier, parce qu'il sentoit que son opinion étoit du plus grand poids et sans réplique aux yeux du clergé, qui se seroit vu dans l'obligation de suivre son exemple. Toujours ce patriarche éludoit la question. Obligé de s'expliquer un jour, et sentant que son avis déplaisoit à l'empereur, il se servit de l'allégorie pour faire connoître au prince sa façon de penser. « Un chat blanc, lui dit-il, l'effroi des souris, dont il faisoit un grand dégât, tomba dans une cuve pleine d'une liqueur épaisse; il en sortit tout noir. Les souris, s'imaginant qu'il s'étoit fait moine, crurent qu'il avoit renoncé au régime carnivore, et qu'à l'avenir elles seroient en sûreté. Dans cette idée elles sortent de

leurs trous, et courent de tous les côtés; le chat les épie, et, dans l'impossibilité de les prendre toutes, se jette sur les deux plus grosses et les dévore. Les autres rentrent dans leurs retraites, surprises de voir que, malgré l'habit monastique, leur ennemi n'avoit rien perdu de ses inclinations. » Voyant l'inutilité de ses efforts, l'empereur eut recours à un moyen qui ne fit qu'augmenter l'embarras dans lequel il se trouvoit: il crut que, s'il réussissoit à obtenir la démission du patriarche Jean, il n'y auroit plus aucun obstacle. En conséquence, il fait le projet d'employer tous les moyens d'arriver à ce résultat. Il regarde comme le plus puissant de tous une démarche personnelle et directe. Dans cet espoir, il se rend au monastère où le patriarche s'étoit retiré : dès qu'il l'aperçoit, il s'incline et lui demande sa bénédiction. Jean lui dit : Vous me regardez donc comme le seul et véritable patriarche de Constantinople? Sur la réponse approbative d'Andronic, le prélat prononce, au nom de la très-sainte Trinité, une excommunication contre tous ceux qui tenteroient de rétablir Athanase. Interdit et frappé de ce coup, auquel il étoit loin de s'attendre, l'empereur se retira sans répondre un mot. Le motif secret de toute sa conduite envers Athanase étoit l'espoir de le voir annuler l'anathème qu'il avoit lancé contre lui. Il venoit de s'en attirer un autre. C'étoit beaucoup trop de deux excommunications pour un prince aussi pusillanime. Il rassemble les évêques, leur communique ce qui vient d'arriver, les consulte, et leur demande un remède à ses inquiétudes. On n'en trouve point d'autre que de négocier de nouveau auprès de Jean, qui fut tellement importuné, qu'il fit passer à l'empereur une révocation de l'anathème qu'il avoit lancé contre tous ceux qui vouloient le rappel d'Athanase, leur donnant l'absolution, mais sans approuver ce rappel, qu'il condamnoit et réprouvoit au contraire. Andronic ne lut aux évêques que la pre-

mière partie de cet écrit, et ne leur fit point part de la condamnation prononcée, parce qu'il croyoit que la déclaration devoit faire cesser toute résistance, et ne laissoit aucun prétexte au clergé. En conséquence, il convoque une grande assemblée : on y passe deux jours à discuter sans prendre aucun parti. Impatienté de cette incertitude, Andronic se transporte à l'assemblée, en fait sortir tous les partisans d'Athanase, et se rend avec eux auprès de ce patriarche. On le revêt des habits pontificaux; on l'amène à Sainte-Sophie, accompagné d'une foule innombrable; enfin on l'installe sur le siége patriarchal. L'empereur, devant ainsi terminer cette affaire, auroit mieux fait de faire cette singulière démarche avant de rendre publique la résistance du clergé, et dans le moment où, pour la première fois, il étoit allé trouver dans sa retraite le patriarche Athanase. Jean sortit de Constantinople le 24 août, lendemain de l'installation de son rival. Il alla finir ses jours à Sozopole, sa patrie, après avoir protesté contre la violence qui lui avoit été faite.

LIVRE CENT-QUATRIÈME.

An. 1304. Andronic se livroit à ces tracasseries (qu'il auroit pu éviter, si elles n'avoient pas été dans ses goûts) pendant que ses troupes en venoient aux mains avec les Turcs. Les dangers que couroit l'empire, menacé par les barbares, l'incertitude où l'on devoit être sur les dispositions des étrangers qu'on leur opposoit, auroient occupé tout autre prince. Mais le clergé, le patriarche, une excommunication, avoient la préférence aux yeux de l'empereur. Il oublioit tout pour un synode. Tandis qu'il alloit lui-même chercher dans sa retraite Athanase, qui ne demandoit pas mieux que d'en sortir, les Catalans traversoient la Propontide, et débarquoient au cap d'Artace, près duquel étoit située la ville de Cyzique. Ce canton étoit renommé par sa fertilité; on y récoltoit deux moissons dans une année et des fruits de toute espèce. Les Turcs ne l'oublièrent point; et, après l'avoir dévasté, séduits par la beauté du climat, ils firent des dispositions pour s'y établir. Cyzique étoit défendue par un retranchement insuffisant pour arrêter les ennemis sans un détachement de bonnes troupes, que les Turcs attaquèrent sans succès. Ils furent repoussés avec perte. A cette nouvelle, Roger résolut de les surprendre. Il assemble sa troupe et la harangue, lui mettant devant les yeux la gloire et le butin, deux mobiles qui font braver la mort à tous les soldats. Donner aux Turcs comme aux Grecs une haute idée de leur bravoure, pour effrayer les uns, en imposer aux autres; débuter par une victoire, afin d'assurer le succès de leur expédition et de justifier la confiance que

l'empire met en eux; tels sont les devoirs que rappelle aux Catalans leur général. Tous répondent par des acclamations, et demandent d'aller au combat. Roger, pour que cette ardeur soit plus durable, modère un peu leurs transports en leur représentant les avantages de la discipline, qui rend la victoire plus complète et plus sûre, et donne, à son défaut, des ressources qui la ramènent : il leur trace l'ordre dans lequel ils doivent avancer; leur décrit la manière de combattre les Turcs, celle dont il faut faire usage pour les recevoir, enfin les précautions à prendre pour les surprendre ; et termine par leur faire observer qu'ayant devant eux des ennemis qui ne faisoient jamais de quartier, ils étoient dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Ces représentations sont écoutées avec impatience; on brûle d'aller à l'ennemi ; on jure de suivre les conseils de Roger. Ce général profite de cette ardeur. L'armée s'ébranle : on se met en marche. L'avant-garde étoit composée par la cavalerie et commandée par Roger et Marules : on y remarquoit deux drapeaux, l'un aux armes de l'empereur, et sur l'autre étoient celles de Roger. Ce corps étoit suivi de l'infanterie, sous les ordres de Corbaran d'Alet, sénéchal de l'armée. Deux étendards s'y voyoient également, aux armes de Jacques, roi d'Aragon, et de Frédéric, roi de Sicile. Ces bannières ont fait croire à quelques historiens que, d'après le traité passé entre l'empereur et Roger, les soldats de ce dernier devoient prendre possession, au nom de leurs souverains, des pays dont ils s'empareroient. Il est absurde de supposer qu'Andronic eût appelé et soudoyât des étrangers pour ne pas profiter de leurs victoires. Ce fut peut-être l'intention secrète de Roger; mais il se garda bien d'en faire une des conditions du traité qu'il passoit avec un prince dont il venoit défendre les états. Les Catalans, après avoir marché toute la nuit, arrivèrent au point du jour près des Turcs, qui reposoient dans une trom-

peuse sécurité sous leurs tentes avec leurs familles, au milieu d'un butin que, suivant leur coutume, ils traînoient à leur suite. L'avant-garde de Roger se jette sur eux, en massacre une partie. Quelques Turcs se mettent en défense et se battent en désespérés. A l'arrivée des Catalans, le champ de bataille présente le spectacle d'une boucherie plutôt que d'un combat. On porte à treize mille le nombre des morts. Les vainqueurs n'épargnèrent que les femmes et les enfans pour en faire des esclaves. Ils s'emparèrent du butin, qui étoit considérable. A la nouvelle de cette victoire, les habitans de Constantinople firent éclater leur joie. Elle augmenta lorsqu'ils virent dans le port quatre galères chargées des effets les plus précieux, que Roger adressoit aux deux empereurs; circonstance qui rend plus invraisemblables les conjectures qu'on a faites sur les projets de ce général. Les Catalans envoyèrent à la princesse Marie, épouse de Roger, une portion du butin qui leur avoit été distribué. Ce présent fut fait au nom de l'armée. La gloire et les succès de Roger tourmentoient les grands de l'empire et les courtisans. Ils le peignoient à l'empereur comme un homme dangereux, qui devenoit trop puissant, et qui pourroit, quand il le voudroit, se rendre maître de l'état. Michel partageoit ces craintes, et les inspiroit à son père. Il comparoit la victoire éclatante que venoit de remporter Roger sur les Turcs avec sa fuite honteuse devant ces mêmes ennemis, quoiqu'il eût une armée beaucoup plus nombreuse que ne l'étoit celle du général; et le résultat de ce parallèle le couvroit d'opprobre à ses propres yeux. Plein de rage, il résolut de nuire, en tout ce qui dépendroit de lui, aux Catalans, et jura dans son cœur de perdre leur chef. Celui-ci venoit de commettre une de ces fautes qui n'échappent point à l'envie. Au lieu de profiter de la terreur qu'éprouvoient les Turcs, et de poursuivre sa victoire, il laissa les siens se reposer dans un lieu qui

n'avoit que trop de charmes. Les Catalans passèrent plusieurs mois dans la mollesse et l'inaction. Au moment de se mettre en campagne, l'hiver ayant fait sentir ses rigueurs, les chefs de l'armée tinrent conseil, et convinrent d'attendre le retour du printemps pour reprendre les armes. On choisit Cyzique pour prendre les quartiers d'hiver, et Cyzique fut une autre Capoue. Roger, qui aimoit l'ordre, voulant éviter toute querelle entre les habitans de cette ville et ses soldats, fit nommer douze commissaires, dont six étoient pris parmi les citoyens, pour prévenir ou régler tous les différends et maintenir la discipline militaire. Ferdinand d'Aones alla passer la mauvaise saison avec sa flotte à l'île de Chio. Ces dispositions faites, Roger prit la route de Constantinople, où l'attiroit le désir de revoir la grande duchesse, sa femme, et de s'entendre avec Andronic sur les projets de campagne. L'empereur lui fit l'accueil le plus flatteur, approuva ses plans, et lui donna des sommes d'argent pour ses soldats. Quant au prince Michel, il eut l'imprudence de refuser sa porte à Roger, lorsqu'il se présenta dans son palais, prétendant que les Catalans commettoient des exactions dans la ville de Cyzique. C'étoit une accusation sans fondement, pour laquelle il falloit se concerter avec le général au lieu de l'écarter. Mais la vue d'un guerrier victorieux réveilloit dans Michel de tristes souvenirs. L'union des Catalans entre eux fut troublée par Ferdinand Ximénès d'Arénos, jaloux de Roger, officier brave, mais ambitieux, et chagrin de ne pas occuper dans l'armée un rang auquel il avoit moins de droits que de prétention. Il part un jour de Cyzique, emmenant les siens avec lui. Il prit le chemin d'Athènes pour retourner en Sicile. Le duc d'Athènes lui fit des propositions qu'il accepta. Nous verrons reparoître Ferdinand sur la scène.

Vers le mois de mars, l'impératrice douairière Théodora, mère d'Andronic, mourut, et son fils lui fit ren-

dre les derniers devoirs avec une pompe fastueuse. Pendant plusieurs jours toutes les affaires furent suspendues, et les tribunaux fermés. L'empereur ne quitta point le cercueil, et fit de grandes démonstrations pour exprimer sa douleur. Il auroit mieux fait de la rendre heureuse pendant sa vie, en ne lui laissant point outrager les mânes de Paléologue, en ne refusant point la liberté de Constantin, qu'Andronic avoit la cruauté de traîner dans une cage pendant ses voyages. Théodora fut enterrée, suivant ses intentions, au monastère de Lipse. C'étoit une princesse pieuse, que les pauvres regrettèrent. Quelque temps après cet événement, l'impératrice Irène voulut aller voir sa fille Simonide, mariée au crâle de Servie. Elle se proposa d'emmener avec elle Jean, despote, et l'aîné de ses enfans. L'empereur, qui n'abandonnoit jamais ses projets de mariage, ne le lui permit qu'à condition que celui de Jean avec la fille de Chumne, préfet de Cariclée, seroit consommé avant le départ. Irène vainquit sa répugnance. Le lendemain des noces elle partit. L'empereur la conduisit à quelques journées de Constantinople. Jean mourut quatre ans après sans postérité. Il y eut cette année au mois d'août un tremblement de terre qui ébranla les îles de Crète et de Rhodes, ainsi que le Péloponèse. Les secousses ne se firent point sentir dans la capitale; mais elle éprouva une terreur causée par un événement de si peu d'importance en lui-même, que ce seroit un devoir de le passer sous silence sans l'effet qu'il produisit. Un diacre, après avoir vécu avec le faste d'un prince, se ruina, fit des dettes, et finit par se pendre. L'effroi régna dans Constantinople : cette mort volontaire fut regardée comme une calamité publique, et le deuil fut général. Ces suites d'une aventure à laquelle on ne donne presque aucune attention dans les grandes villes prouvent que le suicide étoit très-rare à cette époque dans la capitale de l'empire.

Les Mogols établis dans le Korasan n'étoient plus, depuis quelques années, ennemis des Grecs, et ne désoloient plus les frontières. Cazan, leur chef, ayant épousé la fille du roi d'Arménie, embrassa la religion chrétienne. Depuis sa conversion il faisoit la guerre aux Turcs et vouloit aider les chrétiens à reprendre le royaume de Jérusalem. Ce prince se faisoit remarquer par l'amour de la justice et la sagesse de son administration. Voyant qu'il pourroit lui être utile pour garantir les frontières orientales de l'insulte des musulmans, Andronic avoit recherché son alliance. Cazan, se prêtant à ses vues, défendit, sous des peines sévères, à ses sujets d'attaquer les Grecs, et menaça les Turcs de leur faire la guerre, s'ils ne cessoient leurs incursions. Ces moyens réussirent, et pendant la vie de Cazan les provinces grecques furent respectées. Mais ce prince étant mort prématurément, après n'avoir régné que pendant six années, les musulmans recommencèrent le cours de leurs brigandages. On eut recours aux Catalans, qui goûtoient les délices de Cyzique. Il fallut, pour les en arracher, les ordres les plus précis d'Andronic. Au moment d'obéir, une querelle, qui pouvoit avoir les suites les plus funestes, quoiqu'elle eût une cause légère, prolongea leur séjour. Deux Alains étant venus chercher la farine du blé qu'ils avoient mis au moulin, virent arriver des Almogavares qui insultèrent la meunière. Les Alains la protégèrent, et dans la dispute s'exprimèrent avec mépris sur le compte de Roger, osant même le menacer d'un traitement semblable à celui qu'ils avoient fait éprouver au grand-domestique Alexis Raoul, précédemment égorgé par eux. La nuit suivante les Almogavares tombèrent à l'improviste sur les Alains, dont ils massacrèrent une partie. Au jour on prit les armes; on en vint aux mains. Les Almogavares furent vainqueurs. Les Alains se retirèrent avec une perte de trois cents, au nombre desquels étoit le

fils de George, leur chef. Cet accident augmenta le fureur. Tous vouloient déserter. Roger fit tout ce c dépendoit de lui pour apaiser le juste ressentiment George, lui offrant de l'argent et des cadeaux pour dédommager de la mort de son fils. Ce fut aux yeux George une nouvelle insulte : mais il dissimula, se p posant de se venger à la première occasion. Cette qu relle différa le départ de l'armée, qu'on ne pouv mettre en route que la paix ne fût rétablie. Elle se m enfin en mouvement au mois de mai. Elle étoit rédui à six mille Catalans (y compris les Aragonois et le Almogavares), à mille Alains, à quelques compagnie de troupes grecques sous les ordres de Marules et d grand primacier Nestonge. Tous deux devoient obéi à Roger, qui avoit le commandement général. Il dirig son armée sur Ancyre, d'où bientôt elle partit pou faire le siége de Germe. Quoique les Turcs fussent e force dans cette place, ils l'évacuèrent à l'approche de Catalans. De Germe, Roger fit prendre la route de l Phrygie. Il y traita le commandant d'une des villes c cette province avec une sévérité qui dut lui faire beau coup d'ennemis. Ce commandant étoit Cranislas, ap partenant par sa naissance à l'une des premières famill de Bulgarie. Dans la guerre de Michel Paléologue du fameux Lacanas, ayant combattu pour l'empere grec, il fut pris et condamné à une détention rigou reuse. Il brisa ses fers, se rendit à Constantinople, s plaire à Andronic, qui lui donna un commandeme dans l'Asie. Malgré cette protection, Roger le condam avec douze de ses soldats à être pendu. Il est difficile c croire que le grand-duc rendit sans raison un jugeme aussi sévère. On suppose qu'il avoit commis quelq faute contre la discipline ; mais les historiens se so contentés de rapporter le fait en se taisant sur le mot Cranislas étoit estimé ; son sort inspira de l'intérêt ; l Grecs sollicitèrent sa grâce et l'obtinrent. L'armée pou

vit sa marche vers Philadelphie, située sur le Pac-
et assiégée par l'émir Caraman Alisyras. Les ha-
ans étoient réduits aux dernières extrémités et à
ites les horreurs de la faim. Les alimens les plus mal-
ns s'y vendoient au poids de l'or. Au bruit de l'arrivée
Catalans, Alisyras lève le siége, et vole à leur ren-
ntre, ne laissant que le nombre de soldats suffisant
ir maintenir le blocus. Les deux armées sont bientôt
présence. Celle des Turcs étoit de douze mille
nmes d'infanterie et de huit mille de cavalerie,
Caramans de naissance, c'est-à-dire de la province
passoit pour produire les hommes les plus forts et
plus braves. Du côté des Catalans, la discipline et la
que suppléèrent au nombre. Ils mirent en déroute
nusulmans et les jetèrent sur Philadelphie. Ceux-
rallièrent sous les murs de la ville, et se battirent
fureur. Mais ils opposèrent une résistance inutile.
Catalans en firent un tel carnage, qu'on prétend
sur les vingt mille il n'en échappa que quinze
A la vue de cette bataille, les habitans de Phila-
ie qui s'étoient réunis, sortirent de la ville, al-
au-devant de l'armée qui venoit de les délivrer. A
tête étoient leurs magistrats et Théolepte, leur
e, le même prélat dont nous avons rapporté l'ex-
on contre Tarchaniote. Les troupes de Roger
rent triomphantes dans la ville, observant le plus
ordre; la cavalerie étoit séparée des fantassins
es voitures et des chars couverts d'un riche butin
hargés de captifs. Pour rendre cette entrée plus
euse, les officiers étoient vêtus d'étoffes de pourpre
soie, ainsi que les soldats. C'étoient les dépouilles de
mi qui les avoit enlevées d'abord aux Grecs. On
es vainqueurs pendant quinze jours, et l'empe-
fit faire à Constantinople des réjouissances pu-
es.

ndant son séjour à Philadelphie, Roger prit des

mesures pour la sûreté du pays. Il fit plusieurs expé-
tions pour chasser les Turcs, qui s'étoient emparés
plusieurs places maritimes. Il commença par le fort
Culé, dont la reprise fut d'autant plus facile, que l'e
nemi disparut à son approche. Roger, qui savoit q
les habitans n'avoient point défendu leur ville, les trai
sévèrement. Il fit trancher la tête au gouverneur
pendre le plus ancien des capitaines de la garnison.
Culé l'armée rentra dans Philadelphie, où, suivant l
historiens, elle tint une conduite opposée à celle qu'e
avoit d'abord tenue, et commit beaucoup d'exaction
pillant même et ravageant les propriétaires. Après u
séjour de peu de durée, elle se mit en route po
Magnésie, en côtoyant le Méandre. Attaléiote comma
doit dans cette place; et comme il ne rendoit auc
compte, il avoit l'habitude de la considérer comme
propriété, refusant de reconnoître Nestonge Duca
gouverneur de la province. Attaléiote s'étoit assuré
l'impunité par sa conduite envers les citoyens, qui l
étoient dévoués, et dont il avoit su gagner l'affectio
Il rendit les plus grands honneurs à Roger qui l
accorda hautement sa protection. Sensible à ces hom-
mages, le général le recommanda vivement à l'empe-
reur, et prévint ainsi la disgrâce du commandant, pro-
voquée par Nestonge. Celui-ci résolut de se venger. Pou
y parvenir, il annonça le projet de revenir à la cour.
vouloit se joindre aux ennemis de Roger et le perdre
Sans aucune défiance, le grand-duc, qui désiroit que sa
femme vînt le trouver, le chargea de disposer les escortes
nécessaires pour la sûreté de la princesse. Nestonge pri
avec lui l'un des secrétaires du général; ils firent en-
semble un plan d'accusation contre Roger, qu'ils dé-
noncèrent comme voulant usurper le trône. Mais Irène
sœur d'Andronic, et belle-mère de l'accusé, fit échouer
le complot. Son frère, dans une assemblée qu'il avoit
convoquée, prononça l'éloge du grand-duc, reconnois-

qu'il n'étoit point assez récompensé, et que le ıre et l'importance de ses services méritoient de ;rands honneurs. Cet éloge fut suivi de reproches ; adressés à Nestonge, et terminé par l'ordre de der le secrétaire de Roger. On lui coupa les cheveux barbe, et il fut conduit en prison. Cet exemple fit momentanément les ennemis du grand-duc: ils rent plus réservés sans en être moins dangereux; ièrent, pour frapper, et frapper avec succès, une ; occasions qui ne manquent jamais de se présenter les cours.

ndant que Roger étoit à Magnésie avec le projet ıire reposer ses troupes, il y reçut des députés que le de Tiria lui envoyoit pour l'appeler à son se-. Les Turcs, maîtres de la plaine où cette ville étoit e, n'y laissoient point entrer de convoi, s'empa-ıt de tout ce qui en sortoit, et désoloient les environs. r part sans délai avec une partie de sa troupe, et ant la nuit entre à Tiria. Au point du jour, les s, suivant leur coutume, viennent insulter la ville. ils étoient attendus. Corbaran d'Alet, sénéchal de ıée, fait une sortie et fond sur eux. Il les met en ute, en tue un grand nombre, et poursuit impru-ment les fuyards, qui se réfugièrent dans une mon-e. Arrivé au pied de cette montagne, Corbaran fait ndre ses cavaliers, et gravit avec eux les rochers en débusquer l'ennemi. La défense des Turcs étoit e. Les uns détachoient des pierres et les faisoient er sur les assaillans, les autres leur décochoient des ıes. Corbaran avoit déposé son armure, qui le gênoit ; sa marche. Il tenoit son casque à la main, lors-ıne flèche l'atteint et le frappe: il tombe, et sa mort ırage sa troupe, qui se retire et rentre dans Tiria. perte de ce guerrier fut pleurée de tous les soldats, connoissoient sa bravoure. Roger le regretta d'autant s, qu'il vouloit lui faire épouser une fille dont une

femme de l'île de Chypre l'avoit rendue père, et p
laquelle il avoit une vive tendresse. On rendit les h
neurs funèbres au sénéchal, dont le corps fut dé
dans un temple à deux lieues de la ville. On lui élev
tombeau de marbre, et l'armée y resta quelque te
pour honorer sa mémoire. Ensuite Roger la dirigea
Ephèse, où Bérenger de Rocafort devoit venir le tro
avec mille Almogavares et deux cents cavaliers.

Ce capitaine n'avoit point fait partie de l'expédit
parce qu'il étoit, lorsqu'elle eut lieu, en contesta
avec le roi de Naples. Bérenger, pendant la guerre, a
conquis une partie de la Calabre; et pour rendre
places, il exigeoit des sommes considérables du roi,
les lui refusoit, et cependant finit par les payer. R
fit à Rocafort l'accueil le plus flatteur. Il lui donna
dignité de sénéchal, et la fille qu'il avoit destiné
Corbaran. Il fit partir ensuite son armée pour la v
de Dania, après avoir envoyé tout le butin qu'il a
pris à Magnésie, qu'il regardoit comme la ville la p
sûre de la province. Il en fit son dépôt. A peine arri
à Dania, les Catalans voulurent en repartir pour al
réprimer l'audace de l'émir Sarcan, qui dévastoit
cantons voisins, et principalement la Pamphylie, où
Turcs avoient rassemblé toutes leurs forces. Ce mo
fit prendre à Roger la résolution de frapper un co
décisif. Au moment de l'exécuter, l'émir eut l'aud
de se présenter aux portes de la ville et de défier l
Catalans. Furieux de cette insulte, ceux-ci, dédaigna
de prendre les ordres de leurs chefs, s'élancent sur l
musulmans, les battent, les mettent en fuite, et le
tuent trois mille hommes. Roger, profitant habileme
de cette ardeur, donne, après quelques instans de repo
le signal du départ. On avoit à parcourir une vas
étendue de pays désolée pendant long-temps par le
Turcs, parce que les Grecs, trop foibles pour la dé-
fendre, s'étoient retirés depuis plusieurs années. On par-

courut la Carie et l'espace compris entre la mer Egée à l'Asie mineure. Cette marche se fit sans aucune résistance, les ennemis ayant disparu. Ils s'étoient retirés au mont Taurus, qui sépare la Cilicie de l'Arménie. Arrivés près de ce mont, les Catalans délibèrent sur la nécessité de faire une reconnoissance militaire pour savoir si les Turcs n'étoient point embusqués dans cette montagne. Ils gardoient en effet les passages, et des éclaireurs placés dans les gorges observoient l'armée de Roger. Ils furent aperçus ; et, se voyant découverts, ils sortent tous de leur retraite pour tomber à l'improviste sur les Catalans, qui n'avoient eu ni le temps de se reposer, ni celui de prendre leurs positions. On fait monter l'armée musulmane à trente mille hommes, compris dix mille cavaliers. Celle de Roger n'alloit pas à la moitié de ce nombre. En voyant arriver les Turcs avec impétuosité, les Almogavares, toujours prêts à combattre, frappent la terre en criant, *fer, réveille-toi!* Ce cri sert de signal. On en vient aux mains avec un égal acharnement. Les Catalans, écrasés par le nombre, commençoient à perdre courage, lorsque leurs officiers les raniment en proférant un seul mot, *Aragon*. Ce mot, qui leur rappelle leur patrie et leur gloire, produit un effet magique ; ils font d'incroyables efforts, et parviennent à repousser les Turcs, qui se retirent en continuant toujours de se battre avec intrépidité. Les Catalans les poursuivent jusqu'à la nuit, que la crainte d'une surprise leur fit passer sous les armes. Les Turcs perdirent dix-huit mille hommes dans cette bataille, qui se livra le 16 août. An. 130
Il fallut huit jours pour ramasser le butin. Roger fit avancer sa troupe jusqu'à la Porte de fer, nom d'un défilé qui sépare la Natolie de l'Arménie, où ce défilé conduisoit. Les Catalans vouloient toujours marcher en avant et pénétrer jusqu'aux bornes de l'ancien empire romain, qu'ils avoient le désir de conquérir et de faire rentrer sous la domination d'Andronic. Mais l'hiver

approchoit; on se trouvoit dans un vaste pays, sans provisions, sans ressources, au milieu d'une population ennemie dont on ne connoissoit point les dispositions. Un échec dans cette contrée inconnue pouvoit amener la ruine de l'armée. La prudence commandoit impérieusement la retraite. Roger le sentit, et quoiqu'il fut très-contrarié de ne pouvoir profiter de l'ardeur de ses braves soldats, il les arrêta, et les fit rétrograder sur Dania, par la route qu'ils avoient parcourue.

Il devoit bientôt faire une triste expérience, et recevoir sur la confiance qu'il accordoit aux Grecs une leçon dont sa franchise l'empêcha de profiter. Nous avons vu l'accueil que lui avoit fait Attaléiote, dont les démonstrations étoient d'autant plus viles qu'elles couvroient de perfides desseins. Roger, croyant à sa sincérité, l'avoit fait dépositaire de ses trésors. Depuis son départ de Magnésie, il envoyoit dans cette ville tout le butin pris sur l'ennemi. Cette place étoit forte, et le grand-duc ne doutoit point de la fidélité d'Attaléiote. Ce ne fut donc point sans la plus grande surprise qu'il en trouva les portes fermées et les habitans, ainsi que la garnison, sous les armes et disposés à le traiter en ennemi. Bientôt il apprit que le commandant grec avoit ou fait égorger ou mis dans les fers tous les Catalans qu'il avoit laissés dans la ville pour la garde de ses effets. Furieux à cette nouvelle, Roger veut se venger, et fait le siége de Magnésie. Mais ses troupes n'étoient point assez nombreuses pour faire un siége en règle. Il avoit contre lui des gens qui ne devoient attendre aucun quartier, parce qu'ils étoient comblés de ses bienfaits. Après quelques jours d'attaque, comptant sur la bravoure et l'impétuosité de ses troupes, il ordonne un assaut général; mais elles sont repoussées. C'étoit le premier échec qu'éprouvoient les Catalans. Leur général s'y montre d'autant plus sensible, que les Magnésiens l'insultoient du haut de leurs remparts, et bravoient sa colère impuissante. Outré

de dépit, il forme le projet de prendre la place par famine. Il commence par faire un plan dont le but étoit de détourner le cours de la rivière [a] qui traversoit Magnésie, et de la priver d'eau. A peine les travaux préparatoires sont-ils achevés, que la garnison les détruit dans une sortie. Obligé de les abandonner parce qu'il n'avoit point assez de monde, Roger vouloit toujours continuer le siége. Andronic lui envoyoit depuis quelque temps des ordres pressans pour aller rejoindre le prince Michel, qui faisoit la guerre aux Bulgares. Quand le général eut reconnu l'impossibilité de prendre Magnésie, il leva le siége, après avoir publié l'ordre de l'empereur, afin de mettre son honneur à couvert.

Cette guerre de Bulgarie avoit pour cause première le mariage de Simonide avec le crâle de Servie; et l'empereur, en sacrifiant sa fille pour se délivrer d'un ennemi, s'en étoit fait un autre non moins puissant. Il avoit exigé du crâle le renvoi de la sœur de Venceslas, roi des Bulgares, et cette sœur reçut un double outrage d'Andronic. Michel Ducas, fils du gouverneur de Thessalonique, avoit épousé Anne Paléologine, fille de Michel Paléologue. L'ayant perdue, il prit pour femme la sœur de Venceslas, quoique répudiée par Urosc. Son beau-frère, qui regardoit ce mariage comme une insulte, fait venir à Constantinople Michel Ducas, et convoque une assemblée nombreuse, composée d'évêques, de moines, de sénateurs, de citoyens, et qu'il érige en tribunal. On fit comparoître Michel, dont la justification ne fut point admise. Andronic le condamna, ainsi que sa femme et ses enfans, à une prison perpétuelle, après l'avoir déclaré criminel d'état. Tous ses biens furent confisqués, et donnés à l'empereur Mi-

[a] C'étoit le Méandre, dont Ovide a célébré les nombreuses sinuosités. Les modernes, qui n'ont pas été toujours heureux dans les changemens de noms, lui ont substitué celui de *Madre*, nom que porte aujourd'hui le Méandre.

chel. Ducas ayant essayé de se sauver, on le transféra dans la prison de Blaquernes, où il fut gardé à vue. Venceslas avoit donc à venger un double affront fait à sa sœur par Andronic. Beaucoup de guerres ont eu des causes moins graves. Outre ce motif de vengeance, ce prince avoit à reprendre plusieurs villes conquises sur la Bulgarie par les Grecs. Voyant leur foiblesse, il saisit un moment favorable, et s'empara de quelques places importantes. Le bruit de ses succès inquiéta l'empereur; il crut devoir opposer son fils à Venceslas. Ce prince n'avoit d'autres faits d'armes qu'une déroute honteuse. Son père lui donne pour conseil Glabas, protostrator, également connu par sa bravoure et sa prudence. Une longue expérience le rendoit propre aux plans de campagne. Malgré son habileté, les Grecs sont battus près d'Andrinople par les Bulgares. Michel, pour réparer cet échec et recouvrer son honneur, fait d'incroyables efforts, rappelle sous ses drapeaux d'anciens soldats oubliés dans les provinces et sans service, parvient à former une armée. Mais il n'avoit pas les fonds nécessaires pour la solder. Il sacrifie sa vaisselle, en fait de la monnoie, et se crée ainsi des ressources, secondé par l'impératrice son épouse, qui, pour les augmenter, vendit généreusement ses bijoux. En peu de temps Michel eut un corps d'armée suffisant pour résister à l'ennemi. Apprenant qu'Eltemir, oncle de Venceslas, dévastoit la Romanie, il se rend à marches forcées dans cette province, la délivre des Bulgares, qu'il bat complètement, et revient à Andrinople. Théodore, frère de Michel, porta la nouvelle de ce succès à Constantinople. On y célébra par des fêtes une victoire qui n'étoit rien moins que décisive. Les Bulgares faisoient des préparatifs imposans, et se préparoient à reprendre l'offensive. Ce fut dans ces circonstances qu'Andronic, qui craignoit pour son fils, appelle Roger à son secours. Les Catalans n'avoient laissé qu'à regret Magnésie. Forcés de partir

sans se venger, ils avançoient lentement, se dédommageant le long de la route en rançonnant les habitans et pillant les propriétés. La nouvelle de ces brigandages parvint au camp de Michel, dont les soldats, voulant venger les citoyens, demandoient à grands cris d'aller combattre les Catalans. Ceux-ci, plus aguerris, accoutumés aux combats, à la fatigue, seroient facilement venus à bout d'une milice énervée, qui nuisoit à quelques pelotons de bonnes troupes, et rendoit leur courage inutile. L'empereur Michel écrivit à son père, en le priant d'empêcher la jonction de l'armée de Roger avec la sienne. Andronic fit donner l'ordre au grand-duc de n'envoyer que mille hommes à son fils, et de diriger le reste sur l'Asie, où l'on avoit besoin d'eux. On ne dit point si la première partie de cet ordre fut exécutée : c'étoit exposer ce détachement à beaucoup de dangers. Roger alla faire cantonner sa troupe dans les environs de Gallipoli.

A cette époque environ, Constantin Porphyrogénète fut enlevé en peu de jours dans sa prison par une esquinancie. Son frère, qui, par une rigueur excessive et non justifiée, avoit abrégé ses jours, voulant qu'il mourût chrétiennement, lui fit donner dans ses derniers instans tous les secours de la religion. Il se seroit mieux conduit en ne faisant pas de sa vie un long supplice : cette religion lui commandoit le pardon des offenses. Andronic ne voulut même pas voir son frère, sous prétexte qu'il avoit été condamné, et que ce seroit compromettre sa dignité. Constantin demanda le patriarche, qui se rendit auprès de lui. Le prince, s'étant mis entièrement à sa disposition pour savoir ce qui seroit le plus agréable à Dieu, et suivre aveuglément ses conseils, le prélat lui répondit en l'exhortant à se faire moine. C'étoit alors mourir en saint. Constantin obéit et prit le nom d'*Athanase*. Il ne songea plus qu'à ses derniers momens. Les historiens rapportent qu'Andro-

nic, ayant envoyé près de lui pour s'informer de sa volonté envers le fils qu'il laissoit, il lui répondit qu'il n'avoit plus de fils. Si ce trait, que l'esprit du siècle a fait louer comme une preuve d'abnégation de soi-même, est vrai, il en faut conclure que la détention, ou le zèle mal éclairé du patriarche avoit affoibli Constantin : il mourut le 5 mai 1306. Andronic voulut qu'il fût inhumé hors de la ville, et que sa tombe n'eût rien qui la distinguât de celle des autres particuliers. On n'attendoit rien de mieux de celui qui avoit négligé de rendre les derniers devoirs à son père. Ce fait, et sa conduite envers Constantin, dont il fut le juge et le geôlier, seroient autant de taches à la gloire de ce prince, si ce prince avoit jamais eu quelques droits à la gloire. Mais, au lieu de s'occuper des soins de l'empire, il ne songeoit qu'aux disputes religieuses, et nous sommes forcé d'y ramener le lecteur.

La réunion des arsénites étoit l'idée dominante d'Andronic; rien ne le décourageoit; et quoiqu'il eut dû remarquer que le résultat de ses tentatives étoit de leur donner plus d'importance et d'audace, il en fit cette année une nouvelle à laquelle il donna plus d'éclat qu'aux précédentes. Il convoque pour le 29 septembre une nombreuse assemblée; il y avoit plus d'évêques, plus de prêtres, plus de moines que dans les autres. L'empereur fit sortir de prison Jean Tarchaniote, qui n'avoit commis d'autre crime que d'être un arsénite très-fervent. Il devoit soutenir la discussion, comme l'un des plus instruits de la secte. Ainsi, par une inconséquence remarquable, on remettoit en doute et l'on soumettoit de nouveau à l'examen une doctrine pour laquelle il étoit condamné. Andronic présidoit l'assemblée, la couronne sur la tête, et revêtu de tous les ornemens de la dignité impériale. Les historiens ont conservé (ou composé) un très-long discours qu'il y prononça. Plusieurs aveux très-inconvenans sont de nature

augmenter la méfiance que doivent inspirer les harangues transmises par ceux qui écrivent l'histoire. La ıgularité de celle d'Andronic mérite une exception à règle que nous nous sommes prescrite d'omettre ces ;cours. Après avoir exposé toutes les démarches qu'il 'aites pour faire rentrer les arsénites dans le sein de 'glise, et défini, en vrai casuiste de profession, tous les ractères du schisme et toutes ses nuances, il prétend ır prouver qu'ils sont schismatiques, et leur démon-r qu'il ne leur reste plus aucune excuse pour différer ıbjurer leur erreur, de se réunir aux autres Grecs et rompre comme eux tout commerce avec les Latins. ıppelant ensuite le tendre amour qu'avoit pour lui ichel Paléologue, et les droits de son père à sa reconissance, il montre en même temps l'ingratitude la us choquante, en disant qu'il ne *l'en a pas moins ndamné à être privé de la sépulture*, et que cet empeur si redoutable, toujours occupé du bonheur de ses jets, n'avoit pas reçu à sa mort les honneurs que Église accorde au dernier des chrétiens. Il déclare oir voulu que sa première femme fût *traitée comme digne de la sépulture*, parce que la mort l'avoit surprise ant qu'elle eût eu le temps de se purifier de la tache le traité sacrilége avec les Latins avoit répandue sur s Grecs. Il se vante d'avoir défendu de célébrer son niversaire, quoi qu'elle fut une des princesses les plus rtueuses. Il justifie ces rigueurs excessives en disant le tout doit être sacrifié à la religion. Professant pour rsène la vénération la plus entière et un amour *vraient filial*, assurant qu'il n'oubliera jamais les marques affection qu'il en reçut, il reproche aux arsénites de êter à ce patriarche des intentions qu'il n'avoit pas. raitant Athanase de saint, il se repent d'avoir longmps résisté à la volonté de Dieu, en ne le rétablissant s plus tôt qu'il ne l'avoit fait sur le siége de Constanıople; il avoue qu'il avoit partagé pendant long-temps

les préventions dont il étoit l'objet, le croyant trop sévère; mais qu'il reconnoissoit que telle étoit la volonté du Seigneur, qui punissoit quelquefois rigoureusement, et qu'Athanase étoit son image. Après des raisonnemens sans nombre sur la validité des ordinations, il finit par inviter les arsénites à répondre, en choisissant pour leur défense le plus éloquent d'entre eux, parce que tous n'avoient pas la liberté de parler. Il sembloit qu'il prévît ce qui devoit arriver. Les arsénites mirent en avant les aveugles dont la mutilation étoit un langage muet, mais expressif. Ils avoient toujours observé cette tactique dans les diverses assemblées qui s'étoient tenues. Ces prêtres, privés de la vue, témoignages vivans de la cruauté de Michel, produisoient toujours de l'effet. Ils répétèrent leurs rôles, redirent ce que souvent ils avoient exposé, prétendant être les seuls en état de rendre la paix à l'Eglise, et recommencèrent le récit de ce qui s'étoit passé depuis la déposition d'Arsène, insistant toujours sur l'excommunication lancée par ce patriarche. Andronic ripostoit, nioit la validité de cet anathème. La discussion s'animoit, se prolongeoit : la fin du jour n'y mit point de terme. Des moines prirent la parole, insultèrent Athanase, huèrent l'empereur, qui les fit chasser. Adressant ensuite des reproches à leurs supérieurs, qui ne les avoient pas tenus dans leurs devoirs, il exprime moins de chagrin sur l'injure personnelle qu'on venoit de lui faire que sur celle dont Athanase étoit l'objet. Il se répandit en louanges exagérées sur les vertus de ce prélat. Mais, comme l'observe un contemporain [a], il ne produisit pas plus d'effet que s'il eût parlé à des sourds, ou gesticulé devant des aveugles. L'impression qu'il fit ressembloit au mépris. Ce fut le sentiment qu'il inspira. Honteux de l'humiliation gratuite qu'il éprouvoit, il congédia l'assemblée au milieu de la nuit. Craignant les cabales des religieux, il

[a] Pachymère.

à mettre des gardes aux portes de leurs monastères. Tel fut le résultat d'un projet ridicule, et d'une conférence où l'on vit un empereur jouer le rôle d'un moine, et se dégradant lui-même devant sa cour et son clergé. Cette manie de querelles théologiques s'étendit au-delà de Constantinople, tant l'exemple des rois est contagieux. La princesse Anne, veuve de Nicéphore, despote d'Epire, avoit, comme nous l'avons raconté, marié sa fille Ithamar Comnène à Philippe de Tarente, fils de Charles II, roi de Naples. On exigeoit, contre les traités, que la jeune princesse renonçât à la communion grecque, et que les états qu'elle apportoit en dot en fissent autant, et fussent soumis à la juridiction des évêques latins. Anne, indignée qu'on se jouât ainsi des engagemens contractés, regarda ses obligations comme annulées, et crut pouvoir disposer de la dot de sa fille. En conséquence, elle conçut le projet de marier son fils Thomas à la princesse Paléologue, fille de l'empereur Michel, en donnant au premier les états d'Ithamar. Andronic approuva ce projet, qui brouilla les cours d'Epire et de Naples. Furieux de ce procédé, Philippe embarque des troupes sur vingt-quatre vaisseaux, et porte le fer et la flamme sur les terres de la princesse Anne. Celle-ci n'avoit point compté sur le secours d'Andronic, mais sur elle-même : elle n'épargne rien pour lever une armée, qui chasse en peu de temps celle de Philippe, et l'oblige à se rembarquer.

Le séjour des Catalans à Gallipoli ne laissoit pas l'empereur sans inquiétude. Roger étoit venu rendre compte à ce prince de ses opérations depuis qu'il étoit en campagne, réclamer la paie de son armée, et faire des observations sur l'inconvénient de partager sa troupe en deux corps, et d'envoyer mille hommes à Michel. Andronic donna de grands éloges à la conduite militaire du grand-duc, promit de payer, et renouvela l'ordre de conduire les mille hommes à son fils. Roger,

mécontent, se rendit à Gallipoli. En le voyant reven
sans argent, ses soldats murmurèrent hautement, d'abo
contre Andronic, et bientôt contre leur général, qu'i
accusoient d'être d'accord avec ce prince. Ils en vinre
même au point de menacer Roger, qui, pour sort
d'embarras, commit une imprudence qu'on peut rega
der comme l'une des causes de sa perte. Il fait rang
ses troupes sous les armes, et, dans un discours étudi
leur prodigue les louanges dues à leur bravoure, sa
oublier celles auxquelles il avoit droit. Passant à l'em
pereur, il met en parallèle la conduite de ce prince
les services que les Catalans lui ont rendus; il rappell
les justes sujets de plaintes qu'il avoit contre lui dire
tement, puisque Andronic avoit laissé impunie la tra
hison d'Attaléiote, et sembloit le protéger par les ordr
réitérés adressés dans le temps au grand-duc pour l'em
pêcher de se venger, en le forçant de lever le siége d
Magnésie; il rappelle les promesses positives de provi
sions abondantes faites par Andronic, qui manquoit à
sa parole, puisqu'ils étoient sans vivres et sans argent
il trouvoit dans ce dénûment une excuse aux désordre
que leur avoit fait commettre la faim, ajoutant que l'em-
pereur en étoit seul responsable. Il termina par dire que
si le prince Michel, comme on en faisoit courir le brui
depuis long-temps, marchoit à sa rencontre, il s'avan-
ceroit à quarante pas, et, suivant l'usage, fléchiroit l
genou; mais qu'en se relevant de cette humble posture
il n'oublieroit point que sa vie et son épée étoient a
service de ses compagnons d'armes; qu'il avoit fait ser-
ment de vaincre ou de mourir avec eux, et qu'il leu
en donneroit l'exemple. Ce discours calma les esprits o
plutôt leur donna le change en détournant sur l'empe-
reur les reproches qu'on adressoit à Roger. Celui-ci n
tarda pas à sentir son imprudence; mais, pour la ré-
parer, il en commit une plus grande; ce fut d'écrir
au prince dans les termes les plus respectueux et le

soumis, rejetant sur la nécessité la hardiesse des
ssions dont il s'étoit servi; représentant qu'il avoit
bligé de feindre en partageant le mécontentement
troupe, parce que, sans ce moyen, elle étoit dis-
: à attenter à ses jours. Il renouveloit dans cette
: son dévouement à la personne d'Andronic, et
t d'observer les traités conclus. Par cette démarche
r, avouant ses invectives contre l'empereur, les
aloit au lieu de traiter d'exagérés les rapports qui
oient en être faits, et dont il eût été difficile de
ver la vérité. De plus, il couroit risque de perdre
nfiance de ses soldats, si le prince publioit la lettre
rand-duc. Ils envoyèrent à leur tour, et l'on croit
c'est sans l'intervention de Roger, trois officiers
e prince, pour protester de leur obéissance. Andro-
qui ne savoit qu'abuser d'une occasion sans jamais
r en profiter, voulut se venger des Catalans en
ifiant leurs députés. Dans ce dessein, il convoque
assemblée composée des principaux habitans de
antinople et de ses courtisans, et reçoit les am-
deurs : il leur adresse un discours plein de repro-
et de menaces, et dont la substance mérite d'être
rtée pour compléter l'opinion qu'on doit se former
prince. Il commence par un récit des négociations
rtu desquelles les Catalans étoient venus dans ses
Au lieu du petit nombre auquel on devoit se bor-
d'après le traité, on lui a amené une armée; s'il
a pas renvoyée, c'étoit par pitié; il avoit toléré
un délai prescrit le séjour des Catalans sur les
; de l'empire. Le terme étoit expiré. Au lieu de
attre l'ennemi, ils s'étoient reposés à Cyzique; ils
nt préféré le pillage aux combats. Si l'on évaluoit
rapines, on trouveroit une somme bien plus éle-
ue celle qui pouvoit leur être due. Leurs préten-
étoient exorbitantes, leurs demandes ridicules. Ils
oivent point ignorer quelle est la puissance de

l'empire; combien il seroit facile de les extermine
s'ils respirent encore, c'est par un effet de la généro
des Grecs : sans la munificence impériale, ils seroie
morts de faim, étant sans asile et chassés par Frédér
Lorsqu'ils abordèrent à Constantinople, ils offroient u
spectacle dégoûtant par leur misère et leur nudité. C
ne sont que des brigands téméraires qui vont être châ
tiés par Michel, dont ils n'oseront soutenir les regar
Tel est, réduit à sa plus simple expression, le discou
d'Andronic; il étoit difficile d'y mettre à la fois et pl
de maladresse et une hauteur plus déplacée; il bless
d'ailleurs la vérité. Les Catalans n'étoient point arri
nuds et sans armes; ils avoient rendu d'importans se
vices, et l'empereur, au lieu de les recevoir par piti
avoit, avec raison, attaché beaucoup de prix à le
valeur. Il congédia les trois députés avec mépris, en le
envoyant délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendr
Une pareille conduite paroît si extraordinaire, qu'o
cherche à l'expliquer. On a cru trouver le mot d
l'énigme dans une négociation que, dans le même
temps, Andronic venoit d'entamer avec Bérenge
d'Entencas, pour le prendre à son service, ainsi que le
troupes qui étoient à sa disposition. Si, tel étoit en effe
le motif de la conduite de l'empereur, il y avoit tou
jours de l'imprudence à maltraiter les Catalans, parc
que Bérenger pouvoit craindre un pareil résultat dan
la suite. Quoi qu'il en soit ce guerrier arriva d'Itali
bientôt après.

Dès qu'Andronic sut que la flotte étoit signalée du ri
vage, il fit de grands préparatifs pour recevoir Bérenger
il envoya les voitures de la cour pour amener au palai
cet étranger et sa suite. Ce prince ne savoit garder aucun
mesure ni dans son enthousiasme ni dans son mécon
tentement, et dans la manière dont il traitoit Roger
comme dans celle dont il accueilloit d'Entencas, il com
mettoit une égale imprudence. Il ne dut pas éprouver un

rise médiocre lorsqu'il apprit qu'au lieu de répondre
avances Bérenger les avoit fort mal reçues, ne dis-
lant pas les soupçons qu'elles faisoient naître en son
t, et les regardant comme un piége. Il alla même
oint de faire dire à l'empereur qu'il ne descendroit
re que quand ce prince lui auroit envoyé en otage
ils Jean, despote. Andronic, au lieu de répondre
te demande injurieuse comme le méritoit celui qui
l'audace de la faire, dévora cet outrage en silence.
out de quelques jours, il envoie faire des représen-
ns à Bérenger, le suppliant de ne pas exiger une
rche qui couvriroit d'opprobre le chef de l'empire.
fut pas sans peine que ce guerrier se désista et con-
à se rendre au palais, où l'empereur lui fit l'accueil
ns flatteur. Quoique ce prince lui eût fait préparer
ogement magnifique, Bérenger ne voulut point
re demeure que son vaisseau. Il s'y rendoit le soir
s les fois qu'il étoit allé dans le jour conférer avec
onic, qui, chaque matin, lui envoyoit les provi-
nécessaires pour sa troupe. Il lui fit même, ainsi
ses principaux officiers, des présens considérables.
ant que ces événemens se passoient, Roger étoit
u à Constantinople. Il y tint une conduite remar-
e. Loin d'être jaloux de l'accueil fait à Bérenger,
bien d'autres auroient considéré comme un rival
reux, Deflor conseilla à l'empereur de se l'atta-
, offrant de se dépouiller en sa faveur de la dignité
and-duc, dont il étoit revêtu, et de lui céder le
ajoutant qu'il étoit de toute justice qu'un cheva-
renommé eût le premier rang à l'armée. Andro-
e lutta point de générosité ; il accepta l'offre de
r. Celui-ci, dès le lendemain, se dépouilla publi-
ent de tous les attributs de sa dignité. Le prince
mit à Bérenger en le créant grand-duc. Il étoit
ge que tous les dignitaires jurassent, en prêtant
nt de fidélité, d'être l'ami des amis de l'empereur

et l'ennemi de ses ennemis. Bérenger déclara qu'il éto de son devoir d'excepter le roi de Sicile, son seignet suzerain. Andronic y consentit, approuvant cette dél catesse et concluant, peut-être avec trop de légèrett que le nouveau grand-duc n'en seroit que plus scrupt leux à remplir ses engagemens. D'autres portèrent u jugement opposé, craignant que l'exception ne couvr un projet funeste. L'événement fera voir quelle éto celle de ces deux opinions qui avoit le plus de fond ment. Bérenger parut à la solennité de Noël avec to les attributs de sa charge. On lui donna pour logemen ainsi qu'à sa suite, le couvent de Saint-Côme. An dronic fit des présens à ses compagnons d'armes, et l décora lui-même de l'ordre de chevalerie. [a] Il admit nouvel hôte à sa plus grande familiarité, le consulta dans toutes les occasions et sur toutes les affaires. Cet intimité n'eut pas une longue durée, soit qu'Andr nic n'inspirât pas une grande confiance à Bérenge soit que celui-ci élevât trop haut ses prétentions. On attribue la cause à la confidence que lui fit l'empere de la réclamation des Catalans et de ses griefs con eux et leur général. Il prit le grand-duc pour juge, le pria de décider si réellement ils avoient droit à paie qu'il leur retenoit. C'étoit fournir à Bérenger données pour régler ses demandes. Voulant prouver q lui seroit beaucoup plus utile avec ses soldats que l'avoient été ceux de Roger, il exigea beaucoup pl Les représentations d'Andronic furent écoutées avec meur. Le grand-duc exprima son mécontentement

[a] L'ordre de Saint-George de Constantin. On appeloit *chevaliers de l'ange d'or* ceux qui en étoient décorés. Constantin l'institua en 312; Isaac IV le restaura en 1190. Les officiers s'appeloient *Torquati*, parce qu'ils avoient le collier qui étoit d'or. On nommoit *chevaliers de la loi* ceux qui étoient dispensés des preuves. Le pape Clément mit cet o en campagne dans la croisade co les Albigeois. Outre cet ordre Saint-George, il y en a eu neuf au (également de Saint-George) lesquels celui de Constantin ne pas être confondu. Il en est plus ticulièrement distinct par la dev *in hoc signo vinces*.

ssa de voir le prince, d'aller à la cour, et se rembar-
qua sans prendre congé de l'empereur, qui lui envoya
les députés pour avoir une explication et connoître le
motif d'une pareille conduite. Ils étoient de plus chargés
le prier d'assister en qualité de grand-duc à une cé-
rémonie qui devoit avoir lieu prochainement. Pour An. 1307.
toute réponse, Bérenger, prenant le bonnet ducal, le jette
à la mer devant les députés, qu'il renvoie avec trente
plats d'or qu'Andronic lui avoit fait passer chargés des
mets de sa table. On suppose qu'en agissant ainsi, Bé-
renger vouloit prouver aux Catalans, qui le regardoient
comme un traître à cause de ses liaisons avec Andro-
nic, qu'il n'abandonnoit point leur cause. Il fit en effet
voile vers Gallipoli, emmenant avec les siens un vais-
seau de la marine impériale qu'Andronic lui avoit
prêté. En connoissant le caractère de ce prince, il est
facile de prévoir le parti qu'il doit prendre dans cette
conjoncture. C'est de faire à Roger, qu'il négligeoit,
les avances les plus grandes et les propositions les plus
séduisantes. Il n'y manqua pas, ayant un double but
qu'il vouloit atteindre; c'étoit de le séparer de Béren-
ger et de l'employer contre les Turcs, dont les progrès
devenoient alarmans. Ces éternels ennemis de l'empire
grec, du moment où les Catalans se retirèrent, repri-
rent leurs positions autour de Philadelphie. Ils inter-
ceptèrent tous les convois et les bloquèrent tellement,
que les habitans, tourmentés de la faim, en étoient
réduits à se nourrir de cadavres. Dans cet état de dé-
tresse, on eut donc recours à Roger. Mais les Génois,
jaloux des Catalans, dont ils n'oublioient point l'in-
jure, épioient depuis long-temps l'occasion de se venger.
Ce n'étoit pas sans des transports de joie qu'ils avoient
vu l'empereur se brouiller avec Roger : ce ne fut pas
sans un dépit extrême qu'ils apprirent leur réconcilia-
tion. Ils se concertèrent pour causer une seconde rupture.
Connoissant la méfiance d'Andronic, ils firent, pour la

réveiller, tout ce qui dépendoit d'eux. Rendre les (talens suspects étoit le meilleur moyen pour y parve Ils prétendirent qu'ils avoient des intelligences en cile et des projets contre l'empire; qu'une flotte char d'aventuriers italiens étoit en mer pour venir se join aux Catalans; qu'on venoit de la signaler dans tels rages; enfin qu'elle ne tarderoit pas à paroître dan port de Constantinople. Ils firent donner cet avis à l'e pereur. Pour les accréditer, ils ne négligèrent auc mesure : la plus efficace étoit d'avoir l'air de croire premiers la nouvelle qu'ils venoient de répandre et d' primer des craintes. On les vit bientôt faire des pré ratifs de défense, creuser des fossés, tendre des in dations, créneler leurs maisons, enrôler des matelc des soldats, augmenter le nombre de leurs galèr établir enfin des impôts sur eux-mêmes pour subve à tous les frais. Andronic, qui n'aimoit pas plus Génois que les Catalans, mais qui les craignoit mo ne fut point la dupe de leurs démonstrations. Elles servirent qu'à donner plus d'importance à Roger, mettant dans la nécessité de le gagner, puisqu'il d noit plus redoutable. Aux offres qu'il venoit de lui fa l'empereur en ajouta de bien plus considérables. Il nonça l'intention de lui donner en fief les provi asiatiques qu'il conquéreroit sur les infidèles, so seule condition de défendre l'empire à toutes réq tions : il s'engagea de plus à fournir annuellement tr mille écus d'or et cent mille muids de blé. Roger n garde de refuser des propositions aussi avantageu mais il ne voulut point les accepter avec empressem et, sentant qu'on ne pouvoit se passer de lui, il op une résistance proportionnée au besoin qu'on avoit de secours. Il ne dépendoit point de lui de contracte pareils engagemens; ses soldats étoient loin d'oub l'outrage fait à leurs députés; leur ressentiment exis toujours. Une injure nouvelle venoit de l'accroître. C

ijure consistoit dans une monnoie altérée que l'empe-
eur leur avoit fait distribuer recemment, et que les
Grecs mêmes refusoient de recevoir. Telles furent les
raisons que Roger fit valoir, et qui tinrent Andronic
pendant quelque temps dans une pénible incertitude.
Enfin, après avoir joui de l'inquiétude qu'il causoit au
prince, il céda, mais en exigeant de lui le serment le
plus imposant aux Grecs : c'étoit de jurer sur l'image
de la Vierge qu'il tiendroit toutes les conditions du traité.
Andronic n'hésita point à faire ce serment malgré le
doute injurieux que supposoit une telle demande. Il fit
ensuite Roger César, et lui donna les trente mille écus
d'or. La dignité de César n'étoit plus accordée depuis
long-temps, parce qu'elle causoit toujours de l'om-
brage aux princes de l'empire par le pouvoir et l'auto-
rité qu'elle donnoit à ceux qui en étoient revêtus. Ils
recevoient le titre de majesté; et ce nom, porté jadis
avec tant de gloire par les chefs du plus puissant empire,
inspiroit encore un profond respect. Il rappeloit des
souvenirs dangereux, et faisoit faire des parallèles dés-
agréables pour les empereurs, qui avoient résolu de ne
plus conférer cette dignité et de la laisser éteindre. Les
Grecs virent avec indignation qu'on la faisoit revivre
pour un étranger. Ils murmurèrent hautement. Mais
l'empereur ne fit aucune attention à leurs plaintes, et
Roger prit possession de sa nouvelle dignité. Pendant
qu'on le combloit d'honneurs, sa gloire reçut un échec
par la négligence de ses Catalans, qui laissèrent prendre
par les Turcs l'île de Chio, dont la défense étoit con-
fiée aux troupes du nouveau César. Cette île étoit de la
plus grande importance pour l'empire, parce qu'elle
rendoit les communications plus faciles entre la capi-
tale et les provinces impériales situées le long des mers
de la Grèce, ainsi que celles qui l'étoient du côté de
l'Europe. Avec de l'intelligence et de l'activité, les
Turcs pouvoient maintenant intercepter toute commu-

nication. Cette prise excita contre les Catalans un mécontentement général. On oublia les services qu'ils avoient rendus, les victoires qu'ils avoient remportées, pour ne plus s'entretenir que de la perte dont ils étoient cause.

Le prince Michel, envieux de la gloire de Roger, ne dissimula point son animosité personnelle ni sa haine contre les Catalans. En parlant d'eux et de leur chef, il s'exprimoit toujours avec hauteur ou mépris; et la cour d'Andrinople, où ce prince résidoit, tenoit le même langage. Il eût couru quelques dangers par cette imprudence, si le nouveau César eût voulu se servir des mêmes armes que Michel, et s'il n'eût pas regardé l'assassinat comme la ressource des lâches. Supposant, au contraire, à l'empereur la noblesse de sentimens et la générosité qu'il avoit, et le jugeant d'après lui, il se détermine, avant de partir pour l'Orient, à rendre une visite à ce prince. Sa belle-mère et son épouse, qui savoient ce dont Michel étoit capable, et qui connoissoient mieux que Roger les armes à l'usage des Grecs, firent d'inutiles efforts pour le détourner de ce voyage. Leurs représentations lui parurent l'effet de l'intérêt qu'on lui portoit et d'une crainte mal fondée; il partit. Son arrivée inattendue surprit Michel, qui le reçut d'abord froidement; mais, comme il étoit versé dans l'art de feindre, il fit rapidement succéder à la froideur des manières gracieuses, caressantes, qui inspirèrent à Roger une trompeuse sécurité. Pendant plusieurs jours on lui donna des fêtes. Le nouveau César s'applaudissoit de n'avoir point cédé aux instances des deux princesses. La veille du jour qu'il avoit fixé pour son départ, l'empereur Michel lui donna un repas splendide. Sans soupçon, sans inquiétude, il se livroit au plaisir que lui causoit cet accueil, lorsque George, chef des Alains, entre tout à coup dans la salle, suivi de sa troupe, s'élance sur lui, le poignarde, lui coupe la

t laisse son corr [redacted]
, les courtisan: [redacted]
nat. Victime [redacted]
érit Roger : [redacted]
:cordant tous [redacted] ...
se et les moyen [redacted] ... ges.
: de leur recit. [redacted] talans
r qu'ils n'ont [redacted] neur et
la version de ... lquefois
a plus probable, et que ... ne par la
e le plus éclairé ... qu'après
leur récit, rejettent ... tion entre
t; mais, ne pouvant ... , soit dans
nx de Michel et de l'empereur ... moment des
l'assassin, par l'... Turcs aussi
it attenté à la vie ... que ne l'étoient
ce que c'étoit afin ... point, comptant
s. Ils ajoutent ... us leur situation
excuse. Pour ... avec prudence et
is, il faudrait se ... point entre eux
ceux ci fournis ... ntirent que toute
uivirent la mor ... urent conseil pour
fs pour qu'i ... ux étoit Bérenger
ette mort i ... ar un discours, dans
, et que ... r la manière dont ses
a, choisi ... la guerre. Après
f de ven ... envers eux,
upçon ... qu'ils avoient
, en m ... tempor-
çon. ... es pro-
es cor ... ant de
urage ... foyers
direc ... t sans
... server
imme ... cée à
ns ... rront
agr ... libre

duc eut lieu dans Andrinople, et que cet assassinat n'est qu'une lâcheté. 2.° On a fait valoir le traité qu'il venoit de conclure, le serment qu'il avoit prêté; mais ce traité étoit onéreux; il mécontentoit les Grecs; on ne pouvoit ni le rompre ni l'exécuter. On l'annula par un crime. Passons aux faits qui motivent ces conjectures. A la nouvelle de la mort de Roger, la capitale prit les armes; on se porta sur le quartier des Catalans, on les égorgea. Raoul, beau-père de l'amiral Ferdinand d'Aones, ne fut point à l'abri de la fureur du peuple. On assiégea sa maison, on y mit le feu. Ferdinand d'Aones et trois députés envoyés par Bérenger pour négocier un accommodement avec Andronic périrent dans l'incendie. De son côté Michel, craignant que les Catalans cantonnés près de Gallipoli ne voulussent venger leur général, dirige sur eux un corps de cavalerie qui les surprend et les massacre. Une partie échappe et rentre dans la ville, y fait armer la garnison. Tous sortent furieux, se répandent dans la campagne, égorgent tous les habitans qui se présentent, les femmes, les enfans, les vieillards, et commettent des cruautés révoltantes, si l'on ajoute foi aux récits des historiens grecs, trop intéressés dans cette affaire pour être exempts d'exagération. Il restoit environ quinze cents Catalans à Gallipoli. Les principaux officiers se rassemblent, afin de délibérer sur le parti qu'ils ont à prendre pour résister aux troupes impériales. Ils relèvent à la hâte les remparts de Gallipoli, que sa position sur le détroit rendoit importante, et mettent cette forteresse à l'abri d'un coup de main. A peine les travaux sont-ils achevés, qu'on voit paroître une armée de trente mille hommes d'infanterie et de quatorze mille de cavalerie.

La conduite que tinrent les Catalans est remarquable. Après s'être mis sur la défensive, ils envoyèrent des députés à l'empereur. Ils étoient chargés de déclarer à ce prince, au nom de leur nation, qu'ils se retiroient

on service, et que, s'il ne leur donnoit aucune sa-
ction sur les plaintes qu'ils lui adressoient, ils lui
ent la guerre. Ils traitoient ainsi de puissance à
sance. Ce qui nous paroîtroit aujourd'hui une fan-
nade étoit alors justifié par les mœurs et les usages.
aisant à l'empereur cette déclaration, les Catalans
plissoient une formule qu'exigeoient l'honneur et
stice, et qui, pour avoir été négligée quelquefois
otre temps, n'en est pas moins prescrite par la
e et l'honneur : c'étoit de ne faire la guerre qu'après
ir déclarée. Quant à l'énorme disproportion entre
atalans et les Grecs, soit dans le nombre, soit dans
essources, elle ne pouvoit arrêter un moment des
es qui avoient battu les troupes des Turcs aussi
breuses, et beaucoup plus aguerries que ne l'étoient
s de l'empire. Ils n'hésitèrent donc point, comptant
eur courage et leur intrépidité. Plus leur situation
critique, plus ils devoient agir avec prudence et
xion. Leurs chefs ne s'accordoient point entre eux
e plan de leurs opérations : ils sentirent que toute
ion avanceroit leur perte. Ils tinrent conseil pour
ncerter. Le premier d'entre eux étoit Bérenger
tença. Il ouvrit l'assemblée par un discours, dans
el il exposa son opinion sur la manière dont ses
pagnons d'armes devoient faire la guerre. Après
r rappelé l'odieuse conduite des Grecs envers eux,
mettant en contraste avec les services qu'ils avoient
us aux Grecs, les victoires qu'ils avoient rempor-
sur les Turcs, leurs conquêtes, la reprise des pro-
s envahies par ces barbares, il prouve que tant de
e seroit ternie s'ils rentroient dans leurs foyers
avoir tiré vengeance de leurs perfides alliés et sans
fait justice. Il démontre la nécessité de conserver
ipoli, parce que, cette forteresse étant placée à
rée du détroit, et dominant le passage, ils pourront
er les flottes impériales et leur interdire la libre

communication des mers. Mais cette mesure ne pouvant s'exécuter sans provisions et sans argent, obligés de ne point avoir recours à leur patrie à cause de l'éloignement, ils n'ont point d'autre parti à prendre qu'à forcer l'ennemi à leur fournir de l'argent et des provisions. Il représente les habitans des îles et des côtes voisines endormis dans une sécurité dont il faut les tirer par un coup hardi. Son avis est donc de les surprendre, de partir sur les vaisseaux qui leur restent, d'aller dévaster les côtes, et d'en rapporter un riche butin qui les mette en état de faire la guerre. Il se propose lui-même pour commander l'entreprise. Rocafort prend la parole, commence par exprimer les regrets amers que lui cause la mort de Roger, ainsi que la profonde indignation qu'excite en lui la trahison des Grecs. Il partage les sentimens de Bérenger sur la nécessité de les punir, et la honte dont les Catalans se couvriroient s'ils rentroient dans leur pays sans s'être vengés. Mais il n'en est pas de même sur les moyens qu'il propose pour atteindre ce but. Démontrant combien ce seroit agir avec imprudence que de diviser leurs forces déjà si inférieures à celles de l'ennemi, il prouve que leur salut dépend de la conservation de Gallipoli, et la perte de cette place du partage de leur troupe, déjà trop insuffisante. Il invoque l'exemple de plusieurs capitaines, qui, réduits aux dernières extrémités, ne se sont sauvés qu'en se rendant maîtres d'une place forte et s'y défendant. Supposant que l'avis de Bérenger soit suivi, que ce brave guerrier revienne de son expédition couvert de gloire et chargé de richesses, il demande ce qu'il feroit à son retour si les Grecs s'étoient emparés de Gallipoli, dans quel asile il pourroit déposer son butin et mettre sa flotte en sûreté. Il termine en exprimant son opinion avec énergie : « Nos intérêts sont communs (dit-il) ; nous « devons rester unis : formons une phalange invincible; « précipitons-nous sur les Grecs : ils sont moins redou-

« tables que les Turcs battus tant de fois par nous. La « vie sans la victoire seroit un opprobre; et si la mort « nous attend, du moins sera-t-elle glorieuse; et la « trouverons-nous en nous vengeant? » Le plus grand nombre des officiers partageoit l'opinion et les vœux de Rocafort. Mais Bérenger revint à la charge : il jouissoit d'une grande influence, et s'en servit pour faire adopter son projet. Avant qu'on ne s'occupât des moyens d'exécution, on apprit l'arrivée de dix galères, commandées par don Sanche d'Aragon. Il venoit d'aborder à Métein, île de l'Archipel, située près de Gallipoli. On lui envoya des députés pour l'inviter à secourir les Catalans. Don Sanche n'hésita point, et se rendit à Gallipoli, où ses compatriotes le reçurent avec des transports de reconnoissance et de joie.

Pendant que ces événemens se passoient, les ambassadeurs entroient à Constantinople, et faisoient au milieu de leurs ennemis une de ces propositions dictées par le caractère chevaleresque, mais adressées à des gens étrangers avec cet enthousiasme qui seul peut les inspirer. C'étoit un cartel par lequel ils annonçoient que les Catalans avoient juré de venger le meurtre de Roger et celui de ses compagnons d'armes, égorgés par ordre d'Andronic et de Michel; qu'avant d'attaquer, la foi des traités, dont ils étoient religieux observateurs, exigeoit de leur part une renonciation publique à l'alliance contractée avec les Grecs; qu'ils le faisoient, déclarant formellement qu'ils tenoient les Grecs pour des perfides et des traîtres, et qu'ils offroient de soutenir leur dire en champ clos, dans un combat de dix ou de cent guerriers, contre un nombre égal de leurs ennemis. Un double de ce cartel fut remis par les députés au bayle de Venise, au podestat de Gênes, aux consuls de Pise et d'Ancône. Le bayle se chargea de le présenter lui-même à l'empereur. Andronic répondit que, le malheur dont on se plaignoit étant arrivé sans

sa participation, il n'avoit point de satisfaction à rendre, et qu'on n'étoit pas en droit d'en exiger de lui. Sans insister, les Catalans demandèrent un sauf-conduit pour retourner à Gallipoli. Andronic le leur accorda, sans doute pour exécuter avec plus de facilité le projet qu'il avoit formé de se défaire d'eux. Il les confia à l'un des officiers de sa cour, qui les fit arrêter à quelque distance de Constantinople [a] et jeter dans des cachots : ils n'en sortirent que pour être massacrés ; ils étoient au nombre de vingt-six. On ne se contenta point de leur ôter la vie, on les mutila. Ce nouveau crime prouve que l'empereur, quoiqu'il eût assuré le contraire, n'étoit point étranger au premier. Il fut consommé avec la même barbarie et la même impunité. Dans l'excès de leur indignation, aussi motivée qu'elle paroissoit devoir être impuissante, les Catalans jurèrent d'exterminer jusqu'au dernier homme un peuple qui se jouoit ainsi du droit des gens. Bérenger fit avec plus d'ardeur les préparatifs de son expédition. Don Sanche exprima le désir d'en faire partie, offrant ses vaisseaux et son monde. Le plaisir que causoit cette offre généreuse eut peu de durée. Au moment du départ don Sanche change de résolution et révoque les ordres donnés à sa flotte, qui reste immobile pendant que celle de Bérenger met à la voile. On a supposé qu'il étoit jaloux de l'influence de ce dernier, qui partit malgré cette défection : il n'avoit que cinq galères, deux vaisseaux, seize barques, huit cents hommes d'infanterie et cinquante de cavalerie. Ce qu'il fit avec si peu de moyens paroît à peine croyable. Il ravagea les côtes orientales de la Propontide, les quatre îles situées au milieu de cette mer, les côtes

[a] A Rodesto, dans la Romanie, sur la mer de Marmara. Elle est située à vingt lieues de Constantinople. Les vingt-six Catalans furent égorgés sur la place publique de cette ville. On coupa leurs membres par morceaux.

de la Thrace, s'empara de tous les vaisseaux ennemis qu'il rencontra sur sa route, attaqua la ville de Recrea [a] dans la Romanie, qui, par sa situation, étoit alors riche, commerçante et populeuse : elle fut prise, livrée au pillage, ensuite aux flammes, et ruinée de fond en comble. La nouvelle de cet événement fit cesser l'erreur d'Andronic, qui croyoit que les Catalans étoient ou exterminés par les Grecs, ou sur la route de leur patrie. Pour arrêter leurs ravages, il envoya son fils Jean, despote, avec un corps de fantassins soutenu de quatre cents hommes de cavalerie. Bérenger, quoique inférieur en forces, l'attendit, battit son armée à plate couture, et le prince n'eut, pour éviter la mort ou la captivité, qu'une ressource ; ce fut de fuir honteusement et de se réfugier dans la capitale, où son retour causa une terreur universelle. Dans sa frayeur, Andronic fit prendre les armes à tous les habitans ; car tous les soldats étoient au nombre de plus de trente mille au siége de Gallipoli, dont la moitié des assiégés faisoient, sous la conduite de Bérenger, trembler Constantinople.

Dans l'ivresse d'un succès autant inattendu, ce brave guerrier forme le projet d'aller brûler les vaisseaux des Grecs à la vue de leur capitale. Dans sa course, il rencontra une flotte génoise de dix-huit galères. Après s'être signalés et reconnus mutuellement, les Génois saluèrent les premiers. Les Catalans, prenant cette démonstration pour une intention pacifique, déposèrent leurs armes, croyant n'avoir aucun risque à courir. Il étoit de leur destinée d'être victimes de la perfidie et dupes de leur bonne foi. Ils avoient leurs vaisseaux chargés de butin. A la vue de ces richesses, les Génois résolurent de s'en saisir. Pour arriver à ce but, il falloit s'emparer de Bérenger et de ses galères. Sa valeur et celle de sa troupe rendoient dangereuse toute attaque de vive force.

[a] Ce n'est plus aujourd'hui qu'un bourg, près de la mer de Marmara. On croit que c'est l'ancienne Heræum, ville de la Thrace.

On eut recours à la trahison. Bérenger d'Entença fut invité de se rendre à bord du vaisseau d'Edouard Doria, commandant de la flotte, afin de se concerter avec lui sur des affaires qui avoient pour les deux nations un égal intérêt. Trop confiant pour avoir le moindre soupçon, le guerrier passa sans hésiter sur le vaisseau génois, accompagné de ses principaux officiers. Doria leur fit un accueil d'autant plus gracieux qu'il leur réservoit un sort plus funeste, et qu'il importoit au succès d'augmenter leur sécurité. Un repas splendide, où les vins ne furent point épargnés, dont la nuit n'interrompit point la durée, et qui fut suivi de jeux et de divertissemens, favorisa l'exécution d'un complot odieux. Au point du jour, à l'instant où Bérenger prenoit congé du commandant, il fut désarmé, chargé de chaînes et conduit à fond de cale, ainsi que ses compagnons d'armes, pendant qu'on attaquoit les Catalans, qui, sans défiance, étoient loin de s'attendre à un pareil traitement. Quoiqu'ils n'eussent pas eu le temps de reprendre les armes, ils se défendirent et tuèrent deux cents Génois. L'histoire a pris soin de transmettre la belle défense d'un chevalier qui faisoit partie de l'expédition des Catalans. Il se nommoit Bérenger de Villemarin, et commandoit une galère. Etant, au moment de l'attaque, à quelque distance des deux flottes, il eut le temps de se mettre en défense contre tous les vaisseaux ennemis, d'autant plus forts qu'ils étoient réunis contre lui. Villemarin et ses compagnons se battirent en désespérés. Tous se firent tuer sans exception, et ce ne fut qu'après leur mort que les Génois parvinrent à se rendre maîtres de la galère si vaillamment défendue. Tel fut le triste résultat de l'expédition de Bérenger, trop légèrement peut-être accusé de témérité, parce que d'un côté on l'a jugée d'après l'événement, et que de l'autre on a été frappé des obstacles qui s'opposoient à son succès, en leur donnant plus d'importance et de valeur qu'ils n'en avoient. Bé-

renger comptoit sur la bravoure des siens et la lâcheté des Grecs. Mille exemples lui prouvoient que l'audace suppléoit au nombre ; que ces Grecs dégénérés étoient depuis long-temps toujours battus quand ils n'avoient pas d'auxiliaires; que, sans les Alains et les Catalans, une partie de l'empire auroit été envahie ; que les Vénitiens avoient fait trembler Constantinople, quoique défendue par une garnison. Il pouvoit donc, au moment où elle en étoit dépourvue, aller brûler les vaisseaux dans son port. Ses calculs avoient pour base l'expérience, qui ne trompe point. Mais il compta sur le droit des gens, sur la bonne foi des Génois, et comme il y devoit compter, ce fut moins de sa part une faute qu'une erreur.

Pour éviter le reproche que méritoit une aussi noire trahison, Doria se hâta de publier que Bérenger vouloit attaquer la capitale, et que les Génois avoient dû empêcher l'exécution d'un projet qui devoit leur nuire, puisqu'ils avoient dans cette ville leur principal établissement. Ils conduisirent à Galata leurs prisonniers, et, craignant qu'Andronic ne tentât de les leur enlever, ils les transférèrent à Trébizonde. Ce prince leur offrit vingt-cinq mille écus d'or, s'ils consentoient de lui livrer Bérenger. Sur leur refus, il essaya de corrompre les patrons des galères, à qui il fit offrir des présens considérables [a]. Doria fut averti de cette intrigue, et partit brusquement. Lorsqu'il passa devant Gallipoli, Raymond Muntaner, guerrier et historien de l'expédition des Catalans dont il faisoit partie, se présente sur une frégate, et demande aux Génois la liberté de Bérenger. L'offre de cinq mille écus d'or qu'il étoit chargé de faire pour la rançon de celui-ci fut refusée, et Muntaner laissant

[a] Seize mille besans et seize robes de *brocart*. C'étoit à cette époque une étoffe tissue toute d'or, tant en chaîne qu'en trame. On l'appeloit *vestis attalica*, *attalicum textile*, du roi de Pergame, *Attale*, pour lequel elle fut inventée. Que pouvoit faire d'une robe de brocart le patron d'une galère génoise ? On verra plus bas qu'on les portoit comme un trophée, et que des matelots même pouvoient s'en vêtir.

la somme entre les mains de Bérenger pour lui donner les moyens d'adoucir sa captivité lui annonça que les rois d'Aragon et de Sicile seroient priés de demander satisfaction à la république de Gênes.

La garnison de Gallipoli se trouvoit réduite à douze cent cinquante-six hommes d'infanterie et deux cents cavaliers. Les chevaliers étoient au nombre de quatre : savoir Siscar et Caldès, Catalans, Gory et Ximénès d'Albaro, tous deux Aragonois. Raymond Muntaner, gouverneur de la ville, et Rocafort, sénéchal de l'armée, dont nous avons parlé, portoient à six le nombre des officiers. Les autres partageoient la destinée de Bérenger d'Entença. L'on tint un conseil de guerre pour savoir à quel parti l'on s'arrêteroit dans une situation aussi désespérée. Les uns vouloient qu'on sortît de Gallipoli pour s'emparer de Mytilène, dont la garde étoit plus facile, et qui présentoit d'ailleurs une position favorable pour faire une guerre de partisans, la seule qu'on pût se permettre. Cet avis ayant été rejeté, l'on prit la ferme résolution de s'ensevelir sous les ruines de la place ; et pour rendre cette résolution immuable, on détruisit les vaisseaux qui restoient. Ce parti pris, on convint de former un gouvernement auquel on se soumettroit. Rocafort fut reconnu pour chef général. Il ne pouvoit agir sans avoir consulté douze conseillers qui furent élus par toute l'armée, et dont les décisions devoient avoir force de loi. On fit un sceau sur lequel étoit gravé un Saint-George avec cette légende : *Sceau de l'armée des Francs.* Les Orientaux, sous la dénomination générale de *Francs*, confondoient toutes les nations européennes, parce que les François avoient porté les premiers leurs armes dans ce pays. C'étoit faire cause commune avec tous les peuples d'Europe, et les intéresser au sort de cette poignée de braves. Quoique l'armée des assiégeans s'accrût de jour en jour au point d'être dans une proportion de cinquante contre un avec les assiégés, Andronic, inquiet du suc-

cès, comptant peu sur la valeur de ses troupes, voulut faire avec les Génois un traité par lequel ils s'engageroient à chasser les Catalans. Ils convinrent avec ce prince de six mille sacs d'or pour tenter l'entreprise. Mais la monnoie n'ayant point le poids nécessaire, ils refusèrent cette somme; et, malgré la promesse que leur fit l'empereur de leur tenir compte du déchet, ils renoncèrent au marché quand ils eurent envisagé les dangers qu'ils auroient à courir. Sur ces entrefaites, les Catalans faisoient des sorties dans lesquelles ils perdoient toujours quelqu'un des leurs, quoiqu'ils eussent toujours l'avantage. Leur nombre diminuoit sans moyens d'y suppléer, tandis que les Grecs pouvoient facilement réparer leurs pertes. Ils résolurent de donner une bataille générale, se fiant à leur valeur, aimant mieux mourir tous ensemble que de se voir décimés par les chances d'une guerre où tout, hors le courage, étoit contre eux. Ils se préparèrent donc à faire un dernier effort. Fidèles à la devise chevaleresque de ces temps [a], ne pouvant, dans leur situation critique, satisfaire qu'à l'une des trois obligations qu'elle leur imposoit, ils remplissent les devoirs de leur religion. La veille du jour fixé par eux pour livrer un combat décisif, ils placent sur la tour la plus élevée de Gallipoli un drapeau sur lequel étoit peint le prince des apôtres; ils invoquent la Vierge avec ferveur. Comme ils achevoient leurs prières, les nuages se dissipent, le soleil se découvre; l'espérance leur fait voir dans ce phénomène ordinaire un signe de la protection du ciel. La reconnoissance que leur inspire ce présage change leur résignation en un pieux enthousiasme : au lever du soleil ils prennent les armes, et marchent au combat avec cette paix de l'âme qui, ne laissant aucun doute, aucune inquiétude sur l'avenir, donne plus de prix à la victoire ou rend la mort plus douce. En les voyant sortir de Gallipoli, les Grecs quittent leur

[a] Dieu, les dames et la patrie.

par celle de Thrace, de Macédoine, et par les alli que commandoit le grand hétériarque. Après avoir p ces dispositions, il se retira à l'arrière-garde, compo d'un corps d'élite pour la défense de sa personne. Co stantin, despote, son frère, l'accompagnoit. La cavale des Alains et des Turcopules attaque les Catalans, la reçurent avec une telle intrépidité, qu'elle n' d'autre ressource que la fuite. Les cavaliers catala mettent pied à terre, se joignent aux Almogavares, a marins; et tous ensemble se lancent sur l'infante grecque, qui, ne pouvant soutenir le choc, dispar Le champ de bataille n'est plus occupé que par la cav lerie de Thrace et de Macédoine, soutenue par un co de fantassins, qui, résistant à l'exemple, étoient déte minés à disputer le terrain. C'est à ce corps que s'a tachent les Catalans, sachant bien que, lorsqu'elle sero privée de cet appui, la cavalerie ne pourroit plus battre. Ils font d'incroyables efforts, pénètrent dans cet infanterie qui une fois entamée et rompue se dispersa cher chant son salut dans la fuite, entraînant la cavalerie ave elle. Michel fit tout ce qui dépendoit de lui pour rallie ses troupes : promesses, prières, menaces, tout fut inutile Dans son désespoir, il s'élance avec quelques braves su les Catalans, en tue plusieurs, en blesse un plus gran nombre; et, voyant un cavalier vêtu d'une étoffe ma-gnifique, couvert d'armes éclatantes, il le prend pou un général ennemi et le frappe, mais sans succès. C'étoi un matelot plus robuste, plus aguerri que Michel, e qui se paroit des dépouilles qu'il avoit précédemmen enlevées à l'ennemi [a]. Il reçoit le coup que lui porte l prince sans en être ébranlé, et, lui faisant sauter so épée, son bouclier, le blesse, et tue son cheval. La prise d l'empereur auroit été pour les Catalans d'un prix ines-

[a] Ce fait répond à la question que nous nous sommes faite sur l'usage auquel pouvoient servir les robes de brocart qu'exigeoient les patron des galères génoises. On se paroit d la dépouille des vaincus.

pable : ils le sentirent, et déjà l'enveloppoient, lorsque les gardes du prince forment entre Michel et l'ennemi un rempart impénétrable, et sauvent leur maître. On vit celui-ci donner des marques de fureur et de désespoir. Il se réfugia dans le château d'Apres. On évalue à vingt-cinq mille hommes la perte des Grecs. Les vainqueurs passèrent la nuit sous les armes maîtres du champ de bataille. Ils craignoient avec raison les piéges et le retour d'un ennemi tellement nombreux, que, quelques pertes qu'il eût faites, il lui restoit toujours assez de forces pour les battre. Le lendemain, ils virent la plaine entièrement balayée, et s'avancèrent sur Apres, qu'ils prirent sans coup férir, Michel et ceux qui l'avoient suivi ayant abandonné cette forteresse pour se réfugier successivement à Pamphyle et à Didymotique, où l'empereur Andronic l'attendoit. Les Catalans passèrent quelques jours dans Apres pour se reposer de leurs fatigues. Il résulta de leur victoire, la possession de la Thrace, à l'exception de quelques forteresses dont ils dédaignèrent de faire le siége. Plusieurs villes ouvrirent leurs portes; Héraclée donna l'exemple. La terreur devint si générale, que les gens de la campagne cherchèrent un asile dans Constantinople, dont les habitans étoient consternés de la défaite de Michel et de ses troupes. Lors du meurtre de Roger, on avoit mis dans la prison d'Andrinople soixante Catalans de sa suite. Ayant appris la victoire que venoit de remporter leurs compatriotes, ils voulurent en profiter pour recouvrer leur liberté. Ils commencent par briser leurs chaînes; mais, ne pouvant rompre la porte de leur cachot, ils parviennent à monter au haut de la tour dans laquelle on les tenoit renfermés, et d'où ils détachent de grosses pierres qu'ils dirigent sur les soldats qui les gardoient. Cette entreprise n'ayant pas le succès qu'ils en espéroient, ils prennent la résolution de mourir plutôt que de re-

prendre leurs chaînes. Ils se battent en désespérés contre leur garde, à laquelle s'étoient joints un grand nombre d'habitans. Voyant qu'on ne pouvoit les réduire, les assiégeans environnent la tour d'une grande quantité de matières combustibles, auxquelles ils mettent le feu. Au lieu de se rendre, les Catalans s'embrassent et se jettent tous dans les flammes, après s'être dépouillés de leurs habits.

La défaite de l'empereur Michel et des troupes impériales avoit causé dans Constantinople une terreur à laquelle succéda bientôt un mécontentement général qui s'accrut au point de faire craindre un soulèvement. Pour apaiser la fermentation, Andronic prît des moyens qui n'auroient été propres qu'à l'augmenter chez un peuple moins superstitieux que l'étoient les Grecs alors et qui même, pour eux, ne pouvoient être qu'un palliat Il assembla les principaux citoyens, leur rendit compte des motifs pour lesquels il avoit employé des étrangers pour la défense de l'état (qui, s'il eût été bien gouverné, n'auroit pas eu besoin d'étrangers). Se livrant ensuite à son goût pour les sermons, il joua le rôle d'un prédicateur, attribuant aux péchés qu'avoit commis la nation les maux qui pesoient sur elle ; exhortant ses sujets à mener une conduite plus réglée afin de désarmer la colère céleste ; leur prêchant l'union et la concorde, et les conjurant de s'occuper de leurs affaires et non de celles du gouvernement. Il termina son sermon par demander aux assistans un serment de fidélité par lequel ils s'engageroient non-seulement à ne point exciter de troubles, mais encore à s'opposer à ceux qui voudroient en exciter. Après cette prédication, il ordonna à ses officiers de prendre chacun un livre d'Evangile, de parcourir les rues, les carrefours, les places publiques ; de faire prêter le même serment aux personnes qu'ils rencontreroient, enfin d'entrer dans les maisons pour l'exiger de ceux

qu'ils y trouveroient. Un des plus puissans moyens d'ôter à un acte religieux sa valeur et son importance, étoit bien certainement la démarche d'Andronic.

Il étoit nécessaire de ne point interrompre le récit de l'expédition des Catalans pour s'occuper d'affaires moins interressantes qui se passoient dans le même temps, et sur lesquelles nous sommes obligé de revenir, puisqu'elles sont relatives à l'empereur Andronic. Ce prince ne trouvoit pas dans le sein de sa famille des consolations propres à le dédommager des contrariétés que devoit lui causer la situation des affaires, et que lui méritoit sa conduite. L'impératrice Irène, avec laquelle il avoit bien vécu pendant plusieurs années, étoit devenne son ennemie. Elle voyoit avec dépit l'empire assuré à Michel, fils de la première femme d'Andronic, et ce prince régner avec son père. Elle voulut d'abord que l'empereur mît à sa place un des enfans du second lit; cette demande déraisonnable ayant été rejetée, elle en fit une autre qui, devant l'être pareillement, n'eut pas plus de succès. C'étoit de partager l'empire entre tous les enfans. Vainement Andronic lui répondoit-il que ce seroit violer les lois, changer l'ordre de succession établi et reconnu de tout temps, Irène n'écoutoit rien, et s'oublioit au point de menacer l'empereur et de l'accabler d'injures. Ce moyen ne produisant pas l'effet qu'elle en attendoit, elle eut recours aux larmes, aux caresses, et même ne dédaigna pas d'employer le manége de la coquetterie Elle obtint beaucoup de grâces, des sommes considérables, fit placer dans les plus hauts emplois des hommes indignes de les occuper, et finit par exciter des réclamations qui firent ouvrir les yeux au prince. Il s'éloigna d'elle, et ne voulut plus la voir. Dans le dépit que lui causa cette froideur, Irène se retira de Constantinople à Thessalonique. Là, perdant tout sentiment de pudeur et de décence, elle tint sur Andronic les propos les plus obscènes, bravant les menaces du pa-

triarche Athanase, qui lui fit d'inutiles représentations, et déshonorant son mari dans ses lettres. Ne perdant point ses enfans de vue, elle fit pour leur établissement des projets insensés qui prouvent combien elle comptoit sur la pusillanimité d'Andronic, et le mépris que lui inspiroit ce prince, puisque l'exécution d'aucun de ces projets ne pouvoit avoir lieu sans son consentement. Elle demanda la sœur de Brienne, duc d'Athènes, pour Théodore, un de ses enfans, lui faisant proposer des troupes et de l'argent, afin de chasser de ses états le despote de Thessalie, et de les donner en dot aux nouveaux mariés. Brienne fit à cette proposition une réponse évasive. Irène dépensa des sommes considérables pour assurer à Jean, son fils aîné, la souveraineté de l'Etolie et de tout l'empire. Mais ses efforts furent superflus, et l'empereur lui déclara qu'il s'occuperoit seul de l'établissement de ses enfans. Alors elle se tourna vers son gendre, le crâle de Servie, qu'elle destinoit à être un jour l'instrument de sa vengeance; car, dans ses projets, elle avoit pour but de rendre ses fils indépendans d'Andronic, et d'élever puissance contre puissance. Tous les ans elle envoyoit au crâle des cadeaux du plus haut prix. Elle épuisoit le trésor, espérant que le roi de Servie auroit des enfans qui s'empareroient un jour de l'empire. Mais Simonide, âgée de huit ans lors de son mariage, et sacrifiée à un homme de plus de quarante, étoit condamnée à la stérilité. Irène alors voulut que le crâle choisît pour son héritier l'un des frères de Simonide. A cet effet elle fit passer tour à tour en Servie Théodore et Démétrius, qui, ne pouvant lutter contre les rigueurs du climat, revinrent de Servie après un séjour de peu de durée. Aux chagrins domestiques qu'éprouvoit l'empereur se joignoient ceux qu'il auroit plus facilement évités, parce qu'il dépendoit de lui d'en détruire la cause. Cette cause étoit l'influence qu'exerçoit sur lui le patriarche Athanase. Ce prélat fanatique, agissant

toujours avec passion, précipitoit Andronic dans des démarches qui compromettoient son autorité. Des moines, Génois de naissance, après avoir acquis un terrain contigu à une des places publiques de Constantinople, y construisirent un couvent dans lequel ils firent l'office suivant le rite romain. Athanase, scandalisé de voir au milieu de l'église grecque une chapelle desservie d'après les formules de l'église latine, pressa l'empereur de détruire le couvent, mettant en jeu, pour y parvenir, la colère céleste, dont il menaçoit sans cesse le foible prince. Il cède enfin pour avoir la paix, et donne aux moines l'ordre de sortir de leur couvent. Ceux-ci font des réclamations; ils représentent la validité de leur contrat, la régularité de leur conduite, la possession que leur garantissoient les lois de l'empire, l'iniquité de la spoliation prononcée arbitrairement; tout fut inutile. Vainement ils invoquèrent la religion d'Andronic qui détruisoit un lieu consacré aux louanges du Seigneur pour le rendre à des usages profanes. Seulement le prince changea la destination de ce couvent, et décida qu'il seroit donné aux moines grecs. Les Génois déclarèrent qu'ils ne sortiroient que par force de leur monastère. Depuis longtemps il y avoit entre Pise et Gênes une rivalité qui avoit dégénéré en une haine invétérée. La première, jadis république puissante, qui s'empara de Carthage, avoit depuis l'an 1069 perdu tout son éclat, et ne voyoit qu'avec envie celui dont brilloit Gênes à l'époque où nous sommes. Partout où se trouvoient les Génois et les Pisans, ils ne laissoient échapper aucune occasion de se nuire. L'exarque de ces derniers saisit celle qui se présenta en se chargeant de chasser de leur couvent les moines qui suivoient la même religion, et qu'ils auroient dû plutôt protéger par ce motif. Il installa les moines grecs à qui ce couvent étoit donné. Il paya cher cet outrage gratuit. Le podestat des Génois mit en embuscade des gens qui le percèrent de coups de stylet;

Andronic n'osa point punir cet attentat, craignant également Pise et Gênes. Il défendit au podestat de paroître à la cour. Par l'injustice de sa conduite envers des moines latins, à qui il n'auroit pas dû permettre d'acquérir une propriété, s'il vouloit les en dépouiller, il faisoit naître entre deux nations des querelles qui troubloient la tranquillité.

An. 1308. Après leur dernière victoire, les Catalans étoient rentrés dans Gallipoli. Au lieu de prendre des dispositions pour retourner en Europe, ils firent de grands préparatifs pour recommencer la guerre et se remettre en campagne. L'empereur Michel, dont la bravoure éphémère ne s'étoit montrée qu'une fois, se tenoit étroitement renfermé dans la ville de Didymotique [a]. Ses troupes ne vouloient pas plus que ce prince se mesurer avec les Catalans, et le déclaroient même hautement. Andronic, voyant qu'il devoit abandonner le projet de réduire ces Européens, eut recours à la voie des négociations, que lui-même avoit discréditée par une odieuse perfidie. Il craignoit les représailles, et se trouvoit dans l'embarras pour envoyer des ambassadeurs. Il en fut tiré par un hasard heureux. Le secrétaire de Roger Deflor avoit été député par les Catalans pour solliciter du secours de la Sicile. A son retour, il tomba dans les mains des Grecs, qui l'amenèrent à l'empereur. Ce prince lui demanda des renseignemens sur les projets et les dispositions des Catalans. Jacques, c'étoit le nom du prisonnier, répondit qu'ils n'étoient point éloignés d'accepter la paix, s'il la faisoit proposer à des conditions raisonnables et par des personnes propres à mériter leur confiance. Andronic goûta cet avis, choisit celui qui le lui donnoit, exigea son serment, et le fit accompagner d'un interprète et de trois personnes dont il étoit sûr. Ces cinq envoyés se rendirent au dernier

[a] Aujourd'hui Dimotuc, ville située dans la Romanie, à vingt milles d'Andrinople.

e occupé par les Grecs, dans le voisinage de Galli-. Ils firent prévenir les Catalans de leur arrivée, de jet et du but de leur mission, demandant en même ps des otages pour leur sûreté et des moyens de trans-t, car ces ambassadeurs n'avoient ni suite ni mon-s. Ces demandes furent accueillies. Plusieurs officiers lans consentirent à demeurer au milieu des Grecs que les députés résideroient à Gallipoli. On en-a cinq chevaux aux ambassadeurs, avec cinq soldats, montoient en croupe pour les surveiller et s'opposer désir qu'ils pourroient avoir de faire une reconnois-e militaire. Rien n'étoit moins imposant qu'une eille ambassade, et tout portoit à croire que ces utés seroient modestes dans leur langage comme ils oient dans leur représentation, et comme ils devoient e dans leurs prétentions. Mais il en fut autrement. ur entrée dans la ville, on leur donna audience sans i. Dans leur long discours, ils commencèrent par iter, au nom de l'empereur, les reproches que ce ce avoit précédemment adressés aux Catalans. En-e ils repoussèrent l'accusation relative à la mort de er Deflor, démontrant qu'elle étoit un attentat re le droit des gens, ce que personne ne contestoit; ue l'empereur étoit incapable de laisser commettre pareil crime, ce que les faits démentoient suffisam-t. Après une fastueuse énumération des bienfaits Andronic avoit comblé les Catalans, les ambassa-s reprochèrent à ceux-ci leur ingratitude, ajou-des menaces aux reproches, et des conseils pour ngager à retourner dans leur patrie. Les Catalans, savoient mieux se battre que faire des discours, ndirent laconiquement en déclarant qu'ils ne sor-ent des terres de l'empire que lorsqu'on leur auroit ce qu'on leur devoit, rendu ceux de leurs compa-es qu'on tenoit renfermés dans les prisons, et res-les vaisseaux qu'on leur avoit pris; exigeant de

plus qu'on leur achetât les chevaux et le butin qu'ils ne pourroient emmener. Le départ des envoyés de l'empe ayant immédiatement suivi l'audience, les Catalans prirent les mesures les plus promptes et les plus vigoureuses contre les Grecs. La terreur qu'ils inspiroient faisoit grossir leur armée : on aimoit mieux combattre sous leurs drapeaux que s'exposer à leur fureur. Les Turcopules abandonnèrent Michel pour se joindre aux ennemis de ce prince. Les François, les Espagnols, les Italiens qui se trouvoient dans ces contrées s'enrôlèrent ; et les Catalans se voyoient, après tant de trahisons et de chances si désespérées, avec des forces suffisantes non-seulement pour résister aux Grecs, mais pour faire trembler l'empire, qui eût couru les plus grands risques, si la prudence de ses ennemis eût égalé leur bravoure.

Les Catalans commirent une faute en n'accordant pas à leurs auxiliaires les mêmes avantages. Ils firent une distinction entre les Turcs et les autres. Les premiers, recevant dans la répartition du butin une portion inférieure à celle qu'on donnoit aux seconds, résolurent d'abandonner les Catalans. Plusieurs traitèrent avec un pilote grec qui se chargea de les ramener chez eux. Mais, dans le trajet, ils furent attaqués par André Murisque, qui gardoit les passages de l'Hellespont. C'étoit un officier génois, armé contre les Vénitiens, qu'il attaquoit sur mer, et qui, pour éviter leur vengeance, avoit fini par se mettre à la solde d'Andronic. Il s'empare du vaisseau qui transportoit les Turcs, et les fait passer tous au fil de l'épée. C'étoit à la fois une barbarie et une imprudence. La désertion des Turcs affoiblissoit le parti des Catalans : l'injuste et cruel traitement qu'on leur faisoit éprouver arrêtoit cette désertion, et rattachoit aux ennemis de l'état ceux qui vouloient s'en séparer, et qui aimèrent mieux continuer de servir avec eux que de s'exposer à subir le même sort que leurs compa-

triotes. André Murisque alla porter lui-même à l'empereur la nouvelle de cet exploit. Andronic devoit plutôt le punir que le récompenser, puisqu'il nuisoit à sa cause en forçant les Turcs à s'allier aux Catalans, et par son absence de l'Hellespont, en laissant ceux-ci maîtres de la mer. Mais ce prince fit un accueil flatteur à Murisque, et le créa même amiral. Les Catalans mirent à profit son absence et portèrent impunément et sans obstacle à une grande distance de Gallipoli la terreur de leurs armes. Ils conservoient dans toute sa vivacité le souvenir de la perfidie qu'on avoit exercée à Rhédeste envers leurs ambassadeurs, lorsque ceux-ci revenoient de Constantinople. Cette horrible trahison étoit toujours devant leurs yeux, et dans leur cœur le désir d'en tirer vengeance. Jusqu'à ce moment ils avoient attendu vainement l'occasion. Voyant qu'elle ne se présentoit pas, ils prirent le parti de la faire naître, ou plutôt de former une entreprise qui n'avoit point d'autre but. Elle étoit hasardeuse. Rhédeste, située à soixante milles de Gallipoli, sembloit protégée par l'armée des Grecs campée et retranchée entre les deux villes, ainsi que par des postes fortifiés, disséminés dans l'intervalle. Il falloit tourner et ces postes et cette armée, les laisser derrière soi, s'exposer enfin au risque de se voir coupés et rejetés loin de Gallipoli, centre des forces et des opérations. Cette position inspiroit aux habitans de Rhédeste et des environs une sécurité trompeuse. Ils se croyoient garantis par un rempart insurmontable. Mais rien ne l'étoit pour les Catalans. Ils sortent avec les précautions nécessaires, font une marche forcée, arrivent à la fin de la nuit sous les murs de Rhédeste, escaladent au point du jour les murailles; et, sans coup férir, sans obstacle même, pénètrent dans l'intérienr, égorgent sans pitié comme sans exception tous les habitans, quel que fût leur âge ou leur sexe. Après cette boucherie, que ne devroient point autoriser les lois sanglantes de la guerre,

se contentèrent de se tenir sur la défensive : bi
même, voyant l'inaction des Catalans, ils néglig
le service et ne le firent plus avec autant de régul
Dans les jours de fêtes, les Grecs, après en avoir
une partie dans les temples, avoient l'habitude de
succéder aux offices divins les jeux, la danse, les
sirs de la table, et souvent la débauche. Ferdin
dont la persévérance ne se lassoit pas depuis huit m
et qui connoissoit la coutume des Grecs, comptoi
faire son profit. Il espéra pouvoir trouver l'occasio
les surprendre, et prit toutes ses mesures pour un
qu'ils devoient célébrer avec solennité. Il ne se tro
point. Calculant l'heure à laquelle ils devoient
plongés dans l'ivresse, il fait appliquer des éch
contre les murailles. Soixante Catalans montent
bruit comme sans obstacle, s'emparent de t
tours, et facilitent à leurs camarades l'entrée de la v
C'est ainsi que Ferdinand Ximénès devint, par sa
tience, sans coup férir, maître de Madytos, dont il
sa place d'armes. De cette ville on pouvoit lier un p
d'opération avec Gallipoli, dont le brave Munta
étoit gouverneur, ainsi qu'avec Rhédeste et Pact
qu'occupoient les Catalans sous les ordres de Rocaf
Le centre auroit été Gallipoli, la plus importante
places possédées par ces Européens. Depuis long-tem
elle étoit le magasin général de l'armée, servoit d'as
aux blessés, et de dépôt pour les prises qu'on faisoit
l'ennemi. Aussi étoit-elle un objet d'envie pour les Gre
Comme on savoit qu'Andronic attachoit beaucoup
prix à la reprise de cette place, et qu'il récompenser
généreusement celui qui l'enlèveroit aux Catalans,
projetoit des tentatives pour arriver à ce but, mais
n'osoit les mettre à exécution. Plus hardi que les autr
George de Christopole part de Thessalonique pour al
à la cour. Escorté de quatre-vingts hommes, il com
toit s'emparer, chemin faisant, de Gallipoli, don

porter les clefs à l'empereur. Il arrive à l'im-
près des remparts, et prend des mulets et leurs
eurs qui sortoient de la place pour aller aux pro-
Muntaner envoie aussitôt un détachement qui
pièces la troupe de Christopole. Celui-ci ne s'é-
qu'avec peine. Il se sauva à Constantinople, au
entrer en triomphe comme il s'en étoit flatté,
sans escorte devant Andronic. Rocafort et Xi-
e concertèrent dans le même temps pour un
ui demandoit de l'audace, et dont le succès de-
ter un grand coup à la marine de l'empire.
a prise de Stagnara, ville considérable située
Romanie, sur la mer Noire, entre Malathia et
La sûreté du port en faisoit l'entrepôt du com-
le principal arsenal de la marine impériale.
son importance, elle n'étoit point à l'abri d'un
main, parce que, séparée par une distance de
e lieues de Gallipoli, toute tentative de la part
lans ne pouvoit avoir aucune vraisemblance;
rs généraux faisoient tous ces calculs, et suppo-
u'une ville aussi éloignée d'eux devoit être sans
Ils ne se trompèrent point. Ils parcourent comme
dévastateur cet espace de quarante lieues, cou-
moissons, brûlant les maisons, égorgeant les
, les troupeaux, et parviennent sous les murs
iara. Ayant pénétré dans cette ville sans aucune
e, ils détruisent tous les vaisseaux qui se trou-
ans le port. On en porte le nombre à cent cin-
Les Grecs qui étoient en mer, voulant empê-
uine de leur marine, attaquèrent les Catalans.
furent complètement battus. On ne réserva que
tre galères dont les Grecs s'étoient emparés
oir indignement massacré l'amiral *Ferdinand*
. Non contens de cette vengeance, les Catalans
nt les digues qui préservoient la ville et le pays
ahissemens de la mer. Tout fut inondé. Les Ca-

talans chargèrent ensuite leur butin sur les quatre [...] lères, et les envoyèrent avec un détachement suff[...] à Gallipoli. Elles passèrent avec autant d'audace [...] d'impunité dans le canal de Constantinople, à la vue [...] cette capitale. Rocafort et Ximénès allèrent auss[i] après cette expédition reprendre leurs cantonnemen[s].

Le sang de Roger de Flor crioit toujours vengea[nce]. George, son assassin, vivoit encore, et vivoit touj[ours] dans l'abondance au milieu des Alains, dont il étoit [...] chef. Andronic avoit fait d'inutiles efforts pour les r[ap]peler sous ses drapeaux; il ne leur inspiroit auc[une] confiance. Loin d'accepter ses offres, ils s'emparèrent [...] fort de Réade, situé sur les frontières de l'empire. [...] ce poste ils faisoient des excursions et ravageoient [...] cantons voisins. En ruinant le pays, ils s'ôtèrent [...] moyens d'y subsister, et résolurent de retourner da[ns] leur patrie. Si leur réunion aux Catalans eût été po[s]sible, et n'eût trouvé dans la haine et la vengeance [...] obstacle insurmontable, c'en étoit fait de l'empi[re]. Mais le lâche et cruel assassinat commis par eux s[ur] Roger de Flor avoit causé dans l'esprit des Catala[ns] une indignation que l'impunité de ce crime augmen[...] toit encore. Le soin de leur propre sûreté, les dange[rs] qu'ils avoient courus, sans effacer le souvenir de le[ur] injure, les avoit forcés d'ajourner leur vengeance. Il[s] crurent que l'occasion se présentoit, quand ils apprire[nt] le projet des Alains de retourner chez eux en traver[...] sant la Bulgarie. Ils formèrent la résolution de les atta[...] quer avant qu'ils n'eussent atteint ce pays, dans lequ[el] il leur seroit facile de se défendre. Sans perdre un mo[...] ment, leurs généraux réunissent les garnisons des vill[es] qu'ils occupoient, et qu'ils abandonnèrent, ne conser[...] vant que Gallipoli. Le brave Muntaner vouloit être d[e] cette expédition, et ne consentit à rester que lorsqu'o[n] lui eut prouvé qu'il rendroit beaucoup plus de servic[es] en défendant la seule place qu'on se réservât. Ces dispo[...]

ns prises, les Catalans marchent en hâte pour joindre
Alains : en douze jours ils furent en leur présence. Le
s des Alains se composoit de trois mille cavaliers et
ix mille hommes d'infanterie. A la vue des Cata-
, ils éprouvèrent de la surprise, mais sans effroi,
:e qu'accoutumés aux combats, aux fatigues de la
rre, ils aimoient à se battre et ne fuyoient jamais
ınt l'ennemi. Suivant leur antique usage, ils com-
ıcèrent par former une espèce de retranchement
: leurs chariots, plaçant derrière, leurs femmes, leurs
ıns, leur butin; ensuite ils se mirent en ordre de
ıille. L'affaire devoit être sanglante; des deux côtés
ne bravoure, même habitude des combats, même
arnement dans l'action; si l'un des deux avoit plus
érocité, l'autre étoit animé par la fureur et le désir
la vengeance. Au point du jour on en vient aux
ins avec une animosité tellement égale de part et
utre, que long-temps la victoire fut indécise. Quoi-
: inférieurs en nombre, les Catalans maintenoient
uilibre par une rage qui doubloit leur force : les
ins résistoient à leur choc. George, leur chef, se
tingnoit. Dès qu'il fut reconnu, il devint l'objet de
ureur des Catalans. Chacun vouloit avoir la gloire
l'abattre. Il ne put éviter le coup fatal, et reçut la
rt en faisant des prodiges de valeur. Sa chute décou-
e les Alains; leurs ennemis s'en aperçoivent, redou-
nt d'efforts, les font plier, les poursuivent avec tant
rdeur, qu'ils entrent avec eux dans leurs retranche-
ns. Là le combat recommence, ou plutôt se change
ın carnage horrible : il ne se sauve que trois cents
ins. Après cette victoire, les Catalans reprirent la
te de Gallipoli, chargés de dépouilles, et emmenant
c eux les prisonniers qu'ils avoient épargnés. Enflés
leurs succès, ils crurent que rien ne pouvoit leur
ister. Dans cette persuasion, ils voulurent prendre
drinople, qui étoit défendue par une garnison aguer-

rie et par une population nombreuse. Les habitans se retirent dans l'intérieur de la ville, après avoir brû une partie des faubourgs. Les Catalans s'en emparent et lancent des traits sur la garnison : elle étoit command par l'Ange Echanson, et par Schumne Scuteri, de officiers expérimentés qui défendirent Andrinople av succès. Ferdinand et Rocafort, voyant l'inutilité de le tentative, crurent qu'ils seroient plus heureux par voie des négociations. Ils offrirent la paix, si l'on voulo leur rendre le corps de Roger, ceux de leurs camarad qui languissoient encore dans les prisons, enfin recevo dans la ville les assiégeans. Ces propositions furent d daigneusement rejetées. Les Catalans recommencère l'attaque avec plus d'ardeur ; mais ils échouèrent com plètement et se retirèrent. Une autre tentative de le part sur Pamphyle ayant eu le même résultat, ils déterminèrent à retourner à Gallipoli sans délai. Pen dant leur absence, cette place avoit été sur le point d leur être enlevée par un nouvel ennemi que leur opp soit Andronic.

Ce prince, voyant que ses troupes n'osoient se mesu rer avec les Catalans en rase campagne, leur chercho des ennemis plus braves. Antoine Spinola, d'une d plus puissantes familles de Gênes, étoit à cette époque Constantinople. Il propose à l'empereur de marier nièce, fille d'Opicin Spinola, avec Théodore Palé logue, que l'impératrice Irène avoit investi de ses dr sur le marquisat de Montferrat, dont la mort de s oncle la rendoit héritière. Le but de Spinola é d'acquérir un appui contre les Doria, dont la fam étoit rivale de la sienne. Andronic fit dépendre son c sentement d'une condition ; c'étoit de faire déclarer la république de Gênes la guerre aux Catalans. Spin qui ne doutoit de rien, promit ; et, pour donner preuves de sa sincérité et de son zèle, il offrit d'a sur-le-champ signifier à Muntaner d'évacuer sans dé

allipoli. L'empereur accepte, et lui donne un passeport avec lequel Spinola se met en route. Il arrive devant la place, envoie un héraut d'armes au gouverneur, qui fait introduire le général. A peine en sa présence, celui-ci donne, de la part de la république de Gênes, ordre à Muntaner de sortir à l'instant de la place avec ses Catalans, afin d'éviter d'en être chassé. Le guerrier, qui n'étoit point accoutumé à un pareil langage, fait taire son indignation, et représente avec calme à Spinola l'indignité de sa conduite, lui adressant des reproches modérés sur ce qu'il troubloit ainsi l'harmonie qui régnoit entre les gouvernemens de Sicile et de Gênes; il ajoute qu'il n'imitera point cet exemple et ne commencera pas les hostilités. Ce sang-froid ne fit qu'augmenter l'insolence de Spinola. Il adresse des injures aux Catalans et les met au défi. Muntaner réplique avec une fermeté dédaigneuse, lui demande de quel droit sa république lui donne des ordres, et finit par l'exhorter dérisoirement à le chasser de Gallipoli, s'il le peut. Spinola se rembarque précipitamment, et va rendre compte à l'empereur du résultat de son ambassade. Il s'engage à remettre entre les mains de ce prince la place, qu'il croyoit dépourvue de garnison. C'étoit pendant l'expédition des Catalans contre les Alains. Il n'étoit resté dans Gallipoli qu'environ cent cinquante soldats. Andronic, sans perdre de temps, fait équiper six vaisseaux qu'il met sous les ordres d'Andrialo del Moro, l'un des premiers officiers de sa marine. Spinola avoit dix-neuf galères à sa disposition. Il doutoit si peu du succès, qu'il prit avec lui le prince Théodore, afin de le conduire, après la prise de Gallipoli, en Italie, pour qu'il s'y mariât et prît possession de ses états. Cette flotte, de vingt-cinq voiles, paroît bientôt devant la place. Il sembloit que rien ne pût la garantir; mais on vit en cette circonstance ce que peuvent la prudence et le courage. Muntaner commence par mettre

tout en œuvre pour contrarier le débarquement des ennemis. Cette première mesure n'eut aucun succès, parce que les alliés avoient abordé sur plusieurs points de la côte. Le brave gouverneur fut même assailli par le nombre, reçut cinq blessures, eut son cheval tué sous lui, et se vit forcé de rentrer dans la ville. Les Grecs, persuadés qu'il n'avoit pas d'autre ressource qu'une capitulation, l'attendoient, se regardant déjà comme maîtres de Gallipoli. Muntaner, après avoir fait panser ses blessures, dont aucune n'étoit grave, rassemble les femmes, les distribue sur les remparts, mettant de dix en dix un soldat pour diriger leurs manœuvres, les armant de traits et de pierres, et leur inspirant cet enthousiasme qui ne calcule pas et donne des forces à la foiblesse. En voyant cette garnison, les alliés s'adressent des plaisanteries, et se préparent gaîment à monter à l'assaut. Ils s'approchent des remparts avec cette nonchalance que donne la certitude d'une victoire trop facile, regardant leur entreprise comme un jeu d'enfant. Ils ne tardèrent pas à revenir de leur erreur. Au moment de l'escalade ils sont renversés par ces femmes dont ils venoient de se moquer, et que leur insultante joie n'avoit fait qu'irriter. Spinola, voyant cet échec, étoit furieux: il avoit dédaigné de prendre part à l'action. Il s'avance à la tête de quatre cents hommes de cavalerie, adresse aux siens un discours plein de menaces et d'injures, et ramène les fuyards au combat. Ce nouvel assaut n'eut pas plus de succès que le premier. Il faisoit une chaleur qui incommodoit les Grecs, plus efféminés que les autres. Muntaner jugea qu'il pouvoit faire une sortie. Accompagné de cent hommes armés à la légère et de six cavaliers, il tombe sur l'ennemi, le culbute, tue Spinola, répand autour de lui le carnage et la mort. Les alliés se sauvent vers leurs vaisseaux; les Catalans les y poursuivent, y entrent avec eux, en égorgent plusieurs, et s'élancent à terre. Muntaner revient en

iomphe. Andrialo del Moro ramène ces six galères à Constantinople. Les Génois transportèrent en Italie Théodore, qui prit possession de Montferrat. Ainsi fut sauvée, par la bravoure et la présence d'esprit de Muntaner, la place de Gallipoli. Les Catalans, de retour peu de temps après de leur expédition, célébrèrent sa victoire par des réjouissances publiques, et reconnurent le service important qu'il leur avoit rendu. En effet, ils n'avoient plus d'asile, si Gallipoli étoit tombée entre les mains des ennemis. Dans le même temps leur nombre fut augmenté de trois mille Turcs, qui, ayant traversé l'Hellespont, vinrent se joindre à eux. Cette union causoit de justes inquiétudes à l'empereur, qui prit tous les moyens en son pouvoir pour la rompre. Il réussit à corrompre Isaac Melek, un des chefs musulmans qui servoient avec les Catalans. Ce Turc s'engagea non-seulement à les abandonner, mais encore à tourner ses armes contre eux, séduit par la promesse que lui fit Andronic, de lui donner, avec une dot considérable, la fille du dernier prince des Seljoucides d'Icone, dont le père avoit été tué par Ali, fils d'Amercan. Isaac fit de plus assurer le prince qu'il détacheroit les Turcopoles du service des Catalans, pourvu qu'on leur rendît leurs femmes et leurs enfans qu'on leur avoit pris dans les guerres précédentes. Cette négociation fut découverte, et Melek convaincu de trahison. Il prétendit, pour se justifier, que ce n'étoit qu'une ruse de sa part pour faire rendre à leurs alliés communs leurs familles. Soit que le soupçon n'entrât pas facilement dans l'âme de Rocafort, incapable alors d'une perfidie, soit qu'il regardât comme impossible l'exécution du projet de Melek, il le crut ou le méprisa. Il s'en servit même pour chasser du mont Ganos les Grecs qui s'en étoient emparés. L'indulgence ou la crédulité de Rocafort rendit à Melek sa sécurité. Il ne tarda pas à renouer avec Andronic ses premières intrigues. Le danger qu'il avoit

couru le rendit plus exigeant. Il demanda pour Co stantin, oncle de sa future épouse, la dignité de sult d'Icone et le gouvernement de Péges. Ce dernier arti lui fut accordé. Constantin alla prendre possession de nouvelle dignité, emmenant avec lui sa nièce. Il av ordre de rassembler plusieurs vaisseaux pour le tra port d'Isaac et des Turcs qui devoient l'accompagne Le moment arrivé, Melek et les plus déterminés ceux qu'il avoit mis dans sa confidence s'emparent officiers catalans qui les commandoient, les égorgent, gagnent précipitamment le bord de la mer pour s'em barquer sur les vaisseaux qui les attendoient : mais l soldats catalans les atteignent. Les Turcs n'avoient ri de mieux à faire qu'à vendre chèrement leur vie. Ils battent, sont vaincus, demandent grâce. On exige qu'i livrent Melek, son frère, et Tacantziaris, chef des Tu copoles. Cette condition remplie, la grâce fut accordé Les deux frères furent sur-le-champ décapités. On trouv sous les vêtemens d'Isaac un diplome impérial dans le quel, pour motif de la dignité que l'empereur conféroit à ce traître, étoit exposée toute la conspiration. On mit les Turcs en prison pendant quelque temps. Comme les Catalans avoient besoin de leurs secours, ils brisèrent leurs chaînes après leur avoir fait prêter serment de les servir avec fidélité. Cet accord fait, ils marchent de concert pour assiéger Zurule. Les Turcs suivoient les Catalans. Ceux-ci, croyant pouvoir se passer de leurs alliés, attaquent sans les attendre et sont repoussés. Dès que les Turcs apprirent cet échec, ils résolurent d'abandonner les Catalans. Les uns allèrent offrir leurs services au gouverneur d'Aspres, qui les reçut ; les autres tournent leurs pas vers la mer. Instruits de cette nouvelle trahison, les Catalans poursuivent ces derniers, les atteignent et les tuent. Avec de tels auxiliaires ils couroient plus de risques qu'en étant réduits à leurs propres forces. Les historiens grecs blâment les Catalans de leur

lliance avec les Turcs : le même reproche étoit fait par Andronic, quoiqu'il suivît leur exemple, puisqu'il les corrompoit. La situation des Catalans les justifieroit assez, si les princes chrétiens n'avoient pris ce soin en se servant des musulmans, en contractant alliance avec ces infidèles, enfin en se battant entre eux.

Quoique nous n'ayons plus parlé de Bérenger, on auroit tort de croire que ses compagnons d'armes l'oublioient. Après avoir vainement demandé sa liberté à la république de Gênes, ils députèrent vers Jacques, roi d'Aragon pour le prier de se faire rendre ce guerrier. Afin de mettre ce prince dans leurs intérêts, ils lui offrirent la souveraineté des parties de l'empire grec dont ils s'étoient emparés. Avec des secours peu coûteux la conquête des autres provinces leur eût été facile. Soit par prudence, soit par timidité, Jacques les refusa, prétextant l'éloignement, et leur conseillant d'offrir l'empire à son frère Frédéric, roi de Sicile. Il leur promit ensuite de réclamer avec instance la liberté de Bérenger, et d'employer tout son crédit. Les ambassadeurs catalans s'adressèrent au pape, promettant au saint-père la soumission des Grecs, s'il obtenoit des secours pour leurs compatriotes. Ils prièrent le souverain pontife d'accorder au roi de Sicile l'investiture de l'empire de Constantinople, et de provoquer une croisade. Le pape, qui ne vouloit point accroître l'influence de la maison d'Aragon, ne fit que des réponses évasives. Jacques, fidèle à sa parole, envoie des députés à la république de Gênes, avec des instructions vigoureuses pour réclamer la liberté de Bérenger d'Entença. Ils se plaignirent amèrement, au nom de leur roi, de la violation du droit des gens commise par les Génois sur l'un des premiers vassaux de ce prince. Ils menacèrent la république, si elle ne rendoit pas à Bérenger, non-seulement la liberté, mais les vaisseaux qu'on lui avoit pris, et si on ne le dédommageoit pas de l'injustice et des pertes

qu'il avoit éprouvées. Gênes n'osa faire un refus formel; mais elle répondit par des considérations vagues ; ensuite elle promit de briser les fers de Bérenger; enfin elle assura qu'elle enverroit à Montpellier des commissaires pour traiter l'article des restitutions et des indemnités avec le ministre du roi d'Aragon. Elle exigea de son côté que les Catalans cessassent de faire avec les Turcs une alliance scandaleuse. Les députés firent dépendre la concession de cette demande de l'accomplissement des paroles données relativement aux autres articles de la négociation. Les commissaires de Gênes et d'Aragon tinrent plusieurs conférences à Montpellier. Les premiers firent tant de difficultés et de chicanes que les seconds se virent forcés de se contenter de la liberté de Bérenger, qui sortit de prison avec la soif de la vengeance, de la fortune et des conquêtes. Dénué de toutes ressources, il ne pouvoit qu'implorer les secours des souverains et les intéresser à sa cause. Il s'adressa d'abord au pape, qui lui répéta ce qu'il avoit dit aux ambassadeurs catalans; ensuite à Philippe-le-Bel, qui avoit besoin pour lui-même de son argent et de ses troupes. D'ailleurs le comte de Valois conservoit ses droits sur l'empire grec, et Philippe ne pouvoit faire valoir d'autres prétentions que celles de son frère. Voyant qu'il ne devoit compter sur personne, Bérenger vend ses biens, arme cinq cents hommes bien déterminés, et passe avec eux à Gallipoli. Dans ce moment la cause des Catalans couroit les plus grands dangers par l'inconstance de Ferdinand Ximénès, qui étoit sur le point de l'abandonner une seconde fois. Andronic, réduit depuis longtemps aux moyens de séduction pour diminuer le nombre de ses ennemis, avoit fait à Ferdinand des offres probablement très-avantageuses, car elles n'ont point été connues. On sait seulement qu'un traité secret fut conclu entre ce prince et le général. Mais à peine ce traité fut-il fait, que Ximénès éprouva de justes remords. S'il

voit l'amour du pouvoir et des dignités, la trahison qui étoit odieuse. Il se repentit d'avoir pris des engagemens qui blessoient l'honneur, et résolut de rompre avec Andronic. Ce prince lui envoie deux galères à trois rangs de rames, armées et portant des députés chargés de transporter Ferdinand à Constantinople. Elles arrivèrent à Gallipoli au moment où Bérenger alloit opérer son débarquement. Le commandant des galères se met en devoir d'attaquer; mais Ximénès lui fait dire de différer jusqu'au lendemain, parce qu'une partie de l'équipage du vaisseau étoit composée de gens de sa suite; il ajoute qu'il va les en faire descendre, et qu'alors les Grecs se saisiront du navire. Pour inspirer plus de confiance, il fait transporter à bord des trirèmes plusieurs coffres d'un poids considérable, faisant croire qu'ils contenoient ses trésors. Le lendemain les Grecs sont surpris de voir sur le vaisseau dont ils vouloient s'emparer beaucoup plus de monde qu'ils n'en avoient vu la veille; ils reconnurent dans le nombre plusieurs des officiers de Ferdinand. Le soupçon et la crainte d'être dupe leur font ouvrir les coffres, dont le contenu dissipa toute illusion : ils étoient pleins de sable. Les Grecs se retirèrent en toute hâte, et retournèrent à Constantinople.

Le retour de Bérenger et l'arrivée des cinq cents braves qu'il amenoit avec lui sembloient devoir augmenter la puissance des Catalans; mais il en fut autrement, parce que sa présence fut une source de discorde. Il y avoit déjà entre Rocafort et Ferdinand une rivalité de prétentions qui fomentoit la mésintelligence et nuisoit à la cause. A peine débarqué, Bérenger réclame l'autorité dont il jouissoit avant d'avoir été pris par les Génois. Rocafort, qui pendant son absence avoit été généralissime des troupes, s'opposa vivement aux prétentions de Bérenger. Celui-ci, qui ajoutoit à l'éclat d'une naissance illustre tous les préjugés que donnoit

alors cet avantage, ne vouloit point reconnoître
fort, et se trouvoit humilié de lui être subord
l'un avoit pour lui la noblesse, qui se rangea de so
et l'autre les soldats accoutumés à vaincre so
ordres. De ce moment on vit deux factions bien d
tes : l'anarchie remplaça l'ordre et la discipline ; l
ordination disparut. C'en étoit fait des Catala
quelques généraux sages, et n'ayant d'autre p
qu'un zèle ardent pour la cause, n'eussent emplo
médiation : à force de démarches et de soins ils obt
de Rocafort et de Bérenger qu'ils s'en remettroie
et l'autre à la décision des douze conseillers de l'
Cette décision fut que Bérenger, Ferdinand Xim
Rocafort commanderoient chacun de son côté,
les soldats pourroient librement opter entre ce
généraux. Il n'y avoit pas d'autre voie de conci
que ce moyen, qui étoit moins un remède au mal
palliatif. On se soumit à ce jugement, et l'ha
reparut. Quoique Ximénès d'Arénos fût indép
de ses rivaux, il voulut se réunir à Bérenger e
cause commune avec lui. Cette démarche, génér
apparence, paroît avoir été l'effet de la jalousie e
crainte que lui inspiroit Rocafort, qui comptoit s
drapeaux plus de soldats que les deux autres. Le
gonois, dont la fierté ne pouvoit reconnoître qu
néral d'une haute extraction, s'étoient mis sous
dard de Bérenger. Le sage Muntaner, étrange
divisions comme aux préjugés qui les causoi
concilia l'estime et la confiance de tous les pa
conserva le gouvernement de Gallipoli.

Sur ces entrefaites, un Génois nommé Ticin J
vint demander des secours à Muntaner. Ce Géno
pendant cinq années exercé le commandement
ville de Fruilla, fondée et possédée par la répu
qui, voulant lui faire rendre des comptes, avoi
l'enlever, expédié quatre galères. Muntaner,

une haine mortelle pour cette république, saisit l'occasion de lui en donner une preuve. Il accueille le rebelle, lui promet sa protection, et met un corps de troupes sous les ordres de son parent Jean Muntaner, qui, guidé par Ticin, part pour s'emparer de Fruilla. Ils arrivent près de cette place, prennent le château qui la défend; ce qui force la ville à se rendre. Elle n'étoit en grande partie peuplée que de gens qui faisoient la fabrication et le commerce de l'alun. Elle fut mise au pillage, ensuite rasée, parce que l'éloignement dont elle étoit du pays occupé par les Catalans ne leur permettoit pas de la conserver. Ticin, qui ne recueillit aucun fruit de cette expédition, eut encore recours à Muntaner. Celui-ci lui donna quelques soldats, avec le secours desquels il s'empara d'un canton de l'île de Thaso. Cette hostilité contre les Génois, au lieu de faire naître la guerre, les détermina à se réconcilier avec les Catalans, dont les entreprises nuisoient à leur commerce. Aucun de leur vaisseaux ne paroissoit sans courir les plus grands risques. Le magistrat génois, chargé de rendre la justice à ses compatriotes établis à Galata, voyant les dommages qu'ils éprouvoient de la part des Catalans, résolut d'aller trouver leur chef malgré l'empereur, à qui le projet de réunion inspiroit des craintes fondées. Les Génois lui déclarèrent qu'ils étoient inébranlables dans leur résolution, et lui jurèrent en même temps qu'ils ne cesseroient pas de vivre en paix avec les Grecs, et qu'ils s'abstiendroient de prendre parti contre eux. Alors le prince fit accompagner le magistrat génois d'un ambassadeur chargé de faire un traité particulier avec les Catalans. Il devoit offrir de la part de l'empereur les plus grands avantages aux généraux qui permettroient à leurs soldats de s'enrôler sous les drapeaux de l'empire. Cette offre maladroite, dont le résultat étoit de dépouiller les chefs, fut reçue comme elle devoit l'être. Rocafort répéta la

demande déjà faite tant de fois du paiement des somm dues aux Catalans; exigea que le prince rachetât to le pays tombé en leur pouvoir; enfin il déclara q jamais il ne serviroit avec les Grecs, mais qu'il éva cueroit les terres de l'empire quand Andronic auro rempli les conditions énoncées: il ajouta que, s'il tardo à le faire, les Catalans s'avanceroient sans délai sur l capitale. Quant aux Génois, ils obtinrent ce qu'il demandoient. Rocafort, voulant que l'effet suivît d près les menaces, se mit en marche pour Constanti nople. A cette nouvelle les habitans de la campagne s réfugièrent dans cette ville, conduisant leurs troupeau devant eux. L'impossibilité de nourrir ces animau força d'en tuer la plus grande partie: ce qui fit régne une abondance à laquelle succéda rapidement une disett d'autant plus grande, que les Grecs avoient eux-même ravagé le pays. Ils en étoient réduits au point de n'avoi plus à opposer aux Catalans qu'un désert. Michel restoi à Didymotique témoin inactif des dangers de l'empir Un seul corps de troupes légères, sous les ordres d Ducas, grand-hétériarque, formoit toutes les forc de l'état. Ce général, craignant de se mesurer av Rocafort, le harceloit dans sa marche et la retardoi Le commandant de la garnison de Chierli, profitant c la circonstance, sortit de cette place, attaque Rhédeste tue les Catalans qui la gardoient, et leur enlève le butin. Furieux à cette nouvelle, Rocafort revient s ses pas, se dispose à reprendre la ville, à venger s compatriotes. Il est obligé de faire un siége en règ qui traîne en longueur. La famine force les habitans capituler. Rocafort ne vouloit point faire de quartier. se laissa fléchir cependant par un évêque, au langa duquel il ne put résister. Il accorda la vie aux citoyen permettant à ceux qui vouloient vivre sous sa loi rester dans la ville, à condition qu'ils livreroient qu'ils avoient de précieux. Les autres devoient sort

ien emporter. De Rhédeste, Rocafort se mit en
ıe pour assiéger Nona, pendant que Bérenger
ıçoit sur Mégarix pour s'en emparer.
r ces entrefaites, ces deux généraux apprirent l'ar-
à Gallipoli de don Ferdinand, fils du roi de
rque, et cousin de Frédéric, roi de Sicile. Ce roi,
qu'il avoit vu les Catalans dans une situation
pérée, n'avoit accueilli ni leurs demandes de se-
ı ni leur offre de le reconnoître pour souverain,
, au bruit de leurs succès et de leurs conquêtes, il
d'être indifférent à leur sort. Il leur envoya donc
ince Ferdinand avec quatre galères. Cette appari-
inattendue causa une joie universelle dans l'armée
Catalans. Il n'en fut pas de même de leurs chefs.
nger et Ximénès partagèrent la satisfaction géné-
et vinrent aussitôt, le premier de Mégarix, et le
d de Madyte, pour rendre hommage à Ferdinand.
ıt à Rocafort, qui avoit d'autant moins abandonné
rétentions à la suprématie qu'il disposoit de plus
onde pour les faire valoir, il ne vit point arriver
nce sans un violent dépit, qu'il eut beaucoup de
à dissimuler. Sans prêter ni refuser obéissance à
inand, il lui envoya dire que le siége de Nona étoit
avancé pour qu'il s'absentât; qu'il ne vouloit point
e le fruit de ses travaux. Il finissoit par l'inviter à
être témoin de la prise de cette place. L'infant s'y
t accompagné d'une suite brillante, et reçut de
fort un accueil distingué. On remarque que dans
réception le général traita Ferdinand comme un
ce à qui l'on doit des hommages et du respect,
dont on est indépendant. L'infant, étant venu dans
ntion de se faire reconnoître, et ne doutant point
Rocafort n'imitât Bérenger et Ximénès, fut surpris
délai que mettoit le premier à suivre l'exemple des
autres. Plusieurs jours se passent, l'un attendant
ıurs l'hommage et le serment de fidélité qui lui

étoient dus comme au lieutenant du roi de Sicile; l'autre feignant de ne pas comprendre son intention. Ce dernier, avant la visite de Ferdinand, avoit pris toutes les précautions nécessaires pour disposer les esprits en sa faveur; craignant qu'à la vue du prince l'armée ne le reconnût et ne le proclamât généralissime par acclamation, il avoit répandu ses plus chauds partisans parmi les soldats pour leur faire observer qu'on ne pouvoit reconnoître comme représentant du roi le prince Ferdinand qu'après un examen réfléchi et une mûre délibération. L'infant, voyant que Rocafort persistoit dans son silence, lui signifie qu'il avoit des instructions à communiquer aux troupes de la part de Frédéric, et qu'il vouloit le faire directement; il le pria de convoquer l'armée. Rocafort accorda cette demande sans aucune objection, et même indiqua l'assemblée générale pour le lendemain. L'infant s'y présente avec plusieurs officiers-généraux qui l'accompagnoient. Il remet les lettres du roi de Sicile à un secrétaire qui en fit la lecture. Ensuite le prince, s'adressant aux soldats, leur dit que Frédéric, en acceptant le serment de fidélité que lui avoient jadis offert les Catalans, regrettoit de ne pouvoir venir lui-même à leur secours, mais qu'il leur envoyoit Ferdinand pour le remplacer et les gouverner en son nom. Les mesures de Rocafort étoient si bien prises, qu'on répondit à l'unanimité que cette affaire étoit trop importante pour qu'on la décidât sans se consulter et sans examen; que le prince seroit instruit du résultat de la délibération. Ferdinand se retira mécontent. Immédiatement après sa sortie, Rocafort prit la parole pour représenter aux soldats la nécessité de choisir cinquante personnes qui seroient chargées d'examiner la question avec lui, et de porter ensuite à la sanction de l'armée la décision qui auroit été prise. Cet avis fut unanimement adopté. Les choix répondirent aux vues de Rocafort: il avoit préparé les uns, et savoit

que les autres ne résisteroient pas à son influence. Quand les cinquante conseillers furent élus, il leur tint un discours adroit et captieux, dans lequel, sans manquer de respect au roi de Sicile, il démontra le danger de le reconnoître pour souverain. Après avoir considéré comme un événement heureux l'arrivée de Ferdinand, il exhorte ses soldats à le reconnoître, non en qualité de lieutenant du roi, mais comme prince indépendant. « Il leur faut un souverain qui partage leur sort, s'expose au même péril, aux fatigues de la guerre, et sache comme eux faire le sacrifice de leur fortune et de leur vie. Frédéric ne peut quitter son royaume : le soin de ses états l'occupe assez sans qu'il lui soit possible de gouverner les provinces dont ils s'empareroient en son nom. Ne pouvant se rendre auprès d'eux, il leur enverroit quelque courtisan inhabile, étranger au service militaire, qui recueilleroit tout le fruit de leurs peines. Rappelant ensuite l'inutilité des démarches qu'ils avoient faites auprès de ce prince dans des temps moins prospères, l'indifférence avec laquelle il les avoit reçus, le refus de venir à leur secours, il fait voir dans l'amélioration de leur sort les conquêtes qu'ils ont faites et qu'il veut s'approprier, dans la probabilité de nouvelles conquêtes, le véritable motif de la démarche de Frédéric. Il se demande quel secours il leur envoie. Un général qui n'a point pris part à leurs combats ! Il arrive sans armes, sans munitions, sans argent, sans soldats ! Après être revenu sur l'inconvénient d'être gouverné par un souverain séparé par de grandes distances, il répète qu'il leur faut un roi qui réside au milieu d'eux, et que c'est à Ferdinand que cette dignité devoit être offerte. » Par ce discours, Rocafort entraîna tous les esprits. Deux conseillers se rendent aussitôt au camp, et proclament la décision du conseil, qui fut ratifiée par acclamation. Ce parti devoit rendre Ferdinand suspect au roi, ainsi qu'aux deux généraux Bérenger et Ximénès, qui ne

pouvoient supposer que l'infant n'avoit pas été consult et qu'on le faisoit souverain à son insu. Les cinquan conseillers se présentèrent à Ferdinand pour lui fai part du vœu de l'armée. Il fit la réponse que Rocafo avoit prévue. Il déclara qu'il étoit de son devoir d suivre les intentions de Frédéric; qu'il ne pouvoit, san manquer à l'honneur, prendre d'autre titre que celu de son lieutenant. Rocafort faisoit courir en mêm temps des bruits qui démentoient le langage de Fer dinand. C'étoit une molle résistance qu'il falloit vaincre une ruse pour qu'on insistât, afin d'arracher son conse tement. Par cette manœuvre, Rocafort retenoit le troupes, qui auroient reconnu Frédéric, si elles n'avoient pas douté de la sincérité du refus du prince. Celui-ci croyant que ce n'étoit qu'un hommage que l'armée avoi voulu lui rendre, attendoit de jour en jour sa soumis sion. Deux semaines se passent dans cette incertitud Rocafort en profitoit habilement. Il confia ses sentimen secrets aux soldats qui lui étoient le plus dévoués. Il n se soucioit pas plus de Ferdinand que de Frédéric. vouloit l'autorité pour lui seul. Il fit insinuer par s affidés le danger auquel s'exposeroit les Catalans, si, a refus de l'infant, ils offroient la couronne au roi d Sicile, que la connoissance de l'exclusion qu'ils avoie d'abord prononcée ne manqueroit pas d'indispos contre eux. C'est ainsi qu'il empêcha de reconnoît Frédéric. Il faisoit marcher de front cette intrigue et siége de Nona, qui fut poussé avec vigueur. La place n tarda pas à capituler, et celle de Mégarix se rendit da le même temps à Bérenger.

LIVRE CENT-CINQUIÈME.

ANDRONIC.

LA conduite ambitieuse de Rocafort n'étoit pas propre An. 1308.
étouffer le germe des dissensions qui causèrent plus
mal aux Catalans que toutes les forces des Grecs et
s trahisons dont ils avoient été tant de fois victimes.
erdinand auroit pu le démasquer en se réunissant à
s deux rivaux. L'avarice de ce prince étoit un moyen
e réunir les différens partis, de les confondre, et de
'en faire qu'un corps invincible. Avec plus de généro-
ité et de dévouement à la cause, Rocafort eût profité de
ette occasion, et les Catalans auroient conquis facile-
nent l'empire. Ils avoient tellement épuisé le pays, qu'il
e présentoit qu'un désert et des ruines à une grande
stance de Gallipoli. La Thrace ne leur offroit plus
ucune ressource, et les cultivateurs, las d'ensemencer
terre pour des étrangers après l'avoir laissée inculte,
étoient retirés de ce canton. Les Catalans se voyoient
ns la nécessité d'aller chercher une autre contrée;
ais il falloit, pour se déterminer sur le choix et sur
s moyens d'exécution, agir de concert, et la discorde
gnoit entre les soldats comme parmi les chefs. Malgré
s justes sujets de mécontentement qu'il avoit contre
armée, le prince Ferdinand offrit sa médiation pour
emettre l'union dans les esprits. Ses soins ne furent
as sans succès. Touchés de son zèle et de ses représen-
ations, les principaux officiers se réunissent, et, dans
une assemblée nombreuse, fixent la ville où l'on iroit
s'établir, la route qu'il falloit prendre, et le jour du dé-
part. On choisit Christopole [a], ville qui, par sa posi-

[a] Aujourd'hui Emboli.

tion, réunissoit tous les avantages que recherchoien Catalans. Placée sur la frontière entre la Thrace Macédoine, elle leur offroit les moyens de faire, sui leurs besoins, des incursions dans ces deux provin et son voisinage de la mer facilitoit l'arrivée des sec du côté de l'occident. Imitant les conquérans qui truisent ce qu'ils ne peuvent conserver, ils démantelè les fortifications de Rhédeste, de Madyte, de Sélymb de Nona, de Pactya, d'Examiles, de Mégarix e Gallipoli. Ils contribuèrent ainsi de loin à la chut l'empire en favorisant l'invasion des Turcs. Raym Muntaner, qui de gouverneur de Gallipoli fut gouverneur-général de l'armée, fit embarquer sur tre six galères les familles et les effets des Catalans, et duisit ce convoi à Christopole. Afin d'éloigner toute casion de querelle, les généraux des deux partis mi entre eux dans leur marche un jour d'intervalle. R fort se mit le premier en route. Ferdinand, Béreng Ximénès le suivirent. Malgré la sagesse de ces pré tions, on n'évita point ce qu'on avoit craint. A journées de Christopole, Rocafort et sa troupe s'a tèrent dans un village au milieu d'une plaine fe couverte d'arbres à fruits. Les soldats, s'étant dispe de tous les côtés, ne se trouvèrent point rassemblé lendemain à l'heure du départ, qui fut différée. Au ment où il alloit l'effectuer, les troupes comman par Bérenger, qui, pour éviter la chaleur, s'étoient m en route au point du jour, parurent à la vue de c de son rival. Rocafort, qui probablement cherc l'occasion d'assouvir sa haine, feignit de croire Bérenger, violant les conventions, avoit l'intentio l'attaquer. Au lieu de provoquer une explication l'auroit détrompé, il s'élance à la tête de sa caval sur les soldats de son rival, qui se défendent avec gueur. Bérenger paroît, et leur crie de déposer les ar Mais le frère de Rocafort, et un de ses parens non

lman-de-Saint-Martin, tombent sur le guerrier et le
nt. On se bat avec acharnement. Les Aragonois fu-
it maltraités, parce que la division de Rocafort étoit
iucoup plus nombreuse. Celui-ci, craignant pour l'in-
it, dont la mort auroit été vengée, fit cesser le car-
ge et retirer ses troupes. L'infant arrive, serre dans
bras Bérenger, l'inonde de ses larmes, adresse des
proches amers à Rocafort, qui répond que ce malheur
it la suite d'une méprise. On rendit les derniers de-
irs au guerrier, dont la destinée étoit de perdre parmi
siens une vie que la trahison avoit respectée. Xi-
énès d'Arénos, malgré les prières de Ferdinand, ré-
lut de se séparer des Catalans, excusable cette fois de
rmer ce projet, que l'exemple de Bérenger justifioit
sez. Il prend la route de Constantinople après avoir
it offrir ses services à l'empereur qui les avoit acceptés.
e prince lui fit un accueil flatteur, et, pour se l'atta-
ier, lui donna en mariage sa nièce Théodora, et la di-
iité de grand-duc qu'avoit possédée Roger Deflor, et
ii ne l'avoit point préservé d'un sort cruel. L'infant,
ant une seconde fois sommé vainement l'armée de
reconnoître en qualité de lieutenant de Frédéric,
embarqua sur les galères pour l'île de Thase, où il
ouva Muntaner qui ne le précédoit que de quelques
istans. Le récit de ce qui s'étoit passé pendant l'absence
e ce dernier lui causa autant d'indignation que de
iagrin. Il reconnut Ferdinand pour lieutenant du roi
e Sicile, et obéit à l'ordre que ce prince lui donna de
e pas se séparer de lui. En ayant obtenu la permission
l'aller conduire aux Catalans leurs enfans et leurs
emmes, il s'approcha du camp, remit les registres, les
itres et le sceau de l'armée, et résista aux vives instances
que lui firent ses compatriotes, même Rocafort, pour
ester avec eux. Il blâma hautement la conduite qu'on
ivoit tenue, et se rembarqua, annonçant qu'il croyoit
le son devoir de rejoindre le prince. Les Catalans, qu'il

avoit ramenés avec lui au camp, se part rent en trois bandes : l'une alla rejoindre Ferdinand Xir énès ; l'autre se réunit aux troupes de Rocafort, et la troisième, qui ne vouloit servir sous les ordres d'aucun des deux, passa dans l'île de Nègrepont. Muntaner resta quelque temps dans l'île de Thase avec Ferdinand. Ils y furent accueillis par Ticin Jacquerie, qui témoigna sa reconnoissance au gouverneur de Gallipoli, à qui il devoit sa fortune et la possession de la meilleure place de cette île.

Rocafort se trouvoit sans rival à la tête des Catalans dont il pouvoit disposer à son gré, n'ayant aucun compte à rendre, et ne reconnoissant aucun pouvoir au-dessus du sien. Son armée, toute composée de soldats aguerris, étoit de huit mille hommes. Il eut l'intention d'aller assiéger Christopole; mais elle étoit à l'abri d'un coup de main, et les Grecs venoient d'en augmenter les fortifications et la garnison. Renonçant au projet de s'emparer de cette place, il franchit le mont Rhodope, entre en Macédoine, et s'empare de Cassandrie : c'étoit l'ancienne Potidée, située dans une province fertile, sur le bord de la mer. Les Catalans y prirent leurs quartiers d'hiver. De leur côté, l'infant et Muntaner s'étoient rendus au port d'Almiro dans le duché d'Athènes. Ayant des plaintes à faire contre les habitans qui avoient maltraité ses gens, le prince, écoutant plus son ressentiment que sa prudence, ravagea le pays, et, malgré les représentations du sage Muntaner, voulut descendre dans l'île de Nègrepont et visiter la capitale. A peine y étoit-il entré qu'on l'arrêta pendant que les vaisseaux vénitiens qui étoient dans la rade attaquoient les siens et s'en emparoient. Il fut remis à Thibaut de Sipoys, François envoyé par la cour de France pour faire des partisans au comte de Valois, qui ne renonçoit point aux droits que lui avoit donnés Catherine de Courtenay au trône de Constantinople. Thibaut livra Ferdinand au duc d'Athènes. Cherchant les moyens de disposer les

Catalans en faveur de son maître, apprenant qu'un des plus efficaces seroit de gagner Rocafort, sachant enfin que le général désiroit d'avoir en sa possession Muntaner et Gomez Palacin, arrêtés avec l'infant, Thibaut part avec ces deux prisonniers, se rend à Cassandrie, et les livre à Rocafort. Celui-ci fit décapiter sur-le-champ Gomez sans autre forme de procès, et parce qu'il avoit été toujours attaché aux intérêts de Bérenger et de Ferdinand Ximénès. Sans l'estime et l'amour des soldats que Muntaner s'étoit toujours conciliés, il eût éprouvé le même sort. Après cette expédition, Rocafort, voyant que les cours de Sicile et d'Aragon ne pouvoient que le considérer comme leur ennemi, sentit la nécessité d'avoir un appui. Il écouta les propositions de Thibaut de Sipoys, le reçut comme lieutenant-général du comte de Valois, et le fit reconnoître en cette qualité par son armée, qui prêta serment de fidélité à ce prince. Muntaner fut reconduit à Nègrepont. Le duc d'Athènes lui accorda la facilité de voir don Ferdinand dans sa prison. Il en profita pour concerter avec lui sur les moyens d'obtenir sa liberté. Sur la demande du comte de Valois, le duc d'Athènes envoya l'infant au roi de Naples, son beau-frère. Tels sont les événemens qui arrivèrent dans le cours de cette année aux Catalans. L'ambition d'un de leurs chefs les divisa, les affoiblit, et prépara leur perte. Avant de continuer le récit de ce qui les concerne, nous sommes obligé de reprendre celui de l'histoire d'Andronic, que nous avons été forcé d'interrompre.

Les Turcs, en dévastant les provinces de l'Orient, empêchoient ce prince de se livrer à son goût dominant pour les discussions religieuses. Il étoit contraint de s'occuper d'eux, et de prendre des mesures pour les repousser. Othman s'empara de toute une province : Ephèse tomba au pouvoir de Saïsan, émir turc; elle fut pillée : Nicée, Paphie, Tricoccia, éprouvèrent le même sort. La trahison augmenta les dangers de l'empire. Beaucoup

de seigneurs riches et puissans firent des traités particuliers, soit avec les infidèles, soit avec les princes latins. De ce nombre étoient Constantin Ducas, Libadaire, et Jean Monomaque, gouverneur de Thessalonique, qui entretenoient des liaisons avec le comte de Valois. Un des gendres de l'empereur, grand primicier, nommé Cassien, voulut profiter de ces circonstances pour se rendre indépendant. Ayant reçu l'ordre de revenir de Mésothynie pour se justifier d'un délit qu'il avoit commis, il refusa d'obéir, se retira à Chèle, place fortifiée dans une île à l'entrée du Bosphore, et résolut de s'y maintenir. Mais des habitans de l'île le saisirent, et le menèrent à l'empereur, qui l'envoya dans la prison qu'avoit occupée Cotanyze, parce que Cassien avoit menacé la cour de se venger comme ce rebelle. Un obscur aventurier, nommé Drynis, se disant de la famille des Lascaris, se fit dans le même temps un parti, conspira, traita avec les Catalans. Ses lettres ayant été interceptées, il fut condamné à une prison perpétuelle. Ces complots et ces trahisons inspiroient à l'empereur la crainte et la méfiance. Un accident y mit le comble: ce fut l'incendie de Constantinople. Le feu prit près de la porte du Cynégion, dans le plus beau quartier de la ville, le jour d'une solennité religieuse. L'intolérant Athanase adressoit sans cesse des reproches au peuple du haut de sa chaire, souvent des menaces; et quelquefois on y joignoit des châtimens. Le feu s'étant déclaré le soir après une procession, les habitans lui demandèrent si c'étoit le résultat de ses litanies. Le patriarche répondit en attribuant ce malheur à leurs crimes. Les plus beaux hôtels devinrent la proie des flammes, ou du pillage qu'elles favorisèrent. Un grand nombre d'actes et de papiers ayant été consumés, beaucoup de débiteurs nièrent leurs dettes. Des contestations et des procès eurent lieu. L'empereur établit pour juge Athanase, en qui il avoit toujours la même

confiance. Il lui sacrifia le patriarche d'Alexandrie, qui se tenoit toujours éloigné de celui de Constantinople. Ce prélat reçut l'ordre de retourner dans son diocèse. Il obéit sans répugnance, s'embarqua; mais, étant contrarié par les vents, il fut obligé de relâcher dans l'île de Nègrepont. Etant dans une auberge à Culée, ville peuplée de Latins, il auroit été brûlé comme hérétique, sans un propriétaire qui représenta à ses compatriotes que les habitans d'Alexandrie pourroient venger la mort de leur évêque. On lui fit grâce de la vie à condition qu'il sortiroit de l'île sans délai. Pendant qu'il se rendoit dans son diocèse, Athanase s'empara de ses biens. Celui-ci profita de la faveur d'Andronic pour persécuter les ecclésiastiques sans distinction, dépouillant les uns de leurs emplois, fatiguant les autres par des pénitences, causant dans tout le clergé le désordre et le trouble. On s'assembla pour faire de respectueuses représentations : elles furent inutiles; et l'empereur n'en témoignoit que plus d'égards au fanatique Athanase, qu'il regardoit comme un saint protégé du ciel. Un trait, quoique puéril en lui-même, mérite cependant d'être rapporté pour donner l'idée de l'inexplicable aveuglement d'Andronic. Un Arménien, ayant abandonné l'église romaine pour embrasser le rite grec, reçut des reproches de son apostasie. Il menaçoit ses compatriotes du courroux d'Athanase. L'un d'eux parle du patriarche avec dédain; et pendant qu'il se retiroit se foule le pied. Andronic voit dans cet accident un miracle, convoque une assemblée nombreuse, y fait transporter le blessé, le montre comme un exemple de la protection que le ciel accordoit visiblement au patriarche. Celui-ci prit un tel empire sur l'empereur, que le prince ne faisoit rien sans le consulter, passant des jours entiers à prier avec lui, et le comblant de présens.

Rocafort, dont l'audace et l'ambition croissoient par les succès et l'impunité, oublioit qu'il ne commandoit AN. 130

pas à des esclaves, mais à des soldats. Il devenoit de jour en jour plus arrogant; il avoit envers les officiers une hauteur humiliante; dans l'excès de son orgueil il ne ménageoit même pas Thibaut de Sipoys, quoiqu'il l'eût fait reconnoître pour lieutenant de Charles de Valois. Voulant secouer un joug qui leur paroissoit insupportable, les officiers s'adressèrent à Thibaut pour le prier de les délivrer de la tyrannie de Rocafort. Thibaud, craignant que ce ne fût un piége que lui tendoit ce dernier, répondit avec prudence et de manière à ne pas donner des armes contre lui; ensuite il fit au général, avec tous les ménagemens convenables, des représentations sur la dureté de sa conduite envers les officiers de son armée. Mais Rocafort les reçut avec aigreur, en faisant sentir à Sipoys qu'il lui devoit le rang qu'il occupoit à la tête des Catalans, et qu'il étoit toujours dans sa dépendance. Thibaut, piqué, résolut de se venger. Il attendit l'arrivée de son fils, qui devoit être parti de Venise pour lui amener six galères. Dès qu'elles furent dans le port, il se concerte avec les ennemis de Rocafort, et convoque le conseil, annonçant qu'il avoit à communiquer une affaire importante dont on devoit s'occuper sans délai. Rocafort s'y rend sans aucun soupçon et dans la plus grande sécurité. A peine est-il entré que de nombreux reproches se font entendre. En homme accoutumé à se faire obéir, il répond avec insolence, mêlant les menaces aux injures. Tout le conseil se lève spontanément et forme un cercle autour de lui. La crainte succède à l'audace, il est interdit de ce mouvement. On l'enveloppe, on se saisit de sa personne, ainsi que de son frère: on les livre tous deux à Sipoys, qui les fit conduire sur ses galères. Les soldats se réunissent, se portent au logement de leur général et pillent ses trésors. Mais le lendemain, apprenant que Thibaut étoit parti avec ses vaisseaux, emmenant leur général avec lui, ils se reprochent leur conduite, attaquent ceux qui

voient le plus contribué à la perte de Rocafort, et se battent contre eux. Le sang coule, quatorze des principaux officiers sont tués, et l'armée des Catalans ne présente plus qu'une troupe désunie, par là même facile à vaincre, et qui n'est plus à craindre. Sipoys livre Rocafort à Robert, roi de Naples, qui fit mettre les deux frères dans un cachot de la ville d'Averse, avec ordre de les y laisser mourir de faim. Le comte de Valois venoit de céder ses droits à Philippe, prince de Tarente, fils de Charles II, roi de Sicile, qui devoit épouser sa fille. La mort récente de Catherine de Courtenay rendoit ces droits plus incertains encore qu'ils ne l'étoient. Cette circonstance explique la conduite de Thibaut de Sipoys.

Les chevaliers hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, cherchant, après la prise de Ptolémaïs par le soudan d'Egypte, un asile, le trouvèrent d'abord dans l'île de Chypre; mais des querelles avec le souverain de cette île qui contrarioit leurs opérations les déterminèrent à changer de résidence. L'île de Rhodes leur convenoit. Les Grecs et les Turcs l'occupoient; et comme elle appartenoit aux premiers, les seconds payoient un tribut à l'empereur de Constantinople, mais ils étoient plus maîtres de l'île que les autres. Les chevaliers, n'étant pas assez puissans pour conquérir l'île, eurent recours à des puissances européennes. Leur grand-maître, Foulque de Villaret, se rendit à Poitiers, où se trouvoient alors Philippe le Bel et Clément V, réunis pour consommer la ruine des templiers. Il fit sentir à ces deux souverains l'importance de l'île de Rhodes pour seconder les projets des croisés, protéger leurs flottes, et nuire aux Sarrasins ainsi qu'aux Turcs. Le pape et le roi de France accueillirent cette idée, encouragèrent Villaret, qui reçut du souverain pontife quatre-vingt-dix mille florins, avec lesquels il arma des vaisseaux et leva des troupes. Beaucoup de croisés se AN. 1310.

rassemblèrent sous ses drapeaux. La délivrance de la Palestine étoit le but apparent, et la conquête de Rhodes le but réel de l'expédition. Les musulmans et les Grecs vivoient dans une profonde sécurité, croyant qu'il n'étoit question que des lieux saints, lorsque la flotte débarque inopinément dans l'île, et Villaret assiége la capitale. Par des négociations auprès d'Andronic, l'ordre sollicitoit en même temps la cession de cette île, offrant de la tenir à foi et hommage, et d'avoir trois cents chevaliers toujours prêts à marcher contre les infidèles. Au lieu de prêter l'oreille à ces propositions, le prince, pour qui Rhodes n'étoit qu'une possession onéreuse, fit beaucoup de sacrifices pour secourir les habitans, et leur envoya des troupes qui furent battues par Villaret, après une affaire sanglante. Cette victoire ouvrit les portes de la ville, qui se rendit le 15 août 1310. La conquête de cette île entraîna celle des îles voisines, et d'une réunion de chevaliers fit une puissance dont la force influa plus d'une fois dans les affaire de l'Europe. Mais elle excita d'abord la haine des Grecs, celle des musulmans et la jalousie de la république de Gênes. Elle s'étoit vu enlever deux fois Rhodes par Vatace et Michel Paléologue; mais, en perdant la possession, elle avoit conservé ses prétentions sur cette île. Elle ne vit donc que des usurpateurs dans les chevaliers. Un motif particulier l'animoit contre eux. Gênes faisoit la contrebande, et dans certaines occasions ne reconnoissoit ni amis ni alliés, arborant le pavillon des Turcs pour combattre les chrétiens, vendant aux musulmans les femmes et les enfans que ses vaisseaux prenoient sur les rivages d'Europe, se conduisant, en un mot, comme une association de pirates qui se joue du droit des gens. Un vaisseau génois avoit été pris par les chevaliers, qui refusèrent de le rendre. La république, pour se venger, excita les Turcs contre eux. Othman vint assiéger Rhodes, qui fut défendue avec une telle valeur, que les

assiégeans n'eurent d'autre parti à prendre qu'à se rembarquer honteusement.

Les Catalans, privés de leurs généraux et de leurs principaux officiers, étoient abandonnés à eux-mêmes. Ils sentirent enfin que la discorde rendroit leur perte certaine et prompte. Ils se réunirent et convinrent de choisir quatre chevaliers pour les commander et diriger les opérations militaires sous les ordres du conseil des douze. Ils continuoient de séjourner à Cassandrie, n'ayant aucun projet, lorsqu'ils virent arriver Roger Deslau, chevalier de Roussillon, accompagné de plusieurs envoyés que leur députoit Gauthier de Brienne, duc d'Athènes. Ils étoient chargés de leur proposer de passer au service de ce prince, qui leur offroit tous les avantages que leur avoit promis Andronic, une solde plus forte et payée six mois d'avance. Leur éloignement des états du duc, dont ils étoient séparés par une vaste étendue de pays, par des montagnes et des fleuves, les mettoit dans l'impossibilité de contracter les engagemens qu'on leur proposoit ; mais ils acceptèrent toutes les conditions qu'on leur offroit, dans la supposition qu'ils trouveroient les moyens de se rendre à Athènes. Bientôt Cassandrie étant épuisée, les Catalans se virent obligés de songer aux moyens d'en sortir. Thessalonique les tentoit par sa position et ses ressources : c'étoit le séjour des deux impératrices, qui y avoient déposé leurs trésors. Les Catalans résolurent d'en faire la conquête; mais ce projet n'ayant point été tenu secret, l'empereur fit fortifier Thessalonique; il y rassembla des troupes et des provisions, construisit une muraille qui défendoit l'entrée de la Thrace. Quand les Catalans se présentèrent, ils étoient attendus; ils furent repoussés. Les passages leur étant fermés, ils traversèrent la Macédoine, et prirent leurs quartiers d'hiver en Thessalie, dans la vallée de Tempé. Au printemps, ils pénétrèrent dans l'intérieur de la province. Jean Ange Ducas, gendre de An. 131

l'empereur Andronic, quoique brouillé avec ce prince, ne vit pas sans inquiétude les Catalans au milieu de ses états. Le succès des armes étant douteux avec une armée aguerrie qui n'avoit rien à perdre, il eut recours aux négociations, et fit offrir à ces hôtes dangereux de l'argent, des provisions et des guides pour les conduire dans les états du duc d'Athènes. Ils acceptèrent sans hésiter. Dès qu'ils furent sur les frontières de l'Attique, Gauthier de Brienne leur envoya des députés pour leur rappeler les engagemens qu'ils avoient contractés avec lui. Les Catalans les ratifièrent, et servirent sous les ordres du duc, qui, avec leur secours, reprit à ses voisins trente villes dont ils s'étoient emparés dans une guerre précédente.

1312. Quand il eut reconquis ses anciens domaines, il traita ses alliés avec indifférence, refusa de les payer, et finit par les sommer d'évacuer le pays. Les Catalans, poussés à bout, se saisissent de plusieurs places, et font contribuer le canton où elles sont situées. Le duc rassemble ses troupes, bien supérieures en nombre à ses ennemis, dont l'armée se composoit de quatre mille hommes d'infanterie et de trois mille cinq cents cavaliers. Cette petite armée campa au milieu d'une vaste plaine. En attendant Gauthier de Brienne, ils métamorphosent une partie de cette plaine en un marais fangeux, au moyen de rigoles nombreuses qu'ils creusèrent pour détourner l'eau d'un ruisseau et celle d'un aqueduc. L'herbe étoit assez élevée pour cacher ce travail. Gauthier arrive avec ses troupes et se range en bataille. Sachant combien le premier choc des Catalans étoit à craindre, il veut les prévenir, et fond sur eux à la tête de sa cavalerie. Elle se trouve bientôt arrêtée dans la boue, hors d'état d'avancer, et culbutée par celle qui le suivoit, ayant reçu la même impulsion. Le duc fut tué l'un des premiers, et son armée entièrement défaite. Les Catalans, après cette victoire, entrèrent successivement à

'hèbes qui les reçut, et dans Athènes qui ne fit aucune ésistance. Toutes les villes et forteresses imitèrent cet exemple, et les Catalans devinrent ainsi possesseurs de l'Attique. Ils sentirent qu'il leur falloit un chef qui les gouvernât. Deux chevaliers étoient échappés à la mort dans le dernier combat; c'étoient Boniface de Vérone et Roger Deslau, que Gauthier de Brienne leur avoit envoyés à Cassandrie. Le premier étoit seigneur de l'île de Nègrepont, et allié des Vénitiens et des François qui demeuroient dans cette île. Cette circonstance détermina peut-être les Catalans à choisir Boniface; mais il les refusa. Ils s'adressèrent ensuite à Roger Deslau, qui ne fit aucune difficulté d'accepter. Ils lui firent épouser la veuve de Thomas de Soula, seigneur de plusieurs îles situées aux environs du Péloponèse.

Andronic, à qui l'établissement des Catalans dans l'Attique rendoit la sécurité, revint aux occupations qu'il n'abandonnoit jamais qu'avec peine et momentanément, c'est-à-dire, aux affaires de l'Eglise. On avoit enfin réussi à le dégoûter d'Athanase. Les historiens varient sur la cause de leur rupture : les uns l'attribuent à une peinture faite sur le marchepied du patriarche, et qui représentoit l'empereur ayant un mors et une bride à la bouche, et conduit en paradis par Athanase; les autres, à l'avidité de ce prélat, qui, malgré le décret d'Andronic, permettoit à l'un de ses officiers de faire contribuer ceux qui recevoient les ordres sacrés. Peut-être ces deux causes concoururent-elles à la disgrâce du patriarche. Il avoit trouvé mauvais que les auteurs du tableau n'eussent été condamnés par Andronic qu'à une prison perpétuelle, au lieu de la mort qu'il vouloit leur faire infliger. L'empereur ayant refusé de les punir plus sévèrement, Athanase se retira dans un monastère, refusant de remplir ses fonctions patriarchales. Le siége de Constantinople resta vacant pendant deux années. Fatigué de l'humeur d'Athanase, Andronic prit enfin le

parti de le remplacer, et de rassembler un synode pou
faire procéder à l'élection, qu'il dirigea comme il avoi
toujours fait. Il est à croire que, si le clergé eût été libr
il auroit choisi un autre que Niphon, homme ignorai
qui ne savoit pas écrire ni même signer son nom, mai
habile aux affaires, à l'intrigue, d'un caractère soupl
et d'un esprit délié. Il fit valoir sa place avec un taleı
égal à son avidité, se mettant à la tête de l'administra
tion des couvens, les engageant à construire pour le
jeter dans des dépenses dont il profitoit. Tout moye
d'acquérir du bien, de gagner de l'argent, étoit légitim
à ses yeux. Il avoit un luxe insolent, éclipsant l'empe
reur par la magnificence de ses équipages, la somptuo
sité de ses meubles, la profusion de sa table, et la beaut
de ses chevaux. Il n'étoit pas vraisemblable qu'un préli
qui menoit une pareille conduite voulût jamais se mêle
des affaires ecclésiastiques; il en fut autrement, et c'e
ce qui causa sa perte. Il n'ignoroit pas combien An
dronic désiroit de faire rentrer dans l'Eglise les arse
nites, qui, depuis l'année 1264, en étoient séparés. N
phon propose à l'empereur la reprise de ce projet, dai
lequel on avoit toujours échoué jusqu'alors. Andron
accepte avec empressement. C'étoit une faute, une in
prudence, parce qu'on rendoit à une secte oubliée, avili
toute l'importance qu'elle avoit perdue. En continua
de ne plus s'en occuper, de la laisser dans l'obscurit
c'en étoit fait d'elle. En effet, les arsénites, réduits à
dernière misère, erroient de tous côtés, couverts de hai
lons, et n'inspiroient aucune pitié, parce que leur do
trine étoit intolérante et leur fanatisme cruel. Ils co
servoient toujours dans leur avilissement les mêm
prétentions. A l'appel de Niphon ils répondirent e
exigeant des conditions ridicules. C'étoit la translati
du corps d'Arsène dans le temple de Sainte-Sophie,
suspension du clergé pendant quarante jours, un jeûn
des prières publiques, une amende honorable. La hon

voit empêcher Andronic d'accorder de pareilles demandes; mais il étoit porté pour les arsénites, et, n'ayant droit à aucun genre de gloire, il en mettoit à la réunion de ces sectaires. Il ne refusa rien, et Niphon, qui n'avoit aucun scrupule, accorda tout ce qu'on demandoit. La pénitence publique a lieu; la translation se fait avec une grande pompe. Au nom d'Arsène, et devant le corps de cet ancien évêque, le patriarche donne au peuple une absolution solennelle. Les arsénites regardoient ce triomphe comme illusoire, si l'on ne mettoit à leur disposition toutes les places importantes. Andronic commençoit à se fatiguer. Il accorda des pensions aux principaux, et n'écouta point les autres. Ceux-ci, mécontens, renouvelèrent le schisme, et sortirent de Constantinople. Pour se consoler de ce résultat, Niphon, qui s'étoit rendu plus odieux au clergé par cette démarche inconsidérée que par sa conduite, se livra de nouveau à l'intrigue. Son insatiable avidité croissant avec le succès et l'impunité, il trafiqua publiquement des emplois, et causa tant de scandale, qu'on fut obligé de le déposer dans un synode, par une sentence qui fut rendue le 11 avril 1315. Il se retira dans un monastère, après avoir occupé le trône patriarchal pendant près de quatre ans.

Les prétendans à l'empire grec firent, dans le cours de cette année, des projets pour le reprendre et le partager, et ces projets inquiétèrent l'empereur Andronic. C'étoit Philippe de Tarente, à qui Catherine de Valois avoit apporté en dot le titre d'empereur de Constantinople. Ce trône imaginaire avoit tant de prix, que le duc de Bourgogne, à qui Catherine avoit été fiancée, vouloit épouser cette princesse malgré elle. Son refus et sa protestation contre un acte fait dans son enfance ne suffirent pas, ni les instances du pape Clément v, ni celles du roi de France. Il fallut des dédommagemens au duc, et, pour obtenir son désistement, le prince de Tarente fut obligé de consentir au démembrement de son futur em- AN. 1313.

pire. Un tel sacrifice ôtoit toute excuse au duc de Bourgogne; il céda. Le mariage se fit, et, dans le contrat qui en fut dressé en présence du roi de France, une infinité de clauses y furent stipulées, toutes relatives aux droits éventuels d'après diverses chances qu'on prévoit; mais on oublia la principale, quoique la plus probable. C'étoit la non-possession de l'empire qu'on partageoit, et l'insuffisance ou plutôt la nullité des moyens nécessaires pour le reprendre. Philippe n'avoit que deux mille cavaliers et quatre mille fantassins. Le pape Clément, âme de ce projet, donna des indulgence à cette armée, et fulmina contre Andronic une excommunication d'une valeur égale. Le roi de France, Philippe-le-Bel, que le triste résultat des précédentes croisades n'avoit point dégoûté de ces expéditions hasardeuses, inutiles et lointaines, promit à son neveu des hommes, de l'argent, et son intercession auprès de son gendre Edouard, roi d'Angleterre, pour en obtenir des secours. Il espéroit que la reprise de Constantinople faciliteroit celle de la
1314. Palestine; mais ce roi mourut en 1314, et tous ces projets restèrent sans exécution. Comme ils avoient fait beaucoup de bruit, Andronic n'étoit pas sans inquiétude.

Un ennemi qu'il oublioit étoit plus à craindre pour l'empire grec que le pape, le prince de Tarente et les rois d'Europe; c'étoient les Turcs. Après s'être séparés des Catalans, qu'ils refusèrent de suivre dans l'Attique, ils résolurent de s'en retourner dans leur pays. Andronic voulut faciliter à ces hôtes incommodes la sortie de ses états. Il convint avec eux de leur fournir des provisions et des vaisseaux, s'ils consentoient à s'abstenir du pillage. Pour protéger leur retraite, il les fit escorter par le stratopédarque Sennachérim, qui commandoit un corps de trois mille hommes. Arrivés à Gallipoli, les Turcs étoient prêts à s'embarquer, lorsque cet officier jugea qu'il seroit honteux de laisser ainsi partir des barbares chargés des dépouilles de ses compatriotes. Il réso-

it donc de les égorger pendant la nuit. Ce projet ne pouvoit s'exécuter sans prendre des mesures qui inspirèrent une défiance que des indiscrétions confirmèrent. Les Turcs se tinrent sur leurs gardes, se saisirent d'une forteresse, et s'y retranchèrent bien déterminés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Sennachérim envoya vers Andronic pour faire part à ce prince de la situation dans laquelle il s'étoit mis, et demander ses ordres. L'empereur, qui l'auroit approuvé, s'il eût réussi dans son entreprise, ne fit aucune réponse, se réservant de se prononcer après l'événement. Pendant ces délais les Turcs appelèrent leurs compatriotes, et bientôt se trouvèrent en assez grand nombre pour tenir tête aux Grecs et pouvoir tenter sans imprudence le sort des combats. Michel reçoit l'ordre de son père de rassembler une armée, et de chasser les Turcs. Cette armée, plus nombreuse que redoutable, étoit formée d'une multitude d'individus étrangers aux fatigues de la guerre. Elle s'avance sans précaution, est battue aussitôt qu'attaquée, et ne trouve son salut que dans une fuite honteuse et prompte. L'empereur Michel auroit été pris, sans le dévouement des officiers de sa garde, qui se firent tuer pour le sauver. Il se retira dans Andrinople. Les Turcs s'emparèrent de ses équipages, de ses trésors, et de la couronne impériale. Chales, leur chef, la posa dérisoirement sur sa tête, insultant au prince à qui elle appartenoit, désola le pays et resta maître de la Thrace. Constantinople étoit dans la stupeur, et l'empereur ne savoit à quel moyen avoir recours, lorsqu'un seigneur, nommé Philès, se présenta devant lui, offrant de marcher contre les Turcs et de les chasser. Philès, parent de Paléologue, vivoit dans la retraite, et menoit une vie contemplative. Andronic accepte ses offres, bien persuadé qu'il est envoyé par le ciel, et le laisse maître de former la troupe qu'il juge nécessaire, et de prendre les dispositions qui lui paroissent les plus favorables à ses desseins.

Philès choisit ses soldats, les discipline, les exerce a
manœuvres, et parvient à leur inspirer de la confian
Quand elles sont suffisamment exercées, il les met
campagne, et marche à la rencontre de Chales, qui r
venoit chargé de butin. Il l'attaque, le défait complè
ment après une très-vive résistance, et le poursuit d
la Chersonèse de Thrace. Les Turcs ne pouvoient
sortir qu'en s'embarquant, et l'Hellespont étoit couv
de vaisseaux grecs ou génois. Ils n'eurent d'autre re
source que de s'enfermer dans une ville fortifiée, et
s'y défendre. Philès, ayant reçu des renforts, les y assié
Les Turcs firent deux sorties qui n'eurent aucun suc
Voyant les murs tomber sous les attaques des Grecs, i
prennent le parti de fuir à la faveur des ténèbres de l
nuit et de se livrer aux Génois. Plusieurs se trom
pèrent, et se réfugièrent sur les vaisseaux des Grecs, q
les massacrèrent. Quant aux autres, ils furent mis a
fers par les Génois, et vendus comme esclaves. Andron
créa Philès protostrator, et récompensa ses compagno
d'armes.

An. 1315. Le trône patriarchal de Constantinople étoit toujou
vacant. Las de le voir occupé par des prêtres fanat
ques ou scandaleux, l'empereur crut qu'il seroit pl
heureux dans son choix en faisant élire un laïc. C'
toit faire un affront au clergé; mais le clergé obéi
soit servilement à l'empereur. Le synode nomma do
à sa recommandation Glycys, intendant des postes, q
jouissoit d'une grande considération, réunissant à l'i
telligence des affaires une probité sans tache et d
vertus à l'instruction, s'exprimant avec grâce et facilit
Dès qu'il fut élu, sa femme se retira dans un couven
Il vouloit commencer par se faire moine; mais, comm
il auroit été obligé à une abstinence contraire à la dél
catesse de sa santé, et dont le patriarchat ne le dispe
soit pas, Andronic s'opposa à ce projet. Il traita toujou
Glycys avec de grands égards, et le consulta dans l

affaires. Ce fut par ses conseils, et plus encore par ceux de Théodore Métochite, grand logothète, qu'il gouverna l'empire. Ce dernier jouissoit de toute sa confiance. Il étoit premier ministre et favori. Les contemporains ont tracé de Métochite le portrait le plus flatteur, le donant de tous les talens, de toutes les qualités, et de l'instruction la plus étendue. Mais, à juger de la valeur de ces éloges, soit par les ouvrages de Métochite parvenus jusqu'à nous, soit par les plans ou les actes de son administration, on est forcé de convenir qu'il fut et médiocre auteur et mauvais ministre. De nombreuses fautes attestent sa négligence et son incapacité. Elles n'empêchèrent point qu'Andronic ne le comblât de faveurs et de dignités. Il lui donna pour gendre le prince Jean Paléologue, son neveu, fils de Constantin Porphyrogénète, qu'il laissoit dans l'obscurité. Ce jeune prince en sortit, grâce à la manie d'Andronic pour les mariages, et probablement parce qu'il étoit alors le seul de la famille impériale dont l'empereur pût disposer. La faveur de Métochite rejaillit sur le gendre. Jean fut fait panhypersébaste, et l'on ajouta de nouveaux attributs à cette dignité. Il eut la permission de porter un vêtement et des brodequins jaunes, et de garnir d'un liseré de cette couleur la selle et les caparaçons de son cheval. Cette circonstance, minutieuse en elle-même, méritoit d'être rapportée, parce que la couleur jaune étoit réservée aux personnages de la plus haute distinction, et que tous n'avoient pas même le droit de la porter. An. 1316.

L'impératrice Irène, séparée d'Andronic, comme nous l'avons rapporté, passoit sa vie à Thessalonique et s'ennuyoit au milieu de sa cour. Pour se distraire, elle faisoit de fréquens voyages à Drames, ville de Thessalie. Dans celui qu'elle y fit cette année elle y fut emportée en peu de jours par une fièvre inflammatoire. Simonide, femme du crâle de Servie, lui fit rendre les derniers devoirs. Son corps fut transporté à Constanti- An. 1317.

d'une semblable menace, ordonne sur-le-champ le part de sa fille. Celle-ci supplie en vain un père en la crainte dominoit la tendresse. Ne pouvant surmon sa répugnance, Simonide se résout à prendre le v plutôt que de se rendre en Servie. Dans ces temps de perstitieuse ignorance, l'autorité souveraine étoit for par l'opinion publique à respecter un cloître. En e cutant son projet à Constantinople, Simonide expo son père, qui auroit passé aux yeux du crâle pour de connivence avec sa fille. Elle crut donc devoir tendre l'occasion, et se mit en route. Arrivée à Serr elle feignit une indisposition causée par la fatigue voyage, afin de se reposer dans cette ville pendant q ques jours. Dès la première nuit elle prit les hal monastiques, et s'offrit le lendemain dans ce costu aux regards de ceux qui l'accompagnoient. A l'éton ment qu'ils éprouvèrent à la vue d'une pareille mé morphose succéda la fureur. Ils se seroient peut-ê portés à quelque extrémité, lorsque le prince Constant frère de Simonide, qui se trouvoit à Serres, usa de autorité pour forcer sa sœur à reprendre ses premi vêtemens. Il la livre ensuite aux Serves, et les charge la mener au crâle.

An. 1320. La santé du patriarche étoit altérée au point q ne pouvoit plus continuer d'exercer ses fonctions. demanda et obtint d'Andronic la permission de les a diquer. L'empereur lui donna le monastère de la Cyr tisse. Les vertus de Glycis, son savoir, la régula de sa conduite, lui avoient concilié l'estime générale le rendoient difficile à remplacer. On élut Gérasim prêtre et moine, vieillard ignorant et sourd. Andro présida, comme il avoit toujours fait, à ce choix.

Andronic avoit marié son petit-fils à la prince Irène, fille d'un duc de Brunswick, croyant lui fa tenir une conduite plus régulière et mettre un fr à ses passions. Mais le jeune prince continua de

isfaire. Il voyoit souvent une dame de qualité dont mœurs étoient scandaleuses. Soupçonnant un rival féré, il fit investir sa maison par ses gardes avec rdre de tuer celui qui se présenteroit. Un étranger ssant près d'eux, ils le percèrent de leurs flèches. C'é- t le prince Manuel, frère d'Andronic. On le trans- rta dans son palais, où il expira bientôt. A cette uvelle, son père, l'empereur Michel, dont la santé puis long-temps étoit languissante, succomba sous poids de la douleur, et ne survécut que huit jours à n fils. Il mourut le 12 octobre 1320, n'étant âgé que quarante-trois ans. C'étoit un prince médiocre, fils un père plus médiocre encore, et dont la mémoire été flétrie par la perfidie avec laquelle il fit assassiner oger Deflor. Du reste, comme il n'avoit que le titre empereur, et qu'il étoit aveuglément soumis à la cour e Constantinople, on ne peut rien présumer sur ses lens dans l'art de régner, n'ayant fait qu'obéir pen- ant sa vie.

Le jeune Andronic ne vit dans la mort de son père et du prince Manuel qu'un heureux événement qui le rapprochoit du trône. Au lieu d'être affecté de leur perte ou d'éprouver des remords, il eut beaucoup de peine à dissimuler sa joie. L'empereur, indigné de son insensibilité, de ses dérèglemens, résolut de le déshé- riter et de faire passer sa couronne sur une autre tête. De semblables projets n'ont l'approbation générale que lorsqu'on fixe son choix sur celui qui réunit tous les suffrages : autrement on ramène l'intérêt sur le prince qu'on veut exclure, et l'on ne fait que donner plus de force à ses droits. C'est ce qui arriva. L'empereur destina sa succession à Michel Catarrhus, bâtard, fils du prince Constantin, qui, ayant épousé malgré lui la fille de Musalon, ne voulant point avoir de commerce avec elle, vivoit en concubinage avec une femme nommée Catarrha. Ce fut ce bâtard qu'Andronic fit venir à sa

cour, élever sous ses yeux, et qu'il voulut revêtir d
pourpre impériale. Il l'avoit toujours à ses côtés, d
les assemblées, dans des synodes, dans les récepti
d'ambassadeurs, dans les conseils, enfin dans toutes
cérémonies. Il exigeoit pour lui les respects dus à l'h
ritier légitime. Michel Catarrhus n'avoit rien qui p
justifier un tel choix. D'une intelligence bornée, d'
caractère altier, il n'avoit pas assez de bon sens po
sentir qu'il devoit au moins plaire à son bienfaiteu
il lui résistoit souvent, et couroit le risque de l'éloign
de lui par ses manières et son indocilité. Mais la hai
étoit la passion qu'Andronic aimoit le mieux à sat
faire. Non-seulement il supportoit les défauts de Mic
pour se venger de son petit-fils, quoique le bâtard
plût à toute la famille impériale, mais il le combl
de caresses. Cette conduite causoit beaucoup d'hum
au jeune Andronic, qui ne l'attribua d'abord qu'aux
prices d'un vieillard; mais il ne tarda pas à en concev
de sérieuses inquiétudes, quand l'intention de l'excl
du trône lui parut formelle. L'empereur la montra
un acte d'autorité qui ne laissoit plus aucun doute.
chel Paléologue avoit fait une loi d'après laquelle t
les fonctionnaires militaires ou civils devoient, à la m
du prince associé à l'empire, prêter serment à sa fem
à ses enfans, ou petits-enfans, et renouveler celui q
avoient fait à l'empereur. Cette formalité devoit
remplie à la mort du prince Michel, et conséquemm
le jeune Andronic, son fils, recevoir les sermens p
crits. Mais l'empereur défendit à ses sujets de ren
hommage à d'autres qu'à lui seul, et leur ordonna
reconnoître celui qu'il lui plairoit de désigner p
successeur.

Cette infraction de la part d'Andronic aux lois d
lui-même avoit profité excita des murmures. Une r
lution aussi rigoureuse envers son propre fils supp
d'un côté de l'énergie et des moyens, de l'autre

andes fautes, ou plutôt de ces crimes odieux pour lesiels il n'est point de pardon ; et quand on la prend tte résolution, la politique exige qu'on s'empare austôt de celui qui en est l'objet, afin de le mettre hors 'état de nuire, et d'éviter une guerre civile. Mais le ieil et foible Andronic étoit incapable de faire ces réexions ; et nous verrons que, pour n'avoir point calulé son projet, au lieu d'une guerre civile, il en eut rois à soutenir, fut obligé de partager l'empire, et d'abdier ensuite. Un seul fonctionnaire osa refuser de se conormer à l'ordre d'Andronic, déclarant que sa conscience ui faisoit un devoir de comprendre le jeune prince dans e serment qu'on exigeoit de lui. C'étoit Cantacuzène, lepuis grand-domestique : il n'étoit alors que paraémomène. Il prêta le serment suivant l'ancienne fornule. L'empereur dissimula le ressentiment qu'il éprouoit de ce refus, d'autant plus marquant qu'il n'y en ut point d'autre. De son coté, le jeune Andronic, loin e témoigner des craintes à son aïeul, ou de se plainre, continuoit de lui rendre des soins respectueux. L'empereur en eut de l'inquiétude, ne pouvant douer que le jeune prince ne fût sensible à l'exclusion lont il étoit menacé, et craignant qu'il ne se portât à uelque extrémité. Il crut donc qu'il étoit prudent de le aire surveiller, et d'avoir auprès de lui quelqu'un qui ui rendît compte de ses actions. Il jeta les yeux, pour emplir ce rôle, sur Syrgiane, fils d'un seigneur allié i la famille impériale. Il avoit eu deux fois l'administration d'une province, et deux fois été destitué à cause le ses projets ambitieux. C'étoit un homme doué de grands talens, et particulièrement de celui de l'intrigue. Il savoit se concilier l'amour du soldat et des citoyens par ses profusions. Convaincu de vouloir se faire indépendant et souverain dans la province confiée à son commandement, il fut condamné à une prison perpétuelle. Mais l'empereur, assiégé de sollicitations, lui

rendit la liberté, après avoir exigé de lui un serme de fidélité sur une image de la Vierge. Il reparut à l cour, plut aux courtisans, et bientôt s'insinua dans le bonnes grâces d'Andronic, qui le choisit pour espion, lui donna toute sa confiance. Syrgiane avoit sa fortune faire : l'empereur étoit vieux ; une longue carrière pa roissoit s'ouvrir pour le jeune Andronic. Telles sont le circonstances d'après lesquelles ce confident, ne consul tant que son ambition, lui sacrifia son devoir, et trahi l'empereur. Il alla trouver secrètement le jeune prince et lui fit part de la mission dont il étoit chargé, le conseillant de se retirer en Thrace; de s'y faire un parti ce que le mécontentement des habitans rendroit facile offrant enfin de diriger l'exécution de ce projet, d'en être l'âme, d'y consacrer sa fortune et ses soins, et ne mettant d'autre condition à ce dévouement que d'avoir la première place dans la confiance d'Andronic. Le prince le remercia, mais voulut consulter Jean Cantacuzène, grand-domestique, son ami, qui commandoit dans la Thrace, où Syrgiane devoit le remplacer. Celui-ci se rend auprès de Cantacuzène. Tous deux se concertent. Le grand-domestique est d'avis d'observer, d'être armés sans le paroître, de se tenir sur ses gardes et de se préparer à l'événement. Syrgiane fut obligé de céder, quoiqu'il eût voulu un parti violent et prompt.

Après lui avoir remis le commandement de la Thrace Cantacuzène prit la route de Constantinople, laissant à Gallipoli sa famille, afin de se réserver un prétexte pour faire des voyages dans cette ville sans exciter des soupçons. Il arriva près du prince au moment où celui-c venoit d'acquérir une nouvelle preuve de la haine de son aïeul. Dans leurs précédens démêlés il avoit offert à l'empereur de rentrer dans la classe des citoyens afin de lui ôter tout ombrage: Andronic avoit refusé Sa haine étant augmentée, il se rappela l'offre faite dans un moment de dépit, trois ans auparavant; et dé

vers son petit-fils un sénateur pour lui dire qu'il
ıtoit la proposition qu'il lui avoit faite, comme
e étoit récente, lui promettant de l'affection et des
ls, comme au prince à qui le trône devoit appar-
un jour. Le jeune Andronic répondit qu'il rétrac-
ıne offre faite il y avoit long-temps, et sans ré-
ɔn; qu'il seroit insensé s'il rejetoit une couronne
Dieu lui avoit destinée; qu'on devoit lui faire son
ès, s'il avoit mérité de la perdre; ajoutant que, re-
ement aux fautes légères qu'il pouvoit avoir com-
s, il supplioit l'empereur de les lui pardonner.
e réponse ne fit qu'augmenter la colère d'Andronic.
ut dans cette circonstance qu'arriva Cantacuzène.
e concertèrent tous les deux sur le parti qu'ils de-
ıt prendre, et convinrent de s'assurer d'une place
qui pût leur servir d'asile et de point de ralliement
leurs partisans. Christopole, place fortifiée par
ature et l'art, fut préférée à Andrinople, trop
ne de la capitale, et trop éloignée de la mer. Ce
ıier point convenu, il fallut songer aux moyens
roître le parti, et de le rendre redoutable. Canta-
ne se chargea de ce soin. Il gagna bientôt Alexis
auque et Synadène. Le premier avoit, par son
gue et ses talens, fait dans les finances une rapide
ıne : le second étoit protostrator, et revenoit alors
gouvernement qui lui avoit été confié. Tous deux
vouèrent à la cause du jeune Andronic. Cantacu-
lui procura un puissant allié : c'étoit le crâle de
ie. Il avoit envoyé près de l'empereur un moine
mé Callinique, pour réclamer un corps de deux
e Comans, que le prince retenoit à son service au-
du délai convenu. Ce moine ne tarda point à s'a-
evoir de la mésintelligence qui régnoit entre l'aïeul
petit-fils. Il vit en secret celui-ci; et de ces confé-
es il résulta un traité entre le crâle et le jeune An-
ic. On fit ensuite des enrôlemens. A cause de

Synadène, dont la famille habitoit Andrinople, choisit cette ville pour point de réunion, et l'on devoir renoncer à Christopole.

Pendant toutes ces menées le prince alloit touj rendre ses devoirs à l'empereur, qui le traitoit mépris devant les sénateurs, qu'il faisoit asseoir, lais debout son petit-fils. Celui-ci dévoroit en silence outrages. Mais l'ordre que lui donna son père d plus paroître en sa présence lui fit perdre patienc lever l'étendard. Il fait venir Syrgiane à Constantin et rassemble les chefs de la confédération pour les sulter sur les mesures qu'il falloit prendre. Synadè Syrgiane proposèrent des moyens violens; le pren de s'emparer d'Andronic, et le second de s'en déf Cantacuzène exprima l'indignation que lui causoi avis. Syrgiane, jaloux de ce personnage, qui étoit avant que lui dans les bonnes grâces du jeune pri réplique avec aigreur et lui reproche l'intention de loir toujours faire dominer son opinion. Cantacu s'attache à faire voir l'énormité du crime qu'on vo commettre, les dangers auxquels on s'exposeroit, e mène la question qui étoit de sauver le jeune Andr et non de détrôner son aïeul, encore moins de lui la vie. Le prince, prenant la parole à son tour, dé que, loin de vouloir rien entreprendre contre l'empe il s'offriroit à ses coups plutôt que de se défendre, s'il dans l'impossibilité de fuir : il exhorte les conju ne se permettre aucun propos injurieux contre son a On examina s'il étoit nécessaire de sortir de la cap pour se mettre en sûreté. Tous les avis furent unani et le prince partageoit cette opinion, lorsque tout à on le vit dans l'incertitude et conclure qu'il falloit core attendre, parce qu'Andronic pourroit chan son égard. Ainsi cette réunion fut inutile. Syrg repartit pour la Thrace, et les choses restèrent da même état. Il étoit averti des démarches que fais

le grand-connétable et le grand logothète Métochite, pour le réconcilier avec son aïeul, et croyoit au succès de ces démarches, sachant la faveur dont jouissoit Métochite. En effet, Andronic, qui le croyoit un grand astrologue, s'enfermoit souvent et long-temps avec lui pour connoître l'avenir. Mais la haine dominoit le vieillard, et le jeune prince se flattoit en vain. Sa perte fut résolue. Andronic décida qu'il seroit jugé dans une assemblée composée des évêques et des dignitaires, et condamné à une prison perpétuelle. L'exécution de ce projet devoit avoir lieu dans les premiers jours d'avril. Le 5 de ce mois l'empereur fait donner à son petit-fils l'ordre de se rendre immédiatement au palais. Le jeune Andronic questionne l'envoyé, qui lui dit qu'il soupçonne qu'on veut lui faire subir un interrogatoire. D'après cet avis, les amis et les partisans sont avertis. Cantacuzène étoit absent. Le protostrator se rend seul, et fait voir au prince, qui paroissoit résolu d'obéir à l'ordre qu'il venoit de recevoir, le danger dans lequel il se trouvoit, ayant l'empereur pour juge et partie. Ces représentations sont interrompues par l'arrivée d'un second officier qui renouvelle l'ordre en termes plus pressans. Le prince obéit. Synadène le suit jusqu'au palais. Cantacuzène, en rentrant chez lui, ayant appris ce qui se passoit, vient retrouver le protostrator : tous deux rassemblent leurs affidés et les officiers du jeune Andronic; ils cernent le palais au nombre de trois cents. Malgré la promptitude qu'avoit mise l'empereur, il ne paroissoit point; et le jeune Andronic, las d'attendre, sortit et vint s'informer des mesures que ses amis avoient prises. Pendant qu'il les approuvoit, se recommandant à leur bravoure, l'eunuque Callicrinite vint l'avertir que l'empereur étoit arrivé. Andronic entra seul dans la salle du conseil. Parmi les juges on remarquoit le patriarche Gérasime, Théolepte, évêque de Philadelphie, Métochite et Acropolite, tous deux grands-logothètes,

et Nicéphore Chumne, garde du Caniclée. L'emper
prenant la parole, accusa sans préambule son petil
d'être un homme dur, intraitable, arrogant, qui
coutoit que ses passions et refusoit de lui obéir. Le je
prince l'interrompit avant la conclusion, demanda
pectueusement à se défendre, et le vieil Andronic n
l'en empêcher. L'accusé rappelle les reproches qu
avoit eus à lui faire, et qui ne prouvoient qu'une gra
légèreté dans sa conduite. C'étoient des courses à che
des parties de chasse et d'autres divertissemens de c
espèce, auxquels il avoit eu tort de se livrer, pui
l'empereur blâmoit ces amusemens frivoles; mais
ce n'étoient point des crimes, et que depuis long-te
il avoit changé de conduite. Andronic, furieux, repr
à son petit-fils de n'être pas chrétien. C'étoit alors
plus grande injure et l'accusation la plus grave. Ca
cuzène et Synadène, ayant entendu l'empereur él
la voix, s'avancent au secours de leur jeune maître, q
croient en danger. Le vieil Andronic, averti d
mouvement, se sauve avec précipitation au fond de
palais; il consulte Métochite, et le charge d'aller tro
son petit-fils, de lui dire qu'il le regarde toujours cor
coupable; mais qu'il veut bien lui pardonner à co
tion qu'il s'engagera par serment à persévérer dan
foi, à ne jamais conspirer, à révéler ses complices, c
à ne jamais fuir de Constantinople. Le jeune princ
pondit en disant qu'un serment étoit inutile, si, cor
on l'en accusoit, il n'étoit pas chrétien; qu'il n'a
point assez de fortune pour se faire un parti; qu
amis ne lui avoient jamais donné de mauvais conseil
qu'enfin, si jamais il entendoit parler de quelque p
contre lui, bien loin d'attendre, il prendroit prom
ment la fuite. L'empereur, qui avoit suivi les p
Métochite, écoutoit à la porte; il entre furieux, a
sant de violens reproches à son fils, qui fit ses sou
sions, et, malgré les obstacles qu'y mettoit Andr

ıaisa les pieds. C'étoit alors un devoir de rendre le
·r au visage. Le vieil empereur ne put s'y refuser,
ın crut ou fit semblant de croire que les deux princes
:nt réconciliés : mais le père vouloit toujours con-
rę les noms des partisans de son fils, et celui-ci per-
dans son refus. Le premier prit le parti de le sépa-
de ses plus fidèles amis. Cantacuzène reçut l'ordre
er dans le Péloponèse en qualité de gouverneur ; il
sa, parce qu'il y avoit perdu son père. Alors l'em-
ur l'envoya en Thessalie pour s'opposer aux progrès
Catalans, qui, depuis qu'ils s'étoient emparés du
ıé d'Athènes, s'agrandissoient aux dépens de l'em-
. Ils avoient récemment envahi une partie des états
ean Ducas, despote et prince de Thessalie, dont la
t rendoit Andronic héritier de ses domaines. Can-
zène ne pouvoit éluder une mission ainsi motivée ;
; il demanda l'argent, les troupes et les provisions
ssaires. Tout lui fut accordé. On ne lui donna que
jours pour sortir de Constantinople. Le protostra-
·eçut l'ordre de partir sans délai pour son gouverne-
t. De pareilles mesures, pour isoler le jeune Andro-
n'étoient pas de bon augure. Il fut averti par un
t anonyme que son aïeul vouloit le faire arrêter.
ıatriarche Gérasime, qui s'intéressoit à son sort,
confirma cet avis. Cantacuzène et le protostrator
·inrent de ne pas s'éloigner de leur maître, et d'un
lez-vous à quelque distance de la capitale, où le jeune
ce devoit les venir joindre. Syrgiane tint des troupes
es pour protéger sa fuite. Un jour, au lever de l'au-
, le jeune Andronic sortit de la capitale avec une
ıbreuse meute, des oiseaux de fauconnerie et les
ıpages de chasse. Il se rendit auprès de ses amis, et
avec eux la route d'Andrinople, où sa présence
a la plus grande joie aux habitans de cette ville, qui,
ıis la mort de l'empereur Michel, n'avoient plus de
ıce dans leurs murs.

AN. 1321. Le vieux Andronic, instruit de ce départ, donna ordre à Manuel Tagaris, grand-stratopédarque, de prendre une escorte suffisante et de lui ramener son fils pieds et poings liés; mais Tagaris lui fit sentir la difficulté de cette entreprise. Le jeune prince n'étoit point parti sans s'être concerté avec ses amis; sans avoir pris toutes les mesures pour assurer sa retraite; sans être déterminé à une défense vigoureuse, ne pouvant se dissimuler le sort qui lui étoit réservé. D'ailleurs, non-seulement on ignoroit le nombre de ses partisans, mais on n'avoit point de certitude sur les dispositions de l'armée, et l'on ne savoit pas si elle étoit plus portée pour l'aïeul que pour le petit-fils. Telles furent les considérations que fit valoir Tagaris, et qui détournèrent le vieillard de son projet. Ayant toujours une grande confiance dans les sermens, il en fit prêter à ses sujets un nouveau par lequel ils s'engageoient à ne pas prendre le parti d'*Andronic Paléologue*. C'est ainsi qu'il l'appeloit pour faire voir qu'il ne le regardoit plus comme prince impérial; mais en faisant ainsi songer au bâtard qu'il vouloit lui substituer, il établissoit un parallèle tout à l'avantage de celui qu'il prétendoit exclure. Malgré le serment on vit sortir de Constantinople des sénateurs, des officiers, des dignitaires, des citoyens qui se rendirent auprès du jeune prince. Les autres villes imitèrent cet exemple. En peu de temps Andronic eut une armée nombreuse; mais, comme on n'avoit point de magasins, cet événement n'ayant pas été prévu, il y eut beaucoup de désordre. Des brigands en profitèrent pour piller de tous côtés. Les caisses publiques furent enlevées, les moissons ravagées et beaucoup de maisons brûlées. Le vieil empereur eut recours à ses moyens ordinaires, c'est-à-dire au clergé; mais au lieu de le faire mettre en prières, il l'arme des foudres de l'Eglise, et par son ordre tous les partisans de son fils furent excommuniés. Le patriarche Gérasime étoit mort le jour de la

uite du prince. On croit que, s'il eût vécu, il auroit fait à l'empereur des représentations sur les armes dont il isoit usage, et qui ne servirent qu'à augmenter le arti du jeune Andronic. De tous les côtés on venoit se anger sous ses drapeaux, et l'empereur voyoit abandonner les siens. Effrayé de cette désertion générale, il éputa vers son petit-fils Callicrinite, premier cétonite, t Théolepte, évêque de Philadelphie. De juge du jeune Andronic, ce dernier devenoit ainsi ambassadeur auprès de ce prince, qui avoit paru devant lui comme un couable. Ces deux envoyés étoient chargés d'offrir la paix t de souscrire à toutes les conditions. La mère de Syrane les accompagna comme une autre Volumnie : ais son mari n'étoit pas un nouveau Coriolan. Les mbassadeurs parurent pendant que le prince passoit ne revue générale de ses troupes. L'objet de leur misión circule bientôt de bouche en bouche; les soldats les nveloppent, menaçant de les tuer. Callicrinite, épouvanté, tombe à genoux; l'évêque oppose aux sabres vés sur sa tête un maintien calme, et s'exprimant en omme qui ne craint pas la mort, les désarme par sa ontenance. Andronic, ayant pris à part les deux enoyés, leur déclara qu'il n'avoit pris les armes que pour : défendre; que dans ce moment il ne pouvoit les faire époser à son armée, parce qu'elle étoit trop exaltée; ue pour cette raison il ne pouvoit conclure de traité; nais qu'ils pouvoient tranquilliser son père, et lui ssurer que bientôt il seroit content de lui. Les ambassadeurs rendirent compte au vieil Andronic de l'attachement des soldats pour son petit-fils, et des bonnes ispositions de celui-ci. Après leur départ le jeune Andronic assemble son armée pour se plaindre de la manière avec laquelle les envoyés de son père avoient té reçus, et communiquer les propositions de l'empereur, qui offroit d'accorder tout ce qu'on demanderoit. l invita cette multitude à donner son avis. Tous s'é-

crièrent qu'ils ne vouloient point de la paix; qu'il fallo[it] exiger l'abdication d'Andronic, ou marcher sur Consta[n]tinople, déclarant que, si le jeune prince ne partageoit p[as] cette opinion, ils pourvoiroient à leur sûreté. Il répond[it] en les remerciant de leur zèle, et en remettant l'assem[-]blée au jour suivant pour s'occuper de cette affaire, q[ui] méritoit un sérieux examen. Le jeune Andronic pas[sa] la nuit en conférence avec Syrgiane, Cantacuzène, [le] protostrator et les chefs principaux. Tous approuvère[nt] la résolution de l'armée, convenant cependant qu'on n[e] pouvoit attaquer la capitale sans exposer la vie de l'em[-]pereur, et qu'il ne falloit point abandonner le plan qu'o[n] s'étoit fait de ne jamais manquer aux égards qui l[ui] étoient dus. Le lendemain Andronic harangue ses trou[-]pes, et leur expose, en les voyant toujours exaspérées, qu'il seroit imprudent de marcher sur Constantinop[le] avant de s'être assuré des dispositions des pays et de[s] villes situées sur les derrières de l'armée. Cette observa[-]tion fut inutile; un cri général se fit entendre, et tou[s] les soldats demandèrent à marcher sur-le-champ : il[s] sommèrent Cantacuzène de s'expliquer. Cet officier parl[e] dans le sens de son maître, donne plus de développe[-]mens à son opinion, et démontre les dangers d'un[e] attaque contre une ville immense qui pouvoit résiste[r] et être secourue. Sa voix ne fut point écoutée, et le[s] troupes persistèrent avec une telle opiniâtreté, qu'en le refusant on couroit les plus grands risques. Andronic s[e] vit donc obligé de diriger son armée sur Constantinopl[e.] Mais, fidèle à ses principes, il écrivit à son aïeul, l'in[-]struisit de tout ce qui se passoit, des vains efforts qu'[il] avoit faits pour arrêter les soldats; lui traça la condui[te] qu'il devoit tenir pour opposer une résistance apparent[e] dont il profiteroit, en l'exagérant, pour faire prend[re à] son armée une autre direction. Ayant satisfait à c[e] devoir, il s'avance à petites journées. Il rencontra u[n] corps de trois cents hommes que Venceslas, roi de Bu[l-]

garie, mettoit à sa disposition sous les ordres d'un officier nommé Martin : mais on sut bientôt qu'il étoit chargé d'enlever le prince. L'empereur avoit envoyé à son petit-fils Eugénie, sa cousine, nièce de Michel Paléologue; elle venoit remercier le jeune prince et le prier de la part du vieil Andronic d'attendre, pour faire entrer son armée à Constantinople, qu'il eût mis ses jours en sûreté, en se retirant dans un couvent, ayant le projet de se faire moine. C'étoit un peu tard pour le bien de l'état. Touché jusqu'aux larmes, le prince rassemble ses principaux officiers, et les harangue pour leur prouver qu'il ne pouvoit sans impiété refuser la paix que lui faisoit offrir son aïeul. Il a soin de leur cacher le projet de retraite, craignant qu'on ne l'obligeât à le laisser exécuter. Cette circonstance est remarquable pour apprécier la sincérité des intentions du jeune Andronic. Son discours ayant produit l'effet qu'il désiroit, il renvoya de suite Eugénie à l'empereur, avec une lettre dans laquelle, conservant toujours le ton respectueux, s'excusant sur la nécessité des circonstances devenues impérieuses au point qu'il n'avoit pu les maîtriser, il propose un accommodement, dont les conditions étoient la cession du pays compris entre Selivrée et Christopole, ainsi que des impôts, des troupes et des villes de ce pays. Le vieil Andronic se réservoit la capitale et son territoire, les villes d'Asie, les îles, et du côté de l'occident la Macédoine et les provinces situées au-delà de Christopole, jusqu'aux frontières de la Dalmatie. L'impossibilité de congédier ses troupes, qui ne vouloient point servir l'empereur, forçoit à ce partage. Le prince terminoit en exprimant l'espoir de remettre un jour à son aïeul tout ce qu'il paroissoit s'attribuer, ainsi que sa propre personne. La sincérité de ce langage ne peut être révoquée en doute. L'empereur passa subitement de l'excès de la consternation à celui de la joie, et prouva de nouveau qu'il ne savoit pas plus se modérer dans l'amour

que dans la haine. Il donne à son petit-fils les éloges les plus exagérés; il veut qu'on le reconnoisse pour empereur; il fait lever l'excommunication lancée contre lui; et ce criminel d'état, d'une conduite scandaleuse, digne d'exécration, qui avoit mérité tous les supplices, est tout à coup un héros et le plus sage des hommes. Ces louanges firent bientôt place aux reproches. Apocauque avoit accompagné la princesse Eugénie; il étoit porteur du traité. L'empereur, qui se plaignoit de cet homme, prétendit que son petit-fils ne le choisissoit que pour le contrarier. En renvoyant le traité signé, il fit adresser ces reproches par Bardale, son premier secrétaire, et Callicrinite, un de ses chambellans, au jeune prince, qui répondit qu'Apocauque n'avoit aucun caractère, et ne devoit être considéré que comme un particulier porteur d'actes. Ainsi finit cette première guerre civile : mais la paix n'eut qu'une très-courte durée. Andronic ramena son armée à Andrinople; Irène, son épouse, vint l'y joindre. Il visita les villes de sa dépendance, et s'y fit reconnoître pour empereur, distribuant des récompenses à ses partisans. Quelques mois se passèrent ainsi, et la paix paroissoit assurée, lorsque le prince reçut des lettres dans lesquelles on le prévenoit des intrigues de Syrgiane pour le perdre auprès de l'empereur. Cet avertissement se trouva fondé. Syrgiane étoit jaloux de sa femme, à qui le jeune Andronic faisoit un accueil inquiétant, et de Cantacuzène, dont le crédit étoit plus grand que le sien. Le prince ne changea point de manières; et même, après avoir communiqué au gouverneur de la Thrace les avis qu'on lui donnoit, il lui proposa de lui rendre la liberté pour passer au service de l'empereur, l'assurant qu'il ne le trouveroit pas mauvais. Syrgiane répondoit par des protestations, se plaignoit avec une feinte colère des soupçons injurieux dont il étoit l'objet, et crioit à l'injustice. Sa prompte retraite en Thrace et la conduite qu'il y tint donnèrent la mesure de sa franchise.

Quand on apprit qu'il s'étoit rendu auprès du vieil Andronic, on ne douta plus de la guerre. Andronic rassemble sans délai ses troupes, leur annonce qu'au mépris des traités son aïeul se préparoit à l'attaquer, et qu'il faut se préparer à la guerre. On lui répond par des acclamations. Après avoir pris des mesures pour la défense de ses provinces, il vint mettre le siége devant Héraclée, dont les habitans venoient de se révolter. Mais, cette ville étant fortifiée et la saison rigoureuse, son armée ne tarda point à se décourager, et même elle ne dissimula point le désir qu'elle avoit de voir la paix rétablie. Du consentement d'Andronic, ils députèrent vers l'empereur un soldat nommé Calochérète, chargé d'une lettre dans laquelle on faisoit au prince des observations sur l'infraction des traités, sur la nécessité de rétablir la concorde dans la famille impériale, et l'on demandoit la paix, en mêlant à la prière les reproches et les menaces. L'envoyé fut fort mal reçu. Dans son impatience, le jeune Andronic s'avançoit vers Constantinople pour aller lui-même connoître les dispositions de son aïeul. De Rhége il lui envoya de nouveaux ambassadeurs, qui avoient ordre de revenir sans délai. C'étoit bien mal connoître le vieil Andronic. Ils furent retenus pendant deux semaines. Le jeune prince arrive aux portes de la capitale, fait inviter les sentinelles à prévenir l'empereur ; mais ses envoyés sont reçus par une grêle de traits qui les oblige à se retirer. Les troupes restèrent campées dans les environs pendant trois jours. L'intempérie de la saison força le prince à les ramener à Didymotique, pour les y mettre en quartier d'hiver. Le frère du crâle de Servie l'abandonna pour se ranger sous les drapeaux de l'empereur : Syrgiane l'inquiéta par des mesures actives et vigoureuses, et par la corruption. Il débaucha le gouverneur de Sténemaque et de Zépène, se saisit de Rhédeste, d'Aspres et de Sergence, la première par trahison, les deux autres à main

armée. Ces événemens causèrent tant de chagrin au jeune Andronic, qu'il en tomba malade, au point que sa santé ne se rétablit jamais. L'empereur avoit envoyé à Thessalonique son fils, le despote Constantin, avec ordre de s'emparer de l'impératrice, veuve de Michel et mère d'Andronic, pour la faire conduire à Constantinople. Cet ordre fut exécuté avec une brutalité révoltante. Sur ces entrefaites, Urosc, crâle de Servie, mourut, et Simonide en fut délivrée. Elle partit aussitôt pour revenir à Constantinople. Comme Urosc avoit construit quarante-huit monastères, les moines en ont fait un saint. Ce saint eut à la fois deux femmes, vécut en concubinage avec une troisième, fit au même instant deux traités, l'un avec Andronic, et l'autre avec Charles de Valois, s'engagea par serment à changer de religion, si les Latins reprenoient la capitale, et resta schismatique; prit dans la guerre civile le parti du fils contre le père, trahit ensuite le premier, et se joua toujours des conventions qu'il avoit conclues.

AN. 1322. Le jeune Andronic se trouvoit dans une position critique, n'ayant plus les moyens de solder son armée. Cantacuzène les lui fournit de ses propres deniers, et vint à son secours. Ils commencèrent la campagne par le siége et la prise d'Aspres. Il envoya d'abord sommer cette ville de rentrer sous sa domination, promettant d'oublier le passé. Mais les habitans reçurent cette proposition avec un mépris insultant, et même tirèrent sur les envoyés. Le prince fit donner l'assaut, et s'empara de la place. Il traita avec douceur les assiégés, leur fit rendre ce qui leur avoit été pris par ses soldats, et laissa la garnison libre de se retirer ou d'entrer à son service. L'infanterie se rangea sous ses drapeaux; la cavalerie, ne voulant point abandonner la cause de l'empereur, usa de la liberté qu'on lui donnoit. Le jeune Andronic eut la générosité de leur faire délivrer de l'argent et des provisions. Ce premier succès fut suivi de plusieurs autres.

relle, Rhédeste, Sergence, se rendirent, et les affaires jeune prince commençoient à se rétablir. Il auroit goûter les plaisirs de la vengeance, s'il avoit eu moins noblesse dans l'âme. On venoit de lui livrer Constantin Paléologue, grand-stratopédarque, qui l'avoit dignement trahi, non-seulement en débauchant les roupes confiées à son commandement, mais en traitant vec barbarie tous ceux qui restoient fidèles au jeune rince. L'un des plus dévoués étoit Syrpane. Paléologue sépara de sa femme, de ses enfans, le fit frapper tous s jours par des bourreaux, marquer à la joue avec un r rouge, et finit par le mettre au cachot. Syrpane arvint à s'évader, à rassembler assez de partisans pour ombattre Constantin. Celui-ci fut livré par les siens u jeune Andronic, à qui Syrpane demanda la grâce e son ennemi. Cette demande parut d'autant plus straordinaire, qu'il portoit sur sa figure la marque des utrages qu'il avoit reçus. Frappé de cette grandeur 'âme, Andronic lui accorda la grâce de Constantin, n s'écriant qu'un empereur devoit imiter l'exemple ue lui donnoit un barbare, qui rendoit le bien pour mal. Les troupes du prince battirent complètement elles de l'empereur à Thessalonique, et s'emparèrent u prince Constantin, frère du vieil Andronic, à qui elui-ci destinoit la couronne. Il fut conduit au jeune rince; et comme il craignoit la mort, il prit la robe e moine. Tous les soldats l'auroient mis en pièces, si on neveu ne les eût apaisés. On crut satisfaire les pasions du jeune Andronic en maltraitant son oncle. On e mit au fond d'un puits, dans lequel on lui jetoit des limens. Andronic fit cesser ce traitement dès qu'il en ut connoissance, et donna des ordres pour que son ncle fût transporté dans un lieu sain, et qu'on eût pour ui tous les égards dus à son rang. L'occasion de se enger se présente encore, et le prince s'y refuse. Conantin Paléologue, grand-papias, Saridé et Senna-

chérim, protallagator, lui sont amenés pieds et poing liés. Tous les trois avoient insulté à la mère du prince en la livrant au vieil Andronic. Ils méritoient des supplices pour les traitemens qu'ils avoient fait éprouver à l'impératrice. Le prince se contenta de faire couper la barbe et les cheveux aux deux derniers, et de mettre le premier en prison. Peu de temps après, il leur pardonna à tous les trois. L'empereur avoit appelé les Turcs à son secours contre son petit-fils. Ils s'étoient réunis aux Grecs, et marchoient contre le jeune Andronic. Ce prince ne les attendit pas. Il partit de Didymotique, s'avança contre eux et les mit en déroute. Ils se réfugièrent à Constantinople, où l'empereur voulut, mais en vain, les retenir. Dans le même temps l'île de Lemnos envoya des députés au jeune Andronic pour lui demander un gouverneur, déclarant qu'elle ne vouloit plus reconnoître son aïeul. Ce dernier, voyant les progrès que faisoit le parti de son petit-fils, consulta pour savoir ce qu'il avoit à faire, non son sénat ou ses conseils, mais l'Ecriture sainte. Il l'ouvrit au hasard, dans le dessein de se conformer aveuglément au conseil qu'il trouveroit dans le premier verset offert à sa vue. Les historiens ne désignent point le verset d'après lequel ce prince superstitieux se décida. Ils ont seulement conservé la lettre qu'il écrivit à son petit-fils, dans un style dévot et dans les termes les plus soumis. Cette lettre fut portée au jeune Andronic par Isaac, moine du mont Athos. Malgré l'expérience, qui ne lui permettoit pas plus de douter de la mauvaise foi que de l'incapacité de son aïeul, le jeune prince étoit disposé à lui remettre son armée, ses provinces et sa personne. Cantacuzène partageoit cette opinion. Tous deux croyoient obtenir par ces généreux sacrifices une solide paix. Mais il falloit le consentement des officiers et des troupes : on tint plusieurs assemblées. La juste méfiance des uns, l'ambition des autres, rendirent la négociation difficile. Enfin le prince arrach

plutôt qu'il ne l'obtint une adhésion au parti qu'il proposoit [a]. Le moine Isaac fut chargé d'aller rendre compte à l'empereur de tout ce qui se passoit, et particulièrement de la répugnance qu'avoit montrée l'armée. Le jeune Andronic demandoit, en remettant tout à son aïeul, que chaque soldat conservât l'arpent de terre qui lui avoit été accordé, que la solde des troupes fût payée; enfin, quant à ses propres intérêts, il s'en remettoit à lui. La surprise de l'empereur fut égale à sa joie. Il redevenoit ainsi maître de tout l'empire. La capitale fit des réjouissances publiques; la cour admira le désintéressement du jeune prince; le vieillard sortit de Constantinople pour aller au-devant de son petit-fils, qui s'avançoit pour lui rendre hommage. L'entrevue fut touchante. Andronic passa quinze jours au palais impérial; on le traita comme l'auteur de la prospérité publique, et l'on ne manqua pas de le combler d'éloges, en attendant l'occasion de tenir un langage contraire, comme on l'avoit déjà fait.

A peine le jeune Andronic avoit-il déposé les armes, qu'il fut forcé de les reprendre, non pas encore contre son aïeul, mais contre les Bulgares. Venceslas, roi de ce peuple et beau-frère d'Andronic, venoit de mourir. Il laissoit la couronne à Tertère son fils. Les troupes de celui-ci firent des excursions sur les terres de l'empire et s'emparèrent de Phillibe, ville anciennement bâtie par le père d'Alexandre, et cédée au jeune Andronic par son aïeul. Maître de cette place, les Bulgares marchent sur Andrinople. Le prince, qui étoit retourné à Didymotique, rassemble des troupes, bat ces barbares, les poursuit, et les fait rentrer dans leur pays. Il y entre bientôt après avec une armée nombreuse, qui revint chargé d'un butin immense. Cette campagne finie, Andronic se rendit auprès de l'empereur. Il apprit à son retour AN. 1323.

[a] On lui déclara par acclamation *qu'il étoit le maître, et qu'il feroit ce qu'il lui plairoit.*

que Syrgiane étoit en prison. Le résultat de la réconciliation des deux princes ne pouvoit que lui être désavantageux. Voyant son ambition trompée et ses intrigues inutiles, il en conçut un dépit violent. Il se plaignoit amèrement, recherchoit tous ceux qu'il supposoit devoir être mécontens, et plus particulièrement Asan, surnommé *Andronic*, qui chassé, par le petit-fils, du Péloponèse, dont il étoit gouverneur, n'avoit reçu du grand-père aucune récompense. Il étoit fils d'Asan, l'ancien roi des Bulgares et despote de Romanie. Il écouta Syrgiane, eut l'air de partager ses opinions, et le dénonça à l'empereur, qui fit mettre en prison le mécontent. Cet ambitieux étoit tellement haï du peuple, que sa maison fut pillée et détruite de fond en comble. On lui fit son procès. Mille voix s'élevèrent contre lui; mais en l'accusant on n'avoit pas de preuves. Andronic consulta son petit-fils, qui se récusa, parce qu'ayant à se plaindre de l'accusé, il ne pouvoit être son juge. L'empereur le condamna à une prison perpétuelle, dans laquelle il devoit être enchaîné à un poteau.

Le jeune Andronic reprit une seconde fois les armes contre les Bulgares, et voici à quelle occasion. Tertère II ne régna que quelques mois. Après sa mort, plusieurs villes se soumirent à l'empereur. Dès lors il y eut deux partis en Bulgarie. Les grands et le plus grand nombre des citoyens décernèrent la couronne à Michel, gouverneur de Vidène, et l'installèrent à Ternove. Un parti se déclara pour Boésilas, frère du dernier roi, qui vivoit à Constantinople. Boésilas se mit en campagne, conquit une partie de la Bulgarie, et offrit à l'empereur de se reconnoître pour son vassal, s'il vouloit lui permettre de prendre le titre de despote. Le jeune Andronic, de son côté, reprenoit les villes que Tertère avoit enlevées aux Grecs. Il fut arrêté devant Philippopole, en Thrace, pendant quatre mois. Comme il devoit concerter ses opérations avec Boésilas, il confia

siége à George Brienne, qui prit la ville en peu de jours et s'avança vers Potuque, où Boésilas devoit se rendre. Mais celui-ci, retardé par un accident, n'arriva pas; ce qui fit manquer la campagne. Michel, son rival, fit beaucoup de progrès, et Boésilas fut obligé de se sauver à Constantinople. Michel, ayant épousé Théodora Paléologine, veuve de Venceslas et sœur du jeune Andronic, fit la paix avec l'empereur, et même conclut un traité d'alliance. Cent vingt mille Tartares septentrionaux entrèrent en Thrace et désolèrent ce pays; Andronic parvint à les battre près d'Andrinople, et délivra son pays de ces barbares.

Le vieil et dévot empereur, pendant que son petit-fils combattoit les ennemis de l'état, put se livrer à son goût pour les affaires de l'Eglise. Une des plus importantes étoit l'élection d'un patriarche à la place de Gérasime, mort l'année précédente. Andronic choisit un moine du mont Athos nommé Isaïe, éloigné du sacerdoce à cause de ses mœurs scandaleuses et de son incapacité. Il fut élu le 30 novembre 1323. Son premier soin fut d'obtenir le rappel de l'échanson Alexis Philanthropène, qui, vingt-huit ans auparavant, avoit eu les yeux crevés pour avoir voulu se faire déclarer souverain par son armée.

Le jeune Andronic, à peine de retour à Constantinople, apprit la mort de sa femme, la princesse Irène. Son aïeul voulut qu'il se remariât. Après s'être concertés tous les deux pendant long-temps, ils fixèrent leur choix sur Jeanne, fille d'Amédée V, comte de Savoie, et députèrent, pour en faire la demande, deux ambassadeurs au prince régent, qui étoit déjà entré pour le même objet en pourparler avec des envoyés du roi de France. Le comte de Savoie préféra l'alliance d'Andronic, parce que Jeanne recevoit le titre d'impératrice. Cantacuzène, dans son histoire des deux Andronics, conclut de cette préférence que *non-seulement les bar-* An. 1324.

nouveau crâle de Servie, en fit son gendre, et se concerta avec lui sur les moyens de s'ériger en souverain. Les deux fils de Métochite, grand-logothète, entrèrent dans le complot. Le crâle leva des troupes et les conduisit avec Jean sur les terres de l'empire, qu'ils ravagèrent. Andronic le vieux offrit à son neveu la dignité de César. Celui-ci l'accepta, promettant de rester tranquille. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité, étant mort subitement peu de jours après qu'elle lui eut été accordée.

Le jeune Andronic avoit établi sa cour à Didymotique. En s'y rendant il apprit qu'une bande de Turcs désoloient le pays, et marcha contre eux. Il les battit ; mais il fut blessé et courut les plus grands risques. Dans le même temps les provinces asiatiques étoient ravagées par Othman. Il enleva aux Grecs une multitude de villes situées sur le Méandre, la Bithynie, et la ville de Pruse, qui étoit importante et qui resta toujours sous la domination des Turcs. Othman, après cette conquête, mourut à Néapolis. Les Grecs, à la puissance desquels il porta un coup mortel, et les Turcs, qui lui doivent la leur, ont, dans le langage qu'ils ont tenu sur ce prince, exagéré le mal et le bien. Il ne fut ni aussi cruel que l'ont peint les premiers, ni aussi parfait que le représentent les seconds.

On fit dans le même temps à l'Europe un appel inutile pour une nouvelle croisade. Ce fut un noble vénitien nommé Marin Sanuto. Etudiant avec soin les moyens employés dans ces expéditions hasardeuses et la marche qu'on avoit tenue, il imagina un plan d'opération que même aujourd'hui on ne lit pas sans intérêt, à cause des détails qu'il donne sur la géographie, la marine, la construction des galères, le commerce de l'Inde et de l'Arabie. Sentant qu'une croisade ne pouvoit avoir lieu sans l'intervention d'Andronic, pour l'obtenir il démontroit aux souverains de l'Europe la nécessité de renoncer au projet de conquérir le trône de

Constantinople. Il pressoit en même temps le vieil empereur de renoncer au schisme et de se réunir aux Latins contre les infidèles; il s'offroit pour être intermédiaire dans cette importante négociation. Andronic ne répondit point à ses avances. Les princes européens parurent mieux disposés et goûtèrent le projet de Sanuto, que le silence de l'empereur fit abandonner. Un prince plus habile que ne l'étoit le foible vieillard auroit tenu probablement la même conduite, n'oubliant pas combien le séjour d'une armée de croisés avoit été funeste à l'empire grec un siècle auparavant.

Au moment où ce projet étoit proposé, les habitans de Crète ou Candie se révoltèrent contre les Vénitiens, qui envoyèrent dans cette île Justinien-Justiniani pour mettre les rebelles à la raison. La sédition fut si considérable, que la république se vit au moment de perdre cette île qu'elle avoit achetée du marquis de Montferrat. L'histoire a conservé le souvenir de la conduite de Michel Psamérilinge, chef des révoltés. Vaincu par les Vénitiens, il tue son cheval, présente son sabre à l'un de ses esclaves: « Coupe-moi la tête (lui dit-il), porte-« là au général ennemi; il te récompensera, et tu m'é-« pargneras l'horreur de me voir entre les mains de nos « tyrans. Jouis avec eux de ma mort. » Après plusieurs actions meurtrières, les Grecs rentrèrent dans le devoir. L'empereur refusa de venir à leur secours.

Il semble que rien ne devoit troubler l'harmonie qui régnoit entre les deux princes. La générosité de l'un, qui, deux fois maître de l'empire, l'avoit rendu deux fois à son aïeul; la reconnoissance que l'autre avoit exprimée en faisant sacrer et couronner son petit-fils, paroissoient devoir garantir la paix, et la rendre solide et durable : mais avec un prince foible, superstitieux, accessible aux préventions, il n'est ni garantie ni sécurité. Le jeune Andronic reçut des avis auxquels il refusa de croire. On le prévenoit que son aïeul vou-

officiers placés par son aïeul, et qu'il avoit chassés d
gouvernement. Il répondit, en prouvant qu'ils ét
autant de tyrans qui accabloient le peuple de
tions. Par la troisième et dernière accusation, on r
choit au prince d'avoir forcé les gardes du trésor
délivrer quatre mille pièces d'or, sans l'autorisati
l'empereur, à qui il s'étoit engagé d'obéir comm
sujet à son souverain. Andronic ne nia point ce
mais il le justifia en prouvant qu'il n'étoit point p
et qu'on lui devoit des sommes bien plus considéra
Après avoir donné ces explications, il entra dan
détails circonstanciés sur les projets qu'avoit contr
le vieil Andronic. Pièces en main, il prouva ch
fait. Il avoit intercepté des lettres que ce prince écri
au protovestiaire, et dans lesquelles l'intention
prendre les armes contre le jeune Andronic étoit cl
ment exprimée. Il en donna connoissance, et term
cette lecture par celle d'une lettre adressée au proto
tiaire par son beau-père Cocalas, grand-logariste,
étoit présent à l'assemblée. Celui-ci recommandoit à
gendre beaucoup de précaution relativement à sa
respondance, et pour empêcher qu'elle ne tombât e
les mains du prince ; il l'avertissoit que ce dernier
entouré de créatures vendues à son aïeul, et qui n
tendoient qu'un signal pour le lui livrer. Avant
lecture, le grand-logariste avoit pris un ton imperti
avec Andronic ; il fut frappé comme d'un coup
foudre, et, pour cacher sa confusion, il se retira
l'assemblée. Tous les commissaires, convaincus
l'innocence du prince, et de l'injustice dont il
l'objet, l'exhortèrent à ne pas réclamer dans le mon
la totalité des sommes qui lui étoient dues depuis
sieurs années, soit pour sa maison, soit pour la sold
ses troupes. Ils repartirent ensuite pour aller re
compte de leur mission ; mais ils avoient été prév
par le grand-logariste. Lorsqu'ils se présentèrent à l'

reur, ils en reçurent un accueil brusque, l'ordre de se retirer, et de ne point reparoître, jusqu'à ce qu'il jugeât convenable de les faire appeler. Les commissaires ne laissèrent point ignorer ce qui s'étoit passé, et le récit qu'ils en firent augmenta l'intérêt qu'on portoit au jeune Andronic. L'empereur en fut alarmé; mais, au lieu de calmer les esprits, il décria de nouveau son petit-fils, et les plaintes qu'il faisoit contre lui étoient le sujet de ses entretiens. Il alla même au point de donner des ordres pour rassembler le patriarche et les évêques, et leur députa un sénateur chargé d'accuser en son nom le prince d'avoir voulu lui enlever la couronne. « Il ne pouvoit laisser le trône à un étourdi, « sans cesse occupé de la chasse, qui nourrissoit une « meute de mille chiens, autant d'oiseaux de fauconnerie, et un nombre égal d'officiers et de valets; à un « homme qui passoit sa vie dans la débauche, qui avoit « fait poignarder son frère, enfin, qui ne savoit pas « gouverner ses propres affaires. L'intérêt de l'état « exigeoit impérieusement l'expulsion d'un pareil « homme. » Tels furent les griefs du vieillard. C'étoient les mêmes qu'il avoit articulés lors de leur première rupture. Il ne faisoit que les répéter. Il concluoit par demander que l'on retranchât le nom du jeune prince des prières de l'Eglise. Le clergé fit des représentations, insista pour que les commissaires fussent entendus, ajoutant que ce seroit une odieuse injustice que de les refuser. Cette résistance ne fit qu'aigrir Andronic, qui répondit que personne n'avoit droit de lui dicter la conduite qu'il devoit tenir; et, sachant que le patriarche prenoit ouvertement la défense de son petit-fils, il lui fit dire de se mêler des affaires de l'Eglise, et non de celles de l'état. Isaïe, loin d'être intimidé, tint un langage plus hardi. Ce prélat déclara avec énergie qu'en montant sur le siége de Constantinople, il n'avoit point pris l'engagement d'obéir aux caprices de l'empereur,

mais celui de le ramener à son devoir toutes les qu'il s'en écarteroit. Il rappela la belle conduite du j Andronic dans le temps où il traitoit d'égal à égal son aïeul; il fit observer que ses fonctions patriarc l'obligeoient à défendre ceux qui étoient injuste persécutés, et conséquemment le prince, à le prot qu'il commettroit un crime en l'abandonnant; e rappelant l'auguste cérémonie du sacre, il finit inviter l'empereur à ne pas prêter aussi facilement reille à la calomnie. Le vieillard, outré de ces re trances, fit conduire immédiatement en prison ceu venoient les lui faire de la part d'Isaïe. Ce prélat, loi s'adoucir, rassembla le peuple, et prononça une i diction contre tout ecclésiastique qui supprime conformément à l'ordre de l'empereur, le nom d dronic des prières publiques. Le prince, furieu enfermer dans le monastère de Mangane le patriar après avoir forcé quelques évêques à prononcer co ce pontife une sentence d'interdiction.

r. 1328. Cette violence montroit assez au jeune Andronic tout espoir de réconciliation étoit perdu. Il rassembla conseil. Cantacuzène et Synadène furent d'avis de p dre les armes et de se mettre en défense, parce que les moyens étoient épuisés. Quoique le prince en vînt, il voulut persister dans le système qu'il avoit ado et tenter encore des démarches pour ramener son a Il fut d'avis d'aller à Constantinople, et d'avoir entrevue avec le vieil Andronic, accompagné du gr domestique et du protostrator. Il s'avance vers cette pitale, sous une escorte de treize cents hommes. Il arrêter sa troupe à quelque distance de la ville, proche de la porte Gyrolienne avec trente personnes lui étoient dévouées et ses deux amis. La porte fermée et les murs couverts de soldats. Reconnois Marules qui les commandoit, il le prie d'aller obteni l'empereur la permission de le saluer, et de lui rer

ses devoirs. Il lui rapporte l'ordre de se retirer sans délai. Un messager étoit chargé de la part du vieillard d'accompagner cet ordre d'injures grossières, et s'acquitta de sa commission, Andronic, sans être ému, salue Marules et sa troupe, se retire, rejoint son escorte, et se rend à Sélivrée. Il fait des préparatifs de guerre, rassemble son armée, en met une partie sous les ordres du protostrator, qu'il charge de défendre la Thrace contre les entreprises de la garnison de Constantinople, et s'avance à la tête de ses troupes vers la Macédoine, où celles du vieil Andronic étoient campées. Elles étoient commandées par Michel Asan, neveu de l'empereur, Démétrius, despote, l'un de ses fils, et Paléologue, protovestiaire. Le jeune prince fait attacher au haut d'un étendard le serment et le traité de son aïeul, et marche avec intrépidité sous cette bannière, attestant le ciel de son innocence et de la bonté de sa cause. Il écrit ensuite à Démétrius son oncle et aux principaux officiers pour leur dire que, sachant qu'ils le cherchoient pour le combattre, il avoit cru devoir, étant le plus jeune, leur éviter une partie du chemin; qu'il leur donnoit avis de son arrivée, afin de ne pas les surprendre. Ce ton leur en imposa; quoique leur armée fût supérieure à celle du jeune Andronic, au lieu de l'attendre ils se retirèrent dans la ville de Phères, ville très-forte et bien approvisionnée. Le prince campa près de cette place, et tient son quartier-général à Sienne, qui lui avoit ouvert ses portes. Il fait reposer ses troupes pendant deux jours. Le troisième il les range en bataille, et les conduit au pied des murs de Phères; elles y passèrent tout le jour et la nuit suivante sans être attaquées. Les généraux de l'armée ennemie se concertent pour savoir quelle mesure il convient de prendre. L'ardeur des soldats du prince, leur contenance assurée, le bel ordre qui règne dans leurs rangs, inspirent des craintes à ceux du parti contraire. On prend la résolution de ne pas sortir de la ville.

Impatient de ne voir rien paroître, Andronic envoie provoquer l'ennemi. Insensibles à son défi, les généraux répondent qu'on est sur la défensive, et qu'on ne sortira point de la ville. Un siége pouvoit être long, douteux, parce que la place étoit forte; le succès même n'étoit pas décisif. Andronic se détermine à rentrer dans Sienne. Il y est averti que, s'il vouloit s'approcher de Thessalonique, il lui seroit facile de s'en rendre maître, parce qu'il y avoit un parti considérable qui lui feroit ouvrir les portes. Il profite de cet avis, part sans délai avec Cantacuzène et l'élite de ses troupes, feint de prendre la route de Drapa, et se porte sur Thessalonique. Le gouverneur de cette ville étoit Chumne, grand-stratopédarque. Instruit que des amis du jeune Andronic devoient se présenter, il leur envoie l'archevêque pour les avertir qu'ils seroient traités comme des espions. Au lieu de rencontrer ces prétendus émissaires, ce prélat fut fort surpris de trouver le prince et ses officiers, suivis d'une armée. Interdit à cette vue, il se retire sans rompre le silence. Andronic approche des murs; ses partisans paroissent en foule sur les remparts, en imposent à la garnison, dont une partie se réfugie dans la citadelle, qui ne tarda pas à se rendre dès que le prince fut entré dans la ville.

De Thessalonique il se dirige sur Edesse, dont le gouverneur le reçut avec les honneurs de la guerre. Castorie, Bérée, Achride, se rendirent sans coup férir. Voyant ces succès, le protovestiaire eut recours au prince de Servie, qui avoit sur pied une armée considérable. Mais ce prince, ayant appris que les troupes d'Andronic étoient bien disciplinées, qu'elles se battoient avec ardeur, ne crut pas devoir se mesurer avec lui. Il refusa d'épouser la querelle du vieil Andronic. Seulement il offrit aux Grecs trois villes fortifiées, où ils seroient en sûreté s'ils consentoient à s'y renfermer. Ils acceptèrent cette proposition. Le protovestiaire mourut

de chagrin. Le jeune empereur rentra dans Thessalonique. Il y reçut un courrier de Synadène qui lui faisoit part de la victoire qu'il venoit de remporter sur l'armée impériale, commandée par Constantin Asan. Il avoit poursuivi l'ennemi jusqu'à Constantinople, fait beaucoup de prisonniers, et trouvé le général au nombre des morts. Andronic, qui ne perdoit pas de temps, fit une revue générale de ses troupes, les compléta, remonta la cavalerie, voulant entretenir son armée en bon état. Averti d'une alliance que son aïeul venoit de conclure avec le roi des Bulgares, il se dirige vers la capitale, sachant qu'un corps de trois mille Tartares, soldés et envoyés par ce roi, s'approchoit de cette ville. Il dépêche vers ce monarque un exprès, pour le prévenir que, s'il ne rappeloit pas ses Tartares, il alloit les faire tailler en pièces. Michel, qui s'étoit fait rendre compte de la situation des affaires du jeune Andronic, fut effrayé de ses menaces, et donna l'ordre de faire rétrograder sa troupe. Délivré de cet ennemi, le prince continua sa marche. Un incident le favorisoit. Une querelle entre des Génois et des Vénitiens avoit déterminé ceux-ci à diriger une flotte de quarante vaisseaux sur Galata, riche entrepôt du commerce de Gênes. Cette flotte interceptant l'entrée de Constantinople, cette ville fut réduite aux abois. Cet état de détresse n'eut que peu de durée, parce que les deux républiques se réconcilièrent. Camaris vint offrir au jeune Andronic de lui livrer la capitale. Le prince accepte; tous deux se concertent : Camaris rentre, s'abouche avec ses complices, fait avertir le prince du jour où la garde des remparts doit leur être confiée, et de l'endroit où seroit son poste. Des échelles sont préparées; de petits détachemens s'avancent pendant la nuit avec toutes les précautions convenables. L'escalade se fait sans accident; la garnison est surprise: l'armée arrive; en un moment le jeune prince est maître sans coup férir de Constantinople. C'étoit le 24 mai 1328.

Il est bien certain que celui-ci tomba deux fois dans l'entière dépendance de son petit-fils; que ce dernier rendit deux fois le trône à son père; qu'il remporta plusieurs victoires, montra du talent dans ses campagnes, et, ce qui n'est pas moins utile que le talent, de l'habileté dans la persévérance avec laquelle il entretint ses troupes dans la discipline militaire ; il n'est pas moins certain qu'il agit toujours généreusement avec ses ennemis. Comment concilier ces faits avec l'accusation d'une ambition démesurée, d'une vie crapuleuse, d'une passion sans bornes pour la chasse? accusation méritée, quant aux deux derniers chefs, par le prince, dans sa première jeunesse, mais reproduite contre la vérité des faits, et répétée jusqu'à satiété par Grégoras. Cet historien réduit à dix mille les vingt-quatre mille pièces d'or accordées au vieillard. En admettant cette réduction, celui qui administroit la maison de l'ancien empereur avoit toujours les moyens *d'empêcher les bestiaux du voisinage d'entrer dans les cours de son palais, et les volailles d'en parcourir les appartemens :* circonstances rapportées soigneusement par Nicéphore. Il prétend qu'on força le vieillard de se faire moine, et Cantacuzène assure que le jeune Andronic en eut un extrême chagrin, parce qu'il vouloit rendre à son grand-père l'autorité souveraine. Il ne faut les croire ni l'un ni l'autre dans ce fait. Nous avons vu que l'empereur offrit, lorsque le prince fut le maître de l'empire, de prendre l'habit monastique. Comment plus tard l'auroit-on contraint de le faire, et lorsque, dépouillé de la puissance, il ne pouvoit plus inspirer de crainte? Il finit par prendre cet habit, et l'examen de sa conduite pendant un long règne fait regretter qu'il n'ait pas commencé par là. Il auroit fait un moine fort recommandable dans les idées de ce temps. Quant au regret du jeune Andronic, et principalement au projet que lui suppose Cantacuzène de rendre le sceptre à son aïeul,

et historien a trop compté sur la crédulité de ses lecteurs. Quand un prince à porté la couronne pendant quelque temps, il n'a point l'envie de la déposer, et bien moins encore de la mettre sur la tête de celui qui deux fois a voulu le flétrir par un procès criminel. En résumé, les faits importans sont les mêmes dans les deux historiens: ils diffèrent dans le détail des circonstances et des moyens pour arriver à ces faits; le bon sens prescrit de choisir celui des deux dont le récit présente plus de rapport entre les moyens et les résultats; c'est Cantacuzène : tels sont les motifs pour lesquels son témoignage nous a paru devoir être préféré [a]. Revenons au jeune Andronic.

Dès qu'il fut assis sur le trône, il s'occupa du soin de réformer les abus de l'administration et de l'ordre judiciaire. Il auroit pu goûter les plaisirs de la vengeance. Métochite, grand-logothète, étoit son ennemi personnel. Il l'avoit gravement offensé. Toujours il excita le vieil empereur contre son petit-fils : l'on savoit qu'il étoit l'auteur des guerres civiles. Comme ennemi personnel du jeune prince, il avoit mérité son mécontentement, et comme grand-logothète, un châtiment rigoureux par ses prévarications. Andronic se contenta de l'envoyer à Didymotique, dans un monastère. Mais le peuple, qu'il avoit long-temps vexé, pilla son palais, en dégrada les bâtimens : on enleva les meubles. On trouva dans le pillage un inventaire de ses biens, fait par Métochite même, avec le nom des dépositaires à qui il les avoit confiés. Ses richesses étoient immenses; elles furent confisquées au profit du fisc. Andronic fit venir le messager

[a] Dans d'autres circonstances, nous adoptons, comme on le verra, celui de Grégoras. On nous reprochera peut-être de changer de langage sur Cantacuzène, mais nous ne faisons que le *suivre* dans sa conduite. Cantacuzène général, grand-domestique, régent, ne ressemble point à Cantacuzène empereur : encore moins à Cantacuzène moine; et Cantacuzène historien est encore, quoique le même, un autre personnage.

il forme le projet de chasser les Grecs de l'Ori
commence par assiéger Nicée. Bientôt cette v
réduite aux abois. L'empereur, averti par Cont
gouverneur de la Mésothynie, rassemble des tro
la hâte et traverse le Bosphore. Orchan, instruit
marche, détache de son armée huit mille homme
sis et s'avance du côté de Philocrène, petite vill
time près de laquelle les Grecs étoient campés.
approche, Andronic met ses troupes en ordre de b
les harangue, et leur donne des avis sur la maniè
se bat l'ennemi, afin d'adopter une tactique dif
de celle qu'on suivoit ordinairement : c'étoit d
cher en ordre, au petit pas, et de fondre au gran
sur les Turcs au moment où l'on seroit à la po
trait, parce qu'on éviteroit ainsi d'en être atte
combat s'engage; les Grecs suivent les instr
d'Andronic, et repoussent l'ennemi. Mais on ne
remporter une victoire complète à moins de l
dans les lieux où il se réfugioit; c'étoient des
presque inaccessibles. Cantacuzène fit abandonne
jet qu'on avoit de tenter une entreprise aussi
deuse. Etant maître du champ de bataille, on
se retirer sans honte dans le camp. Les Turcs,
faire aux Grecs un mouvement rétrograde, sor
leur embuscade et les harcèlent dans leur retrai
nouvelle affaire s'engage; les Turcs, battus de n
rentrent dans leurs montagnes. Mais Andronic fu
et comme il resta pendant quelques jours dans s
on fit courir le bruit de sa mort. A cette nouv
soldats veulent se débander. Cantacuzène fait d'
efforts. Dans cette confusion, des officiers, effr
tumulte, transportent l'empereur sur un vaisse
le faire passer à Constantinople. Les soldats se pa
en plusieurs bandes. Orchan, qui ne les perdoit
vue, envoie contre eux des détachemens qui e
un très-grand nombre. Plusieurs généraux périre

équipages de l'empereur, le butin, tout fut pris. Nicée, ainsi abandonnée, se vit obligée de se rendre au vainqueur, qui traita les habitans avec humanité. C'est dans cette ville qu'il conçut le projet d'organiser dans ses états une administration solide et durable. Il créa des pachas pour gouverner les provinces en son nom, des cadis pour juger les procès, enfin une discipline militaire pour contenir ses soldats, qui ne reconnoissoient aucun joug quand ils étoient en campagne. Orchan fixa le siége de son empire à Pruse, qu'il embellit par un grand nombre de monumens, et quitta le titre d'émir pour celui de sultan.

De retour à Constantinople, Andronic, après s'être guéri de sa blessure, s'occupa de la réforme des tribunaux sur lesquels on lui avoit fait les plaintes les plus graves. Il destitua tous les juges, et les remplaça par des hommes connus par leurs lumières. Il leur fit jurer de rendre la justice gratuitement, et pour les mettre à l'abri de la corruption, il leur assigna des revenus suffisans. An. 1330.

La santé de l'empereur étant rétablie, ce prince fit un voyage en Thrace, et séjourna successivement dans les villes de Didymotique et d'Andrinople. Il étoit accompagné du fidèle Cantacuzène, dont il ne pouvoit se passer. Ce fut pendant la route qu'Andronic lui fit part du projet qu'il avoit formé de l'associer à l'empire, et de partager avec lui l'autorité souveraine. Il rapporte [a] dans les plus grands détails l'entretien qu'ils eurent ensemble à ce sujet; l'un, déduisant les motifs qu'il avoit de faire ce partage, et l'autre ceux de son refus. Prévoyant bien que le silence des historiens sur ce fait, qui ne pouvoit être rapporté que par lui, le rendroit douteux, Cantacuzène *atteste Dieu* de la vérité de son récit. La suite des événemens pourra motiver peut-être l'opinion qu'on doit avoir de sa sincérité. Quoi qu'il en soit,

[a] Cantacuzène, liv. 2, chap. 9.

après deux jours de durée. Le malade demanda
d'une fontaine consacrée à la Vierge, en but, se
mieux, et recouvra la santé par degrés. On n
qua pas de regarder comme un miracle son rét
ment.

Rendu à ses fonctions, le jeune Andronic ap
toutes les mesures prises par Cantacuzène pen
longue maladie. Une seule fut blâmée, et l'évé
justifia le prince. Le grand - domestique avoit
Syrgiane gouverneur de l'Occident, et les
étoient à ses ordres. Andronic, qui n'avoit po
blié la conduite de cet intrigant, trouva que C
zène avoit commis une imprudence. On en fut
convaincu lorsqu'on apprit que l'impératrice
de l'empereur, croyant la mort de son fils c
voulant régner à sa place, n'aimant ni la pri
qui il laissoit la couronne, ni Cantacuzène à
donnoit le pouvoir, entreprit de se faire un par
ce but, elle rechercha Syrgiane, qui avoit
été l'objet de son mépris, l'adopta pour son fil
confia ses intérêts. Elle exigea des habitans de
lonique un serment par lequel ils la reconn
pour souveraine et s'engageoient à combattre p
Le rétablissement d'Andronic fit avorter les p
cette princesse ambitieuse. Le grand - domesti
posa de révoquer Syrgiane. L'empereur préfé
laisser dans son gouvernement. Il fit mettre e
Constantin, louant Cantacuzène de la résista
avoit opposée aux grands qui vouloient se défa
prince. Métochite fut pareillement rendu à la
Pendant la maladie d'Andronic, son aïeul se f
et prit le nom d'*Antoine*. Nicéphore Grégoras
qu'il y fut forcé par le protostrator. Cantacu
sente cette action comme spontanée de la part
empereur. Il est certain qu'elle eut lieu pend
sence et la maladie de son petit-fils, conséq

que celui-ci y fut étranger. Il est probable que le vieillard, connoissant les dispositions qui assuroient le trône à la veuve et l'autorité à Cantacuzène, n'espérant pas d'en être aussi bien traité que son petit-fils, prit le seul moyen qui lui garantissoit la paix. Si l'on examine les goûts d'Andronic II ; si l'on se rappelle que ce qu'il aimoit le plus, c'étoit les disputes théologiques ; si l'on songe à la considération dont jouissoient les moines dans ce siècle, on conviendra qu'il ne pouvoit prendre un meillleur parti, soit qu'il voulût rester tranquille ou jouer encore un rôle en ce monde. Si l'influence des religieux étoit grande alors, celle d'un empereur moine devoit être considérable.

Les Turcs reparurent en Thrace par détachemens qui pilloient cette province; Andronic se mit à la tête de ses troupes et les chassa. Cette expédition faite, il repoussa les Serves, qui assiégeoient Achride, et prit au crâle plusieurs forteresses. Pendant qu'il étoit à Chalcidice, Arsène Zamplacon, papias, lui dénonça Syrgiane comme un conspirateur. Le prince assembla un conseil devant lequel l'accusateur devoit fournir ses preuves. Plusieurs événemens firent traîner ce procès en longueur. Une nouvelle irruption des Turcs força le jeune Andronic d'aller les chasser de Rhédeste, dont ils venoient de s'emparer. Il les poursuivit, et les obligea de se rembarquer. Il fut moins heureux contre les Serviens. An. 133

Michel, roi des Bulgares, son beau-frère, étoit attaqué par le crâle de Servie, dont il avoit répudié la sœur pour épouser celle d'Andronic. Il envoyoit prier celui-ci de réunir ses troupes aux siennes pour le secourir dans une guerre à laquelle il ne pouvoit rester étranger. L'empereur se mit donc en campagne ; mais, avant de rejoindre Michel, il apprit que ce roi venoit de mourir des suites d'une blessure qu'il avoit reçue dans un combat contre le crâle, qui, violant une trève conclue, étoit tombé sur lui. N'ayant pas de forces suf-

fisantes, Andronic se retira. De retour à Constant nople, il apprend qu'Orchan assiégeoit Nicomédie, vil qui, quoiqu'elle eût perdu de son ancienne splendeu étoit encore importante. Il repart aussitôt pour voler son secours. Averti de l'arrivée de l'empereur, Orcha lui envoie des députés pour lui laisser le choix de fai la paix ou la guerre. On conclut un traité par lequ le sultan s'engageoit à ne jamais inquiéter les villes in périales de l'Orient, ni troubler la bonne intelligen dans laquelle il se proposoit de vivre avec Androni Les deux princes se firent mutuellement des présen Le sultan envoya des chevaux, des peaux de léopard des tapis, des chiens de chasse, et reçut des vas d'argent, des draps de laine et de soie, avec un vêtemen de l'empereur. C'étoit chez les Orientaux une marqu d'estime particulière.

Andronic, n'ayant plus d'ennemis sur les bras, fit re prendre l'instruction du procès de Syrgiane. Zamplacon produisit une multitude de témoins qui chargèrent l'accusé. Craignant le résultat, celui-ci sollicit un nouveau délai. Zamplacon réclame, et demande qu'o s'assure de la personne de Syrgiane, déclarant qu'il s rendoit en prison, conformément à l'usage où l'on étoi de s'assurer de l'accusateur comme de l'accusé. Syrgiane expose qu'il suffit de donner des cautions, e fait consentir Cantacuzène à lui servir de répondant Mais la nuit suivante le coupable s'échappe, et se cach dans le faubourg de Galata. L'empereur, sachant combien cet homme étoit dangereux, donne des ordres pou le chercher. Comme on ne le trouvoit pas, imaginan que c'étoit par la négligence de ses émissaires, il vint à Galata faire des recherches lui-même, ou plutôt pou surveiller ceux qui les faisoient d'après ses ordres. Elle furent inutiles. Syrgiane étoit, comme on le sut ensuite, dans la maison même où se tenoit l'empereur circonstance qui empêcha de supposer que le fugitif s'

retiré. Après le départ d'Andronic, il s'embarqua, t descendre à Eubée, traversa le pays des Locriens es Acarnaniens, pour se rendre dans celui des Alba- s, près de la Thessalie. Pendant qu'il avoit été gou- neur d'Occident, il s'étoit fait connoître de ces peu- . Il en reçut l'hospitalité, puis les moyens de se igier auprès du crâle de Servie, ennemi d'Andronic. crâle lui remit le commandement général des trou- . Il commença par assiéger et prendre la ville de stéréa. L'empereur partit pour Didymotique dans le sein de s'occuper des moyens de punir ce rebelle. Un ateur, nommé Phrantzès, vint lui offrir ses ser- es. Il fut convenu qu'il iroit défendre les places situées s de Castéréa; qu'il feindroit de trahir les intérêts son maître; qu'il tâcheroit de s'aboucher avec Syr- ne, et qu'alors il s'empareroit de ce traître et le reroit aux troupes impériales. Dès que Phrantzès fût ivé dans la ville dont il étoit nommé gouverneur, rgiane lui envoya proposer d'abandonner le parti Andronic et de se joindre à lui. Le sénateur accepta; n conclut un traité; Syrgiane, dupe pour la pre- ère fois, persuada facilement le crâle, et lui fit voir nbien il trouveroit de ressources parmi les Grecs, isque les sénateurs embrassoient si ouvertement sa use. Le crâle fait avancer ses troupes sur les bords de xius, dans le voisinage de Thessalonique. De son té l'empereur approchoit de cette ville. Phrantzès oit rendu au crâle la place dans laquelle il comman- it. Ainsi qu'on en étoit convenu, l'empereur le fit clarer coupable de haute trahison, confisqua ses biens, it sa tête à prix: Le sénateur, courant des risques, ulut hâter le dénouement. Ayant prié Syrgiane de accompagner dans une promenade près d'un ruisseau ommé le Galyce, il le fit massacrer par ses soldats. antacuzène prétend qu'il outre-passa les ordres d'An- ronic, et Nicéphore qu'il ne fit que s'y conformer.

Celui-ci, qui ne laisse échapper aucune occasion de noircir l'empereur, le présente comme un assassin, et blâme son action. Syrgiane avoit trahi tant de fois, qu'il n'inspira aucun intérêt; et s'il est vrai qu'en politique l'utilité d'un crime le justifie, le meurtre d'un traître dont la mort rend la paix au peuple ne mérite aucun reproche.

r. 1332. Dans le mois de février mourut le vieil Andronic, dans la nuit qui suivit une conférence qu'il avoit eue avec des savans, à laquelle assistoit sa fille Simonide, douairière de Servie. Ce prince avoit soixante-quatorze ans. Nicéphore Grégoras, son historien et son fidèle serviteur, jugeant que la mort de ce moine, oublié depuis deux ans qu'il vivoit sous le froc, étoit un événement assez intéressant pour que la terre en fût prévenue, raconte que plusieurs présages l'annoncèrent. Une éclipse de soleil arrivée le 30 novembre 1331, une autre de lune le 5 décembre, un ouragan, n'eurent lieu que parce que le vieil Andronic devoit mourir le 12 février. L'histoire de son règne, même d'après son panégyriste Grégoras, prouve que c'étoit un prince médiocre quant aux dons de l'esprit. Son peuple fut tourmenté par des fanatiques qu'il encouragea; opprimé par des ministres qu'il combla de faveurs au lieu de les punir; ruiné par des traitans qu'il autorisa; pillé par des barbares à qui son incapacité ne sut opposer de résistance; et déchiré par des guerres religieuses dont lui-même alluma le flambeau. Il eut sur le trône la superstitieuse dévotion d'un moine ignorant. On ne lui reconnoît qu'une seule vertu, la sobriété; qu'un talent, celui de la discussion. Sans être méchant, il fut quelquefois mauvais fils, mauvais père, mauvais frère, et toujours mauvais roi. Métochiste, digne ministre d'un pareil maître, le suivit de près, et trouva dans Nicéphore un panégyriste aussi véridique sur le compte du favori que sur celui du prince.

La naissance de Jean Paléologue combla de joie Andronic. Il ordonna des réjoussances publiques, des joûtes, des tournois, exercices amenés de Savoie par les chevaliers qui accompagnèrent l'impératrice. L'empereur s'y distingua au point de courir des risques. Immédiatement après ces fêtes, il partit pour faire la guerre aux Bulgares, qui venoient de chasser sa sœur Théodora, pour donner la couronne au prince Alexandre, fils de Michel Strascimire, et neveu du dernier roi. A peine sur le trône, Alexandre rassemble ses troupes, y joint un corps de Tartares, et s'empare des villes frontières soumises aux Grecs. Andronic entre en Bulgarie avec son armée, met tout au pillage, reprend Mésembrie et plusieurs forteresses construites sur le mont Hémus contre les incursions des barbares. Il n'eut pas le temps de prendre Anchiale avant l'arrivé d'Alexandre. Les deux armées restèrent long-temps en présence à s'observer. Le roi des Bulgares fit demander la paix. L'empereur y mit pour condition la reddition d'Anchiale. Elle fut acceptée, et le traité conclu après quelques difficultés sur une clause d'échange. Andronic s'obligeoit à donner en retour Diampole, ville bien moins importante. La veille du jour où cet échange devoit avoir lieu, un corps de Scythes arrive au camp d'Alexandre, qui voulut, contre la foi des sermens, profiter de ce renfort pour attaquer Andronic. Mais, comme l'empereur avoit conclu un traité de paix avec ces barbares, le roi de Bulgarie leur fit accroire qu'ils combattoient contre son oncle qui lui disputoit le trône. Andronic, averti par ses espions, dispose son armée, dont malheureusement il avoit congédié une partie. En s'avançant, il entendit le bruit rauque et dur de la trompette des Scythes qui dissipa l'illusion dans laquelle il étoit, ne voulant point ajouter foi aux rapports qu'on lui avoit faits, et ne pouvant supposer que ses alliés marchoient contre lui. Quand les armées furent en

prince, qui s'intéressoit à cette union, que de persister dans leur refus. Les évêques cédèrent, et Calécas fut élu. C'étoit un homme médiocre à qui la nature avoit refusé le don de la parole; et Cantacuzène ne consulta point l'intérêt de l'Eglise en forçant de faire un pareil choix. Nous verrons que par la suite il en fut cruellement puni.

1334. Les Turcs recommençant leur irruption, s'emparant des vaisseaux qu'ils rencontroient dans leurs courses maritimes, faisant beaucoup de dégâts sur les terres de l'empire, Andronic crut qu'il ne pourroit jamais se garantir d'un pareil ennemi sans le secours des Latins, et que, pour l'obtenir, un des moyens les plus efficaces seroit de paroître disposé à réunir les deux églises. Ce motif avoit été celui de Michel Paléologue dans le projet que son fils abandonna sans réflexion. Andronic fit part des dispositions dans lesquelles il se trouvoit à deux missionnaires qui passoient par la capitale. De retour à Rome, ils s'empressèrent de transmettre au pape la confidence de l'empereur. Jean XXII, qui vit combien la réunion de l'église grecque illustreroit son pontificat, écrivit au prince des lettres affectueuses, le pressant d'exécuter son projet, tâchant de prouver que c'étoit le seul moyen de se délivrer des infidèles. Le souverain pontife n'oublia pas, dans cette négociation, de s'adresser à l'impératrice, élevée en Savoie dans la religion catholique romaine, ainsi qu'au patriarche, aux principaux évêques, aux grands de l'empire; il entretint une correspondance secrète avec Jean Pisani, l'un des familiers d'Andronic. Quand il sut que les principaux Grecs ne contrarioient pas le projet, il députa vers Andronic les deux missionnaires après les avoir fait évêques, pour leur donner un caractère plus imposant. Mais dans cette négociation on oublioit le peuple, qui, d'après la manie du vieil Andronic et son goût pour les discussions, étoit accoutumé à jouer un rôle, parce que ces discussions

ient toujours publiques. Quand les missionnaires rent arrivés, l'on ne tarda pas à connoître le sujet de ur ambassade, et le peuple demanda que le patriarche : mesurât avec eux. Calécas, privé de la faculté de uvoir s'exprimer, chargea de ce soin Nicéphore, ïc, qui avoit une réputation d'éloquence. Cette marche angeoit la direction que l'affaire avoit prise, rompoit négociation, et remettoit en question un grand ombre de sujets d'interminables disputes. Nicéphore aignit de compromettre son savoir et sa réputation en hasardant contre les théologiens du saint-siége. Il fit au atriarche et aux évêques qui se trouvoient à Constantiople un discours dans lequel il prétendoit leur prouver danger et l'inutilité de ces controverses, dont le résultat toit toujours de confirmer chacun dans son opinion. Les nvoyés du pape furent congédiés, et l'on abandonna le rojet d'union. Le pape s'occupoit en même temps de celui 'une croisade, mais il mourut à la fin de l'année. Son successeur, Benoît XII, n'abandonna point cette entreprise. An. 1335.
e roi de France devoit en être le chef; celui de Naples, les 'énitiens, les Génois, tous les princes latins qui avoient es possessions dans l'empire grec, auroient fourni de argent, des troupes et fait partie de l'expédition. Anronic répondit à l'appel du pape qui le prioit d'entrer ans la confédération; il fit équiper une flotte qu'il oulut commander en personne, contre l'avis de l'impératrice Anne et de la cour. Cette opposition de la part 'une princesse née en Europe est remarquable. Elle roit supposer que Jeanne de Savoie calculoit mieux ue son mari la situation d'un empereur de Constantiople, qui, devant se considérer comme entre deux cueils, lorsqu'il a d'un côté les Turcs pour ennemis, et e l'autre pour amis les croisés, n'avoit pas de meilleur arti à prendre qu'à faire usage de ses moyens et de sa uissance pour être en état de résister aux premiers ans aucun secours étranger, de se passer des seconds, et

d'inspirer à tous du respect pour son autorité. And
devoit savoir que parmi ces princes l'un avoit de
tentions à l'empire grec, les autres à des portions
empire, et craindre qu'au lieu d'aller combatt
infidèles, ils ne restassent chez lui pour faire val
AN. 1336. prétentions. Quoi qu'il en soit, il s'embarqua
flotte au printemps, se rendit au lieu désigné p
Latins comme point de réunion, les attendit long-t
et ne les vit point paroître. Une querelle ent
Vénitiens et les Génois, une autre entre Philippe
lois et le roi d'Angleterre, venoient de détruire l'all

Les frais d'Andronic pour cette expédition ne
pas entièrement inutiles. Pendant qu'il croisoit dan
tente des Latins, Dominique Catane s'emparoit d
de Lesbos, et déclaroit ne plus se reconnoître c
vassal du prince pour la nouvelle Phocée, que son
dont il héritoit, tenoit à fief de l'empire. Domi
ayant armé pour cette expédition onze galères gé
l'empereur se plaignit amèrement aux Génois d
lata, les menaçant de se venger sur eux de l'in
qu'il recevoit. Mais ceux-ci s'étant mis dans un é
défense respectable, Andronic résolut de se venger
tement de Catane, et, dans cette intention, partit
rade de Constantinople sur une flotte nombreuse
dirigea vers Gallipoli pour se rendre ensuite à L
Mais au lieu de suivre ce plan, qui lui eût réussi,
que les Lesbiens et les chevaliers de Rhodes aba
noient Dominique, il alla débarquer à l'île de
sans motif, ce qui donna le temps à Catane de fa
préparatifs nécessaires pour assurer et prolong
résistance. La position de l'empereur devenoit
faute d'autant plus critique, que Gênes armoit
galères pour secourir Catane, et que les Génois d
lata conspiroient avec les principaux seigneurs
cour de Constantinople. Andronic eut infaillibl
succombé, sans l'impératrice et Cantacuzène. La

...re, aidée de l'épouse du second, découvrit le com-...t et l'étouffa. Le grand-domestique, lié jadis avec un ...neur génois nommé Jean Spinola, eut des confé-...ces avec lui, et par son intervention et le crédit qu'il ...it sur Dominique, fit soumettre celui-ci; ce qui ...mit à l'empereur de retourner à Constantinople, et ... donna le temps de faire les préparatifs nécessaires ...r l'exécution de deux projets qu'il méditoit. Le pre-...er étoit relatif à l'Albanie, et le second à l'Acarnanie, ...s qu'il vouloit faire rentrer sous sa domination. Les ...anois, naturellement inquiets et remuans, prenoient ...déposoient alternativement les armes, suivant les ...onstances. Ils pilloient, et par leur tactique le fai-...nt impunément. Après s'être rassemblés pour l'at-...que, ils se dispersoient et se sauvoient avec leur butin ...s leurs montagnes escarpées. Ils furent cependant ...uits, et les Grecs ramenèrent de ce pays des troupeaux ...mbreux [a]. Depuis plus d'un siècle, et lors de la con-...ête de Constantinople par les croisés, l'Acarnanie, ...pire, l'Etolie et une partie de la Thessalie ne faisoient ...s partie de l'empire. Michel Ange Comnène, pro-...ant des circonstances, s'en étant emparé, se fit souve-...n indépendant. Ses successeurs en jouirent comme .... A l'époque où nous sommes, ces états étoient gou-...nés par la veuve du dernier prince, fille de Paléologue, ...otovestiaire, et régente au nom de Nicéphore, son fils ...né. Elle avoit fait empoisonner son mari. L'empereur ... dans la minorité du jeune prince et dans une régence ...ccasion favorable pour réunir à ses domaines des ...ovinces qui en avoient été distraites par un rebelle. Il ...voya des ambassadeurs aux Acarnaniens pour leur ...gnifier ses intentions. Le conseil fut partagé: les uns

[a] Cantacuzène prétend qu'il y ...oit trois cent mille bœufs, et douze ...nt mille moutons; exagération ri-...icule que le fait même dément. ...es troupeaux supposent un peuple agriculteur et tranquille; et, suivant l'histoire, les Albanois pilloient sans cesse de tous côtés, et se réfugioient ensuite dans leurs rochers.

ne vouloient point abandonner la maison des Com
à qui ils avoient juré fidélité; les autres, croyant
étoit impossible de résister à l'empereur, étoient d
de se soumettre. On résolut des deux côtés de s'en
porter à la décision de la princesse douairière.
conseilla de prendre tous les moyens possibles d'é
une rupture qui ne pouvoit avoir que les résulta
plus fâcheux. Comme elle connoissoit l'ascendant
Cantacuzène sur Andronic, elle crut qu'en deman
à l'empereur d'accorder la fille du grand-domesti
au prince Nicéphore, ce seroit un moyen d'inté
Cantacuzène. Cette demande et la permission pou
Acarnaniens de vivre sous leurs lois et leurs usa
furent les deux articles auxquels on s'arrêta. Des
bassadeurs se rendirent à Constantinople. Andro
approuva le mariage, mais trouva que c'étoit lui
une injure que de ne pas vouloir vivre sous ses lois.
conséquence, il leur répondit qu'il alloit marcher co
les Acarnaniens avec toutes les forces de l'empire.
ambassadeurs, dont les instructions secrètes leur faiso
un devoir de consentir à tout pour éviter la guer
souscrivirent aux volontés du prince, qui partit p
An. 1337. visiter ses nouveaux états. Quelque temps après,
parti de mécontens enleva le jeune Nicéphore, le
embarquer pendant la nuit sur un vaisseau, qui
conduisit à Tarente. On livra ce prince à Catherine
Valois, impératrice *titulaire* de Constantinople. Le
de cette action étoit d'inquiéter l'empereur, en reco
noissant des droits sur une partie de ses domaines à
prince hors de sa puissance, dont on pourroit faire val
les prétentions. Comme cet enlèvement se fit pend
le séjour d'Andronic parmi les Acarnaniens, il prit
parti de mettre dans chaque ville un gouverneur dévou
et de donner le commandement général de la provin
au protostrator Synadène. Ces mesures contrarioient l
rebelles.

Dè retour dans sa capitale, le prince fut averti du jet qu'avoient les Turcs de venir insulter Constanti-ple. Il fit, de concert avec Cantacuzène, tous les pré-atifs nécessaires pour les repousser. Mais ils débar-irent sur un autre point, et commirent beaucoup de ats pendant le temps qu'il fallut à l'armée pour les adre. Ils finirent par être complètement battus.

Cette expédition fut suivie du mariage de Marie Paléo-ine avec Michel Asan, fils d'Alexandre, roi de Bulgarie. dronic éprouvoit une grande répugnance à donner sa e au chef d'un peuple qu'il considéroit comme bar-re; mais, cette union étant une condition du traité de x, il falloit recourir aux armes, et l'empire étoit nacé de tous les côtés. Le prince payoit les fautes et négligence de son aïeul, qui, au lieu de prendre des sures vigoureuses contre les ennemis de l'état, ne oit occupé que de querelles religieuses. Pour remé-er au mal, il fit une nouvelle tentative auprès du pape noît XII, et lui députa un moine de Calabre, nommé rlaam, qui partit accompagné d'Etienne Dandolo. nis de lettres de créances de Robert roi de Naples, i passoit pour un fort habile théologien, ils se rendi-nt à Avignon. Le pape les reçut en plein consistoire. s envoyés exprimèrent au nom de l'empereur le désir ce prince pour la réunion des deux églises, et dé-ontrèrent la nécessité d'un concile œcuménique pour cider la question qui depuis si long-temps séparoit Grecs des Latins. Afin que ce concile fût réellement néral, il falloit que les quatre patriarches et les évê-es de l'église d'Orient en fissent partie; mais, les Turcs ant maîtres des passages dans l'Asie mineure, il étoit possible de réunir ces prélats. Le moine arrivoit nsi à la nécessité de chasser les infidèles, dont il re-rdoit l'expulsion comme un préliminaire indispen-ble. Le pape et le sacré collége, regardant la question omme décidée par les conciles, qui avoient prononcé

transmit l'offre d'Andronic, répondit que ce m
n'ayant acquis d'expérience que dans les opé
financières, étant étranger aux armes, il seroit i
dent de lui confier une expédition de ce genre.
cuzène ayant répliqué qu'avec d'habiles marin
cauque pourroit avoir des succès, Andronic, n
quelque humeur, le laissa maître de faire ce qu'
droit, souhaitant que l'événement ne justifiât p
craintes. Apocauque fut donc nommé gouverne
capitale et des îles du domaine de l'empire. Des s
considérables pour compléter celles dont il an
devoir faire le sacrifice furent mises à sa disp
Il retourne à Constantinople, transporté de joie
des arrangemens pour toucher en secret les som
trésor public, laisse croire au peuple que l'exp
doit se faire à ses frais, et recueille partout des l
et des bénédictions. Tous ces préparatifs n'eurent
issue qu'une promenade du nouveau gouvern
mer, et la prise de neuf galères turques, avec le
il entra triomphant dans le port de Constantinc
grand-domestique fut bientôt obligé de reconnoî
l'empereur avoit mieux jugé que lui du protov

An. 1341. Pendant l'absence d'Andronic, on avoit tramé p
complots contre lui. On instruisit le procès des
rés. Dans le nombre étoient des seigneurs de
distinction, et même des parens du prince. Au n
où l'on s'attendoit à les voir punir il leur pardo
contentant de leur adresser des reproches. Phr
ce sénateur, assassin de Syrgiane, avoit trem
l'une des conspirations. Son rôle eût été de fair
ver les troupes qu'il commandoit; mais il mour
de pouvoir exécuter son projet.

Pendant les intervalles d'une guerre à l'autre,
nic se livroit à son goût pour les constructions.
bâtir un grand nombre de forteresses, et se pı

relever Arcadiopolis, ville fondée en Thrace par cadius, fils de Théodose le grand; mais la mort l'en pêcha.

Barlaam, ce moine calabrois dont nous avons parlé, qui de la religion romaine, dans laquelle il fut élevé, oit passé à celle des Grecs, s'étoit fait pardonner son ostasie dans son ambassade auprès du pape. Soit qu'il t, pendant son séjour dans la ville d'Avignon, pris du ût pour les discussions théologiques, soit que la perstition des moines grecs lui causât une juste ré-gnance, il écrivit contre eux après avoir écrit pour fendre leur doctrine, et particulièrement les attaqua r la procession du Saint-Esprit, sujet éternel de dis-tes. Les religieux du mont Athos, livrés à la contem-ation, prétendoient goûter d'ineffables béatitudes en urbant la tête sur la poitrine, et voir sortir de leur ombril un rayon lumineux en fixant la région de estomac. Ils renouveloient la secte des *omphalop-ques*. Barlaam dénonça cette folie. C'eût été pour le eil Andronic une belle occasion en même temps qu'une ande jouissance qu'il n'eût point laissé échapper. Son etit-fils, plus raisonnable ou plus indifférent, ne se êloit point de cette querelle, lorsqu'il ne put cepen-ant se dispenser de convoquer un synode sur la de-ande qui lui en fut faite. Palamas, archevêque de Thessalonique, s'étoit chargé de la défense des moines. es deux athlètes se distinguèrent par une égale loqua-ité. Barlaam parut avoir l'avantage dans cet assaut de ophismes, si l'on en juge par le résultat. Des cris menaçans poussés par les moines, qui, par le nombre, dominoient dans cette assemblée, interrompirent l'orateur, et lui firent prendre le parti de garder un silence prudent. On interpréta ce silence comme un aveu tacite de sa défaite. Il se réfugia peu de temps après en Italie. Le pape, pour récompenser son zèle, le fit évêque de

Giéraci en Calabre. D'autres prétendent qu'il obtint cet évêché à la sollicitation de Pétrarque, à qui, pendant son voyage d'Avignon, il avoit appris le grec. Un des disciples de Barlaam ayant renouvelé la querelle, on assembla un second concile, dans lequel furent condamnés la doctrine et celui qui la défendoit.

L'empereur, que l'ennui et la longueur de la séance avoient fatigué, sortit malade, et se retira dans le monastère des Hodéges : le mal fit de rapides progrès; en peu de jours on désespéra de la santé d'Andronic. Les médecins grecs et persans, les astrologues furent consultés. L'amour de la vie fit payer par Andronic le tribut à son siècle. Il pria Nicéphore Grégoras d'interroger les astres. Pendant qu'il luttoit contre la mort, Apocauque se présenta chez Cantacuzène pour l'exhorter à se revêtir de la pourpre impériale, prétendant que le prince ayant voulu l'associer à l'empire, cette action n'étonneroit personne. La manière dont fut reçu cet intrigant, l'indignation qu'on lui témoigna, ne le découragèrent point. Il alla trouver la mère du grand-domestique, qui lui imposa silence, lui défendant de donner à son fils des conseils aussi pernicieux.

Voyant qu'il n'y avoit aucun espoir de conserver Andronic, Cantacuzène se rendit auprès de l'impératrice, afin de l'engager à pourvoir à sa propre sûreté, ainsi qu'à celle de ses enfans. Elle le laissa maître de prendre les dispositions nécessaires. Il conduisit les deux enfans dans le palais, dont il doubla la garde, et mit auprès d'eux des gens qu'il savoit leur être dévoués. Les conspirations précédentes justifioient ces précautions. L'empereur mourut le mercredi 15 juin 1341, dans la quarante-cinquième année de son âge, et la quinzième de son règne, en prenant pour époque celle de son sacre. Marié deux fois, il avoit pris ses femmes parmi les princesses d'Allemagne et d'Italie. La première étoit

fille du duc de Brunswick, tige de la maison de ce nom, et alors très-petit *souverain d'un pays indigent et sauvage* [a]. On ignore comment Andronic découvrit Agnès, qui, pour plaire aux Grecs, changea son nom en celui d'*Irène;* comme Jeanne de Savoie, la seconde femme du prince, prit celui d'*Anne*, par le même motif. Irène mourut sans enfans. Anne en avoit six lorsqu'elle perdit Andronic : Jean, Manuel, Théodore, princes, dont le premier succéda à son père, et trois filles : l'une épousa le fils du roi de Bulgarie; la seconde fut mariée à Gattélusio, noble génois et seigneur de l'île de Lesbos. On ne sait rien sur le sort de la troisième.

Les historiens ont, en général, jugé trop sévèrement Andronic le jeune; ils n'ont point assez oublié les orages de sa jeunesse. Ce prince n'avoit conservé des passions de cet âge qu'un goût trop vif et trop dispendieux pour la chasse. Les reproches que lui fait Nicéphore Grégoras, celui qui le traite le plus mal, quoiqu'à sa mort il ait prononcé son oraison funèbre, ne supportent pas une discussion sérieuse et disparoissent à l'examen. Une des accusations les plus graves concerne l'indifférence avec laquelle Andronic laissa chacun s'habiller à sa guise, tandis que son aïeul avoit mis une grande importance à cet objet et fait les règlemens les plus sévères sur la forme des vêtemens et des coiffures. Sous le petit-fils on vit dans les rues de Constantinople des costumes à la bulgare, à l'italienne, des vêtemens de toutes les formes et de tous les pays, et les jeunes gens quittèrent le costume national. C'est ainsi que, passant d'un excès à l'autre, et d'une intolérance insupportable à l'indifférence la plus complète, on tomba dans les inconvéniens qui en étoient inséparables.

Les faits prouvent qu'Andronic eut de l'activité;

[a] Gibbon, t. 12, ch. 63.

l'intention de corriger les nombreux abus qui s'étoi
glissés dans l'administration; de la générosité, pı
qu'il pardonna presque toujours et trop souvent; eı
qu'il parut à la tête de ses armées, et paya de sa p
sonne; bien différent de son aïeul, qui, pendant
triste et long règne de plus d'un demi-siècle, ne
montra que dans les conciles et dans les cérémoı
publiques.

IVRE CENT-SIXIÈME.

JEAN PALÉOLOGUE.

LUI qu'Andronic avoit voulu s'associer à l'empire et AN. 1341.
fut toujours le fidèle compagnon de ses travaux,
)it naturellement avoir la confiance de l'impératrice.
oit Cantacuzène. Les courtisans, jaloux de sa faveur
le son crédit, espéroient qu'à la mort du prince il
lroit l'un et l'autre; mais ils furent trompés dans
attente, en voyant les dispositions que prit le grand-
iestique. Il agit sans délai, comme tuteur du jeune
ıce et régent de l'empire. Il renouvela les commis-
ıs de tous les gouverneurs, des agens du pouvoir,
les receveurs du fisc, dont la mort de l'empereur
ıendoit les fonctions. Dans les lettres qu'il fit expé-
aux financiers il ajoutoit à quelques avis des me-
es, dans le cas où ils seroient tentés de profiter du
ngement de maître pour prévariquer dans l'exercice
eur charge. Ces mesures firent murmurer hautement
ennemis. A leur tête étoit cet Alexis Apocauque dont
a pu remarquer l'esprit inquiet et le goût pour l'in-
ue. Il résolut de rallier autour de lui tous les mé-
tens et d'agir auprès de l'impératrice. Déjà même
voit représenté Cantacuzène comme un ambitieux
vouloit s'emparer du trône; mais cette accusation
voit produit aucun effet sur l'esprit de la princesse.
autre ennemi dont on étoit loin de suspecter les in-
ions, ce prêtre élu patriarche par les soins du grand-
iestique, prétendoit qu'il devoit être régent, parce

qu'en partant pour sa dernière expédition, Andronic l'avoit chargé de veiller sur l'impératrice et ses enfans; et pendant sa maladie ce prince venoit de le prier de lancer des excommunications contre ceux qui voudroient troubler l'état. Il mettoit en avant un principe que le clergé se contentoit de mettre en pratique : c'étoit que l'*Eglise devoit gouverner l'empire comme l'âme gouverne le corps*. C'est sur ce principe et sur les recommandations de l'empereur mourant qu'il fondoit ses prétentions. Il négligea les fonctions patriarchales, et vint s'installer au palais près de l'impératrice, qu'il importunoit sans cesse par des avis. Cette démarche inconvenante et hardie prouve que l'ambitieux prélat comptoit sur la foiblesse de Cantacuzène, qui auroit dû exprimer son indignation contre un serviteur ingrat qu'il avoit comblé d'honneurs et placé sur le premier siége de l'Orient. Au lieu de le faire conduire dans un couvent, il se contenta de lui adresser des reproches pleins de douceur, voulant bien même descendre jusqu'à comparer la validité des titres que chacun avoit à faire valoir. Un incident força le patriarche d'ajourner son projet. Le roi de Bulgarie, malgré ses traités, vouloit profiter de l'occasion qu'offroient une minorité et une régence presque toujours orageuses pour agrandir son royaume aux dépens de l'empire. Cherchant un prétexte, il réclame Sisman, l'un des fils de Michel, son prédécesseur, qui vivoit à Constantinople comme un simple particulier. En le demandant il déclaroit qu'il le mettroit à mort dès qu'il l'auroit en sa possession, et qu'il feroit la guerre, si l'on différoit de le lui livrer. La cour de Constantinople fut embarrassée. Cantacuzène fit convoquer un conseil pour savoir quel parti l'on prendroit. L'humeur se mêla de la discussion. George Chumne, intendant de la bouche, parla le premier, quoiqu'il n'eût aucun rang; et ce fut pour dire qu'on ne devoit point faire attention aux qualités de ceux qui composoient l'assemblée ; qu'il

falloit discuter un avis, quand bien même il seroit énoncé par une personne obscure. Cette proposition étoit évidemment dirigée contre Cantacuzène. Il garda le silence, croyant que l'impératrice chasseroit Chumne. Cette princesse n'en ayant rien fait, Démétrius Tornice releva avec beaucoup de hauteur le propos de l'intendant, demandant si l'on vouloit changer la constitution de l'empire en un état populaire. La dispute alloit s'engager, lorsque l'impératrice la fit cesser par un ordre précis de s'occuper de l'objet qu'on devoit mettre en délibération. Le grand-domestique, pour ne point parler, prétexta une incommodité. Les opinions furent partagées : les uns dirent qu'il falloit sacrifier Sisman à l'intérêt de l'état, et les autres que ce seroit se déshonorer que de le livrer. Chacun persista dans son avis avec un tel acharnement, que la discussion étoit au moment de dégénérer en une querelle sanglante. Le patriarche crut concilier tous les esprits en proposant de faire mettre Sisman dans l'église de Sainte-Sophie, qui seroit un asile inviolable. L'impératrice ayant invité Cantacuzène à donner son avis, celui-ci fit remarquer que, la demande de Sisman par Alexandre n'étant qu'un prétexte, on avoit laissé de côté la question principale; qu'on devoit examiner s'il falloit faire la guerre à ce roi, si l'on étoit en mesure, et prendre les moyens d'y être. Il termina son avis par quelques réflexions qui prouvoient qu'il avoit fait attention à l'injure de Chumne. Le lendemain il alla trouver le patriarche pour le prier de déclarer de sa part à l'impératrice qu'il comptoit exécuter incessamment le projet qu'il formoit depuis long-temps d'abandonner les affaires pour vivre dans la retraite. Le patriarche fit les représentations que la décence exigeoit de sa part, et s'acquitta de la commission. L'impératrice parut très-affligée; et quand elle sut que le propos tenu par Chumne dans l'assemblée étoit une des causes du parti que prenoit

le grand-domestique, elle refusa d'accepter sa démissi
et, chargeant le prélat de lui rappeler l'ancienne lia
qui avoit existé entre Andronic et lui, l'engagem
qu'il avoit pris envers le prince de protéger ses en
et de tenir le timon des affaires, elle lui fit dire qu
propos d'un brouillon ne pouvoit le faire manquer
parole. L'intention qu'exprimoit Cantacuzène étoit-
sincère ? avoit-elle pour motif le besoin du repos e
désir de la retraite, ou seulement le dépit que lui c
soit l'insolence impunie de l'intendant du palais e
projet de connoître les véritables sentimens de l'im
ratrice? Ces détails ne nous ayant été transmis que
Cantacuzène, il est difficile de connoître avec certit
la vérité. Mais ce n'est probablement pas s'en éca
que de croire à la combinaison de ces causes. Quoi q
en soit, le patriarche fit encore une démarche inut
et Cantacuzène lui parut inébranlable dans sa réso
tion. Cependant, après avoir déclaré que rien ne pou
le faire changer de projet, il ajouta que, si la pa
avoit besoin de ses services, si quelque danger la m
naçoit, il sortiroit de sa retraite pour voler à son seco
Le patriarche transmet cette réponse à la prince
qui, dans un discours très-long rapporté par l'histo
(juge et partie), exprime la douleur la plus profon
et fait au grand-domestique, pour l'engager à re
auprès d'elle, des prières si touchantes, qu'il ne pu
résister.

Il se rendit auprès de l'impératrice, avec laquel
entra dans de longues explications, lui prouvant
si, comme on en avoit fait courir le bruit, il a
voulu s'emparer du pouvoir, il l'auroit fait sans o
tacle, et la conjurant de ne point écouter les propos m
veillans dont l'envie ou la haine le rendoient l'ol
Il la prévint qu'en reprenant le timon des affaires, i
proposoit d'administrer avec sévérité et de rendre
justice rigoureuse; cette conduite devant augmente

ombre de ses ennemis, il deviendroit infailliblement ur victime, si l'impératrice l'abandonnoit et si elle ontinuoit de leur prêter l'oreille. Anne convint de la érité des observations de Cantacuzène, déclarant qu'il 'avoit tenu qu'à lui de s'emparer de l'autorité, que nême il le pouvoit encore, et que, s'il ne possédoit pas 'empire, c'étoit par une suite de sa modération et de a vertu. Elle lui promit avec serment de ne jamais écouter ses ennemis et de ne point l'abandonner. Il consentit après ce serment, fait devant le patriarche, à reprendre la direction des affaires. Ce prélat et le grand-domestique, après avoir pris congé de l'impératrice, s'entretinrent long-temps ensemble dans l'église de Saint-Démétrius, martyr, située dans l'enclos du palais. Cantacuzène, rappelant au patriarche tout ce qu'il avoit fait pour lui, le pria de le défendre contre ses envieux auprès de l'impératrice pendant qu'il seroit absent. Le prélat répondit par les plus grandes protestations, et promit de faire tout ce que son bienfaiteur lui demandoit. Pour ne laisser aucun doute sur sa sincérité, il récita sur sa tête l'hymne du Trysagion [a], et jura de ne jamais le tromper. Délivré de ses soupçons et plein d'espérance, Cantacuzène résolut de s'appliquer au gouvernement de l'empire [b]. Dès le jour suivant, il convoqua dans le palais impérial les ambassadeurs du roi des Bulgares. Ils parurent avec une contenance fière; et, montrant le traité de paix entre leur roi et Andronic, ils demandèrent qu'on reprît ce traité ou qu'on leur livrât Sisman. L'impératrice ayant donné l'ordre de leur répondre à Cantacuzène, celui-ci leur dit qu'ils n'étoient point venus pour le sujet qui auroit dû les amener, le renouvellement de l'alliance; que les Romains n'étoient point dans l'habitude de livrer ceux qui

[a] Hymne où le mot *saint* est répété trois fois, et dont l'usage a commencé dans l'église de Constantinople sous le patriarchat de Proclus, en 446.

[b] Ce sont ses propres expressions.

intrigues ne pouvoient avoir de succès sans le conc
de l'impératrice, et l'impératrice avoit pour Canta
zène de l'estime et de la bienveillance. Il falloit de
détruire son crédit auprès de cette princesse. Pour
parvenir, Apocauque sema l'or et l'argent parmi
femmes de la cour; toutes lui furent vendues et devi
rent des instrumens dociles qui n'agissoient que d'ap
ses plans. Toutes exprimèrent des doutes sur le gran
domestique, des craintes sur son ambition, des sou
çons sur ses projets; ces attaques, rarement direct
répétées tous les jours avec adresse, pouvoient d'aut
moins manquer leur effet sur l'esprit de l'impératr
que personne ne se chargeoit de défendre Cantacuzè
Le patriarche, sur lequel il auroit cru pouvoir comp
parce qu'il l'avoit tiré de l'obscurité pour le placer
le premier trône de l'église d'Orient, le patriarche
joignoit à ses ennemis. Il étoit secrètement à leur tê
et c'étoit celui que la princesse consultoit avec plus
confiance. Elle étoit donc sans cesse sous l'influence d'u
concert unanime de délations secrètes. On commença p
la persuader de l'inconvenance de la proposition qu'avoi
faite le régent pour le sacre du jeune empereur. On le lui
présenta comme choquant la décence et blessant tous le
égards dus à la mémoire d'Andronic, parce qu'un sacr
et un couronnement étoient toujours accompagnés de
fêtes et de réjouissances. En vain Cantacuzène s'autoris
par l'usage et des exemples, en vain il montra l'utilit
du conseil qu'il donnoit, insistant sur le danger des mi
norités, sur la nécessité de faire reconnoître solennelle
ment le prince et de rendre sa personne plus respectabl
par une cérémonie imposante et sacrée; l'impératri
persista dans ses refus, priant le régent de lui permett
de payer le tribut à l'opinion publique, qui blâm
toute distraction à la juste douleur causée par la pe
de son royal époux. Voyant que les motifs les plus i
portans ne produisoient rien sur l'impératrice, il sou

ıa quelque changement dans son esprit, et voulut r à ce sujet une explication avec le patriarche. ıi-ci le tranquillisa de nouveau par des protestations; pour ne laisser aucun doute sur la sincérité de son ;age, il le blâma de ses soupçons, assurant que la ıcesse avoit en lui une confiance sans borne; qu'en 'oyant elle croyoit voir encore l'empereur; enfin elle songeoit sans cesse à tous les services qu'il avoit dus, soit à son mari, soit à l'état. Cantacuzène in-'ompit cette déclaration en disant au prélat: Si je dois ire que l'impératrice est dans ces sentimens, que s-je penser des vôtres? A cette question le patriarche lève, atteste le ciel de sa loyauté, de sa re-ınoissance envers son bienfaiteur; et, sans y être ›voqué, s'engage par serment à le défendre contre ses nemis. Rassuré par ce langage, et toujours trop con-nt, Cantacuzène fit les préparatifs de son départ. Par ı soins, toutes les mesures avoient été prises pour re-usser les Bulgares, si leur roi vouloit faire la guerre. avoit renouvelé tous les anciens traités avec Orchan, ltan de Bithynie, et, pour ténir en respect les autres iissances musulmanes, équipé une flotte en grande ırtie à ses frais; mais il commit une faute grave en ınfiant au grand-duc Apocauque le commandement : cette flotte. Après avoir fait toutes ses dispositions, alla prendre congé de l'impératrice, laissa sa mère ıprès d'elle, et partit de Constantinople pour se rendre Didymotique, emmenant avec lui une partie de la oblesse de cette capitale, qui ne le suivit que par res-ect humain, et parce qu'il lui reprochoit sa honteuse isiveté. Il en agit de même avec celle de Thrace, qu'il bligea pareillement à servir. Etant à Didymotique, il pprit qu'Alexandre, roi de Bulgarie, étoit campé près e Stilbne, ville de la frontière. Il lui envoya dire que, : terme dont on étoit convenu venant d'expirer, il

falloit qu'il s'expliquât et fît savoir s'il vouloit la gu
ou la paix. Le roi, voyant qu'on avoit ri de ses r
naces, et qu'au lieu de lui livrer Sisman, on parois
disposé à le défendre, demanda la paix, renou
les traités, et retourna dans son palais de Ternove.

L'expédition contre la Bulgarie s'étant ainsi termi
le régent mena son armée dans la Chersonèse, où
Turcs faisoient des ravages. Il les battit à deux repr
différentes, ce qui força leur chef Giaxe à conclur
paix.

De retour à Didymotique, il s'occupa du soin de f
de nouvelles levées pour compléter ses troupes. Pend
son absence de la capitale, Apocauque forma le pr
d'enlever l'empereur, et de le renfermer dans la t
d'Epibales, qu'il avoit fait construire à grands frais
de Constantinople. Elle étoit à la fois d'une hauteu
d'une épaisseur prodigieuses. Si ce coup eût réussi, il
loit forcer l'impératrice à le nommer premier minis
dispensateur de toutes les dignités, et à consenti
mariage du jeune prince avec une de ses filles. Il au
ainsi régné sous le nom de son gendre. Au momen
ce projet alloit s'exécuter, un de ses complices le dé
vrit à l'impératrice, qui doubla la garde de l'emper
et prit toutes les précautions nécessaires pour
échouer le dessein d'Apocauque. En se voyant dé
vert, celui-ci s'enferma dans la tour d'Epibales, re
de s'y defendre, si l'on tentoit de l'attaquer. Cant
zène l'envoya investir par des troupes sous les ordre
Manuel Tarchaniote, surnommé *Curtrice*. Apocau
lui fit dire qu'il ne se réfugioit dans cette forteresse
pour se dérober à ses ennemis, qui, après l'avoir cal
nié, en vouloient à ses jours; qu'il lui conseilloit d'im
son exemple, l'avertissant que sa vie n'étoit pas plu
sûreté que la sienne. Le régent répondit qu'il sou
toit qu'Apocauque fût innocent, l'exhortant, s'il ne

roit pas, à rentrer dans le devoir; autrement, qu'il seroit rigoureusement puni, parce que sa forteresse ne le garantiroit pas de la justice.

Sur ces entrefaites les habitans du Péloponèse députèrent au grand-domestique Jean Sidère, gouverneur de plusieurs villes de ce pays, et l'évêque de Cosme. La population de la Morée se composoit alors des naturels et de Latins. Tous étoient de concert pour secouer le joug des princes de l'Occident, qui ne songeoient à eux que pour leur faire payer des impôts. Pendant le voyage qu'Andronic avoit fait en Acarnanie, ils avoient envoyé au secours de Nicéphore des gens de guerre qui revinrent en chantant les louanges de Cantacuzène, pour lequel on avoit conçu dans le Péloponèse une telle estime, qu'on vouloit l'avoir pour gouverneur. La lettre dont les députés étoient porteurs se terminoit ainsi : « Si l'impératrice et vous, avez agréable les offres que « nous vous faisons de vivre sous la domination des « Romains, vous n'aurez qu'à venir prendre possession « de nos villes, et à nous gouverner comme il vous « plaira. » Cantacuzène reçut avec magnificence ces ambassadeurs, et promit d'aller au printemps suivant, visiter leur pays. Pour leur donner un gage de la fidélité de sa promesse, il leur confia Jacques Brulas, un de ses amis, qui devoit les suivre dans la Morée et l'y attendre. Brulas étoit chargé d'étudier les mœurs, les usages, les dispositions des esprits. Cantacuzène sentoit toute l'importance de cette acquisition [a], et la prudence exigeoit

[a] Le rôle que joue Cantacuzène dans les événemens dont il est l'historien doit inspirer naturellement quelque défiance; et, pour se garantir de toute prévention, il faut comparer ses récits à ceux de Nicéphore Grégoras : c'est ce que nous faisons. Cantacuzène présente l'acquisition de la Morée comme une possession très-utile à l'empire, dont elle recule les bornes; Grégoras, comme une conquête, et l'envoi de Brulas comme un moyen : ce qui pourroit faire croire qu'il n'y avoit qu'un parti de conjurés. Mais Cantacuzène ne pouvoit penser alors, comme on le verra par sa conduite, à se mettre à la tête de l'empire. Il y fut forcé par les circonstances, ou prétendit l'avoir été.

qu'il connût la disposition réelle des esprits et l'éta choses, afin de ne point agir avec légèreté. Ce fut bablement le motif pour lequel il envoya son ami le Péloponèse. Quoi qu'il en soit, une circonstance ticulière auroit été de nature à faire suspecter ses in tions, s'il en avoit eu de mauvaises [a]. Il est questio l'indiscrète démarche de ses amis, qui lui rendirent plutôt voulurent lui rendre des honneurs qu'on n voit qu'au souverain. C'étoient Synadène, protost et gouverneur de Thessalonique, Crèle, Consta Paléologue, oncle de l'empereur, Jean Lange, Z placon, grand-papias, et tous ceux qui avoient des vernemens. Ils lui envoyèrent des députés qui, d'a leurs instructions, épièrent l'occasion, se prosternè contre terre pendant qu'il se promenoit à cheval, ramenèrent à pied chez lui. Il leur témoigna son contentement avec aigreur, et menaça de renvoyer qui le salueroient autrement qu'ils ne devoient le Soit que ce traitement en indisposât quelques-uns que dans le nombre y il eût des espions qui ne loient que le sonder, nous en verrons bientôt plus qui se rangèrent parmi ses ennemis, et l'accusèrent voir entrepris d'usurper la couronne.

Nous touchons à l'époque où la ligue secrète, qui voit jusqu'alors attaqué le régent que d'une ma détournée, se disposoit à le faire à force ouverte, et noit tous les moyens de le contraindre par l'injusti la violence à commettre le crime dont on l'acc Avant d'entrer dans le détail de ces intrigues et d iniquités, il est nécessaire de dire un mot de la

[a] Le caractère de Cantacuzène n'est rien moins que celui d'un ambitieux; et jusqu'à ce qu'on l'ait réduit à jouer le rôle dont on l'accusoit, il a prouvé qu'il n'y étoit nullement propre. Il ne connoissoit pas les hommes, les choisissoit mal, pardonnoit hors de propos, à la sincérité des protestations l'expérience lui faisoit un dev n'y ajouter aucunement foi. bien n'a-t-il pas été dupe d'A que, même après les trahison tées de celui-ci !

ite d'Etienne, crâle de Servie. A la nouvelle de la ort d'Andronic, voyant le sceptre entre les mains d'un nfant de neuf ans, il arma, parcourut la Macédoine, illa cette province, et s'avança jusqu'au-delà de Thessaonique. Cantacuzène auroit pu le faire repentir de sa nauvaise foi, mais, occupé de l'expédition du Péloponèse qu'il vouloit proposer à l'impératrice, et du projet le se rendre auprès de cette princesse pour la faire consentir à cette entreprise, il aima mieux se contenter de a soumission du crâle, et renouveler l'ancien traité. Cette affaire terminée, il partit pour Constantinople.

Près d'entrer dans cette capitale, il aperçut plusieurs personnes remarquables par leur fortune ou leur rang, qui, prévenues de son arrivée, étoient venues à sa rencontre. Dès qu'elles le virent, elles descendirent de cheval pour le saluer. Comme cet usage étoit nouveau, le régent ne leur dissimula point la contrariété que lui faisoit éprouver une pareille démarche. Il se rendit ensuite auprès de l'impératrice. Il lui trouva l'esprit inquiet, agité, l'humeur chagrine et triste. Elle attribuoit sa mélancolie à une incommodité qui lui étoit survenue. Pour la distraire, Cantacuzène lui rendit compte de ses opérations, l'entretint du projet d'acquérir le Péloponèse, de l'offre des habitans de ce pays, et lui fit voir es avantages sans nombre que procureroit cette possession. Il finit par l'exhorter à avoir plus de confiance dans des promesses dont elle verroit bientôt l'effet.

Tous les jours il rendoit ses devoirs à l'impératrice, et tous les deux se concertoient sur les mesures à prendre pour l'intérêt de l'état. Un jour l'une de ces conférences fut troublée par une rumeur qui paroissoit venir de la partie du palais occupée par les tribunaux. Le régent crut que c'étoit une dispute de plaideurs; mais le bruit s'étant considérablement augmenté, il sortit pour en connoître la cause. Il vit le vestibule inondé de militaires qui appartenoient aux principales familles de la

cour ou de l'état, et le patriarche au milieu de cette jeune noblesse, et disputant avec elle. Il s'agissoit de Cantacuzène, à qui ces jeunes gens prétendoient qu'on ne rendoit pas les honneurs qui lui étoient dus. Ils s'en prenoient au patriarche, qui se défendoit avec beaucoup de chaleur, soutenant que le régent recevoit tout ce que prescrivoit l'étiquette [a]. Au moment où la discussion étoit assez vive pour dégénérer en querelle, Cantacuzène parut, et sa présence imposa silence à tout le monde. Elle fit cesser l'embarras du prélat, dont la situation commençoit à devenir très-critique. Mais le régent, après avoir jeté sur cette assemblée des regards sévères, apostropha le patriarche, et lui reprocha de compromettre sa dignité en disputant avec de jeunes étourdis. *Pour adoucir l'aigreur avec laquelle il avoit repris* [b] *le prélat*, il le reconduisit jusqu'à son cheval, quoique l'étiquette lui défendît de passer la porte intérieure du palais. Cantacuzène alla sans délai rendre compte à l'impératrice de ce qui venoit de se passer, et la pria de faire à ces jeunes gens les réprimandes qu'ils méritoient, ajoutant qu'il les auroit punis lui-même, s'il ne devoit pas les emmener incessamment avec lui. La princesse fit venir les principaux, et leur adressa des sévères reproches sur la double injure dont ils se ren-

[a] Rien n'étoit si minutieux que cette étiquette, et tout à la fois si important. Constantin, le fondateur de la nouvelle Rome, y attachoit le plus grand prix. Les règlemens de cette étiquette formèrent une loi fondamentale de l'état, qui reçut le titre de *divine hiérarchie*. Par cette loi, chaque rang étoit marqué avec un scrupule religieux; une multitude de cérémonies, de saluts, de révérences, de positions, de gestes, étoient indiqués avec une puérile exactitude. Elles étoient en si grand nombre, que la connoissance en demandoit une étude longue, beaucoup de temps et d'attention; et l'on regardoit cette étude comme tellement grave, que c'étoit un sacrilége que de la négliger. Le code Théodosien l'exprime formellement. *Sit plané sacrilegii reus, qui div.na præcepta neglexerit.* Cantacuzène ne dit pas si les réclamations de ces jeunes gens en sa faveur étoient conformes à la *divine hiérarchie*, ou si, dans sa défense, le patriarche se fondoit sur cette loi.

[b] Ce sont les propres paroles de Cantacuzène (liv. 3, ch. 13).

nt coupables, soit envers elle, en supposant qu'elle
endoit pas justice au régent, soit envers le patriarche,
par son caractère et ses fonctions, méritoit leurs
ects. Cette leçon fut donnée en présence de Cantane.

n s'occupant des préparatifs de son départ, il sont aux moyens d'assurer la tranquillité de l'état. oit à son avis lui faire courir des risques que de ne se rendre maître d'Apocauque. L'impératrice penqu'il ne falloit pas lui imposer d'autre peine que à laquelle il sembloit se condamner lui-même en ermant dans une forteresse. Le régent partageoit opinion; mais, comme il étoit obligé d'emmener ée en Occident, il auroit voulu ne pas laisser la xposée aux tentatives de cet ambitieux. Sa forteant imprénable, ou demandant, pour être prise, ce de temps et des moyens dont l'emploi eût déous les projets, Cantacuzène proposa de lui par et de se servir de lui. L'impératrice ne dissila int la surprise que lui causoit une aussi étrange po ion. Ce qui la rend plus inexplicable encore la t de celui qui la faisoit, c'est le détail dans ue ntre à cette occasion, dans son histoire, sur ig t la vie d'Apocauque; détail qui prouve qu'il m it aucune confiance. Né dans la Bithynie, de en scurs, Apocauque avoit commencé par être m les préposés à la recette des impôts. Il se mit g d'Andronic Asan, oncle de l'empereur. Il le itt entôt pour se donner à celui qui étoit chargé tributions dans l'Occident, et qui lui confia ses fonds et l'envoya vers le vieil Andronic. Apo e lui remit les fonds de son maître, comme étant ens, et obtint pour récompense la place de son faiteur. Mais, ayant commis des malversations dans rcice de cet emploi, il se cacha, fit offrir ses sers par Syrgias au jeune Andronic. Il suivit son parti,

plus pour se soustraire à la punition qu'il avoit e
rue, que par affection pour le prince. Cantacuzène
faire ministre d'état sous ses ordres. Il entra dans
les intrigues de Syrgias contre le grand-domestiq
dans celles de l'impératrice mère. Cantacuzène, en
triomphé, Apocauque n'eut rien de mieux à faire
demander son pardon. Il l'obtint, et fut nommé ge
de l'armée navale contre les Turcs, ensuite revêtu
dignité de médiateur. Ayant dénoncé le grand-do
tique, il fut destitué de ses fonctions, puis en e
nouvelles. C'est après une longue énumération,
nous ne présentons qu'un sommaire, que le régen
mande encore une fois non-seulement la grâce d'
cauque, mais son rétablissement dans l'exercice
fonctions. L'impératrice se laisse fléchir, non sans
On envoya quatre commissaires à la tour d'Ep
pour offrir au perfide Apocauque son pardon. I
voulut point croire, et répondit qu'il persistoit da
projet de se défendre. Il baissa le ton quand le r
vint lui-même en partant de Constantinople, et lu
clara que, ne se fiant qu'à lui, il se remettoit entière
à sa disposition sans aucune condition ni réserve.
jours dupe, Cantacuzène lui conseilla d'aller se
aux pieds de l'impératrice, et continua sa route
se rendre à Didymotique, et s'y préparer à la gue

Avant son départ, la princesse lui avoit deman
fille aînée en mariage pour le jeune empereur. C
cuzène remit les fiançailles à son retour, sous pre
que les affaires publiques ne pouvoient souffrir a
délai; *mais, en effet,* dit-il lui-même, *pour défé*
ses amis, qui l'avoient prié de ne rien conclure
leur participation. Ce refus inexplicable donna l
beaucoup de conjectures sur les intentions de C
cuzène; un tel mariage devoit flatter l'ambition
lui prêtent ses ennemis. Si l'on suppose qu'il voulo
gner lui-même, on est obligé de convenir que

une fois il avoit volontairement repoussé l'occasion de satisfaire ce désir. Il nous paroît plus vraisemblable d'attribuer ce refus à l'instabilité de son caractère, à l'influence qu'exerçoient sur lui ses amis; et toute sa conduite jusqu'au moment où il fut poussé à bout donne du poids à cette conjecture.

Apocauque suivit le conseil du régent, et fit à l'impératrice d'humbles soumissions. Du palais de cette princesse il se rendit chez la mère de Cantacuzène, lui renouvela ses protestations, offrant d'y ajouter des sermens, qu'elle refusa, parce qu'elle aimoit mieux *les effets que les promesses*. Il alla trouver ensuite le patriarche, et lui tint un tout autre langage. Au lieu de reconnoître, comme il venoit de le faire, les obligations qu'il avoit au grand-domestique, il feignit de n'en avoir qu'au prélat, de croire qu'il s'étoit sans cesse occupé du soin de le défendre; enfin qu'il lui devoit non-seulement la liberté, mais encore la fortune et la vie. Il n'étoit point de sacrifices assez grands pour reconnoître de tels bienfaits: en conséquence, il venoit lui confier un secret de la plus haute importance, et qui l'intéressoit personnellement. Après toutes les précautions nécessaires pour exciter la curiosité du patriarche, il lui dit que le grand-domestique vouloit le chasser de son siége, et l'y remplacer par Grégoire Palamas, son ancien ami. Le prélat, surpris, exprima des doutes, et demanda des preuves. Apocauque, qui n'en avoit point, mit à leur place les sermens *les plus exécrables*; [a] et, pour le mieux persuader de son dévouement et de son intention de partager ses dangers, il lui proposa sa fille pour son fils, cette alliance devant rendre tout commun entre eux, le bonheur et les disgrâces. Cette proposition combla de joie le prélat. Les articles furent arrêtés, les

[a] Ce sont les propres expressions de Cantacuzène (liv. 3, chap. 18). Nous avons oublié de dire que Jean étoit marié, et qu'il avoit des enfans. Lorsqu'il fut élu patriarche, on mit sa femme dans un couvent.

dispositions prises, et, suivant l'usage des Grecs, les deux contractans firent l'échange des reliques qu'ils portoient à leur cou ; formalité qui attachoit l'idée de sacrilége à la rupture d'un engagement, et ne faisoit presque toujours qu'ajouter au crime de celui qui violoit ses sermens. Ils se concertèrent ensuite tous les deux sur la conduite qu'ils devoient tenir envers Cantacuzène. Apocauque fit sentir au prélat combien il seroit imprudent de vouloir lutter ouvertement contre l'homme le plus puissant de l'empire, et nécessaire de mettre dans leurs intérêts l'impératrice. En conséquence, il falloit que le patriarche confiât à cette princesse le projet qu'avoit le grand-domestique de l'égorger, ainsi que les jeunes princes, pour s'emparer du trône; si l'impératrice veut des preuves, il faut lui faire voir que la recherche exige du temps; que le moindre délai causera sa perte; qu'un voile épais couvre les démarches des conjurés; qu'en agissant dans l'ombre, il n'en vont pas avec moins de promptitude; qu'ils sont prêts à frapper leur coup; enfin ces assertions devront être accompagnées de ce langage persuasif que le patriarche sait si bien faire entendre. Tels furent les conseils et les instructions d'Apocauque. Il se chargeoit de combattre Cantacuzène, si l'impératrice l'autorisoit, et le prélat seroit fait alors premier ministre, et tiendroit les rênes du gouvernement.

Voulant attirer dans son parti les personnes de l'empire qui avoient auprès d'Asan, beau-père de Cantacuzène, le plus d'influence et de crédit, il agit en conséquence, et s'adressa plus particulièrement à celles qui, pouvant avoir à se plaindre du régent, seroient moins disposées à le défendre qu'à le combattre. Il commença par Asan Andronic, beau-père de Cantacuzène. Depuis six années ses deux enfans languissoient dans une prison d'état pour des crimes dont ils étoient accusés, et qui ne tendoient à rien moins qu'à bouleverser l'empire. Il

avoit, à différentes époques, et récemment encore, fait auprès de son gendre, pour obtenir leur liberté, des démarches toujours inutiles. Le régent lui ayant fait observer qu'il ne pouvoit prendre sur lui d'ouvrir la prison à ses deux enfans, sans faire une injure grave à l'impératrice, et sans lui causer de justes inquiétudes, et qu'il falloit préliminairement disposer cette princesse à l'indulgence, Asan avoit été d'autant plus satisfait de ces observations, que le grand-domestique les terminoit par la promesse formelle d'employer son crédit à son retour d'Occident, et de se rendre caution de la fidélité de ses deux beaux-frères [a]. Apocauque présenta sous un autre point de vue ces faits et cette promesse. Il n'eut pas de peine à prouver que, si Cantacuzène avoit pris quelque intérêt au sort de ses beaux-frères, il l'auroit fait voir en saisissant les occasions qui s'étoient offertes à lui mille fois : il en rappela plusieurs ; montra que le grand-domestique jouissoit d'un pouvoir absolu ; chercha les véritables motifs de sa conduite, assurant que celui qu'il donnoit n'étoit qu'un défaite ; enfin déclara clairement que c'étoit à lui qu'étoit due la prolongation de leur emprisonnement. Pour dissiper tous les doutes, il donna beaucoup de détails sur la faveur dont il avoit joui auprès du régent, sur les confidences qu'il lui avoit faites à cette époque de leur intimité, et mit dans le nombre de ces confidences le projet de laisser les deux fils d'Asan vivre et mourir en prison, parce que leur valeur et leur talens les rendoient dangereux. Ces raisonnemens spécieux firent impression sur l'esprit d'Asan, et l'ébranlèrent. Sa tendresse pour ses enfans le rendoit crédule ; et le rôle que lui faisoit jouer Apocauque dans le projet qu'il lui communiquoit acheva

[a] Cette circonstance prouve encore la foiblesse du caractère de Cantacuzène. Avec la fermeté nécessaire dans un homme d'état, il auroit pris un parti pour ou contre deux frères, suivant qu'ils étoient innocens ou coupables.

nir qu'il n'en étoit rien. C'étoit ôter aux protestal aux sermens, toute leur valeur, inspirer des dou lieu de la confiance, et courir le risque de produi effet contraire à celui qu'on se proposoit. Une invraisemblance est cette triple proposition de m pour la même fille, offerte successivement au fi patriarche, au grand-drungaire, enfin à l'Italie moindre indiscrétion démasquoit Apocauque. Ces traditions font présumer que l'historien s'est p des conjectures sur les moyens employés secrèt par son ennemi, et qu'il lui étoit en effet diffic connoître : mais comme les faits constatent l'intri le complot, s'il est permis d'avoir des doutes sur titude des moyens, il ne l'est pas d'en conserve celle du récit des événemens.

Ame de ce complot, Apocauque y consacra tc momens de sa vie. Il réunit plusieurs fois les co dans le palais du patriarche. On y convint de la n qu'il falloit adopter et suivre. C'étoit d'aller sépar chez l'impératrice; d'y tenir le même langage régent, afin que cette conformité d'avis et d'accus frappât davantage l'esprit de cette princesse. A son frère Constantin firent les premières ouvertur après avoir renouvelé l'expression de leur dévou aux intérêts d'Anne, ils dénoncèrent formellemen tacuzène comme conspirant contre l'état. Anne, ét les reçut fort mal, et répondit sèchement qu'elle roit jamais le moindre doute sur l'attachement de tacuzène. Elle imposa silence à Zampée, ainsi qu fils, qui tinrent le même propos. Chumne, son fi gendre Stratagopule, et le grand-drungaire, n' nent pas un meilleur accueil, et reçoivent l'or ne plus tenir de pareils propos, parce qu'à son re grand-domestique pouvoit tirer une juste venge leurs calomnies. Ce résultat décourageoit les co qui, sans Apocauque, auroient abandonné leur

eux, choqua le régent dans la conférence qui se tint en présence des ambassadeurs du roi de Bulgarie. Apocauque l'assure que Cantacuzène étoit toujours ulcéré sur ce propos, et qu'il proposoit de s'en venger. La douceur de son caractère étant connue de Chumne, il conservoit des doutes, lorsque son ami les dissipa par des sermens, et lui persuada que le seul parti qu'il eût à prendre, c'étoit d'entrer dans le complot qu'il lui communiqua.

Pour ne rien négliger, Apocauque crut devoir s'adresser aux serviteurs les plus affectionnés de l'impératrice, afin qu'en leur entendant tenir le même langage que les conjurés, cette princesse fût plus disposée à croire l'accusation dont Cantacuzène seroit l'objet. L'un de ceux qui avoient le plus de crédit sur Jeanne, étoit Artot, venu de Savoie avec elle. Sa prudence et sa valeur le firent estimer d'Andronic. Apocauque lui persuada que le régent tenoit sur Zampée sa mère et sur lui les propos les plus désobligeans, trouvant mauvais qu'on eût reçu des étrangers, et qu'on eût en eux la moindre confiance. Les mêmes moyens donnèrent lieu au même résultat ; et l'Italien fut gagné par les protestations, les sermens, l'offre d'un reliquaire, et celle d'une fille déjà deux fois promise.

Tels sont, en les abrégeant, les détails que donne Cantacuzène sur les premières intrigues d'Apocauque dans le complot dont nous verrons bientôt l'exécution. Pour éviter les répétitions, nous avons omis à dessein une particularité qui se retrouve dans tous les discours qu'Apocauque tient aux conjurés : c'est l'aveu de l'imposture et de la fausseté de l'accusation dont il charge Cantacuzène ; c'est une exhortation (toujours la même) à soutenir le mensonge et le parjure. Cet aveu paroît peu vraisemblable. En présentant le régent comme ayant le projet de se défaire de l'impératrice et des jeunes princes, il valoit mieux en être persuadé que de conve-

prélat, qui tenta de démontrer le danger que l'on roit par le moindre délai, représenta le parti q le régent dans la capitale comme formidable nombre de ses amis et leurs moyens; ce nombre r qu'augmenter; et la présence de Cantacuzène, c reviendra pas seul, consommera la ruine de l'é termine son discours par prier la princesse d'é Asan, à qui l'on ne pouvoit supposer l'intenti perdre son gendre par des calomnies, et de plon propre fille dans le désespoir. Les argumens avoient, il en faut convenir, une force irrésistible, que le succès du complot supposé le mettoit au p rang en faisant sa fille impératrice: il sacrifioit en dénonçant son gendre, son propre intérêt à ce l'état. Il se servit du refus qu'avoit fait Cantacu la princesse au sujet du mariage entre sa fille e Paléologue, et tira de ce refus une preuve de ses vaises intentions envers le jeune prince [a]. Le de ment d'Asan devoit paroître d'autant plus granc le siècle où l'on voyoit des actes de cette espèc passé depuis long-temps, et que la seconde Rome avoit point offert d'exemple. Les mœurs du temp caractère des Grecs rendoient peu croyable cet ex vertu. La position d'Asan et ses rapports avec son g justifioient complètement celui-ci, et devoient conclure qu'il ne prenoit parti contre Cantacuzè parce qu'il n'en attendoit rien, et qu'il trouvoi

sonnable ou de spécieux à dire dans la circonstance. Oubliant qu'il a, dès l'origine, présenté le patriarche comme un homme nul, qui n'avoit point le talent de la parole, il lui met dans la bouche les plus *beaux discours du monde*. Cantacuzène ne peut éviter le reproche d'inconséquence ou de contradiction. Le premier est mérité par l'élection du patriarche, qu'il obtint du clergé en employant la force et la ruse, et par l'aveu qu'il fait de *l'indi* l'élu; le second, par le ré fait de plusieurs actions du qui démentent l'idée qu'e l'historien.

[a] *Il aime mieux être e que d'avoir un gendre qui* Ce sont les expressions ra par Cantacuzène.

[b] C'est ainsi qu'on appel stantinople.

avantages à se mettre au nombre des conjurés. Mais réflexions ne peuvent se faire qu'après l'événement; l'impératrice n'avoit pour défendre le régent que stime qu'elle lui portoit, et que depuis long-temps altéroit par des attaques répétées.

La princesse qui, au rapport de Cantacuzène, *ne uvoit ni croire ce qui lui paroissoit incroyable, ni fuser de croire ce que lui certifioient tant de personnes gnes de foi*, se livrant à la plus vive douleur, prit le el à témoin de la pureté de ses intentions, et remit intérêts et ceux de ses enfans entre les mains du patiarche et d'Asan, les laissant maîtres de délibérer sur mesures que dictoient la prudence et la sûreté de état. A peine ce consentement fut-il donné, que les njurés firent garder à vue la mère du grand-domesique, son fils Andronic, la femme de Mathieu, son fils né, qui, tous les trois, étoient alors à Constantinole. Apocauque fut fait gouverneur de cette capitale. Présumant bien qu'il lui seroit difficile de se faire obéir ar les personnes formant les classes au-dessus du euple, il jugea qu'il falloit commencer par leur inpirer de la terreur, et conséquemment armer ce peuple et l'exciter. En peu de temps il se rassemble, et se porte ur la maison de Cantacuzène pour la piller et la détruire: mais la mère du régent ayant paru sur une terrasse pour s'informer de ce qu'on demandoit, la vue de cette femme respectable dissipa l'attroupement. Alors le nouveau gouverneur tourna sa fureur contre les amis et les partisans du grand-domestique. Les uns furent rrêtés, les autres s'échappèrent par la petite porte de Porphyrogénète : ils étoient au nombre de quaranteleux, et conduits par Apelmène, intime ami du régent. Sortis de la ville, ces derniers députèrent vers l'impératrice Nicéphore Cantacuzène, cousin du grand-domesique, et Jean Gabalas, qui ne s'étoit pas encore prononcé. Tous deux étoient chargés de faire des excuses à

à la patrie, et l'ordre est donné de s'emparer de s
sonne, ou, s'il résiste, de le combattre.

Quoiqu'il fût instruit de ces circonstances, C
cuzène, toujours fidèle à son système, toujours te
risant, ne voulut agir que lorsque le délai qu'il
lui-même assigné pour le retour de ses envoy
expiré. L'impératrice lui dépêcha un officier n
Syrace, chargé d'une lettre dans laquelle elle lui
doit de se mêler des affaires publiques, de sor
Didymotique, et de commander les troupes, lui
qu'elle ne lui donnoit point le motif d'une p
défense, parce qu'il l'apprendroit bientôt avec le p
Apocauque avoit écrit de son côté une lettre
geante, mais la princesse ne voulut point qu'el
envoyée, et ne l'obtint qu'avec beaucoup de peine
usant de son autorité.

A la lecture de la lettre de l'impératrice, les par
de Cantacuzène frémirent d'indignation, et pro
rent de prendre les armes. Le régent mit l'affai
délibération. Dans un discours très-long il rappe
services, et, témoignant l'horreur que lui inspir
guerre civile, il exprima le désir de se livrer à l'i
ratrice pour éviter un aussi grand fléau. Ses part
lui répondirent que cette démarche ne l'empêch
point, parce qu'elle n'auroit d'autre résultat que
surer au plus vil, au plus méprisable des hommes
torité souveraine, et qu'aucun d'eux ne voudroit ja
se soumettre aux ordres d'Apocauque. Tous déclar
qu'ils appeleroient plutôt à leur secours le roi des
gares ou le crâle de Servie, pour remettre à l'un
princes les provinces dont ils étoient gouverneurs,
places dans lesquelles ils commandoient. Ils fin
par l'exhorter à se revêtir des marques de la di
impériale pour remplir les intentions ou plut
ordres d'Andronic, qui pendant sa vie avoit voulu
socier à l'empire, et, dans ses derniers momens, lui

rivit, pour le salut de l'état, de prendre les rênes du uvernement. Les amis du régent, paroissant inébranbles dans leur résolution, Cantacuzène *trouva leur vis raisonnable et juste*, et cependant eut l'air, dans n discours, de donner à son consentement tous les caactères de la résignation. Il leur fit sentir que le succès e leur cause dépendoit de leur union, et pria ceux qui e partageroient pas l'opinion générale sur le parti u'on prenoit, de le déclarer avec franchise et de se etirer; enfin il avertit qu'il établiroit de l'ordre, une iscipline sévère, et que ceux qui ne s'y soumettroient as, et pilleroient ou troubleroient les citoyens, seroient igoureusement punis.

Cantacuzène, dans les dispositions qu'il avoit prises pour la guerre d'Occident, s'étoit fait précéder de troupes soudoyées, qui l'attendoient à Chalcidile, ville de Thrace, sous les ordres de Mathieu, l'aîné de ses enfans. Il les fit venir à Didymotique pour assister à son couronnement. Il envoya sa femme au fort de Bérée pour mettre en liberté ses deux frères qui y étoient détenus. Ainsi les vœux d'Asan se trouvèrent remplis d'une manière à laquelle il ne pouvoit s'être attendu. Le régent fit passer dans les villes de Thrace et de Macédoine des proclamations pour y faire reconnoître son autorité: elles étoient accompagnées de lettres particulières adressées aux commandans. Ces lettres et ces proclamations furent reçues par les uns avec respect et l'intention d'obéir, et par les autres dans des sentimens contraires. Des agens d'Apocauque ayant rencontré quelques-uns de ceux qui les portoient, les saisirent, les garottèrent et les envoyèrent à Constantinople. Les conjurés furent transportés de joie d'avoir en leur possession des preuves de la rébellion du grand-domestique. Ils les remirent à l'impératrice après les avoir publiées. La princesse envoya ces lettres à la mère de Cantacuzène pour la convaincre du crime de son fils. Cette femme, douée d'une grande

fermeté de caractère, répondit qu'il auroit fallu convaincre Cantacuzène et l'écouter dans le temps qu'on l'accusoit ; qu'en tenant cette conduite, l'impératrice auroit évité bien des maux ; qu'ayant, elle, des preuves de l'injustice du gouvernement par les traitemens qu'on lui faisoit éprouver en la renfermant chez elle, et par la violation du droit des gens envers les envoyés de son fils, elle pensoit qu'on l'avoit réduit aux dernières extrémités ; enfin qu'elle croyoit donner un bon conseil en rappelant que les qualités, l'expérience et les talens de Cantacuzène, devoient faire faire quelques réflexions sur le parti que l'on prenoit envers un homme qui avoit plus d'inclination au bien qu'au mal. On la récompensa de sa franchise en l'enlevant de sa maison pour la mettre en prison dans l'intérieur du palais, en pillant ses meubles et confisquant ses biens.

Quand les ornemens impériaux furent prêts, on fixa au 26 octobre le jour du couronnement. Voici le récit qu'en fait Cantacuzène[a]: « Tout ce qu'il y avoit à Didymotique « de personnes de quelque qualité que ce soit se trouva « devant le palais du nouvel empereur. Là il mit premièrement la robe impériale en présence de l'assemblée. Il prit ensuite les brodequins de pourpre. Ses « parens lui chaussèrent le pied droit ; les principaux « des Latins soudoyés lui chaussèrent le pied gauche. « Il prit lui-même le bonnet qui avoit été mis aux pieds « de la mère de Dieu, et le mit sur sa tête. Quand il fut « vêtu de la sorte, la proclamation fut commencée par « ceux à qui cette charge appartenoit. On proclama « premièrement Anne l'impératrice, et Jean son fils « l'empereur, et après eux Jean Cantacuzène, et Irène sa « femme. On observa le même ordre en récitant leurs « noms dans les prières publiques, et l'on fit aussi mention de celui de Jean, patriarche de Constantinople.

[a] Hist. des empereurs Andronic et Jean Paléologue, par Cantacuzène, liv. 3, chap. 27.

Après la proclamation, l'empereur alla, suivi de toute la cour, faire ses prières dans l'église de Saint-George, surnommé *Paléocastrien*. Il y donna l'ordre de la chevalerie à quelques Latins. De retour à son palais, il y dîna avec l'impératrice sa femme, en présence de toute la cour. Jean et Manuel, frères de l'impératrice, et Jean l'Ange, cousin de l'empereur, les servirent à table. Le lendemain on reprit le deuil de la mort d'Andronic [a]. »

Des circonstances fort minutieuses en elles-mêmes, mais auxquelles l'esprit du temps et la manie d'interpréter et de chercher des présages donnoient beaucoup d'importance, troublèrent l'esprit de Cantacuzène. Dans les vêtemens qu'il prit le jour de la cérémonie, la robe de dessous se trouva trop étroite, et celle qui la couvroit beaucoup trop large : un passage de l'Evangile du jour annonçoit aux apôtres des persécutions et des trahisons. On en fit l'application au nouvel empereur; on vit dans la robe trop étroite un mauvais augure, au lieu de n'y voir que la maladresse d'un tailleur. Cantacuzène envoya consulter l'évêque de Didymotique, qui passoit pour un prélat instruit et vertueux; mais il étoit piqué de ce que dans le couronnement on s'étoit passé de son intervention. Il répondit *qu'il n'étoit pas honnête* de lui mander ses affaires lorsqu'elles étoient faites; *qu'il falloit que celui qui avoit mangé des figues vertes en eût les lèvres enflées ;* il lui rappela l'avertissement qu'il

[a] Ce deuil se portoit en blanc. Le récit de Cantacuzène, offert textuellement, peut donner lieu à quelques remarques. D'abord il ne parle plus de lui qu'en se servant du titre d'*empereur :* ensuite il se fait nommer le dernier dans la proclamation, et reconnoît ainsi l'impératrice Anne et Jean Paléologue. Par cet ordre il faisoit revivre le droit qu'il avoit reçu d'Andronic, dont la volonté, d'après le témoignage de Cantacuzène, étoit de l'associer à l'empire. Les deux fils d'Asan restèrent avec lui, et le résultat de l'odieuse conduite du père fut de voir ses enfans dans le parti d'un homme qu'il forçoit à la rébellion; et sur la tête de sa fille la couronne qu'il avoit eu l'air de repousser en dénonçant son gendre, et qu'Irène n'auroit jamais eue, si le prince Asan fût demeuré fidèle à Cantacuzène.

lui avoit donné un jour de se défier d'Apocauque, et la réponse qu'il reçut de Cantacuzène, *que peut un œuf contre une pierre?* Cependant l'évêque adoucit ses remontrances en lui prédisant le succès de son entreprise, mais après beaucoup de difficultés et d'obstacles.

Ayant l'esprit plus tranquille, Cantacuzène se prépara à la guerre, et commença par l'organisation de son armée. Il en fit assembler les officiers, ainsi que ceux qui étoient revêtus de quelque dignité. Devant eux il protesta de nouveau de la pureté de ses intentions, prit le ciel à témoin de la nécessité où il étoit réduit de prendre les armes pour sa défense. Il les remercia de leur zèle, exigea que ceux qui avoient leur famille dans les villes ennemies y retournassent, ne voulant point que leur affection causât le malheur et la ruine de leurs enfans et de leurs femmes. Il fit ensuite payer les troupes, en ajoutant à leur prêt une gratification, et ne retint auprès de lui que ceux qui n'étoient point mariés. Il forma seize cohortes, dont il donna le commandement à ses deux beaux-frères Manuel et Jean, qui devoient prendre des positions aux environs de Constantinople, et se camper sur les bords du fleuve Mélas pour empêcher les sorties de la garnison. Il se réserva le soin de faire déclarer en sa faveur Périnthe et Sélivrée, qui prétendoient rester neutres, et ne reconnoître aucun des deux empereurs. La possession d'Andrinople étoit importante. Les principaux habitans reçurent avec joie les lettres de Cantacuzène; mais la populace, excitée par deux ouvriers nommés Brane et Francopule, profita de l'occasion pour piller les riches, les enfermer dans une tour et se porter aux derniers excès. Ce fut la première étincelle d'un incendie qui embrasa toutes les villes de Thrace et de Macédoine, dont la population fut dès-lors divisée en deux partis, l'un pour et l'autre contre Cantacuzène. Dans toutes, le clergé le combattoit par des excommunications et des libelles. De tous côtés les gens

ui n'avoient rien profitoient de l'occasion pour piller s autres. A ce sujet il remarque lui-même qu'il emble qu'il y a plus de probité *en temps de paix qu'en emps de guerre, parce que le premier temps ne fournit oint l'occasion de mal faire.*

Le peuple d'Andrinople, s'étant saisi des principaux abitans, les envoya à Constantinople chargés de haînes. Craignant d'autant plus la vengeance du nouvel mpereur que la ville étoit sans garnison, ils envoyèrent emander du secours au roi de Bulgarie. Il y vint en iligence, comptant mettre sous sa domination cette ville, a seconde de l'empire; mais on lui déclara qu'on l'appeloit comme allié, non comme souverain. Sur ces ntrefaites les troupes campées sur les bords du fleuve Mélas, voyant Cantacuzène menacé par les Bulgares, reculèrent malgré ses ordres, et même une partie déserta pour entrer à Constantinople. Jean Vatace, capitaine des Acyraïtes, fut de ce nombre. Le roi de Bulgarie, n'ayant pu s'emparer d'Andrinople comme il l'auroit voulu, crut pouvoir sans risque diviser son armée pour parcourir la Thrace et la piller. Mais une partie fut complètement battue par Jean, qui revenoit avec sa troupe des environs de la capitale, et l'autre par des Turcs qui, profitant de la guerre civile, commettoient mille dégâts dans la province. Le roi, hors d'état de faire résistance, si Cantacuzène l'attaquoit, lui envoya demander la paix. Elle lui fut accordée. Le nouvel empereur crut ensuite devoir faire une dernière tentative auprès de l'impératrice en lui députant deux envoyés : l'un nommé Jean Pothe, appartenoit à l'Ange, échanson, et l'autre étoit son fidèle Démétrius Scuropule. Le premier fut mis en prison, et le second dans un cachot obscur, après avoir été fustigé, rasé et promené dans les places publiques. Syrale, l'un des amis de Cantacuzène, éprouva le même traitement. Toutes les villes de la

Thrace, à l'exception de Pamphyle, de Prine et d'un fort nommé Emputhion, s'étant déclarées pour l'impératrice, le bien qu'il avoit dans ces places fut abandonné au pillage. Asan, nommé général de l'armée de Constantinople, s'avança dans cette province pour combattre celle de son gendre. Mais la rigueur de la saison les empêcha d'en venir aux mains. Les étrangers voisins des terres de l'empire ne laissoient pas échapper une occasion aussi favorable d'exercer leurs brigandages, et le firent impunément. L'empire grec se trouvoit dans l'état le plus déplorable. Cantacuzène fit sur Andrinople une seconde tentative aussi inutile que la première. Pour avoir des secours ou des alliés, il envoya des ambassadeurs à Monomaque, gouverneur de Thessalie; à Synadène, protostrator, gouverneur de Thessalonique; à Guy de Lusignan, fils du roi de Chypre et son allié. Le premier refusa de les recevoir; le second, piqué contre Cantacuzène de ce qu'il avoit fait son entreprise sans le consulter, se plaignit de son injurieux oubli, et renvoya les députés. Quant à Lusignan, il reçut plus mal les ambassadeurs, et sous leurs yeux fit piller les biens de leur maître. Après s'être ensuite expliqué de la manière la plus injurieuse sur le compte de celui qui les envoyoit, il ordonna, contre le droit des gens, qu'ils fussent mis en prison. Il rompit enfin le traité qu'il avoit conclu avec Cantacuzène, dont Manuel, le second de ses enfans, devoit épouser la fille de Lusignan. Le pillage, fait par les ordres de ce dernier, eut lieu dans un grand nombre de villes et dans les provinces où Cantacuzène avoit des biens. D'après l'énumération qu'il présente lui-même, sa fortune étoit immense. Sans compter ce que ses amis mirent en sûreté, ni le don qu'il fit de deux cents vases d'argent, la portion de ses trésors que l'on confisqua suffit pour équiper une flotte de soixante-dix galères. Le nombre de ses troupeaux étoit

prodigieux *. On a calculé, par les mille paires de bœufs qui étoient employés à la culture de ses domaines, qu'il devoit avoir soixante-deux mille cinq cents acres de labour. Si l'on songe que ses possessions étoient en grande partie dans la Thrace, province la plus maltraitée par tous les partis, et que sa probité ne fut jamais attaquée ni suspecte, on aura lieu de s'étonner d'une pareille fortune. Ses ennemis avouent qu'au milieu des déprédations publiques il garda seul une modération et une retenue que personne n'imita. La grande faveur dont il jouit auprès d'Andronic et les libéralités de ce prince peuvent expliquer l'état florissant de son ami, sans éviter à celui-ci le reproche de n'avoir point appris à son maître à être un peu plus économe du trésor public.

Les deux armées n'exerçoient aucun acte d'hostilité, parce que la rigueur du froid suspendoit leurs opérations. L'une étoit à Constantinople et l'autre à Didymotique. Cantacuzène commençoit à perdre courage, se voyant abandonné des trois principaux chefs sur lesquels il avoit cru pouvoir toujours compter. Il sentit, mais trop tard, la faute qu'il avoit commise en ne leur confiant pas, non les projets qu'ils lui supposoient, puisque la révolte étoit spontanée, mais la nécessité dans laquelle il s'étoit trouvé de prendre la pourpre, et les raisons qu'il avoit eues de le faire. L'abandon de Synadène l'affligeoit le plus, parce que, depuis longtemps, ils étoient liés d'intérêt et d'amitié. Sa défection, effet de l'amour-propre blessé, ne fut pas de longue durée. Synadène eut des remords de sa conduite envers son ami. Se repentant d'avoir éconduit ses ambassadeurs, il lui envoya un homme fidèle et discret pour lui promettre de lui livrer Thessalonique au retour du prin-

* Cinq mille bêtes à cornes, cinquante mille porcs, deux cents chameaux, deux mille cinq cents jumens, trois cents mulets, cinq cents ânes, et soixante-dix mille moutons.

temps, et l'engager à venir alors se concerter avec lui, l'assurant que ce voyage auroit pour sa cause des résultats avantageux. Ce message adoucit le chagrin de Cantacuzène, et ranima son courage. Dans le même temps, Crèle, chef de parti, qu'une troupe bien disciplinée et de grandes richesses rendoient puissant dans un temps de guerre civile, vint lui offrir ses services. Crèle, jadis étoit passé du service des Serviens à celui des Grecs avec un corps de militaires bien déterminés, et, par l'intermédiaire de Cantacuzène, il avoit obtenu des faveurs d'Andronic le jeune. Il ne l'oublioit point et venoit se mettre à sa disposition. Il fut reçu comme il devoit l'être. Sa bravoure, son activité, son caractère entreprenant, ses compagnons d'armes étoient, dans les circonstances, une ressource précieuse. Il engagea le nouvel empereur à tourner ses armes vers l'Occident, l'assurant qu'il en tireroit les plus grands avantages. Ce conseil étoit assez important pour mériter d'être attentivement examiné. Cantacuzène rassembla donc les principaux officiers et tous ceux qui étoient chargés de quelque commandement. Il les consulta pour avoir leur avis sur le choix du théâtre des prochaines opérations militaires. Ceux qui étoient de Constantinople vouloient qu'on marchât sur cette capitale, prétendant qu'à l'approche de l'armée une grande partie des habitans se déclareroit pour elle; que la prise de cette ville étoit aisée, et qu'ainsi l'on se trouveroit en peu de temps à la fin des travaux et des dangers. Ceux qui avoient quitté les provinces occidentales disoient au contraire qu'on devoit aller de ce côté, parce qu'on ne trouveroit aucun obstacle, et que les peuples étoient disposés à recevoir l'empereur : ils soutenoient que ce seroit une grande imprudence que d'attaquer en ce moment Constantinople, à cause de la multitude d'ennemis qui s'y trouvoient, qui tous étoient puissans, qui, ne voulant point que la population restât neutre, l'aigrissoient contre

Cantacuzène, et la forçoient de prendre un parti. En commençant par aller prendre possession des provinces occidentales, on en reviendroit avec des forces suffisantes pour achever glorieusement une si grande entreprise. Les officiers de troupes soudoyées et ceux de la maison de l'empereur, qui, dans cette discussion, étoient dégagés de tout intérêt personnel, annoncèrent qu'ils iroient partout où le prince voudroit les mener. Cantacuzène adopta l'avis de ceux qui vouloient aller vers l'Occident, dont les nations s'offroient en quelque sorte d'elles-mêmes, faisant voir que ce seroit agir contre la prudence et courir le risque de les avoir pour ennemies, si l'on négligeoit de répondre à leurs avances. On se prépara donc à cette expédition, qui paroissoit réunir en effet plus de probabilités pour le succès. Le reste de la mauvaise saison fut employé à fortifier Didymotique, que l'empereur regardoit comme sa capitale, et qu'il lui étoit important de conserver. Il fit creuser tout autour des fossés larges et profonds, et personne, pas même le clergé, ne fut exempt de concourir aux travaux.

Tous les préparatifs étant achevés et l'époque du départ (qui avoit été fixé au 5 de mars) étant arrivée, l'armée se mit en marche. Cantacuzène laissa l'impératrice sa femme à Didymotique avec ses trois filles, et Nicéphore Ducas, qui venoit d'épouser la troisième, et qui, trop jeune encore, ne pouvoit supporter les fatigues de la guerre. Il confia la garde de la place à un corps de cavalerie chargé de repousser les attaques de la garnison de Constantinople ou celles des villes voisines. Ce corps étoit sous les ordres de Tarchaniote, de Glabas et de Jean Paléologue primicier de la cour. Huit capitaines, dont chacun commandoit mille hommes, devoient défendre les faubourgs, dont l'étendue exigeoit une garnison particulière. Manuel-Asan, son beau-frère, avoit le commandement général. Cantacuzène emme- An. 1342

noit avec lui ses deux fils Manuel et Mathieu, Asan, Ange, échanson, son cousin, et plusieurs au personnes de qualité, et se faisoit précéder de Cons tin, fils de Michel Ducas, despote, pour prépare logemens et objets nécessaires à l'armée. Mais, co aucune des villes de la Thrace ne tenoit pour l'en reur, ce Constantin, craignant pour le succès cause, et particulièrement pour les biens qu'il posse abandonna le parti de Cantacuzène, et se retira Guy de Lusignan. Le besoin de fourrages déter l'empereur à camper près de Béra, fort situé dan plaine à l'embouchure de l'Ebre, où l'on trouvoi pâturages abondans. Il tenta de s'emparer de ce qui n'étoit défendu que par des moines; mais, vo empêcher ses troupes de piller le monastère, il p du temps à d'inutiles négociations. Les moines sèrent d'écouter aucune proposition, parce qu'a précédemment livré le gouverneur qu'ils avoient en pieds et poings liés à Constantinople, ils craign d'être traités avec trop de rigueur, et ne se fioien aux promesses qu'on pourroit leur faire. Tandis perdoit du temps, Jean Vatace, qui commandoit les environs un corps de troupes impériales, se jeta dant la nuit dans le fort avec une garnison suffis et, par cette action hardie, ôta tout espoir de s'en parer à Cantacuzène, que ce contre-temps força c camper. Il alla mettre le siége devant Anastasi Vatace le suivoit à une journée de marche, pour un engagement qui ne pouvoit que lui être désavant à cause de l'infériorité de ses troupes. Elles étoient posées de soldats qu'il avoit amenés de Constanti ou tirés des villes de la Thrace. Il tenta de s'intr dans la ville; mais tous ses efforts furent inutiles l'empereur mettoit de soin à garder les avenues vigueur à pousser le siége. Voyant qu'il lui étoit i sible d'entrer dans la place, Vatace fit proposer à

tacuzène de se concerter ensemble, l'assurant qu'il le servoit avec zèle, s'excusant sur la nécessité du parti qu'il avoit pris, et lui conseillant d'aller trouver l'impératrice, prétendant que l'opinion qu'on avoit de sa foiblesse étoit la seule cause de la guerre, et qu'on feroit la paix dès que ses forces et ses moyens seroient connus. L'empereur, qui ne prenoit les armes que pour sa défense, se montra disposé à s'entendre avec Vatace, et le pria d'indiquer le lieu, le jour et l'heure où tous les deux pourroient se voir et s'entretenir. Cantacuzène, fidèle au rendez-vous, attendit Vatace, qui ne parut point, et remit l'entrevue au lendemain. Ensuite il lui fit dire qu'en ayant des conférences avec lui, il craignoit de se nuire; qu'il savoit qu'on se défioit de lui, et qu'on cherchoit l'occasion de le perdre; enfin, qu'ayant laissé sa femme et ses enfans à Constantinople, il étoit obligé, de peur de les exposer à de mauvais traitemens, d'agir avec beaucoup de prudence. L'empereur répondit qu'il aimoit et désiroit la paix, mais que, pour l'obtenir en augmentant ses forces, il ne vouloit point de sacrifices.

Pour donner de nouvelles preuves de la sincérité de ce désir, Cantacuzène fit encore des démarches. Il écrivit au patriarche, lui rappela les sermens dont il étoit à la fois le témoin et le dépositaire; ceux qu'avoit faits l'impératrice de ne jamais le condamner sans l'entendre, ceux que lui-même avoit prêtés spontanément, et par lesquels il s'étoit engagé à prendre sa défense. Il lui faisoit voir que c'étoit pour ne les avoir pas tenus que l'empire étoit désolé par la guerre civile, le plus terrible de tous les fléaux; enfin il lui prouvoit que ce n'étoit ni par timidité ni par foiblesse qu'il faisoit cette dernière tentative, puisque son armée étoit plus redoutable par la valeur et le nombre que celle de ses ennemis, mais qu'il n'avoit d'autre motif que l'intérêt de l'état. Un moine, se dévouant par amour de la paix, se chargea de porter et remettre cette lettre. Le patriarche

non-seulement dédaigna d'y répondre, mais fit m
le moine en prison, comme un criminel qui s'enter
avec les ennemis de l'empire. Si ce prélat avoil
moins ingrat et plus dévoué à son pays, la réconc
tion eût été facile par les dispositions dans lesqu
étoit l'impératrice. Cette princesse commençoit al
revenir des préventions qu'on lui avoit inspirées c
Cantacuzène. Elle se repentoit de la légèreté ave
quelle elle avoit permis de prendre les armes, de sa
grande facilité à prêter l'oreille aux détracteurs d
gent. La conduite odieuse d'Apocauque, ses trahi
se présentoient à son esprit. Un jour, se trouvant
avec quelques dames de sa cour, elle exprima d
elles la crainte quelle éprouvoit d'avoir été trompé
le compte de Cantacuzène. Elle ajouta, qu'en exami
attentivement sa conduite depuis le commenceme
la guerre, elle n'y voyoit rien qui prouvât qu'il e
mais eu l'idée de conspirer contre elle ou contr
enfans; qu'elle étoit fâchée d'avoir écouté des dis
dépourvus de fondemens, au lieu de s'arrêter aux
qui devoient faire tenir un autre langage. Les pers
qu'elle sembloit ainsi consulter lui demandèren
dans l'état des choses, et Cantacuzène s'étant fait
clamer empereur, il y avoit quelque remède au
L'impératrice répliqua qu'il étoit facile; que l'
devoit pas trouver extraordinaire que celui qui, pe
la vie d'Andronic, avoit exercé l'autorité souver
quoiqu'il n'en portât point les marques extérie
continuât de l'exercer sous la pourpre impériale;
n'y auroit d'autre différence que le costume; qu
fils étoit trop jeune pour régner de quelques an
enfin que le mariage projeté entre Hélène, fille d
gent, et Jean Paléologue, termineroit la guerre
entretien fut rapporté au paracémomène Apocau
qui, se croyant dans le plus grand danger, se h
se concerter avec le patriarche et les autres comp

La peur est contagieuse entre des coupables. Celle d'Apocauque se communiqua rapidement. Chacun vit sa perte dans la réconciliation, dans le mariage du prince avec Hélène, et résolut à tout prix d'empêcher l'une et l'autre.

Après s'être concertés, ils virent que leur seule ressource étoit dans l'impératrice. Tout dépendoit de cette princesse ; il falloit donc ou la séduire par la persuasion, ou la contenir par la terreur. Ils parurent devant elle, lui répétèrent les calomnies dont ils l'avoient entretenues, et les augmentèrent ; expliquèrent leur conduite par le danger que couroit la famille impériale confiée à Cantacuzène, et s'attachèrent particulièrement à démontrer l'existence de ce danger. Unis pour la défense des intérêts de cette famille, ils lui sacrifioient leurs biens, leur honneur et leur vie : ce seroit une odieuse injustice que de payer un tel dévouement par un traité secret et fait sans leur participation avec l'ennemi de l'état. Ils ne sont point éloignés de la paix, pourvu qu'elle soit avantageuse, et qu'on les consulte avant de la conclure. Ils terminent ce long discours en demandant à l'impératrice qu'elle ne la fît point sans avoir leur avis, et désignant à cette princesse le patriarche, comme étant le dépositaire de leurs pensées les plus secrètes et de leurs dernières résolutions. Sur un signal du patriarche, ils le laissèrent achever cette comédie. Ce prélat, parlant en ministre inspiré et comme agité d'une sainte indignation, apostropha l'impératrice, et lui demanda quel démon envieux de son bonheur pouvoit lui inspirer un projet aussi désastreux que celui de se réconcilier avec Cantacuzène? Il lui déclara sans aucun ménagement que, si, contre toute raison, elle persistoit dans ce projet, ils en viendroient tous aux dernières extrémités, c'est-à-dire qu'ils commenceroient par l'immoler, elle et ses deux enfans, au salut de l'état, plutôt que de recevoir celui qui en étoit le plus impla-

nés d'un jour à l'autre pour la réponse qu'on leur av[oit] promise, et qu'on ne leur donnoit pas, ils demandèr[ent] à retourner dans leur couvent. Les révoltés ne vouloie[nt] point faire cette réponse, craignant que les moin[es] ne la publiassent, et qu'on ne vît que c'étoient eux q[ui] causoient la guerre. Ils eurent recours à un dernier e[x]pédient : ce fut d'offrir aux religieux des dignités eccl[é]siastiques. Le seul Macaire se laissa corrompre p[ar] l'appât du siége archiépiscopal de Thessalonique ; on l['y] nomma sous une condition à laquelle il eut l'indigni[té] de consentir : c'étoit d'accuser ses confrères d'être parti[]sans de Cantacuzène, et de le noircir par les calomni[es] déjà répétées tant de fois. Macaire s'acquitta de son rô[le] à la grande satisfaction de ceux qui le lui avoient donn[é]. Quand il eut pris possession de l'archevêché de Thes[sa]lonique, il n'y eut aucune espèce de vexations qu'il [ne] se permît contre tous ceux qu'on supposoit conserv[er] quelque attachement à Cantacuzène. Quant à ses co[n]frères, ils furent punis pour n'avoir point trahi leur co[n]science. On fit enfermer Isaac dans le monastère de Pé[]trée ; Sabas, dans celui de Cora. La grande réputatio[n] de ce dernier imposa quelques égards à ses persécuteurs ; mais il les refusa dédaigneusement, disant qu'il sero[it] coupable s'il recevoit des soins de gens qui ne vouloien[t] que la guerre et le meurtre. Les autres moines furen[t] ignominieusement chassés. Telle fut l'issue d'une am[]bassade dont Cantacuzène attendoit un autre résultat, mais qu'il auroit mieux prévue s'il eût mieux connu le[s] hommes, particulièrement ceux avec qui il avoit affaire et qu'il lui étoit impardonnable de ne pas connoître.

Apocauque, pour augmenter sa puissance et celle de son parti, résolut de faire couronner le jeune empe[]reur, parce que c'étoit une époque où les faveurs, les dignités, les récompenses étoient prodiguées à la cour. Les conjurés, qui étoient maîtres, vouloient parta[]ger entre eux les principales, et distribuer les autres

leurs créatures. Cette proposition de couronnement, faite précédemment par Cantacuzène, et repoussée comme si elle eût été injurieuse, devoit surprendre, parce que les motifs pour lesquels on l'avoit rejetée subsistoient toujours. Le principal étoit que le jeune prince n'avoit point encore atteint l'âge fixé pour cette cérémonie. Apocauque et le patriarche, bravant le reproche qu'on pouvoit leur faire d'être en contradiction avec eux-mêmes, firent indiquer par l'impératrice le 19 novembre pour le jour du couronnement, qui eut lieu sans aucun appareil; et le 24 décembre pour celui du sacre, qu'on célébra avec beaucoup de pompe. Au milieu des cris de joie on entendoit des imprécations contre Cantacuzène. A cette occasion, Apocauque se fit donner la dignité de grand-duc, Isaac Asan celle de panhypersébaste. Paléologue, gendre d'Apocauque, et Chumne, furent faits grands-stratopédarques, et Zabalas protosébaste. Le patriarche, qui étoit parvenu au faîte des honneurs ecclésiastiques, ne pouvant monter plus haut, fit dans son costume quelques changemens pour l'embellir, et particulièrement pour le distinguer de celui des autres patriarches. Ceux-ci ne portoient qu'une mitre dont la couleur étoit blanche : le prélat mit de côté la sienne, et la remplaça par une mitre d'or enrichie de broderies. Il adopta, pour signer son nom, une encre verte, dont l'usage fut interdit à tout autre qu'à lui. Dès qu'Apocauque fut grand-duc, il changea de ton et de conduite. Jusqu'alors, craignant qu'on ne découvrît ses vues ambitieuses et son projet de remplacer Cantacuzène, il avoit mis quelque affabilité dans ses manières, faisant passer devant lui les membres du conseil, et prodiguant ces marques de politesse qui ne coûtent rien, ne prouvent rien, mais produisent toujours de l'effet. Dès qu'il fut grand-duc, il cessa d'être communicatif, devint arrogant, et s'empara de toutes les affaires, grandes et petites. Il prit

l'intendance générale des finances ; il donna les comp gnies des gens de guerre et les gouvernemens des vil et des provinces à ses parens, et distribua des réco penses à ses créatures. Comme la noblesse ne pouvo voir son élévation sans jalousie, il l'éloigna des affair afin qu'elle n'eût plus d'influence sur le peuple. Il com mença par les parens de Cantacuzène, qu'il pouvoit o primer avec plus d'impunité. Quand il les eut obligés d se retirer, il persécuta les autres nobles par des mesur vexatoires, qu'il avoit soin de mettre sur le compte d l'impératrice ou du patriarche.

Il s'acharna plus particulièrement à la mère de Ca tacuzène, qu'il tenoit depuis plusieurs mois étroit ment enfermée. D'après ses ordres, on lui retranch graduellement les choses les plus nécessaires à la vie l'hiver on la laissa sans feu ; l'on adopta un système d privations dans lequel on mit un raffinement cruel. O retrancha plusieurs mets de sa table : ceux qu'on lu accordoit, servis brusquement, étoient soumis à u recherche qui en augmentoit la malpropreté [*]. Des satellites gagés ne la perdoient point de vue, se tenant impudemment dans la même pièce qu'elle, vomissant mille injures contre son fils, s'annonçant des nouvelles fausses, telles que la prise de Cantacuzène, sa condamnation, son supplice, sa mort. Elle ne put résister à de pareils traitemens, et tomba sérieusement malade. Les femmes qui lui demeuroient fidèles demandèrent avec instance qu'on lui envoyât un médecin. Apocauque refusa de manière à ôter toute envie de revenir à la charge. L'impératrice, qui fut informée de ces faits, en fit des reproches au patriarche, et donna l'ordre à son médecin de se rendre auprès de la princesse malade. L'impi-

[*] Les marmitons enfonçoient devant la princesse leurs mains sales et grasses dans les vases, sous le prétexte d'y rechercher les lettres qu'on pouvoit lui écrire clandestinement. *Voy.* hist. de Cantacuzène, liv. 3, chap. 35.

yable prélat voulut forcer le médecin à promettre par rment qu'il ne prescriroit aucun remède. Celui-ci, ayant pondu qu'alors sa visite étoit inutile, on l'obligea de la ire, afin d'avoir l'air d'obéir à l'impératrice; mais en le révenant que, s'il s'avisoit de soulager la malade, il devoit imputer qu'à lui tous les maux qui lui arri-roient. Effrayé de ces menaces, le médecin fit à la ère de Cantacuzène une courte visite, pendant laquelle terreur le rendit muet. N'osant proférer un mot de-nt les gardes, il indiqua par signes que la malade voit besoin d'être saignée, et se retira promptement. és femmes qui la soignoient ne purent obtenir de hirurgien. Consumée par la fièvre, accablée de cha-rin, elle mourut le 6 janvier, entre les bras de Théo-ora, sœur de l'empereur Andronic, et veuve de ichel, roi des Bulgares. Cette princesse, réfugiée à onstantinople, où elle avoit pris l'habit religieux, pprenant à quelle extrémité la mère de Cantacuzène oit réduite, alla lui prodiguer trop tard d'inutiles oins, et reçut son dernier soupir. C'étoit de sa part une arque de sa reconnoissance pour les témoignages d'in-érêt qu'elle en avoit reçus jadis. Elle fit déposer son orps dans le *monument de ses ancêtres*, le monastère e Marte, construit par l'aïeule de la défunte, qui toit sœur de l'empereur Michel, le premier des Paléo-ogues. C'est ainsi qu'étoit traitée une femme issue du ng impérial, et parente de Jean, prince régnant. près avoir rendu les derniers devoirs à la mère de Can-acuzène, Théodora fit des reproches à l'impératrice ur la dureté avec laquelle elle avoit été traitée. La prin-cesse crut se justifier en rejetant tout sur ses ministres, et en protestant de son ignorance. Peu d'instans après a mort, Apocauque fit faire des perquisitions rigou-reuses des biens et de l'argent. Ces recherches fu-rent accompagnées d'excommunications contre ceux qui pourroient être détenteurs ou dépositaires. La plu-

part rapportèrent les sommes qui leur avoient ét
fiées. Tout fut partagé, sous la direction d'Apoca
entre lui, Zabalas, protosébaste, Cinname, trésori
les eunuques dont les conjurés se servoient. Le s
la mère de Cantacuzène parut faire quelque impr
sur l'esprit de l'impératrice; elle hasarda de no
l'expression de son désir pour la paix. Mais les min
la menaçoient; et, pour mettre de leur côté les
rences et le prétexte du bien de l'état, ils lui mer
des espions, qu'ils avoient préalablement instr
leur rôle, et qui lui rapportèrent que, cessant
dissimulation, Cantacuzène disoit ouvertement
seul moyen de terminer la guerre étoit de la m
mort avec ses enfans, et de faire supplicier le patri
le grand-duc et leurs adhérens. On avoit eu s
disposer dans la salle du palais, pour entendre c
port, des témoins qui, n'étant point dans la c
ration, crurent les premiers la déposition qu'ils
doient, la publièrent avec un air de persuasion q
permettoit pas de douter de leur véracité. Ces té
de bonne foi, qui ne soupçonnoient aucun subte
rendirent ainsi de grands services aux conjuré
profitèrent de la disposition des esprits pour faire
rer que celui qui parleroit d'accommodement
déclaré ennemi de l'état, et traité comme tel.

Pendant que ces événemens se passoient à Co
tinople, Cantacuzène s'étoit, comme nous l'avor
mis en campagne. Ayant échoué devant Béra, i
être plus heureux en mettant le siége devant A
siopole, qu'il pressa vivement quand il vit que
avoit plutôt le dessein de retarder ses opérations,
demandant des entrevues auxquelles ce dernier ne
pas, que l'intention sincère de se concerter av
sur les moyens de faire la paix. Pour réparer le t
perdu, il ordonne à ses troupes de se préparer
assaut général, et fait en conséquence toutes les d

ns nécessaires. Au point du jour tout fut prêt; on attit avec acharnement. Le soir on dressa les échelles, l'on approcha les machines dont on avoit besoin; s la nuit suspendit les opérations. Les assiégés en fitèrent pour paroître sur leurs murailles et décla- à Cantacuzène qu'ils offroient de se rendre, s'il vou- accorder une amnistie. Il reçut avec joie cette nou- le, et leur fit dire qu'il oublieroit tous leurs torts et r accorderoit ce qu'ils lui demandoient, s'ils vouloient envoyer des députés avec lesquels il conviendroit conditions et concluroit un traité. Les premiers de ville, tant du clergé que de la bourgeoisie, se pré- tèrent en effet. Ils s'excusèrent d'avoir pris les armes tre lui, et se justifièrent par le serment qu'ils avoient it précédemment à l'impératrice, de s'opposer à tous ennemis de cette princesse et de prendre les armes ur elle. Cantacuzène les reçut avec douceur, et leur pédia des lettres dans lesquelles il leur accordoit ce 'ils désiroient; mais une personne attachée à la mai- n de l'empereur sortit avec eux, les accompagna ndant quelque temps, et leur conseilla de ne point ndre leur place, parce que l'empereur étoit obligé de rendre le lendemain à Thessalonique, et que même avoit donné des ordres à cet effet. Les ambassadeurs, vant de rentrer dans la ville, firent dire à Cantacuzène qu'ils ignoroient la dernière détermination des habi- tans. C'étoit pour colorer la conduite de ceux-ci, dans le cas où, profitant de l'avis qu'on leur donnoit, ils ne voudroient point ouvrir leurs portes malgré le traité. Ce fut en effet ce qu'ils firent : ils se préparèrent à se défendre de nouveau. Le jour suivant, les ambassadeurs parurent sur les murailles, annonçant qu'on n'étoit point d'accord, et que, puisque l'empereur devoit se rendre à Thessalonique, ils délibéreroient pendant son absence, et lui feroient part, à son retour, de leur dernière résolution. Au lieu de les punir, en recom-

dans les murs les troupes qu'il leur envoya. Il en c
le gouvernement à Jean Asan, son beau-frère. La
dition dont Crêle avoit fait dépendre sa jonction é
remplie, Cantacuzène le fit sommer de tenir sa
messe. Ce chef de parti, qui vouloit bien avoir p
la bonne fortune de l'empereur, mais non aux fati
qu'elle pouvoit coûter, fit une réponse évasive, m
avant quelques prétextes pour se dispenser de pre
les armes. Cantacuzène, devinant ses intentions, d
des ordres pour que son armée ne sorte point du ca
part avec ses deux fils, Manuel et Mathieu, prend
escorte de trois cents hommes de cavalerie, et se re
deux jours à la demeure de Crêle. Celui-ci, gagné
cette démarche, le reçoit de son mieux, le garde
dant le jour suivant, et le lendemain se met en r
avec lui. L'armée témoigna beaucoup de joie de l'
vée de Crêle, qui pouvoit, soit par des secour
hommes, en chevaux, en argent, soit par ses t
militaires, être d'une grande utilité. Quant au p
strator, il étoit retombé dans ses irrésolutions. Il
laissé sa femme et ses enfans à Constantinople, et
gnoit pour eux les traitemens cruels dont la mère
amis de Cantacuzène venoient d'être victimes. S
dène, ami du pouvoir, désiroit d'attendre l'événe
pour se décider en faveur du pouvoir. Cet état
certitude l'empêchoit de réprimer par des me
sévères ceux qui dans Thessalonique prenoient
tement les armes contre Cantacuzène, et dont l'in
nité ne faisoit qu'accroître et le nombre et l'audac
comptoit toujours pouvoir les contenir par le
dévoué à l'empereur, composé des soldats de la garn
et d'une portion des habitans; car, s'il n'osoit pre
le parti de Cantacuzène, il ne vouloit pas plus l'a
donner tant que sa cause ne seroit point désespé
mais ces délais et ces hésitations affoiblirent son c
et ses moyens de répression. Les factieux se réuni

our, soulevèrent la populace, chassèrent les nobles ls supposoient partisans de l'empereur, en prirent ques-uns, et tuèrent plusieurs gens de la maison du ostrator. Ils pillèrent les maisons des riches, et, lant deux ou trois jours, Thessalonique offrit le tacle d'une ville tombée entre les mains d'un vain-ır irrité. Le jour et la nuit on voyoit des bandes ourant les rues en poussant des cris affreux. Les rds, devenus riches de pauvres qu'ils étoient, s'em-rent de l'autorité. Synadène n'évita la mort que par ite, et se retira dans le fort de Gynaïcocastre, où édemment il avoit mis une garnison. Il fit avertir délai Cantacuzène, en l'invitant à venir le trouver nptement, et l'assurant que, s'il se hâtoit, ils pour-ıt tous les deux prendre Thessalonique, parce qu'il t laissé dans cette ville un noyau de partisans qui endoient que l'occasion. Cantacuzène, qui ne savoit oujours en profiter, a des conférences avec Crêle, emande une partie de ses troupes, convient du jour l viendra le joindre, et part pour aller trouver le ostrator; mais il s'arrêta devant Rentine, forteresse il voulut se rendre maître; ce qui donna le temps troupes impériales de se joindre à celles de Guy de gnan et de se jeter dans Thessalonique. Laissant cents hommes de garnison dans le fort, l'empereur ınce du côté du fleuve Galice, et rencontre Synadène i de mille fugitifs. Tous, à sa vue, descendent de 'al; le protostrator s'avance le premier et lui baise ed; les autres suivent son exemple [a] : c'étoit le céré-ıial par lequel on reconnoissoit pour empereur celui ıi l'on rendoit cet hommage. L'empereur se baissa son cheval pour saluer le protostrator, et parla aux

[a] Cantacuzène a soin de rendre te de cette cérémonie un peu e dans une circonstance où il agir. Mais, dans l'empire grec, le cérémonial constatoit la puissance : il avoit plus de valeur encore pour celui dont cette puissance étoit douteuse ou contestée.

résolution, marche vers le fleuve Araxus avec ses soldats, dont quelques-uns le suivoient moins par inclination que par force ou respect humain. L'Araxus, grossi dans son cours par des torrens, étoit débordé de manière à ce qu'il devenoit impossible de le traverser sans le plus grand danger, ou plutôt sans s'exposer à une perte certaine. Ne pouvant triompher de cet obstacle, Cantacuzène revint à Gynaïcocastre, avec le projet de tenter le passage lorsque le fleuve seroit guéable, et de profiter de ce délai pour faire faire à ses troupes les provisions nécessaires. Ce contre-temps causa la plus grande joie au protostrator, ainsi qu'à ses adhérens.

Sur ces entrefaites, le grand-duc Apocauque arrivoit d'Eubée à Thessalonique avec une flotte de soixante et dix vaisseaux qu'il avoit fait construire et équiper aux dépens de Cantacuzène, au moyen de l'argent confisqué par ses soins. Cette expédition n'étoit qu'une vaine parade et n'avoit aucun objet d'utilité, parce qu'une flotte ne pouvoit nuire à l'empereur. A son entrée à Thessalonique, il apprit ce qui se passoit dans l'armée de ce prince et la répugnance qu'éprouvoit à le suivre une partie de ses troupes. Il dépêche aussitôt vers le protostrator, et lui fait les offres les plus avantageuses s'il vouloit abandonner Cantacuzène, et les menaces les plus terribles, s'il persistoit à le défendre, annonçant que, d'après le choix qu'il auroit fait, sa famille seroit, ou comblée d'honneurs et de biens, ou exposée aux plus cruelles persécutions. Synadène, qui avoit déjà pris en secret sa résolution et vouloit déserter la cause de son ami, ne fut pas embarrassé dans le choix. Seulement il pria le grand-duc de confirmer par serment ses promesses. Apocauque, pour qui les sermens n'étoient qu'un jeu, le fait sans hésiter. La nouvelle de cet arrangement, s'étant répandue dans l'armée, y causa beaucoup de troubles en raison de la diversité des sentimens: les uns vouloient suivre le protostrator, et les autres le com-

battre. Dans ce désordre qui pouvoit avoir les suites les plus fâcheuses, Cantacuzène rassemble les officiers et ceux que l'on connoissoit pour hésiter dans cette guerre, ou même pour la blâmer. Il leur reproche leur foiblesse, en l'opposant à la fermeté dont ils avoient jusqu'alors donné des preuves; leur demande s'ils ont perdu quelque bataille, si les affaires sont réduites à une telle extrémité, qu'ils soient obligés de se rendre ou de périr; si quelque grand désastre, inconnu de lui, renversoit leurs espérances. Il leur déclare que rien ne l'ébranle dans ses résolutions ni ne diminue son courage; que, si la crainte des persécutions dont on menace leurs parens ou leurs amis agit sur eux au point de leur faire commettre des bassesses, ils peuvent *prendre congé, aller où il leur plaira*, parce que de même qu'il ne les a point engagés contre leur volonté, de même il est bien résolu de ne pas les retenir contre leur inclination. Ce discours produisit son effet. Ceux qui continuèrent à vouloir se retirer le firent décemment, en faisant des vœux pour sa prospérité. Il leur défendit de se mêler avec ceux qui restoient, et les vit passer devant lui avec une contenance ferme, dissimulant le chagrin que lui causoit cette défection. Dans le nombre de ceux qui l'abandonnèrent étoit Apalmène. Né dans une classe obscure, il devoit tout à l'empereur, qui, remarquant dans ce jeune homme les plus heureuses dispositions, l'avoit fait élever, et bientôt comblé de faveurs. Il devint le plus riche et le plus considéré des officiers de son armée. Les talens et les qualités brillantes d'Apalmène sembloient lui mériter cette élévation et la lui faisoient pardonner. Mais l'orgueil le plus chatouilleux gâtoit ces précieux dons de la nature. Les plus hautes dignités lui paroissoient au-dessous de son mérite. En donnant aux princes de son sang les principales charges, l'empereur commettoit une injustice à ses yeux. Il vouloit être le second dans l'empire, et si ses vœux ambitieux eussent été

première occasion, de la préférence qu'il avoient d
d'abord à son rival. En général, ils n'eurent pas li
se féliciter d'avoir abandonné l'empereur. Sachan
les Serviens assiégeoient Edesse, il envoya sa cav
au secours de cette ville. Les deux Paléologues é
chargés de cette expédition. Quand les Serviens
que les Grecs étoient en plus grand nombre qu
ils leur abandonnèrent leur camp à la première at
Après l'avoir pillé, les cavaliers retournèrent à
salonique. Apocauque, au moment de partir
Constantinople, fit maltraiter deux ambassadeu
voyés par Cantacuzène au crâle de Servie ; c'é
Constantin Paléologue, protosébaste, et Arsène
placon. Ils étoient logés chez un berger, dans le l
de David, près de Prosague. Leur hôte s'étant co
avec ses parens et ses amis, ils se saisirent de ces
envoyés, les lièrent, violant ainsi les droits de l'l
talité, les conduisirent à Thessalonique, et les liv
au grand-duc, dans l'espoir d'une récompense.
cauque leur donna les biens de ces ambassadeur
servant à ceux-ci les derniers outrages. Il fit met
prison le protosébaste. Zamplacon fut abandonn
matelots, qui l'emmenèrent sur une galère, lui m
des vêtemens ridicules, le forçant de tenir un fla
dans chaque main, le frappant et le proclaman
suite *patriarche de Cantacuzène*. Après l'avoir
bafoué, l'on eut la cruauté de le jeter dans un c
Apocauque partit ensuite sur ses vaisseaux po
tourner à Constantinople. Il envoya par terre la
lerie.

Cependant Cantacuzène continuoit sa route
obstacle, et débarrassé des troupes du grand-d
arriva le soir près du fort de Prosague, construit s
hauteur. Ce fort appartenoit jadis aux Grecs ; mai
dant la guerre des deux Andronics il fut livré au
viens, qui le conservoient. Un seigneur du pays, n

lichel, en étoit propriétaire. Il ignoroit quels étoient
s soldats qui s'offroient à sa vue, dans quelle intention
s arrivoient; et, de son côté, Cantacuzène ne savoit
oint s'il avoit affaire à un ennemi. Dans le doute,
lichel rassemble des cavaliers et de l'infanterie, et se
lispose à bien se défendre. Voulant dissiper son incer-
itude, il s'approche, et reconnoissant Cantacuzène, pour
equel il avoit une estime profonde, il le salue comme
mpereur, lui livre passage, et lui fournit tous les vivres
qu'il put se procurer. Cantacuzène passe un jour à Pro-
sague pour faire reposer sa troupe, et le lendemain tra-
verse le fleuve Axius, se dirigeant vers Scopie, ville qui
de la puissance des Grecs étoit tombée en celle des Ser-
viens. Arrivé sur le bord d'une rivière, dans le voisi-
nage de Belesse, il aperçut des troupes sur l'autre bord.
Il ordonne à l'un des siens de traverser à la nage; et,
supposant que ces troupes étoient commandées par Li-
bère, le plus puissant seigneur de la Servie, il l'envoie
saluer et prier de lui indiquer un endroit guéable. Il
ne se trompoit point : c'étoit en effet Libère, qui lui
rendit le service qu'il lui demandoit. Il reçut l'empereur
comme un souverain, le garda pendant trois jours dans
ses domaines avec son armée, et lui conseilla d'aller
attendre le crâle à Scopie, promettant de le disposer en
sa faveur. Fidèle à sa parole, Libère partit en diligence
pour se rendre à Morake, où le crâle passoit alors pour
mener Hélène sa femme voir son frère Alexandre, roi
de Bulgarie. Libère fit au prince le récit des malheurs
de Cantacuzène, lui annonçant qu'il venoit lui deman-
der du secours contre ses ennemis. Il représenta com-
bien il lui seroit glorieux d'aider le prince à monter sur
le trône. Ce qui probablement acheva de déterminer le
crâle, ce fut l'échec que ses troupes avoient essuyé sous
les murs d'Edesse : il brûloit d'en tirer vengeance, et
l'empereur pouvoit le seconder dans ce projet. Etienne
et sa femme résolurent de suspendre leur voyage; ils

envoyèrent leur fils Poudanus à Cantacuzène pour le prévenir qu'ils alloient à sa rencontre. A cette nouvelle il partit de Scopie pour venir au-devant d'eux. L'entrevue eut lieu dans le village de Pristiné. Ils prodiguèrent à ce prince les marques de respect et les honneurs les plus grands. Le crâle voulut que son trône fût plus élevé que le sien, qu'il eût la droite, qu'il marchât devant lui dans les cérémonies ; qu'au lieu du salut en usage dans la Servie, il reçût celui qu'on pratiquoit à la cour grecque ; c'est-à-dire, qu'on descendît de cheval pour lui baiser le genou : le crâle descendoit le premier, et Cantacuzène le saluoit sans mettre pied à terre. Ce dernier entre avec beaucoup de complaisance dans le détail des honneurs qu'on lui rendit. Un peu moins d'honneurs et une volonté plus franche de le secourir auroient mieux valu. Quoique le crâle sût fort bien pour quel motif venoit Cantacuzène, il lui en fit la question. Celui-ci lui répondit qu'il ne pouvoit supposer qu'il ignorât ce qui lui étoit arrivé depuis neuf mois que duroit la guerre civile : qu'il venoit pour lui demander des secours s'il pouvoit lui en donner, en le priant de lui dire la vérité sans restriction, afin qu'il sût à quoi s'en tenir, et cherchât d'autres moyens de pourvoir à sa sûreté. L'empereur vouloit connoître les intentions du crâle, et piquoit son amour-propre en faisant dépendre le refus de la seule impossibilité. Le prince des Serviens l'approuva de s'exprimer avec tant de franchise, et lui dit qu'il avoit des forces plus que suffisantes pour défaire tous ses ennemis, et qu'il les emploieroit volontiers à son service. Il y mit une condition qui prouvoit que l'intérêt personnel passoit avant toute autre considération : c'étoit la cession de toutes les villes et du pays depuis Thessalonique jusqu'aux frontières occidentales de l'empire. En lui faisant cette demande, il lui dit que, dans les circonstances où il se trouvoit, ses prétentions ne devoient pas être excessives, et qu'il seroit trop heureux

avoir le reste de l'empire. Cette réflexion n'étoit pas ropre à disposer l'esprit de Cantacuzène, qui lui déara que non-seulement il ne lui livreroit jamais aune ville, mais qu'il les conserveroit toutes avec soin, t l'empire dans toute son intégralité. Le crâle, surpris e la hardiesse et de la fermeté de l'empereur, ne dissiuloit pas son mécontentement; et, sans Hélène, les eux princes seroient devenus ennemis. Elle manda ingt-quatre Serviens les plus qualifiés; elle les consulta n présence de son mari; et, de son consentement, elle xamina la question relative à Cantacuzène. « On ne peut nier (disoit-elle) qu'il ne dépende entièrement de nous. Il faut prendre le parti le plus utile. Si nous voulons le maltraiter, nous avons deux moyens; le tuer, ou le renvoyer sans secours : le premier seroit un crime odieux; le second, une maladresse qui nous couvriroit de honte. Le renvoyer, c'est le livrer à ses ennemis. Le rétablir sur le trône, en lui faisant promettre de ne point se départir de notre alliance, et de ne jamais exiger que nous lui rendions les villes prises avant son règne, tel est, je crois, le meilleur parti que nous ayons à prendre. » Le crâle permit ux autres conseillers de dire leur avis. Libère seul prit parole pour dire qu'il adhéroit à l'opinion d'Hélène; u'il n'étoit pas possible d'en avoir une plus favorable ux intérêts de la Servie, et qu'il exhortoit de l'embraser sans en chercher d'autre. On suivit cet avis. Le crâle emercia la princesse de lui avoir donné un conseil si lutaire et si glorieux pour lui. Il alla trouver Cantacuzène, et lui dit qu'on préféroit son amitié à des rihesses, comme aux villes les plus populeuses; qu'il ouvoit donner ses ordres, et qu'on lui obéiroit : on e lui demandoit pour prix des sacrifices sans nombre u'on alloit faire pour lui que la promesse de ne jaais exiger, quand il seroit sur le trône, la restitution es places prises avant son règne. L'empereur répondit

en exprimant sa reconnoissance, et par la pron
qu'on lui demandoit, mais en l'accompagnant de q
ques menaces, si l'on n'observoit pas bien les trai
menaces peut-être déplacées dans l'état des choses, q
qu'il prétende, en les racontant, qu'on admira son
trépidité. Le traité portoit que les deux princes den
reroient unis par une alliance inviolable pour
défense mutuelle; que le crâle ne s'accorderoit jai
avec l'impératrice ou son fils Jean Paléologue; e
que les villes prises par les Serviens avant la conclu
de ce traité resteroient en leur possession. Un inci
faillit à rompre cet accord. Etienne vouloit que Ca
cuzène lui livrât Crèles, comme un rebelle qui devoit
puni. L'empereur rejeta cette demande comme i
rieuse, lui faisant observer que, s'il étoit capabl
trahir son allié, il ne pourroit inspirer aucune
fiance, parce que ce seroit de sa part une per
odieuse. Après bien des débats, le crâle abandonna
idée. Tous les articles étant convenus, on désira de
et d'autre de faire le serment en présence de l'ar
vêque de Servie, prélat pour lequel on avoit une gr
vénération. On le fit donc venir. La veille du jour c
pour cette cérémonie, une nouvelle discussion s'
pour un sujet imprévu. Crèles voyant la défection d
partie de l'armée de Cantacuzène, sachant qu'il
mandoit des secours au crâle, craignoit d'être aband
de l'empereur; et comme il en avoit trop fait pour t
ver grâce auprès du grand-duc, il se trouvoit da
situation la plus critique. Pour se tirer d'embarra
imagina d'apaiser la colère d'Etienne par quelque
sent d'un grand prix. En conséquence il s'empar
Mélénique, et la fit offrir au crâle pour en obtenir
pardon. Etienne reçut cette proposition avec la
grande joie. Le lendemain, jour où l'on devoit p
serment, Etienne demanda qu'on fît mention de C
comme de son sujet, et de cette place comme de

lui appartenir, puisqu'il en étoit devenu maître avant la prestation du serment. Cantacuzène prétendit que c'étoit une infraction au traité. Le crâle répliqua vivement, en appela au texte même de la convention, qui portoit qu'il retiendroit les villes prises sur les Grecs avant le traité, qui ne faisoit loi pour les contractans que du moment où le serment auroit été prêté. Cantacuzène fut obligé de céder. L'archevêque reçut ensuite les doubles sermens. Immédiatement après la cérémonie, le crâle assembla les vingt-quatre notables de son royaume, en retint quatre auprès de lui, donnant à l'empereur les vingt autres avec des troupes à sa disposition. Ils avoient ordre de lui obéir, et de prendre toutes les mesures nécessaires pour son service. On se prépara à marcher sur Didymotique. Pendant que ces événemens se passoient, Guy de Lusignan prit les troupes qui étoient dans Thessalonique, assiégea Rentine, et la prit. Il maltraita la garnison, fit frapper de verges les deux cents soldats que Cantacuzène avoit laissés dans cette place, les dépouilla de leurs effets; enfin condamna les uns à l'exil, et fit enfermer les autres.

Pendant que Cantacuzène négocioit en Servie un traité qui ne pouvoit rester long-temps secret, Apocauque retournoit à Constantinople en triomphe. Embarqué, comme nous l'avons dit, il aborde à Polystyle, dont les habitans se soumettent à son obéissance. Il fit monter à bord ceux qui lui étoient suspects, et laissa les autres sous la surveillance de Gudèle, échanson de l'impératrice. Ensuite il écrivit aux habitans de Didymotique pour les inviter à quitter le parti de l'empereur. Ils devoient savoir que Cantacuzène avoit fui devant lui : conséquemment ils n'avoient rien de mieux à faire qu'à se soumettre. Ne doutant point qu'ils ne le fissent, il leur indiquoit dans sa lettre le lieu sur lequel ils devoient se rendre en grande députation pour venir au-devant de lui, et leur recommandoit de lui amener son

frère Asan. Cette impertinente lettre inspira d'abord quelques craintes, parce qu'on ne pouvoit l'expliquer qu'en supposant un succès décisif. Déterminés cependant à ne pas se rendre au grand-duc, ou mieux instruits de la situation des affaires de l'empereur, les principaux citoyens de Didymotique y firent une réponse outrageante. « Ils témoignoient de l'étonnement sur l'extra-« vagante vanité d'Apocauque; lui rappeloient *l'in-« famie* de sa naissance et de ses mœurs, lui disant que « personne n'avoit oublié que sa première condition fut « d'être valet de Macrène, chargé de lever les imposi-« tions sur les jardiniers; sa seconde, de passer au ser-« vice de Nicolas, qui avoit le même emploi; sa troi-« sième, de servir Stratége, receveur des gabelles, qu'il « fit destituer. » Continuant cette énumération, ils le font souvenir des obligations qu'il avoit à Cantacuzène, sans lequel il auroit été puni honteusement, et qui, en arrêtant le cours de la justice, a commis une faute grave et encouru des reproches fondés. Ils terminoient par protester qu'ils n'abandonneroient jamais ce prince. *Nous vous faisons*, disoient-ils, *une réponse telle que votre lettre la mérite*, et nous vous la renvoyons par ceux qui l'ont apportée, sans leur faire aucun mal, par respect pour les lois. C'étoit une leçon qu'on donnoit au grand-duc sur l'indigne conduite qu'il tenoit envers les ambassadeurs qu'on lui envoyoit. Il attendoit cette réponse pour faire voile de Polystyle. Il est aisé de concevoir sa fureur quand il la reçut. Il fut amplement dédommagé par le patriarche et ses complices à son arrivée dans la capitale. Ils le proclamèrent vainqueur illustre, et général, sans avoir de rivaux.

Sa lettre avoit causé de vives inquiétudes à l'impératrice, femme de Cantacuzène, ainsi qu'au jeune Asan parce qu'ils craignoient qu'on n'eût peur d'Apocauque Ils se défioient principalement de Comitopule et de Vatace, officiers de l'empereur Jean Paléologue, qu

commandoient chacun mille hommes d'infanterie dans les faubourgs de Didymotique. Dans le doute, ils voulurent connoître la disposition des esprits; on saisit l'occasion de les sonder. Un jour que beaucoup d'officiers et de soldats se trouvoient au palais, Asan leur parle des lettres d'Apocauque, réfute les mensonges dont elles étoient remplies; et, supposant que Cantacuzène avoit des revers, eut l'air de les consulter pour savoir comment ils se conduiroient. Comitopule, après avoir fait un exposé motivé du parti qu'il avoit pris de s'attacher à l'empereur, dont avant de se décider il avoit examiné toutes les actions, s'écria que, s'il étoit malheureux, ce seroit une lâcheté de ne pas redoubler d'efforts. Il propose de lui renouveler le serment de fidélité, ainsi qu'à l'impératrice mère, et d'envoyer vers Cantacuzène pour lui déclarer que tous étoient prêts à tout souffrir pour son service. Vatace approuve le discours de Comitopule, et dit qu'il partageoit son avis; en conséquence le serment fut renouvelé. Le prince Asan donne l'exemple, ainsi que l'impératrice. Tous deux n'avoient pas de nouvelles de Cantacuzène. Le jour où le serment fut spontanément prêté, un homme se présenta de sa part; il s'appeloit Protite. Au lieu d'une lettre de créance, il n'avoit que l'empreinte du cachet de l'empereur, qu'il avoit été obligé de conserver dans sa bouche pour éviter les recherches. L'empereur l'avoit en effet chargé d'aller trouver Irène à Didymotique, et de lui faire le récit de ce qui s'étoit passé devant Gynaïcocastre, en ayant soin de taire les circonstances qui pourroient affliger l'impératrice, telles que la défection du protostrator, et la désertion d'une partie de ses troupes. Irène remit à cet homme des lettres pour Cantacuzène.

Le peuple des environs de Didymotique n'étoit pas à beaucoup près aussi-bien disposé pour le prince que les habitans de cette ville. Les agens ou soldats d'A-

pocauque l'excitoient à la révolte. Une nuit tous les paysans se rassemblent, s'arment, et, marchant sur la ville, paroissent à la pointe du jour devant les portes, attaquent les murailles, et, se joignant à la populace des faubourgs, menacent les habitans, et les somment de se rendre. Indigné de cette conduite, Asan fait ouvrir les portes, sort à la tête de la garnison, tombe sur cette canaille armée, et la dissipe en un instant. Il profita de cette occasion pour détruire les faubourgs, qui, dans un siége, pouvoient être très-nuisibles à la place. Les maisons furent démolies; les charpentes servirent de bois de chauffage, et ceux qui y demeuroient furent obligés d'aller chercher retraite ailleurs. Tant que les paysans étoient restés fidèles à Cantacuzène, l'armée de Constantinople n'avoit formé aucun projet pour se saisir de Didymotique, parce qu'elle auroit trouvé des obstacles insurmontables dans la population des campagnes. Dès que cette population se fut prononcée, on eut l'idée de former le siége de la ville. Les circonstances auroient été favorables immédiatement après la révolte, et pendant que l'empereur étoit en Servie; mais il falloit à la tête des opérations du cabinet de Constantinople un homme habile et brave, et le grand-duc n'étoit qu'un vil et lâche intrigant. Le projet d'attaquer Didymotique ne reçut d'exécution que lorsqu'il n'étoit plus temps, et quand il falloit y renoncer.

Dès qu'on sut à la cour que l'empereur négocioit avec le crâle de Servie, on mit tout en œuvre pour empêcher la conclusion du traité, ou pour le faire rompre. On alla beaucoup plus loin : calculant sur l'ambition ou la cupidité d'Etienne, on tenta de séduire celui-ci pour l'engager à livrer son hôte. On lui fit proposer de fixer lui-même le prix d'un service aussi important. On offroit les villes de l'empire qui avoient toujours été possédées ou convoitées par les crâles ; on offroit même pour l'un des enfans du prince régnant une des sœurs

ean Paléologue, à condition que Cantacuzène seroit
é mort ou vif, car on se contentoit de sa tête. Ces
positions faites au nom de l'impératrice, mais sug-
ées par Apocauque, furent portées à la cour du crâle
 deux ambassadeurs. C'étoient George Luc, l'un
ennemis les plus acharnés de l'empereur, et Ma-
e, ce moine fait archevêque de Thessalonique pour
ir trahi les intérêts de Cantacuzène, et s'être mis
nombre de ses calomniateurs. Soit qu'il n'écoutât
l'honneur et le devoir, soit que sa femme profitât
on influence, Etienne rejeta avec indignation les
ositions qu'on lui fit, protestant que, quand on lui
neroit la couronne impériale, il ne consentiroit ja-
s à se souiller d'un crime aussi détestable. Les am-
adeurs furent même obligés de repartir sur-le-
np; mais Apocauque, qui les reçut fort mal à leur
ur, les renvoya sans rendre aucun compte du ré-
at de cette ambassade, exigeant d'eux qu'ils fissent
nouvelles tentatives. Ils se bornèrent à demander
Etienne fît seulement mettre Cantacuzène en prison,
répugnoit à le livrer, offrant toutes les villes de
cident, à l'exception de Thessalonique. L'accueil du
e fut le même. La princesse Hélène alla plus loin;
les reprit avec aigreur, et les chassa de sa présence
eur reprochant leur bassesse, et la honte dont ils se
roient en se chargeant d'une pareille mission. La
 imita cet exemple. Les principaux Serviens les
rent hautement d'extravagance pour avoir cru que
 prince étoit capable de commettre un crime qui
uvriroit d'opprobre. Un seigneur, nommé Couace,
porta même au point de les menacer de la mort,
ne faisoient une prompte retraite, et s'écria devant
qu'ils vouloient crever l'œil de l'empire, comme s'ils
gnoient d'y voir clair. Macaire, furieux de ces
rages, eut l'impudence de paroître en la présence
Cantacuzène, et de lui adresser les plus sanglans repro-

ches, l'accusant d'ingratitude envers Andronic, dont il ne reconnoissoit les nombreux bienfaits qu'en conspirant contre sa veuve et ses enfans, prétendant que Dieu commençoit à le punir en le rendant errant et vagabond; qu'il se déshonoroit en cherchant des secours chez des barbares toujours ennemis des Grecs; enfin il termina cette mercuriale par une exhortation pathétique, dans laquelle il le pressoit de faire ses soumissions à l'impératrice, ainsi qu'au patriarche, afin d'en obtenir son pardon. Cantacuzène, qui aimoit beaucoup à faire des discours, ainsi que le prouve son histoire, ne laissa point échapper l'occasion d'en adresser un au moine apostat, au lieu de le faire chasser. Il lui rappela, ce qu'il savoit aussi-bien que lui, les démarches qu'avoient faites à sa prière les religieux du mont Athos pour obtenir la paix, l'inutilité de ces démarches; mit en parallèle la conduite de Macaire avec celle de ses courageux confrères; compara ce moine à celui qui, pris de vin, croit que les objets dont il est environné tournent autour de lui; lui montra le siége de Thessalonique comme le prix de son apostasie, les marques de sa dignité comme les témoins importuns de son crime et de sa honte; lui citant des passages de l'Ecriture-sainte, il remit l'entretien à d'autres temps, et le congédia. Macaire et George repartirent pour Constantinople, confus tous les deux du résultat de leur ambassade.

Ces négociations, quoique inutiles, ne laissèrent pas d'être désagréables à Cantacuzène, et de lui faire sentir qu'il étoit dans la dépendance du crâle de Servie. La conduite de celui-ci ajoutoit encore à la supériorité qu'il devoit aux circonstances, et quoiqu'il n'eût fait que son devoir, il pouvoit passer pour être généreux et délicat en refusant les offres les plus séduisantes. Il avoit tous les avantages de position. Les principaux officiers des troupes qu'il venoit de mettre à sa disposition firent ces réflexions, et se crurent obligés de les com-

muniquer au crâle. Ils lui représentèrent donc que c'étoit manquer de prudence que de conférer à un étranger la fleur de son armée; qu'au premier moment Cantacuzène pouvoit se réconcilier avec l'impératrice; qu'alors les Serviens seroient sacrifiés à cette princesse; que peut-être la conquête de la Servie seroit une condition de la paix entre les deux partis; enfin que ce seroit agir sans prévoyance et contre les intérêts de l'état que de laisser ainsi l'empereur maître des meilleures troupes, et partir sans exiger de lui des sûretés. Ils proposèrent de retenir comme otage le fils aîné de Cantacuzène. Libère, ami d'Etienne, le pria de plus de faire épouser sa fille à Manuel, le plus jeune des enfans du prince. Le crâle, trouvant ces propositions raisonnables, les transmit à l'empereur, plutôt comme une prière ou une grâce que comme une demande, en lui promettant que, s'il avoit la bonté de les accorder, ses gens le serviroient avec ardeur, et que leur dévouement pour sa personne seroit sans bornes. Cantacuzène, jugeant que ces mesures étoient utiles aux deux nations, qu'il devoit écarter tout soupçon, accorda ces demandes sans hésiter, disant qu'il laissoit son fils comme un gage de sa fidélité, et comme le gendre futur de Libère, à qui il vouloit témoigner sa reconnoissance pour les services qu'il lui avoit rendus. Libère, pour lui exprimer la sienne, se prosterna à ses pieds. C'étoit par sa puissance et ses richesses le second du royaume. Il tenoit le premier rang après le crâle. Ces conventions ne furent faites que verbalement, et chacun des deux princes contractans se contenta de la parole de l'autre.

Vers la fin de l'été le crâle, accompagné de la princesse Hélène son épouse, reconduisirent Cantacuzène jusqu'aux frontières de l'empire grec, et, faisant des vœux pour le succès de son entreprise, se séparèrent de lui. L'empereur mena son armée, composée en grande partie de Serviens, devant la ville de Phères, dont Guy de

Lusignan venoit de partir pour aller prendre possession du royaume d'Arménie que lui laissoit son père. Ce départ parut une occasion favorable à Cantacuzène; mais il se trompa. Voulant conférer avec les habitans pour leur persuader de se rendre, il leur envoya des députés, qu'ils reçurent à coups de pierre, en déclarant qu'ils traiteroient ainsi tous ceux qui viendroient leur parler d'accommodement. Une circonstance fâcheuse tint long-temps l'armée devant cette place sans qu'il lui fût possible ni de faire le siége ni de se retirer pour d'autres opérations : ce fut une épidémie qui se mit parmi les Serviens. Un capitaine de cette nation, nommé Practe, qui avoit acquis une grande réputation militaire, tomba malade, ainsi que Libère, et les soldats furent attaqués de fièvres causées par leur intempérance. Le miel, le vin doux, dont on fait peu d'usage en Servie, avoient pour ceux de cette nation un attrait auquel ils ne surent pas résister. Beaucoup d'officiers moururent, et près de quinze cents soldats. Les Grecs, accoutumés à ces alimens, n'en éprouvèrent aucune incommodité. Les Serviens, découragés autant qu'affoiblis, demandèrent à retourner dans leur pays. Cantacuzène, ne pouvant contraindre des soldats malades, rassembla les commandans, tâcha de ranimer leur courage. Il y parvint, mais les Grecs lui donnèrent plus de mal. Ils ne dissimuloient pas leur mécontentement, et vouloient quitter les drapeaux de l'empereur. Voyant la division régner parmi ses troupes, ainsi que l'esprit d'insubordination, il les harangua. Il leur dit qu'il n'avoit point entrepris la guerre pour acquérir des biens ou de l'honneur, mais pour se rendre aux sollicitations qu'ils lui avoient faites, afin qu'il les protégeât contre les cruautés d'Apocauque; que ce n'étoit qu'à leurs instantes prières qu'il avoit pris le diadème; qu'ils devoient se souvenir qu'il ne l'avoit fait que d'après leur serment de ne jamais l'abandonner, quand même la fortune lui seroit

contraire; il leur rappela les reproches qu'ils adressèrent à ceux qui désertèrent sous les murs de Gynaïcocastre, et qui étoient moins lâches qu'eux, puisqu'il possédoit à cette époque plus de ressources qu'il n'en avoit; enfin il leur représenta l'infamie dont ils alloient se couvrir en se retirant. Il ajouta qu'il ne vouloit point forcer leur inclination, qu'il les laissoit entièrement libres dans leur volonté comme dans leurs actions, et qu'il invitoit ceux qui consentoient à rester avec lui pour partager ses travaux et sa gloire à s'avancer, afin qu'il connût ses amis. A l'instant les Grecs se partagent en deux bandes. La plus nombreuse, mettant le genou en terre, le salue, se retire, et va joindre les ennemis à Christopolis. L'autre, qui n'étoit plus que de cinq cents hommes environ, lui promit d'être fidèle à ses anciens sermens. Les Serviens, indignés de cette défection, se réunissent à cette troupe en jurant qu'ils n'abandonneroient point Cantacuzène. Une partie des déserteurs revint, parce qu'ils s'aperçurent qu'on les trompoit sur les conditions qu'ils proposoient. L'empereur les reçut, en leur faisant quelques reproches sur leur légèreté.

L'échec reçu devant Phères, l'épidémie des Serviens, la défection des Grecs, causèrent la plus grande joie aux ennemis de Cantacuzène, et particulièrement au grand-duc. Ces nouvelles avoient été tellement dénaturées avant d'arriver à Constantinople, que, dans cette capitale, on disoit publiquement qu'il ne lui restoit que dix hommes, et qu'il venoit de se retirer au mont Athos pour y cacher sa honte, s'y démettre de la puissance souveraine, enfin y prendre l'habit monastique. Ce ne furent que fêtes et réjouissances publiques, comme si l'état venoit d'être sauvé. Le peuple couroit en foule à l'église de la mère de Dieu, qu'on appeloit *Hodégétrie*, et les personnes de qualité étoient obligées de s'y rendre à pied pour éviter de mauvais traitemens ou des insultes. On punissoit comme traîtres ceux qui re-

fusoient de prendre part à la joie commune. On en même mourir plusieurs. De la capitale ces nouvelle répandirent dans les provinces. Celles qui étoient situ au-delà de Thessalonique, tenant pour Cantacuzè jouissoient de la tranquillité, pendant que les habit de tout le pays entre cette ville et Constantinople, visés en deux factions ennemies l'une de l'autre, étoi toujours près d'en venir aux mains. Les personnes condition suivoient son parti, parceque lui seul pouv à leurs yeux arrêter le cours des calamités publiq mais la multitude, qui, dans un mouvement, n'a r à perdre, se portoit contre lui. Pour plaire au gra duc, les gouverneurs particuliers des villes se permir des actes de barbarie. On suspendit dans l'air Patricie à qui l'on fit souffrir mille tourmens à cause de son vouement à Cantacuzène : pour le même motif Syc fut jeté dans un cachot obscur, après avoir été fust publiquement. Asanine, femme de Michel Asan, épro le même supplice, parce qu'on l'accusa d'avoir reçu lettres de l'empereur, et qu'on exigeoit qu'elle les p sentât, quoique ce prince ne lui eût pas écrit. Un mo odieux employé par Apocauque prouve jusqu'à q point il poussoit la rage, et que rien n'étoit sacré p lui. Des prisonniers, désirant de se confesser, et n'ay pas la liberté de choisir un prêtre, en demandèrent u Le grand-duc fit habiller en moine un nommé Glyc connu par son ivrognerie et d'autres vices plus honte il interrogea chaque pénitent sur Cantacuzène. Ces q tions inspirèrent de la défiance ; et quoiqu'on n' aucun soupçon du rôle que jouoit Glycas, on ne lui aucune confidence. La nouvelle de la retraite de l'em reur au mont Athos fit croire que les persécutions c seroient, puisqu'il n'étoit plus à craindre, étant m au monde, et, sous ce rapport, n'affligea que ses vé tables amis.

Mais elle n'eut qu'une courte durée. On sut bient

ie, loin de prendre le froc, il continuoit ses opérations ilitaires. En revenant de Phères, il s'avança sur Edesse in de s'emparer de cette ville. Mais il avoit été pré-:nu par le crâle, qui venoit de gagner la garnison. En :rtu du traité par lequel il étoit convenu qu'Etienne ii rendroit toutes les conquêtes qu'il feroit sur les Grecs 1 son absence, il réclama cette place. Le crâle parut isposé à la lui rendre, mais l'empereur, qui ne vou-it point rester dans Edesse, et qui ne songeoit qu'à idymotique, la laissa entre les mains de ce prince. Le 'aud-duc menaçoit en effet Didymotique. Supposant ie les habitans n'étoient point d'accord, et sachant que antacuzène s'éloignoit de Phères avec les Serviens, il issembla tout ce qu'il y avoit d'infanterie et de cava-rie, soit à Constantinople, soit dans la Thrace, et fit mmer la garnison et les citoyens de se rendre. On lui ipond par des railleries, et, désespérant de les réduire, int à cause de la bonté de leurs murailles que parce n'ils devoient être résolus à bien se défendre pour évi-r la vengeance à laquelle ils s'étoient exposés précé-mment par leur réponse à sa lettre, il n'osa s'appro-ier des murs de la ville, et se contenta d'assiéger le fort Emputhion, situé dans le voisinage de Didymotique. employa, pour s'en rendre maître, un grand nombre e machines. Il eut, pendant ce siége, des intrigues se-rètes avec quelques habitans de la ville, dont la posses-ion lui faisoit tant d'envie. Mais elles furent inutiles. Jn courrier de Cantacuzène y pénétra sur ces entre-aites. Il venoit de la part de ce prince démentir tous les ruits qu'on avoit fait courir sur son compte, expliquer a retraite de Phères, et donner des renseignemens ropres à tranquilliser ses amis. La confiance fut rani-née, et l'on déclara de nouveau que sa cause ne seroit nuais abandonnée. Apocauque, averti que les Scythes, ntrés en grand nombre sur les terres de l'empire, me-naçoient Andrinople, lève en toute hâte le siége d'Em-

puthion pour porter des secours à cette ville. La garn et les habitans de Didymotique, s'apercevant de c retraite précipitée et du désordre avec lequel on la fais sortent de la ville, pillent les bagages et le camp grand-duc.

Tout le pays étoit devenu stérile, parce qu'on cultivoit plus les terres, attendu qu'elles étoient t jours ravagées. Les Scythes parcoururent la Thrace : y rien trouver, par le soin que prenoient les pay: de transporter tous leurs effets et leurs denrées dan villes. Ces barbares vinrent camper devant Scopole, se trouvoit sur leur route. Les habitans de cette eurent la témérité de vouloir les attaquer. Michel, gouverneur, leur fit à ce sujet d'inutiles représentati Le traitant de perfide qui vouloit les trahir, ils s' parèrent de sa personne, le mirent en prison, se mettant de le châtier à leur retour comme un part de Cantacuzène. Pleins de vanité, ils forcent la garn à les suivre. Elle y répugnoit, parce qu'elle sento folie d'un pareil projet ; mais elle aima mieux mo en combattant contre les Scythes que d'être exterm par une populace en fureur. Ils se croyoient teller sûrs de la victoire, que chacun portoit une corde lier son ennemi. Quand ils arrivèrent près du c des barbares ils jettent de grands cris et s'élancent impétuosité, craignant que leur ennemi ne leur écl pât. Les Scythes, accoutumés au combat, mon rapidement à cheval, dans la persuasion qu'un c d'infanterie venoit les attaquer. A peine ainsi mo sortent-ils de leurs retranchemens, que les habit épouvantés, prennent lâchement la fuite. Comm pays étoit plat, ils n'avoient point d'asile pour se rantir : tous furent taillés en pièces. Quelques caval restés en arrière parvinrent à se sauver. Apocauque ju qu'il suffisoit à sa gloire d'avoir attaqué, sans pour le prendre, un fort de peu d'importance et de s

ıontré dans la Thrace. Il donna le commandement de ın armée à son gendre Andronic Paléologue, protorator, et partit pour aller recevoir à Constantinople es complimens sur les succès de sa campagne. Le proıstrator faisoit quelques courses autour de Didymotique t se retiroit aussitôt : la garnison sortoit à son tour orsqu'il ne paroissoit point, alloit piller les villes voiines, enlevoit des convois, les grains, les provisions, s fourrages, et rentroit ensuite avec des approvisionemens suffisans pour soutenir le siége sans crainte 'être pris par famine. Le protostrator n'osoit l'attaquer, t ne revenoit jamais que lorsqu'elle étoit de retour dans intérieur de la place.

Malgré la triste situation des affaires de Cantacuzène, ui auroient été entièrement désespérées si ses rivaux ussent eu plus d'habileté, les Thessaliens lui députèrent es ambassadeurs pour le prier de recevoir les peuples e cette province au nombre de ses sujets. Depuis longemps ils avoient formé le projet de le reconnoître pour eur souverain ; mais l'occasion de le faire ne s'étoit oint encore présentée. L'empereur, les remerciant de eur affection, voulut leur exposer la situation dans laquelle il se trouvoit. Comme ils le prioient de venir les ouverner en personne, il leur fit voir qu'il ne pouvoit e rendre à leur vœu, parce qu'il falloit qu'il achevât on entreprise, et que la guerre civile fût terminée. Mais attendant il pouvoit leur donner pour gouverneur ean l'Ange, despote, son proche parent, qui, par sa bravoure, sa prudence et ses talens, étoit en état de les défendre contre ceux qui seroient dans l'intention de les attaquer. Quoique ce capitaine lui fût très-utile, il consentoit à le leur donner comme une preuve de l'intérêt qu'il prenoit à leur sort. Les ambassadeurs se retirèrent fort satisfaits pour rendre compte à ceux qui les avoient envoyés. Les Thessaliens répondirent qu'ils accepteroient Jean l'Ange ou tout autre avec reconnois-

sance, pourvu qu'il leur fût donné par Cantacuzène. Ce prince nomma donc Jean l'Ange gouverneur, et lui fit expédier des lettres *scellées de la bulle d'or*, qui, par une circonstance remarquable, méritent une attention particulière. C'est l'habileté avec laquelle il saisit l'occasion de déclarer solennellement la position dans laquelle il se trouvoit, et de mettre dans son véritable point de vue le rôle qu'il jouoit. La calomnie, acharnée à sa poursuite, dégradoit ce rôle et faisoit de Cantacuzène un intrigant ordinaire, voulant satisfaire son ambition par le meurtre d'une reine et de ses enfans. Il falloit donc rétablir les faits afin de répandre sur sa conduite comme sur celle de ses ennemis le jour éclatant de la vérité. C'est le but qu'il se proposa. Il importe de le laisser parler lui-même [a]. « Voulant faire connoître à tout le monde qu'il n'avoit point pris les « armes pour attenter à la vie de l'empereur Jean, mais « qu'il ne les avoit prises que par la nécessité de se « défendre contre l'impératrice sa mère, qui, étant « trompée par les calomnies de ses ennemis, lui avoit « déclaré la guerre, il dresse les lettres de gouverneur « de Thessalie, qu'il donne à Jean l'Ange, *au nom de « l'impératrice et de l'empereur Jean*, afin que les Thes« saliens sachent qu'ils doivent *leur* rendre obéissance « aussi-bien qu'à lui, ou même *plutôt* qu'à lui. » Après un sermon plus long que ceux que toujours on retrouve dans ses lettres ou dans ses discours, il rappelle le droit en vertu duquel il est associé au gouvernement de l'empire; droit fondé sur la volonté d'Andronic, qui le lui fit exercer de son vivant, et qui voulut à sa mort qu'il

[a] Histoire de Cantacuzene, liv. 3, chap. 53. En lisant cet historien, on voit qu'il avoit la prétention d'être orateur, et les défauts de ceux qui étoient ou vouloient passer pour être orateurs. Beaucoup de citations tirées de l'Ecriture sainte ou des pères; des lieux communs sur les *Romains*, parce que les Grecs *vouloient* absolument être *Romains*, tel étoit le fondement de l'éloquence de ce siècle, ou le canevas sur lequel travailloient tous ceux qui parloient en public.

ntinuât de gouverner l'état. Après avoir indiqué le and-duc Apocauque comme son ennemi personnel, ıi le calomnioit auprès de l'impératrice et tyrannisoit tte princesse, il passe à Jean l'Ange, dont il rappelle s services. « Désirant de le récompenser, je lui fais expédier (dit-il) ces lettres scellées de la bulle d'or, par lesquelles j'ordonne qu'il soit gouverneur durant toute sa vie des pays et des forts de la Valachie, et qu'il les maintienne dans mon obéissance. Quoiqu'il soit peut-être inutile de rapporter les articles qu'il a jurés, néanmoins parce qu'il est toujours louable de marcher dans un chemin uni et sûr, je les marquerai ici. Ces articles sont, qu'il sera ami de mes amis, et ennemi de mes ennemis; que non-seulement il me gardera la fidélité, mais qu'il la gardera aussi à l'empereur Jean Paléologue; qu'il fera mention dans toute la Valachie de l'impératrice Anne et de l'empereur Jean, son fils, selon la coutume des métropoles, des évêchés et des monastères; que, si j'entretiens la paix avec les Catalans, l'Ange l'entretiendra aussi; si je leur fais la guerre, il la leur fera de même. »

En s'exprimant ainsi, l'empereur supposoit sans doute paix rétablie; car il étoit impossible d'être à la fois dèle à Cantacuzène, proscrit par l'impératrice, et fidèle cette princesse, qui mettoit sa tête à prix.

Apocauque, par l'intermédiaire de Crèles, négocioit vec Etienne. Il fit dire à ce prince qu'étant sur le oint d'aller par mer en Macédoine, il désiroit ardemment de conférer avec lui, et de faire un traité de paix. Le crâle consulta Cantacuzène pour savoir si cette entrevue lui causoit quelque contrariété. L'empereur n'ayant fait aucune objection, la ville d'Amphipolis fut choisie pour lieu du rendez-vous. Etienne et le grand-duc avoient des projets fort différens. Le premier vouloit s'emparer du second pour le livrer à l'empereur. Le but d'Apocauque étoit de séduire le crâle, et de le faire

consentir à l'élévation de son gendre Andronic Paléologue sur le trône impérial ; enfin d'obtenir du prince qu'il abandonnât Cantacuzène. Celui-ci, se fiant au crâle, bien loin de s'opposer à ce qu'il allât trouver le grand-duc, l'accompagna jusqu'au lac d'Almyre, d'où le crâle devoit partir dès qu'il auroit appris l'arrivée d'Apocauque dans les environs d'Amphipolis. Sur ces entrefaites, Crèles, âme de cette intrigue, mourut emportant avec lui son secret ; car jamais on n'a bien connu ses intentions, ni le but qu'il se proposoit en rapprochant deux personnes qui ne pouvoient bien s'entendre qu'aux dépens de Cantacuzène. A la nouvelle de cette mort, Etienne revint sur ses pas pour prendre possession des villes et pays que Crèles avoit occupés. Apocauque, ignorant cet événément, continuoit ses préparatifs de départ. Comme il agissoit toujours avec ostentation, il faisoit équiper une flotte nombreuse pour en imposer au crâle. George Chumne, grand stratopédarque, quoique ennemi de Cantacuzène, étoit probablement mécontent du grand-duc, dont l'insolence croissoit avec le pouvoir. Il àlla trouver l'impératrice, et lui fit des représentations sur les dépenses inutiles d'Apocauque, qui disposoit une flotte considérable pour combattre un ennemi cantonné dans des pays éloignés de la mer. Il fit même voir les avantages que procureroit la paix, la facilité de l'obtenir dans le moment, et finit par exhorter à la conclure. L'impératrice répondit à Chumne que son avis étoit sage, qu'elle le soumettroit à l'examen de son conseil ; mais, quant à l'expédition maritime, qu'il parloit trop tard, que tous les frais étoient faits, que même les matelots avoient reçu leur solde, et qu'on ne pouvoit se dispenser de mettre à la voile. Le véritable motif de cette réponse étoit l'assurance que lui avoit donnée Apocauque en s'engageant de lui ramener Cantacuzène chargé de fers. Elle redoutoit sa vengeance, parce qu'elle la méritoit par les affronts

que recevoit l'empereur dans ses amis, dans ses parens cruellement persécutés, et qu'elle auroit pu garantir. Tout étant prêt, Apocauque fit voile vers Amphipolis, allant, disoit-il, chercher Cantacuzène. Son voyage ne fut pas de longue durée. La mort de Crèles et l'absence d'Etienne le rendoient sans objet. Il revint à Constantinople, n'ayant point osé chercher un autre dépositaire de ses secrets. L'inconstance d'Etienne, la conduite qu'il tint plus tard envers l'empereur, le caractère d'Apocauque, celui de Crèles même, agent principal dans cette intrigue, et qui n'étoit point, à beaucoup près, à l'abri de la corruption, sont autant de motifs de croire que Cantacuzène auroit été victime de sa confiance et de sa sécurité.

Après avoir pris possession des biens de Crèles, et mis dans les villes que la mort de ce dernier faisoit rentrer en son pouvoir des garnisons formées de ses meilleures troupes, Etienne rejoignit l'empereur; et, voulant s'emparer de Phères, il en fit approcher son armée. Il commença, avant d'attaquer, par envoyer sommer les habitans de se rendre à son allié l'empereur Cantacuzène, en les informant du traité d'après lequel il s'étoit obligé à être l'ami des villes qui se soumettroient à son obéissance, et l'ennemi de celles qui refuseroient de le reconnoître. Il les avertissoit que, s'ils vouloient s'y soumettre, il retireroit ses troupes sans leur faire aucun mal, sinon qu'il ravageroit leurs terres. Ils répondirent qu'ils aimoient mieux s'exposer à toutes les privations et braver tous les dangers plutôt que d'obéir à Cantacuzène. Ces sentimens leur étoient inspirés par Constantin Paléologue, intime ami et confident d'Apocauque, qui lui avoit promis de faire proclamer empereur Andronic, celui qui avoit épousé la fille du grand-duc. L'évêque se joignoit au gouverneur, et partageoit sa haine. Cantacuzène, voulant éviter à cette ville les malheurs de la guerre, crut devoir envoyer aux habitans

un homme qui jouissoit de toute sa confiance, et qui devoit les exhorter à le reconnoître pour empereur, leur promettant de ne point mettre de garnison dans Phères, et de ne pas leur donner un autre gouverneur, exigeant seulement qu'on fît mention de lui dans les prières publiques. Il leur faisoit dire que, s'il revenoit victorieux de la Thrace, ils se soumettroient comme les autres; et, dans le cas contraire, qu'ils suivroient le parti de Jean Paléologue. Cette proposition, qui dans Cantacuzène pouvoit être l'effet de la bonté, ne devoit passer aux yeux de rebelles que pour l'aveu de sa foiblesse. Ils la reçurent par des outrages; répondirent qu'au lieu d'avoir la témérité de leur donner des avis, il feroit bien mieux de fortifier son parti; et, massacrant ensuite son envoyé, coupèrent son corps en quatre parties, qu'ils attachèrent au haut des quatre tours. L'empereur, au lieu d'user de représailles, leur renvoya un citoyen de Phères, nommé George, qui avoit été pris, et qu'il chargea de leur reprocher leur barbarie. L'attentat commis sur le député de Cantacuzène jeta l'épouvante parmi ses soldats : ils craignirent un sort pareil; et, prévoyant le traitement qu'on réservoit à ceux qui seroient faits prisonniers, ils voulurent sans différer sortir de ce pays, et demandèrent à l'empereur d'aller sur-le-champ à Didymotique pour y rétablir leurs affaires, ou pour y mourir avec leurs amis plutôt que d'être massacrés par des barbares. Ne pouvant résister à leurs pressantes sollicitations, il consentit à partir; et, prenant congé du crâle, il se mit en route avec le peu de troupes qu'Etienne mit à sa disposition. Celui-ci resta encore quelques jours devant Phères, dont il ne s'éloigna que lorsqu'il n'y eut plus rien à piller dans les environs.

Le lendemain de son départ, Cantacuzène s'aperçut que le crâle ne lui avoit donné que le rebut de ses troupes. Découragées par les courses qu'elles avoient faites depuis deux mois, craignant qu'on ne les mena

en Perse ou dans les Indes, ayant perdu l'espérance de revoir leurs familles, elles leur avoient fait passer leurs chevaux, leurs armes et leurs effets. Le découragement entraînoit l'insubordination, et de pareils soldats ne pouvoient qu'être au moins inutiles, s'ils n'étoient dangereux. Craignant que son autorité ne fût méconnue, s'il en usoit pour rétablir la discipline, ne voulant pas d'ailleurs rentrer à Didymotique avec des moyens aussi foibles, parce qu'il ne pourroit résister à une attaque sérieuse, Cantacuzène résolut de retourner vers le crâle pour lui demander un secours capable de lui faire tenir tête à l'ennemi. Si ce projet, quand il l'annonça, fit plaisir aux Serviens, il n'en fut pas ainsi des Grecs, qui déclarèrent qu'ils préféroient la mort à ce parti. Ils aimoient mieux souffrir mille tourmens que d'aller dans un pays couvert de brouillards que le soleil ne dissipoit jamais, sur un sol où l'on ne jouissoit point de ses rayons et dont les habitans étoient plongés dans la barbarie. Cantacuzène se trouvoit ainsi placé entre deux écueils. Il fit aux siens d'inutiles remontrances pour les engager à lui obéir, mêlant les menaces aux reproches, aux prières; il n'en put rien obtenir. Obligé de céder, il prit le chemin de Didymotique. Un hasard heureux le tira du double embarras que lui causoit la nécessité de faire la volonté de ses troupes, et de suivre une marche contraire à ses intérêts. Il rencontra près de Christopolis un homme à pied nommé Racodydonte, que lui dépêchoit l'impératrice Irène pour le prévenir que le protostrator Paléologue l'attendoit à Périthéorion avec un corps de troupes considérable tant en cavalerie qu'en infanterie; que, de son côté, le grand-duc, arrivé récemment avec ses soixante-dix vaisseaux, faisoit débarquer des soldats. La princesse terminoit sa lettre par prier l'empereur de ne point paroître, à moins qu'il n'eût des forces supérieures à celles de ses ennemis. Cet avis étoit faux en partie, et

donné par le protostrator, qui, dans cette occasion, rendit, contre son intention, un service important à Cantacuzène. L'impératrice Irène avoit effectivement envoyé Racodydonte à son mari, avec une lettre dans laquelle elle lui disoit que les habitans de Didymotique l'attendoient avec la plus vive impatience. Cet homme ayant été pris par un parti ennemi, fut conduit au protostrator, qui l'interrogea pour savoir s'il étoit chargé de quelques dépêches. Cet homme lui remit la lettre dont il étoit porteur. Andronic Paléologue, qui craignoit la valeur de Cantacuzène et ne vouloit point se mesurer avec lui, crut faire un coup très-habile en empêchant ce prince d'arriver. En conséquence, il paya grassement le porteur, promit de faire sa fortune et celle de sa famille, s'il remettoit une autre dépêche à l'empereur, en lui faisant croire qu'elle venoit d'Irène. L'envoyé consentit à tout, reçut l'argent et la lettre qu'on substituoit à celle que la princesse lui avoit remise. Le protostrator, croyant l'empereur plus redoutable qu'il ne l'étoit, l'éloignoit par ce moyen, et pensoit de plus se faciliter la prise de Didymotique. Le fait est que les habitans de cette ville commençoient à se lasser; que les forces d'Apocauque, réunies à celles du protostrator, étoient infiniment supérieures à celles de Cantacuzène, et que ce prince, n'ayant avec lui que des soldats mécontens et des étrangers indisciplinés qui n'attendoient que l'occasion de fuir pour retourner dans leur patrie, couroit à une perte certaine. Dès que les Grecs eurent connoissance du contenu des dépêches de l'impératrice, et qu'ils crurent qu'une armée formidable les attendoit, ils perdirent l'envie de continuer leur route, et demandèrent à l'empereur de les conduire en Servie, le priant de remercier Irène de la bonté qu'elle avoit de leur donner des avis aussi salutaires. Quand Apocauque connut la vérité, quand il sut que l'empereur n'avoit avec lui que des troupes bien inférieures aux siennes,

it par le nombre, soit par la disposition des soldats, et 'il n'avoit rétrogadé que sur un faux avis d'Andronic léologue, il traita celui-ci avec beaucoup d'aigreur. uelques personnes accusèrent même le protostrator de rfidie, prétendant qu'il favorisoit Cantacuzène. Il fut ligé de se justifier. Apocauque repartit pour Constanople, portant dans cette capitale la nouvelle de la ite de l'empereur. Il y fut reçu comme le défenseur le libérateur de l'état, et l'on fit des réjouissances ibliques. Apprenant à son retour que Chumne le strapédarque avoit conseillé la paix, il le fit renfermer rec son fils. Dans l'ivresse de ses succès, il devint d'une rogance insupportable envers tout le monde, et se ontra bientôt ingrat envers ceux qui lui avoient rendu rvice, en soutenant ses impostures auprès de l'impéraice. Quand il crut n'avoir plus besoin d'eux, il les riva de leurs charges, pour les exciter à se plaindre et s punir ensuite. Constantin Asan et son fils ne furent oint à l'abri de son ingratitude. Il les fit garder à vue hez eux, et les punit ainsi de la faute qu'ils avoient ommise en prenant part à ses intrigues.

Pendant que Cantacuzène retournoit en Servie auprès u crâle, les habitans de Didymotique, qui comptoient ur ce prince, apprenant qu'il s'éloignoit d'eux, tomèrent presque dans le désespoir. Ils étoient près de se évolter. L'impératrice Irène ne perdit point courage. Elle les assemble et les exhorte à ne pas croire ainsi eurs affaires désespérées. Elle leur explique la démarche lu prince, qui devoit revenir avec des forces imposantes, u'il étoit allé chercher, leur faisant voir que, s'il avoit ontinué de s'approcher d'eux, il auroit évidemment été ictime du dévouement qu'il leur portoit. Elle réussit à es calmer. Le conseil, réuni d'après ses ordres, s'occupa de la situation des affaires et des moyens d'y renédier. On convint d'envoyer une ambassade au roi e Bulgarie, Alexandre, pour lui demander des secours,

en l'assurant que, lorsque l'empereur seroit de retour, il lui en témoigneroit sa reconnoissance; et que, s'il succomboit dans les combats, la ville se sépareroit de l'empire et seroit remise entre ses mains. Leur projet n'étoit pas cependant de la lui livrer : mais deux motifs les engageoient à faire cette proposition, dont ils ne sentoient pas le danger. Le premier, étoit l'espoir d'obtenir de ce prince par cet appât un prompt et puissant secours; le second, de faire croire aux assiégeans que, s'ils les réduisoient à l'extrémité, ils se donneroient aux Bulgares. Alexandre reçut avec joie cette proposition, et promit d'envoyer des troupes. Mais l'issue de cette négociation fut loin de répondre à l'attente des habitans de Didymotique. Par l'une des conditions offertes, le roi de Bulgarie étoit personnellement intéressé à la perte de Cantacuzène, puisqu'il devenoit par cet événement possesseur de cette ville. Il fit donc tout ce qui dépendoit de lui pour empêcher le retour de ce prince, et commença par envoyer vers le crâle de Servie et la princesse Hélène une ambassade chargée de les prier de retenir l'empereur en prison, ou, ce qui seroit plus dans ses intérêts, de le faire mourir. Cette demande étoit faite par un roi qui devoit avoir sur Etienne, son beau-frère, plus de crédit qu'Apocauque, et dont l'influence sur sa sœur ne pouvoit être douteuse. Mais Hélène avoit de la générosité; elle fit rejeter avec horreur par son mari une proposition qui tendoit à leur faire commettre une noire perfidie. Alexandre, en faisant cette démarche, envoyoit en même temps une armée assez nombreuse pour investir la ville, et, sous prétexte de la défendre, la serrer étroitement. La garnison jusqu'alors avoit fait des sorties dont le but étoit de se procurer des denrées et des provisions pour la nourriture des habitans. Elle se portoit même à d'assez grandes distances et revenoit toujours chargée de butin. Mais depuis l'arrivée des Bulgares, il n'étoit plus possible de

ortir sans tomber entre les mains de ces alliés, et sans en être entièrement dépouillés. Le premier détachement qui se hasarda à courir la campagne fut pris par ces prétendus amis, et perdit chevaux, armes et bagages. Les hommes qui en faisoient partie furent renvoyés tout nus. Les officiers bulgares répondirent par un démenti aux plaintes qu'on leur adressa, disant que les plaignans avoient été dépouillés, non par leurs soldats, mais par les partisans d'Apocauque, qui battoient la campagne. Pour les convaincre, on les mettroit dans le camp afin de reconnoître les spoliateurs, qu'on avoit eu soin de tenir à l'écart. Ce manége ayant recommencé, l'on ne sortit plus, et la ville fut réduite à la plus grande détresse. L'impératrice Irène, voyant qu'il valoit mieux avoir affaire à l'ennemi qu'à de tels alliés, les remercia de leurs services, en les priant de se retirer. Mais ils répondirent qu'ayant reçu de leur roi l'ordre de la secourir, ils ne pouvoient sans crime retourner chez eux. Cette réponse jeta les habitans dans la consternation. L'évêque essaya de leur rendre le courage en leur faisant d'abord un sermon sur ce qu'en doutant que Dieu vînt à leur secours, ils méritoient d'en être abandonnés: prenant ensuite le ton d'un prophète, et feignant une subite inspiration, il annonça que, ne connoissant point Cantacuzène, et craignant qu'il n'eût, dans le parti qu'il avoit pris de se faire proclamer empereur, moins consulté le bien de l'état que son ambition, il s'étoit mis en prières, suppliant le Très-haut avec ardeur pour en être éclairé; que l'esprit saint venoit de lui révéler que le prince régnoit par l'ordre de Dieu; qu'il rendroit la paix à l'empire, et, par un gouvernement sage, feroit le bonheur des Grecs. Il termina son discours par prédire que, dans sept jours, les Bulgares fuiroient dans le plus grand désordre, et qu'on les verroit s'écraser mutuellement; enfin que Didymotique seroit ainsi délivrée. Dans ce siècle, on ajoutoit foi à toutes les pré-

dictions, et dans leur situation les habitans av besoin de croire, pour retrouver l'espérance et le rage avec elle. Ils furent donc consolés, se résignèı mais attendirent en même temps l'époque annoncée une impatience extrême. Continuant son rôle de phète, l'évêque écrivit au grand-duc sur ce ton, lui d que Dieu lui avoit révélé que Cantacuzène seroit pereur; qu'il auroit la tutelle du jeune Paléologue lui, grand-duc, devoit se contenter d'être son s trop heureux de commander sous lui l'armée na que, s'il s'opposoit à cet ordre de Dieu, il auro châtiment épouvantable. Pour lui inspirer plus de fiance, il lui avouoit qu'ayant craint que Cantacuzè fût réellement un rebelle, il s'étoit prosterné aux des autels, conjurant le saint des saints de lui déco la vérité; qu'une voix s'étoit fait entendre, prono ces paroles : *Je veux, je commande et j'ordonne Jean Cantacuzène soit empereur.* Il ajoutoit que l nité ne lui dictoit point le langage qu'il lui te qu'il étoit loin de prétendre au don de prophétie cette faveur ne lui avoit été accordée qu'une fois ; seroit coupable de ne pas lui donner de salutaires a tissemens, de lui laisser une perfide espérance, ne point le désabuser de son erreur et de l'idée t peuse qu'il avoit de vaincre Cantacuzène. Apoca reçut la lettre, la lut, et n'y fit pas de réponse. I dace qu'il avoit étoit celle du crime. Elle ne le m point au-dessus de son siècle et n'excluoit point la reur qu'imprime la superstition. Dans le délai pre les Bulgares apprenant par leurs espions que les T leurs mortels ennemis, ceux dont ils craignoient le la fureur, venoient de débarquer à l'embouchu l'Ebre, s'enfuirent avec une si étrange précipita qu'ils s'écrasoient les uns les autres. Ils se déband et se cachèrent si bien, qu'on ignora ce qu'ils ét devenus.

. Amir, sultan d'Ionie, et souverain de Smyrne, dont
e père avoit été lié intimement avec Cantacuzène, qui
ui rendit d'importans services auprès d'Andronic, ap-
prenant l'état dans lequel étoit réduit ce prince, résolut
de venir à son secours. Il sut que la ville de Didymo-
tique, qui lui restoit fidèle et qui donnoit un asile à sa
femme, à ses enfans, à ses amis, étoit vivement pres-
sée par les ennemis de l'empereur, et près de tomber
en leur pouvoir. Sur la connoissance de ces faits, il com-
bine ses opérations, équipe une flotte de trois cent
quatre-vingt-dix bâtimens de transport, y fait monter
vingt-neuf mille hommes de troupes d'élite, et vient
aborder dans le voisinage de Didymotique. Il fit prévenir
de son arrivée l'impératrice Irène. Cette princesse en-
voya au-devant de lui la noblesse et la garnison, qu'elle
chargea d'offrir de sa part au sultan cent chevaux, tant
pour lui que pour ceux de sa suite. Elle le prioit de ne
pas trouver mauvais s'il n'y en avoit pas davantage : sa
position et le dénûment dans lequel elle se trouvoit
n'étoient que de trop bonnes excuses. Amir reçut avec
joie ces chevaux, et les fit donner aux plus âgés de ses
officiers. Il demanda avec inquiétude si son ami Canta-
cuzène vivoit toujours, et rendit des actions de grâces
au ciel de ce qu'il lui avoit inspiré le désir de venir à son
secours. Après avoir donné des éloges à ses soldats sur le
courage avec lequel ils avoient supporté les fatigues de
la traversée, il en choisit deux mille, et marcha à leur
tête vers Didymotique. Les envoyés d'Irène le prièrent
de monter à cheval; il les refusa, répondant que ses
compagnons d'armes méritoient autant que lui d'en
avoir; mais, puisqu'on n'en avoit point, il vouloit aller
à pied avec eux, et leur donner l'exemple. Il marche de
la sorte jusqu'à la ville. Il y reste quelque temps, pen-
dant que les habitans alloient de tous côtés chercher des
provisions. Il en fit apporter de son camp, et laissant
neuf mille hommes pour la garde de ses vaisseaux, il

partit avec les vingt mille autres pour aller trou l'empereur. Tous étoient à pied, à l'exception des c plus âgés. A son approche de la muraille qui défen Christopolis, ceux à qui la garde en étoit confié retirèrent; Amir la fit percer en plusieurs endroi campa son armée auprès de cette muraille.

L'arrivée d'un pareil secours sembloit devoir réta les affaires de Cantacuzène, mais il ne fut pas de loi durée, et s'il vint sans avoir été prévu, il disparu même. Les habitans de Phères conçurent beaucoup d quiétude en ayant une armée dans leur voisinage craignoient le pillage, et de plus, voyoient avec cha que la cause de l'empereur n'étoit rien moins que d pérée. Ils se consultèrent sur les mesures qu'ils avo à prendre. Ils imaginèrent un moyen qui leur réu ce fut de supposer une lettre de Cantacuzène, laquelle, remerciant Amir de la peine qu'il avoit p et des sacrifices qu'il venoit de faire pour le secouri le prioit de se retirer de peur de lui nuire, parce qu crâle le verroit avec humeur et jalousie; et, ne pou croire que l'empereur eût imploré son bras, il lui sau le plus mauvais gré de cette démarche. Amir, n'ayan cune défiance, crut que cette lettre étoit réellemen Cantacuzène. Il éprouva d'abord de l'incertitude, n chant s'il falloit se retirer ou continuer sa route. I dant qu'il hésitoit, deux cents soldats moururent de f et il apprit que trois cents matelots étoient morts su flotte; cet accident le détermina. Voulant partir délai, il écrivit à l'impératrice pour lui faire part d résolution qu'il avoit prise, et pour s'excuser de ce la rigueur de la saison l'empêchoit d'aller prendre c d'elle. Il mit à la voile pour retourner dans son p Obligés de braver le froid pour se procurer des viv les habitans de Didymotique sortirent un jour nombre d'environ quatre cents. Mais, dans leur ex sion, ils furent engourdis au point d'être forcés d

:ndre aux ennemis. Une partie alla dans une petite
île nommée Lititze, dont le gouverneur, dévoué secrète-
ment à Cantacuzène, les fit enfermer en leur donnant
s moyens de s'évader ; ce qui le fit accuser de trahison.
L'autre partie fut dispersée. Tous errèrent de côté et
autre. Quelques-uns trouvèrent l'hospitalité. Aucun
n mourut cependant, et il ne manqua personne ; mais
plupart rentrèrent presque nus.

Les sorties étoient fréquentes, et l'expérience que la An. 1343.
garnison et les habitans acquirent dans ce genre de
guerre les rendit redoutables. Fatiguées de ces excur-
sions, les villes de Thrace offrirent de se rendre à l'im-
pératrice ; mais cette princesse ne put suivre son in-
clination. En faisant la paix avec ces villes, celle de
Didymotique, qui, depuis long-temps, ne subsistoit
qu'aux dépens de ses voisins, auroit été réduite à la mi-
sère la plus complète, ne pouvant plus les piller, dans
la supposition où la paix seroit faite. Elle força donc
l'impératrice à rejeter ces offres ; ce qui la jeta dans le
plus grand embarras, combattue entre son penchant et
la nécessité. A cet embarras se joignoit l'inquiétude que
lui causoient le silence et l'éloignement de Cantacuzène.
Pour l'en tirer, Michel Tarchaniote, qui commandoit
la garnison, résolut d'aller trouver ce prince. Il partit,
obligé de s'écarter des routes pour ne pas tomber entre
les mains des ennemis, de traverser des lieux inhabités,
des montagnes ; il arrive enfin après mille détours sur
les terres du crâle, et trouve l'empereur, avec lequel il
s'entretient et se concerte. Ce prince n'étoit pas moins
inquiet que l'impératrice ; ne sachant quelle conduite
tenir avec le crâle, qui promettoit plus qu'il ne tenoit,
et dont le zèle s'affoiblissoit insensiblement ; avec les
Serviens, qui ne se soucioient plus de l'accompagner ;
avec les siens, parce qu'il n'avoit plus d'argent, ayant
dépensé tous ses biens pour cette campagne sans aucun
résultat. Il ignoroit quelle route prendre, ni même s'il

devoit rester, ayant de tous côtés des obstacles à battre. Tarchaniote retourna près de l'impératrice, sans doute il dissimula une partie de la situatio son mari.

Sur ces entrefaites, il reçut une consolation d'a plus inattendue, qu'elle lui fut donnée par un ho dont il ne pouvoit en espérer. Il se nommoit Ar et étoit né dans une classe obscure. Le crâle venoit choisir pour aller conférer avec les habitans de B dont il étoit particulièrement connu. Cette circons motivoit le choix d'Etienne. Cet homme vint tr l'empereur, lui rappela les services que lui avoit re son père, assura qu'il avoit hérité de ses sentimen fit observer qu'il ne falloit pas mépriser les petit comparant à la souris qui avoit rendu la liberté au il finit par lui offrir son entremise auprès des hab de Bérée, en lui confiant qu'il avoit cette missio crâle, mais qu'il étoit certain que cette ville préfé sa domination à celle des Serviens. Cantacuzèn demanda quels étoient ceux à qui il devoit écrire. pène lui nomma les principaux habitans. L'emp se rendit ensuite auprès du crâle, et le pria d'écri son nom, parce que tous ses envoyés avoient ju présent été tués ou maltraités. Etienne y consenti même autorisa Arpène à dire de sa part aux hab de Bérée qu'il lui étoit indifférent qu'ils reconn l'empereur ou lui. Arpène s'acquitta de sa commi avec intelligence et zèle. Il présente aux habitans semblés la lettre du crâle pour être lue en publ remit ensuite aux principaux celles qui leur étoient é en particulier. Depuis long-temps cette ville, me de la domination des Serviens, qu'elle ne pouvoit dans les circonstances, parce que par sa position e éloignement elle ne pouvoit être secourue ni pr des Grecs, désiroit de se soumettre à l'empereur tacuzène. Elle profita de l'ouverture faite par A

ır envoyer à ce prince trois députés pris dans les is ordres. Astrapère, qui représentoit la noblesse, fit part des dispositions de ses compatriotes. Déternés dès l'origine à le secourir, s'ils ne l'avoient pas t, c'étoit par la crainte de lui nuire dans l'esprit du île; mais ce prince n'apportant aucun obstacle à l'acmplissement de leurs vœux, ils le prioient d'arriver omptement. Cantacuzène, après avoir remercié ces putés, rendit compte au crâle de l'objet de leur mison. Ce prince, agréablement supris de ce que la ville Bérée ne suivoit pas l'exemple des autres et consenit à le recevoir, hâta lui-même cette affaire. Hélène, ont le zèle ne se démentoit pas pour l'empereur, lui nseilla d'abandonner le projet qu'il avoit de se rendre Didymotique, et d'aller plutôt à Bérée sans délai avec n corps d'Allemands qui, étant soudoyés par Etienne, tenoient toujours prêts à partir; au lieu que, pour s autres troupes, il falloit de l'argent et des préparafs. Cantacuzène suivit le conseil de la princesse. Après avoir remerciée ainsi que le crâle de leurs soins hospitaliers, il partit avec les Allemands et quelques Grecs ui lui étoient toujours fidèles, et se rendit à Bérée. es habitans lui ouvrirent leurs portes, le reconnurent our empereur, et lui promirent de le servir généreuement et sans paie. Cet exemple fut suivi par les villes le Platamon, située sur les bords de la mer, de Stanlose, et par les forteresses de Pétrée et de Sosco. En iyant réuni toutes les garnisons, il forma une armée ivec laquelle il étoit en état d'exécuter quelque entreprise. Il fit venir Jean l'Ange, son cousin, qui commandoit un corps de cavalerie thessalienne, et, marchant vers Thessalonique, il s'arrêta sur les bords du leuve Galyce, espérant que les amis qu'il avoit dans cette ville auroient assez d'influence pour lui en faire ouvrir les portes; mais il se trompa. Les partisans d'Apocauque étoient en plus grand nombre que les siens,

et plus puissant, parce qu'à l'imitation de leur chef, il savoient se faire craindre, trouvant tous les moyens bons pour arriver à leur but. Se doutant que Cantacuzène ne seroit pas venu si avant, à moins d'avoir quelque intelligence dans la ville, ils firent une surveillance rigoureuse, et l'empereur ne put exécuter son projet. Il resta campé dans le voisinage.

Dès que le crâle de Servie, inconstant et jaloux par caractère, vit que Bérée et d'autres villes s'étoient rendues à l'empereur, et que ce prince pourroit bientôt se passer de ses secours, il voulut les lui retirer pendant qu'il en avoit encore besoin. Il se repentoit de l'avoir laissé partir, et du bien qu'il lui avoit fait. Il se reprochoit la générosité de sa conduite, et calculoit tous les avantages qu'elle lui faisoit perdre. Mais, sans la princesse Hélène, il ne l'auroit pas tenue, et s'il ne s'étoit pas déshonoré par une perfidie, elle seule en étoit cause. N'étant plus maître de Cantacuzène, il ne pouvoit ni l'arrêter ni le livrer à ses ennemis; mais, voulant lui faire le plus de mal possible, il fit avertir Michel Monomaque, connétable et gouverneur de Thessalonique, du projet de l'empereur; et, lui recommandant d'être sur ses gardes, lui conseilla d'attaquer ce prince avant qu'il ne se fût fortifié. Pour affoiblir en même temps Cantacuzène, Etienne rappela les troupes qu'il avoit mises à sa disposition, et donna des ordres positifs pour que leur retour eût lieu sans délai. Mais les Allemands, au lieu d'obéir, se présentèrent à l'empereur et lui déclarèrent « que la coutume de leur pays étoit « d'assister généreusement ceux qui étoient dans l'op- « pression; qu'étant venus à son secours et commandés « par lui, ils ne pouvoient l'abandonner dans son « besoin sans trahison, crime le plus honteux, le plus « infâme, et pour lequel ils ont le plus d'aversion; c'est « pourquoi, loin de le quitter, comme il leur a été « commandé, ils ne prendront congé de lui que lorsqu'ils

sera rétabli dans ses états. » Ils le prièrent de les ramener à Bérée, et lui recommandèrent de se défier du crâle. Cantacuzène les loua de leur générosité, les remercia de leur zèle, et donna les ordres de départ. Le jour même il reçut des lettres de ses amis, qui lui mandoient de Thessalonique qu'Apocauque venoit d'y arriver avec une flotte de cent un vaisseaux, et qu'il attendoit un renfort de cavalerie de Constantinople, de Thrace et de Macédoine. N'ayant pas un moment à perdre, il conduisit ses troupes sur les bords du fleuve Axius, dans l'intention de le traverser. Comme ce fleuve servoit de limites aux possessions du crâle, il craignoit qu'en le voyant passer de l'autre côté, l'on ne reconnût qu'il étoit en mauvaise intelligence avec Etienne. Il y avoit dans le voisinage un corps de Serviens qui pouvoit concevoir des soupçons en voyant prendre cette marche; de manière que l'empereur se trouvoit dans la situation la plus critique. L'armée d'Apocauque étant beaucoup plus considérable que la sienne, il ne pouvoit l'attendre sans courir les plus grands risques, et se voyoit arrêté par un fleuve débordé qu'il étoit impossible de traverser dans le moment. Les Serviens, campés tout près, lui envoyèrent proposer leurs services contre l'armée de Thessalonique. Leur intention étoit, comme on le sut ensuite, de marcher avec lui, de voir commencer le combat, et de se ranger du côté du vainqueur contre le vaincu. Cantacuzène assembla les principaux officiers de son armée, et consulta principalement ses fils Michel et Mathieu [a], ainsi que l'Ange, qui se distinguoient tous

[a] L'un des deux, d'après le traité fait avec Etienne, auroit dû rester en otage auprès de ce prince. Mais Cantacuzène ne parle plus de cette condition, et ne dit point si elle fut exécutée. Du reste, une clause dont nous avons oublié de parler à l'article de ce traité rendoit la condition nulle. Cantacuzène, en accordant son fils, exigeoit qu'on le lui rendît à sa première réquisition. Il sembleroit étonnant que le crâle n'eût point réclamé l'otage, si la princesse Hélène n'expliquoit tout ce qu'Etienne a fait de bien et de généreux pendant le séjour de l'empereur à la cour de Servie.

les trois par leur prudence. On fut d'avis de s'exposer au moindre danger, qui étoit le passage du fleuve. On s'y prépara. Dans la nuit, un paysan d'un village nommé Gaurolée se présenta pour parler à l'empereur, ayant, disoit-il, à lui communiquer une affaire importante. C'étoit pour l'avertir qu'un corps de Serviens, commandé par Bozice, arrivoit, d'après les ordres du crâle, pour s'opposer au passage, tailler en pièces les premiers qui traverseroient l'Axius, et donner ainsi à l'armée de Thessalonique le temps d'arriver. Le paysan ajouta qu'il connoissoit un endroit où le fleuve étoit guéable sans aucun danger, et s'offrit pour y conduire l'armée. On accepta. Le passage eut lieu sans accident. Les Serviens, qui attendoient sur un autre point, voyant au lever du soleil l'armée traversant le fleuve en ordre et sans risque, ne purent lancer que quelques traits inutiles. Ils se dissipèrent dès que l'empereur fut de l'autre côté. Ce prince défendit à ses soldats de les poursuivre, afin de ne donner au crâle aucun sujet de plainte. Il récompensa généreusement le paysan qui lui avoit rendu un service d'une aussi haute importance, et rentra dans Bérée sans aucun obstacle. Le même jour, et quelques heures après le passage, les troupes d'Apocauque arrivèrent sur l'autre bord, et, fort contrariées de ne plus y trouver Cantacuzène, retournèrent sur leurs pas. Moins politique qu'esclave de ses engagemens, ce prince, après avoir fait des distributions d'argent aux Allemands pour reconnoître leurs services, les renvoya au crâle, en les chargeant d'une lettre pour ce prince, dans laquelle il se plaignoit de ceux qui avoient voulu l'empêcher de passer le fleuve, contre la foi des traités. Etienne, qui ne s'étoit point encore ouvertement déclaré, chercha les moyens de l'apaiser, et dans ce but lui envoya les deux capitaines commandant les troupes qui avoient tenté d'inquiéter son passage, afin qu'il les punît. Cantacuzène leur fit des reproches, leur pardonna, et leur fit même des présens.

Apocauque, voyant Cantacuzène en sûreté dans Bérée, employa, pour lui nuire, les armes dont il savoit habilement se servir; c'est-à-dire la ruse et la perfidie. Il entama une double négociation, dont l'une avoit un objet opposé à l'autre. Par la première, il vouloit la guerre, et demandoit la paix par la seconde. Le même jour il envoie deux ambassadeurs au crâle pour l'exciter à prendre les armes contre Cantacuzène, et députe vers celui-ci un nommé Synadène, chargé d'une lettre dans laquelle il protestoit avec serment de ses dispositions amicales, jurant que c'étoit malgré lui qu'il lui faisoit la guerre, et le priant de lui faire part de ses résolutions. Indigné de ce conflit d'impudence et de fausseté, Cantacuzène lui répondit une lettre remarquable par son énergie et sa dignité. « Il est passé le temps où, dupe de ses sermens, il croyoit à la sincérité de ses protestations; y croire de nouveau, seroit de sa part une preuve de stupidité. Mêlant au mépris une ironie sanglante, il le compare aux plus fameux capitaines de l'antiquité, et le met au-dessus des Pompée et des Sylla, parce que jusqu'à présent il a toujours été invincible, tandis que ces guerriers ont été quelquefois battus. Voulant lui donner encore une preuve d'amitié, il lui montre qu'il n'a rien de mieux à faire que la paix, puisqu'il ne peut tirer aucun résultat de la guerre. « Des trois partis que vous pouvez choisir (lui dit-il avec dédain), aucun ne peut vous être utile. Il vous faut ou retourner à Constantinople, ou demeurer à Thessalonique, ou me venir combattre. Est-il rien de si honteux que de faire tant de dépenses pour lever des armées nombreuses sans oser en venir aux mains avec son ennemi! Ne vous appliquera-t-on pas ce que disoit cet Athénien, *qu'une armée de cerfs commandée par un lion étoit plus formidable qu'une armée de lions commandée par un cerf?* Vous vous couvrirez donc d'opprobre en retournant encore à Constantinople. Que pouvez-

« vous espérer en restant à Thessalonique? Il vous
« des sommes immenses pour entretenir une a
« navale ; ressource ingénieuse et nouvelle dans
« guerre dont le théâtre est dans l'intérieur de l'em
« et comme vous avez épuisé les trésors, vous ne
« verez pas l'argent nécessaire pour prolonger l'exis
« de cette inutile ressource. Mais il vous faudr
« trésors pour séduire le crâle, comme je suppos
« vous en avez le projet ; car il ne se contentera p
« villes que vous lui offrirez, par la facilité que
« auriez de les reprendre et le peu de confiance q
« dans vos paroles. S'il vous reste un peu de juger
« vous ne demeurerez point à Thessalonique.
« n'aurez donc à prendre qu'un parti, c'est de me
« bataille, et Dieu m'en est témoin, vous ne p
« jamais rien faire qui me soit plus agréable.
« dans les environs de Bérée, et je m'engage à
« attaquer dans les trois jours. Si j'y manque, j'a
« sur moi ce que j'ai le plus en horreur, la hont
« confusion. Mais au moins, venez en personne,
« voyez pas vos lieutenans; commandez vos troupe
« même ; ne demeurez pas en sûreté sur vos vais
« et cessez de ressembler à ceux qui donnent les j
« peuple, et dirigent, sans y prendre part, les co
« sanglans des gladiateurs..... Tout vous est d
« maintenant, au lieu que tout m'est aisé. Si vou
« à Constantinople, je vous y suivrai : si vous r
« Thessalonique, mes troupes demeureront dans
« cantonnemens, elles y sont fort bien. Si vous
« vous battre, ce que je souhaite ardemment,
« prêt ; mais soyez à la tête de votre armée. Vous
« demandé ce que j'avois envie de faire, et je
« réponds en vous indiquant ce que vous deve
« vous-même. »

Furieux de cette réponse, Apocauque asseml
conseil de guerre pour délibérer sur les moyens

'enger. Il rendit compte de la démarche qu'il avoit faite t du résultat. La plupart de ceux qui composoient ce :onseil dirent franchement que, s'étant entretenus enemble de la situation des choses, ils avoient remarqué es difficultés dont parloit Cantacuzène ; c'est-à-dire :elles de trouver des fonds pour entretenir l'armée. Monomaque, grand-connétable, qu'une longue expé'ience, des talens et des vertus avoient rendu cher au lernier empereur, prit la parole et fit entendre le lan;age de la vérité. Déclarant que c'étoit à ses yeux une âcheté que de la trahir, il annonça qu'il alloit la dire, juoiqu'il n'ignorât point que d'illustres personnages 'étoient perdus par leur sincérité. Rappelant la conduite le Cantacuzène depuis le commencement de la guerre, l le présenta d'abord à la tête d'une armée si puissante, ju'on n'osa l'attaquer, ensuite abandonné par les siens levant Gynaïcocastre, conservant un courage que tout utre auroit perdu, et luttant avec constance contre la nauvaise fortune ; se retirant en bon ordre chez les Seriens ; s'y conduisant de manière à se faire considérer, ion comme un étranger, comme un suppliant, mais omme un prince digne de monter sur le trône; en mposant tellement par ses vertus, qu'on a refusé les ropositions les plus séduisantes, les plus avantageuses aites pour obtenir qu'on le livrât, et que même on les refusées avec indignation ; se conciliant si bien l'estime t l'amour du soldat, qu'on en voit beaucoup dans 'armée ennemie qui lui sont tous dévoués. Que faire lans un tel état de choses ? Si l'armée du grand-duc se etire, toutes les provinces se soumettent à Cantacuzène, u, ce qui seroit plus nuisible pour l'empire, au crâle le Servie. Pendant qu'on voit encore entre les deux artis un certain équilibre, il faut faire la paix, elle st facile. Plus tard cet équilibre sera rompu aux dépens e l'armée impériale, et la puissance de Cantacuzène era considérablement augmentée. Monomaque finit

par dire au grand-duc que, si l'impératrice, le patriarc et le conseil lui avoient donné un pouvoir absolu, il ét de son devoir d'entrer en négociations pour termi la guerre, parce qu'il ne pouvoit rien faire de plus ut à l'état. Si ce pouvoir n'existoit pas, si le grand-d craignoit de déplaire, le grand-connétable le prie de donner un vaisseau pour aller à Constantinople propo son avis, promettant de revenir dans le plus court dé Cette opinion réunit tous les suffrages. Apocauqu dissimulant son dépit, évitant de répondre et de don des éclaircissemens sur la nature des pouvoirs don étoit revêtu, prenant de l'empire sur lui-même, pa que Monomaque en avoit sur toute l'assemblée, n'o point se livrer, suivant sa coutume, à la colère contint assez pour ne faire que quelques gestes qui pr voient seulement qu'il ne partageoit pas l'opinion nérale, et se contenta de dire, en levant la séan *Quelle paix peut-on faire avec Cantacuzène?*

Voyant l'inutilité de ses démarches, Apocauque tous ses soins à détacher le crâle de Cantacuzène. Il voya tant d'ambassades à ce prince, lui fit tant de pré et de promesses, qu'il parvint à le déterminer. Eti ne déclara pas d'abord la guerre à son allié : soit suivît les conseils du grand-duc, soit que ce fût son caractère, il vouloit commencer par lui faire guerre souterraine. Il envoie demander aux habita Bérée les enfans des principales familles, afin d'a un gage certain de leur fidélité envers l'empereur. C' pour les indisposer contre ce prince, parce qu'à sujet ils seroient privés de ce qu'ils avoient de cher ; et pour les engager ensuite à le lui livre échange des otages qu'ils auroient envoyés. Cantacu le remercia de cette marque d'intérêt, et lui fit qu'on n'avoit pas besoin d'une pareille précaution s'assurer de la fidélité des habitans de Bérée. Al crâle eut recours à un autre moyen : ce fut, pour at

tacuzène à sa cour, de le prier de venir l'aider de
:onseils, donnant pour prétexte la situation critique
s laquelle il se trouvoit vis-à-vis des Hongrois, dont
›uissance lui causoit de justes alarmes. Il lui falloit
guerrier qui réunît la prudence à la valeur, et la
:sse à l'activité; en un mot, Cantacuzène. Le piége
oit pas très-adroit, mais peut-être l'empereur y
it-il tombé, puisqu'il a la bonne foi de dire que ses
s l'avertirent de se défier «. Il répondit qu'il lui étoit
›ossible de sortir de Bérée au moment où cette ville
t menacée par ses ennemis; et, pour ôter au crâle,
t prétexte de rupture, et lui faire voir en même temps
ıbien grande étoit sa confiance, il lui envoya Manuel,
›lus jeune de ses fils, et l'Ange son cousin. La preuve
.t sans réplique, mais l'imprudence pouvoit être
rême, parce que le crâle manquoit de délicatesse et
ıvoit retenir et vendre fort cher des otages aussi pré-
ɹx. Il n'en fit rien cependant, et Cantacuzène parle
retour comme de l'envoi, sans faire aucune réflexion.
avoit chargé ces jeunes princes de savoir d'Etienne
sujets sur lesquels il désiroit d'avoir ses avis. Le
le, n'ayant rien à leur dire, les entretint de choses
lifférentes, et les renvoya. Bientôt après il leva le
sque, et fit déclarer que, voulant assister l'impé-
rice Anne et Jean Paléologue de tout son pouvoir,
'ompoit les traités et les sermens faits avec Canta-
:ène. Celui-ci rendit grâces à Dieu de ce que le
le n'avoit pas eu cette envie pendant qu'il étoit en sa
issance.

\pocauque, de son côté, qui ne vouloit point se me-
er avec l'empereur, tâchoit de détacher de sa cause
habitans de Berée. Il leur manda secrètement qu'il
oit, à n'en pouvoir douter, que ce n'étoit point par
lination pour cet ennemi de l'état qu'ils suivoient
ı parti, mais par la nécessité de se garantir de l'at-

« Hist. de Cantacuzène, liv. 3, chap. 61.

taque des Serviens; qu'il les avertissoit que le venoit non-seulement de l'abandonner, mais (déclarer la guerre; qu'en continuant de tenir pou tacuzène, ils s'exposeroient à toute la fureur d'Eti qu'ils auroient à supporter tous les fléaux de la g au lieu qu'en livrant le rebelle à l'impératrice, seroient récompensés, et recevroient de la co faveurs et des priviléges; enfin que, s'ils refusoie réuniroit ses troupes à celles du crâle, et les puni leur conduite. Les plus épouvantables menaces t noient cette lettre. Après l'avoir montrée à Ca zène, ceux à qui elle étoit adressée répondirent rejetoient sa proposition comme si elle étoit in par le démon; que tout ce qu'il écrivoit n'étoit q suite de mensonges; qu'ils étoient résolus d'user d leur pouvoir pour retenir l'empereur au milieu que, s'ils prenoit les armes, ils le suivroient ave et combattroient avec ardeur sous ses drapeaux; l'intérêt de sa cause l'obligeoit à les quitter, il e teroit leurs cœurs avec lui; qu'en quelque endro fût ce prince, ils se montreroient toujours dignes estime et de ses bonnes grâces; enfin qu'ils se rioi ses paroles menaçantes, l'invitant à songer aux su que lui réservoit la justice divine, qu'il ne ces braver par l'impudence de sa conduite. Voy moyen sans résultat, Apocauque eut recours à u digne de lui : ce fut l'assassinat. Il y avoit dans l sons un homme nommé Allusien, à qui l'exercic chasse avoit donné une adresse merveilleuse pou de l'arc. Le grand-duc lui offrit la liberté et des considérables, s'il vouloit lancer à Cantacuzène ur traits empoisonnés dont il avoit l'habitude de se contre les bêtes fauves. Il lui fit voir combien ce treprise étoit aisée, parce que l'empereur, tous l se dépouillant de ses habits pour se délasser de la c du jour, se promenoit et prenoit le frais sur une te

llusien n'ignoroit pas cette circonstance; il étoit ›ranlé. Pour achever de le déterminer, Apocauque lui romit avec serment de faire la fortune de toute sa ımille. Il cède, et part pour Bérée. Il rôde autour de la rrasse, et voit le prince qui s'entretenoit avec quelques-ns de ses amis. Il se pose sur une muraille, ajuste et ande son arc; mais la flèche lui échappe des mains, et ›mbe dans l'intérieur de la ville. Il fut obligé d'attendre ue l'empereur rentrât, parce qu'il en auroit été vu, s'il toit allé ramasser la flèche. Il retourna chez lui dans intention de revenir le lendemain. Le soir il va re-rendre son poste, et le trait lui échappe encore une ›is de la main. Le surlendemain, observant avec plus 'attention ses mouvemens, il prend la flèche et l'ajuste 'une main plus sûre; mais, soit que l'émotion qu'il evoit éprouver influât sur son action, soit que la corde e l'arc, quoique neuve, ne valût rien, elle se rompit au remier effort, et le trait resta entre ses doigts. Croyant oir dans cet événement l'intervention de la Provi-ence, et ne doutant point qu'elle ne prît un soin par-iculier de Cantacuzène, Allusien court à l'instant nême se jeter aux pieds de ce prince, y dépose son rc et ses flèches, et lui fait l'aveu de son crime. L'em-ereur lui pardonna.

Apocauque, voyant qu'aucune de ses tentatives ne ui réussissoit, vouloit retourner à Constantinople; nais il n'osoit s'y montrer sans avoir remporté quelque ıvantage sur son ennemi. Il convoque un nouveau onseil. Monomaque ne pouvant douter de son aversion ›our tout ce qui tendroit à la paix, proposa de négo-ier auprès des amis de Cantacuzène, de tâcher de les orrompre, et si l'on n'avoit ni le temps ni l'argent iécessaires pour y parvenir, de livrer une bataille qui erminât la guerre, ajoutant que l'empereur avoit dé-laré hautement qu'il ne la refuseroit pas quand même l seroit certain d'y mourir. Cet avis fut unanimement

adopté. Les moyens de corruption plaisoient plr
grand-duc, parce qu'ils étoient dans son carac
mais ils exigeoient des sacrifices qu'il ne se soucioit
de faire. Il trouvoit qu'il étoit dangereux de comb
incommode de rester à Thessalonique, et honte
retourner à Constantinople sans avoir rien entr
Monomaque, devinant sa pensée, lui demand
vouloit commander l'armée à sa place, ou lui pern
de la conduire à Bérée, promettant de ne point
approcher de la ville, de ne pas descendre de ch
et faisant voir que de cette manière on acquerr
gloire d'avoir attaqué l'ennemi sans s'exposer a
sard du combat. Apocauque approuva ce dernier m
qui le tiroit d'embarras. Monomaque partit sans
conduisit ses troupes devant Bérée, en ayant sc
les y tenir hors de la portée du trait. Les Turcs
avoit avec lui se débandèrent pour piller les env
de la ville. Ils firent beaucoup de dégâts, tuère
prirent du monde, brûlèrent des maisons, enle
des bestiaux, et n'omirent aucun acte d'hostilité.
pereur fit faire à Monomaque des reproches de ce
lieu d'employer les Grecs à le combattre, il laiss
étrangers ruiner la province; il l'invitoit en
temps à désigner le jour du combat. Monomaq
pondit qu'ils pouvoient faire tous les deux, chac
son côté, ce qu'ils croiroient être dans leurs intér
ne parla point du jour qu'il avoit choisi pour
bataille. Il resta jusqu'à midi vis-à-vis de la ville;
retirant ensuite, il attendit le retour des Turc
auxiliaires prirent d'assaut le fort Pydna, dont l
nison étoit du parti de Cantacuzène. Ils rame
avec eux Théodore Pépagomène, l'un des comma
de ce fort, et le remirent au grand-duc. Celui-ci,
l'avoir fait fustiger, commanda qu'on le tînt ex
l'ardeur brûlante du soleil, et défendit de lui d
aucun rafraîchissement, à moins qu'il ne renon

rti de Cantacuzène, et ne vomît des imprécations
ntre ce prince. Mais Théodore aima mieux mourir
ie de consentir à cette bassesse. Effrayés de cette
uauté, les habitans de Platamon se soumirent au
and-duc. Monomaque lui rendit compte de son expé-
tion; et quoiqu'il n'en eût pas fait partie, car, malgré
sécurité que devoit lui donner ce plan, il étoit pru-
emment resté à Thessalonique, il retourna dans la
pitale pour s'y vanter de cet exploit.

Cantacuzène désiroit de faire avertir son allié le
ltan de Lydie du besoin qu'il avoit de son secours;
ais les côtes étoient étroitement gardées par les vais-
aux d'Apocauque. Pour tromper la vigilance des agens
e celui-ci, l'empereur fit venir un homme sûr, nom-
é Prince, pour l'envoyer auprès d'Amir. Il lui com-
anda de faire construire une barque dans une maison
rticulière. Quand cette barque fut achevée, on la
ansporta pendant la nuit loin de l'endroit de la côte
rdée par les ennemis; on y mit des voiles, et Prince,
peu de jours, aborda, par un vent favorable, à
myrne. Dès qu'Amir eut reçu la lettre de Cantacu-
ne, il secoua la poussière qu'il avoit sur sa tête, et
mercia Dieu de ce qu'il lui avoit conservé son ami. Il
croyoit mort en Servie, d'après un faux bruit de l'in-
ntion d'Apocauque. Il fit aussitôt équiper une flotte
e près de deux cents vaisseaux. Le grand-duc, instruit
e ces préparatifs, envoya vers Amir des ambassadeurs
argés de présens et de promesses d'argent, s'il vouloit
e point assister Cantacuzène. Amir répondit avec
anchise, et déclara que rien ne l'empêcheroit de voler
u secours de son allié. Il refusa les présens, parce que,
isoit-il, ce seroit une bassesse de les accepter comme
mi, et de faire ensuite la guerre comme ennemi.
yant pressé les préparatifs, et mis sur ses vaisseaux
es provisions et de l'argent, comme si l'expédition
evoit être d'une longue durée, il partit de Smyrne

pour Eubée, où des vents contraires l'obligèren s'arrêter. Pendant son séjour dans cette île un vai de Ptelée ayant été pris par les siens et conduit da port, il s'informa de Cantacuzène, et demanda passagers s'ils en savoient des nouvelles; ils répond que le grand-duc étoit parti avec une armée con rable pour assiéger Bérée. Amir, imaginant qu deux ennemis étoient aux prises, éprouvoit un violent du retard qui l'empêchoit d'arriver au se de son ami. Dans son impatience il rassemble les cipaux de son armée pour les consulter sur ce qu'il à faire; il leur rappelle le but de son expédition, prépare au grand sacrifice qu'il veut exiger d'eux les considérations les plus propres à leur en donn courage. « Celui qui n'entreprend, leur dit-il, qu « choses aisées, ne fera jamais rien de grand ni d « néreux, s'il se laisse vaincre par le moindre obs « Notre dessein est de secourir Cantacuzène; « prouvons, vous et moi, que les fatigues et les ha « que nous bravons pour sa cause nous sont plus agré « que le repos et la paix. Je n'ai pris les armes ni « m'enrichir ni pour acquérir de la gloire, mais « le défendre et le venger. Je le chéris au point q « mort me feroit désirer la mienne. S'il succ « pendant notre absence, rien ne pourra calmer l « de ma douleur : s'il est victorieux, nous ne pa « rons point sa gloire. Ce seroit une folie que de « contre les vents et les tempêtes. Je n'ai garde de « proposer une entreprise aussi vaine que périll « mais il en est une autre qui nous fera plus d'hon « Brûlons nos vaisseaux, allons en Macédoine « terre, puisque les vents se refusent à nos vœux. « vous conseille rien que je ne veuille faire avec « Je vous donnerai l'exemple; le premier, je m « le feu moi-même à mon vaisseau. Ceux qui n'os « me suivre auront des bâtimens à leur disposition

tourner dans leur patrie. » On ne fit point d'objec-
s à cet avis, que même on eut l'air d'approuver. Il
eut cependant que soixante capitaines et leurs sol-
qui voulurent courir avec lui les hasards du voyage.
autres promirent de se rendre en Macédoine pour
rejoindre dès que les vents le permettroient. Cette
olution prise, la flotte passe d'Eubée au rivage de
ride, et là le sultan avec ses soixante officiers firent
r de leurs vaisseaux les armes et provisions néces-
res. Mais au point du jour le vent ayant changé, on
nit les choses comme elles étoient; on appareilla, et
le lendemain on débarqua près de Thessalonique,
s un lieu nommé Clopar, où le brave Amir espéroit
uver Apocauque, et le battre. Ce ne fut pas sans une
rême contrariété qu'il apprit que cet homme étoit
arti pour Constantinople.

A cette nouvelle les Turcs pillèrent les environs de essalonique. Amir choisit cinquante de ses meilleurs sseaux, y mit des troupes, et les fit partir pour ydna, d'où ils pouvoient aller à Bérée sans aucun stacle, et se réunir à l'empereur. Cantacuzène, qui vouloit point rendre le mal pour le mal, fit avertir villes de la domination du crâle de Servie de l'arrivée Turcs, afin qu'elles se tinssent sur leurs gardes. Il ivit au prince Etienne pour l'informer des mesures 'il prenoit dans ses intérêts, parce que, quoiqu'il eût mpu les traités d'alliance contractés entre eux, il oublieroit jamais les services qu'il lui avoit rendus; le prévenoit qu'il recommandoit à ses alliés de passer r ses terres comme sur celles d'un ami, de n'y faire cun dégât; mais il le prioit de prendre de son côté s précautions, parce qu'on n'étoit pas toujours maître ses propres troupes. Après avoir employé environ inze jours à toutes ces dispositions, il confia le commandement de Bérée à Manuel, le second de ses enfans, rtit de cette ville avec la fleur de ses troupes et l'ar- AN. 1344.

mée des Turcs qui étoit venue le trouver, et se mett campagne, s'avança du côté de Thessaloniqu qu'Amir sut que l'empereur s'approchoit, il m cheval avec les principaux de son armée pour all devant de lui. Aussitôt qu'il l'aperçut, il descendit prosternant pour le saluer, s'avança à pied. Ca zène l'envoya prier de remonter à cheval; ce q fit qu'après beaucoup de difficultés. Ils se retirère leurs tentes et demeurèrent pendant sept jours a virons de Thessalonique. Amir députa vers les h de cette ville pour les inviter à reconnoître l'em offrant de leur rendre leurs prisonniers. Pour ne aucun doute sur la ferme résolution qu'ils avoier de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, ils dirent en commettant d'horribles cruautés. Ils un Paléologue, soupçonné d'être partisan de Ca zène, le traînèrent dans la place publique, l'y crèrent, coupèrent sa tête, qu'ils promenèrent d rues, déchirèrent son corps, dont ils attachèrent l ties aux portes de la ville. Se saisissant ensuit citoyen nommé Gabalas, ils le mutilèrent et le t Ils coupèrent à d'autres le nez et les oreilles, et le sèrent de la ville, afin que l'empereur ne co aucun espoir de les réduire. Frappé d'horreur, cuzène ne voulut point rester. Ayant de l'aversio les mesures sévères, au lieu de tirer une trop ju geance de pareils forcenés, il déclare à son alli vent s'éloigner sans délai de cette ville. Amir bl non sans raison, un tel excès de bonté, qui pouvoi les suites les plus fâcheuses. Puisque les cruautés un moyen d'empêcher l'empereur de poursui siége, il étoit possible que les ennemis de ce crussent n'avoir rien de mieux à faire qu'à l'exemple de Thessalonique, dès qu'on le laiss puni. Cantacuzène, persistant dans son projet les représentations de son ami, renvoya son

ange, son cousin, dans leurs gouvernemens, avec les oupes qu'ils en avoient amenées; donna des chevaux à ux cents des principaux Turcs; choisit six mille fanssins des plus braves et des plus aguerris; partit pour Thrace avec Amir, et donna l'ordre au reste de l'aréе d'aller par mer l'attendre à Périthémion, dont il uloit faire le siége. Les villes des environs se soumirent ns attendre qu'on leur fît des sommations. Les Abdétes livrèrent, pieds et poings liés, leur gouverneur. 'étoit Gudale, échanson de l'impératrice, qu'Apouque leur avoit donné pour le récompenser de son évouement et de la haine qu'il portoit à Cantacuzène. elui-ci le fit mettre en liberté, et même lui donna des résens : ensuite il nomma un autre gouverneur.

L'empereur, qui ne voyoit pas sans un extrême charin son pays désolé par la guerre civile, crut devoir ire encore une tentative pour la faire cesser. L'arrivée 'Amir rétablissoit ses affaires, augmentoit ses moyens, t ne permettoit pas de supposer qu'une telle démarche ût pour motif la foiblesse ou la crainte. Il choisit acques Brulas, officier de sa maison, qu'Amir fit acompagner par Salatine, qu'il chargeoit de dépêches pariculières pour concourir au même but que son allié. Cantacuzène répétoit dans les siennes les mêmes proestations relativement aux accusations calomnieuses dont il étoit l'objet; peignoit la désolation des provinces; oujuroit Anne de revenir de son erreur, et se justifioit l'avoir accepté le secours des Turcs, par l'exemple d'Apoauque, qui, le premier, avoit appelé ces barbares. Le sultan exposoit à l'impératrice que, depuis long-temps, il étoit lié de l'amitié la plus étroite avec Cantacuzène; que c'étoit à sa considération qu'il avoit autrefois secouru l'empereur Andronic contre les Phocéens et les Albanois; que, par suite de ce même sentiment, il s'étoit interdit toute excursion sur les terres de l'empire; que cette conduite et ces égards n'étoient dus qu'à l'amitié

qu'il avoit alors pour Cantacuzène. Changeant ensui de ton en continuant de parler de ce prince, il dis qu'il n'osoit plus se dire son ami, et qu'il n'avoit p cette présomption depuis qu'il étoit parvenu à l'empir mais qu'il mettoit sa gloire à être son serviteur; qu' cette qualité, au lieu de lui envoyer des secours, il ét venu les lui amener en personne, prévenant même demande qu'il auroit pu lui faire à ce sujet. Amir te minoit sa lettre par d'instantes prières à l'impératri pour qu'elle fît la paix, afin de garantir des horreurs d la guerre, les provinces où ce fléau n'avoit point enco pénétré, et d'en réparer les ravages dans les autres.

Malgré l'expérience et le triste sort de tous les amba sadeurs de. Cantacuzène, Brulas eut assez de dévoue ment pour se charger d'une mission aussi dangereuse mais il ne tarda pas à s'en repentir. Il remit ses dép ches. Le barbare Apocauque le fit prendre; et, apr avoir ordonné qu'on le rasât, ce qui étoit une marqu d'infamie, qu'on lui coupât le nez, et qu'on lui cass les jambes, il le fit traîner dans cet état sur les place publiques, et jeter en prison. Quant à Salatine, l'am bassadeur d'Amir, le grand-duc le combla d'égards e de présens, et lui remit une lettre pour son maître. Il disoit au sultan, dans cette lettre, qu'il faisoit une action indigne de lui en assistant un rebelle; qu'on ne se serviroit jamais de ce rebelle ni pour commander avec les enfans d'Andronic, ni pour obéir avec les sujets de l'empire; qu'on n'en vouloit pas même dans les emplois les plus vils et les plus abjects, tels que ceux de palefrenier ou de marmiton; qu'on étoit résolu de le poursuivre jusqu'à sa mort, et que toute idée de se réconcilier avec un pareil homme étoit un crime d'état. C'étoit en effet pour rendre cette réconciliation impossible qu'Apocauque se portoit à de tels excès, parce que, la craignant comme le plus cruel malheur qui pût lui arriver, il vouloit augmenter d'un côté les torts de l'im-

ratrice, et de l'autre allumer dans le cœur de Canta-
cuzène une colère implacable. Amir porta sa lettre à
l'empereur sans l'ouvrir. Le prince lui en fit des repro-
ches, lui demandant s'il croyoit qu'il eût la moindre
défiance. « Ce n'est point ce motif, lui répondit le sultan,
mais parce que je sais qu'on vous noircit de mille ca-
lomnies à Constantinople : je pense qu'Apocauque me
tient un langage injurieux sur vous ; et, dans cette suppo-
sition, j'ai voulu que sa lettre ne fût connue que de vous
et de moi, afin de la détruire, si ma crainte est fondée,
ou d'en faire usage, si je me trompe. » Cantacuzène, sen-
sible à ce procédé, remercia son ami, et vit bientôt que
ses soupçons n'avoient que trop de fondement.

Quand il fut certain que ses ennemis étoient résolus
de ne jamais faire la paix, il continua la guerre avec
moins de scrupule. Ses négociations ne l'empêchoient
pas de poursuivre le siége de Périthéorion. Pendant
qu'on préparoit les échelles et les autres machines né-
cessaires pour l'assaut, les habitans des forts de Sainte-
Paix et de Pobisda vinrent faire leurs soumissions et
lui demander des gouverneurs. Tous les gens de la cam-
pagne se soumirent pareillement. Voulant se servir
d'eux, il leur donna pour chef Momitzile, auquel il
pensa qu'ils obéiroient sans répugnance, parce qu'il
étoit connu par sa hardiesse dans les combats et son
adresse dans les incursions. Bulgare de nation, il s'étoit
vu forcé de sortir de son pays à cause de ses brigan-
dages. S'étant réfugié chez les Grecs, il avoit été em-
ployé par l'empereur Andronic. Comme il n'avoit point
d'autre occupation que de piller, il commettoit beau-
coup de dégâts en Bulgarie, dont il connoissoit tous
les détours. Ceux qui demeuroient sur les frontières
achetèrent la paix pour être à l'abri de ses insultes ; mais
il ne put rester long-temps tranquille, et recommença
le même train de vie. Quand, devenu suspect aux Grecs,
odieux aux Bulgares, il vit qu'il ne pouvoit éviter d'être

roi de Bulgarie. On s'adressa donc à ce prince ; ma se vendit cher. Il exigea d'abord les neuf villes d province de Rhodope : c'étoient Zépène, Croëtzime, ristize, Sainte - Justine, Philippopole, Sténimaq Aëte, Béadne et Cotzine. Chacune de ces places a autrefois quinze cents hommes de garnison, qui se t voient, à cause de la guerre, réduits à mille. E furent cédées avec d'autant plus de facilité au roi Bulgarie, qu'on ne lui donnoit sur plusieurs q droit sans possession, puisque l'empereur s'en étoit paré, et qu'on aimoit mieux les voir entre les m d'Alexandre que dans celles de Cantacuzène. A avoir accordé ces places et fait remettre à ce roi c qui reconnoissoient encore l'autorité du grand-duc réclama le secours promis et sans lequel la cession n pas eu lieu. Mais Alexandre répondit que, dans sa vention, il ne s'étoit engagé qu'à combattre Cant zène, et non les Turcs qui désoloient la Thrace qu'il ne prendroit les armes et ne se mettroit en ma que lorsqu'on les auroit chassés de cette provinc étoit plus difficile d'exécuter cette nouvelle condi que la première. Cependant on chercha les moyens venir à bout. Apocauque, qui ne connoissoit que de la séduction, et qui calculoit assez heureusen sur la corruption des hommes, commença par fair sultan les offres les plus avantageuses; mais elles fu rejetées avec mépris par Amir. Cette tentative é inutile, on eut recours à l'artifice.

Cantacuzène avoit chargé un Grec nommé Mauror de distribuer chaque jour tout ce qui étoit nécessaire l'entretien de la maison du sultan, ainsi que des T que ce prince avoit avec lui. Comme cette charge me celui qui l'exerçoit dans des rapports journaliers ces alliés, elle lui donnoit nécessairement sur eux grande influence, et l'empereur ne devoit la cor qu'à une personne d'une fidélité éprouvée. Apocauqu

sons ces calculs, et des offres à Mauromate, qui ne résista point à la séduction. La langue turque lui étoit familière, et dans l'exercice de ses fonctions il en faisoit habituellement usage. Il conseilla donc aux commandans de ne pas se fatiguer plus long-temps en restant sous un climat qui leur étoit contraire; de prier Amir de les ramener chez eux, en exposant à ce prince que leur présence étoit nécessaire dans leur pays; qu'ils n'étoient pas venus pour consacrer toute leur vie au service de Cantacuzène; qu'il y avoit dix mois qu'ils se battoient pour lui, et que ce sacrifice étoit suffisant. Prévoyant le refus du sultan, le perfide Mauromate leur dit encore que, si ce prince tentoit de les retenir, il falloit le refuser ouvertement; enfin que, s'il prétextoit le manque de vaisseaux pour leur transport, il se chargeoit, lui, d'en faire venir de Constantinople, ainsi que des récompenses pour eux, s'ils suivoient son conseil. Les Turcs furent d'autant plus facilement séduits que ce conseil flattoit leurs désirs. Ils allèrent trouver Amir, et le supplièrent de consentir à leur retour. Surpris d'une demande aussi imprévue, ce prince fit tout ce qui dépendoit de lui pour les retenir, leur représentant qu'en se retirant ainsi ils laissoient l'empereur à la disposition de ses ennemis. Tous ses efforts furent inutiles. Ils lui déclarèrent que, s'il ne vouloit point les accompagner, ils iroient à Constantinople, sachant qu'ils y seroient protégés; que de cette capitale ils retourneroient chez eux en passant par la Bithynie, la Phrygie, la Carie et l'Ionie. Amir, qui vit que ce plan devoit leur avoir été donné, parce qu'ils étoient incapables de le combiner, tâcha, mais vainement, d'en découvrir l'auteur. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient le lui nommer, parce qu'ils avoient promis avec serment de lui garder le secret. Le sultan employa pendant quinze jours toute son adresse pour les faire changer de résolution. N'ayant pu vaincre leur opiniâtreté, ni rien

gagner sur leur esprit, il alla trouver l'empereur p
lui faire part de ce qui se passoit. L'abordant avec
tristesse profonde et sincère, il lui protesta qu'en |
tant de son pays pour venir à son secours, il étoit (
l'inébranlable résolution de le servir jusqu'à ce qu'il
terminé la guerre; qu'il avoit, dans ce but, chois
gens les plus dévoués et dont il n'auroit jamais pu s
çonner la défection; que cependant ils s'étoient l
corrompre par un agent inconnu d'Apocauque;
quelques soins qu'il se fût donnés depuis quinze
pour découvrir cet agent, il n'avoit pu y parveni
l'assuroit que, de retour dans sa patrie, il puniro
traîtres et se hâteroit d'en réunir de plus fidèles
venir aussitôt vaincre ou mourir avec lui.

L'empereur, affligé de cette nouvelle, vit le da
auquel l'exposoit le départ d'Amir, et ses ennemis
tendre que ce moment pour fondre sur lui. Ne pou
le retenir, il le pria d'envoyer à l'impératrice,
de partir, une seconde ambassade pour lui faire de
velles représentations sur les maux de la guerre,
triste état des provinces ravagées par ce fléau, et
la conjurer d'avoir pitié de ses sujets, et de faire la
Il ajouta qu'il prévoyoit bien que cette princesse
roit aucune réponse; mais, comme elle avoit inté
le ménager, elle lui offriroit des vaisseaux et de l'a
pour faciliter le transport de ses troupes; qu'il acc
roit, ayant ainsi le moyen de leur accorder ce qu
lui demandoient avec tant d'instances, et de récomp
ceux qui n'avoient point partagé les sentimens d'i
ordination du plus grand nombre. C'étoit d'aillei
moyen plus prompt pour le sultan d'accélérer s
tour. Amir suivit ce conseil, et députa des ambassa
à l'impératrice. Comme l'avoit prévu Cantacuzèn
ne répondit rien à l'article de leurs dépêches qui
cernoit la paix. Mais, en plein conseil, le grand-du
adressa de vifs reproches sur la conduite de leur m

voit, disoit-il, avili la dignité de sultan en suivant
ntacuzène comme un esclave, en s'attachant ainsi à
ause d'un rebelle proscrit et déshonoré; en ayant la
sesse de lui servir de garde et de veiller à l'entrée de
tente. Il termina par dire que, s'il étoit las du rôle
nteux qu'il jouoit, et qu'il voulût enfin y renoncer,
npératrice lui donneroit passage par l'Hellespont, et de
gent pour payer ses troupes. L'ambassadeur princi-
l, impatient du langage outrageant pour son maître
e tenoit Apocauque, lui adressa ce discours : « Il me
emble que vous n'avez jamais eu d'amis, et que vous
ne connoissez que la haine. S'il en étoit autrement,
ous ne seriez pas si fertile en calomnies, et vous n'em-
ploieriez pas le don de la parole à vomir des injures
avec tant de facilité. Etranger au sentiment de l'ami-
ié, vous faites un crime à mon maître d'avoir gardé
'empereur. Moi, je vous prierois volontiers de me
lire quel est celui qui a tenu une conduite plus juste
et plus généreuse, ou du sultan à qui vous reprochez
son dévouement pour son ami, ou de vous que cet
ami a comblé de tant de faveurs, de tant de bienfaits,
et qui ne l'avez payé que de la plus noire ingratitude,
le calomniant avec perfidie, et lui suscitant une guerre
injuste. Vous ressemblez à ces fous furieux qui rongent
leurs membres sans s'apercevoir du mal qu'ils se
font. Amir, mon maître, a donc agi en homme de
cœur, en ami généreux, et vous en scélérat qui ne
songe qu'à faire le mal. » Le grand-duc, pour l'em-
rrasser, lui demanda s'il convenoit que son maître
oit l'esclave de Cantacuzène : « Sans doute (répliqua
l'ambassadeur); mais c'est un esclavage glorieux,
celui de l'amitié et des devoirs qu'elle impose; escla-
vage bien différent du vôtre, puisque c'est celui de
l'envie, de la jalousie, de la haine, et de ces passions
honteuses dont vous subissez servilement le joug. »
a leçon étoit forte, et causa d'autant plus de surprise,

qu'on l'attendoit moins de ceux qui la faisoient, p
qu'on les traitoit de barbares. Aussi le grand-duc i
terrompit en disant qu'on n'avoit pas besoin de ren
trances, et que l'objet de l'assemblée étoit de s'occ
de ce qu'il y avoit à faire. Le conseil décida qu'on
verroit au sultan George Luc, qui étoit connu d
prince, et passoit pour être très-habile dans l'art de
gocier. Il se rendit en diligence auprès d'Amir. Cel
fit quelques difficultés, et déclara ne consentir à se
tirer que par égard pour l'impératrice, et pour obl
son député. Le résultat de la convention fut qu'on
verroit au sultan des vaisseaux pour embarquer
armée, et de l'argent pour la payer. George Luc
tourna dans la capitale; Amir et Cantacuzène allè
camper près de Trajanopolis, petite ville ruinée de
long-temps, et dans la rade de laquelle les vaiss
devoient arriver. L'empereur envoya Mathieu, so
aîné, prendre possession de Cumatzène, qui veno
se soumettre; exemple qui fut suivi par les forter
d'Asomate, Paraderne et Stytarion, situées dans le
sinage.

Pendant son séjour près de Trajanopolis, l'empe
apprenant que son fils étoit tombé malade à Cumatz
et voulant aller le visiter, se mit en route, ne pre
avec lui que cinquante Grecs et deux Turcs, parce
supposoit que cette course pouvoit se faire sans a
danger pour lui. Ils passèrent la première nuit dan
bourg ruiné, près duquel mille Turcs venoient d
barquer pour piller le pays. Apercevant de loin le
du bivouac de l'escorte de l'empereur, ils s'approc
lentement et sans faire de bruit. Supposant qu'il y
une troupe en état de leur résister, ils se partager
quatre bandes pour envelopper le camp, et to
dessus à l'improviste. Ils n'attendoient que le sign
leur chef, lorsque celui-ci, voulant connoître le no
des ennemis qu'il avoit à combattre, envoie deux T

une fontaine pour tâcher d'y prendre quelqu'un qui i donnât les renseignemens qu'il désiroit. Ils y trou- rent un domestique de l'empereur, qui s'enfuit à leur pect et leur échappa. Soit qu'ils craignissent les proches de leur commandant, soit que la peur les sît, ils lui dirent qu'ils avoient manqué leur coup, 'ils étoient découverts, et qu'ils avoient affaire à une mée nombreuse. A ce rapport une terreur panique empare des Turcs : au lieu de songer à l'attaque, ils e pensent qu'à se sauver eux-mêmes. Quand le jour t arrivé, Cantacuzène continua sa route, apprenant le anger qu'il avoit couru. L'ennemi reconnut son erreur, ais trop tard, parce que l'empereur, ayant pressé le as, s'étoit mis hors de toute atteinte. Après être resté uelques jours avec son fils, il revint près de Traja- ople. Il apprit en route qu'un détachement de troupes npériales se proposoit d'attaquer le fort d'Asomate. Il e vit posté sur une hauteur. Contre son avis, ses soldats oulurent l'attaquer malgré l'avantage de la position de ennemi : ils furent repoussés. Cantacuzène les exhorte le suivre, faisant semblant de se retirer, afin que les mpériaux, croyant qu'ils fuyoient, abandonnassent eur poste. Prenant en effet cette retraite pour une dé- route, ils descendent de leur position, et, quand ils sont en plaine, voient la troupe de l'empereur qui fait volte- face, et tombe sur eux. Ils furent taillés en pièces.

Apocauque avoit trop d'intérêt à éloigner le sultan pour que les vaisseaux qui devoient transporter l'armée de ce prince éprouvassent le moindre retard. Ils arrivèrent en effet au port d'Ainos, où l'embarquement devoit se faire, et se joignirent à trente galères qui appartenoient au sultan. Amir se sépara de son ami, lui promettant de lui renvoyer des troupes dans quinze jours, et de revenir lui-même le plus tôt qu'il pourroit pour ne plus le quitter jusqu'à la fin de la guerre. Il arriva, par un concours de circonstances singulières, que le

mécontentement de ses troupes fut cause du salut de
royaume, et qu'en le forçant en quelque sorte de
trer dans ses états, elles contribuèrent à les lui conse
A peine étoit-il de retour, qu'une flotte de vingt-q
navires, partie de Rhodes, vint aborder à Smy
prit un fort, et brûla plusieurs vaisseaux, sans qu'
pût l'empêcher. C'étoient les Latins, qui avoient
profiter de l'absence de ce prince pour s'emparer
partie de ses domaines. Son retour empêcha
n'eussent d'autres succès. Mais, si le sultan fût resté
de son ami, la conquête de Smyrne leur eût été f
Cantacuzène, en apprenant cette nouvelle, se fé
de n'avoir pu retenir les troupes de son ami, et rem
Dieu de ce que les accidens qui devoient lui êtr
nestes tournoient à son avantage.

ment, et, au lieu d'aller aux Serviens, arrivent à
ır camp, montent sur les chevaux, et fondent sur
nnemi, qu'ils assomment d'autant plus facilement,
ı'il ne pouvoit ni fuir ni combattre dans les défilés où
venoit de s'engager avec tant d'imprudence. A cette
ıuvelle le crâle perdit l'envie de continuer la guerre,
reprit le chemin de son pays. Cet événement eut pour
ntacuzène un résultat doublement avantageux. Il le
livra d'un de ses ennemis, et lui donna un secours
r lequel il ne comptoit pas. Les Turcs, après leur
ctoire, vinrent lui offrir leurs services pour l'aider à
emparer de Gratianopolis : ils étoient au nombre de
ois mille cent. L'empereur accepta leurs offres, et fit
es présens à leurs envoyés. D'après le traité qu'il con-
ıt avec eux, ils s'engagèrent à rester avec lui pendant
arante jours pour une somme qui ne leur seroit
yée que quinze jours après leur arrivée. Cantacuzène,
ayant point d'argent, espéroit pouvoir en faire venir
endant ce délai de Didymotique. Ils acceptent avec
ette clause, et se rendent auprès de l'empereur. Le
ndemain, vers le milieu du jour, on vit s'élever tout
coup au-dessus de Gratianopolis un tourbillon de
ımée : c'étoit le signal convenu pour l'attaque. Les
risonniers le donnoient après avoir égorgé la garnison.
l'instant même l'empereur s'approche, et fait son
ıtrée sans obstacle dans une place importante, et dont
es circonstances augmentoient le prix. Il y trouva l'ar-
gent nécessaire pour payer les Turcs. Un homme de la
ie du peuple avoit été tout à coup élevé à la première
magistrature de la ville, soit parce qu'il s'étoit fait re-
marquer par les injures qu'il vomissoit contre Canta-
cuzène, soit parce qu'ayant trouvé un trésor, comme
le faisoient croire ses énormes dépenses, il avoit acheté
cette faveur. Il s'appeloit Angelitze. Quand la ville fut
prise, on fit des recherches dans sa maison : il fut obligé

de rendre les sommes qu'il avoit cachées. L'emp
les confisqua.

Quelque temps avant la reddition de Gratiano
ce prince avoit envoyé des ambassadeurs au roi de
garie pour lui rappeler ses anciens engagemens, e
gager au moins à la neutralité. Alexandre, au li
faire une réponse à ses dépêches, partit avec son
pour se rendre dans la Morée y soumettre qu
places fortes. Celle d'Hyperpiracion attendoit un
nison que ce roi avoit annoncée. Cantacuzène, d
plus fort avec les Turcs, confie le commandem
Gratianopolis à Mathieu, ainsi que celui des
villes de Chalcidice, et se dirige à marches forcées v
Bulgares. Mais Alexandre ne l'attendit pas. Au pr
bruit de son approche il fait passer l'Hèbre à ses t
avec tant de précipitation, que des chevaux et d
dats se noyèrent, et que tout le bagage fut perd
lieu d'une garnison de Bulgares, Hyperpiraci
reçut une qu'y mit l'empereur, et le roi de Bulg
hâta de conclure la paix.

Ainsi débarrassé de deux ennemis puissans p
sans coup férir, Cantacuzène vouloit attaquer l
sième ; c'est-à-dire Apocauque, qui, au lieu de
biner ses opérations avec ses alliés, se tenoit re
dans Héraclée. Mais, au moment d'exécuter ce
un événement le força de le suspendre. Momitzile
brûlé des vaisseaux qui appartenoient au sultan
les Turcs résolurent de le punir, et déclarèrent à
pereur qu'ils ne marcheroient sur Héraclée qu
qu'ils se seroient vengés. Voyant qu'il feroit p
retenir d'inutiles efforts, il leur donne un détach
de Grecs pour les aider à poursuivre Momitzile.
ci, jugeant bien que Cantacuzène ne resteroit pa
tateur oisif de cette querelle, et connoissant l'h
de ce prince, prit beaucoup de précautions, fit

les gens de la campagne dans les forts, et se prépara à livrer bataille. Mais, reconnoissant bientôt l'infériorité de ses troupes, il se contenta d'observer celles de l'ennemi, de les harceler, ayant l'intention de les attaquer dans leur retraite. Il alla les attendre près de la ville de Périthéorion. De son côté, Cantacuzène les attendoit à Cumatzène. Impatient de leur retour, il s'avance n'ayant avec lui qu'un très-petit nombre d'hommes armés, et s'arrête à Mizène, ville ruinée depuis long-temps. Accablé par la chaleur du jour, il se laisse gagner par le sommeil. Un songe, pendant lequel il croit entendre une voix qui l'avertit d'un grand danger, le frappe au point qu'il s'éveille dans le trouble et l'inquiétude. Ses espions l'avertissent au moment même qu'on apercevoit des troupes; il croit que ce sont les siennes. Conservant cependant quelques doutes, il envoya Tarchaniote en reconnoissance pendant qu'il alloit prendre son armure. Il achevoit de s'en revêtir, lorsque Tarchaniote revint, annonçant que c'étoit l'ennemi, et qu'il le suivoit. A l'instant même parut Momitzile, qui, sachant que l'empereur étoit à Mizène sans suite, accouroit, pour l'enlever, avec mille hommes des plus lestes de son armée. Cantacuzène, conservant toute sa présence d'esprit, dispose ses gens autour de lui, et marche en bon ordre sur la route de Cumatzène. Voyant la lenteur de cette marche, Momitzile, qui s'attendoit à une fuite précipitée, craint qu'on ne veuille le faire tomber dans quelque piége. Il divise sa troupe en trois bandes, et leur donne l'ordre de s'avancer avec beaucoup de précaution. Quand il eut passé les ruines de Mizène, dans lesquelles il supposoit quelque embuscade, reconnoissant son erreur, il fond sur la petite escorte de l'empereur avec une extrême impétuosité. Cantacuzène, qui étoit derrière ses gens, les fait arrêter, et se prépare au choc : il fut violent. L'empereur se bat comme un lion;

son cheval tombe percé de coups. Un de ses officiers, nommé Lantzaret, lui cède le sien. Comme il y montoit, il reçut un coup de sabre sur son casque. Lantzaret resta sur la place percé de dix-huit coups d'épée ou de lance. Enfin, après beaucoup de peine, le prince arriva sain et sauf à Cumatzène, échappant à Momitzile, qui, craignant qu'on ne sortît de cette ville pour venir au secours de l'empereur, se retira. Cantacuzène envoya visiter Lantzaret pour savoir s'il respiroit encore : il n'étoit pas mort de ses blessures. L'empereur le fit transporter dans la ville, et prit tant de soin de lui, qu'en peu de temps il fut parfaitement guéri : il le récompensa généreusement. Michel Bryenne fut tué dans ce combat. Momitzile envoya à l'impératrice deux prisonniers de marque qu'il avoit faits dans cette rencontre : c'étoient Orpalmène et Théodore Caballaire. Ce présent n'étoit point désintéressé; le chef des partisans en demanda le prix. La princesse le créa despote. S'étant, un peu de temps après, réconcilié avec Cantacuzène, celui-ci le fit sébastocrator, pensant qu'il valoit mieux l'avoir pour ami que pour ennemi, et qu'il étoit trop puissant pour être châtié. Le terme que les Turcs avoient pris pour servir l'empereur étant expiré, ils demandèrent à se retirer. Ayant fait d'inutiles tentatives pour les engager à rester, il les renvoya en Asie par l'Hellespont.

Jean Paléologue étant attaqué d'une maladie assez dangereuse pour exciter des inquiétudes, le patriarche, qui étoit venu retrouver ce jeune prince à Héraclée, le ramena dans la capitale. Apocauque, informé de la retraite des Turcs, et jugeant Cantacuzène affoibli par cette défection, crut que c'étoit le moment d'attaquer Didymotique, regardée comme la principale ville et le boulevard de l'empire de ce prince. L'arrivée d'un secours que lui envoyoit le roi de Bulgarie, malgré son

té de paix, le fortifia dans son projet. De son côté, ntacuzène, qui se doutoit du dessein de son ennemi, ce qu'une entreprise sur cette ville étoit ce qu'il it de mieux à faire, ne la perdoit pas de vue, et geoit à l'aller défendre. Laissant en Chalcidice son avec des forces suffisantes, et son beau-frère Asan s la Morée avec des garnisons pour les villes qui reoissoient sa puissance, il prit avec le reste de ses pes la route de Didymotique. Apocauque partit éraclée pour se diriger sur le même point. Il s'arrêta nt le fort d'Emputhion, qu'il avoit l'intention siéger. Il fit dresser des machines pour battre les railles : mais leur élévation et leur épaisseur les met- à l'abri, et rendoit ses efforts impuissans. Cette teresse étant abondamment pourvue de vivres et de nitions, la garnison fit une vigoureuse résistance. ocauque y perdit beaucoup de monde, et, désespét de prendre cette place, résolut d'en abandonner le ge. Pendant qu'il réfléchissoit au parti qu'il prenit, son gendre, le protostrator, se baignant dans ébre, fut entraîné par la rapidité du courant, et se ya. Le grand-duc prit le deuil, et fut dans l'affliction dant quelques jours. Il profita de ce malheur pour oir un prétexte de lever le siége.

Supposant probablement que Cantacuzène croyoit si facilement que par le passé aux expressions de retir comme aux protestations d'amitié, il lui députa adène pour lui dire que, s'il n'avoit pas pris le fort mputhion, c'étoit uniquement par égard pour lui et le souvenir de leur ancienne liaison. Il lui faisoit même temps demander une entrevue, ayant à l'enenir des affaires les plus secrètes comme les plus ortantes, et qui ne pouvoient être confiées à d'au-. Il lui représentoit qu'il seroit bien allé le trouver, s qu'il ne le pouvoit tant qu'il porteroit les attributs a souveraineté, parce qu'il manqueroit de respect à

l'impératrice, ainsi qu'au jeune Paléologue. E
craignant qu'il ne voulût point consentir à quitte
costume pour le recevoir, il le supplioit de tr
quelque moyen pour lui accorder une confér
L'expérience avoit rendu Cantacuzène moins créd
moins confiant. Indigné de la fourberie d'Apoca
il lui répondit qu'il étoit bien le maître de contin
siége d'Emputhion, s'il vouloit faire tuer ses sol
qu'il n'étoit pas étonnant qu'il répugnât à le voir r
des marques de la dignité impériale, parce qu
yeux malades sont blessés par l'éclat du soleil;
quant à lui, voulant bien avoir quelque complai
pour le grand-duc, qui paroissoit avoir tant d'env
le voir, il trouveroit le moyen de le satisfaire
prendre ni quitter les marques de la souveraineté
seroit en s'offrant à ses regards avec un casque,
cuirasse et des cuissards, parce qu'on ne sauroit di
guer aucun costume sous cette armure. Apocauque
prouva cet expédient, quoiqu'il n'eût l'air que
défi; et fit répondre qu'acceptant cette propositio
paroîtroit dans le costume indiqué. Il partit au
pour s'approcher de Didymotique, et dépêcha l'a
vêque de Macra pour prévenir Cantacuzène, et lui
qu'ainsi qu'ils en étoient convenus, il se présentoit,
comme un ennemi, mais en ami. Il chargea ce p
de lui remettre, en signe de suspension d'armes, l
preinte d'un cachet. L'empereur, en voyant un év
crut, d'après le caractère de cet envoyé, qu'Apoca
étoit de bonne foi; il se prépare à le recevoir, e
bientôt armé de pied en cap. Il mit aux portes d
ville des sentinelles pour maintenir l'ordre, et déf
aux autres soldats de sortir pendant la conférence.
lieu de s'approcher, Apocauque envoie des gens de
qu'il fait suivre du reste de ses troupes, avec ordre
taquer. Ils tirèrent, et mirent le feu aux maisons si
hors des remparts. La garnison sort furieuse, fon

factieux consentoit enfin à quitter la pourpre pour rentrer dans la société comme un simple particulier, et confondu avec les autres citoyens : et c'étoit dans un pareil moment, en arrivant au port, qu'on vouloit traiter avec un usurpateur qui s'avouoit vaincu, et traiter de puissance à puissance ! Il ne pouvoit s'expliquer un pareil projet. » Ce moyen étoit très-droit, parce que l'entrevue de Cantacuzène et d'Apocauque pouvoit lui donner quelque vraisemblance, et le grand-duc inspiroit par ce mensonge des regrets. Il finissoit par dire à l'impératrice que, par son imprudence, ayant ruiné les affaires, qu'il avoit mises en si bon état, et résolu de s'accommoder avec le rebelle, il se retiroit pour n'être pas témoin d'une pareille honte; que, si elle vouloit revenir à ses premiers projets et continuer la guerre, il la serviroit avec le même dévouement que par le passé; mais que, si elle persistoit à vouloir la paix, ce qui seroit pour elle une source de misères et de calamités, il se conduiroit, lui grand-duc, comme il jugeroit à propos, et sauroit bien pourvoir à sa sûreté, étant plus en état que personne de faire avantageusement ses affaires. Le ton que prenoit cet intrigant pouvoit en imposer; et le patriarche donnoit d'autant plus d'importance à ce langage, qu'il ne doutoit point de sa sincérité. Apocauque sentoit qu'il valoit mieux le persuader et faire une dupe que de l'avoir pour confident, parce que de cette manière le prélat, ...incu lui-même le premier, seroit bien plus propre ...re les autres en donnant à ses impostures l'ac...rité.

...gothète Gabalas vint aussi pour compli...que sur son retour, et reçut de lui les ... C'étoit un homme dont l'opinion ... poids, soit pour le talent de s'ex... soit ... r la réputation dont il ...r à sa cause. Le grand-

d'une éloquence persuasive. Apocauque arrive sur entrefaites, mais trop tard. Au lieu de descendre palais pour saluer l'impératrice, comme il avoit co tume de le faire, il se rend à l'église de Sainte-Mari Hodégétrie pour y faire ses prières, et se retire ensu dans la tour de Mangane, qui lui appartenoit, et q avoit jadis fortifiée afin de s'y défendre en cas de néc sité : projet qui peut paroître douteux d'après sa co duite pendant la guerre. Dès le lendemain le patriarc va l'y voir : il en reçoit des reproches sanglans. Ap cauque se plaignit avec humeur de son inconstance de sa légèreté : il s'étoit cruellement trompé sur compte, puisqu'il prêtoit l'oreille à ceux qui cons loient de faire la paix : sans la guerre, il y auroit lo temps que Palamas seroit assis à sa place sur le trô patriarchal : s'il croit par ce changement éviter le s que lui réserve leur ennemi commun, il est complè ment dans l'erreur : il sait, à n'en pouvoir douter, q les châtimens les plus épouvantables lui sont destiné que la rage de Cantacuzène ne peut être assouvie que p sa mort et la ruine entière de sa famille : il n'a do d'autre parti à prendre qu'à faire tout ce qui dépend de lui pour continuer la guerre. Le patriarche, q n'avoit cédé que par peur, ayant une peur plus cons dérable du sort qu'on lui présentoit, se rendit sa peine. Alors le grand-duc l'envoya de sa part à l'imp ratrice pour lui dire « qu'il étoit surpris de ce que, da « le temps qu'il s'exposoit à tant de dangers pour elle « pour ses enfans, elle s'occupoit si peu de ses intérêts « qu'elle ne devoit point avoir oublié tous les sacrifice « qu'il lui avoit faits jadis en méprisant les faveurs « les bienfaits de Cantacuzène ; qu'elle devoit savoi « qu'il avoit forcé ce rebelle à mendier honteusemen « des secours chez des princes étrangers; qu'il venoit d « le réduire à la dernière extrémité ; qu'il arrivoit pou « lui en porter la nouvelle, et lui annoncer que

« factieux consentoit enfin à quitter la pourpre pour « rentrer dans la société comme un simple particulier, « et confondu avec les autres citoyens : et c'étoit dans « un pareil moment, en arrivant au port, qu'on vou- « loit traiter avec un usurpateur qui s'avouoit vaincu, « et traiter de puissance à puissance ! Il ne pouvoit s'ex- « pliquer un pareil projet. » Ce moyen étoit très-adroit, parce que l'entrevue de Cantacuzène et d'Apocauque pouvoit lui donner quelque vraisemblance, et le grand-duc inspiroit par ce mensonge des regrets. Il finissoit par dire à l'impératrice que, par son imprudence, ayant ruiné les affaires, qu'il avoit mises en si bon état, et résolu de s'accommoder avec le rebelle, il se retiroit pour n'être pas témoin d'une pareille honte; que, si elle vouloit revenir à ses premiers projets et continuer la guerre, il la serviroit avec le même dévouement que par le passé; mais que, si elle persistoit à vouloir la paix, ce qui seroit pour elle une source de misères et de calamités, il se conduiroit, lui grand-duc, comme il jugeroit à propos, et sauroit bien pourvoir à sa sûreté, étant plus en état que personne de faire avantageusement ses affaires. Le ton que prenoit cet intrigant pouvoit en imposer; et le patriarche donnoit d'autant plus d'importance à ce langage, qu'il ne doutoit point de sa sincérité. Apocauque sentoit qu'il valoit mieux le persuader et faire une dupe que de l'avoir pour confident, parce que de cette manière le prélat, convaincu lui-même le premier, seroit bien plus propre à convaincre les autres en donnant à ses impostures l'accent de la vérité.

Le grand-logothète Gabalas vint aussi pour complimenter Apocauque sur son retour, et reçut de lui les mêmes reproches. C'étoit un homme dont l'opinion avoit beaucoup de poids, soit pour le talent de s'exprimer avec élégance, soit par la réputation dont il jouissoit; il falloit donc l'attacher à sa cause. Le grand-

duc lui témoigna beaucoup de surprise sur son changement, avouant que les grandes qualités dont il étoit doué, c'est-à-dire, son esprit, son instruction, ses talens, sa grande sagacité, rendoient ce changement inexplicable à ses yeux; que, pour y croire, il falloit se rappeler que les plus grands génies n'avoient pas été toujours exempts d'erreurs. Il lui peignit Cantacuzène animé du désir de la vengeance, ayant le projet de l'exercer particulièrement sur le grand-logothète, parce qu'il croyoit avoir à se plaindre plus de lui que des autres. Il lui fit voir ensuite combien la guerre leur étoit avantageuse tant que leur ennemi commun seroit en vie, et qu'il falloit la faire sans relâche. Quand l'empire souffriroit quelques pertes, on ne devoit pas s'en mettre en peine, parce qu'il valoit mieux commander à moins de sujets que de le devenir de son ennemi. Ces considérations furent terminées, de la part d'Apocauque, par l'offre de sa fille et du partage de l'autorité, pourvu que Gabalas renouvelât ses anciens sermens, et fût déterminé à faire et conseiller la guerre. A cette condition il devenoit associé au gouvernement de l'empire, et gendre d'Apocauque. Cet homme devoit avoir un grand nombre de filles, ou promettre toujours la même sans tenir sa promesse, car la plupart des engagemens qu'il contractoit avec ses complices sont terminés par l'offre d'une fille en mariage. Dans celle qu'il fit à Gabalas on remarque une clause singulière, et qui feroit croire que cette fille avoit été promise à d'autres. Le grand duc juroit que rien n'empêcheroit ce mariage; qu'il n'en seroit détourné par aucune considération, quand même Gabalas deviendroit épileptique, imbécille, fou furieux, ou qu'il seroit attaqué de quelque autre infirmité.

Après avoir ainsi remis Gabalas dans ses intérêts, il le chargea d'aller avec le patriarche trouver l'impératrice. Tous deux firent entendre le même langage à

:te princesse. Ils tâchèrent de lui prouver qu'il n'y oit que le grand-duc qui fût capable de résister à antacuzène, et lui dirent qu'il avoit juré qu'il ne s'accrderoit jamais avec lui à moins d'une circonstance : étoit celle où l'on s'obstineroit à vouloir conclure la aix ; alors le grand-duc iroit lui-même chercher son nemi pour l'introduire dans la capitale, seul moyen e désarmer sa colère. Une particularité qui frappa beauup l'impératrice fut l'abandon prétendu des marques de la dignité impériale consenti par Cantacuzène, a rapport d'Apocauque. Nous avons vu en quoi consistoit cet abandon ; mais le récit des circonstances, controuvées ou dénaturées, qui accompagnoient ce fait, le endoit assez vraisemblable. L'impératrice y crut donc. et abandon terminoit en quelque sorte la querelle, uisqu'il donnoit lieu de présumer que celui qui se résignoit à le faire se dépouilloit volontairement de l'autorité souveraine, et, rentrant dans la foule, renonçoit à es prétentions. En supposant le fait réel, on s'étoit trop ressé, et l'on auroit tort de traiter avec un souverain qui ne l'étoit plus. Anne, sentant la justesse de ce raisonnement, n'eut point de peine à se rendre ; mais, se ouvenant qu'elle avoit été souvent trompée par Apoauque, elle auroit voulu consulter ceux en qui elle plaçoit sa confiance. Tous étoient ou détenus dans les prisons, ou gardés à vue chez eux par ordre du grand-duc ; et, soit par foiblesse, soit par suite de l'état de nullité dans lequel on tenoit cette princesse, elle n'avoit point empêché ces actes arbitraires. Privée, par sa faute, de conseils et d'amis, elle consentit à tout ce qu'on lui proposoit, et continua de laisser au grand-duc la direction générale des affaires [a]. Ainsi l'on publia de nouveau la

[a] Il est nécessaire de rappeler que nous suivons le récit de Cantacuzène, en ayant soin de noter les circonstances sur lesquelles il n'est point l'accord avec Nicéphore Grégoras, beaucoup moins mesuré dans ses expressions, et moins sage dans ses jugemens, parce qu'il est souvent partial. Ainsi nous devons faire remarquer que ces deux historiens

guerre, Apocauque reprit le gouvernement général, et vit encore une fois dans ses mains le sort de l'empire.

Son arrogance, sa brusquerie et son despotisme lui avoient fait un grand nombre d'ennemis. Il le sentit, et forma le projet de changer de manières, et de se conduire avec plus de modération, craignant qu'à force de se rendre odieux, il n'inspirât le désir de vivre sous Cantacuzène plutôt que sous lui. Afin de faire croire qu'il vouloit sincèrement la paix, il proposa d'envoyer une ambassade à ce prince; ce qui fut accepté avec empressement. Le but de cette ambassade étoit d'inviter Cantacuzène à se dépouiller de la souveraine puissance, *ainsi qu'il y avoit consenti.* Elle étoit composée de deux sortes de députés; George Pépagomène et Synadène l'étoient par l'impératrice et son conseil; l'évêque de Philippopolis, et Cabasilas, trésorier de l'église, devoient parler au nom du patriarche et du clergé. Apocauque avoit présidé à la rédaction des dépêches dont les premiers étoient chargés, et le patriarche à celle que l'on confioit aux seconds. Le grand-duc disoit dans les siennes, en s'adressant à Cantacuzène, que, puisqu'il *reconnoissoit l'extravagance et l'impiété de ses entreprises, ainsi que la multitude et l'énormité des maux* qu'il avoit accumulés sur l'état, et que, condamnant sa conduite, il demandoit à quitter les marques de la dignité impériale, on approuvoit cette résolution, comme très-juste en elle-même et très-utile pour lui; que, pour prouver le désir qu'on avoit de faire la paix, on lui

donnent à l'impératrice Anne de Savoie chacun un motif différent de la conduite de cette princesse avec Apocauque. Suivant Cantacuzène, elle agit par foiblesse et par crainte; et Nicéphore l'accuse d'avoir eu pour le grand-duc un coupable penchant. Du reste, ces deux historiens sont d'accord sur les faits. L'opinion de Grégoras nous paroît hasardée, tandis que celle de son rival (comme historien) est confirmée par toute la vie de l'impératrice, qui, dans la circonstance présente, pouvoit attendre l'arrivée du grand-duc avant de se déterminer à faire la paix, si elle avoit eu de l'inclination pour cet intrigant.

envoyoit des députés, afin de l'assurer qu'il n'éprouveroit aucun mauvais traitement ni les châtimens qu'il avoit mérités, et de lui remettre une lettre qui devoit lui servir de sauf-conduit. On déterminoit ensuite les sommes qu'il recevroit pour l'entretien de sa famille. Ces dépêches étoient signées de l'impératrice et des principaux officiers de l'empire. Le patriarche, dans les siennes, prenoit le ton d'un prédicateur qui tend les bras au pécheur pénitent. Supposant que Cantacuzène se reconnoissoit comme auteur de la guerre civile; qu'il avouoit avoir violé les sermens les plus sacrés, outragé l'amitié dont l'empereur Andronic l'avoit honoré, formé les entreprises les plus injustes pour la ruine de l'état; mais que, repentant de ses crimes, et ne pouvant plus résister aux remords qu'ils lui causoient, il offroit, pour mettre fin à sa conduite *infâme*, de quitter le costume impérial, lui, patriarche, lui annonçoit avec joie que l'Eglise le recevroit avec charité, et qu'il l'attendoit avec impatience. Un langage aussi offensant ne pouvoit guère amener de réconciliation. Il y avoit une contradiction remarquable entre le choix des ambassadeurs et les missives dont ils étoient chargés. D'après ce choix et le rang des députés, on pouvoit croire qu'ils alloient trouver un personnage éminent en dignité, et le contenu des lettres devoit faire croire qu'elles étoient adressées, sinon au dernier des hommes, du moins à un factieux ordinaire.

L'ambassade, arrivée à Pamphyle, envoie prévenir Cantacuzène de son arrivée, et demande audience, en l'avertissant qu'en lui parlant elle ne peut lui donner le titre d'empereur, et que, s'il persiste à vouloir le prendre, elle sera dans l'obligation de retourner à Constantinople. L'importance de l'étiquette étoit si grande, qu'y renoncer dans l'exercice d'une fonction équivaloit presque à la démission de l'emploi ou de la dignité d'où cette fonction émanoit. Cantacuzène, au-dessus de ce pré-

jugé, supposant d'ailleurs dans la démarche qu'on faisoit un désir sincère de la paix, et croyant que les députés y vouloient travailler avec zèle, passa, par amour pour le bien général, par-dessus les formalités, et répondit qu'il consentoit au sacrifice qu'on le prioit de faire. Il reçut les ambassadeurs avec beaucoup d'affabilité, lut leurs dépêches, leur fit voir l'inconvenance des termes dans lesquels elles étoient rédigées, et les envoya prendre du repos. Il convoqua pour le lendemain une grande assemblée, devant laquelle il fit venir les députés, et soumit en leur présence, à l'examen le plus sévère, la conduite qu'il avoit tenue. Passant une revue exacte de toutes ses actions depuis la mort du jeune Andronic, il prouva qu'il n'avoit rien fait que de juste et d'avantageux, soit pour les enfans de ce prince, soit dans l'intérêt de l'état. Il permit aux ambassadeurs, et les pria même d'énoncer tous les griefs qu'ils croiroient avoir contre lui, toutes les accusations dont il étoit l'objet, tous les reproches qu'on supposoit mérités de sa part, s'engageant à répondre à tout avec franchise, à se justifier, à donner enfin toutes les explications nécessaires pour mettre dans le plus grand jour son innocence et la droiture de ses intentions. Ces discussions durèrent six jours, et parurent faire convenir qu'Apocauque et ses complices étoient seuls cause de la guerre. Elles furent suivies de l'audience de congé, dans laquelle l'empereur tint un discours énergique et fier. Il rétablit les faits dénaturés par Apocauque relativement à l'abandon de son costume, interpellant Synadène, qui faisoit partie de l'ambassade, et qui étoit venu le trouver à Didymotique de la part du grand-duc. Il le somma de dire si l'expédient demandé pour cacher les marques de la dignité impériale n'avoit pas consisté, non à s'en dépouiller comme l'avoit raconté l'imposteur, mais à les couvrir d'une armure; et demanda si c'étoit là renoncer à l'empire et vouloir rentrer

ans la vie privée. Après avoir fait voir la conduite usse et tortueuse d'Apocauque, qui *renonceroit plutôt respirer l'air* qu'à mentir, il passa au patriarche, et, açant les devoirs que lui imposoient ses fonctions, il émontroit qu'il n'en avoit rempli aucun. Dans ce long iscours, qu'il prononça réellement ou qu'il a fait depuis our l'insérer dans son histoire, Cantacuzène mêle, iivant le goût du temps, des dissertations théologiques, trangères à la question, avec les raisonnemens qui s'y apportoient.

Pendant le séjour de ces ambassadeurs à Didymoique, il arriva des députés envoyés par la ville de Phères. ls venoient de la part des habitans de cette ville faire eurs soumissions à l'empereur, et lui demander pardon le leur révolte et du crime qu'ils avoient commis en gorgeant son envoyé. Ils firent une description pathéique de l'horrible situation à laquelle les réduisoient es Serviens par leurs brigandages. Ils demandoient ou 'intervention de Cantacuzène pour déterminer le crâle i retirer ses troupes, ou des secours contre ce prince. Ils prièrent l'empereur d'envoyer un commandant à Phère. Cette scène se passa devant les ambassadeurs de Constantinople, et Cantacuzène en profita pour leur faire envisager tous les maux causés par la guerre civile. Il voyôit d'ailleurs avec plaisir qu'ils étoient témoins de la reddition d'une des villes les plus fortes de l'empire. Il parla devant eux de l'incapacité de ceux qui gouvernoient l'état, et de la servitude dans laquelle ils tenoient l'impératrice. Les ambassadeurs ayant répondu que cette princesse étoit maîtresse de ses actions et ne leur laissoit que l'obéissance en partage, il leur dit qu'il n'avançoit rien légèrement et sans avoir des renseignemens certains; que, du reste, l'épreuve en étoit facile; qu'il alloit les faire accompagner par Chrysoberge, chargé d'une mission secrète pour l'impératrice, avec défense d'en rien communiquer aux ministres. S'il obtient cette

audience particulière, ce sera une preuve qu'elle est libre; si l'on veut que l'envoyé ne lui parle qu'en présence du conseil, il en faudra conclure qu'elle n'est pas maîtresse de ses actions. Il congédia les ambassadeurs et leur accorda quinze jours pour lui rendre réponse. Chrysoberge partit avec eux, malgré tant d'exemples effrayans qui devoient l'empêcher de se charger d'une mission pour Cantacuzène. Ce prince nomma l'un de ses officiers pour aller prendre possession en son nom de la ville de Phères, et pour la gouverner. Il écrivit ensuite au crâle pour le prier de rappeler ses troupes. Soit qu'Etienne vît que les affaires de l'empereur se rétablissoient, soit qu'il eût des remords de sa conduite, il avoit donné les ordres nécessaires pour la retraite des Serviens, et prévenu les désirs de l'empereur. Les personnes que ce dernier envoyoit à ce prince furent prises et dépouillées par Momitzile.

De retour à Constantinople, les ambassadeurs rendirent compte de leur mission. Les ministres en furent très-mécontens. Ils interrogèrent Chrysoberge, qui leur répondit qu'il ne devoit conférer qu'avec l'impératrice. Ils le menacèrent pour le faire parler, et des menaces passèrent aux effets. On le fit cruellement frapper de verges en place publique. Bien loin de trahir son secret, il dit qu'il s'étoit attendu à tous les mauvais traitemens; qu'il n'ignoroit point le sort qu'avoit éprouvé Brulas, mais qu'il s'étoit dévoué pour le service de son maître. Las de le maltraiter sans en rien tirer, les ministres firent cesser son supplice et le renvoyèrent de la ville. Cantacuzène, voyant qu'il n'y avoit plus aucun espoir de faire la paix, s'avança vers la ville de Garelle. A son approche, Contostéphane, qui en étoit gouverneur, la lui remit. On lui livra Catabolène, officier de l'impératrice. Au lieu d'user de l'injuste droit de représailles pour venger Chrysoberge, l'empereur renvoya cet officier à la princesse en défendant qu'on lui fît la moindre

ure. Il le chargea de nouvelles propositions de paix, furent rejetées comme les précédentes.

De Garelle, l'empereur se dirigea vers une forteresse portante nommée *la grande Carie*. Il la prit par nposition. Pendant qu'il y séjournoit, Vatace, proygène, vint se rendre à lui avec un bon nombre de upes, et lui livra Polybote, ville de Thrace, ainsi e le fort de Tévistasis. Ce Vatace déclara franchent qu'ayant cru toutes les calomnies répandues par ocauque, il avoit pris les armes contre Cantacuzène, is que, du moment où il reconnut qu'il étoit dans rreur, il forma la ferme résolution d'abandonner le rti du grand-duc, quoiqu'il eût intérêt d'y rester, isque son fils devoit épouser la fille du patriarche, et fille le fils d'Apocauque. Pour le dédommager, npereur le fit grand-stratopédarque, et distribua des nsions aux membres de sa famille. Continuant le urs de ses expéditions, il parcourut la Chersonèse, nt toutes les places se rendirent, à l'exception de allipoli et d'Examille. Pendant son séjour dans ce ys, un sultan d'Asie, nommé Soliman, y vint dérquer avec ses troupes, et lui fit présent d'armes, de evaux et d'hommes. Avec ce secours, il réduisit un and nombre de forts et de bourgs à son obéissance. ant à Myriafyte, il envoya sommer les habitans de ra de se rendre. Ils répondirent par des injures et s imprécations, et déclarèrent qu'ils se défendroient squ'à la dernière extrémité. Pendant qu'ils se livroient leur fureur, il survint un tremblement de terre, dont s secousses furent assez violentes pour renverser les ux tiers des maisons. Croyant voir une punition du el dans cet événement, ils vinrent se jeter aux pieds l'empereur, qui leur pardonna, et les garantit du illage auquel se préparoient déjà les Turcs, et même rétablir à ses dépens les édifices détruits. Mais à ine ces travaux furent-ils achevés, que les habitans

chassèrent les gens de Cantacuzène, t se réunirent la puissance de ses ennemis. Cette gratitude fut par les troupes de l'empereur, qui les tourmentèrent leur firent beaucoup de mal pendant la durée guerre.

L'impératrice Anne et le patriarche, inquie progrès que faisoit l'empereur, et s'imaginant qu cauque seul étoit en état de les arrêter, lui donnè commandement général de toutes les troupes de pire, avec des pouvoirs absolus et une autorité illi Il partit aussitôt pour Héraclée avec toutes les t disponibles. Il établit dans cette ville son quarti néral, et s'occupa des moyens de venir à bout d tacuzène. Pensant que l'assassinat étoit le plus f le plus prompt, il chercha quelqu'un qui voul charger, espérant être plus heureux dans cette n tentative qu'il ne l'avoit été dans la précédente. pouvoir s'adresser à un homme qu'il avoit fait en prison comme partisan de l'empereur. Il s'a Longin. Il lui fit les offres les plus brillantes, s'il se charger d'une lettre pour ce prince, et prof l'occasion que lui donnoit son caractère d'envoy se défaire de Cantacuzène. Longin accepta. Dans l dont il le chargea, le grand-duc proposoit à l'em de retirer ses troupes du pays, s'engageant, s'il sentoit, à remmener les siennes. Il finissoit p menace, et lui disoit qu'il savoit bien à qui il affaire, et qu'il *devoit le connoître.* Cantacuzène ré par une suite d'ironies sanglantes. « Votre fiert « tonne (lui disoit-il), elle ne convient point à « âge. Dans votre jeunesse vous étiez peureux c « un lièvre; par quel prodige êtes-vous devenu « fin de vos jours plus fougueux qu'un sanglier? « métamorphose n'est pas la seule. Jadis ami du « songe, vous ne disiez pas un mot de vrai: main « je n'ai qu'à me louer de la franchise avec laquell

ous exprimez en disant, que *je vous connois bien*. ui, je vous connois en effet; c'est vous que j'ai tiré la fange pour vous élever bien au-dessus de votre érite; c'est vous que j'ai préservé d'un supplice famant auquel vous étiez condamné pour vos ssesses; c'est vous que j'ai garanti de la juste fureur ı prince, qui vous apprécioit à votre juste valeur; est vous que j'ai comblé de bienfaits, et qui ne les ez reconnus que par la plus noire ingratitude; c'est ous qui manquâtes tant de fois à vos sermens, et qui, ompant vos amis par des promesses perfides, les nez étroitement renfermés pour vous dispenser de nir votre parole. Je vous connois donc bien, comme ous dites; mais vous me connoissez fort mal, vous, ı me conseillant de me retirer dans ma maison. Je ıivrai ce conseil dans un autre sens que celui que ous lui donnez. Un empereur n'a point d'autre maison ue l'empire, et je ne goûterai de repos qu'après en voir pris possession. J'éprouve un déplaisir extrême de ous avoir donné la peine de venir à Héraclée dans ı caducité de l'âge. J'irai vous trouver dans quatre jours our vous soulager, et, si l'envie de vous battre vous renoit, je vous en offrirois l'occasion avec joie. » Cantaène écrivoit cette lettre de Cariopole, ville qui venoit se rendre à lui, et dans laquelle Longin étoit venu le uver. On ne sait s'il essaya de remplir la commission rète dont il étoit chargé, ou s'il en fit la confidence à mpereur; mais Cantacuzène se contente d'en rendre mpte sans parler de la manière dont se conduisit l'envyé d'Apocauque. Il ne se servit point de ce Longin our porter sa réponse au grand-duc, mais du gouvereur de la ville d'Apros, qui venoit de se soumettre.

Suivant la promesse qu'il en avoit faite, ce prince approcha d'Héraclée. Il se tint assez long-temps en préence d'Apocauque: las de l'attendre, et voyant que peronne ne sortoit de la ville, il partit; et, marchant sans

être poursuivi, il passa la nuit sur les bords du fleuve Almire, croyant qu'en prenant la route de Constantinople, le grand-duc sortiroit d'Héraclée pour garantir la capitale. Mais il demeura renfermé dans cette ville. L'empereur campa ses troupes à Daphnidion, poste qu'il occupa avec une poignée de Grecs. Les Turcs coururent aux environs de Constantinople, qu'ils ravagèrent. Les cantons voisins de la Propontide furent pillés. Les gens de la campagne, épouvantés, se sauvoient sur des barques, que l'excès du poids faisoit enfoncer. On incendia des villages. On croyoit qu'Apocauque, qui s'étoit vanté de préserver la capitale, alloit arriver; mais il ne parut point. Ne se croyant même pas en sûreté dans Héraclée, il s'embarqua, et revint par mer à Constantinople. Cantacuzène vouloit faire voir à cette capitale, ainsi qu'à ceux qui gouvernoient l'état, jusqu'à quel point étoit fondée l'idée qu'on avoit des talens et de la bravoure du grand-duc. En augmentant le nombre des mécontens, il croyoit forcer à demander sérieusement la paix; et renonçant enfin à son système, qui n'inspiroit aucune crainte, il fit la guerre comme on la lui faisoit.

Après avoir ravagé pendant huit jours les environs de Constantinople, il revint dans la Thrace, dont la plupart des villes, se voyant abandonnées d'Apocauque, reconnurent son obéissance. Il rassembla les commandans que l'impératrice y avoit placés, les traita tous avec affabilité, leur permit d'emmener leurs équipages, donna des chevaux à ceux qui n'en avoient pas, et les chargea de solliciter la paix de sa part à leur arrivée dans la capitale. On pouvoit remarquer entre sa conduite et celle du grand-duc un contraste frappant. Tous les impériaux qui tomboient au pouvoir de Cantacuzène étoient traités avec douceur : on ne leur faisoit aucune injure; ils n'éprouvoient aucune privation : on parloit devant eux avec respect de l'impératrice et du jeune empereur, et de leurs ministres avec décence : on rendoit

la plupart la liberté. Mais il n'en étoit pas ainsi dans parti opposé. Le grand-duc faisoit dépouiller les pri-
nniers ; il outrageoit leur maître en l'accablant d'in-
ıres devant eux, les forçoit d'en faire autant, et, quand
s s'y refusoient, les jetoit en prison après les avoir
ıaltraités. Cette différence dans les deux rivaux prove-
oit de celle de leurs caractères, et peut-être du calcul.
'un étoit humain et l'autre barbare. Celui-ci pouvoit
'oire qu'il valoit mieux inspirer de la terreur, être
ıns pitié, pour parvenir à son but, que de se montrer
ompatissant; et, dans cette idée, il s'abandonnoit à sa
rocité naturelle. Celui-là, pensant que la douceur étoit
n meilleur moyen, suivoit son penchant, en y ajoutant
eut-être un peu de calcul. Il est possible que tous deux
: soient trompés. Si le talent d'Apocauque eut été en
apport avec sa cruauté, Cantacuzène étoit perdu sans
essource. Il l'étoit encore, si ce talent, qui manquoit
son rival, n'eût réparé les fautes que pouvoit lui faire
ommettre l'excès de sa bonté. Il n'étoit point rebelle, et
e savoit pas l'être.

Ayant réduit la plus grande partie des villes de la
'hrace, Cantacuzène s'avanca vers Andrinople et Bi-
ie, parcourant le littoral de la mer du Pont, inquiétant
es places qui refusoient de se rendre, et prenant pos-
ession des autres. Voulant devenir maître d'Andrinople,
l envoya des émissaires pour traiter avec les amis qu'il
voit dans cette ville, et dont le nombre augmentoit de-
ıuis qu'on pouvoit s'apercevoir que le succès de son
ntreprise acquéroit de jour en jour plus de probabi-
ités. Ils l'invitèrent à s'approcher de l'une des portes
u'ils lui désignèrent, et promirent de la lui ouvrir. Il
es remercia, loua leur zèle, et, leur recommandant
le ne rien entreprendre qu'il ne fût au pied de leurs
nurailles, il leur indiqua le jour qu'il avoit choisi
our s'y rendre. Mais, dans leur impatience, ils pré-
inrent l'époque convenue, et manquèrent leur coup.

Ils avoient été long-temps tourmentés par un obscur nommé Brane, qui fut nommé gou pour les avoir dénoncés au grand-duc. Revêtu torité, cet homme excita contre eux la popula tua plusieurs des amis de Cantacuzène. Désira venger, les autres, au lieu d'attendre l'ordre de reur, se voyant les plus forts, parce que Bran l'exercice de ses fonctions, avoit fait beauc mécontens, se rassemblent pour attaquer le gouv Appuyés par une partie du peuple surchargé d' ils remportent l'avantage, et font des prisonnie nuel, fils d'Apocauque, commandoit la garniso gnant d'être la victime de cette révolte, il se s fort de Bucelle. Brane se rend, et demande bas la vie. Maîtres de la ville, les principaux amis cauque ne le furent pas assez de la partie du qui les avoit soutenus pour l'empêcher de se li pillage. Elle parcourt les rues d'Andrinople, dans les maisons des plus riches habitans, e mençant par celle de Brane, et les dépouille. I tous s'abandonnent ensuite à la débauche ; et, d'alimens et de liqueurs, tombent dans une c ivresse. Ceux du parti contraire, qui les obse sans leur opposer de résistance, profitent du m se réunissent à leur tour, attaquent ces homme velis dans le sommeil, en tuent un grand n mettent les autres en prison, et rappellent Manu cauque, ainsi que Brane, qui s'étoit caché. L'u le gouvernement de la ville, et l'autre le com ment des troupes. Extrêmement contrarié de d'une entreprise qui paroissoit certaine, et qui échoué que par la faute de ses amis et l'intem de leurs partisans, l'empereur fut obligé de re à la possession d'une des villes les plus importa l'empire. Il reçut quelque consolation d'un pers qui fit une démarche à laquelle il ne pouvoit s'at

soit Manuel Apocauque, le fils du grand-duc. Il lui dire que, ne doutant point d'abord de la sincérité son père, il avoit cru l'empereur coupable des crimes t il l'accusoit, sans oublier cependant que sa fa-lle lui devoit sa fortune; qu'étant dans cette erreur, étoit rangé parmi ses ennemis; qu'ayant reconnu nis combien on le calomnioit, il étoit resté dans le rti du grand-duc, espérant toujours que la paix se-it conclue, et mettroit fin aux calamités publiques: is, voyant enfin l'opiniâtreté avec laquelle le grand-c persistoit à vouloir la guerre, il avoit pris la ferme solution de passer sous les drapeaux de Cantacuzène. tte déclaration pouvoit n'être qu'un piége; mais l'empereur, trop loyal pour concevoir des soupçons, répndit à Manuel en le louant de son projet; et, lui nnant les moyens de l'exécuter avec impunité, peu de urs après, il le vit arriver près de lui.

Voulant se dédommager par la prise de Bizie, l'empereur s'avança vers cette ville, et fit sommer les habi-ns de se rendre, en leur représentant combien étoit ine l'espérance qu'ils avoient dans un secours qui ne ur arriveroit point. Ils lui répondirent avec modéra-on, mais sans rien promettre: croyant qu'ils n'étoient as éloignés de le reconnoître, il ne voulut point que s troupes fissent du dégât dans les environs, pensant ue cette conduite les détermineroit à se rendre. Il rentra ans Apros. Pendant qu'il étoit dans cette ville, un articulier nommé Amzas vint lui dire qu'il étoit parti e Constantinople avec Scarane; que, dans la route, dernier lui avoit confié, dans l'espoir de le rendre n complice, le projet d'assassiner Cantacuzène; projet rmé par Apocauque, qui, dans ce but, avoit cor-mpu Scarane. Ce dernier fut arrêté sur-le-champ. a garde de l'empereur, voulant l'égorger dans le remier moment, le prince l'en empêcha, jurant que lui qui tueroit cet homme seroit puni comme son

complice. Il interrogea lui-même l'assassin ; qu l'aveu de son crime, et dit qu'Apocauque l'avoit sub par des présens et de magnifiques promesses. Sca étoit robuste et paroissoit intrépide. L'empereur c manda de le mettre en prison, témoignant l'envi l'interroger encore pendant la nuit ; mais il le fit m en liberté, favorisant lui-même son évasion, afin échappât à la fureur de ses soldats. Il récompensa gement Amzas.

Voyant que la ville de Bizie ne répondoit point à attente, il l'envoya sommer une seconde fois, pı nant les habitans que, s'ils ne se rendoient point, terres seroient exposées au pillage, dont il avoit voulu les préserver jusqu'alors. Ils tinrent une assen générale dans laquelle ils délibérèrent sur le parti c avoient à prendre. Ils résolurent de se soumettre, parce qu'ils reconnoissoient la justice de la cau l'empereur, soit parce qu'ils redoutoient la puis de ses armes. Permettant à leur gouverneur, G Paléologue, de se retirer avec son bagage à Const nople ainsi qu'à leur évêque, qui craignoit la colè patriarche, ils envoyèrent à l'empereur une amba composée de six députés : deux de la noblesse, du clergé, et deux de la bourgeoisie. Ils lui port les clefs de la ville. Ils lui dirent que, trompé leurs commandans, ils avoient cru aux calor dont il étoit l'objet ; mais que, revenus de leur er et gémissant des maux de la guerre, ils venoie nom de leur ville se soumettre à son obéissance. tacuzène les loua de leur conduite, leur fit des sens, et partit avec eux pour se rendre à Bizie. Le p et les grands sortirent en foule pour le recevoir ramener en triomphe dans leurs murs. Arrivé pr la porte, Cantacuzène s'arrêta, ne voulant point un pas qu'on ne lui eût promis de se conformer à l' qu'il donnoit, de faire précéder son nom et cel

'Impératrice Irène des noms de l'impératrice Anne, et e Jean Paléologue, dans la proclamation qu'on alloit aire lorsqu'il seroit entré, exigeant que cet ordre fût uivi dans les prières publiques. Dès qu'il eut pris possession de Bizie, il en donna le gouvernement à Manuel Asan, son beau-frère et gendre du protostrator, qui avoit des parens dans cette ville. Manuel étoit connu les habitans. Synadène, son beau-père, étoit dans le même temps cruellement puni de son inconstance. Récompensé d'abord par Apocauque, qui le fit protovestiaire pour avoir abandonné Cantacuzène à Gynaïcocastre, il lui déplut bientôt, fut, par ses ordres, gardé à vue dans sa propre maison, et mourut de chagrin, de honte, et de remords. L'empereur remplaça l'évêque de Bizie par le patriarche de Jérusalem, qui s'étoit retiré près de lui pour éviter les persécutions du grand-duc. Après avoir pris plusieurs dispositions relatives à l'administration de la ville et du territoire, il prit la route de Cariopolis, et réduisit, soit par la force, soit par des négociations, les places qui ne s'étoient pas encore rendues.

N'osant se mesurer avec Cantacuzène, qu'il ne vouloit combattre qu'avec le poignard d'un assassin, Apocauque, qui voyoit que la plupart des villes se soumettoient à son ennemi, que les autres restoient dans une irrésolution dont il étoit facile de prévoir le résultat, crut devoir jouer un nouveau rôle, afin qu'on ne lui reprochât point son oisiveté. D'après son ordre, on publia sur toutes les places publiques de Constantinople qu'il alloit rendre lui-même la justice, et terminer tous les procès qui troubloient la paix des familles. Établissant son tribunal dans le monastère du Sauveur, il passa les jours à juger les différends et les contestations que les particuliers avoient entre eux. Cantacuzène le compare ironiquement à Rhadamante, sans donner aucun détail sur les sentences de ce nouveau magistrat. Il se contente

de faire remarquer le ridicule dont se couvroit par cette conduite un général qui, au lieu de prendre des mesures pour éloigner l'ennemi marchant vers la capitale, choisissoit pour se faire juge le moment où l'empire couroit les plus grands dangers, et quittoit le commandement des troupes. Depuis long-temps il éludoit la promesse qu'il avoit faite à Gabalas de lui donner sa fille en mariage ; et celui-ci, voyant toujours de nouveaux délais énoncés par Apocauque, résolut de s'en plaindre, et de le faire expliquer. Il le somma donc un jour de tenir sa parole. Ayant épuisé tous les prétextes, le grand-duc lui fit les plus belles protestations, et lui dit qu'il n'avoit rien tant à cœur que d'en faire son gendre; mais que sa femme et sa fille avoient la plus grande aversion pour ce mariage, à cause de l'excès de son embonpoint: il lui conseilla de tâcher de le réduire dans des bornes convenables. Dans le serment fait précédemment, et par lequel Apocauque s'engageoit à passer par-dessus l'épilepsie et la folie, il avoit oublié l'excès de santé. Gabalas se douta d'abord que cette singulière défaite n'étoit qu'une raillerie, et qu'on se moquoit de lui ; mais la passion qu'il avoit pour la fille du grand-duc l'aveugloit au point de le déterminer à faire tout ce qui dépendroit de lui pour cesser de mériter le reproche qu'on lui faisoit. Il eut recours à un charlatan italien, qui lui promit de réduire sa taille à de justes proportions. Pour y parvenir il mit son malade, ou plutôt sa victime, à la diète, lui donna des vomitifs, le purgea, lui fit prendre des bains, le tint dans l'inaction, et finit par altérer son tempérament, sans diminuer sa corpulence. Gabalas perdit la santé, et conserva son embonpoint. Craignant qu'il ne s'aperçût enfin de sa fausseté, le grand-duc résolut de se défaire de cet homme, qui ne pouvoit plus être d'aucune utilité pour lui. Il mit dans son secret quelques amis, qu'il envoyoit tous les jours et plusieurs fois dans la journée avertir le grand-logothète de se tenir

ses gardes, parce que l'impératrice étoit furieuse tre lui. Après avoir exigé qu'il s'engageât par serment e jamais révéler un secret de cette importance, ces is officieux lui promirent de tâcher de connoître la se du courroux de la princesse, et revinrent accroître alarmes en lui disant que ce courroux étoit d'autant s à craindre que l'impératrice évitoit avec soin d'en ser pénétrer la cause. Ce manége fit ce que n'avoit faire le charlatan. Rongé d'inquiétude et de cha- ı, Gabalas maigrit au point de devenir étique. Apo- que joua la surprise quand il le vit dans cet état, ıi fit, avec un air d'intérêt, des questions auxquelles ogothète répondit par la confidence de ses peines et ›rière de l'aider de sa puissance et de son crédit. Le tre, qui en savoit plus que lui, répondit qu'en effet ıvoit entendu parler des mauvaises dispositions de ıpératrice à son égard, mais qu'il ne croyoit pas que ût aussi sérieux : qu'il lui conseilloit de mettre ses ns en sûreté, parce qu'ils vivoient dans un temps où ı étoit aussitôt abattu qu'attaqué par la calomnie ; : lui-même avoit pris toutes ses précautions pour dé- ;er ses richesses dans les forts d'Epibate et de Man- ıe, afin de les conserver. Gabalas n'avoit rien de eux à faire qu'à suivre son exemple, et devoit songer ıuver les objets les plus précieux en les confiant à amis. Ces insinuations perfides produisirent tout r effet. Le grand-logothète, ne soupçonnant aucun ge, fit porter ses meubles et son argent dans diffé- ıtes maisons. Aussitôt Apocauque envoya prévenir ıpératrice de ce qui se passoit. Cet avis fut accom- ;né de réticences, de conjectures sur les motifs de conduite de Gabalas en détournant son bien. Sans ıte il vouloit se retirer vers Cantacuzène ; peut-être me exciter une révolte en faveur de ce rebelle. La ncesse, préparée par des bruits avant-coureurs ré- ıdus autour d'elle, ne douta point des projets de

Gabalas, et chercha les moyens d'en empêcher l
cution. Le grand-logothète, ayant mis son bien à
vert, recevoit tous les matins de nouveaux avertisse
Apocauque sortit alors de la capitale pour aller
une petite ville de Pont, nommée Iéro, où l'appel
disoit-il en partant, des affaires de famille. Il
pour véritable motif de ce voyage l'intention d'
tout soupçon de la part de Galabas, et principal
de le mettre dans l'impossibilité d'avoir recour
protection quand le moment fatal arriveroit. Av
se mettre en route, il avoit pris toutes les mesu
donné tous les ordres nécessaires pour le dénouem
cette intrigue. Les prétendus amis de Gabalas al
le trouver tout en larmes pour lui dire que l'im
trice venoit de signer l'ordre de l'arrêter. Des inc
subornés se présentèrent dans les maisons voisi
dans la sienne, et demandèrent à lui parler. Ju
sa perte inévitable, il se réfugia dans l'église de S
Sophie; et, craignant que la sainteté du lieu ne f
respectée, il prit un habit de moine. Apocauque,
tenoit au courant, revint dans la capitale, alla
le grand-logothète, et, le voyant dans ce costum
exprima la plus vive douleur, déplorant la triste
dition de sa fille, qui alloit être ainsi réduite à un
veuvage. Il joua si bien son rôle, et son affliction
si profonde à Gabalas, que celui-ci crut devoir r
son courage, et lui représenter l'instabilité des
de ce monde, dont personne n'étoit à l'abri. Apoc
se consola sans le secours du temps ni de la philos
Le grand-logothète reçut bientôt après l'ordre de
tirer dans le monastère de la Sainte-Vierge, et f
suite mis en prison, sous prétexte qu'il avoit le
de s'évader. C'est ainsi que le grand-duc récomp
ses amis et leur tenoit les promesses qu'il leu
faites. On doit convenir que cette longue et cruelle
fication ne s'accorde point avec l'idée qu'on de

ire de la pénétration de Gabalas, d'après les éloges
e lui donne l'historien Cantacuzène.

Pendant que le vaste empire grec étoit déchiré par la
erre civile, celui de Trébisonde, dont nous avons vu
rigine [a], éprouvoit des révolutions, tout circonscrit
'il étoit. Basile Comnène, fils d'Alexis, héritoit de ce
ne, que la mort de son père laissoit vacant; mais il
fut disputé, et ne le dut qu'à sa valeur. Les papes
soient de vains efforts auprès des princes de la famille
Comnène pour les ramener à la communion de l'é-
lise de Rome. Ils opposèrent une résistance ouverte et
anche. Sans consentir, comme les empereurs de Con-
antinople, à des discussions inutiles quand elles ne
nt pas dangereuses, Jean Comnène se distingua par-
culièrement en luttant à la fois contre le souverain
ontife et contre Michel Paléologue, lorsque celui-ci
oulut la réunion des deux églises. Ce fut même cette
sistance qui valut à Jean le titre d'empereur. Les
recs qui, en général, étoient opposés à ce projet,
irent avec une surprise approbative un prince foible,
resque sans états, sans armées, sans finances, rester
dèle à leur cause, qu'ils regardoient comme juste, et
epousser également les insinuations d'un pape et les
enaces du chef d'un grand empire. Prétendant que
ans cette cause, sacrée à leurs yeux, Comnène méri-

[a] *Voy.* liv. 96 de cette histoire. omnène rendit en 1204 le *duché* e Trébisonde indépendant; mais ne fut que *Jean Comnène* « qui souffrit que les Grecs l'appelassent *empereur de Trébisonde*, comme s'ils eussent voulu faire connoître que c'étoit Comnène qui étoit leur véritable empereur, puisque Michel Paléologue, qui faisoit sa résidence à Constantinople, avoit quitté le rite grec pour celui de Rome. » *Voy.* Tournefort, t. 3, 78. Les empereurs grecs disposèrent de cette principauté jusqu'en 1204, qu'Alexis Comnène, profitant de l'invasion des Latins et de la prise de Constantinople par Baudouin, comte de Flandre, en prit possession avec le titre de duc. Quelques historiens l'appellent seigneur de Trébisonde. Le nom de cette ville, que les Turcs appellent *Trapazona*, lui vient de sa forme, qui est celle d'un *trapèze*. Ce petit empire ne fut détruit que huit années après celui de Constantinople.

toit bien mieux le titre d'empereur que Paléologue, le lui donnèrent. Jean l'accepta, le transmit à ses s cesseurs; et, malgré le peu d'étendue de leurs domai et l'impossibilité de défendre ce titre si l'on vouloi leur contester, ils figuroient encore comme *empere* de Trébisonde à l'époque où nous sommes. Ba Comnène II, gendre d'Andronic le jeune, mourut : enfans légitimes; mais il laissa deux bâtards qui fur ainsi que leur mère, chassés ignominieusement de T bisonde par Irène, veuve de Basile. Cette princ envoya des députés à son père pour le prier de choisir un mari qui méritât et sa main et le t qu'elle lui destinoit. Andronic n'étoit point à Cons tinople lorsque ces ambassadeurs arrivèrent dans capitale; et ce prince mourut peu de temps après retour, sans avoir pu remplir le désir de sa fille. (tacuzène, chargé d'abord momentanément de la d tion des affaires, et forcé de prendre les armes en pour se défendre, auroit eu de bonnes excuses oublier la demande d'Irène; mais, comme cette p cesse étoit fille de son ancien ami, il se fit un devoi s'en occuper. Il connoissoit l'attachement des Tréb tins pour la famille des Comnènes, et savoient q changement de dynastie pourroit occasionner les grands troubles dans ce petit empire. D'après ces c dérations, il crut agir prudemment en envoyant princesse Michel Comnène, frère d'Alexis. Ma prince, ayant cinquante-six ans, déplut à la douairière, ainsi qu'aux sénateurs, qui lui aur préféré l'un des bâtards du dernier roi, parce auroient, en qualité de conseil de régence, gou l'empire. Michel parut bientôt dans la rade, esco trois vaisseaux. Les sénateurs le fêtèrent et le co sirent en triomphe au palais. Mais, pendant q livroit au sommeil, ils entrent avec des soldats da appartement, se saisissent de sa personne, après

a massacré ou envoyé en prison ceux qui l'avoient accompagné. Ils le remirent à un eunuque qui, soutenu par un détachement de troupes, fit embarquer Michel. On le conduisit dans une ville dont il avoit le commandement. Trois sénateurs s'emparèrent de l'autorité, et, l'exerçant despotiquement, se rendirent odieux. Le peuple crioit hautement, et le mécontentement général étoit partagé par la garde du palais. On députa secrètement auprès de l'impératrice Anne pour prier cette princesse d'envoyer à la place de Michel Comnène le fils de ce prince, qui n'avoit guère que vingt ans. Anne y consentit. Elle le fit partir avec des troupes italiennes. Dès que les sénateurs apprirent cette nouvelle, ils armèrent leurs partisans. Le peuple s'arme de son côté. Au moment où les deux partis alloient en venir aux mains, les Italiens enfoncent les portes de la ville, et y font entrer le nouvel empereur. Les sénateurs étoient les plus foibles. Outre les troupes étrangères que le prince amenoit avec lui, il avoit le peuple et la garde pour le défendre. Mais il ne jouit pas long-temps du trône, et le perdit par sa faute. Dans l'âge où les passions ont le plus de force, il en fut l'esclave, et mena la vie la plus licencieuse. Il épuisoit le trésor en le prodiguant aux comédiennes, ainsi qu'aux compagnons de ses débauches. Las de ses débordemens, et plus encore du ton dédaigneux avec lequel il écouta leurs représentations, les gardes qui l'avoient fait monter sur le trône, en le demandant à l'impératrice, l'en firent descendre, le renvoyèrent, et rappelèrent son père. Ils mirent à son retour des conditions qui leur donnoient des priviléges et l'impunité, parce qu'ils avoient la force en main. Le peuple ne changea que de tyrans : au lieu d'un il en eut plusieurs milliers, dont l'inévitable influence se faisoit sentir sur tous les points. Il courba la tête sous le joug militaire le plus insupportable de tous. Des plaintes se firent entendre de tous les côtés. La faction des séna-

teurs, qui n'étoit que comprimée, se joignit à la ı tude. La scène changea. Les gardes du palais f obligés de lutter à leur tour. Les deux partis se vèrent encore une fois en présence. Au lieu d'en aux mains, ce qui eût infailliblement amené la de l'état, ils se contentèrent de discuter. Aucun ne voulant céder à l'autre l'autorité, ils convinre la laisser à Michel Comnène, qui devint ainsi un p absolu. Le peuple s'en trouva mieux, parce qu' également à l'abri de la puissance militaire et de du sénat. Quant à la princesse Irène, elle alla fin jours à Constantinople. On ignore si elle abanc Trébisonde avant l'arrivée du jeune Comnène, et rôle elle joua dans ces révolutions. On sait seule qu'elle ne fut l'objet d'aucun regret, et que la ru publique l'accusoit d'avoir hâté les jours de son m

N. 1345. Cantacuzène, pendant que ses troupes étoie quartiers d'hiver, apprit que l'impératrice Anne député secrètement vers Orchan pour le mettre ses intérêts et lui demander des secours. Orchan de tous les sultans turcs, celui qui avoit le plus de sance, et ses troupes les mieux disciplinées. Il p faire pencher la balance en faveur de celui des partis pour lequel il se décideroit. Les provin plus voisines de l'empire grec étoient sous sa do tion. Il commandoit dans la Paphlagonie maritir jusqu'en Phrygie. La politique et la prudence exig donc de Cantacuzène qu'il employât tous les m possibles pour empêcher l'alliance de ce prince l'impératrice. Il lui envoya des ambassadeurs cl d'obtenir au moins sa neutralité. Mais Orchan a la guerre et ceux qui la faisoient avec talent. C'ét motif de préférence pour l'empereur. Il en avo autre encore. Il désiroit d'épouser la fille de ce p renommée pour sa beauté. Il congédia donc les en de l'impératrice sans leur donner de réponse, acc

ux de Cantacuzène, vers lequel il députa son eunuque atzas pour conclure avec ce prince un traité d'alliance. a situation des états d'Orchan ajoutoit encore un prix cette alliance, par la facilité qu'elle donnoit de faire river à peu de frais, en un instant, des troupes rques. Plusieurs fois elles traversèrent la mer (sans re demandées) pour agir hostilement contre les villes ui refusoient de se soumettre à l'empereur [a]. Avec le rps d'armée qu'Orchan mit à sa disposition Cantazène conquit toutes les villes situées sur le Pont, à xception de Sozopole. Il enleva de force une place ise sur les bords du lac de Dercée, ainsi que le fort Empyrite, près de Constantinople. Il retourna bientôt Didymotique, afin d'y combiner un plan d'opérations ur cette campagne, qu'il vouloit pousser avec vigueur. près avoir réuni dans cette ville tous les soldats grecs angés sous ses drapeaux et les troupes turques, il archa sur Constantinople. Il se campa vis-à-vis de la orte Gyrolimne, sans que personne osât sortir, quoique la garnison se fût portée de ce côté. Apocauque, endant qu'on étoit en présence devant cette porte, arut à une autre avec un petit détachement, et rentra ur-le-champ à la vue des hérauts d'armes que l'empeeur lui envoya. Cantacuzène alla passer la nuit au ont du Chameau. Le lendemain il demeura dans son amp, n'y conservant qu'un petit nombre de soldats. es autres, tant grecs que Turcs, allèrent au pillage. es premiers enlevèrent beaucoup de bétail, et les seonds firent un grand nombre de prisonniers. Cantacuène étoit obligé de tenir cette conduite pour forcer la apitale à la paix.

[a] Ici Cantacuzène, dont nous suions le récit, met dans son histoire n songe de son fils Manuel, qui, ans son rêve, voit changer à chaque ois qu'on s'en servoit l'empreinte u cachet de son père, et succéder au lion la panthère, à la panthère le chat, ensuite la cigogne et l'hyppocentaure. Il finit gravement la description de ce songe par dire *qu'on n'a pu savoir encore ce qu'il signifioit.*

Le faubourg de Galata, toutes les fois que Consl
nople étoit menacée, couroit des risques, et les G
qui l'habitoient faisoient cause commune avec
capitale. Mais, dans cette guerre, ils n'avoient
encore pris parti. Ils ne vouloient le faire qu'avec
noissance de cause; et, jusqu'à ce moment, les l
contradictoires sur les causes de la guerre les avoit
dans la plus grande incertitude. D'une part, ils e
doient dire que l'ambition armoit Cantacuzèn
portoit à conspirer contre l'impératrice et ses en
et que, si le patriarche et le grand-duc ne s'ét
opposés à ses projets criminels, c'en étoit fait
famille impériale. De l'autre, ils n'ignoroient
dévouement de Cantacuzène au prince Andronic,
conduite généreuse qu'il avoit tenue en refusa
partager avec son ami l'autorité souveraine, :
modération qu'il avoit toujours mise dans tout
actions. Ne pouvant ni refuser de croire des t
gnages aussi dignes de foi que leur paroissoien
ceux de l'impératrice et du patriarche, ni se pers
ce qu'ils trouvoient incroyable, ils résolurent d
éclaircir, de dissiper tous leurs doutes, et de prov
toutes les explications nécessaires. Ils crurent y [
nir en choisissant deux moines de l'ordre des
mineurs, hommes prudens, *savans dans la scien
Latins, et versés dans la philosophie d'Aristote* [a].
étoit supérieur de l'ordre, du pays et parent de l'
ratrice, avec laquelle il passa de Savoie à Cons
nople. Il se nommoit Henri. Il fut choisi, parce qu
beaucoup de crédit, soit par la considération c
jouissoit personnellement, soit par l'honneur d'a
tenir à la princesse, il devoit trouver dans ces c
stances plus d'assurance pour parler et répon

[a] Expressions de Cantacuzène. On croyoit alors propre à tout celui qui savoit la philosophie d'.

mpereur, et plus de facilité pour découvrir la vérité.
se présentèrent au camp, et Cantacuzène les fit en-
er sans délai et paroître devant lui. Henri dit à ce
ince « qu'ayant appris qu'il étoit si près d'eux, ils
étoient venus pour conférer avec lui sur cette guerre
cruelle qui désoloit l'empire; que, ne pouvant en
découvrir la cause parce qu'ils en entendoient parler
diversement à différentes personnes, suivant l'amour
ou la haine qu'elles avoient pour les deux empereurs,
et ne voulant en croire aucune, parce qu'elles ne
parloient qu'en faveur de leur parti, ils le supplioient
de leur faire un récit fidèle de ce qui s'étoit passé. »
L'empereur les loua de leur projet, et leur témoigna
u'une des plus grandes contrariétés qu'il eût éprou-
ées, étoit de n'avoir pas encore rencontré quelqu'un
ui voulût se donner la peine d'examiner sérieusement
e sujet de la querelle pour en connoître la cause et
auteur. Il leur déclara qu'étant fort aise d'avoir des
ges aussi éclairés, et surtout cherchant d'aussi bonne
oi la vérité, il leur feroit le récit le plus fidèle et le
lus circonstancié des événemens. Il reprit l'affaire dès
on origine. Sa conduite à la mort d'Andronic, l'in-
gratitude d'Apocauque, celle du patriarche, les cruautés
commises envers sa mère et ses parens, la spoliation de
ous ses biens, les persécutions dirigées contre ses amis,
es demandes réitérées de la paix et renouvelées à chaque
ccasion, malgré les refus les plus injurieux; les traite-
mens faits à ses ambassadeurs, rien ne fut oublié dans
es conférences, qui durèrent deux jours et deux nuits.
Le seul reproche, qui ne paroissoit pas sans fondement,
c'étoit ses alliances avec les étrangers; il y répondit en
disant d'abord qu'il n'avoit fait que suivre l'exemple
de ses ennemis, qui s'en étoient servis les premiers;
ensuite qu'Apocauque l'y avoit forcé en livrant aux
Serviens et aux Bulgares des villes qu'il faisoit rentrer

sous la domination grecque par les traités qu'il avoit conclus avec eux. Il prouva que, si ses ennemis n'avoient plus d'étrangers à leur solde, c'est que ceux-ci préféroient son parti au leur; qu'Orchan leur avoit refusé des troupes qu'il mettoit gratuitement à sa disposition; que Soliman, à qui le grand-duc avoit député Isaac Asan panhypersébaste pour lui demander des secours, n'en avoit point voulu donner; et que même Apocauque, croyant avoir plus de crédit, s'étoit transporté à la cour de ce prince, qui lui refusa même une audience. Cantacuzène démontra qu'il n'avoit pris les armes que par une indispensable nécessité.

Les deux moines le prièrent de leur permettre d'exposer dans toute leur force les raisons de ses adversaires, afin que la vérité sortît de cette discussion, brillante de tout son éclat. L'empereur y consentit avec joie. Henri prit hardiment la parole, et proposa ses doutes et ses objections. Cantacuzène y répondit avec franchise. Le moine lui déclara qu'il devenoit son ami et son admirateur, d'ennemi et d'accusateur qu'il étoit avant cette entrevue, lui avouant que tout ce qu'il avoit entendu dire contre lui avec tant de détails, de sermens et de protestations, sembloit à ses yeux digne de foi; qu'il étoit détrompé; qu'il publieroit partout l'étendue de sa prudence et la grandeur de son courage. Il finit par le supplier de lui dire franchement s'il s'opposoit à la paix.

« Je laisse, répondit Cantacuzène, à mes ennemis le « choix de la guerre ou de la paix; il dépend d'eux de « mettre fin aux maux de ma patrie, ou de consommer « sa ruine. Si l'on veut me reconnoître pour empereur « et pour collègue de Jean Paléologue, j'accorde à l'in- « stant une amnistie générale; je laisse à mes ennemis « les biens qu'ils m'ont enlevés; mes amis imiteront « mon exemple. Aucune recherche ne sera faite; ceux « que l'impératrice a placés conserveront leurs emplois;

je ne vengerai point les injures que j'ai reçues; tout sera oublié, même la mort de ma mère, l'emprisonnement de mon fils, qui, n'ayant que douze ans, ne pouvoit faire aucun mal. Si ce que je propose ne paroît pas raisonnable, qu'on prenne des arbitres; que l'impératrice, que le patriarche, que les plus considérables du clergé comme de l'empire soient du nombre, et forment un conseil, au jugement duquel je déclare d'avance que je me soumettrai. Si je suis trouvé coupable, je consens à être traîné au supplice, et j'appelle sur ma tête la honte et l'infamie; je prononcerai moi-même ma condamnation. Mais si mon innocence est reconnue, non par mes amis, dont le témoignage seroit suspect, mais par l'impératrice et le patriarche, la justice veut que mes calomniateurs subissent le sort qui m'étoit réservé. Eh bien! je renonce à cette satisfaction que donnent les lois. Je veux bien être condamné si je suis convaincu; et si l'on me proclame innocent, je fais grâce à mes accusateurs, et consens qu'ils n'aient d'autre châtiment que la honte, inséparable de la calomnie. Je me contenterois de gouverner avec le fils de l'empereur Andronic. Si les ornemens de la souveraine puissance offusquent mes ennemis et blessent leurs yeux, je les déposerai: si mes troupes leur inspirent des craintes, je ne me ferai suivre que de dix personnes. Je quitterai la pourpre, j'entrerai dans Constantinople comme un simple particulier. J'ai fait pour le bien de l'empire de plus grands sacrifices que celui-là. L'éclat de ma gloire tient-il donc à un changement de costume? Si je suis condamné, que me serviroit de porter les ornemens impériaux? Si je suis justifié, quelle peine éprouverai-je pour m'en être volontairement dépouillé, puisqu'alors ce seroit pour les reprendre avec l'approbation de tous les gens de bien? Ai-je de la

stantinople, et fit ordonner des prières publiques toutes les églises, pour le succès de l'entreprise méditoit. Après deux jours de préparatifs, dès apprit par ses espions que, fidèle à sa parole, Can zène faisoit manœuvrer ses troupes pour évacu pays, il fit sortir sa cavalerie et son infanterie, rangea en bataille hors de la ville. Se faisant li rapport qui constatoit la retraite de l'empereur, moigna beaucoup de dépit de le voir échapper vengeance. Il envoya dire ensuite au patriarch publier dans les places et carrefours qu'au premier de son apparition Cantacuzène avoit pris la fui que son armée étoit dans une complète dérout patriarche lui répondit : *L'impie s'enfuit, sans qu sonne le poursuive; rentrez en triomphe.* Apoc obéit, et reçut de nombreux complimens sur une pagne aussi brillante; complimens auxquels il quoit par l'expression de la colère qu'il éprouvoi voir perdu l'occasion de livrer bataille. L'emp qui se faisoit informer de ce qui se passoit, enle vive force, en se retirant, les forts de Régio, d'A de Damocrana, et la ville de Sélivrée; fit répa forteresse d'Apamée, mit garnison dans une place sur les bords du lac de Dercée : ensuite il se re Didymotique. Les détachemens qu'il laissa dans verses places couroient le pays, le dévastoient, et soient ainsi les environs de Constantinople à u déplorable.

Le grand-duc, et son digne complice le patri voulant prévenir la demande du moine Henr n'avoit point oublié leurs promesses, lui remire dépêches pour Cantacuzène, en lui disant qu'ils doient au prince tout ce qu'il avoit demandé. He crut sur parole. Ne connoissant point la langue gr il ne put voir jusqu'à quel point la réponse étoi forme à l'idée qu'on lui en donnoit; et, se croyan

›le du moindre délai qu'éprouveroit la conclusion de
›aix s'il tardoit à remettre cette lettre, il se rendit en
gence auprès de l'empereur à Didymotique, et lui
en le saluant : *Voici la paix; le patriarche et le
nd-duc vous accordent tout ce que vous avez désiré.*
prince, ayant lu les dépêches, lui demanda en riant
en connoissoit le contenu. Henri répondit que, ne
ıant point le grec, il s'étoit contenté de la signature
le la parole du patriarche. Alors Cantacuzène lui
luisit la lettre. Voici ce qu'on lui disoit : « Vous
viez précédemment offert au grand-duc, le très-
dèle et très-cher sujet de notre empereur, de renon-
:r à la qualité dont vous usurpiez le titre, à condition
ı'on ne vous puniroit point pour avoir excité la
ıerre civile. On vous le promit; mais, comme vous
e respiriez que le meurtre et le sang, vous manquâtes
votre parole. Vous ne pouvez plus aujourd'hui user
: la même perfidie, parce que vous seriez condamné
ır votre propre lettre, et par le témoignage de Henri,
ıi est digne de foi. Nous approuvons le projet que
›us formez de renoncer à la puissance souveraine,
: rendre les villes que vous avez usurpées pour les
›uverner tyranniquement, de vous retirer enfin,
›it au mont Athos, soit dans une autre solitude. Il
'y a maintenant plus rien à faire qu'à prendre jour
›ur l'exécution. Quant aux assurances que vous dé-
rez pour la délivrance de vos amis et la restitution
: leurs biens, il ne faut pas vous en mettre en peine;
ous avons assez de prudence et d'équité pour savoir
: qu'il convient de faire pour concilier la justice avec
:s intérêts de l'état. » Pendant cette lecture, Henri
noit des marques de surprise et d'indignation. Can-
ızène lui dit qu'il n'y avoit rien de honteux, quand
ıimoit la vérité, d'être trompé par des gens qui sont
›utumés à la trahir; qu'il pouvoit, d'après cette
érience, porter un jugement sur ses ennemis, et

connoître dans lequel des deux partis étoit le bon d
Henri revint à Constantinople, détrompé sur le co
du grand-duc et du patriarche, qu'il avoit jusqu'
crus de bonne foi. Il étoit chargé de la part de l'e
reur d'adresser des reproches à ceux qui l'avoien
voyé; d'annoncer au grand-duc qu'il reviendr
premier jour, et de l'inviter à se préparer au co
Mais il aima mieux rentrer à Galata sans voir
cauque. Celui-ci, qui fut instruit de son retour
voya chercher pour savoir ce qui s'étoit passé. Il
de se rendre auprès du grand-duc, lui fit faire
proches sanglans par ceux qu'il lui députoit, aj
que l'empereur viendroit se faire justice lui-mê
qu'on se préparât à le bien recevoir.

En attendant qu'il parût, Apocauque voulut
à profit son absence pour faire quelque nouve
monstration de courage et d'audace. En consé
il voulut enlever le fort d'Empyrite, et le fit cer
ses troupes. Les murailles étoient épaisses et
après les avoir battues inutilement pendant trois
faisant jouer toutes les machines de guerre, il
dans la capitale. L'épuisement des finances le
dans le plus grand embarras. Le pays, récemm
vasté par les troupes de Cantacuzène, n'offroit
ressource : plus loin presque toutes les villes rec
soient son obéissance, et bientôt, suivant les appa
le pouvoir d'Apocauque et l'empire n'auroient
bornes que la capitale. Il étoit à craindre que l'i
trice ne songeât sérieusement à conclure la paix,
plus aucun moyen de faire la guerre. Pour se tire
barras, le grand-duc imagina d'établir un droit d
sur tous les vaisseaux marchands qui viendroien
der dans la Propontide. L'auteur de ce proje
adopter par l'impératrice. Tous les courtisans le l
en public, regrettant qu'on ne l'eût pas mis pl
exécution, et déplorant la négligence par laqu

avoit perdu pendant tant d'années une occasion si facile et si simple de remplir les coffres du trésor. Plein de sa chimère, Apocauque se rend dans le port d'Hiero, fait disposer et mettre à l'ancre un grand navire chargé de soldats pour lever un tribut sur les marchands étrangers, et leur refuser le passage. Mais, comme ce navire n'étoit pas plus fort que ceux à qui l'on vouloit faire la loi, qu'on n'avoit point armé la côte pour le protéger, les bâtimens traversoient sans rien payer, se moquant d'Apocauque et de ses douaniers.

Cantacuzène reparut suivant la promesse qu'il en avoit faite, et se tint quelque temps devant la porte de Carsie. Voyant que personne ne sortoit, il alla camper au Pont-de-pierre, lieu situé près de la capitale, abondant en pâturages, et d'où l'empereur pouvoit inquiéter Constantinople, et faire voir à ses habitans qu'il ne fuyoit pas l'occasion de se mesurer avec Apocauque. Henri vint l'y trouver, et l'assurer que l'impératrice n'étoit point cause de la guerre, mais le patriarche et le grand-duc, qui l'empêchoient de faire la paix, l'épouvantant par les plus terribles menaces, et lui faisant voir sans cesse en perspective le massacre de ses enfans comme suite inévitable de toute réconciliation avec Cantacuzène. Celui-ci, qui n'avoit d'autre moyen de désabuser cette princesse que des protestations tant de fois répétées, voyant qu'on tournoit toujours dans le même cercle, résolut de pousser vigoureusement la guerre. Il commença par se concerter en secret avec les amis qu'il avoit à Constantinople, afin de connoître d'une manière exacte la situation des esprits. Tous furent d'avis que, dans ce moment, une tentative sur la capitale seroit hasardée, et même dangereuse; qu'ils ne pourroient le secourir, et l'exhortèrent à ne rien précipiter. Il crut devoir ajourner son projet, et marcha sur Andrinople, que Paraspondyle, qui en étoit gouverneur, remit entre ses mains, ainsi que tous les forts qui

Didymotique. Pendant cette irruption, les Grecs a
achevé leurs préparatifs. On partit pour aller com
Momitzile, qui devenoit de jour en jour plus r
table. Il s'étoit emparé de la ville de Xantia, de
de Macrope, et sa domination s'étendoit jusq
Morée. Au premier bruit de l'arrivée des Turcs
dispositions qu'on faifoit contre lui, ce guerrier e
faire des excuses à l'empereur, promettant pour l'
une fidélité à toute épreuve; mais la manière c
avoit tenu les promesses précédentes détruisoit l'e
celle-ci. L'artifice de Momitzile ne lui ayant pas r
il résolut de se défendre, quoiqu'il n'eût que
mille hommes à opposer à une armée nombre
s'avance plein d'audace, et, dans sa confiance pré
tueuse, envoie sommer de se rendre le fort de Pér
rion, qui se trouvoit sur son chemin. La garnison
habitans lui répondirent en l'invitant de s'occup
Turcs, comme affaire plus pressée, l'assurant qu
forteresse seroit le prix de la victoire. Comme il
aussi cruel qu'entreprenant, craignant sa colère c
cas où il battroit l'ennemi, ils reçurent Raïqu
neveu, accompagné de cinquante hommes, afin
s'il gagnoit la bataille, il fît la paix avec son oncl
Turcs, qui précédoient les troupes de Cantac
furent les premiers qui parurent à la vue de Mon
Celui-ci, qui vouloit diminuer les désavanta
l'infériorité de ses soldats en nombre, leur avoit
y remédier, appris une manœuvre au moyen
quelle ils se dispersoient en un instant pour se ref
sur un point plus éloigné. Au premier choc ils
tent cette manœuvre, et les Turcs, qui prenoien
troupe pour l'avant-garde d'une armée, conti
leur marche, et s'avancent jusqu'à la ville de M
nia. L'empereur et le sultan Amir, qui suivoient, v
que les soldats de Momitzile n'avoient fait que chan
place, rangent leur armée en bataille, la dispos

nière que l'ennemi ne pouvoit que se replier sur les rcs. Amir commande l'aile droite, Asan l'aile gau-, et Cantacuzène la fleur de l'armée, composée des braves, choisis parmi les Grecs et leurs alliés. On vient aux mains avec une égale ardeur des deux és. Le sentiment du danger donnoit à Momitzile une uvelle audace ainsi qu'à ses compagnons d'armes : is la lutte étoit trop inégale. Il perdit beaucoup de gens, et se vit obligé de reculer jusqu'aux murailles Périthéorion, dont les habitans refusèrent de lui vrir leurs portes. Là, n'ayant plus assez d'espace ur faire manœuvrer sa cavalerie, il fit mettre pied à re à ses soldats, et les ramena au combat. Tant 'ils eurent leur chef à leur tête, ils firent des prodiges valeur ; mais dès qu'il eut été tué, perdant tout cou-ge, ils jettent leurs armes et se laissent prendre. ucun n'échappa. Cantacuzène regretta Momitzile, parce 'il étoit brave, et déplora l'usage qu'il avoit fait de s talens militaires. Il laissa sa veuve libre de rester, n de retourner en Bulgarie. Elle prit ce dernier parti, mportant ses richesses avec elle. L'empereur prit pos-ession de Xantia, résidence ordinaire de Momitzile.

Le crâle de Servie, contre la foi des traités, assiégeoit Phères. Ce prince, voyant que les Grecs se détruisoient, crut n'avoir rien à craindre d'eux ; il s'empara de quelques villes, et, ne pouvant enlever celle de Phères, la réduisit à la dernière extrémité. La tenant étroitement bloquée, interceptant tous les convois, de manière que les habitans souffroient toutes les horreurs de la famine. Étienne avoit dans cette place une faction à la tête de laquelle étoit Manuel Asan, oncle de l'impératrice Irène. Constantin Paléologue, oncle du dernier Andronic, et on gendre Démétrius Zamplacon, grand-stratopédarque, s'opposoient avec vigueur aux partisans des Serviens, qu'ils comprimoient, parce que ceux-ci étoient moins nombreux. Mais, le siége rendant les souffrances

et les privations communes, on étoit plus dispo
prêter l'oreille à la proposition de se rendre faite pa
amis du crâle. Dans ces circonstances Constanti
Démétrius demandèrent du secours à Cantacuzène
lui députèrent des envoyés, qui firent à ce prince le
bleau de la situation de Phères. Aussitôt l'empereur
partir Jean Brienne, chargé d'aller inviter de sa
le crâle à se retirer, sinon qu'il allait marcher co
lui à la tête de ses alliés. Il lui faisoit en même te
des représentations sur sa conduite, lui disant
n'oublieroit point les services qu'il lui avoit ren
mais que ce n'étoit point agir contre les devoirs qu
imposoit la reconnoissance que de défendre ses s
contre lui. Après avoir député Brienne, il marcha
Christopole, et se campa dans le bourg de Gabriel
se rapprocher de Phères, et se tenir dans un lieu d'
pouvoit facilement secourir les villes inquiétées pa
Serviens. Le député revient bientôt, annonçant qu'
arrivée, et sur le bruit de la marche de Cantacuz
le crâle avoit levé le siége. Ce prince faisoit dire à l
pereur qu'il se retiroit pour lui laisser la liberté
trer dans Phères, s'il le jugeoit à propos, et que so
tention étoit d'exécuter leurs traités. Brienne d
quelques détails sur la situation de la ville qui exi
une surveillance particulière, parce que la factio
crâle, dévouée à ce prince, ne négligeroit aucune
sion de soulever le peuple. Cantacuzène assembl
conseil pour savoir ce qu'il y avoit à faire, parce qu
événemens qui se passoient à Constantinople, et
nous allons rendre compte, exigeoient peut-être
prît la route de cette capitale.

Pendant que l'empereur soumettoit la Thrace,
toit Momitzile et délivroit Phères, Apocauque c
nuoit avec le même succès le cours de ses intri
Alarmé des progrès que faisoit Cantacuzène, sac
qu'il s'étoit rendu maître de toutes les villes situées

ntérieur des terres, de presque toutes les troupes grecques, et que, de plus, il avoit reçu de puissans secours es étrangers, il crut trouver dans l'affection du peuple ne ressource suffisante contre son ennemi, et tâcha de le concilier. Il devint donc affable et populaire, mais commençoit un peu tard, et le peuple, qui n'accorde confiance qu'à ceux contre lesquels il n'a pas de prévention, ne pouvoit la donner à celui qui l'avoit tourmenté pendant long-temps et trompé toujours. Alors pocauque se persuada qu'en s'alliant à l'impératrice, en ngageant cette princesse à faire épouser sa fille à Jean aléologue, il trouveroit, dans toutes les chances, un bri certain sous cette puissante égide. Il n'auroit probablement pas cette fois éludé le mariage, si son intrigue ût réussi. Craignant qu'elle ne rejetât ce projet avec le iépris qu'il méritoit, il se servit d'un moyen diaboque pour mettre cette princesse dans sa dependance; e fut d'écrire sous son nom au pape Clément VI. Anne isoit à ce pontife qu'ayant été élevée selon les lois dans religion des Italiens, et dans un profond respect pour doctrine de l'église romaine, elle n'avoit point cessé être intérieurement attachée à cette église; qu'obligée épouser un prince d'une autre religion, elle avoit été rcée de dissimuler ses sentimens, et de consentir d'être victime des intérêts politiques; qu'elle regardoit toujours le pape comme son père, son maître et son guide ans la foi; que, dès son arrivée à Constantinople, elle voit eu le projet de revenir à sa religion, et d'obliger s sujets à l'embrasser, mais que des guerres cruelles en avoient toujours empêchée. Elle demandoit le pardon de la faute commise par elle en approuvant extérieurement le rite grec, conjurant le pontife de lui donner ntre ses ennemis un secours qui la mît en état de les aincre, afin qu'elle pût ensuite faire une profession ublique de la religion catholique romaine, et, par son xemple, entraîner l'empire. Apocauque confia cette

lettre à un peintre, nommé Préposite, qu'il ne mit point dans son secret, mais dont il exigea la promesse avec serment de ne jamais confier à personne qu'il fût chargé de dépêches de la part de l'impératrice. Clément, ravi de joie en recevant cette lettre, vit dans cette démarche une faveur particulière de la Providence, et se hâta de répondre à l'impératrice. Il la loua de sa fermeté, de sa constance à persévérer dans la religion de ses pères malgré les exemples qui devoient lui faire embrasser la communion d'une église schismatique; ranimoit son courage, et finissoit par lui donner sa bénédiction [a]. C'étoit à peu près le seul secours dont le saint-père pût disposer ; mais Apocauque n'en demandoit pas davantage. Préposite lui remit la réponse du pape. L'objet que se proposoit le grand-duc étoit rempli. Il avoit des armes contre la princesse, si elle refusoit de souscrire à sa demande. Alors il auroit lu publiquement la réponse du pape, pour exciter contre elle le peuple, qu'il savoit superstitieusement attaché à sa religion. Il espéroit même que, dans une révolte, il se seroit porté vers le palais pour massacrer l'impératrice et ses enfans. Dans cette révolution il se seroit emparé de l'autorité. Si ce projet manquoit, il avoit celui de s'enfermer dans le fort de Mangare, ou de passer sur une galère dans

[a] La cour de Rome a toujours prétendu que la lettre de l'impératrice Anne étoit réellement de cette princesse. Nous avons présenté le récit de Cantacuzène. L'incrédulité de la cour s'explique en diplomatie, où ce qui blesse les convenances entre souverains, et le respect qui leur est dû, ne doit être ni conservé par l'histoire (quoique l'histoire doive conserver les faits), ni considéré comme possible, et moins encore vraisemblable. L'infaillibilité, mise en défaut dans cette circonstance, ajoutoit encore au devoir imposé par la diplomatie, et en faisoit une nécessité. Cependant il est dans l'ordre des choses possibles qu'un premier ministre se permette une si audacieuse infidélité ; et comme elle étoit et dans le caractère et dans l'intérêt d'Apocauque, cette infidélité rentre ici dans l'ordre des choses vraisemblables. L'espèce d'esclavage dans lequel il tenoit l'impératrice étroitement circonvenue par ses soins, l'ignorance dans laquelle il la laissoit, comme nous le voyons, sur la plus grande partie des événemens, lui assuroient l'impunité.

forteresse d'Epibate, et d'y finir ses jours dans l'in-
ępendance; mais il n'eut pas le temps de consommer
n entreprise. L'instant fatal approchoit par sa faute,
les précautions qu'il prit pour mettre en ses mains
ute la puissance la lui firent perdre avec la vie.

Pour parvenir à son but, voyant qu'il ne pouvoit se
oncilier l'affection du peuple, qui ne passe jamais de la
rainte à l'amour, Apocauque résolut d'obtenir par la
erreur cette obéissance qu'on refusoit à des avances dont
n se défioit, et qu'il auroit voulu devoir au dévouement.
l forma près de lui une garde nombreuse, choisie dans
es gens les plus déterminés, et dont il fit, par une haute
aie, des instrumens dociles. Toutes les fois qu'il sor-
oit, il se faisoit escorter par de farouches soldats, qui
cartoient brutalement ceux qui auroient été tentés de
'approcher de cet ignoble tyran. Il avoit pris un loge-
nent à la porte de Bois, voisine du port, près de laquelle
n tenoit une galère toujours prête à mettre à la voile
our transporter le grand-duc au moindre danger. Il
e pouvoit plus se dissimuler qu'il étoit l'objet de la
aine générale. On voyoit ses deux fils sous les dra-
eaux de Cantacuzène, le plus jeune étant allé rejoindre
on frère. Les succès de l'empereur le rendoient tour à
our sombre ou furieux. Il dit un jour à ses intimes,
dans un accès de rage, que, si son ennemi se rendoit
maître de Constantinople, il n'y trouveroit que la terre
et l'air : *Je ruinerai tout le reste,* ajoutoit-il, *quand je
devrois me ruiner moi-même.* Les parens, les amis de
l'empereur, qui jouissoient encore de la liberté, en fu-
rent privée d'après ses ordres. Il en fut de même de tous
ceux qui avoient eu quelques rapports avec ce prince;
tous furent dépouillés de leurs biens. Comme ils étoient
plus de deux cents, et que ce nombre devoit augmenter
de tous ceux qui, par leur fortune, pouvoient causer
quelque ombrage au grand-duc, il donna des ordres pour
agrandir les prisons, et s'occupa plus particulièrement

de celle qui étoit construite dans le palais de Constantin. Il mit dans la distribution un raffinement cruel, où tout fut calculé pour tourmenter le détenu et le tenir dans un état de gêne continuel. Chaque jour il visitoit les constructions, pressant les ouvriers, les encourageant par des promesses et des distributions ; les effrayant par des menaces lorsque leurs travaux ne répondoient point à sa barbare impatience. Ceux qu'on avoit déjà renfermés dans la partie qui n'étoit pas susceptible d'agrandissement ou de nouvelles distributions, étoient témoins de ces mesures. Tous les jours ils voyoient Apocauque, entendoient ses exhortations et ses propos. Ne pouvant douter de la rigueur des traitemens qui leur étoient destinés dans les prisons qu'on leur préparoit avec tant de soin ; voyant que cette prison ne seroit pour eux qu'un tombeau dans lequel on vouloit les ensevelir tout vivans, ils résolurent de s'en délivrer par la mort d'Apocauque ou par la leur. Mais des obstacles qui paroissoient insurmontables s'opposoient à l'exécution de cette entreprise. Ils n'avoient point d'armes, et toutes les fois que le grand-duc entroit, ce n'étoit jamais sans être accompagné d'une garde nombreuse, ni sans avoir donné préalablement l'ordre de faire rentrer les prisonniers quand il arrivoit à l'heure à laquelle on leur permettoit de descendre dans la cour pour y respirer un air moins insalubre que celui de leurs cachots. Malgré ces précautions ils ne perdirent pas l'espérance. Ils mirent dans leur complot Alexis, propre neveu d'Apocauque, qui l'avoit fait jeter en prison. Ce jeune homme n'étoit pas l'un de ses ennemis les moins ardens. Tous épièrent l'occasion en silence, se gardant bien de laisser rien échapper qui pût ou trahir leur projet ou faire naître le moindre soupçon. Un jour, pressé de vérifier si l'ordre qu'il avoit donné la veille relativement aux constructions étoit exécuté, le grand-duc franchit le seuil de la porte, précédant sa garde, qu'il laisse en-

:hors, et, n'ayant qu'un homme avec lui, se trouve ı milieu des prisonniers avant qu'on eût eu le temps e les faire rentrer. A sa vue ils s'élancent spontanéıent sur lui, n'ayant d'autres armes que des pierres. ʼun d'eux trouve un bâton dont il le frappe sur la tête, n l'apostrophant, en reprochant au ciel de laisser ivre aussi long-temps un pareil scélérat. Apocauque se éfend en homme qui veut vendre chèrement sa vie. La utte, quoique inégale, étoit longue, lorsqu'un détenu la ait cesser d'un coup de hache qu'il avoit arrachée des nains d'un ouvrier. Ses gardes, au lieu de venger sa nort, se dispersent à l'instant. Les prisonniers pendient son corps au haut des murailles, et, mettant sa tête ur une pique, la montrèrent en spectacle au peuple. ls se préparèrent d'abord à se défendre contre ceux qui viendroient les attaquer bientôt, et se flattèrent au point de croire non-seulement que l'impératrice leur accorderoit une amnistie, mais même des récompenses pour avoir délivré les Grecs de l'ennemi de l'état. Dès que la princesse apprit cet événement, elle donna l'ordre à Isaac Asan, panhypersébaste, d'aller apaiser la sédition, et de promettre aux prisonniers qu'il ne leur seroit fait aucun mal, pourvu qu'ils sortissent, et que chacun rentrât chez soi. Mais les soins du gouvernement dont il venoit d'être en même temps chargé l'empêchèrent d'exécuter cet ordre. Les prisonniers passèrent le reste du jour et la nuit suivante sans être inquiétés. Il dépendoit d'eux de se sauver. Le fol espoir qu'ils avoient en comptant sur des récompenses les perdit tous. Le lendemain, Zéphreste, domestique d'Apocauque, homme violent et cruel, le seul qui eût et qui méritât toute la confiance de son maître, par l'analogie des deux caractères, rassemble les matelots avec lesquels il vivoit familièrement, excite, par leur moyen, la populace à venger la mort du grand-duc. L'entreprise étoit facile. Les prisonniers, sans armes, ne pouvoient résister à

une multitude armée et furieuse. Ils se réfugièrent, pour la plupart, dans l'église des neuf Ordres, asile ordinairement inviolable; mais le peuple les y massacra, sans respect pour la sainteté du lieu. Grégoras décrit les mutilations horribles qui furent exercées à cette occasion. Il rend même la princesse Anne complice de ces cruautés. Cette accusation, que les autres historiens n'ont point faite, ne semble inventée que pour appuyer celle du prétendu penchant d'Anne pour Apocauque, qui, si elle eût été fondée, n'auroit pas eu besoin de supposer des lettres pour mettre cette princesse dans sa dépendance. Parmi les prisonniers qui parvinrent à se sauver étoient ceux qui venoient de massacrer le grand-duc, et particulièrement Raoul, qui lui avoit abattu la tête d'un coup de hache [a]. Ainsi mourut Apocauque, qui causa dans l'empire la guerre civile. Il sembloit qu'elle dût finir avec lui; mais il en fut autrement. Les actions de cet intrigant l'ont assez fait connoître sans qu'il soit besoin de rien ajouter. Revenons à Cantacuzène, que nous avons laissé dans le bourg de Gabriel.

Lorsqu'il assembla son conseil, il avoit reçu de ses amis et de l'impératrice Irène, qui lui envoya un courrier pour cet objet, la nouvelle de la mort du grand-duc. La ville de Phères exigeoit sa présence, afin qu'il en chassât la faction du crâle. Il hésitoit entre Phères et Constantinople. Amir, et Soliman, fils de Sarcane, étoient présens à l'assemblée, parce qu'il vouloit avoir leur avis. L'opinion générale fut qu'il n'y avoit rien de si avantageux que de marcher sur Constantinople; que la reddition de cette capitale entraînoit celle de toutes les provinces, et terminoit tout; qu'il falloit profiter,

[a] Ducas est d'accord avec les autres historiens sur les principales circonstances. Il diffère quant au résultat, faisant assassiner plusieurs personnes du palais par les prisonniers, auxquels échappa son aïeul Michel Ducas, déguisé en moine. Ainsi, d'après sa version, les détenus, au lieu d'être victimes, en auroient fait, Hist. de Mich. Ducas, c. 5.

sans aucun délai, de la mort d'Apocauque, et qu'il étoit dangereux de négliger une si belle occasion. Cantacuzène, qui ne croyoit point que le coup étoit décisif comme ils le pensoient, leur fit des représentations dictées par sa prudence ordinaire. « Il n'est rien moins que certain, leur dit-il, que les prisonniers restent maîtres du palais de Constantin. Ils n'ont ni armes, ni provisions, et ne peuvent résister, s'ils sont attaqués. Dans ce cas, nous arriverons trop tard à leur secours, et nous nous serons mis dans une position plus désavantageuse que celle où nous sommes, parce que nous n'aurons plus en tête celui que nous regardions comme l'auteur de la guerre et comme l'objet de la haine générale, circonstance qui semble donner à notre entreprise un autre caractère. S'il est vrai, comme vous le prétendez, que la capitale soupire après notre arrivée, que les prisonniers aient eu du secours, on peut bien attendre quelques instans. L'espérance incertaine de les délivrer ne nous doit pas faire abandonner un bien certain qui est entre nos mains. La ville de Phères est une place très-importante, et l'un des boulevards de l'empire. Il est nécessaire que nous la possédions. Je pense qu'il est un moyen de concilier tous les intérêts, et votre avis avec le mien. Je vais marcher sur Phères avec trois mille hommes pendant que l'armée prendra la route de Constantinople. Je ne resterai qu'un jour, temps suffisant pour chasser les restes de la faction du crâle et pourvoir aux besoins les plus pressans. Je repartirai sur-le-champ. N'ayant pris avec moi que des soldats armés à la légère, je ne tarderai point à rejoindre les autres troupes que le poids de leur armure force à marcher à petites journées. Ainsi nous prendrons les mesures essentielles pour la conservation de Phères, sans arriver plus tard à Constantinople. Enfin, quand bien même nous perdrions en ce moment l'occasion de prendre cette capitale, nous ne perdrions pas l'espé-

rance de nous en emparer, au lieu qu'une fois entre les mains du crâle, Phères y reste, ainsi que les autres villes de la Macédoine, qu'elle entraîne avec elle, et qui suivent sa destinée. » Cet avis sage et prudent fut partagé par les principaux officiers de l'armée de Cantacuzène; mais Amir, Soliman et les Turcs le combattirent vivement, et reproduisirent toutes les objections que l'empereur avoit réfutées. Leur intérêt n'étoit pas le même que celui de ce prince, qui songeoit à l'avenir, à l'intégralité de l'empire grec, dont il ne vouloit point laisser entamer les frontières. Les Turcs raisonnoient en alliés qui veulent jouir. Il fallut donc céder, et l'on marcha sur Constantinople. A leur approche de cette ville, ils apprirent que les prisonniers avoient été massacrés; que la tranquillité, troublée seulement pendant trois jours, étoit rétablie; qu'Isaac Asan, panhypersébaste, étoit chargé du gouvernement de concert avec son collègue Cinname, mystique, sous la direction du patriarche, qui conservoit toute son influence. Cantacuzène apprit encore que la veuve du grand-duc se retiroit dans la forteresse d'Epibate avec d'immenses richesses qu'Apocauque avoit, disoit-on, ramassées peu de temps avant sa mort, en faisant venir tout l'or et l'argent disséminé par lui, pour montrer tous ces trésors à l'impératrice, et la faire consentir au mariage de sa fille avec le jeune empereur Paléologue.

Cantacuzène vit avec chagrin que ses craintes s'étoient réalisées. Il blâma les Turcs de l'avoir privé, par leur impatience, de la ville de Phères et de toute la Macédoine, qui, dans le désespoir d'être secourus par lui, devoient s'être rendus aux Serviens. Fâchés, de leur côté, de n'avoir pas plus écouté ses observations, ses alliés consentirent à revenir sur leurs pas. On reprit donc le chemin de la Macédoine. Les troupes furent obligées de séjourner près d'Apamée, parce que Soliman y tomba gravement malade. Il étoit attaqué d'une fièvre inflam-

matoire très-violente. Pour la faire cesser, on fit usage de remèdes qui, par l'excès du froid, l'arrêtèrent tout à coup, et lui glacèrent le sang. Amir, à qui ce jeune prince étoit confié, et qui sentoit toute l'importance d'un dépôt si précieux, conçut les alarmes les plus vives et les mieux fondées. Pour faire cesser les défaillances de Soliman, et lui rendre la chaleur, il lui fit prendre de la thériaque et du vin vieux. Il réussit, les forces revinrent, le sang reprit son cours, mais la fièvre reparut. Les médecins eurent recours à leurs premiers remèdes, dont l'effet fut si prompt, que le malade mourut sur-le-champ. Ils accusèrent Amir d'avoir empoisonné le prince en lui donnant du vin, malgré les défenses de Mahomet. Le sultan craignoit que cette imputation calomnieuse ne fût crue de Sarcane, qui, pendant qu'il étoit loin de ses états, pouvoit facilement s'en emparer. Un prompt retour étoit nécessaire. Cantacuzène le sentit, et ne s'opposa point au départ de son ami, qui fit assez de diligence pour précéder la nouvelle de la mort de Soliman. Les difficultés qu'il eut à persuader Sarcane de son innocence prouvèrent qu'il avoit sagement fait de revenir chez lui. La mort du jeune Soliman eut des suites fâcheuses pour l'empereur, qu'elles privèrent d'un allié puissant et dévoué. Ce prince eut la douleur de voir s'accomplir tout ce qu'il avoit prévu. Etienne prit Phères, toutes les villes liées à celle-là par un même système de défense, dont elle étoit la clef, et la Macédoine. Fier de ce succès, il se fit proclamer *empereur des Grecs et des Serviens*, et céda le titre de crâle à son fils, en lui abandonnant toute l'ancienne Servie, composée du pays situé entre l'embouchure du Danube, dans le Pont-Euxin, et Scopies, ville construite sur le fleuve Axius. La vanité que lui causoit un vain titre lui fit abandonner un domaine certain pour ne retenir que des provinces conquises, qui, pour être conservées, demandoient l'emploi de toutes ses forces réunies. Canta-

cuzène, affoibli par la retraite d'Amir et par le grès de son ennemi, ne pouvant plus rien entrepr rentra dans Didymotique.

Ce prince avoit laissé dans les environs de la c un corps de troupes sous les ordres de Vatace surveiller la garnison de cette ville et dévaster l Aplesphare, un des généraux qui commandoien garnison, ayant fait une sortie avec un détach fut battu, pris, et sa troupe détruite. Vatace, q gissoit que conformément à son intérêt parti n'avoit embrassé le parti de Cantacuzène que venger d'Apocauque, qui, après lui avoir ve gouvernement de Thessalie, le lui enleva pour le à l'un de ses fils. Voyant que la cour n'avoit pas capitaine en état de commander les troupes et de les opérations militaires, il calcula qu'en s'atta l'impératrice, il seroit le premier de l'armée, et rang, et par son expérience, et par ses talens. Apo son ennemi personnel, n'existoit plus; le patr auquel il étoit allié, parce que son fils avoit ép fille de ce prélat, ne pouvoit être contre lui. Se besoin qu'on avoit de son secours, il pensa qu'i veroit bien plus d'avantage dans le parti de la c dans celui de l'empereur. Il écrivit donc à cett cesse, et lui offrit de combattre pour elle, pro d'achever la ruine de Cantacuzène par le moy Turcs, dont il connoissoit parfaitement la lan avec lesquels il n'avoit jamais cessé d'entrete rapports particuliers. Elle reçut ses offres avec plus de joie qu'elles étoient conformes à ses désirs Toujours agitée des craintes chimériques que lu roit Cantacuzène, elle cherchoit quelqu'un qu' opposer à ce prince. Elle accorda donc à Vatac les conditions qu'il exigea. Il commença par demander des troupes au sultan de Lydie. L'en instruit de ce qui se passoit, dépêcha vers le

›andonnoit ainsi le protosébaste Calothète, pour
ɜ des reproches sur son ingratitude et pour l'in-
venir le trouver, promettant de lui accorder
qu'il désireroit. Vatace ne nia point qu'il eût
traité avec l'impératrice, mais il assura qu'il
it bientôt expliquer sa conduite à Cantacuzène
'mander amnistie. C'étoit une manière de gagner
ıps. Il attendoit les Turcs pour se prononcer.
reur, qui concevoit des soupçons, et qui savoit
tace réunissoit à la prudence le courage et le
avouant *qu'il n'avoit point son pareil à Con-*
ɔple, crut devoir faire tout ce qui dépendoit de
r le retenir dans son parti. En conséquence, il
ıta Nicéphore Métochite, grand-logothète. Mé-
apprit en route que Vatace s'étoit ouvertement
: que les Turcs, dont il avoit demandé les se-
toient déjà arrivés à Téristasis. Il revint donner
uvelle à l'empereur. Plusieurs villes de la Thrace,
ıées par les amis ou les parens du perfide Vatace,
ıt son exemple. Ces malheurs n'empêchèrent pas
ızène de se préparer à la guerre contre ce nouvel
. Celui-ci se garda bien de dire aux Turcs qu'il
t fait venir pour combattre l'empereur, dont ils
précédemment les alliés. Il leur déclara qu'il
's mener au pillage, croyant qu'il suffisoit de
›ntrer des troupeaux à prendre et des citoyens
nner. Mais il se trompa. Les Turcs, qu'il con-
ırès de Garelle, lui demandèrent avant d'atta-
tte ville si elle n'appartenoit pas à Cantacuzène.
eur disant, il leur promit un riche butin; mais
nrent furieux de ce qu'il les avoit trompés, se
. sur lui, le tuèrent, emmenèrent son fils et ses
en captivité, retournant dans leur pays sans
ttre aucun acte d'hostilité contre les villes et les
où l'autorité de l'empereur étoit reconnue. Les
ıui s'étoient révoltées avec Vatace demeurèrent

après sa mort dans le parti de l'impératrice. La gar
du fort d'Empyrite livra le gouverneur, nommé A
titze, à cette princesse. Jean Apocauque, frère du g
duc, s'étant ménagé des intelligences dans la vi
Reggio, fut introduit pendant la nuit dans cette

r. 1346. Cantacuzène, qui, pour résister à Vatace, avoit
des troupes et fait des préparatifs, résolut de les emp
contre la capitale, espérant terminer d'un seul
tous ses revers. Il avoit avec lui Hiérax, qui cond
la garnison de Zernomiane, et Paraspondyle s
fidélité desquels il croyoit devoir compter. Il ordo
ce dernier de mener tous les soldats qui étoient
drinople, excepté Brane, Mugdute et Francopul
jadis avoit fait révolter les habitans de cette ville e
sécuté les partisans de l'empereur. Cet ordre étoit
pour éviter qu'on ne crût qu'on les *traînoit* à la g
contre leur volonté. Paraspondyle força Francop
partir, quoiqu'il fût malade. Dès que l'empereur
il fit de grands reproches à Paraspondyle, non-
ment de lui avoir désobéi, mais parce qu'il avoit
durement un malade. Il demanda pardon à l'emp
qui recommanda Francopule à ses médecins, et
s'établir au pont du Chameau. Ses amis sortoi
nuit de Constantinople pour conférer avec lui s
moyens de se rendre maître de cette capitale. Ils a
le projet de déboucher la porte Xylocerte, qui
murée et condamnée depuis long-temps. Penda
conférences, Francopule, dont la santé se rétabl
se promenoit dans le camp. Il aperçut un de se
qu'il savoit devoir être dans la capitale. Etonn
voir, il lui demanda depuis quand et dans quelle
tion il en étoit sorti. Celui-ci, qui connoissoit la
de Francopule contre Cantacuzène, et qui n'av
cune raison de soupçonner qu'il eût changé de
mens, crut pouvoir lui confier son secret. Il le
d'autant plus de confiance, qu'ayant été lié intim

avec Francopule, il pouvoit en avoir besoin dans l'entreprise dont il étoit chargé, ne doutant point qu'il ne prît plaisir à le seconder. Il ne s'agissoit rien moins que d'empoisonner Cantacuzène. Cet homme avoua donc à son ancien ami que ceux qui commandoient à Constantinople l'avoient envoyé pour se défaire de l'empereur; qu'il y avoit six mois qu'il en épioit l'occasion; qu'après beaucoup d'efforts inutiles, de peines et de soins, il étoit parvenu à être cuisinier du prince; qu'il avoit le projet de lui donner le soir même une coupe de poison; enfin, puisqu'il avoit le bonheur de rencontrer Francopule, il vouloit l'associer à son action, afin qu'il eût part aux récompenses qu'il en attendoit. Francopule fit semblant d'approuver ce projet et d'accepter la proposition qu'on lui faisoit. Ensuite il pria son ami de lui montrer le poison. L'autre le lui remit entre les mains. Francopule ne voulut plus le lui rendre. L'empoisonneur voyant qu'il s'étoit trompé, et craignant d'être pris, s'enfuit et rentra dans Constantinople. Francopule alla tout raconter à l'empereur, et lui montra le poison. Ce prince lui donna une récompense proportionnée au service, étonné de cet enchaînement de circonstances qui faisoit qu'il devoit la vie à la désobéissance de Paraspondyle.

Sur ces entrefaites, Hiérax, que les bienfaits de Cantacuzène n'avoient point gagné, et qui, en les acceptant, attendoit l'occasion de le trahir, étant de garde à la tête du camp, sortit de son poste, entra dans Constantinople, convint avec les ministres des moyens de tuer l'empereur, et revint au camp sans qu'on se fût aperçu de son absence. Mais les amis de Cantacuzène, informés de cette entrevue, en firent aussitôt donner avis au prince. Celui-ci, qui ne pouvoit croire à tant de perfidie, leur fit dire qu'ils se trompoient; que ses ennemis répandoient ce bruit pour le porter à traiter injustement Hiérax, ou pour engager ce dernier à

quitter son parti. Ayant reçu cependant des avertisse-mens plus précis, il fit venir Hiérax, lui rappela s promesses et ses sermens, l'en releva, lui donna l liberté de retourner à Constantinople et de servi contre lui. Hiérax jura qu'il étoit innocent; que s soupçons étoient injurieux; qu'il n'avoit jamais cessé d lui être fidèle, et, pour le convaincre, lui remit u image de saint George qu'il portoit toujours sur so cœur. La remise de ces sortes de reliques étoit le gag le plus sacré que l'on pût donner de sa sincérité; et l preuve la plus incontestable de son innocence. Quelque jours après, Hiérax s'introduisit encore pendant la nui dans la capitale pour prendre de nouvelles mesures, le premières ayant été découvertes. Cette intrigue fu croisée par une autre qui avoit le même but, c'est-à-dir la mort de l'empereur. Un Grec, du parti de ce prince nommé Paraspondyle (autre que celui dont nous avons parlé), sortit du camp pour aller conférer avec le ministres. Il y étoit lorsqu'il vit arriver Hiérax, qui ne le reconnut pas. Devinant l'objet de cette visite, et calculant que ce compétiteur seroit mieux récompensé que lui, Paraspondyle résolut de le dénoncer à Canta-cuzène. Dans cette intention, il coupa des poils du cheval d'Hiérax, et partit avec ce témoignage de sa perfidie. Il se promettoit deux avantages de sa démarche: le premier étoit de s'insinuer, par ce service, dans le bonnes grâces de l'empereur, et le second de le tue avec plus de sécurité pendant son sommeil. Au point d jour, les amis de Cantacuzène le firent avertir de l visite d'Hiérax et de son entretien avec les ministre Au même instant Paraspondyle confirme leur rappor et raconte que, dans les soupçons qu'il avoit de sa tr hison, et voulant se delivrer de ses doutes, il l'avo suivi, vu entrer chez les ministres, et que, chercha un moyen de le convaincre, il s'étoit avisé de coup une touffe de poils de son cheval. Il la présente

[ju]issant son rapport. L'empereur, enseveli dans des [ré]flexions, se consultoit pour savoir quelle conduite il [de]voit tenir avec Hiérax, lorsqu'on vint lui dire que la [ga]rnison de Constantinople faisoit une sortie. C'étoit [u]n parti d'Allemands. L'affaire ne fut pas sérieuse. Le [tra]ître Hiérax reçut deux blessures légères et perdit son [ch]eval. Il fut sauvé cependant et rapporté au camp. [L']empereur alla le visiter dans sa tente, et lui dit de [pr]endre garde que saint George ne voulût se venger de [so]n parjure et d'avoir profané son image. Hiérax répéta [se]s sermens et ses protestations; mais il fut interdit [qu]and le prince lui montra les preuves de son mensonge. Se voyant découvert, il prit la fuite le soir même, [se] rendit auprès de l'impératrice, qui le reçut avec [de]s transports de joie, et lui donna les gouvernemens [qu]'avoit eus Vatace. Paraspondyle ne fut pas plus heu[reu]x. Voyant qu'il inspiroit des soupçons et qu'il étoit [ob]servé, il se réfugia dans la capitale, où l'on accueil[lo]it tous les ennemis de Cantacuzène. Ce prince ne [ta]rda pas lui-même à savoir que ses amis étoient es[pi]onnés, et qu'il leur seroit impossible d'exécuter dans [c]e moment le projet qu'ils avoient formé de l'intro[d]uire par la porte Xylocerte, leva le camp pour se [r]endre à Sélivrée. Toutes ces tentatives d'assassinat lui [f]aisoient voir qu'il n'y avoit pour lui que des dangers [s]ans gloire auprès de Constantinople.

Arrivé dans Sélivrée, il choisit trois cents soldats [p]our les conduire à Hiéro, ville située à l'embouchure [d]e la mer du Pont, et dont il vouloit s'emparer, quoi[q]u'il n'y eût aucune intelligence. Ses soldats dressèrent [l]es échelles sans être aperçus, et quelques-uns montèrent [s]ans accident ni sans obstacles. Mais, au lieu d'attendre [l]eurs camarades et d'aller leur ouvrir les portes, ils se [l]ivrèrent au pillage, comme s'ils eussent été les maîtres [d]e la place, et perdirent par leur impatiente avidité [t]out le fruit de la victoire. Les habitans, ayant reconnu

le petit nombre, renversèrent les échelles, et rent avec bravoure. Il n'y eut cependant qu'u tué. Cette entreprise ayant manqué, Cantacu route d'Andrinople. Le patriarche de Jérusa qu'un grand nombre d'évêques, se trouvoient cette ville. L'empereur résolut de profiter de le pour se faire sacrer avec toutes les formali nables. Il commanda aux orfèvres de faire un d'or, ainsi que tous les ornemens nécessaires cérémonie. Les préparatifs exigèrent du tem fit au mois de mai. Cantacuzène fut cou Lazare, patriarche de Jérusalem, le jour grecque célébroit la fête de Constantin et d mère. Le même prélat couronna ensuite l'i Irène. On jeta au peuple des pièces d'or et on fit des festins et des rejouissances pub n'omit rien de ce que les circonstances perm faire. Les évêques, rassemblés à cette occasion rent sur la question de savoir s'ils devoient dans la communion du patriarche de Const depuis qu'il s'étoit permis de tenir enfermés maisons un grand nombre de prélats. On l'unanimité qu'il falloit se séparer de lui. L ayant confirmé leur sentence, le nom de ce fut retranché des prières publiques, et l'on c le reconnoître. L'armée de Cantacuzène le proclamer pour son successeur Mathieu [a], so que, s'ils avoient le malheur de le perdre, ils sent pas sans souverain. L'empereur les remer représentant combien leur demande blessoit nances, il leur dit : « Ce n'est point contre « d'Andronic que j'ai pris les armes ; les ma « temens dirigés contre moi n'ont en rien alt

[a] Cantacuzène *seul* donne ces détails. Aucun autre historien ne fait mention de cette prière de l'armée, et le lecteur verra p événemens la cause cette remarque.

[ue je leur porte. J'ai pu, du vivant de leur père, lre entre les mains l'autorité souveraine : je ne oint fait; il m'étoit facile de m'en emparer à sa : je ne le voulus point, quoiqu'il en témoignât ;ir dans ses derniers momens. Je n'ai cédé qu'à)rières. Je n'ai garde de changer de sentimens 's la famille impériale, soit que je me rende re de Constantinople, soit que je fasse un traité être reconnu empereur. Je tiendrai Jean Paléo- : comme mon collègue: je lui donnerai ma fille ariage : si cette union ne peut avoir lieu, je trou- d'autres moyens de confondre les intérêts et de iire toute inquiétude ombrageuse. Vous voyez e ne puis vous accorder ce que vous me demandez. eroit aller contre mes principes que de m'asso- mon fils. Les empereurs ne viennent pas comme lantes ; il faut que l'ancien meure avant qu'on en un nouveau. Oui, je le jure, si tous les peuples ient s'offrir à moi, si tous les rois me donnoient couronne à condition que je sacrifierois Jean ologue, je préférerois la plus extrême misère et la iite la plus obscure plutôt que de régner sur tous iommes à une condition aussi criminelle. Je suis ıu dans ce devoir non-seulement par mon respect a reconnoissance pour le père, mais encore par istice que je dois au fils, qui, dans un âge foible et l'innocence de cet âge, n'a pris et n'a pu prendre ine part aux persécutions dont je suis l'objet. Si aviez jamais la coupable intention de recon- re un autre que ce jeune prince, sachez d'avance , bien loin de vous seconder, je m'y opposerois de les moyens qui seroient en mon pouvoir. »
|ue cette résolution exprimée avec tant d'énergie riât l'armée, elle ne put refuser à Cantacuzène ıut de son admiration et de son respect.
ı de temps après son couronnement, Cantacuzène

apprit des événemens désastreux qui lui causèren douleur d'autant plus vive qu'il en étoit ou la c ou du moins l'occasion. Il s'agit de Thessalonique commerçante et populeuse, où, dans des temps de la tranquillité étoit souvent troublée parce qu'elle fermoit toujours dans son sein des esprits factie remuans. Elle pouvoit moins qu'une autre éch aux désordres qui désoloient l'empire. Le grand-d avoit confié le gouvernement à son fils Jean Apoca qui se distinguoit par une modération dont son ne lui donnoit pas l'exemple. Il ne favorisoit ni n sécutoit les partisans de Cantacuzène ; mais, par impartialité même, il ne pouvoit manquer de dé à ses ennemis. Ces derniers étoient nombreux et sans, parce la fureur qui les animoit sans cesse aj à leur force. Couvrant cette fureur du nom de zèl se faisoient appeler *les zélés*, recevoient parmi eu les bandits qui se présentoient, et les gens perdus d bauche. La seule condition nécessaire pour être a dans cette troupe étoit la haine contre l'empere leur tête étoit Michel Paléologue, fier d'un nom déshonoroit en se faisant le chef d'une pareille b Non content de partager l'autorité avec le gouver il tâchoit de l'attirer tout entière afin d'en jouir seul. N'osant cependant prendre les armes contre cause du grand-duc, qu'il craignoit, il agissoit sourd et remplaçoit l'audace par la ruse. Jean Apocauque, cet envahissement rendoit Paléologue odieux, ne v point employer des moyens violens contre lui, à ca la populace, que son rival remuoit à son gré. Bien c de ne pouvoir l'arrêter dans ses prétentions, il v le seul moyen de reconquérir son autorité étoit défaire de Michel. Pour y parvenir, il gagna l'aff des principaux habitans de Thessalonique et de qui avoient de l'attachement pour Cantacuzène. l'aigrirent davantage, et par leurs propos et leurs p

augmentèrent sa haine contre Paléologue. La plupart avoient éprouvé, de la part de ce dernier, ou du parti dont il disposoit, des mauvais traitemens : quelques-uns avoient été mis en prison ; d'autres bannis ou proscrits, n'étoient rentrés qu'en faisant des sacrifices : tous respiroient la vengeance ; on résolut de le tuer. Celui qui avoit le plus souffert de l'injustice de Michel se chargea de l'exécution. Apocauque les rassemble dans une maison écartée, leur fait cacher des armes sous leurs habits ; et, ces mesures prises, envoie inviter Paléologue à se rendre auprès de lui sans délai pour se concerter ensemble sur un objet d'intérêt général très-urgent. On avoit choisi cette maison afin d'éviter que le peuple ne se soulevât dans le premier moment. Paléologue, qui savoit que le gouverneur le craignoit, se trouve au rendez-vous avec un très-petit nombre de gens, parce qu'il n'avoit aucune méfiance dans sa sécurité ; il s'exprime avec humeur et tient un langage propre à révolter Apocauque et ceux qui formoient cette espèce de conseil. Ces derniers répliquent par des paroles piquantes, afin de l'irriter davantage. Michel les menace ; et comme jusqu'alors tout avoit plié devant lui, étonné d'une résistance toute nouvelle, il conçoit des soupçons, et veut se retirer. Mais celui qui s'étoit chargé de le tuer le joint au moment où il sortoit de la maison, lui passe son sabre au travers du corps, et l'étend sur la place. A cette nouvelle, les zélés se cachèrent au lieu de prendre les armes. Le peuple même, qui commençoit à se fatiguer de la conduite impérieuse de Paléologue, ne remua point. Il ne prit aucun intérêt à ses partisans parce que, depuis quelque temps, ils exerçoient des vexations dont on peut se faire une idée par celle-ci. Ils tenoient le soir, au coin des rues, des tonneaux, qu'ils environnoient de torches. Tous ceux qui passoient étoient obligés de s'arrêter pour proférer des injures contre Cantacuzène, sous peine d'être plongés dans l'eau. Comme personne ne

refusoit, ils ne pouvoient se donner le spectacle qu'i cherchoient. Alors ils exigèrent qu'on tînt un lang qui ne coûtoit rien ; ils prenoient au collet ceux qu'i ne connoissoient pas, et les plongeoient dans les to neaux, en disant qu'ils les baptisoient de nouveau. L amis ou parens des gens qu'on maltraitoit ainsi prire fait et cause pour eux, et tombèrent sur les zèlés; manière que, lorsque ceux-ci se cachèrent à la ma de Paléologue, croyant avoir contre eux un par formidable, ils ne trouvèrent aucun appui dans l peuple.

Apocauque, débarrassé de son rival, donna beaucou d'influence aux amis de l'empereur, et, renonçant à son système de modération, épousa chaudement leur intérêts, et devint persécuteur à son tour. Il ne sentit point assez que dans une grande ville de commerce il y a toujours une masse de citoyens fort indifférens aux querelles politiques. Il agit contre les zélés, envoya jusqu'à Platanion pour en arrêter quelques-uns ; il en chassa d'autres ; il en fit mettre en prison. Les plus obscurs, les plus dangereux et les plus coupables échappent toujours à ces mesures. Comme le parti des zélés étoit composé de tous les partisans de l'impératrice, il y avoit nécessairement des gens riches. Plusieurs ne furent pas ménagés. Apocauque craignit ou d'avoir trop laissé faire, ou d'être allé trop loin. Il se retira dans la citadelle, où les amis de Cantacuzène continuèrent de le voir avec la même liberté, et de lui confier leurs projets ou leurs pensées. Quand il sut leurs secrets, il taxa les plus riches, qui payèrent l'amende pour éviter une condamnation plus grave. Cantacuzène, en rendant compte de cette conduite, prétend que, dans le fond du cœur, Jean Apocauque lui étoit dévoué ; qu'il ne faisoit semblant de suivre le parti de l'impératrice que dans la crainte que son père ne lui enlevât le gouvernement de Thessalonique, ou même ne le punît sévère-

ment, car il savoit qu'il étoit implacable; enfin que, par cette dissimulation, il se mettoit à l'abri de sa colère et trouvoit le moyen de remplir ses coffres. Cependant il en avoit trop fait contre le parti de son père pour que celui-ci ne reçût aucune plainte. Quoi qu'il en soit, la mort d'Apocauque le délivra de ses craintes et le rendit maître de ses actions. Il en profita pour se déclarer en faveur de Cantacuzène. Dès qu'il fut instruit de la mort tragique du grand-duc, il envoya des députés à l'empereur pour le reconnoître, lui déclarant qu'il le regardoit comme digne seul de l'empire, non-seulement à cause de ses grandes qualités, mais en dédommagement des injustices qu'on lui avoit faites; qu'il avoit depuis long-temps le dessein de passer dans son parti, mais qu'il avoit été retenu par la crainte de son père; qu'il saisissoit avidement l'occasion d'exécuter ce projet, et le faisoit avec d'autant plus de plaisir, qu'en se donnant à lui il lui donnoit la ville de Thessalonique, la seconde de l'empire; enfin qu'il le prioit d'en venir prendre possession au plus tôt, afin de n'éprouver aucune difficulté. Après avoir fait partir ces envoyés, il assembla les habitans pour leur proposer de se rendre à Cantacuzène. Tous acceptèrent, même George Cocalas, qui s'étoit fait remarquer par son inconstance depuis le commencement de la guerre, en changeant alternativement d'opinion et de parti; et même encore André Paléologue, l'un des ennemis les plus prononcés de l'empereur, grand partisan de la faction des zélés, mais moins emporté qu'eux, et qui, pour ce motif, fut épargné lorsqu'on agit contre cette faction. Quand la résolution de se rendre eut été prise, on s'occupa de choisir des ambassadeurs pour députer vers Manuel, fils de Cantacuzène. Ce prince étoit alors à Bérée, où son père l'avoit envoyé pour gouverner la ville et recevoir toutes celles du pays qui voudroient se soumettre à l'empereur. Ses pouvoirs étoient même illimités, et

son père l'avoit laissé maître d'accorder toutes les grâces qui lui seroient demandées. Nicolas Cabasilas et Pharmace, ayant réuni tous les suffrages, se présentent devant Manuel pour remettre les clefs de Thessalonique, et solliciter pour les habitans de cette ville une exemption des impôts et des charges pour les plus considérables des gens de guerre, et des récompenses pour les autres. Manuel ne crut pas devoir contester aucune des conditions, et, leur accordant tout de bonne grâce, il leur exprime le désir de faire ce qui dépendroit de lui pour leur plaire et gagner leur affection. Au retour des ambassadeurs, Apocauque rassemble les Thessaloniciens pour leur faire part de la réponse du prince. Tous applaudirent au récit que firent Pharmace et Cabasilas de ce qui s'étoit passé et du résultat de leur mission.

Cocalas et Paléologue seuls témoignèrent du mécontentement. Le dernier, jaloux de ceux à qui l'on promettoit des récompenses, et plus hardi que son collègue, causa assez de trouble dans l'assemblée pour empêcher qu'elle ne prît aucune détermination. Il en sortit pour s'emparer de la porte située du côté de la mer. Ce côté de la ville n'étoit habité que par des matelots, des pêcheurs et des ouvriers. Les matelots, élevés militairement, faisoient la principale force de Thessalonique. Intrépides et cruels, on les voyoit toujours à la tête des exécutions sanglantes et des séditions. La foule les suivoit toujours, parce qu'il falloit avec eux, lorsqu'ils se révoltoient, être complices ou victimes. André Paléologue, leur chef, s'étoit concilié leur dévouement et leur respect. Il ne réclamoit jamais en vain leur appui. Ils parurent au premier signe pour le défendre ou le seconder. Cocalas, qui partageoit les sentimens d'André, et qui avoit des prétentions sur le gouvernement de la ville, imagina de tendre un piége à Jean Apocauque, dont il se plaignoit amèrement, prétendant qu'il lui avoit fait manquer un mariage avantageux. Apocauque

e vouloit pas armer ouvertement; il perdit des momens récieux en conférences, oubliant ou ne sachant pas u'avec des gens comme ceux qui se révoltoient il falloit gir. Il donna le temps aux zélés de sortir de leurs avernes, bien déterminés à se venger d'une manière rrible des traitemens qu'on avoit fait éprouver aux urs, et de la contrainte dans laquelle on les tenoit. Ils xcitèrent le peuple et le rendirent furieux. Les citoyens rmés et les soldats formoient tous ensemble un nombre e huit cents. Ils se croyoient déshonorés s'ils étoient aincus par des matelots : mais il ne s'agissoit rien noins que de la vie. Apocauque, continuant de se ercer du fol espoir d'accommoder les affaires, députe ncore une fois vers les rebelles, et leur envoie un capiaine nommé Cotéanitze. Avant qu'il eût ouvert la ouche, les zélés, qui ne vouloient que le pillage et on la paix, s'élancent sur lui, le frappant de leurs ances et de leurs épées. Sa cuirasse le garantit; il ne ut blessé qu'à la main, et se sauva. Jean Apocauque, oulant punir cette insolence, résolut d'attaquer les natelots et les zélés. En ne perdant pas un instant il uroit pu les vaincre, parce que les rebelles n'avoient oint encore excité le peuple. Mais Cocalas, qui les rotégeoit, détourna le gouverneur en lui promettant e faire une tentative auprès de Paléologue, et réponant du succès. Ce n'étoit que pour donner à celui-ci : temps de grossir et former sa troupe. Apocauque emit l'attaque au lendemain. Il passa la nuit sous les rmes devant la citadelle, avec ses huit cents hommes, endant que Paléologue dressoit les matelots et les zélés. In ne voyoit sur le bord de la mer que flambeaux allués; on n'entendoit qu'un mélange confus de cliquetis 'armes, de cris, de bruits de trompe. Plus silencieuse, i troupe d'Apocauque étoit rangée en bon ordre, bien ésolue d'en venir aux mains, espérant qu'une partie u peuple combattroit avec elle, et certaine de trouver

une retraite sûre dans la citadelle. Elle comptoit de plus sur un secours de Bérée, parce que, dès que Paléologue eut pris les armes, on avoit envoyé prévenir Manuel, fils de Cantacuzène, en le priant d'amener du secours ou d'en envoyer. Pendant cette nuit, Cocalas passoit de l'un à l'autre parti, sous prétexte de réconcilier les deux chefs, mais dans l'intention de les animer davantage, et de rendre compte à Paléologue des mesures que prenoit Apocauque. Il parvint même à corrompre les officiers de celui-ci, et leur fit promettre de refuser de se battre au moment où l'engagement auroit lieu. Quand il eut obtenu cette promesse, il leva le masque, se déclara pour le peuple, et se mit à sa tête pour combattre Apocauque. Dès qu'on fut, de part et d'autre, à la portée du trait, les officiers s'écrièrent qu'ils ne vouloient pas tuer leurs compatriotes, et qu'il falloit se retirer dans la citadelle. Les soldats approuvèrent ce conseil, et se mirent en devoir de l'exécuter. Vainement Apocauque leur fit voir que le terrain étoit favorable à la cavalerie (car presque tous étoient montés); vainement il invoqua le devoir et l'honneur, mêlant les prières aux menaces : tout fut inutile. Ils persistèrent à répondre qu'on devoit préférer la défense à l'attaque, quand on n'avoit d'autre ennemi que ses concitoyens. Entrés dans la citadelle ils refusèrent de monter, disant que rien ne les obligeoit à tuer les Thessaloniciens, ni à se faire tuer par eux. Ne doutant plus de la trahison, Apocauque voulut s'enfuir avec quelques-uns de ses amis; mais Stratigius, l'un des principaux zélés, s'étoit emparé des clefs de toutes les portes de la ville. Apocauque, s'étant présenté à celle qui donnoit du côté du port, et l'ayant trouvée fermée, ordonna aux habitans de la rompre. Ils lui dirent que, puisqu'il avoit attiré le peuple contre eux, ils s'occupoient du soin de se défendre, et n'avoient pas le temps de venir à son secours. Il parvint cependant à se cacher

ndant le pillage; mais il fut découvert et mis en pri-
n. Le lendemain, au point du jour, il arriva des
oupes de Bérée. Dès qu'elles surent ce qui s'étoit
ssé, elles pillèrent le pays et retournèrent sur leurs
s. Ainsi le fils du grand-duc se perdit pour n'avoir pas
isi l'instant de la possibilité. Plus tôt, il battoit Paléo-
gue en prévenant l'arrivée des zélés; plus tard, il
oit secouru. Vers le milieu de la journée on répandit
bruit que les prisonniers s'étoient rendus maîtres de
citadelle; qu'ils avoient égorgé la garde, et se dispo-
ient à faire entrer des troupes étrangères. A cette
ouvelle, inventée par les zélés pour avoir occasion de
er les détenus, et plus particulièrement Apocauque,
populace, ivre et furieuse, se rassemble. Les bour-
ois, effrayés, craignant pour leurs biens et pour leur
e, offrent d'obéir à cette multitude, en reçoivent
rdre d'aller chercher les prisonniers et de les jeter du
ut des murailles. On les amène après les avoir dé-
uillés de leurs vêtemens. Apocauque fut jeté le pre-
ier. Il tombe sur ses pieds, et reste ainsi debout
posé aux regards de la populace, qui, croyant voir
ns cette chute invraisemblable la protection du ciel,
osoit en approcher. Elle auroit respecté ses jours;
ais un zélé, traitant la pitié de foiblesse, s'avance et
nche la tête d'Apocauque. Les autres s'acharnèrent
r son corps, qu'ils percèrent de coups, quoique privé
vie. Le plus grand nombre des prisonniers furent trai-
de la même manière. A mesure que les zélés pronon-
ient leur nom on les précipitoit du haut des murailles.
n les achevoit, si la chute n'étoit pas mortelle, et même
mutiloit leurs cadavres. Cette sanglante expédition
hevée, la populace, dont la rage n'étoit point assou-
, se répandit dans la ville, entra dans les maisons
ur y commettre de nouveaux massacres. Elle n'épar-
a même pas celle de Cocalas, devant laquelle elle se
ésenta pour demander Pharmace, son beau-frère,

qui s'y étoit réfugié, comptant trouver un asile chez l
des chefs des factieux. On vouloit le punir de la fav
dont il avoit joui près d'Apocauque. Pour le sauver, il
roit fallu des vertus que n'avoit point Cocalas. Il le l
lui-même, et le vit égorger sous ses yeux. Cantacu
a transmis des détails sur la barbarie des Thessal
ciens dans ce massacre. Ils la portèrent au point d
partager les membres des victimes, et l'un des bourre
mangea de la chair humaine. Il y avoit dans le por
vaisseau qui appartenoit à Cantacuzène; les zélé
coulèrent à fond et noyèrent l'équipage.

Mathieu, fils aîné de l'empereur, que son père a
laissé en Thrace pour reprendre les villes qui s'éto
soustraites à son obéissance, eut des succès qui r
mèrent le courage du parti. Ce jeune prince, étant a
qu'Hiérax marchoit à la tête d'une partie de la g
son de Constantinople, s'avança contre lui, le b
complètement, et se vit au moment de le pre
Cette victoire ramena du monde sous ses drapeau
fit rentrer plusieurs villes dans sa puissance. Cant
zène étoit à Sélivrée, ne perdant point de vue Con
tinople. Il négocia de nouveau avec les amis qu'il
dans cette capitale; mais, ayant appris d'eux q
moment n'étoit pas encore favorable, il ajourn
projet. Dans le même temps son ami, le souvera
Smyrne, étoit obligé de se défendre dans cette île
puis la séparation des deux églises, les papes av
coutume de nommer et de sacrer un patriarch
Constantinople, qui ne portoit qu'un vain titre, co
les princes d'Europe à qui l'on voyoit prendre
d'empereur des Grecs. Les souverains pontifes pr
doient que la ville de Constantinople ayant aut
relevé de leur puissance, ce seroit de leur part r
noître qu'elle auroit eu le droit de s'en affranch
renoncer au leur, s'ils ne nommoient pas un patri
En conséquence il y avoit en Italie une successi

riarches de Constantinople; et comme dans cette
pitale on en vit quelquefois trois, et souvent deux à
fois, parce qu'on les déposoit, ou qu'ils étoient forcés
se réfugier dans un couvent, le siége patriarchal
it loin de manquer de titulaire. Celui que le pape
noit de nommer et de sacrer, prétendant à son tour
'il avoit des droits sur les églises qui relevoient de ce
ge, forma le projet d'aller prendre possession de celle
Smyrne, et de profiter des troupes qui se trouvoient
bord de douze galères sous le commandement du
pitaine Martin. Arrivé dans le port, le prélat lui fait
rt de ses intentions. Martin et les autres commandans
nt de vains efforts pour le détourner de cette entre-
ise, dont ils lui représentent la témérité. Le patriarche
en tient compte, et les entraîne. Il entre dans l'église
ns obstacle, et, pour en prendre possession, y célèbre
s saints mystères au milieu des troupes italiennes.
nir, averti de ce fait, arrive avec son armée. Les Ita-
ns se sauvèrent dans la citadelle. Le patriarche fut
assacré près de l'autel, revêtu des ornemens pontifi-
ux et dans l'exercice de ses fonctions. Martin et plu-
eurs officiers éprouvèrent le même sort. Si le sultan
eût pas été dans l'île, les Latins s'en seroient proba-
ement emparés. La facilité d'une entreprise de cette
pèce, et le voisinage de Sarcane, empêchoient Amir
voler au secours de son ami, et le forçoient de rester
ns ses états.

La prise de l'île de Chio qui eut lieu à cette époque,
it, par ses suites, sur les affaires de Cantacuzène une
fluence avantageuse pour ce prince. Trente-deux no-
les génois ayant équipé plusieurs galères à leur frais,
erchoient à former un établissement qui les mît à
bri des factions dont leur patrie étoit agitée. L'île de
hio sembloit leur offrir toutes les conditions qu'ils dé-
roient; mais il falloit en faire la conquête, et pouvoir
conserver. Ils combinent une attaque en règle, et font

jouer un grand nombre de machines. Les Grecs se dé-fendent avec courage, et l'espoir de recevoir des secours de Constantinople leur fait prolonger leur résistance. Pressés par la faim, ils furent obligés de se rendre. L'impératrice, qui manquoit de marins, d'argent et de vaisseaux, ne put préserver cette île importante, et s'affligea de sa perte. Pour plaire à cette princesse, ceux qui gouvernoient équipèrent un petit nombre de vaisseaux pour porter des vivres aux habitans, ne sachant point encore qu'ils avoient été forcés de capituler. Phaséolate, beau-frère de Cinname Mystique, commandoit cette expédition. Ayant appris la reddition de l'île, il revint, et rencontra un vaisseau marchand de Gênes richement chargé, facile à prendre parce qu'il n'étoit point armé. Phaséolate l'attaque, s'en empare, le pille et passe l'équipage au fil de l'épée. Les Génois de Galata, indignés de cette action, se rassemblent, déclarent Phaséolate leur ennemi personnel, le mettent hors du droit des gens, et promettent une récompense à celui qui leur apportera sa tête. Soupçonnant que le gouverneur avoit secrètement approuvé sa conduite, ils arrêtèrent qu'ils cesseroient à l'instant même d'approvisionner Constantinople, et décernèrent des peines contre ceux d'entre eux qui fourniroient une seule mesure de grains à cette capitale. La cour, menacée de la famine, fit restituer aux Génois ce qui leur avoit été pris, leur donna tous les dédommagemens qu'ils exigeoient, et renouvela les traités passés avec eux; mais ils ne se calmèrent qu'en se réservant le droit de punir Phaséolate. Ils prièrent souvent l'impératrice de le leur livrer, et, dans chaque circonstance, ils renouveloient leurs prières, y mêlant quelquefois les menaces. Phaséolate partageoit avec Asan et Cinname le gouvernement de l'état, et dirigeoit plus particulièrement la guerre contre Cantacuzène. L'impératrice, qui l'aimoit et le croyoit dans ses intérêts, n'écouta point la demande des Génois. Elle se trouvo

s un grand embarras, parce qu'elle ne vouloit point
ıpre avec les ennemis de celui qui jouissoit de toute
›nfiance. Elle cherchoit des voies d'accommodement,
nettoit de leur faire justice lorsque les affaires le lui
nettroient. Elle instruisit Phaséolate de toutes les
ıarches des Génois, et l'avertit de veiller sans cesse
sûreté, parce que ses ennemis étoient capables de
. Phaséolate profita de l'avis pour se former une
le particulière, chargée exclusivement de sa per-
ıe. Nous verrons bientôt l'usage qu'il en fit.

LIVRE CENT-HUITIÈM

x. 1346. L'IMPÉRATRICE, voyant que la plupart des vill l'empire avoient reconnu Cantacuzène, et que cel pire étoit réduit pour elle à la possession de la cap chercha des alliés. Elle ne pouvoit plus s'adress crâle de Servie, qui, en prenant le fastueux titre c pereur des Grecs, annonçoit assez l'intention de pr de la guerre civile pour le devenir tout-à-fait. La fa avec laquelle le roi de Bulgarie rompoit les trail passoit d'un parti à l'autre n'inspiroit aucune fiance. Dans cet embarras, la princesse Anne eut re à Basilica, prince de Carbone, et lui députa des bassadeurs qui furent très-bien reçus. Basilica d mille hommes, dont il confia le commandement à frères nommés Théodore et Tomprotitze. En côt les rives de la mer de Pont, ces deux officiers pei dèrent aux habitans de plusieurs places de se ren l'impératrice. A leur arrivée, la princesse les co d'honneurs. Elle maria la fille du grand-duc Apoca à Tomprotitze, qu'elle fit général en chef de l'a grecque. Ce nouveau général partit sans délai s'emparer de Sélivrée pendant que Cantacuzène é Didymotique. Facrase sortit à la tête de la garn attaqua l'ennemi, et les battit complètement : d'arriver à Sélivrée. Tomprotitze, ne connoissan le pays, mena sa cavalerie dans des vallons plant vignes: ce fut la principale cause de sa défaite. La part de ses gens furent faits prisonniers : lui-mên s'échappa qu'avec peine, et revint honteux dans l: pitale. Il y resta : son frère partit avec les débris c troupe.

La promesse que l'empereur avoit faite au sultan de ithynie de lui donner sa fille en mariage étoit restée ns effet, soit par suite de la juste répugnance que le ince devoit éprouver, soit que les événemens n'eussent int laissé le temps de consommer ce projet. Quel que it le motif, Orchan revint à la charge, mêlant aux stances les plus vives des expressions qui pouvoient re craindre un nouvel ennemi plus puissant que les tres, s'engageant à servir Cantacuzène, non comme allié, mais comme un fils. L'empereur rassembla officiers les plus renommés de son armée, et les conlta sur cette alliance : tous en reconnurent l'utilité. prince voulut avoir l'avis d'Amir, aux yeux de qui objections et les scrupules qu'auroient pu raisonnaement avoir les Grecs n'avoient aucune valeur. Amir ngagea vivement à conclure, lui faisant voir les avanges de cette alliance préférable à ceux que son ami pouit retirer de la sienne. En effet, par la proximité, le ltan de Bithynie pouvoit envoyer ou conduire à son lié des secours prompts et faciles; tandis que celui de ydie, séparé de son ami par de grandes distances, itouré d'ennemis, n'avoit, d'après toutes les circonances, que des secours tardifs, insuffisans, à lui doner. Amir, dans sa lettre, cita plusieurs exemples qui voient déterminer Cantacuzène, en lui rappelant que s empereurs avoient donné leurs filles à des barbares. ntre autres il citoit Andronic, qui sacrifia un enfant dix ans au crâle de Servie, quoiqu'il eût passé l'âge la maturité. L'empereur admira la modestie d'Amir, ii lui avouoit que les ressources qu'il trouveroit dans sultan de Bithynie lui seroient plus avantageuses que s siennes. Il envoya des ambassadeurs au sultan pour ii annoncer le consentement qu'il donnoit à son maage, et le prier d'envoyer une escorte pour protéger fille pendant sa route. Orchan, transporté de joie, équiper trente vaisseaux, qui transportèrent dans la

Thrace l'élite de sa cavalerie avec les principaux
nation. Sélivrée fut choisie pour le lieu où la cérém
devoit se faire, et les princes s'y rendirent, chac
son côté. On éleva hors de la ville un trône d'où l
de Cantacuzène pût être vue de tout le peuple,
l'usage suivi par les empereurs lorsqu'ils marioient
filles à des étrangers. Auprès de ce trône une tent
dressée pour l'impératrice Irène et les femmes
suite. Théodora (c'étoit le nom de la jeune prin
se plaça sans être aperçue, parce que le trône étoi
vironné de rideaux de soie et d'or, qui se relevère
draperies, et l'exposèrent à tous les regards dans
sa parure, au moment où la cérémonie comm
Autour étoient des eunuques, un genou en terre, po
chacun un flambeau. L'empereur seul étoit à ch
tous les autres dignitaires ou généraux se tenoien
bout. Une musique nombreuse et composée des meil
instrumens *fit entendre*, dit Cantacuzène, *la
agréable harmonie dont l'oreille des hommes puiss
charmée*, et fut mêlée d'hymnes et de chants. La
monie fut terminée par un festin auquel assistère
envoyés d'Orchan. L'empereur traita l'armée e
Turcs pendant plusieurs jours. Ensuite il remit sa
aux ambassadeurs, qui la conduisirent à leur m
Cantacuzène représente sa fille conservant à la co
sultan la pureté de ses mœurs et la foi de ses p
résistant non-seulement aux efforts que l'on fit pou
faire embrasser la religion de Mahomet, mais co
tissant plusieurs Turcs à la sienne; n'usant de son c
que pour faire du bien. Il semble que, par ces él
il ait voulu tâcher de faire oublier ce qu'avoit de
quant, sous plus d'un rapport, un pareil mariag
yeux des Grecs, qui traitoient de barbares les a
nations, même celles qui avoient reçu le christian

Les villes d'Héraclée et d'Amastris, situées s
Pont-Euxin, prévoyant que Cantacuzène triompl

e ses ennemis, songeoient à se soumettre à son obéis-
ınce : mais, comme c'étoit moins par attachement
ıur ce prince que par des motifs d'intérêt, elles vou-
rent s'assurer de sa situation, et voir si elles ne cou-
ient aucun risque. En conséquence, elles envoyèrent
ux espions pour reconnoître la puissance de l'armée,
firent un singulier choix. C'étoient un moine et un
être. Arrivés à Sélivrée, ils logèrent chez Contophre,
ıi particulier du protosébaste. Il les conduisit à l'em-
reur, en lui rendant compte de l'objet de leur mis-
ın. Le prince leur permit de tout voir, et donna des
dres pour qu'ils n'éprouvassent aucune difficulté dans
ır recherche. Il leur fit même des présens. Cet accueil
çut sa récompense. En sortant du palais ces envoyés
ıcontrèrent un homme qu'ils avoient vu chez Cin-
me à Constantinople; et le montrent à Godefroi
mme un personnage suspect dont il falloit se défier.
ır cet avis, Godefroi le saisit au collet; et, dans le
bat de cette action, il aperçut sous les vêtemens de
t homme un poignard dont la pointe étoit très-aiguë,
accompagnée de deux crochets qui, dans l'examen que
ın en fit, se trouvèrent frottés d'un poison subtil.
orsqu'on l'interrogea sur l'usage qu'il vouloit faire
ce poignard, il répondit que, séduit par ceux qui
uvernoient Constantinople, il étoit venu pour assas-
ner l'empereur; que depuis quinze jours il n'en avoit
ouvé qu'une fois l'occasion, mais qu'un mot du
ince la lui avoit fait manquer. Alors il raconta
ı'ayant réussi à s'introduire dans l'appartement de
antacuzène un moment après son coucher, toutes les
ımières furent éteintes par un coup de vent : voulant
ofiter de ce moment et de l'obscurité, il s'étoit ap-
oché de la couche du prince; mais qu'en l'entendant
ononcer ces paroles, *que personne ne m'approche*,
r j'ai un poignard, il avoit craint d'être découvert,
s'étoit hâté de sortir. L'empereur avoit effectivement

et bestiaux. On publia qu'ils en agissoient ainsi d' les ordres de Cantacuzène. Il se défend de cette i pation, et prétend qu'il avertissoit toujours les Se et les Bulgares de l'arrivée des Turcs, afin qu'ils pr leurs précautions contre les barbares.

De toutes les manières de combattre Cantacuzè de se défaire de ce prince, l'assassinat étoit le plu le plus commode, et le moins coûteux. Si l'as manquoit son coup, on ne se croyoit point obli tenir ses promesses, en supposant qu'on le laissâ puni : s'il immoloit sa victime, les récompenses é toujours au-dessous de l'avantage que retiroient qui employoient un si odieux moyen. Le mini voyant la cause à peu près perdue, et l'impossibil faire la guerre à force ouverte, chargea Monom neveu du grand-stratopédarque, du soin de tuer tacuzène. On fit de nouvelles combinaisons. Le p fut choisi comme faisant courir moins de risques gent qu'on employoit. Monomaque devoit aller tr l'empereur, lui déclarer qu'il étoit suborné pour poisonner, lui remettre le poison, s'insinuer da bonnes grâces, et l'empoisonner ensuite. Telle f marche qu'il suivit conformément à ses instruc Dans cet aveu simulé d'un crime réel, il s'empor injures contre les ennemis du prince et leurs coup machinations. L'empereur le remercia d'un avis important. Il donna l'ordre à Potomiate de prenc poison et de l'ensevelir dans la terre. Ayant oubl se laver les mains après avoir fait cette opératio eut des maux d'estomac et de violentes coliques gencives furent ébranlées ; il perdit ses dents, et n la vie qu'à des contre-poisons; mais il ne fit que guir, et ne put jamais recouvrer la santé. Cantacu prétend que ces effets eurent lieu par le simple a chement de la fiole qui renfermoit le poison, ta étoit actif. Mais il est probable que Potomiate, en

ir firent connoître à l'empereur, par ses envoyés, t pour lequel ils étoient venus. Alors Cantacuzène, aignant plus les autres, fit ostensiblement des pré- ifs pour livrer bataille. Les Turcs, qui ne vouloient quer qu'autant qu'ils lui auroient inspiré une peuse sécurité, le voyant prêt, lui mandèrent ne vouloient point se battre contre lui, mais le prioient de permettre qu'ils envoyassent tou- à Constantinople l'argent que leur avoit promis ératrice, s'engageant à faire ensuite tout ce qui onviendroit. L'empereur y consentit. L'impéra- s'acquitta de sa dette : ceux qui gouvernoient osèrent aux envoyés d'attaquer par terre Sélivrée, ant qu'une flotte grecque la tiendroit bloquée par , et s'opposeroit au passage d'Orchan. En revenant amp, les envoyés turcs furent reconduits par une e d'honneur, qu'ils auroient emmenée prisonnière, Cantacuzène, qui leur dit que c'étoit lui faire tort, e que ceux qu'ils vouloient enlever seroient bientôt ujets. L'armée turque s'approcha de Sélivrée. Les iers entrèrent dans la ville. L'empereur les traita nifiquement dans un lieu disposé de manière qu'on oit ceux qui traversoient la mer, et qu'on en étoit Quelques galères de Constantinople parurent, et uipage, ayant reconnu Cantacuzène, vint sur le ge pour l'insulter. Les Turcs coururent sur eux et uèrent plusieurs. Les impériaux, qui ne paroissoient parce qu'ils comptoient sur les Turcs, d'après leur evue, furent surpris de les voir défendre leur en- ui, perdirent tout espoir d'attaquer avec succès ntacuzène, et se retirèrent. L'empereur, qui n'avoit s besoin de ses alliés, les renvoya comblés de pré- s. Ne se trouvant point assez dédommagés du pillage, rien d'ailleurs ne remplaçoit à leur yeux, ils firent, nt de prendre la route de leur pays, une irruption ns la Bulgarie qu'ils dévastèrent, enlevant hommes

et bestiaux. On publia qu'ils en agissoient ainsi d' les ordres de Cantacuzène. Il se défend de cette i patiōn, et prétend qu'il avertissoit toujours les Ser et les Bulgares de l'arrivée des Turcs, afin qu'ils pri leurs précautions contre les barbares.

De toutes les manières de combattre Cantacuzè de se défaire de ce prince, l'assassinat étoit le plu le, plus commode, et le moins coûteux. Si l'as manquoit son coup, on ne se croyoit point obli tenir ses promesses, en supposant qu'on le laissât puni : s'il immoloit sa victime, les récompenses ét toujours au-dessous de l'avantage que retiroient qui employoient un si odieux moyen. Le minis voyant la cause à peu près perdue, et l'impossibili faire la guerre à force ouverte, chargea Monoma neveu du grand-stratopédarque, du soin de tuer tacuzène. On fit de nouvelles combinaisons. Le p fut choisi comme faisant courir moins de risques gent qu'on employoit. Monomaque devoit aller tr l'empereur, lui déclarer qu'il étoit suborné pour l poisonner, lui remettre le poison, s'insinuer da bonnes grâces, et l'empoisonner ensuite. Telle f marche qu'il suivit conformément à ses instruc Dans cet aveu simulé d'un crime réel, il s'empor injures contre les ennemis du prince et leurs coup machinations. L'empereur le remercia d'un avis important. Il donna l'ordre à Potomiate de prenc poison et de l'ensevelir dans la terre. Ayant oubl se laver les mains après avoir fait cette opératio eut des maux d'estomac et de violentes coliques gencives furent ébranlées; il perdit ses dents, et n la vie qu'à des contre-poisons; mais il ne fit que guir, et ne put jamais recouvrer la santé. Cantacu prétend que ces effets eurent lieu par le simple at chement de la fiole qui renfermoit le poison, ta étoit actif. Mais il est probable que Potomiate, en

ıittant de sa commission, se mit plus immédiatement
ı contact avec le contenu de la fiole. Les amis de
empereur le firent avertir dans le même temps de se
éfier de Monomaque, et lui mandèrent dans tous ses
étails la mission qu'il avoit. Il fit venir l'assassin, lui
it l'avis qu'on lui donnoit, et lui demanda s'il
oit fondé. Il nia tout, mais sa justificasion parut
ıible : il ne prit point ce ton que donne le sentiment
e son innocence. Cantacuzène se contenta de lui dé-
ndre de jamais paroître devant lui. Monomaque ne
fit pas répéter cet ordre. Il partit en diligence pour
etourner à Constantinople.

Un incident remarquable arrivé dans ce temps tourna
u profit de l'empereur. Ce fut une rupture entière
ntre l'impératrice et le patriarche. Ce prélat persécu-
oit depuis long-temps Palamas, qu'il avoit inutilement
ıressé de se déclarer contre Cantacuzène. Voyant ses
fforts inutiles, il le taxa d'irréligion, et soutint un
noine nommé Acyndène, condamné pour sa doctrine,
et ennemi de Palamas. Ce moine accusoit publiquement
celui-ci d'hérésie et d'impiété. Le patriarche le fit mettre
en prison, ainsi qu'un grand nombre d'évêques qui pri-
rent sa défense. L'irascible prélat, accoutumé depuis
le commencement de la guerre civile à régner despoti-
quement avec Apocauque, exerçoit sur le clergé des
actes tyranniques. Rien ne résistoit à sa volonté. C'étoit
s'exposer à sa fureur que de déplorer les maux de l'état
et de désirer la paix. Beaucoup de personnes pieuses
furent renfermées dans des couvens, ou jetées même
dans des cachots. L'impératrice n'écouta pas d'abord les
réclamations, parce qu'elle croyoit que le dévouement
aux intérêts de sa famille étoit le motif de ces mesures
arbitraires. Mais le corps des évêques écrivit à cette
princesse pour l'éclairer, et lui faire voir que la plupart
des personnes qu'on persécutoit avec tant d'injustice
étoient étrangères aux dissensions civiles, ne s'occu-

pant que des doctrines de l'Eglise; et que la cause véritable des traitemens qu'ils éprouvoient étoit parce qu'elles repoussoient une opinion erronée, proscrite dans un concile, et défendue par le patriarche. L'impératrice trouva la matière assez grave pour convoquer une assemblée, et força le prélat à répondre. Les évêques qui jouissoient encore de leur liberté se rendirent à ce concile : ceux qui en étoient privés envoyèrent leur avis par écrit. L'impératrice et Jean Paléologue présidèrent à cette assemblée. Pendant qu'elle s'occupoit de doctrine, on conspiroit pour Cantacuzène. Un des officiers de la princesse, nommé Zyrace, affligé de la situation déplorable de l'empire ; bien convaincu de l'innocence de l'empereur, de ses bonnes intentions; sentant que lui seul étoit capable de rétablir les affaires et de bien gouverner, négocia secrètement avec les amis de ce prince, et s'entendit avec eux sur les moyens de se rendre maître de Constantinople. Il lui fit connoître ce projet. Cantacuzène le remercia, lui promettant toutes les récompenses qu'il pourroit désirer. Phaséolate étoit dans les mêmes intentions. Un gouvernement ferme le garantissoit de la haine des Génois. L'entrée de Cantacuzène à Constantinople concilioit ses intérêts avec ceux de l'état. Il se concerte avec Zyrace et les amis de l'empereur. Il falloit quelqu'un dont la discrétion et le dévouement fussent connus pour aller trouver le prince, et convenir avec lui du jour et des moyens de l'introduire dans la capitale. On choisit Microcéphale. Quand il eut ses instructions, on le confia à un nautonnier appelé Pétrogurgure, créature de Phaséolate, pour le conduire à Sélivrée, parce que les routes par terre n'étoient pas sûres. Par un hasard singulier, dans la même journée, les ministres envoyèrent chercher Microcéphale pour l'engager à se rendre à Sélivrée, afin d'assassiner deux amis de l'empereur. Microcéphale ayant accepté cette commission, ils chargèrent le même

autonnier de le transporter à sa destination. Ce hasard eut s'expliquer par le rôle que jouoit Phaséolate, l'un es trois ministres, et qu'on peut supposer avoir indiué à ses deux collègues les mêmes hommes, pour exéuter, l'un le projet qu'ils avoient conçu, et l'autre le ransport de l'agent choisi. Quoi qu'il en soit, Microéphale partit chargé de deux missions contradictoires. l exécuta les instructions de Phaséolate. L'empereur ésigna le jour et la Porte dorée, parce qu'il étoit plus acile à ses amis de l'introduire par cette porte que par oute autre. Il partit ensuite pour Andrinople, afin d'éviter tous les soupçons.

Pendant que l'impératrice présidoit le concile, un omme se présenta venant de Sélivrée, pour avertir que Cantacuzène devoit arriver la nuit suivante à Constantinople. Il assuroit tenir cette confidence de l'un le ceux qui étoient dans le secret de l'entreprise. La princesse, ne doutant point que ce ne fût une ruse de la part des partisans du patriarche, afin qu'il évitât la condamnation dont il étoit menacé, crut qu'on vouoit l'obliger à rompre le concile. Elle répondit que quand bien même cette nouvelle seroit vraie, elle ne se lèvroit point de sa place. Le jour indiqué par l'empereur, ce prince partit de Sélivrée, avec mille hommes d'élite. Un plus grand nombre pouvoit le faire découvrir et le gêner dans sa marche. Mais, ayant pris des chemins écartés, il mit plus de temps, et n'arriva que le lendemain du jour qu'il avoit indiqué, dans une inquiétude mortelle que ses amis ne lui eussent ouvert la porte la veille, et qu'ils n'eussent été surpris. Mais eux-mêmes éprouvoient le même sentiment, parce qu'un obstacle imprévu les avoient contrariés de manière que le même retard eut lieu de leur côté. C'étoit le jour de l'assemblée. Deux craintes les agitoient. Cantacuzène pouvoit être retourné sur ses pas en ne les voyant point arriver; il étoit possible que les habitans, avertis, ne les attendissent

en embuscade. Ils parviennent à la muraille, écou
observent, se rassurent, et débouchent la porte,
résolus d'aller retrouver Cantacuzène, s'il s'étoit r
Pendant cette opération, le patriarche, convainc
professer des sentimens opposés à la saine doct
étoit condamné, et déposé à l'unanimité. On a cr
puis que l'empereur, instruit de ce qui se passoit,
différa d'un jour son entreprise afin d'être entière
étranger à la déposition du patriarche, et de ne
passer pour avoir usé de son influence. Cette suppos
que lui-même rapporte dans son histoire, est asse
son caractère, et toute sa vie prouve qu'il sacri
ambition. Tous les membres du concile se rendir
palais de l'impératrice, qui leur avoit fait prépa
grand repas. Ce fut dans cette circonstance que l'
reur arriva près de la Porte dorée, où l'attendoi
amis. Escortés de la garde de Phaséolate, ils l'int
sirent dans la ville avec des acclamations de joie.
fendit à ses soldats de commettre le moindre dé
Il fit arrêter sa troupe devant le palais de Por
génète, délibérant sur ce qu'il avoit à faire d
conduite avec l'impératrice. A la pointe du jour
versa la place publique pour se rendre à l'églis
Vierge, surnommée Odégétrie, d'où il revint au
L'impératrice y faisoit des préparatifs de défens
en confia la garde à ceux dont elle connoissoit
vouement à sa personne. Elle envoya demander
cours aux Génois de Galata, qui passèrent à
même sur des galères. Plusieurs soldats de Ca
zène, soutenus par le peuple, tirèrent sur eu
s'opposer à leur débarquement. Quand les Génois
que le peuple ne paroissoit pas bien disposé pou
pératrice, ils se retirèrent, et ne parurent plus. I
reur resta dans l'inaction pendant cette journé
qu'il hésitât sur ce qu'il avoit à faire, soit qu'il a
que la princesse Anne lui fît des propositions. I

main il convoqua tous les évêques qui se trouvoient ins la capitale, ainsi que les membres du clergé à qui urs dignités et leur mérite personnel donnoient le plus : considération. Il récapitula devant eux tous les évéemens de la guerre, fit voir qu'il n'en étoit point la use, qu'on l'avoit obligé de se défendre; établit un rallèle entre sa conduite et celle de ses ennemis, ai employoient contre lui l'assassinat, égorgeoient ses mbassadeurs, emprisonnoient ses amis et les dépouilloient de leurs biens : renouvelant ses protestations en veur de la famille impériale, il déclara que, si l'impératrice persistoit dans son aversion contre lui, dans on projet de défense et dans l'intention de faire couler : sang au milieu de la capitale, il seroit innocent des aaux qu'elle alloit attirer sur elle et sur ses enfans; ue, si elle refusoit les conditions honorables d'une éconciliation, il n'ordonneroit rien de rigoureux contre lle, mais en même temps qu'il ne répondoit point des oldats, et craignoit de ne pouvoir les retenir. Il choisit nsuite deux députés pour aller conférer avec cette prinesse. C'étoient le métropolitain de Philippopolis et Cabasilas, les mêmes qu'elle lui avoit envoyés précélemment à Didymotique. Ils devoient exhorter l'impératrice à prendre des voies de conciliation, à ne plus e laisser tromper par de fausses espérances, à lui doner enfin l'occasion qu'il avoit tant souhaitée, de faire paroître sa clémence envers ses ennemis, et sa reconnoissance pour la mémoire d'Andronic, en procurant à es enfans la gloire et la prospérité. Ce langage parut, à ceux qui l'écoutoient, si noble et si désintéressé, qu'ils avoient peine à croire qu'il fût sincère, jugeant qu'il falloit une vertu plus qu'humaine pour demander la paix au milieu d'une capitale dont on s'étoit rendu maître après avoir conquis l'empire. Mais, en admirant cette modération, ils ne dissimulèrent point la joie qu'ils en ressentoient.

[.]. 1347. L'impératrice ne daigna pas répondre aux amb deurs, et les renvoya sans leur rien accorder. Cant zène en conçut un violent dépit, avouant qu'il fut de diverses pensées. Dès que sa troupe sut l'ac méprisant qu'avoient reçu ses envoyés, elle devin rieuse. Les amis et partisans de l'empereur, irrités c les ministres à cause des mauvais traitemens qu'ils av éprouvés, ne cessoient d'aigrir le peuple et de l'e à attaquer le palais. Ils se joignirent à la troupe, et Cantacuzène, l'asile de l'impératrice eût été enle vive force. Mais il ne put empêcher qu'on ne pil palais de Blaquernes. Quand ceux qui s'étoient enf avec la princesse pour le défendre virent qu'elle a mieux périr et les perdre avec elle que de conse un accommodement, ils résolurent de pourvoir sûreté ; et, n'oubliant point leurs intérêts, ils tèrent à l'empereur pour lui demander des char des dignités en récompense du service important offroient de lui rendre. C'étoit non-seulement d' les portes du palais, mais de remettre entre ses l'impératrice et ses enfans. Cantacuzène rejeta ces avec indignation. Jean Paléologue, plus pruden sa mère, quoiqu'il n'eût que quinze ans, la su dès qu'il s'aperçut que le peuple couroit aux a d'envoyer des députés à l'empereur, bien sûr prince ne leur feroit aucun mauvais traitement. Il que, s'il étoit dans l'erreur, il aimeroit mieux re la mort de lui que du peuple. L'impératrice, cé son fils, envoya chercher Asan, beau-père de C cuzène, et Grégoire Palamas, ami de ce prince deux étoient en prison. Elle leur proposa d'aller t l'empereur de sa part pour lui demander la paix. gés de cette mission, et supposant qu'il ne devoit r que la vengeance, ils le supplièrent de se conte la gloire de les avoir vaincus, et l'exhortèrent à l dération. Ils furent également surpris et de l'a

ment renonce à ses droits, est-il le maître de remonter sur le trône quand il veut, et de faire valoir des droits abandonnés par lui? Il semble, d'après le récit de Cantacuzène, qu'il se soit fait ces réflexions, et la marche qu'il tint pendant les deux ou trois premières années laisseroit croire qu'il en reconnut la justesse. On voit qu'il hésite, qu'il répète jusqu'à satiété les injustices qu'on lui a faites; qu'il rappelle sans cesse les torts de ses ennemis envers lui pour justifier celui qu'il se donne, et qu'il n'ose s'avouer à lui-même. Celui qui fait ou soutient une guerre civile est souvent forcé, par les circonstances, de manquer à ses principes. Cantacuzène en est un exemple : il appela les Turcs à son secours et leur montra le chemin de Constantinople, subissant ainsi le joug impérieux de la nécessité, qui l'obligeoit de sacrifier son devoir à sa conservation, et son honneur à sa fortune. Il croyoit se justifier, parce qu'il ne faisoit qu'imiter ses ennemis. Mais il se trahit lui-même. On voit, à son langage, qu'il sentoit la foiblesse d'un pareil argument, et que la ressource qu'il employoit, favorable à l'intérêt du moment, répugnoit à ses principes. Chaque parti ne manqua pas de rejeter sur l'autre la honte de cette indigne alliance; et celui d'Apocauque témoigna le plus d'horreur contre ce moyen illégal, parce qu'il n'en avoit point tiré d'avantage, tandis que Cantacuzène lui devoit ses victoires. C'étoit les payer cher. Elles lui coûtèrent encore sa fille, qu'il se vit contraint d'accorder au sultan de Bithynie. La peine qu'il se donne en cherchant de tous les côtés des conseils avant de se déterminer à ce mariage, en s'appesantissant sur la conduite, les vertus, la piété de sa fille lorsqu'elle est à la cour d'Orchan, est un aveu et presque l'expression du remords qu'il éprouva. Cantacuzène eût évité toutes ces fautes, ainsi que la honteuse nécessité d'aller mendier des secours auprès du crâle de Servie, si, dès qu'il eût tiré l'épée du fourreau, il s'en fût servi au lieu de

vouloir l'y remettre avant le temps. Si, dès le commencement de la guerre, il eût agi avec activité, elle eut fini bien plus tôt, sans secours étrangers. Mais il manqua, dans la première année, de fermeté, d'énergie, perdit beaucoup de temps à négocier avec des gens qu'il savoit ne mériter aucune confiance, demandant toujours la paix quand, pour l'obtenir, il falloit faire la guerre, et se rendant coupable à force de vertus. La sagesse et la modération de ce prince n'ont point échappé au reproche de négligence et de timidité. Nous allons voir si, lorsqu'il est sur le trône, il le mérite encore.

Trouvant l'impératrice prosternée devant l'image de la Vierge, il profita de cette circonstance pour jurer à haute voix, afin d'être entendu des nombreux spectateurs qui l'accompagnoient, qu'il n'avoit jamais rien médité contre l'impératrice ni ses enfans; que jamais il n'eut le dessein de leur enlever l'empire; que les bruits répandus à ce sujet étoient autant d'impostures; enfin qu'il avoit été toujours dévoué à leurs intérêts. Il termina son discours par remercier Dieu de ce qu'il lui avoit fait voir ce jour heureux, et donné l'occasion de proclamer son innocence. Un langage aussi modéré dans la bouche de celui que la victoire rendoit maître des destinées de l'empire étoit fait pour délivrer la princesse de ses craintes et de ses inquiétudes. Elle parut reprendre sa confiance, et tout annonça qu'on agissoit de part et d'autre avec une égale sincérité. Cantacuzène à qui l'impératrice faisoit préparer un appartement dans l'intérieur du palais, ne voulant point lui causer aucune gêne, choisit un petit bâtiment construit pour des bains par l'empereur Alexis. Pour mettre le sceau à cette réconciliation, il proposa de reprendre l'ancien projet de mariage entre sa fille Hélène et le jeune Paléologue, et de le conclure. L'impératrice y donna son consentement. « Il conçut pour ce prince (dit-il lui-même) une très-ardente affection, non-seulement

:ause de l'étroite amitié qu'il avoit eue autrefois ur l'empereur Andronic son père, mais aussi à ıse des belles qualités qu'on remarquoit en lui *. Il ›it un extérieur digne de l'empire; il donnoit des ésages d'une future prudence et d'une valeur qui, r la suite des temps, se trouvèrent véritables, parce 'il égala au moins la sagesse de ses prédécesseurs, qu'il fit ressentir à ses ennemis les effets de son ırage. » Dès le lendemain, Cantacuzène ordonna l'un et l'autre parti prêteroient serment de fidélité leux empereurs, sans différence ni distinction. Cet : faillit à renouveler la guerre. Les partisans de la ou du ministère, tous les habitans de la capitale le :rent avec joie, en remerciant le vainqueur. Mais rti opposé ne dissimula pas son mécontentement. ;oldats et les principaux amis de Cantacuzène décla- ıt- hautement qu'ils ne vouloient prêter serment lui, et ne reconnoître d'autre souverain que ce prince. ›ient, disoient-ils, une idée qui leur paroissoit in- ortable que d'abandonner à leurs ennemis le fruit victoire; que de confondre ensemble les vainqueurs s vaincus; que de laisser sans récompense les breux sacrifices faits par les premiers qui avoient donné leurs familles, leurs biens, renonçant au ;, au bonheur pour suivre Cantacuzène. Ils ne ient dans l'amnistie accordée par ce prince que li de ses amis, et dans sa facile générosité qu'un d'égoïsme, puisque le trône en étoit le prix. Ils :stèrent ainsi pendant trois jours, refusant avec nation de se soumettre à l'obéissance de Paléologue. : conduite affligea profondément Cantacuzène.

eux circonstances rendent ce e remarquable : la première, la conduite que tient Jean ›gue envers son beau-père; et ›nde, l'époque à laquelle écri- voit Cantacuzène, c'est-à-dire pos- térieurement à cette conduite. Il savoit alors si son gendre méritoit cet éloge.

Voyant que les exhortations ét   it sans effet, t
prières inutiles; il remplaça la   ur par la sév
Il leur commanda de se retirer, s'ils ne vouloient
empereur son gendre, leur déclarant que, ne les t
jamais forcés de le servir dans le temps qu'il étoit
heureux, il étoit loin de les contraindre quand il
voit plus besoin de leurs services; s'ils vouloient l'a
donner, ils le pouvoient sans obstacle; mais, pour r
avec lui, ils devoient reconnoître les deux emper
parce que c'étoit le seul moyen de terminer les diffé
et d'apaiser les troubles. Les principaux finirent
céder; et leur exemple entraîna les autres. Il se tro
dans la position la plus critique, entre deux p
ayant chacun des prétentions opposées et qu'o
pouvoit satisfaire qu'aux dépens de l'autre. Les
rens de l'impératrice éprouvoient un secret mais vi
dépit de voir leur fortune et leur vie entre les r
d'un homme qu'ils regardoient comme un usurp
Les principaux possédoient une partie des biens c
qués et appartenant aux amis de Cantacuzène. Ce
les leur fera-t-il restituer? Quelle conduite tiend
pour qu'on lui pardonne sa victoire, pour que l'i
ratrice oublie que sa couronne a dépendu de lui,
rougisse pas de la lui devoir? D'un autre côté, lai
t-il ses amis à l'aumône en présence de ceux qui l
dépouillés, et qui sont paisibles possesseurs de
biens? L'écueil paroissoit impossible à fuir, et le r
le plus vraisemblable étoit de mécontenter t
monde; résultat ordinaire, inévitable même pour
qu'une guerre civile conduit au trône. La premièr
sure qu'il prit fut de défendre toute recherche r
aux meubles pillés pendant la guerre, et d'obli
détenteurs à rendre les immeubles ainsi que les
tages. Les uns regardèrent cet ordre comme un d
justice, et les autres comme une injustice positive.

ıcuzène dit qu'il trouva des moyens de soulager ceux ui avoient été lésés dans leurs intérêts, et qu'en ôtant insi les sujets de contestation, il rétablit en peu de emps la tranquillité publique. Il ne donne aucun détail ur ces moyens; et comme le trésor étoit épuisé, il est ifficile de suppléer à son silence. La suite des événemens era voir s'il s'est abusé.

Il fit venir d'Andrinople Hélène et ses filles. L'impératrice Anne alla les recevoir, accompagnée des deux empereurs, de la noblesse et des magistrats. Hélène, celle des princesses qui étoit accordée au jeune Paléologue, fut, d'après les ordres d'Anne et de Cantacuzène, parée des ornemens impériaux, et proclamée impératrice. Elle reçut, ainsi que sa famille, les hommages de ce peuple qui naguère lui prodiguoit les injures les plus grossières. On fit ensuite les préparatifs nécessaires pour le sacre, le couronnement et le mariage; cérémonies dont nous allons parler, quoiqu'elles aient eu lieu plus tard, parce que, pour y revenir, il faudroit interrompre le récit des événemens. Quoique Cantacuzène eût été couronné à Andrinople par Lazare, patriarche de Jérusalem, il crut qu'il étoit convenable de recommencer cette cérémonie, parce que beaucoup de personnes considéroient la première comme nulle, attendu que l'étiquette indiquoit la capitale, et prescrivoit de l'y faire. A Constantinople, plus qu'ailleurs, l'étiquette devoit être, ainsi que nous l'avons fait voir, ponctuellement et littéralement observée. On fut cependant obligé d'y déroger un peu. L'église de Sainte-Sophie étoit le temple choisi pour couronner les empereurs; mais, depuis environ un an, un tremblement de terre l'avoit considérablement endommagée, en renversant une partie de la couverture, ainsi qu'une grande galerie qui régnoit au-dessus de l'enceinte de l'autel. Ces désastres n'étoient pas encore réparés : ils le furent plus tard. L'impératrice Anne releva la galerie, et se servit de

Phaséolate [a] pour diriger ce travail. Cantacuzèı la couverture, et Paléologue acheva l'édifice. servit de *deux excellens architectes*; Astras, statopédarque; et *Jean Perraut*, *Latin de nati* sujet de l'empire. A défaut de l'église de Sainte-S on choisit celle de Blaquernes. Cantacuzène ı noms de *Jean-Ange-Comnène-Paléologue Cantaı* et se fit couronner une seconde fois, le 13 ma par le patriarche Isidore, en présence de l'impé Anne et de Jean Paléologue. Ce couronnem suivi de celui d'Irène sa femme. Huit jours ap mariage d'Hélène et de Paléologue fut célébré même église. La première étoit âgée de treize ans, tre de quinze. Cantacuzène observe le silence sur l qu'il étoit d'usage de donner en de pareilles sole et qui eut lieu à celle-là : mais un historien, mo cret que lui, nous a transmis des détails qui mon quel point de détresse on étoit réduit. Les diaı pierreries qu'on avoit coutume d'étaler y furen placés par du verre colorié, les coupes d'or et d par de la vaisselle d'étain et des vases d'argile; eı brocarts et les riches étoffes par du cuir doı bijoux de la couronne avoient été pris et en part portés par la veuve d'Apocauque, ou vendus et ı par l'impératrice, pour subvenir aux besoins l pressans de l'état.

L'entrée de Cantacuzène à Constantinople et la sion de cette capitale fit non-seulement cesser la

[a] Nous avons oublié de dire que *Phaséolate* étoit un Italien nommé *Fasciolati*. Il est probable que *Perraut* étoit François, et que tous deux avoient accompagné l'impératrice Anne à Constantinople. Cantacuzène, en parlant de l'église de Sainte-Sophie, dit *que c'est un chef-d'œuvre qui peut servir de modèle aux entreprises les plus magnifiques et les plus hardies*. A l'époque parle, c'est-à-dire en 134; *racle du monde, cette égı lèbre étoit dans une ruine les larmes des yeux*. (Liv artistes prétendent que S phie *surpasse à quelquı Saint-Pierre de Rome*, quemment Saint-Paul de

le, mais empêcha l'exécution des projets qu'on for-it pour profiter de la division de l'empire. Plusieurs aces voisins vouloient s'emparer des villes et des pro-ces situées à leur convenance. Entre autres on voyoit arquis de Montferrat, petit-fils du vieil Andronic, prétendoit avoir droit à tout l'empire, et dont le père avoit disputé la possession au jeune Andronic. Ayant ris que Cantacuzène s'étoit fait proclamer empereur, qu'il avoit pris un si grand nombre de villes, qu'il a restoit que trois à l'impératrice Anne, c'est-à-dire astantinople, Ainon et Thessalonique, il résolut de ir attaquer Thessalonique, prétendant y avoir plus droits que Cantacuzène, qu'il regardoit comme un rpateur. Il étoit soutenu dans cette entreprise par son re le cardinal Comminges, qui lui fournissoit les ds nécessaires, ainsi que le pape et plusieurs princes talie. Pendant qu'il faisoit les préparatifs, Cantacu-ne prenoit possession de Constantinople. Il y avoit ns ce temps, auprès de l'impératrice Anne, un am-ssadeur de Humbert, dauphin de Vienne [a], qui ppeloit Berthelmi. Témoin d'un événement qui dé-loit du sort de l'empire, en réunissoit toutes les par-s, et terminoit la guerre civile, il écrivit au pape, nsi qu'au dauphin, deux lettres que Cantacuzène a u devoir insérer dans son histoire, sans doute parce l'il y est l'objet de l'éloge le plus emphatique, étant gardé comme un ange envoyé de Dieu, qui lui a nné *la reine des villes.* C'est ainsi que cet ambassadeur pelle Constantinople, en écrivant, non au pape, que

a Cantacuzène ne dit point pour el objet le dauphin avoit alors ambassadeur à la cour de Con-ntinople. Le peu de relations po-ques qui devoit exister entre un s-petit prince et le chef d'un grand pire fait présumer qu'Anne étoit bjet de cette députation, non nme impératrice, mais comme princesse de Savoie. Du reste, Humbert avoit donné le Dauphiné en 1343 à Philippe de Valois, quoique l'acte de donation ne soit que de 1349. Il est peu probable qu'en 1347 il eût, pour un état qui devoit être réuni à un autre, des ambassadeurs à Constantinople.

cette expression auroit pu choquer, mais à son maître. Il termine cette lettre par prier *sa puissance ducale de contracter une étroite amitié avec l'empereur Jean Cantacuzène, dont le nom signifie* la grâce ; *nom qu'il porte avec raison, parce qu'il est agréable à tout le monde.* Le pape et le dauphin communiquèrent leurs lettres au marquis de Montferrat, et le détournèrent d'une entreprise que le souverain pontife avoit encouragée. Ce prince, dont l'armée navale étoit prête, licencia ses troupes : Thessalonique, contre laquelle elles étoient paticulièrement dirigées, se soumit à Cantacuzène aussitôt qu'elle eut apprit son entrée dans la capitale.

Cantacuzène fit une visite au patriarche, qui étoit enfermé dans la prison du palais. Il lui rappela les entretiens qu'ils avoient eus ensemble cinq ans avant, les promesses et les sermens faits par lui, et d'après lesquels il s'engageoit à ne pas permettre que l'impératrice se laissât surprendre par ses ennemis : il lui fit des reproches sévères de ce qu'au lieu de s'opposer aux attaques de la calomnie, comme il y étoit obligé par ses fonctions autant que par ses sermens, il les avoit secondées, contribuant à la guerre civile, persécutant sans pitié ses parens et ses amis, enfin refusant la paix avec emportement. « Du reste (ajouta-t-il), j'ai tout oublié, et « c'est moins pour vous reprocher votre ingratitude que « pour vous faire voir que j'avois tout prévu, que je « tiens ce langage. Si vous n'aviez pas été condamné « avant mon entrée à Constantinople, vous n'au- « riez jamais été inquiété pour votre conduite. Si « vous êtes convaincu de l'hérésie dont on vous accuse, « je ne puis vous promettre ma protection ; mais je « vous la garantis si vous êtes justifié sur ce point, et « vous serez par rapport à moi comme si jamais vous ne « m'aviez donné aucun sujet de plainte. Je ne m'oppo- « serai point à votre rétablissement sur le trône ponti-

fical. » Le patriarche, surpris de cette bonté, pouvoit à peine en croire le témoignage de ses sens. Se rendant la justice qu'il méritoit, songeant à cette longue suite d'outrages dont il avoit abreuvé Cantacuzène, il s'attendoit à des châtimens. L'espérance brillant à ses yeux, il reprit courage, remercia l'empereur, et lui demanda le temps nécessaire pour se justifier. Trois jours après, le prince lui fit une nouvelle visite, eut avec lui une conversation gaie, et lui demanda s'il avoit le désir de faire examiner son affaire. Il répondit affirmativement, déclarant que son innocence paroîtroit au grand jour. Cantacuzène fit prévenir les évêques, qui répondirent que leur dessein n'étoit pas d'enlever à Jean d'Apry le trône pontifical, à moins qu'il ne fût hérétique. Ils désignèrent le jour auquel ils s'assembleroient au palais royal pour examiner sa doctrine, et s'y rendirent avec les principaux moines et les personnages les plus considérables de la cour. Le patriarche refusa de comparoître, soit qu'il se défiât de l'empereur, soit qu'il ne se sentît pas en état de se défendre. Trois sommations lui ayant été faites inutilement, les évêques se préparoient à le condamner comme contumace, lorsque le prince les pria de suspendre leur délibération, espérant de le faire changer d'avis, en allant le trouver. Il l'exhorta vainement à tenir la promesse qu'il lui avoit faite : le prélat, obstiné, persista dans son refus. Le concile alors fit rédiger la sentence de déposition ; et comme le patriarche défendoit l'opinion déjà condamnée d'Acyndine et de ses sectateurs, opinion déclarée impie et sacrilége, ce prélat fut enveloppé dans le même anathème. Il se plaignit, intrigua, remua les esprits, réclama contre la sentence du clergé, se prétendit mal jugé, fit tant que le corps des évêques supplia l'empereur de le chasser de Constantinople, pour empêcher qu'il ne causât du trouble dans l'Eglise. Le prince crut qu'il étoit prudent de l'éloigner : en conséquence, il le fit partir pour Didy-

motique, où, ne pouvant se faire à un si grand changement de situation, il tomba gravement malade, même dans le délire. Dès que l'empereur en fut instruit, il ordonna qu'on le ramenât sans delai dans la capitale, et qu'on le remît entre les mains des plus habiles médecins. Tous les remèdes ne firent qu'aggraver le mal, et sa mort fut hâtée par la honte et le chagrin. Ainsi finit le patriarche, dont l'élection fut une faute que devoit se reprocher Cantacuzène, et qu'il se chargea de punir lui-même en persécutant celui qui l'avoit commise; qui ne racheta point d'odieux vices par des talens, et qui ne se distingua que par son emportement, ses passions haineuses, ses injustices et sa mauvaise foi.

A peine avoit-il été déposé, qu'on ne s'entretenoit que du choix de son successeur. On croyoit que Grégoire Palamas réuniroit tous les suffrages, parce que l'on connoissoit, dit Cantacuzène, son savoir, la pureté de ses mœurs, l'austérité de ses vertus. Il se recommandoit encore par le noble courage avec lequel il avoit bravé tous ceux qui vouloient fomenter la guerre civile, et subi une captivité injuste, longue et douloureuse. L'empereur le favorisoit secrètement; mais, soit qu'il trouvât que les évêques devoient jouir de toute leur liberté, soit que le mauvais choix auquel il avoit contribué le rendît plus circonspect et plus timide, il se promit de n'user d'aucune influence. Les évêques et les moines étoient divisés. Plusieurs de ceux qui avoient été persécutés pour l'empereur se destinoient pour récompense le trône vacant. Ce fut encore un motif d'après lequel ce prince résolut de demeurer dans la neutralité la plus absolue; enfin Isodore fut élu. C'étoit, suivant Cantacuzène, un homme d'une probité reconnue, d'une vie exemplaire, d'une capacité consommée, et d'une rare éloquence. D'autres lui reprochoient un zèle intolérant, et prétendent que ce fut ce qui lui fit perdre le siége de Mésembasie. L'empereur ayant confirmé son élection,

Il fut sacré sans délai. Ce choix n'eut pas l'approbation générale. Ceux qui avoient des prétentions sur la chaire patriarchale le blâmèrent hautement, et portèrent leur mécontentement au point de rompre l'unité de l'Eglise, et de s'en séparer pour se réunir à la secte d'Acyndine, dont ils venoient de condamner les erreurs. Dans leur vaine présomption, ils formèrent un nouveau schisme, et calomnièrent Cantacuzène. Isidore commença l'exercice de ses fonctions par lever solennellement l'excommunication lancée contre ce prince par Jean d'Apry, quoique celui-ci eût rempli cette formalité lorsque l'empereur étoit allé le voir. Mais, comme ce prélat n'étoit pas libre alors, on auroit pu contester la validité de son action, et le nouveau patriarche recommença, pour plus de sûreté.

Orchan, voulant complimenter l'empereur, se rendit avec toute sa famille à Scutary. Cantacuzène s'embarqua sur une galère pour aller le trouver. Ils passèrent plusieurs jours ensemble, moins à s'occuper d'affaires que de chasse et de divertissemens. Dans les repas, Orchan et l'empereur étoient assis seuls à la même table; les quatre fils que le premier avoit eus avant son mariage avec Théodora étoient servis à une autre. Les principaux d'entre les Turcs et les Grecs siégeoient sur des tapis. Théodora reconduisit son père à Constantinople, accompagnée de ses quatre beaux-frères. Ils repartirent au bout de trois jours pour retourner en Bithynie, où le sultan les avoit précédés. On prétend que le motif secret du voyage de ce prince à Scutary étoit de délivrer son beau-père de Jean Paléologue, afin qu'il régnât seul sur l'empire. On présume de quelle manière un homme qui, dans les dangers, ne s'étoit pas permis une action condamnable, dut recevoir une telle proposition. Après avoir fait plusieurs dispositions pour rétablir l'ordre dans toutes les provinces, Cantacuzène forma le projet de faire rentrer sous son obéissance les villes qui en

avoient été distraites. Dans ce but il envoya des députés au crâle de Servie, et, paroissant ignorer la conduite qu'il avoit tenue, le titre qu'il prenoit, il lui renouveloit, en lui écrivant, l'expression de sa reconnoissance pour ses anciens services, et le prioit de lui remettre les villes dont il s'étoit emparé. Non content de prendre Phères et plusieurs places de la Macédoine, Etienne avoit corrompu à force d'argent et de promesses les principaux habitans de Bérée, pour les engager à chasser Manuel, fils de Cantacuzène, à le reconnoître et à lui livrer leur ville. Le crâle chercha des prétextes vains et frivoles pour éluder une demande dont il ne pouvoit nier la justice. Cantacuzène fit partir une seconde ambassade chargée, si elle n'étoit pas plus heureuse que la précédente, de déclarer la guerre. Etienne, au lieu de répondre, assiégea d'autres villes situées sur la frontière de l'empire. L'empereur, indigné de cette conduite, rassemble à la hâte ses troupes, qu'il met sous les ordres de son fils Mathieu ; mais comme elles étoient loin de suffire, il demanda des secours à son gendre Orchan, qui lui envoya dix mille hommes, commandés par ses quatre fils et par Soliman. Cantacuzène leur défendit de commettre aucun dégât sur les terres de l'empire ; mais aux yeux des Turcs il n'y a point de guerre sans pillage. Cette armée tint les Serviens en échec, et les empêcha d'aller plus avant. A peine arrivés à Mygdonia, les barbares, sachant que le pays relevoit du crâle, se mettent à le ravager, et font beaucoup de captifs et de butin. Pour jouir en paix du fruit de leur brigandage, ils s'embarquent sur l'Hellespont, et retournent chez eux. Cette expédition fit voir aux Serviens que les Grecs étoient trop foibles pour les combattre ; qu'obligés de recourir à des étrangers, ils couroient des risques en employant cette ressource sur laquelle ils ne pourroient pas compter, et que de pareils secours étoient plus nuisibles qu'utiles. Ils en devinrent plus hardis, et Cantacu-

zène sentit qu'il falloit ajourner sa vengeance, et ne compter que sur soi; il s'occupa des moyens d'organiser une armée pour punir Etienne, et reprendre ce qu'il avoit envahi.

Le premier de tous étoit le rétablissement des finances. Leur épuisement, causé par la guerre civile, réduisoit l'empire à un état de foiblesse qui le rendoit méprisable aux yeux des princes voisins. Les coffres du trésor étoient vides; on ne payoit plus d'impositions, parce que partout les terres étoient restées sans culture. C'eût été une injustice sans résultat que d'en exiger. Cantacuzène résolut de faire contribuer les riches, mais sans vouloir les forcer. Avant d'en venir là, croyant devoir disposer les esprits en faveur du projet qu'il avoit conçu, il fit beaucoup de promotions, sachant que les titres et les honneurs sont un des moyens de satisfaire la vanité les moins coûteux à l'état. Il profita de cette occasion pour donner à ses deux beaux-frères Jean et Manuel la dignité de sébastocrator. Pour dédommager Manuel son fils de l'injustice que lui avoient faite les habitans de Bérée, il le créa despote, ainsi que son gendre Nicéphore Ducas. Il donna à son fils aîné Mathieu le rang immédiatement au-dessous des empereurs et au-dessus des despotes. Ce rang avoit été jadis établi par Michel Paléologue en faveur de son fils Constantin Porphyrogénète. Ces mesures préliminaires prises, Cantacuzène rassembla les personnes de toutes les conditions, marchands, soldats, artisans, cultivateurs, supérieurs de monastères. Il leur tint ce discours : « Vous n'avez point « oublié sans doute la prospérité dont on jouissoit dans « cet empire; vos pères vous ont rappelé plus d'une fois « l'éclat dont il brilloit : alors les peuples voisins soumis « à sa puissance lui payoient des tributs, et recherchoient « son alliance et sa protection. Cet état prospère avoit « pour principale cause l'amour de la patrie, et cha» que citoyen se faisoit un devoir de contribuer.

« suivant ses facultés, aux besoins de l'état. Mais
« térêt personnel, mis sans cesse en action par les
« gers inséparables de la guerre civile, a remplac
« sentimens généreux qui rendent faciles les sacr
« les plus pénibles. Cette guerre désastreuse, qu
« été suscitée dans le temps que je travaillois avec le
« d'ardeur au bien de l'état, a ruiné nos provi
« désolé nos campagnes, épuisé les finances, et
« une disette générale. Bien loin de dominer s
« nations voisines, nous subissons leur loi. Les Se
« se sont emparés de plusieurs de nos places, au n
« des traités conclus avec eux; ils veulent prolon
« poursuivre leur invasion, et de nouvelles place
« déjà menacées. Désirant avec ardeur de venge
« d'affronts, si j'en avois eu les moyens, je ne
« point aujourd'hui devant vous, mais en présen
« l'ennemi. Il faut une armée, et nous n'en avon
« et nous sommes dans l'impossibilité d'en avoi
« que les coffres du trésor seront vides. Nous n'
« bientôt plus à choisir qu'entre le désespoir et l
« vitude la plus humiliante. Toute indifférence s
« maux de l'état seroit un crime. J'appelle donc
« votre sollicitude; je vous demande vos avis, je
« proposerai les miens. Forçons nos amis à nous r
« leur estime, et nos ennemis à nous craindre. Je
« répète qu'il n'y a point de milieu entre la cons
« tion de l'empire et sa ruine. Il faut chasser l'étra
« ou subir son joug. Prenez donc une sage résolu
« et faites ce qui sera le plus avantageux pour
« gloire déjà compromise, et même pour votre lil
« qui court des risques. » Le but de Cantacuzèr
s'exprimant en termes généraux, sans rien pré
étoit d'exciter des sentimens généreux, et, ne vo
point lever de contributions, de persuader de les
Les principaux membres de cette assemblée rép
rent qu'ils n'ignoroient pas l'étendue des pertes ca

par la guerre, ni la triste situation où l'on étoit réduit; ils pensoient qu'il falloit faire tous les efforts, employer tous les moyens possibles pour rendre à l'empire sa première splendeur; que, pour parvenir à ce but, chacun devoit fournir suivant ses facultés, afin que l'empereur s'opposât non seulement au progrès de l'invasion, mais qu'il repoussât les Serviens au-delà des frontières, et les fît rentrer dans leurs limites après leur avoir enlevé les villes qu'ils avoient prises. Ils terminèrent par dire qu'ils étoient d'avis que les marchands et les artisans donnassent ce qu'ils pourroient pour la subsistance des gens de guerre, puisque, sans ce secours, le soldat, l'artisan et le marchand seroient enveloppés dans une ruine commune et subiroient le même sort.

Cette opinion étoit exprimée par les habitans de Constantinople. Cantacuzène leur donna des éloges, et dit qu'il avoit besoin d'argent pour les frais de la guerre. Il leur rappela qu'on s'étoit emparé de tous ses biens; que, sous le règne d'Andronic, il n'avoit point fait d'emprunts pour soutenir le poids des autres guerres; qu'alors les revenus particuliers avoient suppléé à l'épuisement des finances; mais qu'étant entièrement dépouillé de tout, il étoit obligé d'avoir recours à cette contribution commune, comme au seul moyen de rétablir les affaires. Au lieu de prendre des mesures pour profiter des bonnes dispositions dans lesquelles paroissoit être l'assemblée, il eut l'imprudence de la dissoudre, croyant avoir réussi dans son dessein. Il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur. Soit qu'ils eussent cédé au premier mouvement, soit que leur langage ne fut pas sincère, ceux qui avoient paru consentir à faire des sacrifices, se rétractèrent. Dans leur nombre étoient des gens d'affaires, des banquiers, des gens enrichis pendant les troubles, beaucoup plus zélés pour leur intérêt que pour celui de l'état; la plupart, conservant quelque animosité contre

Cantacuzène, parce qu'ils n'avoient point été de son parti, étoient depuis long-temps dans la résolution de s'opposer à ses projets, et de le contrarier secrètement. Tous protestèrent que leur intention n'étoit point de donner de l'argent, parce que, disoient-ils, ce seroit une chose étrange de leur demander pendant la paix, à titre d'amitié, ce qu'ils n'avoient point accordé pendant les divisions et quand on avoit les armes à la main. L'empereur les devina; il désiroit de les punir, mais il n'en avoit pas le pouvoir. Il fut obligé de dissimuler son mécontentement et de renoncer au projet d'équiper une flotte dont l'empire avoit plus besoin que jamais pour garantir les côtes et les provinces maritimes.

La guerre civile avoit développé des germes d'insurrection qui fermentoient sourdement, et Cantacuzène étoit et devoit être l'objet du mécontentement des deux partis, parce qu'il contrarioit également les projets de l'un et les espérances de l'autre. Ses partisans et ses ennemis disoient qu'il ne savoit ni récompenser ni punir. La situation des affaires pouvoit rendre le premier reproche injuste, ou lui servir d'excuse; mais le second est mérité sans aucune restriction. Plusieurs factieux qui s'étoient distingués pendant les troubles formèrent avec les financiers une ligue secrète pour renouveler des désordres qu'ils savoient faire tourner à leur profit. Il falloit, pour arriver à ce but, tâcher de mettre la division. L'occasion sembloit favorable; car on voyoit s'asseoir à la fois sur le trône de Constantinople deux empereurs et trois impératrices. Ce phénomène, rare, l'étoit moins encore que l'union entre cinq souverains de trois familles différentes. Anne, Italienne, avoit auprès d'elle des Italiens honorés de sa confiance; ses torts envers Cantacuzène étoient trop graves pour qu'elle les oubliât et les crût oubliés. Jean Paléologue commençoit à goûter les charmes du pouvoir, et peut-être à sentir que tout partage les empoisonne. Cantacuzène seul ne

voyoit que le bien de l'état, et ne retenoit ce pouvoir que pour le préserver de sa ruine. Ce n'étoit point à ce prince que les factieux qui faisoient ces réflexions pouvoient s'adresser. Ce fut donc contre lui qu'ils dressèrent toutes leurs batteries. Leurs regards se tournèrent vers Paléologue, partant de cette supposition vraisemblable que le jeune prince devoit finir par désirer de régner seul, parce que le trône lui appartenoit, tandis que son collègue et son tuteur ne le devoit qu'aux circonstances. Ils entreprirent de l'enlever à l'insu de l'impératrice sa mère, de le conduire au fort de Galata, pour le mettre à leur tête et détrôner Cantacuzène. Celui-ci fut heureusement averti du complot. Il en fit arrêter les auteurs; mais, après les avoir retenus pendant quelques jours en prison, il leur rendit la liberté, et même les emplois dont ils étoient titulaires. Cette coupable indulgence révolta ses amis, qui s'en plaignirent avec amertume. Ils avoient déjà beaucoup d'humeur, parce que l'impératrice Anne leur faisoit toujours un accueil glacial lorsqu'ils se présentoient devant elle. Poussés à bout, et profitant de la conspiration qui venoit d'être découverte, ils vont trouver Cantacuzène et lui disent, sans pouvoir dissimuler leur colère, qu'il avoit eu tort d'exiger d'eux un serment de fidélité pour un jeune prince et pour une impératrice disposés à le trahir à la première occasion; qu'ils ne pouvoient tenir ce serment sans être esclaves et dupes, ni le violer sans parjure; qu'en conséquence ils le prioient de les en relever. C'étoit, disoient-ils, la première fois qu'on voyoit le vainqueur soumis au vaincu ne retirer du fruit de la victoire que la honte et l'esclavage. « A quoi sert d'être fidèle, « si les honneurs, les richesses et les dignités sont pour « les traîtres? Si le complot eût réussi, nous serions « exposés maintenant aux proscriptions, à la perte de « notre liberté, à la spoliation de nos biens, à tous les « autres fléaux que les factions traînent après elles. Nous

« n'avons pas prêté librement le serment que vous « avez exigé de nous : en violant le leur, nos ennemis « nous ont dispensés du nôtre ; mais nous aimons mieux « que vous nous affranchissiez vous-même, et nous « demandons qu'il nous soit permis de faire ce qui nous « conviendra. » L'empereur leur répondit qu'ils étoient injustes dans leurs accusations, puisqu'ils confondoient l'innocent avec le coupable ; que l'impératrice étoit étrangère au complot, et que, si son fils y avoit eu quelque part, sa jeunesse le rendoit excusable ; qu'il s'étonnoit de leurs reproches quand ils voyoient, à n'en pouvoir douter, que dans le partage de l'empire il ne s'étoit réservé que la peine de le gouverner ; qu'il ne trouvoit pas extraordinaire que ses ennemis le crussent incapable d'un pareil sacrifice, mais qu'il ne pouvoit revenir de la surprise que lui causoit l'iujurieuse opinion de ses amis ; enfin qu'ils n'exigeroient pas sans doute qu'il dépouillât Jean Paléologue après lui avoir donné sa fille en mariage. Il termina par leur déclarer que, loin de les relever de leur serment, il en réclamoit l'exécution, exigeant pour l'impératrice et son fils le respect qu'on lui devoit à lui-même.

Quand ils se virent ainsi reçus, ils s'imaginèrent que la princesse Irène seroit moins inflexible, et se présentèrent devant elle pour lui faire part de leurs plaintes et de leurs projets. Mais elle les traita plus sévèrement que son mari ; leur ordonna, d'un ton qui ne souffroit aucune réplique, d'abandonner une entreprise dont les suites seroient plus désastreuses que ne l'avoit été la guerre civile. Frappés de l'air majestueux de l'impératrice Irène, ils se retirèrent sans oser proférer un mot. La plupart se tinrent tranquilles ; mais les plus animés, ceux dont l'esprit étoit inquiet et remuant, se rendirent auprès de Mathieu, fils aîné de l'empereur. Ils lui proposèrent de s'assurer de Didymotique, d'Andrinople, et de quelques autres villes, d'en former un état indé-

endant; promettant de l'y suivre et d'y vivre sous sa omination. Pour colorer cette proposition hardie, ils ui représentèrent que Cantacuzène avoit plus d'affection our son gendre et sa fille que pour ses autres enfans; u'il oublioit ceux qui s'étoient dévoués pour sa cause tant de travaux et de fatigues; que le complot tramé en faveur de Jean Paléologue et de concert avec ce jeune prince ne faisoit que trop présumer le sort auquel ils devoient s'attendre; que, lorsqu'on avoit une fois formé impunément de telles entreprises, on n'y renonçoit jamais; qu'il falloit pour lui comme pour eux un asile, dans le cas où ce complot seroit de nouveau tenté avec plus de succès. Ils ajoutèrent qu'ils ne lui conseilloient point pour cela de se révolter contre son père, mais qu'ils le prioient seulement de les laisser en possession des villes qu'ils auroient prises, à la charge de le servir avec leurs troupes quand il leur en feroit la demande, et de ne rien entreprendre sur le reste de l'empire; lui faisant observer que ce plan les mettroit en sûreté contre leurs ennemis et Paléologue. Ces propositions séduisisirent Mathieu, qui recevoit de pareilles insinuations de la part de Jean Asan, son oncle maternel, avec lequel il est probable que les mécontens s'étoient concertés. Mathieu se mit en possession de Didymotique et d'Andrinople avec d'autant plus de facilité qu'on ne pouvoit se défier de ce jeune prince. Il écrivit ensuite à son père une lettre respectueuse dans laquelle il le supplioit de lui laisser le gouvernement de ces places pendant sa vie, à la charge par lui de reconnoître qu'il les tenoit des deux empereurs. A cette nouvelle, Cantacuzène devint furieux (s'il faut l'en croire), et jura de punir sévèrement les rebelles, sans en excepter son fils. Le résultat de sa colère fut d'envoyer l'impératrice Irène auprès de Mathieu pour le faire renoncer à son entreprise et le ramener à son devoir, ainsi que tous ceux qui partageoient sa rébellion. Le prince vint au-devant de sa

mère jusqu'à Orestiade. Son respect et sa tendresse pour elle lui avoient déjà donné des remords. Elle n'eut, dit l'historien, qu'à commander, à l'heure même elle fut obéie. Elle adressa les reproches les plus sévères à ceux qui avoient fait révolter son fils, et leur déclara que, s'ils recommençoient, ils seroient impitoyablement livrés à la vengeance des lois, et qu'aucune considération ne sauveroit leur tête, ajoutant qu'ils étoient dans une erreur dangereuse, s'ils croyoient que, parce que plusieurs d'entre eux étoient ses proches parens, l'impunité devoit leur être assurée. La joie qu'éprouva cette princesse d'avoir apaisé cette révolte, qui pouvoit renouveler tous les maux de l'empire, fut cruellement troublée par la nouvelle de la mort d'Andronic, le plus jeune de ses enfans. Ce jeune prince venoit d'être enlevé par la peste, qui, cette année, dépeupla les trois parties du monde connu. Cantacuzène entre dans de grands détails sur ce fléau, qui éluda, dit-il, tout l'art des médecins, contre lequel il n'y avoit aucun remède, parce que, ce qui soulageoit les uns, servoit de poison aux autres. Andronic succomba le troisième jour. Il étoit dans la fleur de l'âge, remarquable par sa beauté, par l'élégance de sa taille, et par son adresse à tous les exercices. Irène fut inconsolable, et sa douleur l'accompagna jusqu'au tombeau. Soit pour se distraire, soit pour faire connoître aux Grecs le jeune Paléologue, et pour l'éloigner des plaisirs auxquels il se livroit avec excès, Cantacuzène emmena ce jeune prince avec lui pour visiter plusieurs provinces de l'empire. Paléologue ne connoissoit encore que la mollesse des cours; son tuteur vouloit l'accoutumer à la fatigue, à une vie active, et lui apprendre à faire succéder le travail au plaisir, à voir par lui-même les besoins de ses peuples, afin de s'instruire dans l'art d'y pourvoir, qui forme toute l'administration. Ils virent dans la Thrace tous les ravages qu'avoit faits la guerre civile. Cantacuzène

›uloit en inspirer l'horreur à son élève, et lui montrer gouverner. Nous verrons si cette double leçon fut :rdue, et même s'il est bien certain qu'elle ait été ›nnée.

De retour à Constantinople, Cantacuzène s'occupa rieusement du soin de garantir l'empire de l'invasion :s Turcs et des barbares. L'appel infructueux qu'il 'oit fait au patriotisme des Grecs pour les engager à :nir au secours de l'état en réparant l'épuisement des nances, ne laissoit entre ses mains aucun moyen efcace. Il eut recours au seul dont il pût faire l'essai ans l'embarras où il se trouvoit, quoique ce moyen e fût pas sans danger; c'étoit de s'adresser aux princes rétiens par l'entremise du pape, et de leur faire sentir : qu'aucun d'eux ne soupçonnoit encore, l'influence a'auroit pour eux l'invasion de l'empire grec par les 'urcs. Il envoya donc au saint-père une ambassade ›mposée de George Spanopule, protovestiaire; de igère, préteur du peuple, et de François, Italien de aissance, et qu'il savoit être particulièrement connu e Clément VI, qui occupoit alors le trône pontifical. antacuzène savoit que ce pape étoit prévenu contre ii, parce qu'on l'accusoit auprès de sa sainteté de s'être :rvi des Turcs contre les chrétiens, et d'être cause des iauvais traitemens faits au second par les premiers. vouloit détruire ces préventions en donnant des exlications franches sur sa conduite et sur la nécessité ui l'avoit réduit à se servir, contre son clinaon, des infidèles. Il désiroit de l'engager à leur faire ı guerre, de concert avec les princes d'Occident, aux roupes desquels il donneroit avec joie passage dans ses tats, et réuniroit les siennes pour combattre avec eux. .e pape reçut les ambassadeurs, et tint avec eux de ongues conférences, dans lesquelles, à leur grande surırise, il leur fit le récit de la guerre civile avec autant 'exactitude que s'il en avoit été le témoin. Il leur ap-

prit qu'il tenoit tous ces détails de Zampée, cette dame italienne, qui, après avoir séjourné quelques années à la cour d'Anne de Savoie, qu'elle avoit accompagnée à Constantinople, n'étoit revenue dans son pays qu'à l'entrée de Cantacuzène dans la capitale. Elle n'avoit pu transmettre sur le compte de ce prince que des impressions défavorables, quittant une cour acharnée contre lui. Les éclaircissemens donnés par les ambassadeurs produisirent sur le pape l'effet désiré, parce qu'ils coïncidoient avec les détails contenus dans les lettres de Berthelmi, dauphin de Vienne. Le saint-père loua beaucoup la modération de l'empereur, qui, maître du trône et de l'autorité souveraine, n'avoit conservé que les devoirs qu'ils imposent. Il applaudit sans réserve au mariage d'Hélène avec le jeune Paléologue, comme le seul moyen de confondre les droits et d'éteindre les prétentions. Sa sainteté fit rendre de grands honneurs aux députés, leur donnant les premières places en public, allant à leur rencontre quand ils lui rendoient visite, et les reconduisant à leur sortie. A leur audience de congé le pape les fit accompagner par deux évêques qu'il députoit à Cantacuzène : l'un, qui se nommoit Guillaume, étoit de l'ordre des frères mineurs, et l'autre Hugues de Spert, de celui des frères prêcheurs: tous deux réunissoient à l'érudition, à la piété, les connoissances et l'usage du monde. Ils reçurent de l'empereur l'accueil le plus affable et dont ils furent tellement enchantés, qu'ils tinrent minutieusement note de toutes les paroles de ce prince. Après des complimens sur sa conduite et sa sagesse, ils étoient chargés de lui dire qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, le pape avoit le plus grand zèle pour provoquer ou favoriser les expéditions contre les Turcs; qu'il tâchoit de l'inspirer aux princes d'Italie, en leur offrant de contribuer avec eux, et de donner son contingent en hommes comme en argent; que ce zèle étoit augmenté depuis que l'empe-

ɛur étoit prêt à seconder cette importante entreprise. nfin ils passèrent à un article qui, pour n'être que : dernier, étoit peut-être le principal aux yeux du saint-ère. C'étoit la réconciliation des deux églises. Si le rince la procuroit, *il donneroit de la joie non-seulement à la terre, mais au ciel : non-seulement aux ommes, mais à Dieu et aux anges.* Cantacuzène renhérit encore sur ces expressions dans sa réponse. Il proɛsta qu'il n'avoit *point de paroles assez fortes pour xprimer l'excès de la passion avec laquelle il la désioit* (la réunion); *que, s'il ne falloit que mourir, il résenteroit volontiers son cou et son épée ; et que, si es cendres pouvoient produire un si saint ouvrage, il lresseroit lui-même un bûcher pour y être consumé.* Après une dissertation fort édifiante sur la soumission ue l'on doit aux décisions des conciles, l'empereur roposoit d'en convoquer un dans une ville maritime ituée à une égale distance entre Rome et Constantiople, parce qu'il ne pouvoit pas plus aller trouver le ape que le pape ne pouvoit, de son côté, se rendre aurès de lui. Il finit par prier les ambassadeurs du saintère de l'inviter de sa part à désigner l'époque et le ieu, afin qu'il avertît le patriarche et les évêques de 'église grecque. Les nonces trouvèrent sa doctrine pure, :t la proposition raisonnable. Ils partirent enchantés lu prince, et comblés de présens. Ils firent au pape un écit fidèle de leur ambassade, et lui *montrèrent leur ournal.* Clément VI approuva l'idée de convoquer un oncile, et fit dire à l'empereur qu'il verroit avec plaisir es évêques s'assembler, mais qu'il ne pouvoit convenir ni du temps ni du lieu de l'assemblée avant d'avoir consulté les prélats d'Occident. Quelque temps après, pour leur faire voir que le retard ne venoit pas de sa négligence, il lui manda qu'il souhaitoit la réunion, comme l'affaire la plus urgente ; mais que, la guerre étant déclarée entre plusieurs princes d'Italie, il étoit de son

devoir, en qualité de leur père spirituel, de les exhorter à la paix; l'assurant que, dès qu'elle seroit conclue, il conviendroit avec les évêques du jour et du lieu où le concile seroit rassemblé. L'empereur lui députa le frère Jean, religieux de l'ordre des frères mineurs de Galata, qui étoit particulièrement connu du saint-père, pour le remercier et le prier de conserver toujours les mêmes sentimens. Mais Clément VI mourut avant que ce projet pût avoir lieu. Si l'on examine le caractère des deux princes négociateurs, on conviendra que l'exécution de ce projet, si souvent et toujours si vainement commencé, auroit éprouvé beaucoup moins de difficultés sous leur règne que sous un autre. Il falloit, pour cette réunion, un concours de circonstances qui ne s'est peut-être trouvé que sous Cantacuzène et Clément VI [a]. En supposant que les princes de l'Europe eussent pris intérêt à la religion grecque quand le schisme auroit disparu; que, par suite de cet intérêt, ils eussent défendu l'empereur contre les Turcs, la prise de Constantinople ne seroit point arrivée, et la même religion règneroit à Sainte-Sophie comme à Rome. Mais il est douteux que ce motif les eût armés, puisqu'un autre non moins pressant ne l'a point fait; celui de leur intérêt personnel, de leur propre sûreté même, menacée par des conquérans barbares; enfin de la défense de leurs prétendus droits; car presque tous ces princes en avoient ou croyoient en avoir sur le trône, ou sur quelques-unes des provinces de l'empire.

[a] Clément VI, François de naissance, fut élu en 1342, et mourut en 1352. Cantacuzène monta sur le trône en 1347. Pendant qu'on faisoit pape le premier, on forçoit le second à se révolter. Cantacuzène auroit dû régner dès 1342. Son refus à cette époque causa les plus grands maux à son pays. En prenant alors le titre d'empereur, il n'y avoit point de guerre civile, et la réunion des deux églises auroit été facile. Pendant ces dix années, Cantacuzène ne pouvoit s'occuper de ce projet dans les six premières, et Clément VI en fut empêché dans les quatre dernières. On verra Jean Paléologue résigné, pour le faire réussir, aux plus grands sacrifices.

La ville de Médée, construite sur les bords de la mer An. 1348.
Pont, étoit gouvernée par Tamprotitze, que l'impératrice Anne y avoit envoyé pendant la guerre civile. e gouverneur refusoit de reconnoître Cantacuzène, ıoique la paix fût proclamée. Ayant enrôlé un grand ›mbre de voleurs et de gens sans aveu, il dévastoit le ıys. Dans les premiers mois de son règne, l'empereur, : sentant trop foible pour le punir, fut obligé d'ajourer sa vengeance. Il avoit d'ailleurs à terminer des ffaires plus urgentes. Dès qu'il fut en mesure, il laissa Ianuel despote, son fils, à Constantinople, en qualité e gouverneur, et partit pour se rendre à Médée, avec : jeune Paléologue, sur une des galères qu'il avoit fait onstruire pour cette expédition par Phaséolate, pro- ›strator. Il envoya sommer Tamprotitze de le reconoître pour empereur. Ce rebelle, voyant qu'il ne ouvoit soutenir un siége, négocia, obtint des conditions avantageuses, et même des dignités. Maître de Iédée, Cantacuzène renvoya Paléologue à Constantinople, divisa sa troupe en plusieurs détachemens, qu'il istribua dans plusieurs places; et, ne conservant avec ıi qu'un petit nombre d'hommes, il prit la route 'Andrinople, où l'appeloient plusieurs affaires. Dans la oute on l'avertit que deux mille Turcs, nouvellement ébarqués en Thrace, étoient dans le voisinage. Se reentant d'avoir disséminé son armée, et n'ayant pas le emps d'en réunir une partie, il se vit dans la nécessité e marcher contre les Turcs avec son escorte. Le lendenain il les rencontra près du mont Limique, campés lans un lieu d'où ils ne l'aperçurent point. Connoisant leur manière de se battre quand ils n'étoient pas n présence d'une armée, et sachant qu'alors ils ne estoient pas long-temps réunis, il les suivit pendant a nuit à quelque distance. Au point du jour ils se disersèrent. C'est alors qu'il les attaqua près d'une petite 'ille appelée Mésane, en tua plusieurs et fit des prison-

niers. Caramahémet, un de leurs chefs, fut percé d'une lance, et mourut sur la place. L'autre, nommé Maratumane, se réfugia sur une colline avec les siens. De ce poste, tirant sur les Grecs, ils en blessèrent plusieurs, et tuèrent des chevaux. Cantacuzène défendit à ses soldats de tirer, et, s'approchant seul des Turcs, leur ordonna de se rendre. Ils le connoissoient pour avoir servi sous ses ordres pendant la guerre civile. Sur la parole qu'il leur donna qu'il ne leur seroit fait aucun mauvais traitement, ils descendirent et se prosternèrent devant lui. Pendant qu'il s'entretenoit avec eux, leur reprochant leur conduite envers lui, qui n'avoit point cessé d'être leur allié, son gendre Nicéphore, accompagné de plusieurs seigneurs, croyant qu'il couroit quelque danger, l'exposèrent au plus grand qu'il eût encore rencontré, tombant l'épée à la main sur les Turcs, qui, se fiant à la parole qu'on leur avoit donnée, étoient désarmés et tranquilles. Neuf soldats et leur capitaine furent tués dans cette attaque imprévue. Les autres tirèrent à l'instant leur cimeterre, et, pouvant tuer facilement l'empereur qui étoit au milieu d'eux, se retinrent, parce qu'ils virent qu'il blâmoit avec sévérité la conduite imprudente de Nicéphore. Il leur dit dans leur langue de se retirer sur la hauteur qu'ils occupoient, pour s'y défendre, si l'on vouloit continuer cette injuste attaque. Ils allèrent en effet s'y mettre en ordre de bataille. Après avoir traité son gendre comme il le méritoit, il alla au-devant des Turcs, leur fit des présens pour les récompenser de leur confiance et les engager à retourner dans leur pays : ce qu'ils firent aussitôt. Dans le même temps, Mathieu, son fils aîné, gouverneur des villes de Chalcidice, battoit de son côté une autre troupe de Turcs qui ravageoient ce pays. S'abandonnant trop à son ardeur, en les poursuivant il fit une chute de cheval; et, comme il étoit en avant de ses soldats, il ne vit autour de lui que les ennemis

ntre lesquels il fut forcé de se battre à pied. Ayant le bonheur de tuer celui qui s'approcha le plus près e lui, les autres hésitèrent; ce qui donna le temps aux recs d'arriver et de délivrer leur général. L'empereur rendit de Mésane à Didymotique. Il y fut attaqué un mal de reins qui le contraignit à rester dans l'oisiété pendant une année. Contrarié de cette inaction, il at recours aux plus habiles médecins, qui ne lui procurent aucun soulagement. Il finit par laisser agir la ature, et guérit sans remèdes.

Les Génois de Galata crurent que la maladie de antacuzène étoit pour eux une occasion favorable 'exécuter leurs projets. Toujours ennemis secrets des recs, violant toujours les traités, ils ne cessoient d'être our Constantinople des voisins dangereux. Ils avoient prétention d'être maîtres de la mer; et le délabreent de la marine grecque, dont le vieil Andronic ne étoit point occupé pendant son long règne, donnoit uelque fondement à cette prétention. Les efforts de antacuzène pour la relever, dès qu'il fut sur le trône, ur causèrent des inquiétudes. Ils avoient sollicité de ce rince l'abandon d'un terrain situé au-delà de leur forresse. Ils vouloient y construire des fortifications pour rendre imprenable. Si cette concession leur eût été ite, ils tenoient en respect et la ville et le port. Cantazène, qui connoissoit l'importance de cette position, efusa leur demande. Sentant que, pour les contenir, il lloit une marine, il fit équiper quelques vaisseaux, ais en nombre insuffisant, parce que l'état des finances e permettoit pas d'en construire davantage. Il créa des térêts opposés aux leurs, afin de diminuer un peu ur puissance : ce fut de changer le tarif des douanes uxquelles étoient soumis les vaisseaux marchands qui rrivoient à Constantinople. Ce tarif étoit le même que elui qu'on payoit au port de Galata. Par la diminuon qu'y mit l'empereur dans les prix de tous les articles,

les négocians avoient intérêt de préférer Constantino
Au lieu d'y perdre, le gouvernement y gagna beauc
parce que, si le droit étoit moindre, il se répétoit l
plus souvent, tous les bâtimens affluant dans le po
Constantinople, tandis que celui de Galata étoit pre
désert. Malgré le refus qu'on leur avoit fait du ter
sur lequel ils vouloient élever une citadelle, ils n
noncèrent point au projet de fortifier celle qui exi
Ils ne pouvoient le faire sans l'agrément de la c
mais, sous prétexte de construire des maisons
amassèrent des matériaux, comptant les mettr
œuvre à la première occasion. Tel étoit l'état des c
lorsqu'ils apprirent la maladie de Cantacuzène.
nouvelle fut pour eux le signal de l'attaque. Dès
la surent, ils mirent le feu pendant la nuit aux ma
des Grecs les plus rapprochées des leurs. Le lende
ils armèrent leurs vaisseaux, leurs barques, brûl
des navires aux environs de la capitale, prirent ceu
pouvoient leur servir, et, parcourant la côte, pill
les habitations et ravagèrent la campagne. Ensui
construisirent une tour, ainsi qu'une haute mur
Hommes, femmes, tous travaillèrent avec ar
Pendant ces travaux, et pour se donner le temps
achever, quelques-uns députèrent vers l'impér
Irène pour excuser les mauvais procédés de leurs
patriotes, les désavouer, et promettre qu'ils ser
punis. Irène, pendant l'absence de son mari, conv
le conseil. On fut unanimement d'avis de faire la g
aux Génois. Ceux-ci, qui se faisoient rendre comp
ce qui se passoit, furent bientôt instruits de cette
lution, quel que soin que l'on prît de la tenir se
C'est alors qu'ils ne gardèrent plus de mesure, et
lèrent tous les chantiers, remplis alors des bois de
struction que l'empereur avoit achetés. A l'excepti
quelques bâtimens qui n'étoient point dans le
toute la marine fut détruite. Non contens de se n

fense à Galata par ces nouvelles fortifications, ils
rent l'audace jusqu'à vouloir attaquer la capitale.
)ératrice Irène donna l'ordre à Manuel son fils de
r tous les soldats qui étoient à Constantinople,
que tous les hommes en état de porter les armes,
placer de manière à défendre la ville, et de se
e à la tête d'un détachement pour aller attaquer
énois à Galata. Ceux-ci, loin de s'attendre à un
de main, étoient occupés de tous les côtés soit à
nettre des dégâts, soit à préparer l'assaut qu'ils mé-
ent. Manuel réduisit en cendres un grand nombre
aisons, ainsi que plusieurs marchandises, et se
sans avoir rencontré d'obstacle dans son expédi-
L'annonce de troupes que devoit envoyer Canta-
e rendit le courage aux Byzantins. On les vit tous,
le danger commun, disposés à faire des sacrifices:
ns apportoient leurs armes, les autres livroient
chevaux; les ouvriers, les artisans, les domestiques
cèrent au maniement des armes, apprirent à tirer
rc; tous étoient en mouvement, et Constantinople
ntoit le spectacle d'une place d'armes à la veille
assaut. Pour le donner, les Génois réunissoient
eurs moyens. On étoit alors dans l'automne. Leurs
aux marchands restoient à Galata. Ils s'en servi-
pour leur entreprise. Ils avoient de bonnes troupes
approvisionnemens faciles à renouveler. Ils placent
eurs trirèmes des machines de siége, embarquant
eurs galères leurs meilleurs soldats, et s'approchent
urs de la capitale, tandis qu'une autre troupe des
, débarquée sur le rivage, devoit attaquer par
Au signal convenu, ce double assaut marche de
. Les Grecs opposent une résistance égale; le dan-
ugmente leurs forces. Après avoir essuyé le premier
ils s'élancent comme des furieux sur les Génois,
tuent un grand nombre. Ceux-ci se retirèrent à
eur des ténèbres.

Ce fut peu de jours après que l'empereur, quoique souffrant de sa colique néphrétique, se fit transporter de Didymotique à Constantinople. A peine fut-il arrivé que les marchands se présentent en foule au palais pour le supplier d'arrêter, par de promptes mesures, le brigandage des Génois, offrant de contribuer aux frais de la guerre. Cantacuzène leur répondit d'un air sévère, et leur rappela le refus qu'ils lui avoient fait lorsqu'il s'étoit adressé à eux pour les engager à venir au secours de l'état. Il leur démontra que ce refus, en le mettant dans l'impossibilité de subvenir aux besoins les plus urgens, étoit cause de l'audace des Génois. Ces reproches mérités furent terminés par l'ordre de contribuer aux frais, et la nomination de Constantin Tarchaniote pour recevoir les sommes qu'ils verseroient dans les coffres du trésor. Il fit aussitôt construire des vaisseaux, parce qu'il étoit impossible de s'en passer pour imposer la loi aux Génois, et les faire rentrer dans le devoir. Comme ils étoient maîtres de la mer, on étoit obligé de transporter par terre, dans un lieu nommé Contoscale, où l'on fabriquoit les navires, le bois que l'on tiroit de la montagne de Sargence : ce qui ne pouvoit se faire qu'à force de bras. Cette obligation, coûteuse et fatigante, faisoit croire aux Génois que l'empereur leur laisseroit l'empire de la mer. Mais, quand ils virent que ce prince ne se rebutoit pas des difficultés; qu'il faisoit construire des vaisseaux, et qu'il finiroit toujours par en avoir, ils lui envoyèrent demander la paix. Cantacuzène reçut leurs députés d'un air sévère, leur reprocha leur perfidie, la facilité avec laquelle ils violoient les traités quand ils croyoient y trouver leur intérêt et l'impunité. Il leur déclara formellement qu'ils n'avoient pas d'autre moyen de le disposer à leur accorder la paix que de commencer par abandonner l'espace de terrain dont ils s'étoient emparés, par détruire les murailles dont ils avoient clos ce terrain, ainsi que tous les travaux nouvellement

onstruits, enfin par se remettre dans la situation où ils e trouvoient avant d'avoir pris les armes. Ils rejetèrent ette proposition avec hauteur, et répondirent que, s'il e leur cédoit pas le fort, ils se défendroient jusqu'à la lernière extrémité.

En faisant cette cession, l'empereur mettoit sa marine lans la dépendance des Génois. Il leur répéta l'ordre de létruire ce fort, et de rendre le sol. Furieux de ce qu'on eur dictoit des lois quand ils se croyoient en position l'en donner, ils recommencent la guerre et commettent lus de dégâts qu'ils n'en avoient encore fait. Ils élerent sur le plus grand de leurs vaisseaux une haute nachine pour battre les murailles de Constantinople, t de laquelle ils pouvoient lancer des pierres d'un tel oids, que l'homme le plus robuste n'étoit pas en état le les soulever. Au moyen de plusieurs galères ils approhèrent ce vaisseau des remparts, et lancèrent dans la ville quantité de pierres. Cantacuzène, sans renoncer au projet de se défendre par mer, quoiqu'il manquât de navires, envoya des troupes pour incommoder l'ennemi par terre, et fit dresser du côté du port des machines dont l'effet étoit si bien calculé, que les pierres atteignoient Galata. On y ruina de cette manière plusieurs maisons, beaucoup de vaisseaux, et particulièrement celui sur lequel étoit cette grande catapulte qui le rendoit immobile et l'empêchoit de faire aucune manœuvre. Il fut enfoncé. Ceux qui le montoient eurent beaucoup de peine à se sauver. Les Génois, un peu déconcertés, envoyèrent à trois différentes reprises demander la paix, et reçurent les mêmes réponses, c'est-à-dire l'ordre de détruire leurs travaux et de restituer le terrain. Pendant ces ambassades l'empereur pressoit la construction de ses galères. Elle furent achevées et remplies de matelots et de soldats. Phaséolate commandoit celles qu'il avoit fait construire dans une rivière dont les eaux se perdoient dans la rade de Constantinople, et le grand-duc

Zamplacon celles qu'il avoit fait bâtir au Contoscale. L'envie de se distinguer lui fit faire les siennes plus grandes que les autres, avec un étage au-dessus des rameurs et des tours; addition mal calculée, qui fit plus de mal que de bien. La veille du jour où ces vaisseaux devoient être lancés à la mer, il parut un navire génois richement chargé, forcé par le calme de se mettre à l'ancre près de l'île du Prince. Aussitôt quatre galères impériales s'avancent pour le combattre. Les Génois se défendent avec une telle vigueur, qu'ils empêchent l'abordage; mais les Grecs y jettent des matières combustibles, et, pendant que l'ennemi s'occupoit du soin d'en arrêter les ravages, entrent dans le vaisseau et tuent beaucoup de Génois. Pendant qu'ils avoient l'avantage, le bruit se répandit que les galères de Galata s'approchoient, et les Grecs remontent précipitamment sur les leurs, abandonnant cinquante de leurs camarades sur le vaisseau génois. Le bruit n'avoit aucun fondement. Les cinquante Grecs étoient à la discrétion de l'ennemi. Heureusement pour eux on avoit besoin de leurs bras pour éteindre le feu qui faisoit des progrès. Ils offrirent leurs secours, et convinrent que, si les Grecs revenoient à la charge, l'équipage seroit sauvé, et que, si les galères arrivoient de Galata, la vie seroit accordée aux cinquante prisonniers. Les Génois tirèrent à bord le vaisseau à demi-brûlé au moment où l'attaque alloit recommencer, et ceux qui montoient ce bâtiment tinrent leur promesse et sauvèrent les Grecs.

Le lendemain, tout étant prêt, la flotte impériale parut, plus belle et plus imposante, au rapport de Cantacuzène, que toutes celles qu'on avoit jusqu'alors vues à Constantinople. Les rangs de galères étoient suivis de beaucoup de bâtimens à un rang de rames, de barques et de bateaux chargés d'hommes dont la haine pour les Génois et la vengeance faisoient autant de soldats. Les Génois furent d'abord épouvantés de ces

préparatifs; ils eurent l'intention de tirer leurs vaisseaux avec des cordages du côté de Galata, pour se défendre du haut de leurs murailles. Les galères impériales étoient à l'ancre dans le port de Néorion. La cavalerie marcha sous la conduite du despote, fils de l'empereur, pour attaquer l'ennemi par terre pendant que l'on combattroit sur mer. La plupart des Génois vouloient se renfermer dans l'enceinte de Galata, prétendant qu'il valoit mieux centraliser leurs forces que de les partager sur plusieurs points. Leur amiral combattit vivement cette opinion. Leur rappelant la supériorité de leur marine sur celle des Grecs, dans les temps même où cette dernière avoit d'habiles matelots, il leur fit voir combien cet avantage devoit être plus grand dans les circonstances où l'on se trouvoit, puisque ces vaisseaux, construits à la hâte, étant montés par des gens inexpérimentés, étrangers à la mer comme aux manœuvres, n'opposeroient aux galères génoises, renommées par la promptitude des mouvemens, qu'une masse immobile et sans action : ce seroit une impardonnable lâcheté que d'abandonner aux Grecs une victoire certaine pour combattre sur un terrain où elle ne pouvoit être que douteuse : enfin il répondit de cette victoire, si les Génois vouloient le laisser maître de disposer à son gré de la marine de Galata. Ranimant par son ardeur le courage de ses compatriotes, et prenant ce ton que donne l'assurance du succès, il obtint ce qu'il demandoit. Il rassemble sans délai tous les vaisseaux disponibles, en forme une flotte, et va se mettre en station près du promontoire de Constantinople, par où celle des Grecs devoit déboucher. Elle ne tarda point à paroître. Sa marche lente, embarrassée par le mauvais ordre et l'inégalité des bâtimens, par les vices de leur construction, par l'ignorance de ceux qui remplissoient les fonctions de matelots, inspira la plus grande joie à l'amiral ennemi, qui vit dans cette flotte une proie facile et prompte :

mais il n'eût pas l'honneur du combat. Au moment où les galères tirées de Néorion, ayant dépassé la porte Eugène, joignoient celles de Phaséolaté, un vent impétueux s'éleva tout à coup; les vaisseaux de Zamplacon, chargés de tours et de machines, furent renversés dans la mer. Phaséolate courut les plus grands risques par la chute d'un étage de celui qu'il commandoit, et qui entraîna dans l'eau les soldats. Il y en eut environ deux cents de noyés. Manuel Philanthropène, ami de l'empereur, fut du nombre de ceux qui périrent. Les Génois brûlèrent les galères qui, moins massives que celles de Zamplacon, donnant moins de prise au vent, ne furent pas endommagées. Témoin de ce désastre, la troupe qui devoit attaquer par terre, saisie d'une terreur panique, s'enfuit, et se réfugia dans Constantinople. L'empereur, affligé de cet événement, ne perdit point courage, et donna des ordres pour que l'on construisît de nouvelles galères.

Il est nécessaire de s'arrêter un moment pour comparer le récit de Cantacuzène avec celui de Nicéphore Grégoras. Celui-ci n'est qu'historien, tandis que l'autre a joué le premier rôle dans le fait qu'il raconte. C'étoit d'après ses soins que se faisoit cette expédition : aussi glisse-t-il légèrement sur les nombreuses fautes qu'il commit ou laissa commettre. Nicéphore, suppléant à son silence, n'omet rien, n'oublie rien; et l'énumération qu'il se complaît à faire des fautes de Cantacuzène est telle, qu'il est impossible d'en trouver une seule que le prince n'ait pas commise. On agit avec tant de précipitation, qu'on ne songea pas plus à lester les vaisseaux, qu'à préalablement exercer les hommes qui se faisoient subitement soldats ou matelots, sans savoir manœuvrer ni se battre. Il sembloit, à voir les dispositions de cette flotte, qu'au lieu de combattre sur mer, elle n'eut d'autre destination que de transporter d'un rivage à l'autre des ouvriers et des artisans, sans obstacle, et sans qu'on eût

indre un ennemi qui contrariât la traversée. Nicé-
'e dit qu'à la vue des Génois les Grecs se précipi-
ıt dans la mer. Cette circonstance paroît peu pro-
e, parce que, la flotte des Grecs étant plus nombreuse,
evoient se croire les plus forts; et leur compatriote
it dû, par intérêt pour l'honneur national, ne pas
ıire prévenir l'action du vent par une terreur pa-
e. Il résulte du parallèle des deux récits que l'auteur
un dit trop, et celui de l'autre trop peu; mais tous
eux s'accordent sur l'issue fatale de cette entreprise.
habitans de Galata célébrèrent solennellement le
de la victoire : ils équipèrent leurs vaisseaux, les
rent, les couronnèrent de guirlandes de fleurs, et se
nenèrent sur la mer, passant et repassant devant le
is impérial, portant en triomphe les drapeaux des
cus. Ils s'imaginoient que l'empereur, abattu par
disgrâce, leur laisseroit la libre possession de leur
resse et du terrain sur lequel elle étoit construite :
royoient même qu'il alloit leur demander la paix.
; ils reconnurent bientôt leur erreur, en apprenant
ouveaux préparatifs qu'on faisoit d'après l'ordre de
tacuzène, qui, profitant de la leçon qu'il avoit re-
prenoit toutes les mesures nécessaires pour le succès
e nouvelle tentative. Etonnés de cette fermeté, sen-
qu'une guerre long-temps prolongée leur seroit
ible, parce que, pour la soutenir, il leur faudroit
ncer pendant sa durée à toute entreprise commer-
: prévoyant enfin que la victoire, quand bien
ıe elle leur seroit fidèle, ne les rendroit jamais
tres d'une ville et d'une population aussi considé-
e que celle de Constantinople, ils résolurent de
la paix. Ils hésitoient cependant, parce qu'il leur
ıissoit humiliant de faire les premières avances,
ju'une galère, arrivée de Gênes, vint les tirer
ıbarras. Le sénat leur envoyoit l'ordre positif non-
ement de conclure la paix, mais de satisfaire les

Grecs sur tous les points en contestation; de rendre le terrain dont ils s'étoient emparés; de détruire tous les travaux qu'ils avoient faits; de payer aux Grecs tous les frais de cette guerre injuste; de s'engager, sous la foi du serment, à ne jamais renouveler à l'avenir de pareilles prétentions; enfin, de vivre dans la meilleure intelligence avec les sujets de l'empire. Cantacuzène n'auroit pu dicter des conditions plus favorables à ses intérêts. La république avoit su calculer les suites de cette guerre, dont la durée, les causes et les suites auroient porté une atteinte mortelle à son commerce. Elle avoit su voir que plusieurs puissances de l'Europe prendroient nécessairement fait et cause pour les Grecs; que la confiance qu'elle inspiroit seroit détruite par cette violation des traités; enfin que Venise seule suffisoit pour venger l'empire, et se réjouiroit de ses succès, parce qu'elle en retireroit tout le fruit. Telles étoient les causes de l'ordre qu'elle donnoit. Les Génois de Galata obéirent. Les articles furent bientôt arrêtés. Ils remirent entre les mains du despote le nouveau fort et tout ce qu'ils avoient usurpé. Cantacuzène fit venir ensuite les principaux de ces commerçans, les accueillit avec grâce, et leur dit qu'il n'avoit insisté sur la restitution du terrain pris par eux que pour défendre les droits et l'honneur de l'empire; qu'ils devoient convenir combien il étoit injuste de leur part de vouloir payer par l'usurpation l'hospitalité que leur accordèrent ses prédécesseurs, les concessions qu'ils leur firent, et changer en droits ces bienfaits pour en obtenir par la force de nouveaux avantages. Il ajouta que, puisqu'ils renonçoient d'eux-mêmes à leur entreprise, il ne vouloit pas leur enlever un terrain auquel ils paroissoient attacher un si grand prix. En conséquence, il donna l'ordre à son fils de le leur livrer, et d'en retirer les soldats qu'il y avoit mis pour le garder. Touchés de ce procédé, les Génois se rendirent auprès du jeune prince, proclamèrent les

ouanges de son père, et jetèrent autour du drapeau de empire des pièces d'or que les soldats ramassèrent. Telle fut la fin de cette guerre. Cantacuzène ne dit pas l'ordre du sénat relatif aux dédommagemens reçut on exécution. Le silence qu'il garde, ainsi que Nicéphore, sur l'impératrice Anne et Paléologue, est également remarquable. Irène, en l'absence de son mari, convoque le conseil, donne des ordres, prend des mesures, fait des dispositions. Cantacuzène arrive, se charge de tout, et, dans son récit, ne nomme ni le fils ni la veuve d'Andronic.

Tarchaniote étoit, ainsi que nous l'avons dit, chargé de lever la contribution volontaire à laquelle s'étoient obligés les habitans de Constantinople. Il fut accusé d'avoir profité de la guerre contre les Génois et les Grecs, pour commettre des exactions criantes. Les plaintes augmentèrent au point de faire craindre une révolte. On attaquoit même Cantacuzène, en prétendant qu'il n'étoit point étranger à ces concussions, et qu'il avoit sa part dans les sommes reçues ou levées par Tarchaniote, et qu'on faisoit monter à plus de trois cent mille écus d'or. L'empereur, irrité de ces bruits, qui produisoient le plus mauvais effet, convoque tout le peuple, et donne à Tarchaniote l'ordre de rendre ses comptes au milieu de l'assemblée. Celui-ci fait voir, par ses registres, à ceux qui avoient contribué, que la recette ne s'étoit pas élevée à plus de cinquante mille écus, qu'on avoit employés à l'équipement de la flotte, avec une somme plus considérable tirée des coffres de l'état. Cantacuzène mit à profit cette circonstance. Il s'apercevoit que les particuliers n'étoient point disposés à subvenir aux besoins de l'empire, et que, tant qu'on n'invoqueroit que leur patriotisme et leur bonne volonté, l'on n'obtiendroit que des sommes très-insuffisantes. Convenant avec lui-même que la faute qu'il avoit commise, en ne suivant point la marche de ses

prédécesseurs, et du dommage qu'il causoit à l'état par une douceur qui tenoit de la timidité, il établit des impôts. Un muid de bled porté par l'étranger fut taxé à un écu. Il ordonna que les vignerons paieroient un écu pour cinquante censes de vin, et que ceux qui l'achèteroient des vignerons paieroient double, non-seulement parce qu'ils étoient plus riches, mais parce *qu'ils profitoient en repos du travail d'autrui.* Par les anciens statuts de l'empire, les marchands devoient payer dix pour cent, ils furent taxés à cinquante. Cantacuzène se contente de dire que, *par ce moyen,* les Grecs équipèrent en très-peu de temps deux cents vaisseaux, *amassèrent des richesses immenses,* et devinrent maîtres de la mer. Mais il ne parle pas de l'effet que dûrent produire ces impôts, et ce changement dans sa conduite, qui le faisoit passer d'un excès à l'autre. Il acquit ainsi les moyens de se faire respecter de ses ennemis. Il commença par s'occuper du soin de faire rentrer l'île de Chio dans la puissance des Grecs. Dans ce but il envoya des députés à la république de Gênes pour réclamer cette île, conformément aux traités. Le sénat ne nia point que cette demande ne fût conforme aux principes de la justice, mais il représenta son impuissance, parce qu'elle étoit étrangère à l'invasion de cette île, faite par quelques nobles qui, s'étant déclarés indépendans, avoient à leurs frais armé des vaisseaux, et fait cette conquête. Il ajouta que, ne pouvant les réprimer par la force, il chercheroit l'occasion de les surprendre. Ils envoyèrent cette réponse par Jacques Herminio et Pinello Antaro, qu'ils nommèrent ambassadeurs à la cour de Constantinople. L'empereur ne reçut point de pareilles excuses, et donna un délai d'après lequel on seroit tenu de lui rendre l'île, sinon il la reprendroit à force armée. On convint cependant de part et d'autre d'un traité singulier, et dont voici les conditions: « Les Génois devoient jouir pendant dix ans (à compter du jour où Canta-

cuzène étoit monté sur le trône) de la ville principale qui a retenu le nom de l'île, et qu'ils en toucheroient les revenus, en payant seulement à l'empereur vingt-deux mille écus d'or par an ; ils élèveroient au milieu de cette ville l'étendard de l'empire; leur évêque seroit élu, selon la coutume, par le clergé de Constantinople; leurs prêtres prononceroient son nom dans leurs prières; le reste de l'île rentreroit sous la domination de Cantacuzène, qui nommeroit un gouverneur. Quand un Grec auroit un procès avec un Grec, il seroit jugé par le gouverneur; quand un Génois en auroit un avec un Grec, on choisiroit un juge dans chaque nation. A l'expiration des dix années, les Génois abandonneroient entièrement l'île. » Siméon Véniose et plusieurs des nobles de Gênes ne voulurent point accepter ces conditions, et dirent qu'ils aimoient mieux être déclarés ennemis de la république que de renoncer à leurs droits sur Chio. Pendant ces négociations, Cibo, le plus puissant des seigneurs de l'île, établi gouverneur de Phocée par les Génois, députa secrètement vers l'empereur pour faire ses soumissions à ce prince, et le prévenir que, s'il vouloit lui faire passer du secours, il lui remettroit l'île entre ses mains. L'empereur le loua de sa bonne volonté, le priant cependant de ne rien entreprendre jusqu'au retour des ambassadeurs qu'il avoit envoyés à Gênes, et jusqu'à ce qu'il eût une réponse de cette république, parce que ce seroit agir peu loyalement que de faire la guerre au moment où il traitoit de la paix. Mais Cibo ne voulut point attendre, et dans l'ardeur de son zèle, il se perdit. Ayant rassemblé des Grecs à Phocée, il fit voile vers Chio, tomba à l'improviste sur les Génois, les défit, blessa Véniose, et força les autres à se retrancher dans leurs murs. Le même jour, André Pétrile, Génois, se rendant de Smyrne à Constantinople avec deux galères, passant devant l'île, apprenant ce qui se passoit, aborde et porte du secours à

ses compatriotes. Cibo fut tué dans cette attaque, et les Phocéens, se voyant sans chef, retournèrent chez eux. Les Génois ne surent point si l'empereur avoit eu quelque part à cette expédition. Ils lui rendirent l'île, ainsi que celle de Phocée, dont il donna le gouvernement à Léon Calothète, qu'Apocauque avoit persécuté.

La paix n'étoit rien moins que rétablie dans la Morée. Tour à tour ravagée par les Turcs, qui y faisoient de fréquentes incursions, et par les Latins, qui s'étoient rendu maîtres de l'Achaïe, elle ajoutoit à ces deux fléaux celui de la guerre civile; et ses habitans, au lieu de se réunir contre l'ennemi commun, étoient armés les uns contre les autres. Cantacuzène, voulant y rétablir l'ordre, fit partir des galères sous les ordres de Manuel, despote, qu'il chargea du soin de pacifier cette province, et de se mettre à l'abri des étrangers. Manuel fit cesser la guerre civile par des mesures vigoureuses, en châtiant ceux qui en étoient les auteurs ou la fomentoient sourdement. Il fit ensuite un traité avec les Latins, qui s'engageoient à ne plus commettre d'hostilités; se justifiant de leur conduite passée, en disant que la guerre que se faisoient les habitans de cette province les leur avoit fait considérer comme des ennemis de Cantacuzène. Quant aux Turcs, Manuel les battit tellement en plusieurs rencontres, qu'il leur ôta l'envie de revenir dévaster le pays. Ce prince, mettant sa gloire à faire succéder le repos et la prospérité aux troubles et à la famine qui régnoient en Morée, prit à cet effet des dispositions sages qui le firent arriver au but qu'il se proposoit. En peu de temps les terres furent cultivées, l'abondance reparut, et les opérations commerciales reprirent leur cours. Mais les deux partis n'étoient que comprimés, et n'osoient rien entreprendre, parce qu'ils craignoient Manuel. Ils résolurent de se réunir contre le prince. Lampude trama cette conspiration. C'étoit un factieux adroit et profond. Le parti opposé

au sien ayant été victorieux, il fut dépouillé de ses biens. La réputation qu'il avoit d'être d'un naturel méchant et d'un esprit inquiet, le fit considérer du prince comme un homme dangereux, qui devoit être surveillé. Cependant Lampude, étant venu le supplier de lui pardonner le passé, lui promettant avec serment de lui garder une fidélité inviolable, rentra dans les bonnes grâces du prince, qui lui fit rendre son bien. En peu de temps il devint riche et puissant; mais il partageoit les vices de ses compatriotes. Le peuple de la Morée étoit haineux et vindicatif. Les familles dans ce pays lèguent à leurs enfans la haine qu'ils ont contre d'autres familles, et cet héritage se transmet d'âge en âge. Ils n'observent, dit Cantacuzène, qu'une seule loi, c'est celle de Solon, qui déclaroit infâmes tous ceux qui demeuroient neutres dans une sédition. Pour faire respecter à l'avenir les côtes de la Morée, Manuel jugea qu'il falloit qu'elle entretînt un certain nombre de galères, et que les particuliers contribuassent aux frais de cet armement. Lampude sollicita de ce prince l'autorisation de faire cette levée, l'assurant que la connoissance qu'il avoit du pays et des habitans le rendoit plus propre qu'un autre à remplir cette mission; qu'il sauroit aplanir toutes les difficultés, et lui renouvela les protestations de son dévouement et de sa fidélité. Manuel lui accorda ce qu'il demandoit.

Lampude partit avec des instructions dont il se garda de faire usage, parcourut la Morée, fit des reproches aux habitans des villes, des bourgs et des campagnes, sur leur lâche inaction, sur l'état de servitude auquel ils se dévouoient, au lieu de conserver et de défendre la liberté que leur avoit laissée leurs ancêtres; les excitant à prendre les armes, il les assura que le despote, bien loin d'oser en venir aux mains, seroit trop heureux de pouvoir s'échapper. Il obtint par ses intrigues tant d'empire sur eux, qu'il leur fit prendre l'engage-

ment d'attaquer le même jour leurs gouverneurs, et lorsqu'ils les auroient pris, de marcher contre Manuel, que cette mesure préliminaire auroit privée de tout secours. Ils exécutèrent ce projet; et, s'étant rendu maîtres [illegible] jour convenu de tous ceux qui commandoient dans les villes et dans les bourgs, ils se rassemblèrent, formèrent une troupe nombreuse, et s'avancèrent contre le despote sous les ordres de Lampude, qu'ils avoient élu leur général en chef. Manuel ramasse à la hâte ses soldats au nombre de trois cents, qu'il mène aux rebelles, qui, n'osant soutenir leur présence, se dispersèrent à l'instant. Plusieurs se renferment dans des places fortes, qu'ils furent ensuite obligés de rendre par famine. Le despote imita son père et leur pardonna. Mais ils ne demeurèrent pas long-temps tranquilles, et, plus tard, lorsqu'ils apprirent la mésintelligence des deux empereurs, et que le jeune Paléologue s'étoit mis en possession de la souveraine puissance, tous les habitans de la Morée se soulevèrent spontanément, tant à cause de leur naturel inquiet et remuant qu'à l'instigation des fils d'Iaac Asan, que Jean avoit envoyés pour gouverner ce pays. Une seule ville resta dans l'obéissance, parce que la citadelle, occupée par une garnison impériale étoit imprenable. Manuel ne se découragea point. Constant dans son entreprise, faisant marcher de front la prudence et la fermeté, ce prince finit par réduire tous les habitans, et par leur faire sentir qu'il valoit mieux cultiver leurs terres, élever des bestiaux, que de s'entre-détruire. Il rétablit la tranquillité, qui ne fut plus troublée pendant son gouvernement. Les Latins l'attaquèrent, mais, ayant été battus, ils devinrent ses alliés, et l'aidèrent à triompher des Turcs. Ils l'accompagnèrent dans une irruption qu'il fit en Béotie contre le prince Roger de Loria. Manuel se fit chérir par sa douceur et son exactitude à tenir ses promesses. Les princes voisins se contentoient de sa pa-

role, et, dans leurs conventions avec lui, n'exigeoient jamais le serment.

L'empereur envoya dans le même temps au sultan d'Egypte une ambassade au sujet du patriarche de Jérusalem, qui avoit été persécuté pour sa cause, et des chrétiens de la Palestine, pour lesquels il réclamoit la bienveillance de ce prince. Lazare ayant été, sous le règne d'Adronic, élu patriarche par les évêques de sa province, il vint, selon l'usage, à Constantinople pour faire confirmer par l'empereur son élection. Un moine, nommé Gérasime, l'ayant calomnié, le prince avant de prendre une décision, voulut que Lazare se justifiât, et chargea des ambassadeurs qu'il envoyoit au sultan de conférer avec les évêques, et de prendre avec ces prélats des renseignemens sur l'accusation dont le nouveau patriarche étoit l'objet. Andronic étant mort sur ces entrefaites, et la guerre civile ayant commencé, Lazare fut soupçonné de favoriser le parti de Cantacuzène, condamné par l'implacable Jean d'Apry, sans concile, sans preuves, sans procès, sans même être accusé, et Gérasime élu à sa place. Se voyant traité de la sorte, Lazare voulut se réfugier à Didymotique auprès de l'empereur, et, s'évadant de Constantinople, il se rendit furtivement à Galata. Le patriarche Jean, averti de sa fuite, envoya prier les Génois de le lui livrer. Ceux-ci donnèrent au prélat réfugié chez eux le choix d'entrer dans l'église latine, avec la promesse d'y occuper les premières dignités, et de recevoir des honneurs du saint-père, ou d'être reconduit dans la capitale, et remis entre les mains de son ennemi. Il répondit avec indignation, rejeta leurs offres, se moqua de la vaine prétention qu'ils avoient de lui faire adopter leurs opinions, et leur annonça qu'il les ramèneroit plus aisément aux siennes par la solidité de ses raisons qu'ils ne l'attireroient dans leur erreur par les promesses ou les menaces. Le voyant inébranlable, ils s'emparèrent de sa personne, lui

lièrent les mains derrière le dos, et le conduisirent dans cet état au patriarche de Constantinople, croyant qu'il en seroit maltraité. Mais la manière dont Lazare avoit repoussé les séductions et bravé les menaces des Génois faisoit du bruit; et comme elle étoit connue et approuvée dans la capitale, Jean d'Apry se crut obligé de le bien recevoir. Il le fit asseoir à côté de lui, l'entretint familièrement, lui donna le titre de confesseur, et le renvoya sans lui faire ni bien ni mal. La détresse dans laquelle se trouva Lazare, qui ne demandoit ni ne recevoit aucun secours, le força d'aller trouver Cantacuzène, auprès duquel il resta pendant la guerre civile. Ce fut donc pour ce prélat que l'empereur le députa vers le sultan, en le faisant accompagner de Sergopule, citoyen de Constantinople.

Le sultan, flatté de l'honneur que lui faisoit Cantacuzène, envoya le patriarche dans la ville sainte, avec ordre au gouverneur musulman de chasser Gérasime, de mettre Lazare à sa place, de lui rendre de grands honneurs, et de lui accorder toute la protection dont il pourroit avoir besoin. L'éloge qu'il avoit entendu faire de l'empereur, qui passoit pour avoir conquis le trône (premier de tous les mérites aux yeux des princes turcs, qui ne songeoient qu'à s'agrandir et ne rêvoient que conquêtes), inspiroit au sultan d'Egypte le désir de contracter une alliance avec le prince grec. Il lui écrivit une longue lettre, dont voici quelques fragmens. « Que « Dieu prolonge les jours de Cantacuzène, grand, pru-« dent, lion, fort, la colonne inébranlable des baptisés, « le défenseur de la doctrine de Christ, l'épée des Ma-« cédoniens; le Samson, le roi des Grecs, des Serviens, « des Valaches, des Russiens, la gloire de la doctrine « des Ibériens et des Syriens, l'héritier de leurs terres, le « maître des mers, des fleuves et des îles. Demandez ce « qu'il vous plaira à notre puissance et à notre famille qui « a la lumière et la sainteté en partage..... Nous avons

« donné audience à votre ambassadeur, et nous lui avons « accordé tout ce qu'il nous a demandé. Il nous a de« mandé le rétablissement d'une vieille église de Saint« George; à quoi nous avons satisfait : il nous a demandé « la permission d'aller adorer, avec ses compagnons, le « lieu de la *sainte résurrection* [a]; ce que nous lui avons « aussi accordé, et nous avons nommé un ambassadeur « pour l'accompagner dans son voyage. Il a adoré autant « de temps qu'il a voulu, et il est revenu fort content. « Quant à l'édit qu'il nous a demandé, par lequel il fût « défendu d'inquiéter les chrétiens qui habitent dans « *les saints lieux* de Jérusalem, et par lequel il soient « mis sous notre protection, de telle sorte que, tant « ceux qui demeurent dans *ces saints lieux* que ceux « qui y viennent pour adorer, ne soient plus injuriés, « nous avons donné tous les ordres qu'il a souhaités..... « Il nous a demandé encore la délivrance de tous ceux « de vos sujets qui se trouveront esclaves dans l'étendue « de nos états: nous sommes bien aise de vous faire « savoir la coutume que nous observons à cet égard, « qui est d'échanger les prisonniers, et de ne renvoyer « les Grecs que nous tenons qu'en recevant nos sujets « que les Grecs tiennent. Il a aussi demandé pour les « marchands la liberté de demeurer tant qu'il leur « plaira sur nos terres : nous lui avons fait expédier un « édit sur toutes ces choses. Si vous désirez quelque « chose de plus, faites nous le savoir. » Après de grands éloges sur la générosité avec laquelle Cantacuzène a pardonné à ses ennemis, sur l'alliance qu'il a contractée avec le jeune Paléologue en lui donnant sa fille, le sultan termine par des souhaits, par la formule en usage

[a] Ces expressions dans la bouche du sultan d'Egypte sont remarquables, ainsi que toute cette lettre dont nous ne donnons qu'un très-court extrait. Il semble que le prince turc eût un sentiment parfait des convenances en tenant ce langage, et parlant avec décence d'une religion dont tous les musulmans sont ennemis jurés. *Voy*. hist. de Cantacuzène, liv. 4, chap. 14, traduction citée.

dans l'Orient, qui prescrit et rend obligatoire l'expression d'un hommage à sa religion. Il finit ainsi sa lettre : « Que Dieu étende votre cœur et votre empire, « et vous donne cent pour un ; qu'il rende votre épée « formidable ; qu'il vous fasse heureux par sa magni- « ficence, ainsi soit-il. J'en prie le Dieu Très-haut. Cette « lettre a été écrite le quinzième jour du mois de saapan, « l'année sept cent cinquantième de Mahomet. Elle a « été écrite par l'ordre du Très-haut. Gloire soit à la « grande gloire de Dieu. Je prie et j'adore Mahomet « et ses disciples, qui sont les plus illustres créatures de « Dieu. » Gérasime, ayant été chassé de Jérusalem, vint trouver le sultan pour dénoncer Lazare. Mais il mourut subitement trois jours après son départ. Le sultan ne lui ayant survécu que de peu de temps, son successeur, bien loin d'hériter de ses dispositions envers les chrétiens, excita contre eux une violente persécution. On s'empara de Lazare : on voulut le corrompre et l'engager à embrasser l'islamisme, dans l'espoir que les chrétiens du pays suivroient son exemple. Il défia ses bourreaux, qui le condamnèrent à mort. Le sultan voulut qu'on lui fît grâce, et qu'on punît sa désobéissance d'une autre manière. Ce n'étoit point ce prince qui exerçoit ces cruautés, mais un de ses satrapes nommé Sich, qui fit inhumainement déchirer Lazare à coups de nerfs de bœuf, et jeter ensuite dans un cachot. Sich, ayant péri quelque temps après d'une mort violente, le patriarche fut mis en liberté, et rétabli sur son siége. Après la mort du satrape, le sultan, moins cruel que lui, ne maltraita plus les chrétiens. Il se contenta d'exiger qu'ils portassent des vêtemens de la même forme, mais d'une couleur différente de celle dont se servoient les Turcs. Lazare fut dans la suite envoyé par le sultan, en ambassade à la cour de l'empereur Jean Paléologue.

Isidore, patriarche de Constantinople, sacra dans le même temps plusieurs évêques, entre autres, Grégoire

Palamas, qui venoit d'être nommé archevêque de Thessalonique. A son départ pour aller prendre possession de son siége, Cantacuzène lui donna des lettres pour Alexis Métochite, protosébaste, et pour André Paléologue, qui commandoient dans cette ville. L'empereur leur recommandoit le nouvel archevêque : mais, au lieu d'avoir pour le prélat des égards, ils ne voulurent pas le recevoir, déclarant qu'ils ne reconnoissoient pas Cantacuzène, qu'ils accusoient d'avoir dépouillé Jean Paléologue de la souveraineté. Il est probable que ce refus, ou plutôt cette révolte, dont nous verrons les suites, augmenta les dégoûts que ce prince prétendoit éprouver depuis long-temps dans l'exercice du pouvoir, et donna plus d'intensité au désir qu'il avoit de s'en démettre, et de se retirer du monde. C'est à l'occasion de la conduite des gouverneurs de Thessalonique qu'il exprima ce désir avec plus de force, et qu'il forma le projet de le satisfaire. Il raconte que la nécessité de se défendre l'obligea seule à différer sa retraite; et que, lorqu'il fut monté sur le trône, les soucis et les inquiétudes ne firent qu'accroître son envie. Il ne faut pas oublier que nous n'avons que lui pour garant de sa sincérité; qu'ayant composé son histoire dans la solitude, et long-temps après l'époque où nous sommes, il a peut-être eu l'intention et l'adresse de vouloir préparer d'avance le lecteur à cet événement, et, *faisant de nécessité vertu*, couvrir l'humiliation de sa chute. Quoi qu'il en soit, comme l'abdication volontaire ou forcée d'un empereur est digne d'observation, celle de Cantacuzène mérite d'être étudiée, pour connoître toute l'étendue de son sacrifice, et savoir jusqu'à quel point il fut libre ou contraint. C'est dans ce but qu'il est nécessaire de raconter (d'après lui-même) qu'à l'époque où Métochite et Paléologue lui firent l'insolente réponse dont nous avons parlé, l'empereur fut tourmenté *d'un plus grand désir que jamais* (ce sont ses expressions) de

mener une vie tranquille. Il en fit part à l'impératrice Irène, sa femme. Elle approuva son dessein, et tous deux demeurèrent d'accord, l'un, de se retirer et de se mettre sous la direction de Philothée, évêque d'Héraclée en Thrace, qui avoit été supérieur d'un couvent du mont Athos; l'autre, de se faire religieuse dans le monastère de Marthe, sœur du premier des Paléologues. Dans l'intention probablement de s'éprouver lui-même, Cantacuzène voulut prendre les conseils de Philothée, tant à cause de ses connoissances dans les lettres sacrées et profanes que parce que ce prélat avoit une grande expérience dans les exercices monastiques. Ce fut le motif pour lequel il choisit le monastère de Saint-Mamas, qui, quoique dans la ville d'Héraclée, étoit fort solitaire. Il est vraisemblable qu'il communiqua ce projet à quelques-uns de ses amis, puisqu'il parle de deux qui vouloient partager le même sort, et préférer la solitude aux grandeurs de ce monde: c'étoient Nicolas Cabasilas et Démétrius Cydone, pour qui ce sacrifice étoit moins grand, s'ils avoient, comme le dit l'historien, la passion de l'étude. Aucun obstacle ne contrarioit leur désir, puisqu'ils n'étoient ni l'un ni l'autre engagés dans les liens du mariage. Ils varièrent tous les trois dans le choix du couvent, et, pour des raisons que nous ne connoissons pas, préférèrent à Saint-Mamas celui de Mangane. C'est d'après ce motif que ce dernier monastère[a] fut doté par Cantacuzène: il y affecta de grands biens *pour la subsistance des trois* solitaires qui devoient s'y retirer. Au moment où il paroît que tous les trois s'occupoient sérieusement de ce projet, deux évé-

[a] Cette dotation, faite d'avance, peut faire croire à la réalité du projet. Cependant beaucoup de princes et de personnes riches ont doté des couvens sans avoir eu l'idée de s'y retirer. Il en pouvoit être ainsi de Cantacuzène, dont la piété ne peut être révoquée en doute. Mais, dans l'examen que nous faisons, il est de notre devoir de n'omettre aucune circonstance. Cantacuzène dota-t-il le couvent pour s'y retirer, ou le choisit-t-il parce qu'il l'avoit doté? Jusqu'à quel point le *post hoc ergo propter hoc* doit-il recevoir son application?

nemens forcèrent de l'ajourner, et détournèrent l'attention de Cantacuzène en rendant son intervention nécessaire ; c'étoient l'élection d'un nouveau patriarche pour remplacer Isidore, qui venoit de mourir, et les troubles de Thessalonique, qui fournissoient l'occasion de reprendre cette ville avec moins de difficulté.

Isidore, patriarche de Constantinople, mourut après avoir gouverné son église, pendant deux ans et sept mois, avec une *charité exemplaire,* suivant Cantacuzène. Nicéphore Grégoras le traite de visionnaire, qui prétendoit être en commerce avec le ciel. Cet historien raconte qu'il vouloit faire passer ses songes pour des oracles ; et qu'il avoit prédit à l'empereur, sur une pareille autorité, qu'il triompheroit facilement des Génois de Galata. Ce seroit d'après un motif si puéril que le prince crédule auroit commis toutes les fautes que nous avons fait remarquer, et précipité l'attaque, comptant sur la victoire que lui promettoit Isidore. Si le reproche est fondé, Cantacuzène n'a pas eu la franchise d'en faire l'aveu. Nicéphore représente le patriarche comme l'objet de toutes les railleries depuis que l'événement avoit si peu justifié la prédiction, et le fait mourir d'un chagrin dont l'action fut puissamment secondée par une dyssenterie. Dès que ce prélat eut rendu le dernier soupir, les intrigues commencèrent pour la possession du premier siége de l'église grecque. Les évêques, divisés à cause de l'opinion du moine Barlaam, que les uns condamnoient, tandis qu'elle étoit admise et approuvée par les autres, flottoient incertains dans leur choix. C'est ici que la vérité n'est pas facile à connoître, parce que les deux historiens qui nous ont transmis le fait peuvent être également taxés de partialité. Cantacuzue ne fait que l'indiquer, en disant qu'il nomma Callixte, moine du monastère des Ibériens du mont Athos, ajoutant qu'il y fut décidé par la réputation de vertu qu'avoit ce religieux : ce qui détermina

le prierent de ne pas user de son influence cont
candidat ; mais il fut inexorable , tenant fermem
l'opinion contraire à celle des palamites. Nous a
occasion de revenir sur l'opposition des deux histo
à propos du concile convoqué pour examiner la do
d'un moine qui divisoit l'église grecque en deux |
Cantacuzène fit sacrer Callixte par les évêques de T
qui se trouvoient à Constantinople. Nicéphore :
que ce fut avec répugnance qu'ils prêtèrent leur m
tère, et que, moins courageux que lui, ils n'o
résister à l'autorité souveraine. Ensuite il représe
patriarche persécutant tous ceux qui ne croyoient
aux rêveries des palamites; les jetant en prison, c
dant, quand ils mouroient, qu'on leur donnât la
ture; ne voulant point qu'on restât neutre dans
querelle fort peu importante, exigeant à cet effe
réponse catégorique, d'après laquelle il accord
protection ou déclaroit sa haine. Nicéphore
avouant que Cantacuzène n'autorisoit point ces
l'accuse de les laisser impunis. Il y avoit à peine
mois que Callixte étoit sur le trône patriarchal,
grand nombre d'évêques, fatigués de sa conduite t

aux une mutuelle indulgence, et de couvrir leurs fautes d'un voile épais. Ce conseil fut suivi, et la tranquillité momentanément rétablie. Cantacuzène se tait sur ces faits dans son histoire [a], et ne parle de Callixte qu'à l'occasion du concile qu'il fut obligé de convoquer. Si le patriarche mérite les reproches dont sa mémoire est chargée, il faut convenir que l'empereur n'étoit pas heureux dans son choix. Jean d'Apry, qu'il éleva sur le trône patriarchal malgré le clergé, et contre toutes les convenances, se conduisit de manière à faire présumer que Cantacuzène renonceroit à se mêler des élections; et cependant, sans lui, celle de Callixte n'eût pas eu lieu.

Sur ces entrefaites, Cantacuzène reçut des dépêches An. 1350.
de Métochite, protosébaste, et des principaux citoyens de Thessalonique. Ils lui demandoient un secours pour empêcher que la ville ne tombât au pouvoir des Serviens, qui la menaçoient. Métochite expliquoit la conduite qu'il avoit tenue, et la justifioit par la nécessité dans laquelle il s'étoit trouvé d'obéir à Paléologue, n'ayant aucun moyen de lui résister. Ce gouverneur avoit brûlé en place publique la lettre dont Palamas étoit chargé. Le protosébaste regardoit cette action comme une révolte manifeste, et la fit envisager sous ce point de vue par ceux des Thessaloniciens qui jouissoient de sa confiance. Ils partagèrent son indignation, et, se réunissant aux troupes dont Métochite pouvoit

[a] Pour opter entre le silence de Cantacuzène et les déclamations injurieuses de Nicéphore Grégoras, dont nous ne faisons qu'indiquer les accusations contre Callixte, on n'a que son propre jugement; et peut-être le meilleur parti seroit de croire que l'un est trop emporté, trop exagéré, et l'autre trop discret et trop réservé. Le savant auteur de l'*oriens Christianus* (*Michel Lequien*, dominicain) ne sauroit être une autorité, parce qu'ayant écrit dans le dix-septième siècle, il n'a pas eu d'autres sources que celles où chacun peut puiser. Il paroîtroit avoir formé son opinion sur le récit de Nicéphore, qu'il adopte; et comme Cantacuzène se tait, Nicéphore n'étant point contredit, on semble avoir un motif suffisant de croire à son témoignage.

disposer, ils se déclarèrent contre Paléologue et les zélés. Paléologue excita les matelots à prendre les armes. Les citoyens, qui précédemment avoient appris à leurs dépens qu'il ne falloit pas perdre de délai, tombent à la pointe du jour sur le gouverneur, et le chassent de la ville. Il se réfugia près du crâle, et de là se retira au mont Athos. Les zélés, qui avoient jusqu'alors affecté un grand dévouement pour l'empereur Jean, fils de la princesse Anne, et présenté Métochite et son parti comme ennemis de ce prince, levèrent le masque, et cabalèrent pour livrer Thessalonique aux Serviens. Le crâle les accueillit, les encouragea, répandit l'argent avec profusion pour corrompre les chefs de l'autre parti. Il attachoit le plus grand prix à la possession de Thessalonique, qui, passant pour être la seconde ville de l'empire, recevoit de sa situation une grande importance, et donnoit au crâle de grands avantages. Il n'épargna donc rien pour s'en emparer; ni la ruse, ni la force, ni l'argent, ni les menaces : tout fut inutile. Mais le protosébaste et les citoyens se trouvèrent dans la position la plus critique, parce qu'ils étoient également hors d'état de résister aux Serviens, et de contenir une population que l'idée d'un siége et de la guerre glaçoit d'effroi. Ce fut dans ces circonstances qu'ils députèrent vers Cantacuzène. Ce prince leur fit dire de soutenir le siége jusqu'à son arrivée, promettant d'arriver bientôt à leur secours. Il envoya sur-le-champ demander des troupes à son gendre Orchan, qui fit partir vingt mille hommes de cavalerie, sous la conduite du prince Soliman, son fils. L'empereur s'embarquoit en même temps pour passer en Macédoine, emmenant avec lui Jean Paléologue, pour ne pas le laisser, dit-il, à la disposition des barbares. Il rappelle à cette occasion que, peu de temps après le mariage de sa fille Hélène avec le jeune empereur, Orchan avoit envoyé des gens d'une haute taille, adroits et robustes, sous la conduite d'un

eunuque, pour servir Paléologue. Cantacuzène ajoute que le but réel, mais secret, étoit de le massacrer. Présumant que cette assertion sans preuve pourroit être contestée, il prétend que c'étoit chez les Turcs une pratique constante de se défaire par l'assassinat du rival ou du compétiteur d'un prince allié. La mort de Jean Paléologue laissoit Cantacuzène paisible possesseur du trône. Tel étoit le motif qui faisoit agir Orchan. L'empereur raconte qu'ayant été averti de cet odieux projet, il ne permit pas que le jeune prince parût sans lui hors du palais pendant le temps que les ambassadeurs du sultan séjournèrent à Constantinople. Son intention étoit de délivrer Thessalonique, d'y laisser son gendre, et de revenir dans la capitale achever les préparatifs qui devoient le mettre en état de reconquérir sur le crâle toutes les villes et provinces que ce dernier avoit prises. Anne n'y voulut point consentir, et le pria de lui ramener son fils. Ce fut en vain qu'il voulut lui faire voir l'utilité de la présence du jeune empereur à Thessalonique, après la reddition de cette ville, parce qu'elle seroit facilement contenue. Son plan étoit de rejoindre Jean Paléologue avec une armée formidable pour reprendre ensemble les villes de la Macédoine, de la Thessalie et de l'Acarnanie, usurpées par les Serviens. L'impératrice persista dans sa prière de lui ramener le prince après la prise de Thessalonique *. A son départ l'empereur, ayant appris que les Turcs traversoient l'Hellespont, se fit descendre à terre pour se concerter avec leurs chefs. Il leur indiqua les routes qu'ils devoient prendre pour empêcher que la Macé-

* Cantacuzène, après avoir rendu compte de sa proposition, de son plan, et du refus de l'impératrice, ne se permet aucune observation. Ce n'est cependant pas sans intention qu'il est entré dans ces détails peu intéressans en eux-mêmes. A-t-il voulu laisser à son lecteur le soin de lier à cette circonstance les événemens que nous verrons bientôt arriver, et de se rappeler en temps et lieu l'assassinat médité par Orchan pour opposer le service rendu alors à la conduite que tint plus tard Jean Paléologue?

doine, qu'il espéroit pouvoir bientôt faire rentrer sous sa domination, ne fût ravagée, et leur recommanda de ne causer aucun dommage. Ayant donné le commandement de l'armée de terre à Mathieu, qu'il chargea de montrer le chemin aux alliés, il se rembarqua, après être convenu du jour où se feroit, près de Thessalonique, la jonction de leurs troupes respectives. Au lieu de se rendre à Thessalonique, il voulut, chemin faisant, prendre Anactaropale, et s'arrêta devant cette place. Il n'est pas inutile de remarquer dans Cantacuzène cette marche constamment suivie par lui, et qui souvent nuisit à ses affaires : nous en avons vu plusieurs exemples. Tous prouvent que, s'il ne perdoit pas de vue le but d'une entreprise, il faisoit un détour pour y parvenir, et ne s'avançoit pas directement vers ce but. Anactaropole étoit une ville de la Thrace gouvernée par un homme d'une naissance obscure, nommé Alexis. Il étoit du bourg de Bellicome en Bithynie, avoit servi pour Apocauque dans la guerre civile, et commandé une barque de pirates. A la mort du grand-duc, n'ayant plus de protecteur, il conçut le projet de s'emparer d'Anactaropole, espérant que la possession de cette ville lui donneroit la facilité de prendre celle de Christopole. Maître de ces deux places, il comptoit harceler les habitans de la Thrace, ceux de Lemnos, et séparer leur pays du reste de l'empire. Il ne réussit que dans la prise d'Anactaropole, et fit de cette ville le centre de ses courses maritimes et de ses brigandages. Il avoit dans le port un grand nombre de galères et de barques. Il est probable qu'il sut se faire aimer ou craindre des habitans, puisqu'ils le secondèrent, et firent une vigoureuse résistance. Après trois jours d'une attaque infructueuse, quoiqu'il usât de toutes les machines propres au siége, Cantacuzène fut obligé de renoncer à son entreprise et de se retirer, croyant venger l'affront qu'il éprouvoit en brûlant les vaisseaux d'Alexis. Pendant qu'il perdoit

son temps, les Turcs retournoient dans leur pays. On crut d'abord que c'étoit par suite de leur haine contre Paléologue ; mais, en rapportant cette conjecture, Cantacuzène dit qu'elle n'avoit aucun fondement, et que la véritable cause de la retraite de ses alliés étoit l'ordre que reçut Soliman de son père. Orchan lui prescrivoit de revenir le plus secrètement qu'il pourroit, parce qu'il avoit besoin de ses troupes pour se défendre contre ses voisins, qui l'avoient attaqué depuis leur départ. Il lui défendoit de déclarer le sujet pour lequel il se retiroit. Soliman obéit, traversa l'Hèbre, fit une irruption sur les terres des Bulgares, et revint en Asie avec du butin et des prisonniers.

Mathieu, que cette défection affoiblissoit en le réduisant aux seuls Grecs, qui étoient en petit nombre, et conséquemment insuffisans pour combattre même les postes des Serviens cantonnés dans le pays, licencia sa troupe, et prévint son père, qui fut très-contrarié de cette nouvelle. Cependant il continua sa route. Etant à l'ancre pour passer la nuit près d'Amphipolis, il fut averti par le gouverneur de cette ville, nommé Brajan, son ancien ami, de l'arrivée d'une flotte de vingt-deux vaisseaux turcs qui venoient pour dévaster le pays. A la pointe du jour il engagea ces Turcs à se joindre à lui pour attaquer Thessalonique. Ils y consentirent sans difficulté. L'empereur les conduisit sur-le-champ devant cette ville, qu'il trouva dans le plus grand désordre, parce que ses amis, ayant épuisé tous les moyens de contenir le peuple, commençoient à s'abandonner au désespoir. L'arrivée de Cantacuzène rétablit le calme : les cris de joie et les applaudissemens succédèrent aux plaintes, aux reproches ; et les deux partis qui, la veille, étoient près d'en venir aux mains, déposèrent spontanément les armes. Le vainqueur rassembla les habitans, et ne perdit pas l'occasion de leur faire un discours, qu'il n'a pas cru devoir conserver. L'éternelle répétition

de son innocence, l [illegible] s dont nous avons vu le récit, et [illegible] [illegible]itoit la conduite des zélés, tels [illegible]nt les objets que l'orateur traita dans ce discours. Ce qui valoit mieux, c'est la mesure qu'il prit pour faire disparoître les causes des troubles, en donnant l'ordre de transférer les principaux factieux à Constantinople, et de chasser les autres de Thessalonique. Il reprit ensuite sur les Serviens les forts situés dans les environs de cette ville.

Peu de jours après la soumission des habitans de Thessalonique, on vit arriver dans le port de cette ville quatre galères vénitiennes sur l'une desquelles étoit un ambassadeur nommé Jacques Bragadin, d'une des plus illustres famille de cette république. L'objet de sa mission étoit d'engager Cantacuzène à se joindre aux Vénitiens pour faire la guerre aux Génois. Ces deux peuples, presque toujours en guerre, parce que leurs intérêts étoient toujours en opposition, ne déposoient les armes que pour les reprendre, et ne concluoient de traité que pour les rompre. Depuis que la famille Paléologue occupoit le trône, les Génois avoient acquis une grande puissance et des priviléges. Ils saisissoient habilement l'occasion d'en accroître le nombre ou l'étendue. Dans la guerre civile, ils avoient plutôt protégé que secouru l'impératrice et son fils, dont ils obtinrent de nouvelles concessions, et consolidoient ainsi leurs établissemens sur les côtes de l'empire d'Orient. Maître du détroit par lequel l'Archipel communique avec la mer Noire, ils eurent la témérité d'établir un droit, et l'insolence d'interdire ce passage à tous les bâtimens de guerre, même à ceux de l'empereur grec. Ce droit fut reconnu par le soudan d'Egypte, qui paya fort cher la permission d'envoyer sur les côtes de la Circassie un vaisseau pour acheter des esclaves. Les Génois et les Vénitiens avoient reçu des Tartares une égale autorisation pour commercer avec eux. L'un de ces marchands (on ne

ait s'il étoit de Venise ou de Gênes), ayant pris querelle vec un Tartare qui lui donna un soufflet, lui passa ur-le-champ son épée au travers du corps. Les barbares engèrent leur camarade, pillèrent sans distinction tous es comptoirs établis sur la côte de Tana, en détruisirent une partie, et massacrèrent plusieurs Européens. Les Génois et les Vénitiens convinrent entre eux de ne plus commercer avec ce peuple, et de ne pas leur fournir es denrées dont ils avoient le plus de besoin, parce qu'ils s'en étoient fait une habitude. Cet empire de l'habitude dont ils ne pouvoient secouer le joug, tout barbares qu'ils étoient, les obligea de faire quelques avances pour ramener chez eux les objets dont ils ne savoient plus se passer; et comme les Vénitiens leur étoient moins odieux que les Génois, ils s'adressèrent aux premiers, avec lesquels ils renouèrent en secret leurs anciennes relations. Les seconds, regardant cette conduite comme un manque de foi, résolurent d'en tirer vengeance. Ils s'emparèrent un jour de tous les vaisseaux sortis de Venise pour trafiquer dans la mer Noire, et même de tous ceux qui appartenoient aux diverses colonies de cette république. Cette capture se fit sans aucune déclaration de guerre. Il n'y avoit aucune proportion entre l'offense et le châtiment. Furieuse à son tour, Venise jura de ne pas laisser cette insulte impunie. Elle équipe une flotte de trente-cinq galères, dont elle donne le commandement à Marc Ruccinio, ainsi qu'à Morosini. Ces deux amiraux entrent dans la baie de Cavisto, traversent une escadre génoise composée de quatorze vaisseaux, l'attaquent, et s'en emparent malgré la belle résistance de Philippe Doria. Comme cette victoire n'étoit rien moins que décisive, Gênes conservoit toujours toute sa supériorité. Venise lui chercha partout des ennemis. Supposant que Cantacuzène entreroit avec joie dans la ligue qu'elle formoit, parce qu'il avoit contre les Génois des plaintes graves et

fondées, elle sollicita son alliance, et lui envoya un ambassadeur. Tels sont et la cause et le motif pour lesquels l'empereur vit arriver dans le port de Thessalonique quatre galères vénitiennes. La république ne se trompoit point sur les dispositions de Cantacuzène. Il étoit outré contre les Génois, mais en même temps obligé de dissimuler son ressentiment, parce qu'il n'avoit pas les moyens de le satisfaire, ayant sur les bras les Serviens, dont la puissance, augmentée par la guerre civile, lui causoit de justes alarmes. Il répondit à l'ambassadeur qu'il ne pouvoit s'occuper pour le moment que de son ennemi, contre lequel il lui falloit réunir tous ses moyens. Bragadin lui répliqua que son gouvernement se chargeroit de faire restituer par le crâle toutes ses conquêtes, fondant cette présomptueuse promesse sur une circonstance qui prouve et l'influence qu'avoit alors Venise et le parti qu'elle savoit en tirer. Etienne, quoique souverain indépendant, étoit membre du sénat de cette république, qui croyoit qu'à ce titre le crâle lui devoit obéissance, et qu'il s'empresseroit, lorsqu'elle lui en donneroit l'ordre, de rendre aux Grecs ce qu'il leur avoit pris. Il est probable que cette garantie ne parut pas suffisante à l'empereur, qui persista dans son refus et renvoya l'ambassadeur avec des présens.

Depuis que le crâle avoit usurpé le titre d'empereur, il prenoit des mesures, et faisoit des dispositions qui prouvoient que son intention étoit de le garder. Sentant toute l'importance de la ville de Bérée, qui le rendoit maître d'une province de l'empire grec, il ne négligea rien de ce qui pouvoit lui en assurer la conservation. L'exil des principaux habitans et de ceux qui pouvoient avoir de l'influence, leur remplacement par des Serviens, une garnison formée des meilleurs gens de guerre, la construction de deux citadelles, d'une double muraille, tels étoient les moyens de défense employés par Etienne. Ils paroissoient irrésistibles. Leur excès causa cependant

La perte de la place, et le prince se la vit enlever parce qu'il avoit voulu trop faire pour la rendre imprenable. Des deux citadelles, l'une étoit achevée et confiée à la garde des Allemands, l'autre, dont le tracé occupoit un terrain immense, parce qu'elle devoit être construite sur un plan gigantesque, exigeoit pour son développement la destruction d'un grand nombre de maisons, dont on avoit chassé les propriétaires. C'étoit plutôt une ville qu'une citadelle. Elle devoit avoir une grande tour et trois petites, calculées de manière à résister à la double attaque que feroient simultanément une armée de siége et les citoyens qui la seconderoient. Quelque célérité qu'on eût mis dans les travaux ils n'étoient pas encore entièrement achevés. Cantacuzène sentit qu'il n'avoit pas un moment à perdre. Il disposa ses troupes, au nombre desquelles étoient des Turcs qui, après avoir dévasté la Macédoine, s'étoient joints à ses soldats. Parmi leurs prisonniers étoit le fils de Marzelat, premier berger du pays, qui jadis avoit gardé les nombreux troupeaux de l'empereur. Les plus riches d'entre les Serviens lui confioient les leurs. Cet homme se jeta aux pieds du prince pour le supplier d'user de son pouvoir sur les Turcs pour lui faire rendre son fils. Cantacuzène raconte que, par un mouvement indépendant de sa volonté et précédant toute réflexion, il tira cet homme à part et lui dit qu'il s'engageoit à lui faire rendre son fils, s'il vouloit l'aider à prendre Bérée et dresser des échelles autour de cette place. Marzelat promit plus qu'on ne lui demandoit, parce que, pendant la nuit, il gardoit les troupeaux des Serviens entre les deux murailles sans qu'il y eût de garnison. L'empereur combine aussitôt sur ce renseignement l'expédition qu'il médite. Il donne ordre à ses matelots d'amener à l'embouchure du fleuve qui se jette dans la mer près de Bérée, les Turcs pour l'attendre dans un endroit désigné; il devoit, de son côté, conduire par terre ses soldats, en laissant son fils à

Thessalonique. Cette entrep[illegible], [illegible] étoit pas sans danger, devoit avoir lieu la nuit suivante. Les mesures prescrites s'exécutent en effet. Cantacuzène arrive et s'avance silencieusement au lieu du rendez-vous; mais il n'y trouva point les musulmans. L'embouchure du fleuve étant pleine de sable et de limon, les matelots ne pouvant surmonter cet obstacle, les vaisseaux restoient immobile. L'empereur, qui ne pouvoit s'expliquer la cause de ce retard, étoit dans des transes mortelles. Il se croyoit obligé de renoncer à son projet, et se soumettoit en murmurant à la nécessité, lorsque la mer montante dégagea les vaisseaux et les fit entrer dans le fleuve. On débarque à la hâte, mais en ordre. Les Turcs et les Grecs se réunissent; on marche vers Bérée. Marzelat paroît pour servir de guide, annonçant à Cantacuzène que ses compagnons devoient préparer les échelles. L'empereur, à l'approche des murailles, l'envoya devant pour s'assurer que les échelles étoient prêtes. Il revient bientôt sur ses pas annoncer qu'il n'y en avoit pas de faites. « Cet accident mit Cantacuzène [a] dans une « fâcheuse perplexité. Ses soldats et beaucoup d'habitans, « chassés par le crâle, qui faisoient tous leurs efforts pour « rentrer dans leur patrie, coupèrent à la hâte des arbres « d'une hauteur égale à celle des murailles, et firent « quatre échelles, dont, faute de clous, ils attachèrent « les échelons avec les cordons des tentes. Des soldats, « conduits par Marzelat et par des citoyens de Bérée, « les appliquèrent à la muraille sans que ceux du dedans « s'en aperçussent. Il y montèrent incontinent après, et « entrèrent dans la ville. Dès que l'empereur vit ses gens « entrés, il divisa son armée en deux; et, ayant pris une « partie tant de sa cavalerie que de son infanterie, il « marche vers les échelles, et envoya le reste attaquer « la citadelle d'un autre côté pour jeter la terreur dans « le cœur des ennemis. Ceux qui étoient montés les

[a] Hist. de Cantacuzène, liv. 4.

« premiers s'étoient saisis de quelques soldats, en les « menaçant de la mort s'ils parloient. Ensuite ils allè- « rent à l'une des portes nommée *la porte Opsicienne*, « et commandèrent à ceux qui la gardoient de les aider « à la rompre pour y recevoir l'empereur, qui se pré- « senta bientôt. » De ce poste, le prince dirigea l'opération, qui, par le grand nombre d'exilés, devint si facile, qu'on auroit pu se passer de soldats. Les habitans qui n'avoient point été chassés n'en supportoient pas avec plus de patience le joug des Serviens, et parmi ces derniers étoit une classe de gens qui, ne sachant pas plus attaquer que se défendre, étrangers aux combats, demeuroient à Bérée uniquement pour y jouir des agrémens du climat et pour plaire au crâle. Cette classe, inutile dans un siége, formoit, avec les citoyens qu'on avoit laissés, une grande partie de la population. La garnison étoit dans une telle sécurité, qu'elle n'en sortit qu'à la vue des exilés, aux cris des Grecs, aux acclamations des habitans. Elle court aux armes, dans l'intention de se défendre et de se sauver. Les officiers qui commandoient cette garnison étoient au nombre de trente, *tous de qualité*, mariés, ayant leurs familles à Bérée. Ils se réfugient avec leurs soldats dans la plus grande des deux citadelles, et s'enferment dans la haute tour. Les Allemands gardoient l'autre citadelle, située près de la Porte royale. Il y avoit en-dehors une grande quantité d'ouvriers tirés de tous les pays de l'obéissance du crâle. Tous montèrent sur leurs echafauds. Les Grecs et le peuple pillèrent les maisons habitées par des Serviens. Cantacuzène donna des ordres pour empêcher les Turcs d'entrer, afin de garantir la ville. Les Allemands se défendirent jusqu'à ce que l'empereur parut ; c'étoient les mêmes qui l'avoient servi fidèlement malgré l'ordre d'Etienne. Cette circonstance les fit traiter plus favorablement que des prisonniers de guerre ; on leur donna des armes, des chevaux et de l'argent. Les Serviens

sortirent de leur tour sur la promesse qu'il ne leur seroit fait aucun mal. On les renvoya désarmés. Les Grecs reconduisirent les ouvriers loin de la ville, afin d'empêcher les Turcs de les dépouiller. L'empereur, vouloit renvoyer les trente commandans; mais ils le supplièrent de les retenir prisonniers, parce qu'ils craignoient que le crâle ne soupçonnât leur fidélité, et ne les accusât d'avoir livré la ville. Quelques-uns obtinrent ensuite la permission de retourner chez eux; d'autres s'évadèrent. Il n'y eut point de sang répandu. Les Turcs, paisibles spectateurs de la prise d'une place qu'ils auroient voulu piller, parce qu'ils croyoient que le pillage leur en étoit dû, demandèrent à Cantacuzène la liberté de se dédommager par eux-mêmes sur les terres du crâle. Elle leur fut accordée. Ils enlevèrent beaucoup de bestiaux et de butin, mais peu de prisonniers, parce que les Serviens se renfermèrent dans leurs villes et dans leurs forteresses.

Cantacuzène partit de Bérée avec ses troupes pour s'emparer d'Edesse. Il croyoit la prise de cette dernière aussi facile que celle de l'autre, mais il étoit dans l'erreur. Les Edessiens n'avoient ni les mêmes sujets de mécontentement contre les Serviens, ni le même désir de rentrer sous la domination des Grecs. Le crâle n'avoit pas, comme à Bérée, chassé une partie des habitans, et tourmenté l'autre. Non-seulement les principaux se déclarent contre l'empereur, mais ils animent le peuple, et montent sur leurs murailles. Ils se moquent de la vanité du prince, qui prétendoit prendre en peu de temps, avec quelques troupes, une place dont le crâle n'avoit pu s'emparer en seize ans avec une armée nombreuse. La moitié de la ville étoit inaccessible, et garantie par une inondation. D'épaisses murailles, flanquées de tours, des précipices rendoient l'autre partie, sinon imprenable, au moins d'un accès difficile. Quatre capitaines serviens, renommés par leur

bravoure, commandant une garnison déterminée à se bien battre et secondée par la population, ajoutoient aux obstacles. Quelque contrarié qu'il fût de renoncer à son entreprise, Cantacuzène se vit obligé de céder à la nécessité : la prudence lui défendoit de faire une tentative inutile. Après avoir consulté ses officiers, qui jugeoient comme lui que la conquête d'Edesse étoit une prétention ridicule, il donne ses ordres pour la retraite. Comme on se disposoit à l'effectuer, quelques soldats vinrent le prier de leur faire part de la résolution qu'il avoit prise. Il leur demande en raillant s'ils croyoient plus à propos d'attaquer la place que de lever le siége. Ces braves le conjurèrent d'attaquer, promettant de le rendre maître de la ville. L'empereur, sachant que cet enthousiasme étoit partagé par leurs camarades, révoque les ordres donnés, commande aux officiers de mettre les soldats sous les armes, à ceux-ci de préparer les échelles, enfin à ses alliés de se tenir prêts pour l'assaut. Au point du jour il range son armée en bataille, place les Turcs du côté que le marais rendoit inaccessible, afin que la ville ne fût point pillée. Il ne voulait se servir d'eux que pour occuper une partie de la garnison, qui pouvoit toujours craindre qu'on ne rendît le marais praticable, ou le supposer en voyant des troupes placées de ce côté. Après avoir distribué ses troupes sur divers points autour des murailles, il s'en réserva l'élite pour attaquer la citadelle, l'endroit le plus fort, et défendue par les plus braves d'entre les Serviens. Il avoit annoncé publiquement d'avance des récompenses, et promis quatre mines d'or à celui qui le premier planteroit l'étendard sur la muraille, trois au second, et deux à celui qui y monteroit le troisième. Le combat dura depuis le lever du soleil jusqu'au milieu du jour, avec un égal acharnement de part et d'autre. Il se ralentit ensuite du côté des assiégés, dont plusieurs avoient été tués ou blessés. En les voyant foiblir, les Grecs appliquent les

échelles, et mettent le feu à l'une des portes. On escalade au même instant, pendant qu'une partie des soldats entre par la porte détruite, et la ville est prise d'assaut. L'empereur arrête le pillage que les premiers avoient commencé. On renvoya les Serviens; les quatre capitaines furent mis en lieu de sûreté, et les partisans du crâle chassés.

Laissant sous le commandement de George Lysique une garnison suffisante, Cantacuzène revint à Bérée. La prise d'Edesse entraîna la reddition de Staridole, Pétrée, Strobe, Notie, Lycostome, et d'autres forteresses, qui se soumirent. Après avoir donné quelques jours de repos à ses troupes, il entreprit de nouvelles expéditions contre les Serviens. Ils possédoient sur la frontière de Thessalie une ville construite au haut d'une montagne, environnée de tous côtés par des précipices, et fortifiée ainsi par la nature et l'art. Elle étoit sous les ordres de Préalimpe, gouverneur de la Thessalie pour le crâle, et l'un des Serviens les plus braves et les plus habiles. Ce fut cette place imprenable que l'empereur voulut enlever : il l'investit avec ses troupes. Préalimpe, qui ne se fioit pas aux habitans, mit au milieu les femmes et les enfans, les hommes aux extrémités, afin de les forcer à se défendre. Il ne voulut pas recevoir les citoyens qui habitoient les maisons situées hors de la ville, leur commandant de se défendre à la faveur de leur position. Quand les Grecs furent rassemblés, ainsi que les Turcs, Cantacuzène leur permit d'aller piller aux environs, ne réservant autour de lui qu'un petit nombre de soldats. Ceux à qui Préalimpe avoit refusé l'entrée de la ville, craignant le choc des assiégeans, vinrent se réunir aux Grecs, et en logèrent plusieurs dans leurs maisons. Au retour des Turcs, qui rapportèrent beaucoup de butin, on fit toutes les dispositions nécessaires pour l'attaque. Les habitans avoient ouvert leurs portes ; ils étoient contenus par la crainte de

voir leurs femmes et leurs enfans massacrés par les Serviens, qui les retenoient en otage. Comme on ne pouvoit approcher des remparts, l'empereur plaça dans les endroits les moins inaccessibles, à portée du trait, des détachemens qui devoient tirer sur ceux qui paroîtroient au haut des murailles. D'autres, couverts de leurs boucliers, parvinrent avec beaucoup de peine au pied des murs, et les sapèrent. L'ouverture qu'ils y firent donnoit dans l'intérieur d'une maison abandonnée. La personne à qui cette maison appartenoit y rentrant par hasard au moment où les sapeurs achevoient leur opération, elle appela au secours. Les Serviens accoururent, et tuèrent ceux qui avoient fait la brèche. Une pluie violente força le reste de l'armée à se mettre à couvert dans le camp. Cantacuzène, désespérant de s'emparer de cette ville, revint à Bérée, suivi des principaux habitans du pays. A son arrivée, il trouva plusieurs députés que lui envoyoient les citoyens des villes prises depuis quelques années par les Serviens. Ils le prioient de venir les délivrer, offrant de le reconnoître. La plus importante étoit Scopies, dont le crâle avoit fait la capitale de ses états. Elle appartenoit aux Serviens depuis l'époque du règne du premier des Paléologues, sous lequel elle avoit été démembrée de l'empire. Quoique le crâle fût averti de l'approche de Cantacuzène, et qu'il eût une puissante armée en Hongrie, *il n'osa* [a] *se mesurer avec ce prince*, et fit dire à la garnison de Scopies de se défendre comme elle pourroit. Elle se rendit à la première sommation. Etienne l'accusa plus tard de perfidie; mais elle se justifia devant l'archevêque, qui, pris pour juge, déclara que, le crâle ayant refusé des secours, elle avoit agi avec prudence. Un grand nombre de villes suivit l'exemple de Scopies. Ceux qui commandoient des troupes offrirent d'en faire autant.

[a] Expression de Cantacuzène, qui va bientôt se donner un démenti à lui-même.

Parmi ces derniers on distinguoit Clapaine et Tolistlas. Le premier étoit parent d'Etienne, et le second avoit possédé des gouvernemens. Tous deux envoyèrent promettre à l'empereur de lui rendre le pays dans lequel ils commandoient, si ce prince vouloit s'y transporter; mais il ne crut pas devoir se fier à eux. Il confia le gouvernement de Bérée à Diplovatace, protovestiaire, qui réunissoit l'adresse au courage, et qui, dans une négociation entre plusieurs villes et Nicéphore Sarentène, avoit fait preuve d'habileté. Cette disposition prise, il se rendit avec son gendre à Thessalonique, dans l'intention de s'emparer du fort Gynaïcocastre, d'où les Serviens venoient piller les environs de cette ville. Ce fort avoit été construit par le jeune Andronic, à une petite journée de marche de Thessalonique, et pour servir à la défense de cette place. Le commandant, nommé Balque, offrit de se rendre, en priant cependant l'empereur d'attendre, pour y placer une garnison, qu'il eût mis en sûreté sa famille et ses biens. Il demandoit quinze jours : le prince les accorda. Balque envoya ses meubles et ses troupeaux à Thessalonique, comme des gages de sa fidélité; mais il se joua de ses sermens, et se réunit au crâle, qui crut enfin qu'il étoit dans ses intérêts de paroître, et de ne pas laisser Cantacuzène reprendre tranquillement les conquêtes qu'il avoit faites.

En effet, ce prince ayant appris que l'empereur, après avoir partagé ses troupes, s'étoit rendu à Thessalonique, se mit à la tête des siennes, et prit la route de cette ville. Quand il en fut près, il députa vers Cantacuzène, et lui fit faire des reproches sur son ingratitude et sur la facilité avec laquelle il oublioit les services qu'il lui avoit rendus. Disposé cependant à l'indulgence, Etienne lui offroit le pardon et la paix, en l'invitant à lui donner un rendez-vous pour conférer ensemble sur leurs intérêts respectifs. Cantacuzène ac-

cepta la proposition. On convint du jour et du lieu de l'entrevue. Les deux empereurs, couverts de leur armure, accompagnés d'un détachement de troupes, et le crâle, suivi d'une escorte nombreuse, se trouvent au rendez-vous. Ce dernier prit la parole, rappela l'hospitalité qu'il avoit donnée à Cantacuzène dans un temps où, n'ayant point de ressources, il s'étoit adressé à lui, qui, ne lui ayant aucune obligation, ne lui devoit rien; fit l'énumération des offres d'Apocauque et de l'impératrice, des avantages qu'ils lui promettoient, s'il vouloit livrer son hôte; appuya sur la constance de ses refus, et sur la générosité avec laquelle, contre ses propres intérêts, il avoit mis à sa disposition ses meilleurs officiers, comme ses plus braves soldats: mettant en parallèle avec ces faits la conduite du prince, son aggression, ses hostilités, il fit voir son ingratitude, et termina par le conjurer de renoncer à son entreprise, et de consentir à un traité par lequel chacun devra conserver ce qu'il possède, lui faisant observer que, s'il retient par droit de conquête une petite portion de l'empire, Cantacuzène retient, lui, de bien plus grandes portions d'un grand nombre d'états. L'exposé du crâle étoit conforme à la vérité, sauf les restrictions. Il ne disoit rien qui ne fût vrai, mais il ne disoit pas tout, et gardoit le silence sur la conduite qu'il avoit tenue postérieurement à celle dont il parloit, et qui méritoit tous les éloges qu'il se donnoit.

Cantacuzène, dont nous suivons le récit, avoue qu'avant de répondre il se recueillit pendant quelques momens; et l'on doit convenir qu'il en avoit besoin, s'il tînt le discours qu'il rapporte, et dont la longueur est démésurée autant que les répétitions en sont fatigantes. Il commence par une déclamation sur le peu d'équité que font paroître les hommes quand il s'agit de leurs intérêts; ce qui le mène à l'injustice du crâle, qui a trahi son serment et ses traités. Il convient de

tous les services qu'il en a reçus, insistant particulièrement sur son accueil et les honneurs qu'il lui a rendus ou fait rendre à sa cour, *lui cédant la première place, honneur dont il lui est plus redevable que de la conservation de sa vie* [a]. Après des hommages pour la princesse Hélène, à laquelle étoit probablement due cette généreuse hospitalité, l'empereur passa aux conventions faites entre le crâle et lui, dont il offre la preuve en reproduisant l'acte de serment reçu par l'archevêque, et rédigé par les principaux officiers de la cour d'Etienne qui assistoient à cette conférence. L'exposé de ces conventions le conduit naturellement à l'examen de ce qui a été fait de part et d'autre pour les exécuter. Une fois sur ce chapitre, Cantacuzène avoit d'abondans matériaux pour suppléer au coupable silence du crâle. Intrigues, attaques souterraines, complots honteux, séductions, agression ouverte, déclaration de guerre, rien n'est oublié. Cantacuzène avoit même une lettre d'Etienne qui le condamnoit. Suivant la marche adoptée par son rival, il oppose à cette série d'actions perfides, à ces violations de traités ou de sermens, sa propre conduite ; c'est-à-dire les avertissemens qu'il faisoit donner au crâle lorsque les Turcs devoient arriver ; le respect qu'il observoit toujours, ne se croyant dégagé de ses sermens que depuis les sommations inutilement adressées au prince de Servie pour lui rappeler les siens. Venant à l'objet direct de la contestation, c'est-à-dire aux conquêtes du crâle, l'empereur le pria de se souvenir que, lorsqu'il étoit en sa puissance, il avoit refusé (quoiqu'il n'eût aucun moyen alors de soutenir sa ré-

[a] Lorsque l'historien fait cet aveu (liv. 4, ch. 20), il n'étoit plus empereur, ni guerrier, mais moine. Cette circonstance peut servir à expliquer les citations de l'Ecriture sainte, les dissertations morales ou religieuses qu'on trouve dans ses discours, et qui souvent y sont déplacées. En se rappelant que tantôt le frère Josaphat tenoit la plume, et tantôt l'empereur Cantacuzene, on a le mot de l'énigme. César écrivoit sur le champ de bataille, c'est à-dire immédiatement apres l'événement, et ne quittoit l'épée que pour prendre la plume.

lution) de lui céder aucune ville prise, et déclara qu'ayant et le souverain pouvoir et la force en main, il étoit peu probable qu'il fût disposé à faire une concession honteuse. Il termina par l'exhorter à la paix, et par l'engager à restituer les provinces qu'il avoit envahies. Etienne, qui n'avoit rien à répliquer à des faits, parut interdit. Comme un long silence étoit un aveu de sa défaite et de sa honte, il pria l'empereur de s'écarter un peu des nombreux témoins de cette conférence, afin de l'entretenir à part. Lorsqu'ils furent seuls, le crâle avoua tous ses torts, reconnut qu'il avoit violé ses sermens et ses traités; mais il supplia l'empereur de lui laisser ses conquêtes en reconnoissance des services importans qu'il lui avoit rendus, lui représentant combien il seroit humiliant et de quel opprobre il se couvriroit en faisant des restitutions qui lui avoient coûté tant de sacrifices. Cantacuzène persista dans son refus, déclarant positivement qu'il ne pouvoit céder la plus petite portion de l'empire. Les deux princes se séparèrent sans être plus avancés qu'ils ne l'étoient avant cette longue conférence.

Le lendemain il y en eut une nouvelle. L'un ne consentoit pas à céder, ni l'autre à rendre. Etienne employa vainement la flatterie, vantant les talens de Cantacuzène, dont la gloire, disoit-il, l'empêchoit de dormir, ou troubloit son sommeil en le réveillant tout à coup. Lui seul lui avoit inspiré des craintes, tandis qu'il bravoit ou méprisoit ses autres ennemis. L'empereur lui reprochant de s'être abaissé au point d'accepter une place dans le sénat, lui, possesseur d'un état plus vaste que ne l'étoit celui de cette république, il se justifia par la terreur qu'il avoit de ses armes, disant qu'il falloit moins s'étonner de cette démarche que de ce qu'il n'en avoit pas fait de plus indigne de son rang pour trouver des protecteurs contre sa puissance. Malgré tant d'aveux humilians, vrais ou feints, et dont nous n'a-

vons d'autre garant que Cantacuzène, le crâle ne d
rien, vouloit tout garder, de manière qu'il y a
entre son langage et sa conduite, et même dans sa
cours, une contradiction que l'historien n'a pas re
quée. Le résultat de cette grande terreur étant de
sister dans un refus qui n'en supposoit aucune
seroit presque en droit de conclure que le crâl
moquoit de Cantacuzène, ou celui-ci de son lec
Non-seulement Etienne n'accordoit rien, mais, en pi
l'empereur de se contenter de Bérée et d'Edess
sembloit vouloir lui faire sentir qu'il avoit le drc
réclamer ces villes. Il revint à la charge sur la l
dont il se couvriroit, non-seulement aux yeux d
sujets, mais encore des princes voisins, en abandor
ainsi ses conquêtes. L'empereur, voyant son obs
tion, lui déclara sèchement que, puisqu'il ne vo
pas se rendre à la justice, il l'obligeoit d'avoir re
à la force; et qu'il alloit retourner à Constanti
pour faire tous les préparatifs nécessaires, afin de pr
les armes au printemps, ajoutant qu'il ne les dépo
que lorsque les Romains seroient délivrés et les Se
asservis. Le crâle, effrayé de cette menace, parce qu
voit que le prince ne changeoit pas aisément de résol
le pria de se calmer, de ne pas tout exiger, de fa
son côté quelques concessions, déclarant lui conf
propres intérêts, et le prendre pour juge. L'emp
réfléchissant sur cette proposition, voyant qu'il
impossible de tout obtenir, et hasardeux de re
la décision de cette affaire au sort des combats,
l'issue est incertaine; sachant qu'il ne pourroit
prendre une guerre sans le secours des Turcs, p
aussi dangereux, comme alliés, que les ennemi
l'amour du pillage, se détermine à partager le diff
« Quoique rien (disoit-il au crâle) ne doive pa
« aussi juste à tous ceux qui ont la moindre noti
« justice que de rendre ce que vous avez pris,

« les traités conclus et le droit des gens, je consens à « céder la moitié de mes droits. C'est à vous mainte- « nant à vous décider pour la paix ou la guerre. » Sans attendre la réponse d'Etienne, il assigna de suite à l'empire l'Acarnanie, la Thessalie, la Serviane, avec les villes maritimes des environs; Bérée, Edesse, Gynaïcocastre, Mygdonia, ainsi que les bourgs, villages et forts situés sur les rives du Strymon jusqu'aux frontières de Phères et les montagnes Tantessanes : au crâle, Siène, Phères, Mélénique, Strombitze, Castoria, d'autres places de Macédoine, à la charge par Etienne de s'abstenir de tout acte d'hostilité. Le crâle ayant accepté ce partage, l'empereur traita magnifiquement ce prince et sa suite dans le lieu même des conférences, en présence du jeune Paléologue, qui aida Cantacuzène à faire les honneurs du repas. On convint ensuite que le lendemain il seroit nommé cinq commissaires par les deux puissances contractantes, l'une pour recevoir les villes qui devoient être restituées et l'autre pour les rendre. Cet accord fait, Etienne rentra dans son camp, et les deux empereurs retournèrent à Thessalonique.

Pendant la nuit, quelques Grecs vont trouver le crâle dans le dessein de lui faire rompre le traité qu'il venoit de conclure. Ils font à ce prince un tableau de la situation de Cantacuzène, et de la mésintelligence secrète qui régnoit entre les deux empereurs. Cantacuzène n'avoit point d'armée, ni moyens d'en former une de long-temps : on étoit loin de le reconnoître pour légitime souverain dans toutes les parties de l'empire; ses ennemis n'avoient point changé de sentimens, et n'attendoient que l'occasion pour le faire voir; ses amis, choqués de son ingratitude, instruits par une expérience coûteuse, ne prendroient plus les armes pour sa défense, et se repentoient de l'avoir fait. Tel étoit l'exposé que firent ces brouillons, qui le terminèrent en disant que, certains des dispositions de Jean Paléologue, qui ne

considéroit son beau-père que comme un usurpateur, ils pouvoient assurer d'avance que ce jeune prince se réuniroit au crâle pour le combattre et se faire rendre un trône sur lequel lui seul avoit des droits. Etienne, transporté de joie, remercia ces factieux, et promit de servir avec chaleur le prince Paléologue et d'épouser sa querelle. Dès le point du jour, il envoya signifier à Cantacuzène qu'il rompoit le traité conclu la veille; et qu'il alloit reprendre les armes, à moins qu'il ne lui cédât non-seulement les provinces en contestation, mais encore plusieurs autres villes. Cantacuzène répondit au prince, qu'il l'attendoit et qu'il étoit prêt à lui livrer bataille. Il étoit moins inquiet du sort du combat que des élémens d'une nouvelle guerre civile qu'il voyoit se préparer, parce qu'il savoit l'entretien que les Grecs avoient eu pendant la nuit avec Etienne. Celui-ci fit de grandes dispositions ; et comme ses soldats ne partageoient point son ardeur et ne pouvoient s'expliquer un changement aussi prompt, il les harangua pour relever leur courage, leur peignit Cantacuzène comme un homme bien moins formidable qu'ils ne se le figuroient; qui ressembloit à celui qui se noie, assurant que ses compagnons n'étoient autour de lui que pour l'enfoncer et l'empêcher de reparoître sur l'eau. La certitude qu'il avoit de la division qui existoit parmi les Grecs motivoit autant sa confiance que ses ressources. Le jour suivant il range son armée en bataille, et marche sur Thessalonique. L'empereur s'avançoit pareillement de son côté, et les deux partis furent bientôt en présence. Ils y restèrent long-temps sans s'attaquer. Enfin le crâle envoya demander à Cantacuzène s'il vouloit faire la paix, à condition que chacun retiendroit ce qu'il possédoit, sinon qu'il falloit se battre. Le prince répondit qu'il aimoit mieux l'avoir pour ami que pour ennemi, pourvu qu'il exécutât le traité ; que, s'il vouloit en venir aux mains, il étoit disposé à le recevoir vigou-

reusement ; qu'autant il lui répugnoit d'être l'agresseur, autant et plus il mettroit d'ardeur à se défendre. Etienne répliqua qu'il ne désiroit point le combat, qu'il ne le provoquoit pas, et que, s'il avoit fait marcher ses troupes, c'étoit pour se retirer dans son camp, et non pour livrer bataille [a]. Il y rentra sur-le-champ en effet pour y passer la nuit. Le lendemain il traversa le fleuve Axius, et mit le siége devant Edesse.

Cantacuzène résolut de s'embarquer pour Constantinople et de laisser à Thessalonique le jeune Paléologue, en lui donnant pour conseil son beau-père Andronic Asan. C'étoit une double faute. Il avoit promis à l'impératrice de lui ramener son fils : il confioit ce prince à quelqu'un qui l'avoit déjà trahi une fois. Il ne pouvoit douter des projets qu'avoient les factieux, ni de leurs vues sur le jeune empereur pour l'exécution de ces projets. Il devoit craindre que Paléologue ne voulût de lui-même secouer le joug d'un tuteur importun, et qu'il ne fît ou qu'on ne lui suggérât une réflexion fort naturelle sur le partage d'un trône qui devoit et qui pouvoit encore être à lui seul. Ce résultat étoit toujours inévitable. Il falloit le prévoir et tâcher de le prévenir en armant Paléologue contre lui-même par le travail et l'application aux affaires ; en lui apprenant à régner, au lieu de le laisser dans l'inaction ; enfin en le confiant à des mains habiles et pures, quand on seroit obligé de s'en séparer, au lieu de le mettre en des mains infidèles. Avant de partir, il fit à son pupille un sermon, et lui donna des avis sur la conduite qu'il avoit à tenir, l'exhortant à se défier d'Etienne, dont l'intérêt étoit de les brouiller ensemble, d'exciter une guerre civile, afin de pouvoir non-seulement garder ses conquêtes, mais

[a] Nous n'expliquerons ni les inconséquences du crâle, ni même celles de Cantacuzène. L'avenir pourra donner quelques éclaircissemens, et peut-être ici commence la *confusion* de ce dernier, dont il sera parlé plus tard.

en faire de nouvelles. Il l'avertit qu'on ne manqueroit pas de le calomnier dans son esprit, et de tâcher de lui faire croire qu'il vouloit lui enlever le trône et la vie; et c'étoit en voyant si bien dans l'avenir que l'empereur laissoit abandonné à lui-même un jeune homme entouré de flatteurs, et dans l'âge où les passions commencent à exercer leur empire! Sa conduite ne tarda point du reste à être blâmée. On prétendit qu'il éloignoit Paléologue de Constantinople afin de pouvoir avec plus de facilité faire couronner empereur Mathieu, son fils aîné. Une circonstance, qu'il est difficile d'attribuer au hasard, comme on l'a fait, vint à l'appui de cet injurieux soupçon. C'est l'oubli que fit un jour, du nom de Jean Paléologue, le pontife qui proclamoit, conformément à l'usage, les princes qui avoient droit aux prières publiques. Cette omission causa de vives alarmes à l'impératrice Anne, qui ne put la supposer involontaire. Elle s'en plaignit amèrement à Cantacuzène, qui, après avoir protesté de son innocence, donna l'ordre de proclamer avec plus de solennité que de coutume le nom de Paléologue. C'étoit peut-être moins réparer la faute que la constater, et prolonger le souvenir et les conjectures auxquelles elle avoit donné lieu.

1351. En connaissant le caractère du crâle de Servie, il étoit plus facile de prévoir que d'empêcher la conduite de ce prince, parce qu'on n'étoit pas en mesure. Pendant que l'empereur se rendoit à Constantinople, Etienne prenoit la route d'Edesse. Il y avoit conservé des relations avec plusieurs habitans de cette ville, qui lui rendoient compte de ce qui s'y passoit, et s'occupoient des moyens de la lui livrer. Il fut convenu qu'Etienne feroit préparer des échelles pour les appliquer aux murailles lorsqu'ils lui en donneroient le signal. Ce projet s'exécuta sans obstacle. Le jour indiqué, le crâle s'approcha de la ville, et l'escalade se fit paisiblement. Ses gens, arrivés

de l'autre côté, agissant de concert avec leurs camarades, abattent un pan de mur assez large pour qu'on pût facilement introduire de la cavalerie. Lysique, gouverneur d'Edesse, averti trop tard, accourt avec sa garnison; mais, en voyant l'armée d'Etienne défiler par la brèche, il n'eut que le temps de se sauver dans la citadelle avec deux cents hommes. Vivement poursuivi par le crâle, il est atteint d'une flèche à la cuisse, et blessé de manière à ne pouvoir faire un pas de plus. Ses soldats, découragés par cet accident, mettent bas les armes sur la parole qu'on leur donne qu'il ne leur sera point fait de mal. Maître de la ville et de la citadelle, Etienne renvoya Macroducas, et la garnison dont il étoit commandant, après l'avoir désarmée. Ce prince réserva toute sa rigueur ou plutôt sa cruauté contre Lysique. Il n'avoit point oublié l'affront que lui fit ce capitaine à Castoria, sous le règne du jeune Andronic. Après lui avoir inhumainement fait arracher la barbe en sa présence, il ordonna qu'on le conduisît à Scopies [a] pour y être puni. Mais la mort prévint le supplice de Lysique, qui succomba dans la route, accablé par la douleur physique et morale que lui causoient la honte, sa blessure et le froid. Etienne, ayant abandonné la ville au pillage, les Serviens y mirent le feu, chassèrent les habitans au mois de janvier dans un hiver rigoureux, et commirent mille excès. Hors d'état de se venger avec les seules ressources que lui offroit l'empire, Cantacuzène se vit obligé d'avoir recours aux étrangers, mais il ne savoit à qui s'adresser. Les Turcs, en pillant leurs alliés, faisoient payer trop cher les secours qu'ils leur donnoient. D'ailleurs on ne pouvoit compter sur eux, et l'envie de retourner dans

[a] Cette circonstance prouve que Scopies étoit retombée au pouvoir du crâle, quoique Cantacuzène ne parle que de la conquête qu'il en avoit faite. On s'aperçoit plus d'une fois que l'historien glisse rapidement sur les revers de l'empereur, quand il en parle, et ne s'y arrête que lorsqu'il y a trahison ou cruauté.

leur pays les prenoit au moment l' en avoit le plus de besoin. Ils venoient récemi ravager les états du roi de Bulgarie.

Cantacuzène crut que c'étoit une occasion de se liguer avec ce prince. Il lui députa des ambassadeurs pour lui représenter que l'irruption de ces barbares étoit moins un effet de leur puissance que de la mésintelligence qui régnoit entre des princes dont l'intérêt devoit être le même; qu'il seroit facile de les arrêter en se réunissant contre cet ennemi commun, et surtout en renonçant à des conquêtes injustes; que, si le crâle avoit voulu tenir ses sermens et rendre ce qu'il avoit usurpé, il n'en seroit pas réduit à chercher des alliés; enfin, dans la ferme résolution de ne recourir aux Turcs qu'à la dernière extrémité, il invitoit Alexandre à réunir ses forces aux siennes pour interdire aux barbares le passage de Thrace et faire entendre raison au crâle. L'empereur avoit des hommes, mais point d'argent pour les payer. Il offroit les uns au roi de Bulgarie, s'il vouloit accorder l'autre; ce qui lui étoit facile en levant les impositions établies pour la dépense de l'armée navale. Si cette proposition étoit acceptée, Cantacuzène s'engageoit à mener ses galères dans l'Hellespont pour garantir le pays d'Alexandre de l'insulte des Turcs, et comprimer ensuite le crâle, s'il ne vouloit pas se faire justice. Le roi paroissoit bien disposé; mais cependant il ne se décidoit pas, et la négociation traînoit en longueur. Un jour de fête, traversant avec les députés les rues de Ternove, sa capitale, il entendit le peuple crier à haute voix qu'il falloit accorder à Cantacuzène ce qu'il lui demandoit, parce que c'étoit le seul moyen de les garantir de l'invasion des Turcs. Alexandre, sachant des ambassadeurs qu'ils n'entendoient pas ce qu'on lui disoit, le leur expliqua dans leur langue; et, prenant la demande de son peuple pour un avertissement salutaire, il consentit à s'unir avec l'empereur pour agir de concert avec lui, soit contre

les Turcs, soit contre le crâle. Cantacuzène fut au comble de la joie lorsqu'il sut qu'Alexandre étoit prêt à contribuer aux frais de l'armée navale. Il donna sur-le-champ des ordres pour l'équipement des vaisseaux, et le nettoiement de l'Heptascale, grand bassin tellement rempli de sable et de limon, que depuis plusieurs années un seul vaisseau marchand ne pouvoit y tenir. La joie de l'empereur ne fut pas de longue durée : le roi de Bulgarie retira sa parole, donnant pour excuse les reproches que lui faisoit son beau-frère sur ce qu'il consentoit honteusement à payer des contributions aux Grecs, et leur accordoit volontairement ce qu'ils n'avoient jamais pu obtenir de lui par la force des armes. Affligé de ce changement, Cantacuzène fit de vains efforts auprès d'Alexandre. Etienne vouloit le détourner de toute entreprise avantageuse : ce n'étoit point être tributaire que de contribuer à une dépense nécessaire pour le salut de la Bulgarie; la solde payée volontairement aux matelots, ne pouvoit être traitée de tribut ou d'impôt. Telles sont les représentations inutiles que fit Cantacuzène, et qui ne produisirent aucune impression sur l'esprit d'Alexandre. L'empereur lui prédit que les Turcs ravageroient impunément ses terres, et qu'un jour, mais quand il ne seroit plus temps, il se repentiroit de n'avoir point écouté ses conseils.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

·TABLE

DU ONZIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CENT-TROISIÈME.

SUITE DU RÈGNE

D'ANDRONIC II PALÉOLOGUE.

(Ce règne comprend les livres 103 et 104.)

LIVRE CENT-QUATRIÈME.

LIVRE CENT-CINQUIÈME.

ANDRONIC.

LIVRE CENT-SIXIÈME.

JEAN PALÉOLOGUE.

(Ce règne comprend les livres 106, 107 et 108.)

LIVRE CENT-SEPTIÈME.

LIVRE CENT-HUITIÈME.

FIN DE LA TABLE.









